LES FRèRES KARAMAZOV TOME II

Par Fiodor Dostoïevski



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Les Frères Karamazov Tome II Par Fiodor Dostoïevski

Les Frères Karamazov

II

Édition de référence :
Paris, Gallimard, Folio classique, no 2655.

Troisième partie

Livre VII

Aliocha

I

L’odeur délétère

Le corps du Père Zosime fut préparé pour l’inhumation d’après le rite établi. On ne lave pas les moines et les ascètes décédés, le fait est notoire. « Lorsqu’un moine est rappelé au Seigneur, lit-on dans le Grand Rituel, le frère préposé à cet effet frotte son corps à l’eau tiède, traçant au préalable, avec l’éponge, une croix sur le front du mort, sur la poitrine, les mains, les pieds et les genoux, rien de plus. » Ce fut le Père Païsius qui procéda à cette opération. Ensuite, il revêtit le défunt de l’habit monastique et l’enveloppa dans une chape, en la fendant un peu, comme il est prescrit, pour rappeler la forme de la croix. On lui posa sur la tête un capuce terminé par une croix à huit branches, le visage étant recouvert d’un voile noir, et dans les mains une icône du Sauveur. Le cadavre ainsi habillé fut

mis vers le matin dans un cercueil préparé depuis longtemps. On décida de le laisser pour la journée dans la grande chambre qui servait de salon. Comme le défunt avait le rang de *iéroskhimonakh*[1], il convenait de lire à son intention, non le Psautier mais l'Évangile. Après l'office des morts, le Père Joseph commença la lecture ; quant au Père Païsius, qui voulait le remplacer ensuite pour le reste de la journée et pour la nuit, il était en ce moment fort occupé et soucieux, ainsi que le supérieur de l'ermitage. On constatait, en effet, parmi la communauté et les laïcs survenus en foule, une agitation inouïe, inconvenante même, une attente fiévreuse. Les deux religieux faisaient tout leur possible pour calmer les esprits surexcités. Quand il fit suffisamment clair, on vit arriver des fidèles amenant avec eux leurs malades, surtout les enfants, comme s'ils n'attendaient que ce moment, espérant une guérison immédiate, qui ne

[1] Du grec τεοσχημοναχος, prêtre régulier portant le grand habit (τσ μέγα σχημα), signe distinctif du religieux profès du second degré.

pouvait tarder de s'opérer, d'après leur croyance. Ce fut alors seulement qu'on constata à quel point tous avaient l'habitude de considérer le défunt *starets*, de son vivant, comme un véritable saint. Et les nouveaux venus étaient loin d'appartenir tous au bas peuple. Cette anxieuse attente des croyants, qui se manifestait ouvertement, avec une impatience presque impérieuse, paraissait scandaleuse au Père Païsius et dépassait ses prévisions. Rencontrant des religieux tout émus, il leur parla ainsi :

« Cette attente frivole et immédiate de grandes choses n'est possible que parmi les laïcs et ne sied pas à nous autres. »

Mais on ne l'écoutait guère, et le Père Païsius s'en apercevait avec inquiétude, bien que lui-même (pour ne rien celer), tout en réprouvant des espoirs trop prompts qu'il trouvait frivoles et vains, les partageât secrètement dans le fond de son cœur, presque au même degré, ce dont il se rendait compte. Pourtant, certaines rencontres lui déplaisaient fort et excitaient des doutes en lui, par une sorte de pressentiment. C'est ainsi que, dans la foule qui encombrait la cellule, il

remarqua avec répugnance (et se le reprocha aussitôt) la présence de Rakitine et du religieux d'Obdorsk, qui s'attardait au monastère. Tous deux parurent tout à coup suspects au Père Païsius, bien qu'ils ne fussent pas les seuls à cet égard. Au milieu de l'agitation générale, le moine d'Obdorsk se démenait plus que tous ; on le voyait partout en train de questionner, l'oreille aux aguets, chuchotant d'un air mystérieux. Il paraissait impatient et comme irrité de ce que le miracle si longtemps attendu ne se produisait point. Quant à Rakitine, il se trouvait de si bonne heure à l'ermitage, comme on l'apprit plus tard, d'après les instructions de M^me^ Khokhlakov. Dès que cette femme, bonne mais dépourvue de caractère, qui n'avait pas accès à l'ascétère, eut appris la nouvelle en s'éveillant, elle fut saisie d'une telle curiosité qu'elle envoya aussitôt Rakitine, avec mission de la tenir au courant par écrit, toutes les demi-heures environ, de *tout ce qui arriverait*. Elle tenait Rakitine pour un jeune homme d'une piété exemplaire, tant il était insinuant et savait se faire valoir aux yeux de chacun, pourvu qu'il y trouvât le moindre intérêt.

Comme la journée s'annonçait belle, de nombreux fidèles se pressaient autour des tombes, dont la plupart avoisinaient l'église, tandis que d'autres étaient disséminées çà et là. Le Père Païsius, qui faisait le tour de l'ascétère, songea soudain à Aliocha, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il l'aperçut au même instant, dans le coin le plus reculé, près de l'enceinte, assis sur la pierre tombale d'un religieux, mort depuis bien des années et que son ascétisme avait rendu célèbre. Il tournait le dos à l'ermitage, faisant face à l'enceinte, et le monument le dissimulait presque. En s'approchant, le Père Païsius vit qu'il avait caché son visage dans ses mains et pleurait amèrement, le corps secoué par les sanglots. Il le considéra un instant.

« Assez pleuré, cher fils, assez, mon ami, dit-il enfin avec sympathie. Pourquoi pleures-tu ? Réjouis-toi, au contraire. Ignores-tu donc que ce jour est un jour sublime pour lui ? Pense seulement au lieu où il se trouve maintenant, à cette minute ! »

Aliocha regarda le moine, découvrit son visage gonflé de larmes comme celui d'un petit

enfant, mais se détourna aussitôt et le recouvrit de ses mains.

« Peut-être as-tu raison de pleurer, proféra le Père Païsius d'un air pensif. C'est le Christ qui t'a envoyé ces larmes. « Tes larmes d'attendrissement ne sont qu'un repos de l'âme et serviront à te distraire le cœur », ajouta-t-il à part soi, en songeant avec affection à Aliocha. Il se hâta de s'éloigner, sentant que lui aussi allait pleurer en le regardant.

Cependant le temps s'écoulait, les services funèbres se succédaient. Le Père Païsius remplaça le Père Joseph auprès du cercueil et poursuivit la lecture de l'Évangile. Mais avant trois heures de l'après-midi il arriva ce dont j'ai parlé à la fin du livre précédent, un événement si inattendu, si contraire à l'espérance générale que, je le répète, notre ville et ses environs s'en souviennent encore à l'heure actuelle. J'ajouterai qu'il me répugne presque de parler de cet événement scandaleux, au fond des plus banaux et des plus naturels, et je l'aurais certainement passé sous silence, s'il n'avait pas influé d'une façon décisive sur l'âme et le cœur du principal

quoique futur héros de mon récit, Aliocha, provoquant en lui une sorte de révolution qui agita sa raison, mais l'affermit définitivement pour un but déterminé.

Lorsque, avant le jour, le corps du *starets* fut mis en bière et transporté dans la première chambre, quelqu'un demanda s'il fallait ouvrir les fenêtres. Mais cette question, posée incidemment, demeura sans réponse et presque inaperçue, sauf de quelques-uns. L'idée qu'un tel mort pût se corrompre et sentir mauvais leur parut absurde et fâcheuse (sinon comique), à cause du peu de foi et de la frivolité qu'elle révélait, car on attendait précisément le contraire. Un peu après midi commença une chose remarquée d'abord en silence par ceux qui allaient et venaient, chacun craignant visiblement de faire part à d'autres de sa pensée ; vers trois heures, cela fut constaté avec une telle évidence que la nouvelle se répandit parmi tous les visiteurs de l'ermitage, gagna le monastère où elle plongea tout le monde dans l'étonnement, et bientôt après atteignit la ville, agita les croyants et les incrédules. Ceux-ci se réjouirent ; quant

aux croyants, il s'en trouva parmi eux pour se réjouir encore davantage, car « la chute du juste et sa honte font plaisir », comme disait le défunt dans une de ses leçons. Le fait est que le cercueil se mit à exhaler une odeur délétère, qui alla en augmentant. On chercherait en vain dans les annales de notre monastère un scandale pareil à celui qui se déroula parmi les religieux eux-mêmes, aussitôt après la constatation du fait, et qui eût été impossible en d'autres circonstances. Bien des années plus tard, certains d'entre eux se remémorant les incidents de cette journée, se demandaient avec effroi comment le scandale avait pu atteindre de telles proportions. Car, déjà auparavant, des religieux irréprochables, d'une sainteté reconnue, étaient décédés, et leurs cercueils avaient répandu une odeur délétère qui se manifestait naturellement, comme chez tous les morts, mais sans causer de scandale, ni même aucune émotion. Sans doute, d'après la tradition, les restes d'autres religieux, décédés depuis longtemps, avaient échappé à la corruption, ce dont la communauté conservait un souvenir ému et mystérieux, y voyant un fait miraculeux et la

promesse d'une gloire encore plus grande provenant de leurs tombeaux, si telle était la volonté divine. Parmi eux, on gardait surtout la mémoire du *starets* Job, mort vers 1810, à l'âge de cent cinq ans, fameux ascète, grand jeûneur et silentiaire, dont la tombe était montrée avec vénération à tous les fidèles qui arrivaient pour la première fois au monastère, avec des allusions mystérieuses aux grandes espérances qu'elle suscitait. (C'était la tombe où le Père Païsius avait rencontré Aliocha, le matin.) À part lui, on citait également le Père Barsanuphe, le *starets* auquel avait succédé le Père Zosime, que, de son vivant, tous les fidèles fréquentant le monastère tenaient pour « innocent ». La tradition prétendait que ces deux personnages gisaient dans leur cercueil comme vivants, qu'on les avait inhumés intacts, que leurs visages même étaient en quelque sorte lumineux. D'autres rappelaient avec insistance que leurs corps exhalaient une odeur suave. Pourtant, malgré des souvenirs aussi suggestifs, il serait difficile d'expliquer exactement comment une scène aussi absurde, aussi choquante put se passer auprès du cercueil

du Père Zosime. Quant à moi, je l'attribue à différentes causes qui agirent toutes ensemble. Ainsi, cette haine invétérée du *starétisme*, tenu pour une innovation pernicieuse, qui existait encore chez de nombreux moines. Ensuite, il y avait surtout l'envie qu'on portait à la sainteté du défunt, si solidement établie de son vivant qu'il était comme défendu de la discuter. Car, bien que le *starets* gagnât une foule de cœurs par l'amour plus que par les miracles et eût constitué comme une phalange de ceux qui l'aimaient, il s'était pourtant attiré, par là même, des envieux, puis des ennemis, tant déclarés que cachés, non seulement au monastère, mais parmi les laïcs. Bien qu'il n'eût causé de tort à personne, on disait : « Pourquoi passe-t-il pour saint ? » Et cette seule question, à force d'être répétée, avait fini par engendrer une haine inextinguible. Aussi, je pense que beaucoup, en apprenant qu'il sentait mauvais au bout de si peu de temps – car il n'y avait pas un jour qu'il était mort – furent ravis ; de même, cet événement fut presque un outrage et une offense personnelle pour certains des partisans du *starets* qui l'avaient révéré

jusqu'alors. Voici dans quel ordre les choses se passèrent.

Dès que la corruption se fut déclarée, à l'air seul des religieux qui pénétraient dans la cellule, on pouvait deviner le motif qui les amenait. Celui qui entrait ressortait au bout d'un moment pour confirmer la nouvelle à la foule des autres qui l'attendaient. Les uns hochaient la tête avec tristesse, d'autres ne dissimulaient pas leur joie, qui éclatait dans leurs regards malveillants. Et personne ne leur faisait de reproches, personne n'élevait la voix en faveur du défunt, chose d'autant plus étrange que ses partisans formaient la majorité au monastère ; mais on voyait que le Seigneur lui-même permettait à la minorité de triompher provisoirement. Bientôt parurent dans la cellule, des laïcs, pour la plupart gens instruits, envoyés également comme émissaires. Le bas peuple n'entrait guère, bien qu'il se pressât en foule aux portes de l'ermitage. Il est incontestable que l'affluence des laïcs augmenta notablement après trois heures, par suite de cette nouvelle scandaleuse. Ceux qui ne seraient peut-être pas venus ce jour-là arrivaient maintenant à dessein,

et parmi eux quelques personnes d'un rang notable. D'ailleurs, la décence n'était pas encore ouvertement troublée, et le Père Païsius, l'air sévère, continuait à lire l'Évangile à part, avec fermeté, comme s'il ne remarquait rien de ce qui se passait, bien qu'il eût déjà observé quelque chose d'insolite. Mais des voix d'abord timides, qui s'affermirent peu à peu et prirent de l'assurance, parvinrent jusqu'à lui : « Ainsi donc, le jugement de Dieu n'est pas celui des hommes ! » Cette réflexion fut formulée d'abord par un laïc, fonctionnaire de la ville, homme d'un certain âge, passant pour fort pieux ; il ne fit d'ailleurs que répéter à haute voix ce que les religieux se disaient depuis longtemps à l'oreille. Le pire, c'est qu'ils prononçaient cette parole pessimiste avec une sorte de satisfaction qui allait grandissant. Bientôt, la décence commença d'être troublée, on aurait dit que tous se sentaient autorisés à agir ainsi.« Comment *cela* a-t-il pu se produire ? disaient quelques-uns, d'abord comme à regret ; il n'était pas corpulent, rien que la peau et les os, pourquoi sentirait-il mauvais ? – C'est un avertissement de Dieu, se hâtaient d'ajouter

d'autres, dont l'opinion prévalait, car ils indiquaient que si l'odeur eût été naturelle, comme pour tout pécheur, elle se fût manifestée plus tard, après vingt-quatre heures au moins, mais ceci a devancé la nature, donc il faut y voir le doigt de Dieu. » Ce raisonnement était irréfutable. Le doux Père Joseph, le bibliothécaire, favori du défunt, se mit à objecter à certains médisants qu'« il n'en était pas partout ainsi », que l'incorruptibilité du corps des justes n'était pas un dogme de l'orthodoxie, mais seulement une opinion, et que dans les régions les plus orthodoxes, au mont Athos, par exemple, on attache moins d'importance à l'odeur délétère ; ce n'est pas l'incorruptibilité physique qui passe là-bas pour le principal signe de la glorification des justes, mais la couleur de leurs os, après que leurs corps ont séjourné de longues années dans la terre : « Si les os deviennent jaunes comme la cire, cela signifie que le Seigneur a glorifié un juste ; mais s'ils sont noirs, c'est que le Seigneur ne l'en a pas jugé digne ; voilà comme on procède au mont Athos, sanctuaire où se conservent dans toute leur pureté les traditions de

l'orthodoxie », conclut le Père Joseph. Mais les paroles de l'humble Père ne firent pas impression et provoquèrent même des reparties ironiques : « Tout ça, c'est de l'érudition et des nouveautés, inutile de l'écouter », décidèrent entre eux les religieux. « Nous gardons les anciens usages ; faudrait-il imiter toutes les nouveautés qui surgissent ? » ajoutaient d'autres. « Nous avons autant de saints qu'eux. Au mont Athos, sous le joug turc, ils ont tout oublié. L'orthodoxie s'est altérée chez eux depuis longtemps, ils n'ont même pas de cloches », renchérissaient les plus ironiques. Le Père Joseph se retira chagriné, d'autant plus qu'il avait exprimé son opinion avec peu d'assurance et sans trop y ajouter foi. Il prévoyait, dans son trouble, une scène choquante et un commencement d'insubordination. Peu à peu, à la suite du Père Joseph, toutes les voix raisonnables se turent. Comme par une sorte d'accord, tous ceux qui avaient aimé le défunt, accepté avec une tendre soumission l'institution du *starétisme*, furent soudain saisis d'effroi et se bornèrent à échanger de timides regards quand ils se rencontraient. Les ennemis du *starétisme*, en

tant que nouveauté, relevaient fièrement la tête : « Non seulement le Père Barsanuphe ne sentait pas, mais il répandait une odeur suave, rappelaient-ils avec une joie maligne. Ses mérites et son rang lui avaient valu cette justification. » Ensuite, le blâme et même les accusations ne furent pas épargnés au défunt : « Il enseignait à tort que la vie est une grande joie et non une humiliation douloureuse », disaient quelques-uns parmi les plus bornés. « Il croyait d'après la nouvelle mode, n'admettait pas le feu matériel en enfer », ajoutaient d'autres encore plus obtus. « Il ne jeûnait pas rigoureusement, se permettait des douceurs, prenait des confitures de cerises avec le thé ; il les aimait beaucoup, les dames lui en envoyaient. Convient-il à un ascète de prendre du thé ? » disaient d'autres envieux. « Il trônait plein d'orgueil, rappelaient avec acharnement les plus malveillants ; il se croyait un saint, on s'agenouillait devant lui, il l'acceptait comme une chose due. » « Il abusait du sacrement de la confession », chuchotaient malignement les plus fougueux adversaires du *starétisme*, et parmi eux des religieux âgés, d'une dévotion rigoureuse, de

vrais jeûneurs taciturnes, qui avaient gardé le silence durant la vie du défunt, mais ouvraient maintenant la bouche, chose déplorable, car leurs paroles influaient fortement sur les jeunes religieux, encore hésitants. Le moine de Saint-Sylvestre d'Obdorsk était tout oreilles, soupirait profondément, hochait la tête : « Le Père Théraponte avait raison hier », songeait-il à part lui, et juste à ce moment celui-ci parut, comme pour redoubler la confusion.

Nous avons déjà dit qu'il quittait rarement sa cellule du rucher, qu'il restait même longtemps sans aller à l'église et qu'on lui passait ces fantaisies comme à un soi-disant toqué, sans l'astreindre au règlement. Pour tout dire, on était bien obligé de se montrer tolérant envers lui. Car on se serait fait un scrupule d'imposer formellement la règle commune à un aussi grand jeûneur et silentiaire, qui priait jour et nuit, s'endormant même à genoux. « Il est plus saint que nous tous et ses austérités dépassent la règle, disaient les religieux ; s'il ne va pas à l'église, il sait lui-même quand y aller, il a sa propre règle. » C'était donc pour éviter un scandale qu'on

laissait le Père Théraponte en repos. Comme tous le savaient, il éprouvait une véritable aversion pour le Père Zosime ; et soudain il apprit dans sa cellule que « le jugement de Dieu n'était pas celui des hommes et avait devancé la nature ». On peut croire que le moine d'Obdorsk, revenu plein d'effroi de sa visite la veille, était accouru un des premiers lui annoncer la nouvelle. J'ai mentionné aussi que le Père Païsius, qui lisait impassible l'Évangile devant le cercueil, sans voir ni entendre ce qui se passait au-dehors, avait pourtant pressenti l'essentiel, car il connaissait à fond son milieu. Il n'était pas troublé et, prêt à toute éventualité, observait d'un regard pénétrant l'agitation dont il prévoyait déjà le résultat. Tout à coup, un bruit insolite et inconvenant dans le vestibule frappa son oreille. La porte s'ouvrit toute grande et le Père Théraponte parut sur le seuil.

De la cellule, on distinguait nettement de nombreux moines qui l'avaient accompagné et se pressaient au bas du perron, et parmi eux des laïcs. Pourtant ils n'entrèrent pas, mais attendirent ce que dirait et ferait le Père

Théraponte, car ils prévoyaient, non sans crainte malgré leur hardiesse, que celui-ci n'était pas venu pour rien. S'arrêtant sur le seuil, le Père Théraponte leva les bras, démasquant les yeux perçants et curieux de l'hôte d'Obdorsk, incapable de se retenir et monté seul derrière lui à cause de son extrême curiosité. Les autres, dès que la porte s'ouvrit avec fracas, reculèrent au contraire, en proie à une peur subite. Les bras levés, le père Théraponte vociféra :

« Je chasse les démons ! »

Il se mit aussitôt, en se tournant successivement aux quatre coins de la cellule, à faire le signe de la croix. Ceux qui l'accompagnaient comprirent aussitôt le sens de son acte, sachant que n'importe où il allait, avant de s'asseoir et de parler, il exorcisait le malin.

« Hors d'ici, Satan, hors d'ici ! répétait-il à chaque signe de croix. Je chasse les démons ! » hurla-t-il de nouveau. Son froc grossier était ceint d'une corde, sa chemise de chanvre laissait voir sa poitrine velue. Il avait les pieds entièrement nus. Dès qu'il agita les bras, on entendit cliqueter

les lourdes chaînes qu'il portait sous le froc.

Le Père Païsius s'arrêta de lire, s'avança et se tint devant lui dans l'attente.

« Pourquoi es-tu venu, Révérend Père ? Pourquoi troubler l'ordre ? Pourquoi scandaliser l'humble troupeau ? proféra-t-il enfin en le regardant avec sévérité.

– Pourquoi je suis venu ? Que demandes-tu ? Que crois-tu ? cria le Père Théraponte d'un air égaré. Je suis venu chasser vos hôtes, les démons impurs. Je verrai si vous en avez hébergé beaucoup en mon absence. Je veux les balayer.

– Tu chasses le malin et peut-être le sers-tu toi-même, poursuivit intrépidement le Père Païsius. Qui peut dire de lui-même : « je suis saint ». Est-ce toi, mon Père ?

– Je suis souillé et non saint. Je ne m'assieds pas dans un fauteuil et je ne veux pas être adoré comme une idole ! tonna le Père Théraponte. À présent, les hommes ruinent la sainte foi. Le défunt, votre saint – et il se retourna vers la foule et désignant du doigt le cercueil – rejetait les démons. Il donnait une drogue contre eux. Et les

voici qui pullulent chez vous, comme les araignées dans les coins. Maintenant, lui-même empeste. Nous voyons là un sérieux avertissement du Seigneur. »

C'était une allusion à un fait réel. Le malin était apparu à l'un des religieux, d'abord en songe, puis à l'état de veille. Épouvanté, il rapporta la chose au *starets* Zosime, qui lui prescrivit un jeûne rigoureux et des prières ferventes. Comme rien n'y faisait, il lui conseilla de prendre un remède, sans renoncer à ces pieuses pratiques. Beaucoup alors en furent choqués et discoururent entre eux en hochant la tête, surtout le Père Théraponte, auquel certains détracteurs s'étaient empressés de rapporter cette prescription « insolite » du *starets*.

« Va-t'en, Père ! dit impérieusement le Père Païsius, ce n'est pas aux hommes de juger, mais à Dieu. Peut-être voyons-nous ici un « avertissement » que personne n'est capable de comprendre, ni toi, ni moi. Va-t'en, Père, et ne scandalise pas le troupeau ! répéta-t-il d'un ton ferme.

– Il n'observait pas le jeûne prescrit aux profès, voilà d'où vient cet avertissement. Ceci est clair, c'est un péché de le dissimuler ! poursuivit le fanatique se laissant emporter par son zèle extravagant. – Il adorait les bonbons, les dames lui en apportaient dans leurs poches ; il sacrifiait à son ventre, il le remplissait de douceurs, il nourrissait son esprit de pensées arrogantes... Aussi a-t-il subi cette ignominie...

– Tes paroles sont futiles, Père ; j'admire ton ascétisme, mais tes paroles sont futiles, telles que les prononcerait dans le monde un jeune homme inconstant et étourdi. Va-t'en. Père, je te l'ordonne ! conclut le Père Païsius d'une voix tonnante.

– Je m'en vais ! proféra le Père Théraponte, comme déconcerté, mais toujours courroucé ; vous vous enorgueillissez de votre science devant ma nullité. Je suis arrivé ici peu instruit, j'y ai oublié ce que je savais, le Seigneur lui-même m'a préservé, moi chétif, de votre grande sagesse... »

Le Père Païsius, immobile devant lui, attendait avec fermeté.

Le Père Théraponte se tut quelques instants et soudain s'assombrit, porta la main droite à sa joue, et prononça d'une voix traînante, en regardant le cercueil du *starets* :

« Demain on chantera pour lui : *Aide et Protecteur*, hymne glorieux, et pour moi, quand je crèverai, seulement : *Quelle vie bienheureuse*, médiocre verset[1], dit-il d'un ton de regret. Vous vous êtes enorgueillis et enflés, ce lieu est désert ! » hurla-t-il comme un insensé.

Puis, agitant les bras, il se détourna rapidement et descendit à la hâte les degrés du perron. La foule qui l'attendait hésita ; quelques-uns le suivirent aussitôt, d'autres tardèrent, car la cellule restait ouverte et le Père Païsius, sorti sur le perron, observait, immobile. Mais le vieux fanatique n'avait pas fini : à vingt pas il se tourna vers le soleil couchant, leva les bras en l'air et – comme fauché – s'écroula sur le sol en criant :

---

[1] Lors de la levée du corps d'un simple moine de la cellule à l'église, et après le service funèbre, de l'église au cimetière, on chante le verset : *Quelle vie bienheureuse*. Si le défunt était un religieux profès du second degré, on chante l'hymne : *Aide et protecteur*. (Note de Dostoïevski.)

« Mon Seigneur a vaincu ! Le Christ a vaincu le soleil couchant ! »

Il poussait des cris de forcené, les bras tendus vers le soleil et la face contre terre ; puis il se mit à pleurer comme un petit enfant, secoué par les sanglots, écartant les bras par terre.

Tous alors s'élancèrent vers lui, des exclamations retentirent, des sanglots... Une sorte de délire s'était emparé d'eux tous.

« Voilà un saint ! Voilà un juste ! s'écriait-on sans crainte ; il mérite d'être *starets*, ajoutaient d'autres avec emportement.

– Il ne voudra pas être *starets*... lui-même refusera... Il ne servira pas cette nouveauté maudite... Il n'ira pas imiter leurs folies », reprirent d'autres voix.

Il est difficile de se figurer ce qui serait arrivé, mais juste à ce moment la cloche appela au service divin. Tous se signèrent. Le Père Théraponte se releva, se signa lui aussi, puis se dirigea vers sa cellule sans se retourner, en tenant des propos incohérents. Un petit nombre le suivit, mais la plupart se dispersèrent, pressés d'aller à

l'office. Le Père Païsius céda la place au Père Joseph et sortit. Les clameurs des fanatiques ne pouvaient l'ébranler, mais il sentit soudain une tristesse particulière lui envahir le cœur. Il comprit que cette angoisse provenait, en apparence, d'une cause insignifiante. Le fait est que, dans la foule qui se pressait à l'entrée de la cellule, il avait aperçu Aliocha parmi les agités et se souvenait d'avoir éprouvé alors une sorte de souffrance. « Ce jeune homme tiendrait-il maintenant une telle place dans mon cœur ? » se demanda-t-il avec surprise. À cet instant, Aliocha passa à côté de lui, se hâtant on ne savait où, mais pas du côté de l'église. Leurs regards se rencontrèrent. Aliocha détourna les yeux et les baissa ; rien qu'à son air le Père Païsius devina le profond changement qui s'opérait en lui en ce moment.

« As-tu aussi été séduit ? s'écria le Père Païsius. Serais-tu avec les gens de peu de foi ? » ajouta-t-il tristement.

Aliocha s'arrêta, le regarda vaguement, puis de nouveau il détourna les yeux et les baissa. Il se tenait de côté, sans faire face à son interlocuteur.

Le Père Païsius l'observait avec attention.

« Où vas-tu si vite ? On sonne pour l'office, demanda-t-il encore, mais Aliocha ne répondit rien.

– Est-ce que tu quitterais l'ermitage sans autorisation, sans recevoir la bénédiction ? »

Tout à coup Aliocha eut un sourire contraint, jeta un regard des plus étranges sur le Père qui le questionnait, celui auquel l'avait confié, avant de mourir, son ancien directeur, le maître de son cœur et de son esprit, son *starets* bien-aimé ; puis, toujours sans répondre, il agita la main comme s'il n'avait cure de la déférence et se dirigea à pas rapides vers la sortie de l'ermitage.

« Tu reviendras ! » murmura le Père Païsius en le suivant des yeux avec une douloureuse surprise.

II

Une telle minute

Le Père Païsius ne se trompait pas en décidant que son « cher garçon » reviendrait ; peut-être même avait-il soupçonné, sinon compris, le véritable état d'âme d'Aliocha. Néanmoins, j'avoue qu'il me serait maintenant très difficile de définir exactement ce moment étrange de la vie de mon jeune et sympathique héros. À la question attristée que le Père Païsius posait à Aliocha : « Serais-tu aussi avec les gens de peu de foi ? » je pourrais certes répondre avec fermeté à sa place : « Non, il n'est pas avec eux. » Bien plus, c'était même tout le contraire : son trouble provenait précisément de sa foi ardente. Il existait pourtant, ce trouble, et si douloureux que même longtemps après Aliocha considérait cette triste journée comme une des plus pénibles, des plus funestes de sa vie. Si l'on

demande : « Est-il possible qu'il éprouvât tant d'angoisse et d'agitation uniquement parce que le corps de son *starets*, au lieu d'opérer des guérisons, s'était au contraire rapidement décomposé ? » je répondrai sans ambages : « Oui, c'est bien cela. » Je prierai toutefois le lecteur de ne pas trop se hâter de rire de la simplicité de mon jeune homme. Non seulement je n'ai pas l'intention de demander pardon pour lui ou d'excuser sa foi naïve, soit par sa jeunesse, soit par les faibles progrès réalisés dans ses études, etc., mais je déclare, au contraire, éprouver un sincère respect pour la nature de son cœur. Assurément, un autre jeune homme, accueillant avec réserve les impressions du cœur, tiède et non ardent dans ses affections, loyal, mais d'esprit trop judicieux pour son âge, un tel jeune homme, dis-je, eût évité ce qui arriva au mien ; mais dans certains cas il est plus honorable de céder à un entraînement déraisonnable, provoqué par un grand amour, que d'y résister. À plus forte raison dans la jeunesse, car selon moi un jeune homme constamment judicieux ne vaut pas grand-chose. « Mais, diront peut-être les gens

raisonnables, tout jeune homme ne peut pas croire à un tel préjugé, et le vôtre n'est pas un modèle pour les autres. » À quoi je répondrai : « Oui, mon jeune homme croyait avec ferveur, totalement, mais je ne demanderai pas pardon pour lui. »

Bien que j'aie déclaré plus haut (peut-être avec trop de hâte) ne pas vouloir excuser ni justifier mon héros, je vois qu'une explication est nécessaire pour l'intelligence ultérieure du récit. Il ne s'agissait pas ici d'attendre des miracles avec une impatience frivole. Et ce n'est pas pour le triomphe de certaines convictions qu'Aliocha avait alors besoin de miracles, ni pour celui de quelque idée préconçue sur une autre, en aucune façon ; avant tout, au premier plan, surgissait devant lui la figure de son *starets* bien-aimé, du juste pour qui il avait un culte. C'est sur lui, sur lui seul que se concentrait parfois, au moins dans ses plus vifs élans, tout l'amour qu'il portait dans son jeune cœur « pour tous et tout ». À vrai dire, cet être incarnait depuis si longtemps à ses yeux l'idéal absolu, qu'il y aspirait de toutes les forces de sa jeunesse, exclusivement, jusqu'à en oublier,

par moments, « tous et tout ». (Il se rappela par la suite avoir complètement oublié, en cette pénible journée, son frère Dmitri, dont il se préoccupait tant la veille ; oublié aussi de porter les deux cents roubles au père d'Iliioucha, comme il se l'était promis.) Ce n'étaient pas des miracles qu'il lui fallait, mais seulement la « justice suprême », violée à ses yeux, ce qui le navrait. Qu'importe que cette « justice » attendue par Aliocha prît par la force des choses la forme de miracles opérés immédiatement par la dépouille de son ancien directeur qu'il adorait ? C'est ce que pensait et attendait tout le monde, au monastère, même ceux devant lesquels il s'inclinait, le Père Païsius par exemple ; Aliocha, sans se laisser troubler par le doute, rêvait de la même façon qu'eux. Une année entière de vie monastique l'y avait préparé, son cœur était accoutumé à cette attente. Toutefois il n'avait pas seulement soif de miracles, mais encore de justice. Et celui qui aurait dû, d'après son espérance, être élevé au-dessus de tous, se trouvait abaissé et couvert de honte ! Pourquoi cela ? Qui était juge ? Ces questions tourmentaient son cœur innocent. Il

avait été offensé et même irrité de voir le juste entre les justes livré aux railleries malveillantes de la foule frivole, si inférieure à lui. Qu'aucun miracle n'ait eu lieu, que l'attente générale ait été déçue, passe encore ! Mais pourquoi cette honte, cette décomposition hâtive qui « devançait la nature », comme disaient les méchants moines ? Pourquoi cet « avertissement » dont ils triomphaient avec le Père Théraponte, pourquoi s'y croyaient-ils autorisés ? Où était donc la Providence ? Pourquoi, pensait Aliocha, s'était-elle retirée « au moment décisif », paraissant se soumettre aux lois aveugles et impitoyables de la nature ?

Aussi le cœur d'Aliocha saignait ; comme nous l'avons déjà dit, il s'agissait de l'être qu'il chérissait le plus au monde, et qui était « couvert de honte et d'infamie ! » Plaintes futiles et déraisonnables, mais, je le répète pour la troisième fois (et peut-être avec frivolité, j'y consens) : je suis content que mon jeune homme ne se soit pas montré judicieux en un pareil moment, car le jugement vient toujours en son temps, quand on n'est pas sot ; mais quand

viendra l'amour, s'il n'y en a pas dans un jeune cœur à un moment exceptionnel ? Il faut mentionner pourtant un phénomène étrange, mais passager, qui se manifesta dans l'esprit d'Aliocha à cet instant critique. C'était par intervalles une impression douloureuse résultant de la conversation de la veille avec son frère Ivan, qui l'obsédait maintenant. Non que ses croyances fondamentales fussent en rien ébranlées : en dépit de ses murmures subits, il aimait son Dieu et croyait fermement en lui. Pourtant une impression confuse, mais pénible et mauvaise, surgit dans son âme, et tendit à s'imposer de plus en plus.

À la nuit tombante, Rakitine, qui traversait le bois de pins pour aller au monastère, aperçut Aliocha, étendu sous un arbre, la face contre terre, immobile et paraissant dormir. Il s'approcha, l'interpella.

« C'est toi, Alexéi ? Est-il possible que tu... » proféra-t-il étonné, mais il n'acheva pas. Il voulait dire : « Est-il possible que tu en sois là ? » Aliocha ne tourna pas la tête, mais d'après un mouvement qu'il fit, Rakitine devina qu'il

l'entendait et le comprenait. « Qu'as-tu donc ? poursuivit-il surpris, mais un sourire ironique apparaissait déjà sur ses lèvres. Écoute, je te cherche depuis plus de deux heures. Tu as disparu tout à coup. Que fais-tu donc ici ? Regarde-moi, au moins ! »

Aliocha releva la tête, s'assit en s'adossant à l'arbre. Il ne pleurait pas, mais son visage exprimait la souffrance ; on lisait dans ses yeux de l'irritation. D'ailleurs, il ne regardait pas Rakitine, mais à côté.

« Mais tu n'as plus le même visage ! Ta fameuse douceur a disparu. Te serais-tu fâché contre quelqu'un ? On t'a fait un affront ?

– Laisse-moi ! fit soudain Aliocha sans le regarder, avec un geste de lassitude.

– Oh, oh ! voilà comme nous sommes ! Un ange, crier comme les simples mortels ! Eh bien, Aliocha, franchement tu me surprends, moi que rien n'étonne. Je te croyais plus cultivé. »

Aliocha le regarda enfin, mais d'un air distrait, comme s'il le comprenait mal.

« Et tout ça, parce que ton vieux sent

mauvais ! Croyais-tu sérieusement qu'il allait faire des miracles ? s'écria Rakitine avec un étonnement sincère.

– Je l'ai cru, je le crois, je veux le croire toujours ! Que te faut-il de plus ? fit Aliocha avec irritation.

– Rien du tout, mon cher. Que diable, les écoliers de treize ans n'y croient plus ! Alors, tu t'es fâché, te voilà maintenant en révolte contre ton Dieu : monsieur n'a pas reçu d'avancement, monsieur n'a pas été décoré ! Quelle misère ! »

Aliocha le regarda longuement, les yeux à demi fermés ; un éclair y passa... mais ce n'était pas de la colère contre Rakitine.

– Je ne me révolte pas contre mon Dieu, seulement je n'accepte pas son univers », fit-il avec un sourire contraint.

– Comment, tu n'acceptes pas l'univers ? répéta Rakitine après un instant de réflexion. Quel est ce galimatias ? »

Aliocha ne répondit pas.

« Laissons ces niaiseries ; au fait ! As-tu mangé aujourd'hui ?

– Je ne me souviens pas... Je crois que oui.

– Tu dois te restaurer, tu as l'air épuisé, cela fait peine à voir. Tu n'as pas dormi cette nuit, à ce qu'il paraît ; vous aviez une séance. Ensuite tout ce remue-ménage, ces simagrées. Bien sûr, tu n'as bouffé que du pain bénit. J'ai dans ma poche un saucisson que j'ai apporté tantôt de la ville à tout hasard, mais tu n'en voudrais pas...

– Donne.

– Hé ! hé ! Alors, c'est la révolte ouverte, les barricades ! Eh bien, frère, ne perdons pas de temps. Viens chez moi... Je boirais volontiers un verre d'eau-de-vie, je suis harassé. La vodka, bien sûr, ne te tente pas. Y goûterais-tu ?

– Donne toujours.

– Ah bah ! C'est bizarre ! s'exclama Rakitine en lui lançant un regard stupéfait. Quoi qu'il en soit, eau-de-vie ou saucisson ne sont pas à dédaigner, allons ! »

Aliocha se leva sans mot dire et suivit Rakitine.

« Si ton frère Ivan te voyait, c'est lui qui serait surpris ! À propos, sais-tu qu'il est parti ce matin

pour Moscou ?

– Je le sais », dit Aliocha avec indifférence.

Soudain, l'image de Dmitri lui apparut, la durée d'un instant ; il se rappela vaguement une affaire urgente, un devoir impérieux à remplir, mais ce souvenir ne lui fit aucune impression, ne parvint pas jusqu'à son cœur, s'effaça aussitôt de sa mémoire. Par la suite, il devait longtemps s'en souvenir.

« Ton frère Ivan m'a traité une fois de « ganache libérale ». Toi-même m'as donné un jour à entendre que j'étais « malhonnête »... Soit. On va voir maintenant vos capacités et votre honnêteté (ceci fut chuchoté par Rakitine, à part soi). Écoute, reprit-il à haute voix, évitons le monastère, le sentier nous mène droit à la ville... Hem ! je dois passer chez la Khokhlakov. Je lui ai écrit les événements ; figure-toi qu'elle m'a répondu par un billet au crayon (elle adore écrire, cette dame) qu'« elle n'aurait jamais attendu une pareille conduite de la part d'un *starets* aussi respectable que le Père Zosime ! » *Sic.* Elle aussi s'est fâchée ; vous êtes tous les mêmes !

Attends ! »

Il s'arrêta brusquement et, la main sur l'épaule d'Aliocha :

« Sais-tu, Aliocha, dit-il d'un ton insinuant en le regardant dans les yeux, sous l'impression d'une idée subite qu'il craignait visiblement de formuler, malgré son air rieur, tant il avait peine à croire aux nouvelles dispositions d'Aliocha ; sais-tu où nous ferions bien d'aller ?

– Où tu voudras... ça m'est égal.

– Allons chez Grouchegnka, hein ! Veux-tu ? dit enfin Rakitine tout tremblant d'attente.

– Allons », répondit tranquillement Aliocha.

Rakitine s'attendait si peu à ce prompt consentement qu'il faillit faire un bond en arrière.

« À la bonne heure ! » allait-il s'écrier, mais il saisit Aliocha par le bras et l'entraîna rapidement, craignant de le voir changer d'avis.

Ils marchaient en silence, Rakitine avait peur de parler.

« Comme elle sera contente... » voulut-il dire, mais il se tut. Ce n'était certes pas pour faire plaisir à Grouchegnka qu'il lui amenait Aliocha ;

un homme sérieux comme lui n'agissait que par intérêt. Il avait un double but : se venger d'abord, contempler « la honte du juste » et la « chute » probable d'Aliocha, « de saint devenu pécheur », ce dont il se réjouissait d'avance ; en outre, il avait en vue un avantage matériel dont il sera question plus loin.

« Voilà une occasion qu'il faut saisir aux cheveux », songeait-il avec une gaieté maligne.

III

L'oignon

Grouchegnka habitait le quartier le plus animé, près de la place de l'Église, chez la veuve du marchand Morozov, où elle occupait dans la cour un petit pavillon en bois. La maison Morozov, une bâtisse en pierre, à deux étages, était vieille et laide ; la propriétaire, une femme âgée, y vivait seule avec deux nièces, des vieilles filles. Elle n'avait pas besoin de louer son pavillon, mais on savait qu'elle avait admis Grouchegnka comme locataire (quatre ans auparavant) pour complaire à son parent, le marchand Samsonov, protecteur attitré de la jeune fille. On disait que le vieux jaloux, en installant chez elle sa « favorite », comptait sur la vigilance de la vieille femme pour surveiller la conduite de sa locataire. Mais cette vigilance devint bientôt inutile, de sorte que M^me^ Morozov ne voyait que rarement

Grouchegnka et avait cessé de l'importuner en l'espionnant. À vrai dire, quatre ans s'étaient déjà écoulés depuis que le vieillard avait ramené du chef-lieu cette jeune fille de dix-huit ans, timide, gênée, fluette, maigre, pensive et triste, et beaucoup d'eau avait passé sous les ponts. On ne savait rien de précis sur elle dans notre ville, on n'en apprit pas davantage plus tard, même lorsque beaucoup de personnes commencèrent à s'intéresser à la beauté accomplie qu'était devenue Agraféna Alexandrovna. On racontait qu'à dix-sept ans elle avait été séduite par un officier qui l'avait aussitôt abandonnée pour se marier, laissant la malheureuse dans la honte et la misère. On disait d'ailleurs que, malgré tout, Grouchegnka sortait d'une famille honorable et d'un milieu ecclésiastique, étant la fille d'un diacre en disponibilité, ou quelque chose d'approchant. En quatre ans, l'orpheline sensible, malheureuse, chétive, était devenue florissante, vermeille, une beauté russe, au caractère énergique, fière, effrontée, habile à manier l'argent, avare et avisée, qui avait su, honnêtement ou non, amasser un certain capital.

Une seule chose ne laissait aucun doute, c'est que Grouchegnka était inaccessible et qu'à part le vieillard, son protecteur, personne, durant ces quatre années, n'avait pu se vanter de ses faveurs. Le fait était certain, car bien des soupirants s'étaient présentés, surtout les deux dernières années. Mais toutes les tentatives échouèrent et quelques-uns durent même battre en retraite, couverts de ridicule, grâce à la résistance de cette jeune personne au caractère énergique. On savait encore qu'elle s'occupait d'affaires, surtout depuis un an, et qu'elle y manifestait des capacités remarquables, si bien que beaucoup avaient fini par la traiter de juive. Non qu'elle prêtât à usure ; mais on savait, par exemple, qu'en compagnie de Fiodor Pavlovitch Karamazov elle avait racheté, pendant quelque temps, des billets à vil prix, au dixième de leur valeur, recouvrant ensuite, dans certains cas, la totalité de la créance. Le vieux Samsonov, que ses pieds enflés ne portaient plus depuis un an, veuf qui tyrannisait ses fils majeurs, capitaliste d'une avarice impitoyable, était tombé pourtant sous l'influence de sa protégée, qu'il avait tenue

de court au début, à la portion congrue, « à l'huile de chènevis », disaient les railleurs. Mais Grouchegnka avait su s'émanciper, tout en lui inspirant une confiance sans bornes quant à sa fidélité. Ce vieillard, grand homme d'affaires, avait aussi un caractère remarquable : avare et dur comme pierre, bien que Grouchegnka l'eût subjugué au point qu'il ne pouvait se passer d'elle, il ne lui reconnut pas de capital important et, même si elle l'avait menacé de le quitter, il fût demeuré inflexible. En revanche, il lui réserva une certaine somme, et, quand on l'apprit, cela surprit tout le monde. « Tu n'es pas sotte, dit-il en lui assignant huit mille roubles, opère toi-même, mais sache qu'à part ta pension annuelle, comme auparavant, tu ne recevras rien de plus jusqu'à ma mort et que je ne te laisserai rien par testament. » Il tint parole, et ses fils, qu'il avait toujours gardés chez lui comme des domestiques avec leurs femmes et leurs enfants, héritèrent de tout ; Grouchegnka ne fut même pas mentionnée dans le testament. Par ses conseils sur la manière de faire valoir son capital, il l'aida notablement et lui indiqua des « affaires ». Quand Fiodor

Pavlovitch Karamazov, entré en relation avec Grouchegnka à propos d'une opération « fortuite », finit par tomber amoureux d'elle jusqu'à en perdre la raison, le vieux Samsonov, qui avait déjà un pied dans la tombe, s'amusa beaucoup. Mais lorsque Dmitri Fiodorovitch se mit sur les rangs, le vieux cessa de rire. « S'il faut choisir entre les deux, lui dit-il une fois sérieusement, prends le père, mais à condition que le vieux coquin t'épouse et te reconnaisse au préalable un certain capital. Ne te lie pas avec le capitaine, tu n'en tirerais aucun profit. » Ainsi parla le vieux libertin, pressentant sa fin prochaine ; il mourut en effet cinq mois plus tard. Soit dit en passant, bien qu'en ville la rivalité absurde et choquante des Karamazov père et fils fût connue de bien des gens, les véritables relations de Grouchegnka avec chacun d'eux demeuraient ignorées de la plupart. Même ses servantes (après le drame dont nous parlerons) témoignèrent en justice qu'Agraféna Alexandrovna recevait Dmitri Fiodorovitch uniquement par crainte, car « il avait menacé de la tuer ». Elle en avait deux, une cuisinière fort

âgée, depuis longtemps au service de sa famille, maladive et presque sourde, et sa petite-fille, alerte femme de chambre de vingt ans.

Grouchegnka vivait fort chichement, dans un intérieur des plus modestes, trois pièces meublées en acajou par la propriétaire, dans le style de 1820. À l'arrivée de Rakitine et d'Aliocha, il faisait déjà nuit, mais on n'avait pas encore allumé. La jeune femme était étendue au salon, sur son canapé au dossier d'acajou, recouvert de cuir dur, déjà usé et troué, la tête appuyée sur deux oreillers. Elle reposait sur le dos, immobile, les mains derrière la tête, portant une robe de soie noire, avec une coiffure en dentelle qui lui seyait à merveille ; sur les épaules, un fichu agrafé par une broche en or massif. Elle attendait quelqu'un, inquiète et impatiente, le teint pâle, les lèvres et les yeux brûlants, son petit pied battant la mesure sur le bras du canapé. Au bruit que firent les visiteurs en entrant, elle sauta à terre, criant d'une voix effrayée :

« Qui va là ? »

La femme de chambre s'empressa de rassurer

sa maîtresse.

« Ce n'est pas lui, n'ayez crainte. »

« Que peut-elle bien avoir ? » murmura Rakitine en menant par le bras Aliocha au salon.

Grouchegnka restait debout, encore mal remise de sa frayeur. Une grosse mèche de ses cheveux châtains, échappée de sa coiffure, lui tombait sur l'épaule droite, mais elle n'y prit pas garde et ne l'arrangea pas avant d'avoir reconnu ses hôtes.

« Ah ! c'est toi Rakitka ? Tu m'as fait peur ! Avec qui es-tu ? Seigneur, voilà qui tu m'amènes ! s'écria-t-elle en apercevant Aliocha.

– Fais donc donner de la lumière ! dit Rakitine, du ton d'un familier qui a le droit de commander dans la maison.

– Certainement... Fénia[1], apporte-lui une bougie... Tu as trouvé le bon moment pour l'amener ! »

Elle fit un signe de tête à Aliocha et arrangea ses cheveux devant la glace. Elle paraissait

---

[1] Diminutif de *Fédossia* (Théodosie).

mécontente.

« Je tombe mal ? demanda Rakitine, l'air soudain vexé.

– Tu m'as effrayée, Rakitka, voilà tout. »

Grouchegnka se tourna en souriant vers Aliocha.

« N'aie pas peur de moi, mon cher Aliocha, reprit-elle, je suis charmée de ta visite inattendue. Je croyais que c'était Mitia qui voulait entrer de force. Vois-tu, je l'ai trompé tout à l'heure, il m'a juré qu'il me croyait et je lui ai menti. Je lui ai dit que j'allais chez mon vieux Kouzma[1] Kouzmitch faire les comptes toute la soirée. J'y vais, en effet, une fois par semaine. Nous nous enfermons à clef : il pioche ses comptes et j'écris dans les livres, il ne se fie qu'à moi. Comment Fénia vous a-t-elle laissés entrer ? Fénia, cours à la porte cochère, regarde si le capitaine ne rôde pas aux alentours. Il est peut-être caché et nous épie, j'ai une peur affreuse !

– Il n'y a personne, Agraféna Alexandrovna ;

[1] Côme.

j'ai regardé partout, je vais voir à chaque instant par les fentes, j'ai peur moi aussi.

– Les volets sont-ils fermés ? Fénia, baisse les rideaux, autrement il verrait la lumière. Je crains aujourd'hui ton frère Mitia, Aliocha. »

Grouchegnka parlait très haut, l'air inquiet et surexcité.

« Pourquoi cela ? demanda Rakitine ; il ne t'effraie pas d'ordinaire, tu le fais marcher comme tu veux.

– Je te dis que j'attends une nouvelle, de sorte que je n'ai que faire de Mitia, maintenant. Il n'a pas cru que j'allais chez Kouzma Kouzmitch, je le sens. À présent, il doit monter la garde chez Fiodor Pavlovitch, dans le jardin. S'il est embusqué là-bas, il ne viendra pas ici, tant mieux ! J'y suis allée vraiment, chez le vieux. Mitia m'accompagnait ; je lui ai fait promettre de venir me chercher à minuit. Dix minutes après, je suis ressortie et j'ai couru jusqu'ici ; je tremblais qu'il me rencontrât.

– Pourquoi es-tu en toilette ? Tu as un bonnet fort curieux.

– Tu es toi-même fort curieux, Rakitka ! Je te répète que j'attends une nouvelle. Sitôt reçue, je m'envolerai, vous ne me verrez plus. Voilà pourquoi je me suis parée.

– Et où t'envoleras-tu ?

– Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

– Comme elle est gaie !... Je ne t'ai jamais vue ainsi. Elle est attifée comme pour un bal ! s'exclama Rakitine en l'examinant avec surprise.

– Es-tu au courant des bals ?

– Et toi ?

– J'en ai vu un, moi. Il y a trois ans, lorsque Kouzma Kouzmitch a marié son fils ; je regardais de la tribune. Mais pourquoi causerais-je avec toi quand j'ai un prince pour hôte ? Mon cher Aliocha, je n'en crois pas mes yeux ; comment se peut-il que tu sois venu ? À vrai dire, je ne t'attendais pas, je n'ai jamais cru que tu puisses venir. Le moment est mal choisi, pourtant je suis bien contente. Assieds-toi sur le canapé, ici, mon bel astre ! Vraiment, je n'en reviens pas encore... Rakitka, si tu l'avais amené hier ou avant-hier !...

Eh bien, je suis contente comme ça. Mieux vaut peut-être que ce soit maintenant, à une telle minute... »

Elle s'assit vivement à côté d'Aliocha et le regarda avec extase. Elle était vraiment contente et ne mentait pas. Ses yeux brillaient, elle souriait, mais avec bonté. Aliocha ne s'attendait pas à lui voir une expression aussi bienveillante... Il s'était fait d'elle une idée terrifiante ; sa sortie perfide contre Catherine Ivanovna l'avait bouleversé l'avant-veille, maintenant il s'étonnait de la voir toute changée. Si accablé qu'il fût par son propre chagrin, il l'examinait malgré lui avec attention. Ses manières s'étaient améliorées ; les intonations doucereuses, la mollesse des mouvements avaient presque disparu, faisant place à de la bonhomie, à des gestes prompts et sincères ; mais elle était surexcitée.

« Seigneur, quelles choses étranges se passent aujourd'hui, ma parole ! Pourquoi suis-je si heureuse de te voir, Aliocha, je l'ignore.

– Est-ce bien vrai ? dit Rakitine en souriant. Auparavant, tu avais un but en insistant pour que

je l'amène.

– Oui, un but qui n'existe plus maintenant, le moment est passé. Et maintenant, je vais vous bien traiter. Je suis devenue meilleure, à présent, Rakitka. Assieds-toi aussi. Mais c'est déjà fait, il ne s'oublie pas. Vois-tu, Aliocha, il est vexé que je ne l'aie pas invité le premier à s'asseoir. Il est susceptible, ce cher ami. Ne te fâche pas, Rakitka, je suis bonne en ce moment. Pourquoi es-tu si triste, Aliocha ? Aurais-tu peur de moi ? »

Grouchegnka sourit malicieusement en le regardant dans les yeux.

« Il a du chagrin. Un refus de grade.

– Quel grade ?

– Son *starets* sent mauvais.

– Comment cela ? Tu radotes ; encore quelque vilenie, sans doute. Aliocha, laisse-moi m'asseoir sur tes genoux, comme ça. »

Et aussitôt elle s'installa sur ses genoux, telle qu'une chatte caressante, le bras droit tendrement passé autour de son cou.

« Je saurai bien te faire rire, mon gentil dévot ! Vraiment, tu me laisses sur tes genoux, ça ne te

fâche pas ? Tu n'as qu'à le dire, je me lève. »

Aliocha se taisait. Il n'osait bouger, ne répondait pas aux paroles entendues, mais il n'éprouvait pas ce que pouvait imaginer Rakitine, qui l'observait d'un air égrillard. Son grand chagrin absorbait les sensations possibles, et s'il avait pu en ce moment s'analyser, il aurait compris qu'il était cuirassé contre les tentations. Néanmoins, malgré l'inconscience de son état et la tristesse qui l'accablait, il s'étonna d'éprouver une sensation étrange : cette femme « terrible » ne lui inspirait plus l'effroi inséparable dans son cœur de l'idée de la femme. Au contraire, installée sur ses genoux et l'enlaçant, elle éveillait en lui un sentiment inattendu, une curiosité candide sans la moindre frayeur. Voilà ce qui le surprenait malgré lui.

« Assez causé pour ne rien dire ! s'écria Rakitine. Fais plutôt servir du champagne, tu sais que j'ai ta parole.

– C'est vrai, Aliocha, je lui ai promis du champagne s'il t'amenait. Fénia, apporte la bouteille que Mitia a laissée, dépêche-toi. Bien

que je sois avare, je donnerai une bouteille, pas pour toi, Rakitine, tu n'es qu'un pauvre sire, mais pour lui. Je n'ai pas le cœur à ça ; mais n'importe, je veux boire avec vous.

– Quelle est donc cette « nouvelle » ? peut-on le savoir, est-ce un secret ? insista Rakitine, sans prendre garde en apparence aux brocards qu'on lui lançait.

– Un secret dont tu es au courant, dit Grouchegnka d'un air préoccupé : mon officier arrive.

– Je l'ai entendu dire, mais est-il si proche ?

– Il est maintenant à Mokroïé, d'où il enverra un exprès ; je viens de recevoir une lettre. J'attends.

– Tiens ! Pourquoi à Mokroïé ?

– Ce serait trop long à raconter ; en voilà assez.

– Mais alors, et Mitia, le sait-il ?

– Il n'en sait pas le premier mot. Sinon, il me tuerait. D'ailleurs, je n'ai plus peur de lui, maintenant. Tais-toi, Rakitka, que je n'entende plus parler de lui ; il m'a fait trop de mal. J'aime

mieux songer à Aliocha, le regarder... Souris donc, mon chéri, déride-toi tu me feras plaisir... Mais il a souri ! Vois comme il me regarde d'un air caressant. Sais-tu, Aliocha, je croyais que tu m'en voulais à cause de la scène d'hier, chez cette demoiselle. J'ai été rosse... Pourtant, c'était réussi, en bien et en mal, dit Grouchegnka pensivement, avec un sourire mauvais, Mitia m'a dit qu'elle criait : « Il faut la fouetter ! » Je l'ai gravement offensée. Elle m'a attirée, elle a voulu me séduire avec son chocolat... Non, ça s'est bien passé comme ça. » Elle sourit de nouveau. « Seulement, je crains que tu ne sois fâché...

– En vérité, Aliocha, elle te craint, toi, le petit poussin, intervint Rakitine avec une réelle surprise.

– C'est pour toi, Rakitine, qu'il est un petit poussin, car tu n'as pas de conscience. Moi, je l'aime. Le crois-tu, Aliocha, je t'aime de toute mon âme.

– Ah ! l'effrontée ! Elle te fait une déclaration, Aliocha.

– Eh bien quoi, je l'aime.

– Et l'officier ? Et l'heureuse nouvelle de Mokroïé ?

– Ce n'est pas la même chose.

– Voilà la logique des femmes !

– Ne me fâche pas, Rakitine. Je te dis que ce n'est pas la même chose. J'aime Aliocha autrement. À vrai dire, Aliocha, j'ai eu de mauvais desseins à ton égard. Je suis vile, je suis violente ; mais à certains moments je te regardais comme ma conscience. Je me disais : « Comme il doit me mépriser, maintenant ! » J'y pensais avant-hier en me sauvant de chez cette demoiselle. Depuis longtemps je t'ai remarqué, Aliocha ; Mitia le sait, il me comprend. Le croiras-tu, parfois je suis saisie de honte en te regardant. Comment suis-je venue à penser à toi, et depuis quand ? je l'ignore. »

Fénia entra, posa sur la table un plateau avec une bouteille débouchée et trois verres pleins.

« Voilà le champagne ! s'écria Rakitine. Tu es excitée, Agraféna Alexandrovna. Après avoir bu, tu te mettras à danser. Quelle maladresse ! ajouta-t-il : il est déjà versé et tiède, et il n'y a pas de

bouchon. »

Il n'en vida pas moins son verre d'un trait et le remplit à nouveau.

« On a rarement l'occasion, déclara-t-il en s'essuyant les lèvres ; allons, Aliocha, prends ton verre, et sois brave. Mais, à quoi boirons-nous ? Prends le tien, Groucha, et buvons aux portes du paradis.

– Qu'entends-tu par là ? »

Elle prit un verre, Aliocha but une gorgée du sien et le reposa.

« Non, j'aime mieux m'abstenir, dit-il avec un doux sourire.

– Ah ! tu te vantais ! cria Rakitine.

– Moi aussi, alors, fit Grouchegnka. Achève la bouteille, Rakitka. Si Aliocha boit, je boirai.

– Voilà les effusions qui commencent ! goguenarda Rakitine. Et elle est assise sur ses genoux ! Lui a du chagrin, j'en conviens, mais toi, qu'as-tu ? Il est en révolte contre son Dieu, il allait manger du saucisson !

– Comment cela ?

– Son *starets* est mort aujourd'hui, le vieux Zosime, le saint.

– Ah ! il est mort. Je n'en savais rien, dit-elle en se signant. Seigneur, et moi qui suis sur ses genoux ! »

Elle se leva vivement et s'assit sur le canapé. Aliocha la considéra avec surprise et son visage s'éclaira.

« Rakitine, proféra-t-il d'un ton ferme, ne m'irrite pas en disant que je me suis révolté contre mon Dieu. Je n'ai pas d'animosité contre toi ; sois donc meilleur, toi aussi. J'ai fait une perte inestimable, et tu ne peux me juger en ce moment. Regarde-la, elle ; tu as vu sa mansuétude à mon égard ? J'étais venu ici trouver une âme méchante, poussé par mes mauvais sentiments : j'ai rencontré une véritable sœur, une âme aimante, un trésor... Agraféna Alexandrovna, c'est de toi que je parle. Tu as régénéré mon âme. »

Aliocha oppressé se tut, les lèvres tremblantes.

« On dirait qu'elle t'a sauvé ! railla Rakitine. Mais sais-tu qu'elle voulait te manger ?

– Assez, Rakitine ! Taisez-vous tous les deux. Toi, Aliocha, parce que tes paroles me font honte : tu me crois bonne, je suis mauvaise. Toi, Rakitka, parce que tu mens. Je m'étais proposé de le manger, mais c'est du passé, cela. Que je ne t'entende plus parler ainsi, Rakitka ! »

Grouchegnka s'était exprimée avec une vive émotion.

« Ils sont enragés ! murmura Rakitine en les considérant avec surprise, on se croirait dans une maison de santé. Tout à l'heure ils vont pleurer, pour sûr !

– Oui, je pleurerai, oui, je pleurerai ! affirma Grouchegnka ; il m'a appelée sa sœur, je ne l'oublierai jamais ! Si mauvaise que je sois, Rakitka, j'ai pourtant donné un oignon.

– Quel oignon ? Diable, ils sont toqués pour de bon ! »

Leur exaltation étonnait Rakitine, qui aurait dû comprendre que tout concourait à les bouleverser d'une façon exceptionnelle. Mais Rakitine, subtil quand il s'agissait de lui, démêlait mal les sentiments et les sensations de ses proches, autant

par égoïsme que par inexpérience juvénile.

« Vois-tu, Aliocha, reprit Grouchegnka avec un rire nerveux, je me suis vantée à Rakitine d'avoir donné un oignon. Je vais t'expliquer la chose en toute humilité. Ce n'est qu'une légende : Matrone, la cuisinière, me la racontait quand j'étais enfant : « Il y avait une mégère qui mourut sans laisser derrière elle une seule vertu. Les diables s'en saisirent et la jetèrent dans le lac de feu. Son ange gardien se creusait la tête pour lui découvrir une vertu et en parler à Dieu. Il se rappela et dit au Seigneur : « Elle a arraché un oignon au potager pour le donner à une mendiante. » Dieu lui répondit : « Prends cet oignon, tends-le à cette femme dans le lac, qu'elle s'y cramponne. Si tu parviens à la retirer, elle ira en paradis : si l'oignon se rompt, elle restera où elle est. » L'ange courut à la femme, lui tendit l'oignon. « Prends, dit-il, tiens bon. » Il se mit à la tirer avec précaution, elle était déjà dehors. Les autres pécheurs, voyant qu'on la retirait du lac, s'agrippèrent à elle, voulant profiter de l'aubaine. Mais la femme, qui était fort méchante, leur donnait des coups de pied :

« C'est moi qu'on tire et non pas vous ; c'est mon oignon, non le vôtre. » À ces mots, l'oignon se rompit. La femme retomba dans le lac où elle brûle encore. L'ange partit en pleurant. « Voilà cette légende, Aliocha ; ne me crois pas bonne, c'est tout le contraire ; tes éloges me feraient honte. Je désirais tellement ta venue, que j'ai promis vingt-cinq roubles à Rakitka s'il t'amenait. Un instant. »

Elle alla ouvrir un tiroir, prit son porte-monnaie et en sortit un billet de vingt-cinq roubles.

« C'est absurde ! s'écria Rakitine embarrassé.

– Tiens, Rakitka, je m'acquitte envers toi ; tu ne refuseras pas, tu l'as demandé toi-même. »

Elle lui jeta le billet.

« Comment donc, répliqua-t-il, s'efforçant de cacher sa confusion, c'est tout profit, les sots existent dans l'intérêt des gens d'esprit.

– Et maintenant, tais-toi, Rakitka. Ce que je vais dire ne s'adresse pas à toi. Tu ne nous aimes pas.

– Et pourquoi vous aimerais-je ? » dit-il

brutalement.

Il avait compté être payé à l'insu d'Aliocha, dont la présence lui faisait honte et l'irritait. Jusqu'alors, par politique, il avait ménagé Grouchegnka, malgré ses mots piquants, car elle paraissait le dominer. Mais la colère le gagnait. « On aime pour quelque chose. Qu'avez-vous fait pour moi tous les deux ?

– Aime pour rien, comme Aliocha.

– Comment t'aime-t-il et que t'a-t-il témoigné ? En voilà des embarras ! »

Grouchegnka, debout au milieu du salon, parlait avec chaleur, d'une voix exaltée.

« Tais-toi, Rakitka, tu ne comprends rien à nos sentiments. Et cesse de me tutoyer, je te le défends ; d'où te vient cette audace ? Assieds-toi dans un coin et plus un mot !... Maintenant, Aliocha, je vais me confesser à toi seul, pour que tu saches qui je suis. Je voulais te perdre, j'y étais décidée, au point d'acheter Rakitine pour qu'il t'amenât. Et pourquoi cela ? Tu n'en savais rien, tu te détournais de moi, tu passais les yeux baissés. Moi, j'interrogeais les gens sur ton

compte. Ta figure me poursuivait. « Il me méprise, pensais-je, et ne veut même pas me regarder. » À la fin, je me demandai avec surprise : « Pourquoi craindre ce gamin ? je le mangerai, ça m'amusera. » J'étais exaspérée. Crois-moi, personne ici n'oserait manquer de respect à Agraféna Alexandrovna ; je n'ai que ce vieillard auquel je me suis vendue, c'est Satan qui nous a unis, mais personne d'autre. J'avais donc décidé que tu serais ma proie, c'était un peu pour moi. Voilà la détestable créature que tu as traitée de sœur. Maintenant mon séducteur est arrivé, j'attends des nouvelles. Sais-tu ce qu'il était pour moi ? Il y a cinq ans, lorsque Kouzma m'amena ici, je me cachais parfois pour n'être ni vue, ni entendue ; comme une sotte, je sanglotais, je ne dormais plus, me disant : « Où est-il, le monstre ? Il doit rire de moi avec une autre. Oh ! comme je me vengerai si jamais je le rencontre ! » Dans l'obscurité, je sanglotais sur mon oreiller, je me torturais le cœur à dessein. « Il me le paiera ! » criais-je. En pensant que j'étais impuissante, que lui se moquait de moi, qu'il m'avait peut-être complètement oubliée, je

glissais de mon lit sur le plancher, inondée de larmes, en proie à une crise de nerfs. Tout le monde me devint odieux. Ensuite, j'amassai un capital, je m'endurcis, je pris de l'embonpoint. Tu penses que je suis devenue plus raisonnable ? Pas du tout. Personne ne s'en doute, mais quand vient la nuit, il m'arrive, comme il y a cinq ans, de grincer des dents et de m'écrier en pleurant : « Je me vengerai, je me vengerai ! » Tu m'as suivie ? Alors, que penses-tu de ceci ? Il y a un mois, je reçois une lettre m'annonçant son arrivée. Devenu veuf, il veut me voir. Je suffoquai. Seigneur, il va venir et m'appeler, je ramperai vers lui comme un chien battu, comme une coupable ! Je ne puis y croire moi-même : « Aurai-je ou non la bassesse de courir à lui ? » Et une colère contre moi-même m'a prise, ces dernières semaines, plus violente qu'il y a cinq ans. Tu vois mon exaspération, Aliocha ; je me suis confessée à toi. Mitia n'était qu'une diversion. Tais-toi, Rakitka, ce n'est pas à toi de me juger. Avant votre arrivée, j'attendais, je songeais à mon avenir, et vous ne connaîtrez jamais mon état d'âme. Aliocha, dis à cette

demoiselle de ne pas m'en vouloir pour la scène d'avant-hier !... Personne au monde ne peut comprendre ce que j'éprouve maintenant... Peut-être emporterai-je un couteau, je ne suis pas encore fixée. »

Incapable de se contenir, Grouchegnka s'interrompit, se couvrit le visage de ses mains, s'abattit sur le canapé, sanglota comme une enfant. Aliocha se leva et s'approcha de Rakitine.

« Micha, dit-il, elle t'a offensé, mais ne sois pas fâché. Tu l'as entendue ? On ne peut pas trop demander à une âme, il faut être miséricordieux. »

Aliocha prononça ces paroles dans un élan irrésistible. Il avait besoin de s'épancher et les aurait dites même seul. Mais Rakitine le regarda ironiquement et Aliocha s'arrêta.

« Tu as la tête pleine de ton *starets* et tu me bombardes à sa manière, Alexéi, homme de Dieu, dit-il avec un sourire haineux.

– Ne te moque pas, Rakitine, ne parle pas du mort, il était supérieur à tous sur la terre, s'écria Aliocha avec des larmes dans la voix. Ce n'est

pas en juge que je te parle, mais comme le dernier des accusés. Que suis-je devant elle ? J'étais venu ici pour me perdre, par lâcheté. Mais elle, après cinq ans de souffrances, pour une parole sincère qu'elle entend, pardonne, oublie tout et pleure ! Son séducteur est revenu, il l'appelle, elle lui pardonne et court joyeusement à lui. Car elle ne prendra pas de couteau, non. Je ne suis pas comme ça, Micha ; j'ignore si tu l'es, toi. C'est une leçon pour moi... Elle nous est supérieure... Avais-tu entendu auparavant ce qu'elle vient de raconter ? Non, sans doute, car tu aurais tout compris depuis longtemps... Elle pardonnera aussi, celle qui a été offensée avant-hier, quand elle saura tout... Cette âme n'est pas encore réconciliée ; il faut la ménager... elle recèle peut-être un trésor... »

Aliocha se tut, car la respiration lui manquait. Malgré son irritation, Rakitine le regardait, avec surprise. Il ne s'attendait pas à une pareille tirade du paisible Aliocha.

« Quel avocat ! Serais-tu amoureux d'elle ? Agraféna Alexandrovna, tu as tourné la tête à notre ascète ! » s'écria-t-il dans un rire impudent.

Grouchegnka releva la tête, sourit doucement à Aliocha, le visage encore gonflé des larmes qu'elle venait de répandre.

« Laisse-le, Aliocha, mon chérubin, tu vois comme il est, à quoi bon lui parler. Mikhaïl Ossipovitch, je voulais te demander pardon, maintenant j'y renonce. Aliocha, viens t'asseoir ici (elle lui prit la main et le regardait, radieuse), dis-moi, est-ce que je l'aime, oui ou non, mon séducteur ? Je me le demandais, ici, dans l'obscurité. Éclaire-moi, l'heure est venue, je ferai ce que tu diras. Faut-il pardonner ?

– Mais tu as déjà pardonné.

– C'est vrai, dit Grouchegnka, songeuse. Oh ! le lâche cœur ! Je vais boire à ma lâcheté. »

Elle prit un verre qu'elle vida d'un trait, puis le lança à terre. Il y avait de la cruauté dans son sourire.

« Peut-être n'ai-je pas encore pardonné, dit-elle d'un air menaçant, les yeux baissés, comme se parlant à elle-même. Peut-être que mon cœur pense seulement à pardonner. Vois-tu, Aliocha, ce sont mes cinq années de larmes que je

chérissais ; c'est mon offense, et non pas lui.

– Eh bien, je ne voudrais pas être dans sa peau ! dit Rakitine.

– Mais tu n'y seras jamais, Rakitka. Tu décrotteras mes souliers, voilà à quoi je t'emploierai. Une femme comme moi n'est pas faite pour toi... Et peut-être pas pour lui...

– Alors, pourquoi cette toilette ?

– Ne me reproche pas cette toilette, Rakitka, tu ne connais pas mon cœur ! Il ne tient qu'à moi de l'arracher à l'instant. Tu ne sais pas pourquoi je l'ai mise. Peut-être irai-je lui dire : « M'as tu jamais vue si belle ? » Quand il m'a quittée, j'étais une gamine de dix-sept ans, malingre et pleureuse. Je le cajolerai, je l'allumerai : « Tu vois ce que je suis devenue ; eh bien, mon cher, assez causé, ça te met l'eau à la bouche, va boire ailleurs ! » Voilà peut-être, Rakitka, à quoi servira cette toilette. Je suis emportée, Aliocha. Je puis déchirer cette toilette, me défigurer, aller mendier. Je suis capable de rester chez moi maintenant, de rendre demain à Kouzma son argent, ses cadeaux, et d'aller travailler à la

journée. Tu penses que le courage me manquerait, Rakitka ? Il suffit qu'on me pousse à bout... Quant à l'autre, je le chasserai, je lui ferai la nique... »

Ces dernières paroles proférées comme dans une crise, elle couvrit son visage de ses mains, et se jeta sur les coussins en sanglotant de nouveau. Rakitine se leva.

« Il se fait tard, dit-il ; on ne nous laissera pas entrer au monastère. »

Grouchegnka sursauta.

« Comment, Aliocha, tu veux me quitter ? s'écria-t-elle avec une douloureuse surprise. Y penses-tu ? Tu m'as bouleversée, et maintenant voici de nouveau la nuit, la solitude.

– Il ne peut cependant pas passer la nuit chez toi. Mais s'il veut, soit, je m'en irai seul ! dit malignement Rakitine.

– Tais-toi, méchant, cria Grouchegnka courroucée ; tu ne m'as jamais parlé comme il vient de le faire.

– Que t'a-t-il dit de si extraordinaire ?

– Je ne sais pas, mais il m'a retourné le cœur...

Il a été le premier, le seul à avoir pitié de moi. Que n'es-tu venu plus tôt, mon chérubin ! » Elle tomba à genoux devant Aliocha, comme en extase. « Toute ma vie, j'ai attendu quelqu'un comme toi, qui m'apporterait le pardon. J'ai cru qu'on m'aimerait pour autre chose que ma honte !

– Qu'ai-je fait pour toi ? répondit Aliocha avec un tendre sourire, en se penchant sur elle et en lui prenant les mains ; j'ai donné un oignon, le plus petit, voilà tout !... »

Les larmes le gagnèrent. À ce moment, on entendit du bruit ; quelqu'un entrait dans le vestibule ; Grouchegnka se leva effrayée ; Fénia fit une bruyante irruption dans la chambre.

« Madame, ma bonne chère madame, le courrier est arrivé, s'écria-t-elle gaiement, tout essoufflée. Le *tarantass* vient de Mokroïé, avec le postillon Timothée, on va changer les chevaux... Une lettre, madame, voici une lettre ! »

Elle brandissait la lettre en criant. Grouchegnka s'en saisit, l'approcha de la bougie.

C'était un billet de quelques lignes ; elle les lut en un instant.

« Il m'appelle ! » Elle était pâle, la figure contractée par un sourire maladif. « Il me siffle : rampe, petit chien ! »

Mais elle ne resta qu'un moment indécise ; le sang lui monta soudain au visage.

« Je pars ! Adieu, mes cinq années ! Adieu, Aliocha, le sort en est jeté... Écartez-vous tous, allez-vous-en, que je ne vous voie plus ! Grouchegnka vole vers une vie nouvelle... Ne me garde pas rancune, Rakitka. C'est peut-être à la mort que je vais ! Oh ! je suis comme ivre ! »

Elle se précipita dans la chambre à coucher.

« Maintenant elle n'a que faire de nous, grommela Rakitine. Allons-nous-en, cette musique pourrait bien recommencer ; j'en ai les oreilles rebattues... »

Aliocha se laissa emmener machinalement.

Dans la cour, c'étaient des allées et venues à la lueur d'une lanterne ; on changeait l'attelage de trois chevaux. À peine les jeunes gens avaient-ils quitté le perron que la fenêtre de la chambre à

coucher s'ouvrit ; la voix de Grouchegnka s'éleva, sonore.

« Aliocha, salue ton frère Mitia, dis-lui qu'il ne garde pas un mauvais souvenir de moi. Répète-lui mes paroles : « C'est à un misérable que s'est donnée Grouchegnka, et non à toi, qui es noble ! » Ajoute que Grouchegnka l'a aimé pendant une heure, rien qu'une heure ; qu'il se souvienne toujours de cette heure ; désormais, c'est Grouchegnka qui le lui ordonne... toute sa vie... »

Elle acheva avec des sanglots dans la voix. La fenêtre se referma.

« Hum ! murmura Rakitine en riant ; elle égorge Mitia, et veut qu'il s'en souvienne toute sa vie. Quelle férocité ! »

Aliocha ne parut pas avoir entendu. Il marchait rapidement à côté de son compagnon ; il avait l'air hébété. Rakitine eut soudain la sensation qu'on lui mettait un doigt sur une plaie vive : en emmenant Aliocha chez Grouchegnka, il s'était attendu à tout autre chose, et sa déception était grande.

« C'est un Polonais, son officier, reprit-il en se contenant ; d'ailleurs, il n'est plus officier, maintenant ; il a été au service de la douane en Sibérie, à la frontière chinoise ; ce doit être un pauvre diable, on dit qu'il a perdu sa place. Il a sans doute eu vent que Grouchegnka a le magot et le voilà qui rapplique ; cela explique tout. »

De nouveau Aliocha ne parut pas avoir entendu. Rakitine n'y tint plus.

« Alors, tu as converti une pécheresse ? Tu as mis une femme de mauvaise vie dans la bonne voie ? Tu as chassé les démons, hein ! Les voilà, les miracles que nous attendions ; ils se sont réalisés ?

– Cesse donc, Rakitine ! dit Aliocha, l'âme douloureuse.

– Tu me « méprises » à présent à cause des vingt-cinq roubles que j'ai reçus ? J'ai vendu un véritable ami. Mais tu n'es pas le Christ, et je ne suis pas Judas.

– Rakitine, je t'assure que je n'y pensais plus ; c'est toi qui me le rappelles. »

Mais Rakitine était exaspéré.

« Que le diable vous emporte tous ! s'écria-t-il soudain. Pourquoi, diable, me suis-je lié avec toi ? Dorénavant, je ne veux plus te connaître. Va-t'en seul, voilà ton chemin. »

Il tourna dans une ruelle, abandonnant Aliocha dans les ténèbres. Aliocha sortit de la ville et regagna le monastère par les champs.

IV

Les noces de Cana

Il était déjà très tard pour le monastère, lorsque Aliocha arriva à l'ermitage ; le frère portier l'introduisit par une entrée particulière. Neuf heures avaient sonné, l'heure du repos après une journée aussi agitée. Aliocha ouvrit timidement la porte et pénétra dans la cellule du *starets*, où se trouvait maintenant son cercueil. Il n'y avait personne, sauf le Père Païsius, lisant l'Évangile devant le mort, et le jeune novice Porphyre, épuisé par l'entretien de la dernière nuit et les émotions de la journée ; il dormait du profond sommeil de la jeunesse, couché par terre dans la pièce voisine. Le Père Païsius, qui avait entendu Aliocha entrer, ne tourna même pas la tête. Aliocha s'agenouilla dans un coin et se mit à prier. Son âme débordait, mais ses sensations demeuraient confuses, l'une chassant l'autre dans

une sorte de mouvement giratoire uniforme. Chose étrange, il éprouvait un sentiment de bien-être et ne s'en étonnait pas. Il contemplait de nouveau ce mort qui lui était si cher, mais la pitié éplorée et douloureuse du matin avait disparu. En entrant, il était tombé à genoux devant le cercueil comme devant un sanctuaire ; pourtant la joie rayonnait dans son âme. Un air frais entrait par la fenêtre ouverte. « Il faut donc que l'odeur ait augmenté pour qu'on se soit décidé à ouvrir une fenêtre », pensa Aliocha. Mais il n'était plus angoissé, ni indigné par cette idée de la corruption. Il se mit à prier doucement ; bientôt il s'aperçut que c'était presque machinal. Des fragments d'idées surgissaient, tels que des feux follets ; en revanche, régnaient dans son âme une certitude, un apaisement dont il avait conscience. Il se mettait à prier avec ferveur, plein de reconnaissance et d'amour... Bientôt il passait à autre chose, se prenait à réfléchir, oubliant finalement la prière et les divagations qui l'avaient interrompue. Il prêta l'oreille à la lecture du Père Païsius, mais finit par somnoler, épuisé...

Trois jours après, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était.

Et Jésus fut aussi convié aux noces, avec ses disciples[1].

« Les noces ?... Cette idée tourbillonnait dans l'esprit d'Aliocha. – Elle aussi est heureuse... elle est allée à un festin... Non, certes, elle n'a pas pris de couteau... C'était seulement une parole « fâcheuse... ». Il faut toujours pardonner les paroles fâcheuses. Elles consolent l'âme... Sans elles la douleur serait insupportable. Rakitine a pris la ruelle. Tant qu'il songera à ses griefs, il prendra toujours la ruelle... Mais la route, la grande route droite, claire, cristalline, avec le soleil resplendissant, au bout... Que lit-on ?

... Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin...

---

[1] Jean, II, 1-10.

– Ah ! oui, j'ai manqué le commencement, c'est dommage, j'aime ce passage : les noces de Cana, le premier miracle... Quel beau miracle ! Il fut consacré à la joie et non au deuil... « Qui aime les hommes aime aussi leur joie... » Le défunt le répétait à chaque instant, c'était une de ses principales idées... « On ne peut pas vivre sans joie », affirme Mitia... Tout ce qui est vrai et beau respire toujours le pardon ; il le disait aussi.

... Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue.

Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira...

– Faites... Procurez la joie à de très pauvres gens... Fort pauvres, assurément, puisque même à leurs noces le vin manqua... Les historiens racontent qu'autour du lac de Génézareth et dans la région était alors disséminée la population la plus pauvre qu'on puisse imaginer... Et sa mère au grand cœur savait qu'il n'était pas venu seulement accomplir sa mission sublime, mais

qu'il partageait la joie naïve des gens simples et ignorants qui l'invitaient cordialement à leurs humbles noces. « Mon heure n'est pas encore venue. » Il parle avec un doux sourire (oui, il a dû lui sourire tendrement). En réalité, se peut-il qu'il soit venu sur terre pour multiplier le vin à de pauvres noces ? Mais il a fait ce qu'elle lui demandait...

... Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces urnes. Et ils les remplirent jusqu'au bord.

Alors Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. Et ils lui en portèrent.

Dès que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux.

Et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin ; puis, après qu'on en a beaucoup bu, il en sert de moins bon ; mais toi tu as réservé le bon vin jusqu'à maintenant.

– Mais qu'arrive-t-il ? Pourquoi la chambre oscille-t-elle ? Ah ! oui... ce sont les noces, le mariage... bien sûr. Voici les invités, les jeunes époux, la foule joyeuse et... où est donc le sage maître d'hôtel ? Qui est-ce ? La chambre oscille de nouveau... Qui se lève à la grande table ? Comment... lui aussi est ici ? Mais il était dans son cercueil... Il s'est levé, il m'a vu, il vient ici... Seigneur !... »

En effet, il s'est approché, le petit vieillard sec, au visage sillonné de rides, riant doucement. Le cercueil a disparu ; il est habillé comme hier, en leur compagnie, quand ses visiteurs se réunirent ; il a le visage découvert, les yeux brillants. Est-ce possible, lui aussi prend part au festin, lui aussi est invité aux noces de Cana ?

« Tu es aussi invité, mon cher, dans toutes les règles, dit sa voix paisible. Pourquoi te cacher ici ?... on ne te voit pas... Viens vers nous. »

C'est sa voix, la voix du *starets* Zosime... Comment ne serait-ce pas lui, puisqu'il l'appelle ? Le *starets* prit la main d'Aliocha, qui se releva.

« Réjouissons-nous, poursuivit le vieillard, buvons le vin nouveau, le vin de la grande joie ; vois-tu tous ces invités ? Voici le fiancé et la fiancée ; voici le sage maître d'hôtel, il goûte le vin nouveau. Pourquoi es-tu surpris de me voir ? J'ai donné un oignon, et me voici. Beaucoup parmi eux n'ont donné qu'un oignon, un tout petit oignon... Que sont nos œuvres, mon bien cher ! Vois-tu notre Soleil. L'aperçois-tu ? aujourd'hui donner un oignon à une affamée. Commence ton œuvre, mon bien cher ! Vois-tu notre Soleil, L'aperçois-tu ?

– J'ai peur... je n'ose pas regarder... balbutia Aliocha.

– N'aie pas peur de Lui. Sa majesté est terrible, sa grandeur nous écrase, mais sa miséricorde est sans bornes ; par amour il s'est fait semblable à nous et se réjouit avec nous ; il change l'eau en vin, pour ne pas interrompre la joie des invités ; il en attend d'autres ; il les appelle continuellement et aux siècles des siècles. Et voilà qu'on apporte le vin nouveau ; tu vois les vaisseaux... »

Une flamme brûlait dans le cœur d'Aliocha ; il le sentait plein à déborder ; des larmes de joie lui échappèrent... Il étendit les bras, poussa un cri, s'éveilla...

De nouveau le cercueil, la fenêtre ouverte et la lecture calme, grave, rythmée de l'Évangile. Mais Aliocha n'écoutait plus. Chose étrange, il s'était endormi à genoux et se trouvait maintenant debout. Soudain, comme soulevé de sa place, il s'approcha en trois pas du cercueil, il heurta même de l'épaule le Père Païsius sans le remarquer. Celui-ci leva les yeux, mais reprit aussitôt sa lecture, se rendant compte que le jeune homme n'était pas dans son état normal. Aliocha contempla un instant le cercueil, le mort qui y était allongé, le visage recouvert, l'icône sur la poitrine, le capuce surmonté de la croix à huit branches. Il venait d'entendre sa voix, elle retentissait à ses oreilles. Il écouta encore, attendit... Soudain il se tourna brusquement et quitta la cellule.

Il descendit le perron sans s'arrêter. Son âme exaltée avait soif de liberté, d'espace. Au-dessus de sa tête, la voûte céleste s'étendait à l'infini, les

calmes étoiles scintillaient. Du zénith à l'horizon apparaissait, indistincte, la voie lactée. La nuit sereine enveloppait la terre. Les tours blanches et les coupoles dorées se détachaient sur le ciel de saphir. Autour de la maison les opulentes fleurs d'automne s'étaient endormies jusqu'au matin. Le calme de la terre paraissait se confondre avec celui des cieux : le mystère terrestre confinait à celui des étoiles. Aliocha, immobile, regardait ; soudain, comme fauché, il se prosterna.

Il ignorait pourquoi il étreignait la terre, il ne comprenait pas pourquoi il aurait voulu, irrésistiblement, l'embrasser tout entière ; mais il l'embrassait en sanglotant, en l'inondant de ses larmes, et il se promettait avec exaltation de l'aimer, de l'aimer toujours. « Arrose la terre de larmes de joie et aime-les... » Ces paroles retentissaient dans son âme. Sur quoi pleurait-il ? Oh ! dans son extase, il pleurait même sur ces étoiles qui scintillaient dans l'infini, et « n'avait pas honte de cette exaltation ». On aurait dit que les fils de ces mondes innombrables convergeaient dans son âme et que celle-ci frémissait toute, « en contact avec les autres

mondes ». Il aurait voulu pardonner, à tous et pour tout, et demander pardon, non pour lui, mais pour les autres et pour tout ; « les autres le demanderont pour moi », ces mots aussi lui revenaient en mémoire. De plus en plus, il sentait d'une façon claire et quasi tangible qu'un sentiment ferme et inébranlable pénétrait dans son âme, qu'une idée s'emparait à jamais de son esprit. Il s'était prosterné faible adolescent et se releva lutteur solide pour le reste de ses jours, il en eut conscience à ce moment de sa crise. Et plus jamais, par la suite, Aliocha ne put oublier cet instant. « Mon âme a été visitée à cette heure », disait-il plus tard, en croyant fermement à la vérité de ses paroles.

Trois jours après, il quitta le monastère, conformément à la volonté de son *starets*, qui lui avait ordonné de « séjourner dans le monde ».

Livre VIII

Mitia

I

Kouzma Samsonov

Dmitri Fiodorovitch, à qui Grouchegnka, en volant vers une vie nouvelle, avait fait transmettre son dernier adieu, voulant qu'il se souvînt toute sa vie d'une heure d'amour, était en ce moment aux prises avec les pires difficultés. Comme lui-même le dit par la suite, il passa ces deux jours sous la menace d'une congestion cérébrale. Aliocha n'avait pu le découvrir la veille, et il n'était pas venu au rendez-vous assigné par Ivan au cabaret. Conformément à ses instructions, ses logeurs gardèrent le silence. Durant ces deux jours qui précédèrent la catastrophe, il fut littéralement aux abois, « luttant avec sa destinée pour se sauver », suivant sa propre expression. Il s'absenta même quelques heures de la ville pour une affaire urgente, malgré sa crainte de laisser Grouchegnka

sans surveillance. L'enquête ultérieure précisa l'emploi de son temps de la façon la plus formelle ; nous nous bornerons à noter les faits essentiels.

Bien que Grouchegnka l'eût aimé pendant une heure, elle le tourmentait impitoyablement. D'abord, il ne pouvait rien connaître de ses intentions ; impossible de les pénétrer par la douceur ou la violence ; elle se serait fâchée et détournée de lui tout à fait. Il avait l'intuition qu'elle se débattait dans l'incertitude sans parvenir à prendre une décision ; aussi pensait-il non sans raison qu'elle devait parfois le détester, lui et sa passion. Tel était peut-être le cas ; mais il ne pouvait comprendre exactement ce qui causait l'anxiété de Grouchegnka. À vrai dire, toute la question qui le tourmentait se ramenait à une alternative : « Lui, Mitia, ou Fiodor Pavlovitch. » Ici il faut noter un fait certain : il était persuadé que son père ne manquerait pas d'offrir à Grouchegnka de l'épouser (si ce n'était déjà fait), et ne croyait pas un instant que le vieux libertin espérât s'en tirer avec trois mille roubles. Il connaissait en effet le caractère de la donzelle.

Voilà pourquoi il lui semblait parfois que le tourment de Grouchegnka et son indécision provenaient uniquement de ce qu'elle ne savait qui choisir, ignorant lequel lui rapporterait davantage. Quant au prochain retour de l'« officier », de l'homme qui avait joué un rôle fatal dans sa vie, et dont elle attendait l'arrivée avec tant d'émotion et d'effroi – chose étrange –, il n'y pensait même pas. Il est vrai que Grouchegnka avait gardé le silence là-dessus pendant ces derniers jours. Pourtant, Mitia connaissait la lettre reçue un mois auparavant et même une partie de son contenu. Grouchegnka la lui avait alors montrée dans un moment d'irritation, sans qu'il y attachât d'importance, ce qui la surprit. Il eût été difficile d'expliquer pourquoi ; peut-être simplement parce que, accablé par sa funeste rivalité avec son père, il ne pouvait rien imaginer de plus dangereux à ce moment. Il ne croyait guère à un fiancé surgi on ne sait d'où, après cinq ans d'absence, ni à sa prochaine arrivée, annoncée d'ailleurs en termes vagues. La lettre était nébuleuse, emphatique, sentimentale, et Grouchegnka lui avait dissimulé

les dernières lignes, qui parlaient plus clairement de retour. De plus, Mitia se rappela par la suite l'air de dédain avec lequel Grouchegnka avait reçu ce message venu de Sibérie. Elle borna là ses confidences sur ce nouveau rival, de sorte que peu à peu, il oublia l'officier. Il croyait seulement à l'imminence d'un conflit avec Fiodor Pavlovitch. Plein d'anxiété, il attendait à chaque instant la décision de Grouchegnka et pensait qu'elle viendrait brusquement, par inspiration. Si elle allait lui dire : « Prends-moi, je suis à toi pour toujours », tout serait terminé ; il l'emmènerait le plus loin possible, sinon au bout du monde, du moins au bout de la Russie ; ils se marieraient et s'installeraient incognito, ignorés de tous. Alors commencerait une vie nouvelle, régénérée, « vertueuse », dont il rêvait avec passion. Le bourbier où il s'était enlisé volontairement lui faisait horreur et, comme beaucoup en pareil cas, il comptait surtout sur le changement de milieu ; échapper à ces gens, aux circonstances, s'envoler de ce lieu maudit, ce serait la rénovation complète, l'existence transformée. Voilà ce qui le faisait languir.

Il y avait bien une autre solution, une autre issue, terrible celle-là. Si tout à coup, elle lui disait : « Va-t'en ; j'ai choisi Fiodor Pavlovitch, je l'épouserai, je n'ai pas besoin de toi. » Alors... oh ! alors... Mitia ignorait d'ailleurs ce qui arriverait alors, et il l'ignora jusqu'au dernier moment, on doit lui rendre cette justice. Il n'avait pas d'intentions arrêtées ; le crime ne fut pas prémédité. Il se contentait de guetter, d'espionner, se tourmentait, mais n'envisageait qu'un heureux dénouement. Il repoussait même toute autre idée. C'est ici que commençait un nouveau tourment, que surgissait une nouvelle circonstance, accessoire, mais fatale et insoluble.

Au cas où elle lui dirait : « Je suis à toi, emmène-moi », comment l'emmènerait-il ? Où prendrait-il l'argent ? Précisément alors, les revenus qu'il tirait depuis des années des versements réguliers de Fiodor Pavlovitch étaient épuisés. Certes, Grouchegnka avait de l'argent, mais Mitia se montrait à cet égard d'une fierté farouche ; il voulait l'emmener et commencer une existence nouvelle avec ses ressources personnelles et non avec celles de son adorée.

L'idée même qu'il pût recourir à sa bourse lui inspirait un profond dégoût. Je ne m'étendrai pas sur ce fait, je ne l'analyserai pas, me bornant à le noter ; tel était à ce moment son état d'âme. Cela pouvait provenir inconsciemment des remords secrets qu'il éprouvait pour s'être approprié l'argent de Catherine Ivanovna. « Je suis un misérable aux yeux de l'une, je le serai de nouveau aux yeux de l'autre », se disait-il alors, comme lui-même l'avoua par la suite. « Si Grouchegnka l'apprend, elle ne voudra pas d'un pareil individu. Donc, où trouver des fonds, où prendre ce fatal argent ? Sinon tout échouera, faute de ressources ; quelle honte ! »

Il savait peut-être où trouver cet argent. Je n'en dirai pas davantage pour le moment, car tout s'éclaircira, mais j'expliquerai sommairement en quoi consistait pour lui la pire difficulté ; pour se procurer ces ressources, pour *avoir le droit* de les prendre, il fallait d'abord rendre à Catherine Ivanovna ses trois mille roubles, sinon « je suis un escroc, un gredin, et je ne veux pas commencer ainsi une vie nouvelle », décida Mitia, et il résolut de tout bouleverser au besoin,

mais de restituer d'abord et à tout prix cette somme à Catherine Ivanovna. Il s'arrêta à cette décision pour ainsi dire aux dernières heures de sa vie, après la dernière entrevue avec Aliocha, sur la route. Instruit par son frère de la façon dont Grouchegnka avait insulté sa fiancée, il reconnut qu'il était un misérable et le pria de l'en informer, « si cela pouvait la soulager ». La même nuit, il sentit dans son délire qu'il valait mieux « tuer et dévaliser quelqu'un, mais s'acquitter envers Katia ». « Je serai un assassin et un voleur pour tout le monde, soit ; j'irai en Sibérie plutôt que de laisser Katia dire que j'ai dérobé son argent pour me sauver avec Grouchegnka et commencer une vie nouvelle ! Ça, c'est impossible ! » Ainsi parlait Mitia en grinçant des dents, et il y avait de quoi appréhender par moments une congestion cérébrale. Mais il luttait encore...

Chose étrange : on aurait dit qu'avec une pareille résolution il ne lui restait que le désespoir en partage, car où diantre un gueux comme lui pourrait-il prendre une pareille somme ? Cependant il espéra jusqu'au bout se procurer ces trois mille roubles, comptant qu'ils lui

tomberaient dans les mains d'une façon quelconque, fût-ce du ciel. C'est ce qui arrive à ceux qui, comme Dmitri, ne savent que gaspiller leur patrimoine, sans avoir aucune idée de la façon dont on acquiert l'argent. Depuis la rencontre avec Aliocha, toutes ses idées s'embrouillaient, une tempête soufflait dans son crâne. Aussi commença-t-il par la tentative la plus bizarre, car il se peut qu'en pareil cas les entreprises les plus extravagantes paraissent les plus réalisables à de pareilles gens. Il résolut d'aller trouver le marchand Samsonov, protecteur de Grouchegnka, et de lui soumettre un plan d'après lequel celui-ci avancerait aussitôt la somme désirée. Il était sûr de son plan au point de vue commercial, et se demandait seulement comment Samsonov accueillerait sa démarche. Mitia ne connaissait ce marchand que de vue et ne lui avait jamais parlé. Mais depuis longtemps, il avait la conviction que ce vieux libertin, dont la vie ne tenait plus qu'à un fil, ne s'opposerait pas à ce que Grouchegnka refît la sienne en épousant un homme sûr, que même il le désirait et faciliterait les choses, le cas échéant. Par ouï-dire,

ou d'après certaines paroles de Grouchegnka, il concluait également que le vieillard l'eût peut-être préféré à Fiodor Pavlovitch comme mari de la jeune femme. De nombreux lecteurs trouveront peut-être cynique que Dmitri Fiodorovitch attendît un pareil secours et consentît à recevoir sa fiancée des mains du protecteur de cette jeune personne. Je puis seulement faire remarquer que le passé de Grouchegnka paraissait définitivement enterré aux yeux de Mitia. Il n'y songeait plus qu'avec miséricorde et avait décidé dans l'ardeur de sa passion que, dès que Grouchegnka lui aurait dit qu'elle l'aimait, qu'elle allait l'épouser, ils seraient aussitôt régénérés l'un et l'autre : ils se pardonneraient mutuellement leurs fautes et commenceraient une nouvelle existence. Quant à Kouzma Samsonov, il voyait en lui un homme fatal dans le passé de Grouchegnka, qui ne l'avait pourtant jamais aimé, un homme maintenant « passé », lui aussi, et qui ne comptait plus. Il ne pouvait porter ombrage à Mitia, ce vieillard débile dont la liaison était devenue paternelle, pour ainsi dire, et cela depuis près d'un an. En tout cas, Mitia faisait

preuve d'une grande naïveté, car avec tous ses vices c'était un homme fort naïf. Cette naïveté le persuadait que le vieux Kouzma, sur le point de quitter ce monde, éprouvait un sincère repentir pour sa conduite envers Grouchegnka, qui n'avait pas de protecteur et d'ami plus dévoué que ce vieillard désormais inoffensif.

Le lendemain de sa conversation avec Aliocha, Mitia, qui n'avait presque pas dormi, se présenta vers dix heures du matin chez Samsonov et se fit annoncer. La maison était vieille, maussade, spacieuse, avec des dépendances et un pavillon. Au rez-de-chaussée habitaient ses deux fils mariés, sa sœur fort âgée et sa fille. Deux commis, dont l'un avait une nombreuse famille, occupaient le pavillon. Tout ce monde manquait de place, tandis que le vieillard vivait seul au premier, ne voulant même pas de sa fille, qui le soignait et devait monter chaque fois qu'il avait besoin d'elle, malgré son asthme invétéré. Le premier se composait de grandes pièces d'apparat, meublées, dans le vieux style marchand, avec d'interminables rangées de fauteuils massifs et de chaises en acajou le long

des murs, des lustres de cristal recouverts de housses et des trumeaux. Ces pièces étaient vides et inhabitées, le vieillard se confinant dans sa petite chambre à coucher tout au bout, où le servaient une vieille domestique en serre-tête et un garçon qui se tenait sur un coffre dans le vestibule. Ne pouvant presque plus marcher à cause de ses jambes enflées, il ne se levait que rarement de son fauteuil, soutenu par la vieille, pour faire un tour dans la chambre. Même avec elle, il se montrait sévère et peu communicatif. Quand on l'informa de la venue du « capitaine », il refusa de le recevoir. Mitia insista et se fit de nouveau annoncer. Kouzma Kouzmitch s'informa alors de l'air du visiteur, s'il avait bu ou faisait du tapage. « Non, répondit le garçon, mais il ne veut pas s'en aller. » Sur un nouveau refus, Mitia, qui avait prévu le cas et pris ses précautions, écrivit au crayon : « Pour une affaire urgente, concernant Agraféna Alexandrovna », et envoya le papier au vieillard. Après avoir réfléchi un instant, celui-ci ordonna de conduire le visiteur dans la grande salle et fit transmettre à son fils cadet l'ordre de monter immédiatement.

Cet homme de haute taille et d'une force herculéenne, qui se rasait et s'habillait à l'européenne (le vieux Samsonov portait un caftan et la barbe), arriva aussitôt. Tous tremblaient devant le père. Celui-ci l'avait fait venir non par crainte du capitaine – il n'avait pas froid aux yeux – mais à tout hasard, plutôt comme témoin. Accompagné de son fils qui l'avait pris sous le bras, et du garçon, il se traîna jusqu'à la salle. Il faut croire qu'il éprouvait une assez vive curiosité. La pièce où attendait Mitia était immense et lugubre, avec une galerie, des murs imitant le marbre, et trois énormes lustres recouverts de housses. Mitia, assis près de l'entrée, attendait impatiemment son sort. Quand le vieillard parut à l'autre bout, à une vingtaine de mètres, Mitia se leva brusquement et marcha à grands pas de soldat à sa rencontre. Il était habillé correctement, la redingote boutonnée, son chapeau à la main, ganté de noir, comme l'avant-veille au monastère, chez le *starets*, lors de l'entrevue avec Fiodor Pavlovitch et ses frères. Le vieillard l'attendait debout d'un air grave et Mitia sentit qu'il l'examinait. Son visage fort

enflé ces derniers temps, avec sa lippe pendante, surprit Mitia. Il fit à celui-ci un salut grave et muet, lui indiqua un siège et, appuyé sur le bras de son fils, prit place en gémissant sur un canapé en face de Mitia. Celui-ci, témoin de ses efforts douloureux, éprouva aussitôt un remords et une certaine gêne en pensant à son néant vis-à-vis de l'important personnage qu'il avait dérangé.

« Que désirez-vous, monsieur ? » fit le vieillard une fois assis, d'un ton froid, quoique poli.

Mitia tressaillit, se dressa, mais reprit sa place. Il se mit à parler haut, vite, avec exaltation, en gesticulant. On sentait que cet homme aux abois cherchait une issue, prêt à en finir en cas d'échec. Le vieux Samsonov dut comprendre tout cela en un instant, bien que son visage demeurât impassible.

« Le respectable Kouzma Kouzmitch a probablement entendu parler plus d'une fois de mes démêlés avec mon père, Fiodor Pavlovitch Karamazov, à propos de l'héritage de ma mère... Cela défraie ici toutes les conversations, les gens

se mêlant de ce qui ne les regarde pas... Il a pu également en être informé par Grouchegnka, pardon, par Agraféna Alexandrovna, par la très honorée et très respectable Agraféna Alexandrovna... »

Ainsi débuta Mitia, qui resta court dès les premiers mots. Mais nous ne citerons pas intégralement ses paroles, nous bornant à les résumer. Le fait est que lui, Mitia, avait conféré, il y a trois mois, au chef-lieu avec un avocat, « un célèbre avocat, Pavel Pavlovitch Kornéplodov, dont vous avez dû entendre parler, Kouzma Kouzmitch. Un vaste front, presque l'esprit d'un homme d'État... lui aussi vous connaît... il a parlé de vous dans les meilleurs termes... » Mitia resta court une seconde fois ; mais il ne s'arrêta pas pour si peu, passa outre, discourut de plus belle. Cet avocat, d'après les explications de Mitia et l'examen des documents (Mitia s'embrouilla et passa rapidement là-dessus), fut d'avis, au sujet du village de Tchermachnia, qui aurait dû lui appartenir après sa mère, qu'on pouvait intenter un procès et mater ainsi le vieil énergumène, « car toutes les issues ne sont pas fermées et la

justice sait se frayer un chemin ». Bref, on pouvait espérer tirer de Fiodor Pavlovitch un supplément de six à sept mille roubles, « car Tchermachnia en vaut au moins vingt-cinq mille, que dis-je, vingt-huit mille, trente, Kouzma Kouzmitch, et figurez-vous que ce bourreau ne m'en a pas donné dix-sept mille ! J'abandonnai alors cette affaire, n'entendant rien à la chicane, et à mon arrivée ici, je fus abasourdi par une action reconventionnelle (ici Mitia s'embrouilla de nouveau et fit un saut). Eh bien, respectable Kouzma Kouzmitch, ne voulez-vous pas que je vous cède tous mes droits sur ce monstre, et cela pour trois mille roubles seulement ?... Vous ne risquez rien, rien du tout, je vous le jure sur mon honneur ; au contraire, vous pouvez gagner six ou sept mille roubles, au lieu de trois... Et surtout, je voudrais terminer cette affaire aujourd'hui même. Nous irions chez le notaire, ou bien... Bref, je suis prêt à tout, je vous donnerai tous les papiers que vous voudrez, je signerai... nous dresserions l'acte aujourd'hui, ce matin même, si possible... Vous me donneriez ces trois mille roubles... n'êtes-vous pas le plus gros de nos richards ?... et

vous me sauveriez ainsi... me permettant d'accomplir une action sublime... car je nourris les plus nobles sentiments envers une personne que vous connaissez bien et que vous entourez d'une sollicitude paternelle. Autrement, je ne serais pas venu. On peut dire que trois fronts se sont heurtés, car le destin est une chose terrible, Kouzma Kouzmitch. Or, comme vous ne comptez plus depuis longtemps, il reste deux fronts, suivant mon expression peut-être gauche, mais je ne suis pas littérateur : le mien et celui de ce monstre. Ainsi, choisissez : moi ou un monstre ! Tout est maintenant entre vos mains, trois destinées et deux dés... Excusez-moi, je me suis embrouillé, mais vous me comprenez... je vois à vos yeux que vous m'avez compris... Sinon, il ne me reste qu'à disparaître, voilà ! »

Mitia arrêta net son discours extravagant avec ce « voilà » et, s'étant levé, attendit une réponse à son absurde proposition. À la dernière phrase, il avait senti soudain que l'affaire était manquée et surtout qu'il avait débité un affreux galimatias. « C'est étrange, en venant ici j'étais sûr de moi, et maintenant je bafouille ! » Tandis qu'il parlait,

le vieillard demeurait impassible, l'observant d'un air glacial. Au bout d'une minute, Kouzma Kouzmitch dit enfin d'un ton catégorique et décourageant :

« Excusez, des affaires de ce genre ne nous intéressent pas. »

Mitia sentit ses jambes se dérober sous lui.

« Que vais-je devenir, Kouzma Kouzmitch ! murmura-t-il avec un pâle sourire ; je suis perdu maintenant, qu'en pensez-vous ?

– Excusez... »

Mitia, debout et immobile, remarqua un changement dans la physionomie du vieillard. Il tressaillit.

« Voyez-vous, monsieur, de telles affaires sont délicates ; j'entrevois un procès, des avocats, le diable et son train ! Mais il y a quelqu'un à qui vous devriez vous adresser.

– Mon Dieu, qui est-ce ?... Vous me rendez la vie, Kouzma Kouzmitch, balbutia Mitia.

– Il n'est pas ici en ce moment. C'est un paysan, un trafiquant de bois, surnommé Liagavi. Il mène depuis un an des pourparlers avec Fiodor

Pavlovitch pour votre bois de Tchermachnia, ils ne sont pas d'accord sur le prix, peut-être en avez-vous entendu parler. Justement, il se trouve maintenant là-bas et loge chez le Père Ilinski, au village d'Ilinski, à douze verstes de la gare de Volovia. Il m'a écrit au sujet de cette affaire, demandant conseil. Fiodor Pavlovitch veut lui-même aller le trouver. Si vous le devanciez en faisant à Liagavi la même proposition qu'à moi, peut-être qu'il...

– Voilà une idée de génie ! interrompit Mitia enthousiasmé. C'est justement ce qu'il lui faut, à cet homme. Il est acquéreur, on lui demande cher, et voilà un document qui le rend propriétaire, ha ! ha ! »

Mitia éclata d'un rire sec, inattendu, qui surprit Samsonov.

« Comment vous remercier, Kouzma Kouzmitch !

– Il n'y a pas de quoi, répondit Samsonov en inclinant la tête.

– Mais si, vous m'avez sauvé. Oh ! c'est un pressentiment qui m'a amené chez vous !... Donc,

allons voir ce pope !

– Inutile de me remercier.

– J'y cours... J'abuse de votre santé... Jamais je n'oublierai le service que vous me rendez, c'est un Russe qui vous le dit, Kouzma Kouzmitch ! »

Mitia voulut saisir la main du vieillard pour la serrer, mais celui-ci eut un mauvais regard. Mitia retira sa main, tout en se reprochant sa méfiance. « Il doit être fatigué... », pensa-t-il.

« C'est pour elle, Kouzma Kouzmitch ! Vous comprenez que c'est pour elle ! » dit-il d'une voix retentissante.

Il s'inclina, fit demi-tour, se hâta vers la sortie à grandes enjambées. Il palpitait d'enthousiasme. « Tout semblait perdu, mais mon ange gardien m'a sauvé, songeait-il. Et si un homme d'affaires comme ce vieillard (quel noble vieillard, quelle prestance !) m'a indiqué cette voie... sans doute le succès est assuré. Il n'y a pas une minute à perdre. Je reviendrai cette nuit, mais j'aurai gain de cause. Est-il possible que le vieillard se soit moqué de moi ? »

Ainsi monologuait Mitia en retournant chez lui, et il ne pouvait se figurer les choses autrement : ou c'était un conseil pratique – venant d'un homme expérimenté, qui connaissait ce Liagavi (quel drôle de nom !) – ou bien le vieillard s'était moqué de lui ! Hélas ! la dernière hypothèse était la seule vraie. Par la suite, longtemps après le drame, le vieux Samsonov avoua en riant s'être moqué du « capitaine ». Il avait l'esprit malin et ironique, avec des antipathies maladives. Fut-ce l'air enthousiaste du capitaine, la sotte conviction de « ce panier percé » que lui, Samsonov, pouvait prendre au sérieux son « plan » absurde, ou bien un sentiment de jalousie vis-à-vis de Grouchegnka au nom de laquelle cet « écervelé » lui demandait de l'argent, – j'ignore ce qui inspira le vieillard ; mais, lorsque Mitia se tenait devant lui, sentant ses jambes fléchir et s'écriant stupidement qu'il était perdu, il le regarda avec méchanceté et imagina de lui jouer un tour. Après le départ de Mitia, Kouzma Kouzmitch, pâle de colère, s'adressa à son fils, lui ordonnant de faire le nécessaire pour que ce gueux ne remît jamais les

pieds chez lui, sinon...

Il n'acheva pas sa menace, mais son fils, qui l'avait pourtant souvent vu courroucé, trembla de peur. Une heure après, le vieillard était encore secoué par la colère ; vers le soir, il se sentit indisposé et envoya chercher le « guérisseur ».

II

Liagavi

Donc, il fallait « galoper », et Mitia n'avait pas de quoi payer la course : vingt kopeks, voilà ce qui lui restait de son ancienne prospérité ! Il possédait une vieille montre en argent, qui ne marchait plus depuis longtemps. Un horloger juif, installé dans une boutique, au marché, en donna six roubles. « Je ne m'y attendais pas ! » s'écria Mitia enchanté (l'enchantement continuait). Il prit ses six roubles et courut chez lui. Là, il compléta la somme en empruntant trois roubles à ses logeurs, qui les lui donnèrent de bon cœur, bien que ce fût leur dernier argent, tant ils l'aimaient. Dans son exaltation, Mitia leur révéla que son sort se décidait et expliqua – à la hâte bien entendu – presque tout le plan qu'il venait d'exposer à Samsonov, la décision de ce dernier, ses futurs espoirs, etc. Auparavant déjà, ces gens

étaient au courant de beaucoup de ses secrets et le regardaient comme des leurs, un barine nullement fier. Ayant de la sorte rassemblé neuf roubles, Mitia envoya chercher des chevaux de poste jusqu'à la station de Volovia. Mais de cette façon, on constata et on se souvint qu'« à la veille d'un certain événement, Mitia n'avait pas le sou, que pour se procurer de l'argent il avait vendu une montre et emprunté trois roubles à ses logeurs, tout cela devant témoins ».

Je note le fait, on comprendra ensuite pourquoi.

En roulant vers Volovia, Mitia, radieux à l'idée de débrouiller enfin et de terminer « toutes ces affaires », tressaillit pourtant d'inquiétude : qu'adviendrait-il de Grouchegnka durant son absence ? Se déciderait-elle aujourd'hui à aller trouver Fiodor Pavlovitch ? Voilà pourquoi il était parti sans la prévenir, en recommandant aux logeurs de ne rien dire au cas où l'on viendrait le demander. « Il faut rentrer ce soir sans faute, répétait-il, cahoté dans la télègue, et ramener ce Liagavi... pour dresser l'acte... » Mais hélas ! ses rêves n'étaient pas destinés à se réaliser suivant

son « plan ».

D'abord, il perdit du temps en prenant à Volovia le chemin vicinal : le parcours se trouva être de dix-huit et non de douze verstes. Ensuite, il ne trouva pas chez lui le Père Ilinski, qui s'était rendu au village voisin. Pendant que Mitia partait à sa recherche avec les mêmes chevaux, déjà fourbus, la nuit était presque venue. Le prêtre, petit homme timide à l'air affable, lui expliqua aussitôt que ce Liagavi, qui avait logé d'abord chez lui, était maintenant à Soukhoï Posiélok et passerait la nuit dans l'izba du garde forestier, car il trafiquait aussi par là-bas. Sur la prière instante de Mitia de le conduire immédiatement auprès de Liagavi et « de le sauver ainsi », le prêtre consentit, après quelque hésitation, à l'accompagner à Soukhoï Posiélok, la curiosité s'en mêlant ; par malheur, il conseilla d'aller à pied, car « il n'y avait qu'un peu plus d'une verste ». Mitia accepta, bien entendu, et marcha comme toujours à grands pas de sorte que le pauvre ecclésiastique avait peine à le suivre. C'était un homme encore jeune et fort réservé. Mitia se mit aussitôt à parler de ses plans,

demanda nerveusement des conseils au sujet de Liagavi, causa tout le long du chemin. Le prêtre l'écoutait avec attention, mais ne conseillait guère. Il répondait évasivement aux questions de Mitia : « Je ne sais pas ; d'où le saurais-je ? », etc. Lorsque Mitia parla de ses démêlés avec son père au sujet de l'héritage, le prêtre s'effraya, car il dépendait à certains égards de Fiodor Pavlovitch. Il s'informa avec surprise pourquoi Mitia appelait Liagavi le paysan Gorstkine, et lui expliqua que, bien que ce nom de Liagavi fût le sien, il s'en offensait cruellement, et qu'il fallait le nommer Gorstkine, « sinon vous n'en pourrez rien tirer et il ne vous écoutera pas ». Mitia s'étonna quelque peu et expliqua que Samsonov lui-même l'avait appelé ainsi. À ces mots, le prêtre changea de conversation ; il aurait dû faire part de ses soupçons à Dmitri Fiodorovitch : si Samsonov l'avait adressé à ce moujik sous le nom de Liagavi, n'était-ce pas par dérision, n'y avait-il pas là quelque chose de louche ? Du reste Mitia n'avait pas le temps de s'arrêter à « de pareilles bagatelles ». Il cheminait toujours, et s'aperçut seulement en arrivant à Soukhoï

Posiélok qu'on avait fait trois verstes au lieu d'une et demie. Il dissimula son mécontentement. Ils entrèrent dans l'izba dont le garde forestier, qui connaissait le prêtre, occupait la moitié ; l'étranger était installé dans l'autre, séparée par le vestibule. C'est là qu'ils se dirigèrent en allumant une chandelle. L'izba était surchauffée. Sur une table en bois de pin, il y avait un samovar éteint, un plateau avec des tasses, une bouteille de rhum vide, un carafon d'eau-de-vie presque vide et les restes d'un pain de froment. L'étranger reposait sur le banc, son vêtement roulé sous sa tête en guise d'oreiller, et ronflait pesamment. Mitia était perplexe. « Certainement, il faut le réveiller : mon affaire est trop importante, je me suis tant dépêché, j'ai hâte de m'en retourner aujourd'hui même », murmurait-il inquiet. Il s'approcha et se mit à le secouer, mais le dormeur ne se réveilla pas. « Il est ivre, conclut Mitia. Que faire, mon Dieu, que faire ? » Dans son impatience, il commença à le tirer par les mains, par les pieds, à le soulever, à l'asseoir sur le banc, mais il n'obtint, après de longs effort, que de sourds grognements et des invectives énergiques, bien

que confuses.

« Vous feriez mieux d'attendre, dit enfin le prêtre, vous ne tirerez rien de lui maintenant.

– Il a bu toute la journée, fit observer le garde.

– Mon Dieu ! s'écria Mitia, si vous saviez comme j'ai besoin de lui et dans quelle situation je me trouve !

– Mieux vaut attendre jusqu'à demain matin, répéta le prêtre.

– Jusqu'au matin ? Mais, c'est impossible ! »

Dans son désespoir, il allait encore secouer l'ivrogne, mais s'arrêta aussitôt, comprenant l'inutilité de ses efforts. Le prêtre se taisait, le garde ensommeillé était maussade.

« Quelles tragédies on rencontre dans la vie réelle ! » proféra Mitia désespéré.

La sueur ruisselait de son visage. Le prêtre profita d'une minute de calme pour lui expliquer sagement que même s'il parvenait à réveiller le dormeur, celui-ci ne pourrait discuter avec lui, étant ivre ; « puisqu'il s'agit d'une affaire importante, c'est plus sûr de le laisser tranquille jusqu'au matin... » Mitia en convint.

« Je resterai ici, mon Père, à attendre l'occasion. Dès qu'il s'éveillera, je commencerai... Je te paierai la chandelle et la nuitée, dit-il au gardien, tu te souviendras de Dmitri Karamazov. Mais vous, mon Père, où allez-vous coucher ?

– Ne vous inquiétez pas, je retourne chez moi sur sa jument, dit-il en désignant le garde. Sur quoi, adieu et bonne chance. »

Ainsi fut fait. Le prêtre enfourcha la jument, heureux de s'être dégagé, mais vaguement inquiet et se demandant s'il ne ferait pas bien d'informer le lendemain Fiodor Pavlovitch de cette curieuse affaire, « sinon il se fâchera en l'apprenant et me retirera sa faveur ». Le garde, après s'être gratté, retourna sans mot dire dans sa chambre ; Mitia prit place sur le banc pour attendre l'occasion, comme il disait. Une profonde angoisse l'étreignait, telle qu'un épais brouillard. Il songeait sans parvenir à rassembler ses idées. La chandelle brûlait, un grillon chantait, on étouffait dans la chambre surchauffée. Il se représenta soudain le jardin, l'entrée ; la porte de la maison de son père

s'ouvrait mystérieusement et Grouchegnka accourait. Il se leva vivement.

« Tragédie ! » murmura-t-il en grinçant des dents.

Il s'approcha machinalement du dormeur et se mit à l'examiner. C'était un moujik efflanqué, encore jeune, aux cheveux bouclés, à la barbiche rousse, il portait une blouse d'indienne et un gilet noir, avec la chaîne d'une montre en argent au gousset. Mitia considérait cette physionomie avec une véritable haine ; les boucles surtout l'exaspéraient, Dieu sait pourquoi. Le plus humiliant, c'est que lui, Mitia, restait là devant cet homme avec son affaire urgente, à laquelle il avait tout sacrifié, à bout de forces, et ce fainéant, « dont dépend maintenant mon sort, ronfle comme si de rien n'était, comme s'il venait d'une autre planète ! » Mitia, perdant la tête, s'élança de nouveau pour réveiller l'ivrogne. Il y mit une sorte d'acharnement, le houspilla, alla jusqu'à le battre, mais au bout de cinq minutes, n'obtenant aucun résultat, il se rassit en proie à un désespoir impuissant.

« Sottise, sottise ! que tout cela est donc pitoyable ! » Il commençait à avoir la migraine : « Faut-il tout abandonner, m'en retourner ? » songeait-il. « Non, je resterai jusqu'au matin, exprès ! Pourquoi être venu ici ? Et je n'ai pas de quoi m'en retourner ; comment faire ? Oh ! que tout cela est donc absurde ! »

Cependant, son mal de tête augmentait. Il resta immobile et s'assoupit insensiblement, puis s'endormit assis. Au bout de deux heures, il fut réveillé par une douleur intolérable à la tête, ses tempes battaient. Il fut longtemps à revenir à lui, et à se rendre compte de ce qui se passait. Il comprit enfin que c'était un commencement d'asphyxie dû au charbon et qu'il aurait pu mourir. L'ivrogne ronflait toujours ; la chandelle avait coulé et menaçait de s'éteindre. Mitia poussa un cri et se précipita en chancelant chez le garde, qui fut bientôt réveillé. En apprenant de quoi il s'agissait, il alla faire le nécessaire, mais accueillit la chose avec un flegme surprenant, ce dont Mitia fut vexé.

« Mais il est mort, il est mort, alors... que faire ? » s'écria-t-il dans son exaltation.

On donna de l'air, on déboucha le tuyau. Mitia apporta du vestibule un seau d'eau dont il s'arrosa la tête, puis il trempa un chiffon qu'il appliqua sur celle de Liagavi. Le garde continuait à montrer une indifférence dédaigneuse ; après avoir ouvert la fenêtre, il dit d'un air maussade : « ça va bien comme ça », puis retourna se coucher en laissant à Mitia une lanterne allumée. Durant une demi-heure, Mitia s'empressa autour de l'ivrogne, renouvelant la compresse, résolu à veiller toute la nuit ; à bout de forces, il s'assit pour reprendre haleine, ses yeux se fermèrent aussitôt ; il s'allongea inconsciemment sur le banc et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il se réveilla fort tard, vers neuf heures. Le soleil brillait aux deux fenêtres de l'izba. Le personnage aux cheveux bouclés était installé devant un samovar bouillant et un nouveau carafon, dont il avait déjà bu plus de la moitié. Mitia se leva en sursaut et s'aperçut aussitôt que le gaillard était de nouveau ivre, irrémédiablement ivre. Il le considéra une minute, écarquillant les yeux. L'autre le regardait en silence, d'un air rusé et flegmatique, et même

avec arrogance, à ce que crut Mitia. Il s'élança vers lui :

« Permettez, voyez-vous... je... Le garde a dû vous dire qui je suis : le lieutenant Dmitri Karamazov, fils du vieillard avec qui vous êtes en pourparlers pour une coupe.

– Tu mens ! répliqua l'ivrogne d'un ton décidé.

– Comment ça ? Vous connaissez Fiodor Pavlovitch ?

– Je ne connais aucun Fiodor Pavlovitch, proféra le bonhomme, la langue pâteuse.

– Mais vous marchandez son bois ; réveillez-vous, remettez-vous. C'est le Père Pavel Ilinski qui m'a conduit ici... Vous avez écrit à Samsonov, il m'adresse à vous... »

Mitia haletait.

« Tu m... mens ! » répéta Liagavi.

Mitia se sentit défaillir.

« De grâce, ce n'est pas une plaisanterie. Vous êtes ivre, sans doute. Vous pouvez enfin parler, comprendre... sinon... c'est moi qui n'y comprends rien !

– Tu es teinturier !

– Permettez, je suis Karamazov, Dmitri Karamazov ; j'ai une proposition à vous faire... une proposition très avantageuse... précisément à propos du bois. »

L'ivrogne se caressait la barbe d'un air important.

« Non, tu as traité à forfait et tu es un gredin !

– Je vous assure que vous vous trompez ! » hurla Mitia en se tordant les mains.

Le manant se caressait toujours la barbe ; soudain, il cligna de l'œil d'un air rusé.

« Cite-moi une loi qui permette de commettre des vilenies, entends-tu ? Tu es un gredin, comprends-tu ? »

Mitia recula d'un air sombre, il eut « la sensation d'un coup sur le front », comme il le dit par la suite. Ce fut soudain un trait de lumière, il comprit tout. Il demeurait stupide, se demandant comment lui, un homme pourtant sensé, avait pu prendre au sérieux une telle absurdité, s'engager dans une pareille aventure, s'empresser autour de ce Liagavi, lui mouiller la tête... « Cet individu

est soûl et se soûlera encore une semaine, à quoi bon attendre ? Et si Samsonov s'était joué de moi ? Et si elle... Mon Dieu, qu'ai-je fait ?... »

Le croquant le regardait et riait dans sa barbe. En d'autres circonstances, Mitia, de colère, eût assommé cet imbécile, mais maintenant, il se sentait faible comme un enfant. Sans dire un mot, il prit son pardessus sur le banc, le revêtit, passa dans l'autre pièce. Il n'y trouva personne et laissa sur la table cinquante kopeks pour la nuitée, la chandelle et le dérangement. En sortant de l'izba, il se trouva en pleine forêt. Il partit à l'aventure, ne se rappelant même pas quelle direction prendre, à droite ou à gauche de l'izba. La veille, dans sa précipitation, il n'avait pas remarqué le chemin. Il n'éprouvait aucun sentiment de vengeance, pas même envers Samsonov, et suivait machinalement l'étroit sentier, « la tête perdue » et sans s'inquiéter où il allait. Le premier enfant venu l'aurait terrassé, tant il était épuisé. Il parvint pourtant à sortir de la forêt : les champs moissonnés et dénudés s'étendaient à perte de vue. « Partout le désespoir, la mort ! » répétait-il en cheminant.

Par bonheur, il rencontra un vieux marchand qu'un voiturier conduisait à la station de Volovia. Ils prirent avec eux Mitia qui avait demandé son chemin. On arriva trois heures après. À Volovia, Mitia commanda des chevaux pour la ville et s'aperçut qu'il mourait de faim. Pendant qu'on attelait, on lui prépara une omelette. Il la dévora, ainsi qu'un gros morceau de pain, du saucisson, et avala trois petits verres d'eau-de-vie. Une fois restauré, il reprit courage et recouvra sa lucidité ! Il allait à grand-erre ; pressait le voiturier, ruminait un nouveau plan « infaillible » pour se procurer le jour même « ce maudit argent ». « Dire que la destinée peut dépendre de trois mille malheureux roubles ! » s'écriait-il dédaigneusement. « Je me déciderai aujourd'hui ! » Et sans la pensée continuelle de Grouchegnka, et l'inquiétude qu'il éprouvait à son sujet, il aurait peut-être été tout à fait gai. Mais cette pensée le transperçait à chaque instant comme un poignard. Enfin on arriva et Mitia courut chez elle.

III

Les mines d'or

C'était précisément la visite dont Grouchegnka avait parlé avec tant d'effroi à Rakitine. Elle attendait alors un courrier et se réjouissait de l'absence de Mitia, espérant qu'il ne viendrait peut-être pas avant son départ, quand soudain il avait paru. On sait le reste ; pour le dépister, elle s'était fait accompagner par lui chez Kouzma Samsonov, où soi-disant elle devait faire les comptes ; en prenant congé de Mitia, elle lui fit promettre de venir la chercher à minuit. Il était satisfait de cet arrangement : « Elle reste chez Kouzma, donc elle n'ira pas chez Fiodor Pavlovitch... Pourvu qu'elle ne mente pas », ajouta-t-il aussitôt. Il la croyait sincère. Sa jalousie consistait à imaginer, loin de la femme aimée, toutes sortes de « trahisons » ; il revenait auprès d'elle, bouleversé, persuadé de son

malheur, mais au premier regard jeté sur ce doux visage, une révolution s'opérait en lui, il oubliait ses soupçons et avait honte d'être jaloux. Il se hâta de rentrer chez lui, il avait encore tant à faire ! Du moins, il avait le cœur plus léger. « Il faut maintenant m'informer auprès de Smerdiakov s'il n'est rien arrivé hier soir, si elle n'est pas venue chez Fiodor Pavlovitch. Ah !... » De sorte qu'avant même d'être à la maison, la jalousie s'insinuait de nouveau dans son cœur inquiet.

La jalousie ! « Othello n'est pas jaloux, il est confiant », a dit Pouchkine[1]. Cette observation atteste la profondeur de notre grand poète. Othello est bouleversé parce qu'*il a perdu son idéal*. Mais il n'ira pas se cacher, espionner, écouter aux portes : il est confiant. Au contraire, il a fallu le mettre sur la voie, l'exciter à grand-peine pour qu'il se doute de la trahison. Tel n'est pas le vrai jaloux. On ne peut s'imaginer l'infamie et la dégradation dont un jaloux est capable de s'accommoder sans aucun remords. Et

[1] Dans une courte note retrouvée parmi ses papiers.

ce ne sont pas toujours des âmes viles qui agissent de la sorte. Au contraire, tout en ayant des sentiments élevés, un amour pur et dévoué, on peut se cacher sous les tables, acheter des coquins, se prêter au plus ignoble espionnage. Othello n'aurait jamais pu se résigner à une trahison – je ne dis pas pardonner, mais s'y résigner – bien qu'il eût la douceur et l'innocence d'un petit enfant. Bien différent est le vrai jaloux. On a peine à se figurer les compromis et l'indulgence dont certains sont capables. Les jaloux sont les premiers à pardonner, toutes les femmes le savent. Ils pardonneraient (après une scène terrible, bien entendu) une trahison presque flagrante, les étreintes et les baisers dont ils ont été témoins, si c'était « la dernière fois », si leur rival disparaissait, s'en allait au bout du monde, et si eux-mêmes partaient avec la bien-aimée dans un lieu où elle ne rencontrera plus l'autre. La réconciliation, naturellement, n'est que de courte durée, car en l'absence d'un rival, le jaloux en inventerait un second. Or, que vaut un tel amour, objet d'une surveillance incessante ? Mais un vrai jaloux ne le comprendra jamais. Il y

a pourtant parmi eux des gens aux sentiments élevés et, chose étonnante, alors qu'ils sont aux écoutes dans un réduit, tout en comprenant la honte de leur conduite, ils n'éprouvent sur le moment aucun remords. À la vue de Grouchegnka, la jalousie de Mitia disparaissait ; il redevenait confiant et noble, se méprisait même pour ses mauvais sentiments. Cela signifiait seulement que cette femme lui inspirait un amour plus élevé qu'il ne le croyait, où il y avait autre chose que la sensualité, l'attrait charnel dont il parlait à Aliocha. Mais Grouchegnka partie, Mitia recommençait à soupçonner en elle toutes les bassesses, toutes les perfidies de la trahison, sans éprouver le moindre remords.

Ainsi donc, la jalousie le tourmentait derechef. En tout cas, le temps pressait. Il fallait d'abord se procurer une petite somme, les neuf roubles de la veille ayant passé presque entiers au déplacement, et chacun sait que sans argent, on ne va pas loin. Il y avait songé dans la télègue qui le ramenait, en même temps qu'au nouveau plan. Il possédait deux excellents pistolets qu'il n'avait pas encore engagés, y tenant par-dessus tout. Au

cabaret « À la Capitale », il avait fait la connaissance d'un jeune fonctionnaire et appris que, célibataire et fort à son aise, celui-ci avait la passion des armes. Il achetait pistolets, revolvers, poignards, dont il faisait des panoplies qu'il montrait avec vanité, habile à expliquer le système d'un revolver, la manière de le charger, de tirer, etc. Sans hésiter, Mitia alla lui offrir ses pistolets en gage pour dix roubles. Le fonctionnaire enchanté voulait absolument les acheter, mais Mitia n'y consentit pas ; l'autre lui donna dix roubles, déclarant qu'il ne prendrait pas d'intérêts. Ils se quittèrent bons amis. Mitia se hâtait ; il se rendit à son pavillon, derrière la maison de Fiodor Pavlovitch, pour appeler Smerdiakov. Mais de cette façon, on constata de nouveau que, trois ou quatre heures avant un certain événement dont il sera question, Mitia était sans le sou et avait engagé un objet auquel il tenait, tandis que trois heures plus tard, il se trouvait en possession de milliers de roubles... Mais n'anticipons pas. Chez Marie Kondratievna, la voisine de Fiodor Pavlovitch, il apprit avec consternation la maladie de Smerdiakov. Il

écouta le récit de la chute dans la cave, la crise qui suivit, l'arrivée du médecin, la sollicitude de Fiodor Pavlovitch ; on l'informa aussi du départ de son frère Ivan pour Moscou, le matin même. « Il a dû passer avant moi par Volovia », songea-t-il, mais Smerdiakov l'inquiétait fort. « Que faire maintenant, qui veillera pour me renseigner ? » Il questionna avidement ces femmes, pour savoir si elles n'avaient rien remarqué la veille. Celles-ci comprirent fort bien ce qu'il entendait et le rassurèrent : « Tout s'était passé normalement. » Mitia réfléchit. Assurément, il fallait veiller aussi aujourd'hui, mais où : ici ou à la porte de Samsonov ? Il décida que ce serait aux deux endroits, à son gré, et en attendant... il y avait ce nouveau « plan », sûr, conçu en route et dont il était impossible de différer l'exécution. Mitia résolut d'y consacrer une heure. « En une heure, je saurai tout, et alors j'irai d'abord chez Samsonov m'informer si Grouchegnka y est, puis je reviendrai ici jusqu'à onze heures, et je retournerai là-bas pour la reconduire. »

Il courut chez lui et après avoir fait sa toilette se rendit chez M^me^ Khokhlakov. Hélas ! tel était

son fameux « plan ». Il avait résolu d'emprunter trois mille roubles à cette dame, persuadé qu'elle ne les lui refuserait pas. On s'étonnera peut-être que, dans ce cas, il ne se soit pas d'abord adressé à quelqu'un de son monde, au lieu d'aller trouver Samsonov dont le tour d'esprit lui était étranger, et avec qui il ne savait pas s'exprimer. Mais c'est que depuis un mois, il avait presque rompu avec elle ; il la connaissait peu d'ailleurs et savait qu'elle ne pouvait pas le souffrir, car il était le fiancé de Catherine Ivanovna. Elle aurait voulu que la jeune fille le quittât pour épouser « le cher Ivan Fiodorovitch, si instruit, qui avait de si belles manières ». Celles de Mitia lui déplaisaient fort. Il se moquait d'elle et avait dit une fois que « cette dame était aussi vive et désinvolte que peu instruite ». Mais le matin, en télègue, il avait eu comme un trait de lumière : « Si elle s'oppose à mon mariage avec Catherine Ivanovna (et il la savait irréconciliable), pourquoi me refuserait-elle maintenant ces trois mille roubles qui me permettraient d'abandonner Katia et de partir définitivement ? Quand ces grandes dames comblées ont un caprice en tête, elles n'épargnent

rien pour arriver à leurs fins. Elle est d'ailleurs si riche ! » Quant au plan, il était le même que précédemment, c'est-à-dire l'abandon de ses droits sur Tchermachnia, non à des fins commerciales comme pour Samsonov, ni sans vouloir tenter cette dame, comme le marchand, par la possibilité d'une bonne affaire, d'un gain de quelques milliers de roubles, mais simplement en garantie de sa dette. En développant cette nouvelle idée, Mitia s'enthousiasmait, comme il arrivait toujours lors de ses entreprises et de ses nouvelles décisions. Tout nouveau projet le passionnait. Néanmoins, en arrivant au perron, il éprouva un frisson subit ; à cet instant, il comprit avec une précision mathématique que c'était là son dernier espoir, qu'en cas d'échec, il n'aurait plus qu'à « égorger quelqu'un pour le dévaliser »... Il était sept heures et demie quand il sonna.

D'abord, tout marcha à souhait, il fut reçu sur-le-champ. « On dirait qu'elle m'attend », songea Mitia. Sitôt introduit au salon, la maîtresse du logis parut et lui déclara qu'elle l'attendait.

« Je ne pouvais supposer que vous viendriez,

convenez-en ; et cependant je vous attendais. Admirez mon instinct, Dmitri Fiodorovitch ; je comptais sur votre visite aujourd'hui.

– C'est vraiment bizarre, madame, dit Mitia en s'asseyant gauchement, mais je suis venu pour une affaire très importante... oui, de la plus haute importance en ce qui me concerne au moins... et je m'empresse...

– Je sais, Dmitri Fiodorovitch, il ne s'agit plus de pressentiments, de penchant rétrograde pour les miracles (avez-vous entendu parler du *starets* Zosime ?), c'était fatal, vous deviez venir après tout ce qui s'est passé avec Catherine Ivanovna.

– C'est du réalisme, cela, madame... Mais permettez-moi de vous expliquer...

– Précisément, du réalisme, Dmitri Fiodorovitch. Il n'y a que ça qui compte à mes yeux, je suis revenue des miracles. Vous avez appris la mort du *starets* Zosime ?

– Non, madame, je n'en savais rien », répondit Mitia un peu surpris. Le souvenir d'Aliocha lui revint.

« Il est mort cette nuit même, et imaginez-

vous...

– Madame, interrompit Mitia, je m'imagine seulement que je suis dans une situation désespérée, et que si vous ne me venez pas en aide, tout s'écroulera, moi le premier. Pardonnez-moi la vulgarité de l'expression, la fièvre me brûle.

– Oui, je sais que vous avez la fièvre, il ne peut en être autrement ; quoi que vous disiez, je le sais d'avance. Il y a longtemps que je m'occupe de votre destinée, Dmitri Fiodorovitch, je la suis, je l'étudie. Je suis un médecin expérimenté, croyez-le.

– Je n'en doute pas, madame, en revanche, je suis, moi, un malade expérimenté, répliqua Mitia en s'efforçant d'être aimable, et j'ai le pressentiment que si vous suivez avec un tel intérêt ma destinée, vous ne me laisserez pas succomber. Mais permettez-moi enfin de vous exposer le plan qui m'amène... et ce que j'attends de vous... Je suis venu, madame...

– À quoi bon ces explications, ça n'a pas d'importance. Vous n'êtes pas le premier à qui je

serai venue en aide, Dmitri Fiodorovitch. Vous avez dû entendre parler de ma cousine Belmessov, son mari était perdu. Eh bien, je lui ai conseillé l'élevage des chevaux, et maintenant il prospère. Vous connaissez-vous en élevage, Dmitri Fiodorovitch ?

– Pas du tout, madame, pas du tout ! s'écria Mitia qui se leva dans son impatience. Je vous supplie, madame, de m'écouter ; laissez-moi parler deux minutes seulement pour vous expliquer mon projet. De plus, je suis très pressé !... cria Mitia avec exaltation, comprenant que la brave dame allait encore parler et dans l'espoir de crier plus fort qu'elle... Je suis désespéré, je suis venu vous emprunter trois mille roubles contre un gage sûr, offrant pleine garantie ! Laissez-moi seulement vous dire...

– Après, après ! fit M^me^ Khokhlakov en agitant la main. Je sais déjà tout ce que vous voulez me dire. Vous me demandez trois mille roubles, je vous donnerai bien davantage, je vous sauverai, Dmitri Fiodorovitch, mais il faut m'obéir. »

Mitia sursauta.

« Auriez-vous cette bonté, madame ! s'écria-t-il d'un ton pénétré. Seigneur ! vous sauvez un homme de la mort, du suicide... Mon éternelle reconnaissance...

– Je vous donnerai infiniment plus de trois mille roubles ! répéta M^me^ Khokhlakov, qui contemplait, souriante, l'enthousiasme de Mitia.

– Mais il ne m'en faut pas tant ! J'ai besoin seulement de cette fatale somme, trois mille roubles ; je vous offre une garantie et vous remercie. Mon plan...

– Assez, Dmitri Fiodorovitch, c'est dit, c'est fait, trancha M^me^ Khokhlakov, avec la modestie triomphante d'une bienfaitrice. J'ai promis de vous sauver et je vous sauverai, comme Belmessov. Que pensez-vous des mines d'or ?

– Les mines d'or, madame ! Je n'y ai jamais pensé !

– Mais moi, j'y pense pour vous. Voilà un mois que je vous observe. Quand vous passez, je me dis toujours : voilà un homme énergique, dont la place est aux mines. J'ai même étudié votre démarche et je suis persuadée que vous

découvrirez des filons.

– D'après ma démarche, madame ?

– Pourquoi pas ? Comment, vous niez qu'on puisse connaître le caractère d'après la démarche, Dmitri Fiodorovitch ? Les sciences naturelles confirment le fait. Oh ! je suis réaliste. Dès aujourd'hui, après cette histoire au monastère qui m'a tant affectée, je suis devenue tout à fait réaliste et veux me livrer à une activité pratique. Je suis guérie du mysticisme. *Assez*[1], comme dit Tourguéniev.

– Mais madame, ces trois mille roubles que vous m'avez promis si généreusement...

– Ils ne vous échapperont pas, c'est comme si vous les aviez dans votre poche. Et non pas trois mille, mais trois millions, à bref délai. Voilà mon idée : vous découvrirez des mines, vous gagnerez des millions, à votre retour, vous serez devenu un homme d'action capable de nous guider vers le bien. Faut-il donc tout abandonner aux Juifs ? Vous construirez des édifices, vous fonderez

[1] Titre d'une nouvelle de Tourguéniev – 1864.

diverses entreprises, vous secourrez les pauvres et ils vous béniront. Nous sommes au siècle des voies ferrées. Vous serez connu et remarqué au ministère des Finances, dont la détresse est, vous le savez, immense. La chute de notre monnaie fiduciaire m'empêche de dormir, Dmitri Fiodorovitch ; on me connaît mal sous ce rapport.

– Madame, madame, interrompit de nouveau Dmitri inquiet, je suivrai très probablement votre sage conseil... J'irai peut-être là-bas... dans ces mines... je reviendrai en causer avec vous ; mais maintenant, ces trois mille roubles que vous m'avez si généreusement offerts, ils me libéreraient, et si possible aujourd'hui... Je n'ai pas une heure à perdre.

– Écoutez, Dmitri Fiodorovitch, en voilà assez ! Une question : partez-vous pour les mines d'or, oui ou non ? Répondez-moi catégoriquement.

– J'irai, madame, ensuite... J'irai où vous voudrez... mais maintenant...

– Attendez donc ! »

Elle se dirigea vivement vers un magnifique

bureau et fouilla dans les tiroirs avec précipitation.

« Les trois mille roubles ! pensa Mitia crispé par l'attente, et cela tout de suite, sans papier, sans formalités... Quelle grandeur d'âme ! L'excellente femme ! Si seulement elle parlait moins... »

« Voilà, s'écria-t-elle rayonnante en revenant vers Mitia, voilà ce que je cherchais. »

C'était une petite icône en argent, avec un cordon, comme on en porte parfois sous le linge.

« Elle vient de Kiev, Dmitri Fiodorovitch, dit M^me^ Khokhlakov avec respect ; elle a touché les reliques de sainte Barbe, la mégalomartyre. Permettez-moi de vous passer moi-même cette petite icône autour du cou et de vous bénir à la veille d'une vie nouvelle. »

Et la lui ayant passée autour du cou, elle se mit en devoir de l'ajuster. Mitia, très gêné, s'inclina et lui vint en aide. Enfin, l'icône fut placée comme il fallait.

« Maintenant, vous pouvez partir, dit-elle en se rasseyant triomphante.

– Madame, je suis touché... et ne sais comment vous remercier... de votre sollicitude ; mais... si vous saviez comme je suis pressé. Cette somme que j'attends de votre générosité... Oh ! madame, puisque vous êtes si bonne, si généreuse – et Mitia eut une inspiration – permettez-moi de vous révéler... ce que, d'ailleurs, vous savez déjà... j'aime une personne. J'ai trahi Katia, Catherine Ivanovna, veux-je dire... Oh ! j'ai été inhumain, malhonnête, mais j'en aimais une autre... une femme que vous méprisez peut-être, car vous êtes au courant, mais que je ne puis abandonner, aussi ces trois mille roubles...

– Abandonnez tout, Dmitri Fiodorovitch, interrompit d'un ton tranchant M^me^ Khokhlakov. Surtout les femmes. Votre but, ce sont les mines. Inutile d'y mener des femmes. Plus tard, quand vous reviendrez riche et célèbre, vous trouverez une amie de cœur dans la plus haute société. Ce sera une jeune fille moderne, savante et sans préjugés. À cette époque précisément, le féminisme se sera développé et la femme nouvelle apparaîtra...

– Madame, ce n'est pas cela, ce n'est pas

cela..., fit Dmitri Fiodorovitch en joignant les mains d'un air suppliant.

– Mais si, Dmitri Fiodorovitch, c'est précisément cela qu'il vous faut, ce dont vous êtes altéré sans le savoir. Je m'intéresse fort au féminisme. Le développement de la femme et même son rôle politique dans l'avenir le plus rapproché, voilà mon idéal. J'ai une fille, Dmitri Fiodorovitch, on l'oublie souvent. J'ai écrit là-dessus à Chtchédrine. Cet écrivain m'a ouvert de tels horizons sur la mission de la femme que je lui ai adressé l'année dernière ces deux lignes : « Je vous presse contre mon cœur et vous embrasse au nom de la femme moderne, continuez. » Et j'ai signé : « Une mère. » J'aurais voulu signer « une mère contemporaine[1] », mais j'ai hésité ; en fin de compte je me suis bornée à « une mère », c'est plus beau moralement, Dmitri

[1] Nous dirions en français : « une mère moderne ». Le traducteur a maintenu l'expression russe du jeu de mots. Le grand écrivain satirique Saltykov-Chtchédrine (1826-1889) dirigea pendant quelque temps, de concert avec Nékrassov, *le Contemporain*, revue libérale, qui eut maille à partir avec la censure.

Fiodorovitch, et le mot de « contemporaine » aurait pu lui rappeler le *Contemporain*, souvenir amer vu la censure actuelle. Mon Dieu, qu'avez-vous ?

– Madame, dit Mitia debout, les mains jointes, vous allez me faire pleurer, si vous remettez encore ce que si généreusement...

– Pleurez, Dmitri Fiodorovitch, pleurez ! C'est très bien... dans la voie qui vous attend. Les larmes soulagent. Plus tard, une fois revenu de Sibérie, vous vous réjouirez avec moi...

– Mais permettez, hurla soudain Mitia, je vous en supplie pour la dernière fois, dites-moi si je puis recevoir de vous aujourd'hui la somme promise. Sinon, quand faudra-t-il venir la chercher ?

– Quelle somme, Dmitri Fiodorovitch ?

– Mais les trois mille roubles que vous m'avez si généreusement promis.

– Trois mille quoi... trois mille roubles ? Mais je ne les ai pas, dit-elle avec quelque surprise.

– Comment ?... Vous avez dit que c'était comme si je les avais dans ma poche...

– Oh ! non, vous m'avez mal comprise, Dmitri Fiodorovitch. Je parlais des mines. Je vous ai promis bien plus de trois mille roubles, je me souviens maintenant, mais c'étaient uniquement les mines que j'avais en vue.

– Mais l'argent ? les trois mille roubles ?

– Oh ! si vous comptiez sur de l'argent, je n'en ai pas du tout en ce moment, Dmitri Fiodorovitch. J'ai même des difficultés avec mon régisseur et je viens d'emprunter cinq cent roubles à Mioussov. Si j'en avais, d'ailleurs, je ne vous en donnerais pas. D'abord, je ne prête à personne. Qui débiteur a, guerre a. Mais à vous particulièrement, j'aurais refusé, parce que je vous aime et qu'il s'agit de vous sauver. Car il ne vous faut qu'une seule chose : les mines et les mines !

– Oh ! que le diable..., hurla Mitia en donnant un violent coup de poing sur la table.

– Aïe, aïe ! » s'écria M^me^ Khokhlakov, effrayée, en se réfugiant à l'autre bout du salon.

Mitia cracha de dépit et sortit précipitamment. Il allait comme un fou dans les ténèbres, en se

frappant la poitrine à la même place que deux jours plus tôt devant Aliocha, lors de leur dernière rencontre sur la route. Pourquoi se frappait-il juste à la *même place* ? Que signifiait ce geste ? Il n'avait encore révélé à personne ce secret, pas même à Aliocha, un secret qui recelait le déshonneur, et même sa perte et le suicide, car telle était sa résolution au cas où il ne trouverait pas trois mille roubles pour s'acquitter envers Catherine Ivanovna et ôter de sa poitrine, de « cette place », le déshonneur qu'il portait et qui torturait sa conscience. Tout cela s'éclaircira par la suite. Après la ruine de son dernier espoir, cet homme si robuste fondit soudain en larmes comme un enfant. Il marchait, hébété, en essuyant ses larmes de son poing, quand soudain il heurta quelqu'un. Une vieille femme qu'il avait failli renverser poussa un cri aigu.

« Seigneur, il m'a presque tuée ! Fais donc attention, espèce de vaurien !

– Ah ! c'est vous ? cria Mitia en examinant la vieille dans l'obscurité. C'était la domestique de Kouzma Samsonov qu'il avait aperçue la veille.

– Et qui êtes-vous, monsieur ? proféra la vieille d'un autre ton, je ne vous reconnais pas.

– Ne servez-vous pas chez Kouzma Samsonov ?

– Parfaitement... Mais je ne peux pas vous reconnaître.

– Dites-moi, ma bonne, est-ce qu'Agraféna Alexandrovna est chez vous en ce moment ? Je l'y ai conduite moi-même.

– Oui, monsieur, elle est restée un instant et partie.

– Comment, partie ? Quand ?

– Elle n'est pas restée longtemps. Elle a diverti Kouzma Kouzmitch en lui faisant un conte, puis elle s'est sauvée.

– Tu mens, maudite ! cria Mitia.

– Seigneur, mon Dieu ! » fit la vieille.

Mais Mitia avait disparu ; il courait à toutes jambes vers la maison où demeurait Grouchegnka. Elle était partie depuis un quart d'heure pour Mokroïé. Fénia était dans la cuisine, avec sa grand-mère, la cuisinière Matrone, quand arriva le « capitaine ». À sa vue, Fénia cria de

toutes ses forces.

« Tu cries ? fit Mitia. Où est-elle ? »

Et sans attendre la réponse de Fénia paralysée par la peur, il tomba à ses pieds.

« Fénia, au nom du Christ, notre Sauveur, dis-moi où elle est !

– Je ne sais rien, cher Dmitri Fiodorovitch, rien du tout. Quand vous me tueriez sur place, je ne peux rien dire. Mais vous l'avez accompagnée...

– Elle est revenue...

– Non, elle n'est pas revenue, je le jure par tous les saints.

– Tu mens ! hurla Mitia. Rien qu'à ta frayeur, je devine où elle est... »

Il sortit en courant. Fénia épouvantée se félicitait d'en être quitte à si bon compte, tout en comprenant que cela aurait pu mal tourner, s'il avait eu le temps. En s'échappant, il eut un geste qui étonna les deux femmes. Sur la table se trouvait un mortier avec un pilon en cuivre ; Mitia, qui avait déjà ouvert la porte, saisit ce pilon au vol et le fourra dans sa poche.

« Seigneur, il veut tuer quelqu'un ! » gémit Fénia.

IV

Dans les ténèbres

Où courait-il ? On s'en doute : « Où peut-elle être, sinon chez le vieux ? Elle y est allée directement de chez Samsonov, c'est clair. Toute cette intrigue saute aux yeux... » Les idées se heurtaient dans sa tête. Il n'alla pas dans la cour de Marie Kondratievna : « Inutile de donner l'éveil, elle doit être du complot, ainsi que Smerdiakov ; tous sont achetés ! » Sa résolution était prise ; il fit un grand détour, franchit la passerelle, déboucha dans une ruelle qui donnait sur les derrières, ruelle déserte et inhabitée, bornée d'un côté par la haie du potager voisin, de l'autre, par la haute palissade qui entourait le jardin de Fiodor Pavlovitch. Il choisit pour l'escalader précisément la place par où avait grimpé, d'après la tradition, Élisabeth Smerdiachtchaïa. « Si elle a pu passer par là,

songeait-il, pourquoi n'en ferais-je pas autant ? » D'un bond, il se suspendit à la palissade, fit un rétablissement et se trouva assis dessus à califourchon. Tout près s'élevaient les étuves, mais il voyait de sa place les fenêtres éclairées de la maison. « C'est cela, il y a de la lumière dans la chambre à coucher du vieux, elle y est ! » Et il sauta dans le jardin. Bien qu'il sût que Grigori et peut-être Smerdiakov étaient malades, que personne ne pouvait l'entendre, il resta immobile instinctivement et prêta l'oreille. Partout un silence de mort, un calme absolu, pas le moindre souffle. « On n'entend que le silence... », ce vers lui revint à la mémoire : « Pourvu qu'on ne m'ait pas entendu ! Je pense que non. » Alors il se mit à marcher dans l'herbe à pas de loup, l'oreille tendue, évitant les arbres et les buissons. Il se souvenait qu'il y avait sous les fenêtres d'épais massifs de sureaux et de viornes. La porte qui donnait accès au jardin, du côté gauche de la façade, était fermée, il le constata en passant. Enfin il atteignit les massifs et s'y dissimula. Il retenait son souffle. « Il faut attendre. S'ils m'ont entendu, ils écoutent à présent... Pourvu que je

n'aille pas tousser ou éternuer !... »

Il attendit deux minutes. Son cœur battait, par moments il étouffait presque. « Ces palpitations ne cesseront pas, je ne puis plus attendre. » Il se tenait dans l'ombre, derrière un massif à moitié éclairé. « Une viorne, comme ses baies sont rouges ! » murmura-t-il machinalement. À pas de loup, il s'approcha de la fenêtre et se dressa sur la pointe des pieds. La chambre à coucher de Fiodor Pavlovitch lui apparaissait tout entière, une petite pièce séparée en deux par des paravents rouges, « chinois », comme les appelait leur propriétaire. « Grouchegnka est là derrière », pensa Mitia. Il se mit à examiner son père... celui-ci portait une robe de chambre en soie rayée, qu'il ne lui connaissait pas, avec une cordelière terminée par des glands ; le col rabattu laissait voir une chemise élégante en fine toile de Hollande, ornée de boutons en or ; sa tête était enveloppée du même foulard rouge que lui avait vu Aliocha. « Il s'est fait beau. » Fiodor Pavlovitch se tenait près de la fenêtre, l'air rêveur. Soudain, il tourna la tête, tendit l'oreille et, n'entendant rien, s'approcha de la table, se versa un demi-verre de

cognac qu'il but. Puis il poussa un profond soupir et de nouveau s'immobilisa quelques instants. Après quoi, il s'en alla d'un pas distrait vers la glace, releva un peu son foulard pour examiner les bleus et les escarres. « Il est seul très probablement. » Le vieillard quitta la glace, revint à la fenêtre. Mitia recula vivement dans l'ombre.

« Peut-être dort-elle déjà derrière les paravents. » Fiodor Pavlovitch se retira de la fenêtre. « C'est elle qu'il attend, donc elle n'est pas ici ; sinon, pourquoi regarderait-il dans l'obscurité ? C'est l'impatience qui le dévore. » Mitia se remit en observation. Le vieux était assis devant la table, sa tristesse sautait aux yeux ; enfin, il s'accouda, la joue appuyée sur la main droite. Mitia regardait avidement. « Seul, seul ! Si elle était ici, il aurait un autre air. » Chose étrange ; il éprouva soudain un dépit bizarre de ce qu'elle n'était pas là. « Ce qui me fâche, ce n'est pas son absence, mais de ne pas savoir à quoi m'en tenir », s'expliqua-t-il à lui-même. Par la suite, Mitia se rappela que son esprit était alors extraordinairement lucide et qu'il se rendait

compte des moindres détails. Mais l'angoisse provenant de l'incertitude grandissait dans son cœur. « Est-elle ici, enfin, oui ou non ? » Soudain il se décida, étendit le bras, frappa à la fenêtre. Deux coups doucement, puis trois autres plus vite : toc, toc, toc, signal convenu entre le vieillard et Smerdiakov, pour annoncer que « Grouchegnka était arrivée ». Le vieillard tressaillit, leva la tête et s'élança à la fenêtre. Mitia rentra dans l'ombre. Fiodor Pavlovitch ouvrit, se pencha.

« Grouchegnka, est-ce toi ? dit-il d'une voix tremblante. Où es-tu, ma chérie, mon ange, où es-tu ? » Très ému, il haletait.

« Seul. »

« Où es-tu donc ? répéta le vieux, le buste penché au-dehors pour regarder de tous côtés. Viens ici, je t'ai préparé un cadeau, viens le voir ! »

« L'enveloppe avec les trois mille roubles. »

« Mais où es-tu donc ? Es-tu à la porte ? Je vais ouvrir... »

Fiodor Pavlovitch risquait de tomber en

regardant vers la porte qui menait au jardin ; il scrutait les ténèbres ; il allait certainement s'empresser d'ouvrir la porte, sans attendre la réponse de Grouchegnka. Mitia ne broncha point. La lumière éclairait nettement le profil détesté du vieillard, avec sa pomme d'Adam, son nez recourbé, ses lèvres souriant dans une attente voluptueuse. Une colère furieuse bouillonna soudain dans le cœur de Mitia : « Le voilà, mon rival, le bourreau de ma vie ! » C'était un accès irrésistible, l'emportement dont il avait parlé à Aliocha, lors de leur conversation dans le pavillon, en réponse à la question : « Comment peux-tu dire que tu tueras ton père ? »

« Je ne sais pas, avait dit Mitia, peut-être le tuerai-je, peut-être ne le tuerai-je pas. Je crains de ne pouvoir supporter *son visage à ce moment-là*. Je hais sa pomme d'Adam, son nez, ses yeux, son sourire impudent. Il me dégoûte. Voilà ce qui m'effraie ; je ne pourrai pas me contenir... »

Le dégoût devenait intolérable. Mitia hors de lui sortit de sa poche le pilon de cuivre.

.....

« Dieu m'a préservé à ce moment », devait dire plus tard Mitia ; à ce moment en effet, Grigori, souffrant, se réveilla. Avant de se coucher, il avait employé le remède dont Smerdiakov parlait à Ivan Fiodorovitch. Après s'être frotté, aidé par sa femme, avec de l'eau-de-vie mélangée à une infusion secrète très forte, il but le reste de la drogue, tandis que Marthe Ignatièvna récitait une prière. Elle en prit aussi et, n'ayant pas l'habitude, s'endormit d'un sommeil de plomb à côté de son mari. Tout à coup, celui-ci s'éveilla, réfléchit un instant et, bien qu'il ressentît une douleur aiguë dans les reins, se leva et s'habilla à la hâte. Peut-être se reprochait-il de dormir, la maison restant sans gardien « en un temps si dangereux ». Smerdiakov, épuisé par sa crise, gisait sans mouvement dans le cabinet voisin. Marthe Ignatièvna n'avait pas bougé ; « elle est lasse », pensa Grigori après l'avoir regardée, et il sortit en geignant sur le perron. Il voulait seulement jeter un coup d'œil, n'ayant pas la force d'aller plus loin, tant les reins et la jambe droite lui faisaient mal. Soudain, il se rappela

qu'il n'avait pas fermé à clef la petite porte du jardin. C'était un homme méticuleux, esclave de l'ordre établi et des habitudes invétérées. En boitant et avec des contorsions de douleur, il descendit le perron et se dirigea vers le jardin. En effet, la porte était grande ouverte ; il entra machinalement ; avait-il cru apercevoir ou entendre quelque chose, mais en regardant à gauche, il remarqua la fenêtre ouverte où personne ne se tenait. « Pourquoi est-ce ouvert ? On n'est plus en été », songea Grigori. Au même instant, droit devant lui, à quarante pas, une ombre se déplaçait rapidement, quelqu'un courait dans l'obscurité. « Seigneur ! » murmura-t-il, et, oubliant son lumbago, il se mit à la poursuite du fugitif. Il prit par le plus court, connaissant mieux le jardin que l'autre. Celui-ci se dirigea vers les étuves, les contourna, se jeta vers le mur. Grigori ne le perdait pas de vue tout en courant et atteignit la palissade, au moment où Dmitri l'escaladait. Hors de lui, Grigori poussa un cri, s'élança et le saisit par une jambe. Son pressentiment ne l'avait pas trompé, il le reconnut, c'était bien lui, « l'exécrable

parricide ».

« Parricide », glapit le vieux, mais il n'en dit pas davantage et tomba foudroyé. Mitia sauta de nouveau dans le jardin et se pencha vers lui. Machinalement, il se débarrassa du pilon qui tomba à deux pas sur le sentier, bien en évidence. Grigori avait la tête en sang ; Mitia le tâta, anxieux de savoir s'il avait fracassé le crâne du vieillard ou s'il l'avait seulement étourdi avec le pilon. Le sang tiède ruisselait, inondant ses doigts tremblants. Il tira de sa poche le mouchoir immaculé qu'il avait pris pour aller chez M^me^ Khokhlakov, et le lui appliqua sur la tête, s'efforçant stupidement d'étancher le sang. Le mouchoir en fut bientôt imbibé. « Mon Dieu, à quoi bon ? Comment savoir ce qui en est... et qu'importe à présent ! Le vieux a son compte ; si je l'ai tué, tant pis pour lui », proféra-t-il tout haut. Alors il escalada la palissade, sauta dans la ruelle et se mit à courir, tout en fourrant dans la poche de sa redingote le mouchoir ensanglanté qu'il serrait dans sa main droite. Quelques passants se rappelèrent plus tard avoir rencontré cette nuit-là un homme qui courait à perdre

haleine. Il se dirigea à nouveau vers la maison de M^me^ Morozov. Après son départ, Fénia s'était précipitée chez le portier, Nazaire Ivanovitch, le suppliant de « ne plus laisser entrer le capitaine, ni aujourd'hui, ni demain ». Celui-ci, mis au courant, y consentit, mais dut monter chez la propriétaire qui l'avait fait appeler. Il chargea de le remplacer son neveu, un gars de vingt ans, récemment arrivé de la campagne, mais oublia de mentionner le capitaine. Le gars, qui gardait bon souvenir des pourboires de Mitia, le reconnut et lui ouvrit aussitôt. En souriant, il se hâta de l'informer obligeamment qu'« Agraféna Alexandrovna n'était pas chez elle ». Mitia s'arrêta.

« Où est-elle donc, Prochor ?

– Y a tantôt deux heures qu'elle est partie pour Mokroïé avec Timothée.

– Pour Mokroïé ! s'écria Mitia, Mais qu'y va-t-elle faire ?

– J'pourrais pas vous dire au juste, j'crois qu'c'est pour rejoindre un officier qui l'a envoyé chercher en voiture. »

Mitia se précipita comme un fou dans la maison.

V

Une décision subite

Fénia se tenait dans la cuisine avec sa grand-mère, les deux femmes s'apprêtaient à se coucher, et se fiant au portier, elles n'avaient pas fermé la porte. Sitôt entré, Mitia saisit Fénia à la gorge.

« Dis-moi tout de suite... avec qui elle est à Mokroïé », hurla-t-il.

Les deux femmes poussèrent un cri.

« Aïe, je vais vous le dire, aïe, cher Dmitri Fiodorovitch, je vous dirai tout, je ne cacherai rien ! bredouilla Fénia épouvantée. Elle est allée voir un officier.

– Quel officier ?

– Celui qui l'a abandonnée, il y a cinq ans. »

Dmitri lâcha Fénia. Il était mortellement pâle et sans voix, mais on voyait à son regard qu'il

avait tout compris à demi-mot, deviné jusqu'au moindre détail. La pauvre Fénia évidemment ne pouvait s'en rendre compte. Elle demeurait assise sur le coffre, toute tremblante, les bras tendus comme pour se défendre, sans un mouvement. Les prunelles dilatées par l'effroi, elle fixait Mitia qui avait les mains ensanglantées.

En route, il avait dû les porter à son visage pour essuyer la sueur, car le front était taché ainsi que la joue droite. Fénia risquait d'avoir une crise de nerfs ; la vieille cuisinière, prête à perdre connaissance, ouvrait tout grands les yeux comme une folle. Dmitri s'assit machinalement auprès de Fénia.

Sa pensée errait dans une sorte de stupeur. Mais tout s'expliquait ; il était au courant, Grouchegnka elle-même lui avait parlé de cet officier, ainsi que de la lettre reçue un mois auparavant. Ainsi, depuis un mois, cette intrigue s'était menée à son insu, jusqu'à l'arrivée de ce nouveau prétendant, et il n'avait pas songé à lui. Comment cela se pouvait-il ? Cette question surgissait devant lui comme un monstre et le glaçait d'effroi.

Soudain, oubliant qu'il venait d'effrayer et de malmener Fénia, il se mit à lui parler d'un ton fort doux, à la questionner avec une précision surprenante vu l'état où il se trouvait. Bien que Fénia regardât avec stupeur les mains ensanglantées du capitaine, elle répondit avec empressement à chacune de ses questions. Peu à peu, elle prit même plaisir à lui exposer tous les détails, non pour l'attrister, mais comme si elle voulait de tout son cœur lui rendre service. Elle lui raconta la visite de Rakitine et d'Aliocha, tandis qu'elle faisait le guet, le salut dont sa maîtresse avait chargé Aliocha pour lui, Mitia, qui devait « se souvenir toujours qu'elle l'avait aimé une petite heure ». Mitia sourit, ses joues s'empourprèrent. Fénia, chez qui la crainte avait fait place à la curiosité, se risqua à lui dire :

« Vous avez du sang aux mains, Dmitri Fiodorovitch.

– Oui », fit-il en les regardant distraitement.

Il y eut un silence prolongé. Son effroi était passé, une résolution inflexible le possédait. Il se leva d'un air pensif.

« Monsieur, que vous est-il arrivé ? » insista Fénia en désignant ses mains.

Elle parlait avec commisération, comme la personne la plus proche de lui dans son chagrin.

« C'est du sang, Fénia, du sang humain... Mon Dieu, pourquoi l'avoir versé ?... Il y a une barrière, déclara-t-il en regardant la jeune fille comme s'il lui proposait une énigme, une barrière haute et redoutable, mais demain, au lever du soleil, Mitia la franchira... Tu ne comprends pas, Fénia, de quelle barrière il s'agit ; n'importe... Demain tu apprendras tout ; maintenant, adieu ! Je ne serai pas un obstacle, je saurai me retirer. Vis, mon adorée... tu m'as aimé une heure, souviens-toi toujours de Mitia Karamazov... »

Il sortit brusquement, laissant Fénia presque plus effrayée que tout à l'heure, quand il s'était jeté sur elle.

Dix minutes plus tard, il se présenta chez Piotr Ilitch Perkhotine, le jeune fonctionnaire à qui il avait engagé ses pistolets pour dix roubles. Il était déjà huit heures et demie, et Piotr Ilitch, après avoir pris le thé, venait de mettre sa redingote

pour aller jouer une partie de billard. En apercevant Mitia et son visage taché de sang, il s'écria :

« Mon Dieu, qu'avez-vous ?

– Voici, dit vivement Mitia, je suis venu dégager mes pistolets. Merci. Je suis pressé, Piotr Ilitch, veuillez faire vite. »

Piotr Ilitch s'étonnait de plus en plus. Mitia était entré, une liasse de billets de banque à la main, qu'il tenait d'une façon insolite, le bras tendu, comme pour les montrer à tout le monde. Il avait dû les porter ainsi dans la rue, d'après ce que raconta ensuite le jeune domestique qui lui ouvrit. C'étaient des billets de cent roubles qu'il tenait de ses doigts ensanglantés. Piotr Ilitch expliqua plus tard aux curieux qu'il était difficile d'évaluer la somme à vue d'œil, il pouvait y avoir deux à trois mille roubles. Quand à Dmitri, « sans avoir bu, il n'était pas dans son état normal, paraissait exalté, fort distrait et en même temps absorbé, comme s'il méditait sur une question sans parvenir à la résoudre. Il se hâtait, répondait avec brusquerie, d'une façon bizarre ; par

moments il avait l'air gai et nullement affligé ».

« Mais qu'avez-vous donc ? cria de nouveau Piotr Ilitch en l'examinant avec stupeur. Comment avez-vous pu vous salir ainsi ; êtes-vous tombé ? Regardez ! »

Il le mena devant la glace. À la vue de son visage souillé, Mitia tressaillit, fronça les sourcils.

« Sapristi ! il ne manquait plus que cela ! »

Il passa les billets de sa main droite dans la gauche et tira vivement son mouchoir. Plein de sang coagulé, il formait une boule qui restait collée. Mitia le lança à terre.

« Zut ! N'auriez-vous pas un chiffon... pour m'essuyer ?

– Alors, vous n'êtes pas blessé ? Vous feriez mieux de vous laver. Je vais vous donner de l'eau.

– C'est parfait... mais où mettrai-je cela ? »

Il désignait avec embarras la liasse de billets comme si c'était à Piotr Ilitch de lui dire où mettre son argent.

« Dans votre poche, ou bien déposez-le sur la

table. Personne n'y touchera.

– Dans ma poche ? Ah ! oui, c'est bien... D'ailleurs, tout cela n'a pas d'importance. Finissons-en d'abord, au sujet des pistolets. Rendez-les-moi ; voici l'argent... J'en ai extrêmement besoin... et je n'ai pas une minute à perdre. »

Et, détachant de la liasse le premier billet, il le tendit au fonctionnaire.

« Je n'ai pas de quoi vous rendre. N'avez-vous pas de monnaie ?

– Non. »

Comme pris d'un doute, Mitia vérifia quelques billets.

« Ils sont tous pareils..., déclara-t-il en regardant de nouveau Piotr Ilitch d'un air interrogateur.

– Où avez-vous fait fortune ? demanda celui-ci. Un instant, je vais envoyer mon galopin chez les Plotnikov. Ils ferment tard, ils nous donneront la monnaie. Hé, Micha ! cria-t-il dans le vestibule.

– C'est cela, chez les Plotnikov, voilà une

fameuse idée ! fit Mitia.

– Micha, reprit-il en s'adressant au gamin qui venait d'entrer, cours chez les Plotnikov, dis-leur que Dmitri Fiodorovitch les salue et va venir tout à l'heure. Écoute encore ; qu'ils me préparent du champagne, trois douzaines de bouteilles, emballées comme lorsque je suis allé à Mokroïé... J'en avais pris alors quatre douzaines, ajouta-t-il à l'adresse de Piotr Ilitch... Ils sont au courant, ne te tourmente pas, Micha. Et puis qu'on ajoute du fromage, des pâtés de Strasbourg, des lavarets fumés, du jambon, du caviar, enfin de tout ce qu'ils ont, pour cent ou cent vingt roubles environ. Qu'on n'oublie pas de mettre des bonbons, des poires, deux ou trois pastèques, non, une suffira, du chocolat, du sucre d'orge, des caramels, enfin, comme l'autre fois. Avec le champagne, cela doit faire dans les trois cents roubles. N'oublie rien, Micha... C'est bien Micha qu'on l'appelle ? demanda-t-il à Piotr Ilitch.

– Attendez, fit celui-ci qui l'observait avec inquiétude, il vaut mieux que vous y alliez vous-même ; Micha s'embrouillerait.

– J'en ai peur ! Eh, Micha, moi qui voulais t'embrasser pour la peine !... Si tu ne t'embrouilles pas, il y aura dix roubles, pour toi, va vite... Qu'on n'oublie pas le champagne, puis du cognac, du vin rouge, du vin blanc, enfin tout comme la dernière fois... Ils savent ce qu'il y avait.

– Écoutez donc ! interrompit Piotr Ilitch impatienté cette fois. Que le gamin aille seulement faire de la monnaie et dire qu'on ne ferme pas, vous commanderez vous-même. Donnez votre billet, et dépêche-toi, Micha ! »

Piotr Ilitch avait hâte d'expédier Micha, car le gamin restait bouche bée devant le visiteur, les yeux écarquillés à la vue du sang et de la liasse de billets qui tremblait entre ses doigts ; il n'avait pas dû comprendre grand-chose aux instructions de Mitia.

« Et maintenant, allez vous laver, dit brusquement Piotr Ilitch. Mettez l'argent sur la table ou dans votre poche... C'est cela. Ôtez votre redingote. »

En l'aidant à retirer sa redingote, il s'exclama

de nouveau : « Regardez, il y a du sang à votre redingote.

– Mais non. Seulement un peu à la manche, et puis ici, à la place du mouchoir... ça aura coulé à travers la poche, quand je me suis assis sur mon mouchoir, chez Fénia », expliqua Mitia d'un air confiant.

Piotr Ilitch l'écoutait, les sourcils froncés.

« Vous voilà bien arrangé, vous avez dû vous battre », murmura-t-il.

Il tenait le pot à eau et versait au fur et à mesure. Dans sa précipitation, Mitia se lavait mal, ses mains tremblaient. Piotr Ilitch lui prescrivit de savonner et de frotter davantage. Il avait pris sur Mitia une sorte d'ascendant qui s'affirmait de plus en plus. À noter que ce jeune homme n'avait pas froid aux yeux.

« Vous n'avez pas nettoyé sous les ongles ; à présent, lavez-vous la figure, ici, près de la tempe, à l'oreille... C'est avec cette chemise que vous partez ? Où allez-vous ? Toute la manche droite est tachée.

– C'est vrai, dit Mitia en l'examinant.

– Mettez-en une autre.

– Je n'ai pas le temps. Mais regardez... continua Mitia toujours confiant, en s'essuyant et en remettant sa redingote, je vais relever la manchette comme cela, on ne la verra pas.

– Dites-moi maintenant ce qui s'est passé. Vous êtes-vous battu de nouveau au cabaret, comme l'autre fois ? Avez-vous encore rossé le capitaine ? » Piotr Ilitch évoquait la scène d'un ton de reproche. « Qui avez-vous encore battu... ou tué, peut-être ?

– Sottises !

– Comment, sottises ?

– Laissez-donc, fit Mitia qui se mit à rire. Je viens d'écraser une vieille femme sur la place.

– Écraser ? Une vieille femme ?

– Un vieillard ! corrigea Mitia qui fixa Piotr Ilitch, en riant et en criant comme si l'autre était sourd.

– Que diable ! un vieillard, une vieille femme... Vous avez tué quelqu'un ?

– Nous nous sommes réconciliés après nous être colletés. Nous nous sommes quittés bons

amis. Un imbécile !... Il m'a sûrement pardonné, à présent... S'il s'était relevé, il ne m'aurait pas pardonné, dit Mitia en clignant de l'œil, mais qu'il aille au diable ! Vous entendez, Piotr Ilitch ? Laissons cela, je ne veux pas en parler pour le moment ! conclut Mitia d'un ton tranchant.

– Ce que j'en dis, c'est que vous aimez à vous commettre avec n'importe qui... comme alors pour des bagatelles, avec ce capitaine. Vous venez de vous battre et vous courez faire la noce ! Voilà tout votre caractère. Trois douzaines de bouteilles de champagne ! À quoi bon une telle quantité ?

– Bravo ! Donnez-moi maintenant les pistolets. Le temps presse. Je voudrais bien causer avec toi, mon cher, mais je n'ai pas le temps. D'ailleurs, inutile, c'est trop tard. Ah ! où est l'argent, qu'en ai-je fait ? »

Il se mit à fouiller dans ses poches.

« Vous l'avez mis vous-même sur la table... le voici. Vous l'aviez oublié ? Vous ne semblez guère faire attention à l'argent. Voici vos pistolets. C'est bizarre, à cinq heures, vous les

engagez pour dix roubles, et maintenant vous avez combien, deux, trois mille roubles, peut-être ?

– Trois, peut-être », acquiesça en riant Mitia.

Et il fourra les billets dans ses poches.

« Vous allez les perdre comme ça. Auriez-vous des mines d'or ?

– Des mines d'or ! s'exclama Mitia en éclatant de rire. Voulez-vous aller aux mines, Perkhotine ? Il y a ici une dame qui vous donnera trois mille roubles rien que pour vous y rendre. Elle me les a donnés, à moi, tant les mines lui tiennent à cœur ! Vous connaissez M^me^ Khokhlakov ?

– De vue seulement, mais j'ai entendu parler d'elle. Vraiment, c'est elle qui vous a fait cadeau de ces trois mille roubles ? comme ça, de but en blanc ? s'enquit Piotr Ilitch en le regardant avec méfiance.

– Demain, quand le soleil se lèvera, quand resplendira Phébus éternellement jeune, allez chez elle en glorifiant le Seigneur et demandez-lui si oui ou non elle me les a donnés.

Renseignez-vous.

– J'ignore vos relations... Puisque vous êtes si affirmatif, il faut bien le croire... Maintenant que vous avez la galette, ce n'est pas la Sibérie qui vous tente... Sérieusement, où allez-vous ?

– À Mokroïé.

– À Mokroïé ? Mais il fait nuit.

– J'avais tout, je n'ai plus rien..., dit tout à coup Mitia.

– Comment, plus rien ? Vous avez des milliers de roubles, et vous appelez cela, plus rien ?

– Je ne parle pas d'argent. L'argent, je m'en fiche ! Je parle du caractère des femmes. ... *Les femmes ont le caractère crédule, versatile, dépravé*. C'est Ulysse qui le dit, il a bien raison.

– Je ne vous comprends pas !

– Je suis donc ivre ?

– Pis que ça.

– Moralement ivre, Piotr Ilitch, moralement... Et en voilà assez !

– Comment ? Vous chargez votre pistolet ?

– Je charge mon pistolet. »

En effet, Mitia, ayant ouvert la boîte, prit de la poudre qu'il versa dans une cartouche. Avant de mettre la balle dans le canon, il l'examina à la lumière de la bougie.

« Pourquoi regardez-vous cette balle ? demanda Piotr Ilitch intrigué.

– Comme ça. Une idée qui me vient. Toi, si tu songeais à te loger une balle dans le cerveau, la regarderais-tu avant de la mettre dans le pistolet ?

– Pourquoi la regarder ?

– Elle me traversera le crâne, alors ça m'intéresse de voir comment elle est faite... D'ailleurs, sottises que tout cela ! Voilà qui est fait, ajouta-t-il, une fois la balle introduite et calée avec de l'étoupe. Mon cher Piotr Ilitch, si tu savais combien tout cela est absurde ! Donne-moi un morceau de papier.

– Voici.

– Non, du propre, c'est pour écrire. C'est cela. »

Et Mitia, prenant une plume, écrivit vivement deux lignes, puis il plia le papier en quatre et le mit dans son gousset. Il rangea les pistolets dans

la boîte qu'il ferma à clef et garda en main. Puis il regarda Piotr Ilitch en souriant d'un air pensif.

« Allons, maintenant ! dit-il.

– Où cela ? Non, attendez... Alors vous voulez vous loger cette balle dans le cerveau ?... s'enquit Piotr Ilitch, inquiet.

– Mais non, quelle sottise ! Je veux vivre, j'aime la vie. Sachez-le. J'aime le blond Phébus et sa chaude lumière... Mon cher Piotr Ilitch, saurais-tu t'écarter ?

– Comment cela ?

– Laisser le chemin libre à l'être cher et à celui que tu hais... chérir même celui que tu haïssais... et leur dire : « Dieu vous garde ! Allez, passez, et moi... »

– Et vous ?

– Cela suffit, allons.

– Ma foi, je vais tout raconter, pour qu'on vous empêche de partir, déclara Piotr Ilitch en le fixant. Qu'allez-vous faire à Mokroïé ?

– Il y a une femme là-bas, une femme... En voilà assez pour toi, Piotr Ilitch ; motus !

– Écoutez, bien que vous soyez sauvage, vous m'avez toujours plu... et je suis inquiet.

– Merci, frère. Je suis sauvage, dis-tu. C'est vrai. Je ne fais que me le répéter : sauvage ! Ah ! voilà Micha, je l'avais oublié. »

Micha accourait avec une liasse de menus billets ; il annonça que tout allait bien chez les Plotnikov : on emballait les bouteilles, le poisson, le thé ; tout serait prêt. Mitia prit un billet de dix roubles et le tendit à Piotr Ilitch, puis il en jeta un à Micha.

« Je vous le défends ! Je ne veux pas de ça chez moi, ça gâte les domestiques. Ménagez votre argent, pourquoi le gaspiller ? Demain, vous viendrez me demander dix roubles. Pourquoi le mettez-vous toujours dans cette poche ? Vous allez le perdre.

– Écoute, mon cher, viens à Mokroïé avec moi.

– Qu'irais-je faire là-bas ?

– Veux-tu que nous vidions une bouteille, que nous buvions à la vie ? J'ai soif, je veux boire avec toi. Nous n'avons jamais bu ensemble,

hein ?

– Eh bien, allons au cabaret.

– Pas le temps, mais chez les Plotnikov, dans l'arrière-boutique. Veux-tu que je te propose une énigme ?

– Faites. »

Mitia tira de son gilet le petit papier et le montra à Piotr Ilitch. Il y avait écrit dessus lisiblement : « Je me châtie en expiation de ma vie tout entière. »

« Vraiment, je vais tout dire à quelqu'un, dit Piotr Ilitch.

– Tu n'aurais pas le temps, mon cher, allons boire. »

La boutique des Plotnikov – de riches commerçants – située tout près de chez Piotr Ilitch (au coin de la rue), était la principale épicerie de notre ville. On y trouvait de tout, comme dans les grands magasins de la capitale : du vin « de la cave des Frères Iélisséiev », des fruits, des cigares, du thé, du café, etc. Il y avait toujours trois commis et deux garçons pour les courses. Notre région s'est appauvrie, les

propriétaires se sont dispersés, le commerce languit, mais l'épicerie prospère de plus en plus, les chalands ne manquant jamais pour ces produits. On attendait Mitia avec impatience, car on se souvenait que trois ou quatre semaines auparavant, il avait fait des emplettes pour plusieurs centaines de roubles payés comptant (on ne lui aurait rien livré à crédit) ; alors comme aujourd'hui, il avait en main une liasse de gros billets qu'il prodiguait à tort et à travers sans marchander ni s'inquiéter de la quantité de ses achats. On disait en ville que dans son excursion avec Grouchegnka à Mokroïé « il avait dissipé trois mille roubles en vingt-quatre heures et qu'il était revenu de la fête sans un sou comme sa mère l'avait mis au monde ». Il avait engagé une troupe de tziganes qui campaient alors dans nos parages et profitèrent de son ivresse pour lui soutirer de l'argent et boire des vins fins à tire-larigot. On racontait en riant qu'à Mokroïé, il avait offert le champagne aux rustres, régalé de bonbons et de pâtés de Strasbourg des filles et des femmes de la campagne. On riait aussi, surtout au cabaret, mais par prudence en

l'absence de Mitia, en songeant que, de son propre aveu public, la seule faveur que lui avait value cette « escapade » avec Grouchegnka était « la permission de lui baiser le pied, et rien de plus ».

Lorsque Mitia et Piotr Ilitch arrivèrent à la boutique, une télègue attelée de trois chevaux, avec un tapis et des grelots, attendait déjà, conduite par le cocher André. On avait déjà emballé une caisse de marchandises et l'on n'attendait plus que l'arrivée de Mitia pour la fermer et la mettre en place. Piotr Ilitch s'étonna.

« D'où vient cette *troïka* ? demanda-t-il.

– En allant chez toi, j'ai rencontré André et je lui ai dit de venir droit ici. Il n'y a pas de temps à perdre ! La dernière fois, j'ai fait route avec Timothée, mais aujourd'hui, il m'a devancé avec une magicienne. André, serons-nous bien en retard ?

– Ils nous précéderont d'une heure tout au plus, se hâta de répondre André, un cocher dans la force de l'âge, roux et sec. Je sais comment va Timothée, je m'en vais vous mener autrement

vite, Dmitri Fiodorovitch. Ils n'auront pas une heure d'avance !

– Cinquante roubles de pourboire, si nous n'avons qu'une heure de retard.

– J'en réponds, Dmitri Fiodorovitch. »

Mitia, tout en s'agitant, donna des ordres d'une façon étrange, sans suite. Piotr Ilitch jugea à propos d'intervenir.

« Pour quatre cents roubles, exactement comme l'autre fois, commandait Mitia. Quatre douzaines de bouteilles de champagne, pas une de moins.

– Pourquoi une telle quantité, à quoi bon ? Halte ! s'exclama Piotr Ilitch. Que contient cette caisse ? Est-ce possible qu'il y en ait pour quatre cents roubles ? »

Les commis, qui s'empressaient avec des intonations doucereuses, lui expliquèrent aussitôt qu'il n'y avait dans cette première caisse qu'une demi-douzaine de bouteilles de champagne et « tout ce qu'il fallait pour commencer », hors-d'œuvre, bonbons, etc. Les principales « denrées » seraient expédiées à part, comme

l'autre fois, dans une télègue à trois chevaux, qui arriverait « une heure au plus après Dmitri Fiodorovitch ».

« Pas plus tard qu'une heure, et mettez le plus possible de bonbons et de caramels ; les filles aiment ça, là-bas, insista Mitia.

– Des caramels, soit. Mais, pourquoi quatre douzaines de bouteilles ? Une seule suffit », dit Piotr Ilitch presque en colère.

Il se mit à marchander, à exiger une facture, ne sauva pourtant qu'une centaine de roubles. On tomba d'accord que les marchandises livrées ne montaient qu'à trois cents roubles.

« Après tout, que le diable t'emporte ! s'écria-t-il, comme se ravisant. Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Jette l'argent, s'il ne t'a rien coûté !

– Viens ici, lésineur, avance, ne te fâche pas ! dit Mitia en l'entraînant dans l'arrière-boutique. On va nous servir à boire. J'aime les gentils garçons comme toi. »

Mitia s'assit devant une petite table recouverte d'une serviette malpropre. Piotr Ilitch prit place

en face de lui et l'on apporta du champagne. On demanda si ces messieurs ne voulaient pas des huîtres, « les premières huîtres reçues tout récemment ».

« Au diable les huîtres ! Je n'en mange pas, et d'ailleurs, je ne veux rien prendre, répondit grossièrement Piotr Ilitch.

– Pas de temps pour les huîtres, observa Mitia ; d'ailleurs, je n'ai pas d'appétit. Sais-tu, mon ami, que je n'ai jamais aimé le désordre ?

– Mais qui donc l'aime ? Miséricorde ! Trois douzaines de bouteilles de champagne pour des croquants, il y a de quoi gendarmer n'importe qui.

– Ce n'est pas de ça que je veux parler, mais de l'ordre supérieur. Il n'existe pas en moi, cet ordre... Du reste, tout est fini, inutile de s'affliger. Il est trop tard. Toute ma vie fut désordonnée, il est temps de l'ordonner. Je fais des calembours, hein ?

– Tu divagues plutôt.

– *Gloire au Très-Haut dans le monde,*

Gloire au Très-Haut en moi !

Ces vers, ou plutôt ces larmes, se sont échappés un jour de mon âme. Oui, c'est moi qui les ai faits... mais pas en traînant le capitaine par la barbe...

– Pourquoi parles-tu du capitaine ?

– Je n'en sais rien. Qu'importe ! Tout finit, tout aboutit au même total.

– Tes pistolets me poursuivent.

– Qu'importe encore ! Bois et laisse là tes rêveries. J'aime la vie, je l'ai trop aimée, jusqu'au dégoût. En voilà assez. Buvons à la vie, mon cher. Pourquoi suis-je content de moi ? Je suis vil, ma bassesse me tourmente, mais je suis content de moi. Je bénis la création, je suis prêt à bénir Dieu et ses œuvres, mais... il faut détruire un insecte malfaisant, pour l'empêcher de gâter la vie des autres... Buvons à la vie, frère ! Qu'y a-t-il de plus précieux ? Buvons aussi à la reine des reines !

– Soit ! Buvons à la vie et à ta reine ! »

Ils vidèrent un verre. Mitia, malgré son

exaltation, était triste. Il paraissait en proie à un lourd souci.

« Micha... c'est Micha ? Eh ! mon cher, viens ici, bois ce verre en l'honneur de Phébus aux cheveux d'or qui se lèvera demain...

– À quoi bon lui offrir ? s'écria Piotr Ilitch, irrité.

– Laisse, je le veux.

– Hum ! »

Micha but, salua, sortit.

« Il se souviendra plus longtemps de moi. Une femme, j'aime une femme ! Qu'est-ce que la femme ? La reine de la terre ! Je suis triste, Piotr Ilitch. Tu te rappelles *Hamlet* : « Je me sens triste, bien triste, Horatio... Hélas, le pauvre Yorick[1] ! » C'est peut-être moi, Yorick. Justement, je suis maintenant Yorick, et ensuite un crâne. »

Piotr Ilitch l'écoutait en silence ; Mitia se tut également.

« Quel chien avez-vous là ? demanda-t-il d'un

---

[1] *Hamlet*, V, I.

air distrait au commis, en remarquant dans un coin un joli petit épagneul aux yeux noirs.

– C'est l'épagneul de Varvara Alexéievna, notre patronne, répondit le commis ; elle l'a oublié ici, il faudra le ramener chez elle.

– J'en ai vu un pareil... au régiment... fit Mitia, d'un air rêveur, mais il avait une patte de derrière cassée... Piotr Ilitch, je voulais te demander : as-tu jamais volé ?

– Pourquoi cette question ?

– Comme ça... vois-tu, le bien d'autrui, ce qu'on prend dans la poche ? Je ne parle pas du Trésor, tout le monde le pille, et toi aussi, bien sûr...

– Va-t'en au diable !

– As-tu jamais dérobé, dans la poche, le porte-monnaie de quelqu'un ?

– J'ai chipé une fois vingt kopeks à ma mère, quand j'avais neuf ans. Je les ai pris tout doucement sur la table et les ai serrés dans ma main.

– Et alors ?

– On n'avait rien vu. Je les ai gardés trois

jours, puis j'ai eu honte, j'ai avoué et je les ai rendus.

– Et alors ?

– On m'a donné le fouet, naturellement. Mais toi, est-ce que tu as volé ?

– Oui, dit Mitia en clignant de l'œil d'un air malin.

– Et quoi donc ?

– Vingt kopeks à ma mère, j'avais neuf ans, je les ai rendus au bout de trois jours. »

Et il se leva.

« Dmitri Fiodorovitch, il faudrait se hâter, cria André à la porte de la boutique.

– Tout est prêt ? Partons ! Encore un mot et... à André un verre de vodka, puis du cognac, tout de suite ! Cette boîte (avec les pistolets) sous le siège. Adieu, Piotr Ilitch, ne garde pas mauvais souvenir de moi.

– Mais tu reviens demain ?

– Oui, sans faute.

– Monsieur veut-il régler ? intervint le commis.

– Régler ? Mais certainement ! »

Il tira de nouveau de sa poche une liasse de billets, en jeta trois sur le comptoir et sortit. Tous l'accompagnèrent en le saluant et en lui souhaitant bon voyage. André, enroué par le cognac qu'il venait d'absorber, monta sur le siège. Mais au moment où Mitia s'installait, Fénia se dressa devant lui. Elle accourait essoufflée, joignit les mains et se jeta à ses pieds :

« Dmitri Fiodorovitch, ne perdez pas ma maîtresse ! Et moi qui vous ai tout raconté !... Ne lui faites pas de mal, à lui, c'est son premier amour. Il est revenu de Sibérie pour épouser Agraféna Alexandrovna... Ne brisez pas une vie !

– Hé, hé, voilà le mot de l'énigme ! murmura Piotr Ilitch, il va y avoir du grabuge là-bas ! Dmitri Fiodorovitch, donne-moi tout de suite tes pistolets si tu veux être un homme, tu entends ?

– Mes pistolets ! Attends, mon cher, je les jetterai en route dans une mare. Fénia, lève-toi, ne reste pas à mes pieds. Dorénavant Mitia, ce sot, ne perdra plus personne. Écoute, Fénia, cria-t-il une fois assis, je t'ai offensée tout à l'heure,

pardonne-moi... Si tu refuses, tant pis, je m'en fiche ! En route André, et vivement ! »

André fit claquer son fouet, la clochette tinta.

« Au revoir, Piotr Ilitch ! À toi ma dernière larme ! »

« Il n'est pas ivre ; pourtant, quelles sornettes il débite ! » pensa Piotr Ilitch. Il avait l'intention de rester pour surveiller l'expédition du reste des provisions, se doutant qu'on allait tromper Mitia, mais soudain, fâché contre lui-même, il cracha de dépit et partit jouer au billard.

« C'est un imbécile, mais un bon garçon..., se disait-il en chemin. J'ai entendu parler de cet « ancien » officier de Grouchegnka. S'il est arrivé... Ah ! ces pistolets ! Mais que diable ! Suis-je son mentor ? À leur aise ! D'ailleurs, il ne se passera rien, ce sont des braillards. Une fois soûls, ils se battront, puis se réconcilieront. Sont-ce des hommes d'action ? Que veut-il dire, ce « je m'écarte, je me châtie » ? Non, il n'y aura rien ! Étant ivre, au cabaret, il a tenu vingt fois des propos de ce style. Maintenant, il est « ivre moralement ». Suis-je son mentor ? Il a dû se

battre, il avait le visage ensanglanté. Avec qui ?... Son mouchoir aussi est plein de sang. Pouah ! il est resté chez moi sur le plancher... Zut ! »

Il arriva au cabaret de fort méchante humeur et commença aussitôt une partie, ce qui le dérida. Il en joua une autre et raconta que Dmitri Karamazov était de nouveau en fonds, qu'il lui avait vu en mains dans les trois mille roubles, que le gaillard était reparti pour Mokroïé faire la fête avec Grouchegnka. Ses auditeurs l'écoutèrent avec curiosité et d'un air sérieux. On cessa même de jouer.

« Trois mille roubles ? Où les aurait-il pris ? »

On le questionna. La nouvelle que cet argent venait de M^me^ Khokhlakov fut accueillie avec scepticisme.

« N'aurait-il pas dévalisé le vieux ?

– Trois mille roubles ! C'est louche.

– Il s'est vanté à haute voix qu'il tuerait son père, tous ici l'ont entendu. Il parlait de trois mille roubles... »

Piotr Ilitch devint soudain laconique. Il ne dit pas un mot du sang qui souillait le visage et les

mains de Mitia, et dont en venant il avait l'intention de parler. On commença une troisième partie ; peu à peu, la conversation se détourna de Mitia ; la partie terminée, Piotr Ilitch n'eut plus envie de jouer, posa sa queue et partit, sans souper comme il en avait eu l'intention. Sur la place, il demeura perplexe, songea à se rendre immédiatement chez Fiodor Pavlovitch pour s'informer s'il n'était rien arrivé. « Non, décida-t-il, je n'irai pas pour une bagatelle réveiller la maison et faire du scandale. Que diable, suis-je leur mentor ? »

Il s'en retournait chez lui fort mal disposé, quand soudain, il se rappela Fénia : « Sapristi, j'aurais dû l'interroger, songea-t-il dépité, je saurais tout. » Et il éprouva brusquement une impatience et un désir si vif de lui parler et de se renseigner qu'à mi-chemin, il fit un détour vers la maison de M^me^ Morozov où demeurait Grouchegnka. Arrivé à la porte cochère, il frappa et le coup qui résonna dans la nuit le dégrisa, tout en l'irritant. Personne ne répondit, tout le monde dormait dans la maison. « Je vais faire du scandale ! » songea-t-il avec malaise ; mais, loin

de s'en aller, il frappa de plus belle. Le bruit résonna dans toute la rue. « Il faudra bien qu'on m'ouvre ! » se disait-il, exaspéré contre lui-même, tandis qu'il redoublait ses coups.

VI

C’est moi qui arrive !

Cependant, Dmitri Fiodorovitch volait vers Mokroïé. La distance était de vingt verstes environ, et la *troïka* d’André galopait de façon à la franchir en une heure et quart. La rapidité de la course rafraîchit Mitia. L’air était vif, le ciel étoilé. C’était la même nuit, peut-être la même heure, où Aliocha, étreignant la terre, « jurait avec transport de l’aimer toujours ». L’âme de Mitia était trouble, et malgré son anxiété, il n’avait de pensée à ce moment que pour son idole qu’il voulait revoir une dernière fois. Son cœur n’hésita pas une minute. On croira difficilement que ce jaloux n’éprouvait aucune jalousie envers ce personnage nouveau, ce rival surgi brusquement. Il n’en eût pas été de même pour n’importe quel autre, dans le sang duquel il eût peut-être trempé ses mains, mais envers le

premier amant, il ne ressentait à présent ni haine jalouse, ni animosité d'aucune sorte ; il est vrai qu'il ne l'avait pas encore vu. » C'est leur droit incontestable, c'est son premier amour, elle ne l'a pas oublié après cinq ans, elle n'a donc aimé que lui tout le temps, pourquoi suis-je venu me mettre à la traverse ? Que viens-je faire ici ? Écarte-toi, Mitia, laisse la route libre ! D'ailleurs, tout est fini maintenant, même sans cet officier... »

Voilà en quels termes il eût pu exprimer ses sensations, s'il avait pu raisonner. Mais il en était incapable. Sa résolution était née spontanément ; elle avait été conçue, adoptée avec toutes ses conséquences dès les premières paroles de Fénia. Pourtant, il éprouvait un trouble douloureux : la résolution ne lui avait pas donné le calme. Trop de souvenirs le tourmentaient. Par moments, cela lui semblait étrange ; lui-même avait écrit sa sentence : « Je me châtie et j'expie » ; le papier était dans sa poche, le pistolet chargé ; il avait décidé d'en finir demain au premier rayon de « Phébus aux cheveux d'or » ; cependant, il ne pouvait rompre avec son accablant passé et cette idée faisait son désespoir. Un moment, il eut

envie de faire arrêter, de descendre, de prendre son pistolet et d'en finir sans attendre le jour. Mais ce ne fut qu'un éclair. La *troïka* dévorait l'espace, et à mesure qu'il approchait du but, *elle seule* le possédait de plus en plus et bannissait de son cœur les pensées funèbres. Il désirait tant la voir, ne fût-ce qu'en passant et de loin ! « Je verrai comment elle se comporte maintenant avec *lui*, son premier amour ; il ne m'en faut pas davantage. » Jamais il n'avait ressenti tant d'amour pour cette femme fatale, un sentiment nouveau, inéprouvé, qui allait jusqu'à l'imploration, jusqu'à disparaître devant elle ! « Et je disparaîtrai ! » proféra-t-il soudain dans une sorte d'extase.

On roulait depuis une heure environ. Mitia se taisait et André, garçon bavard pourtant, n'avait pas dit un mot, comme s'il craignait de parler, se bornant à stimuler ses chevaux bais, efflanqués, mais fringants. Soudain, Mitia s'écria avec une vive inquiétude :

« André, et s'ils dorment ? »

Jusqu'alors, il n'y avait pas songé.

« Ça se pourrait bien, Dmitri Fiodorovitch. »

Mitia fronça les sourcils : il accourait avec de tels sentiments... et on dormait... elle aussi, peut-être avec lui... La colère bouillonna dans son cœur.

« Fouette, André, vivement !

– Peut-être qu'ils ne sont pas encore couchés, suggéra André après un silence. Tout à l'heure, Timothée disait qu'y avait comme ça nombreuse compagnie.

– Au relais ?

– Non, à l'auberge, chez les Plastounov.

– Je sais. Comment, une nombreuse compagnie ? Qui est-ce ? »

Cette nouvelle inattendue inquiétait fort Mitia.

« D'après Timothée, ce sont tous des messieurs : deux de la ville, j'ignore lesquels, puis deux étrangers, et peut-être encore un autre. Paraît qu'ils jouent aux cartes.

– Aux cartes ?

– Alors peut-être bien qu'ils ne dorment pas encore. Il doit être onze heures, au plus.

– Fouette, André, fouette, répéta nerveusement Mitia.

– Je vous demanderais bien quelque chose, monsieur, reprit André au bout d'un moment, si je ne craignais point de vous fâcher.

– Que veux-tu ?

– Tout à l'heure, Fédossia Marcovna vous a supplié à genoux de ne pas faire de mal à sa maîtresse et encore à un autre... Alors, n'est-ce pas, comme je vous conduis là-bas... Pardonnez-moi, monsieur, par conscience, j'ai peut-être bien dit une sottise. »

Mitia le prit brusquement par les épaules.

« Tu es voiturier, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors, tu sais qu'il faut laisser le chemin libre. Parce qu'on est cocher, a-t-on le droit d'écraser le monde pour passer ? Non, cocher, il ne faut pas écraser le monde, il ne faut pas gâter la vie d'autrui ; si tu l'as fait, si tu as brisé la vie de quelqu'un, châtie-toi, disparais ! »

Mitia parlait au comble de l'exaltation. André, malgré son étonnement, poursuivit la

conversation.

« C'est vrai, Dmitri Fiodorovitch, vous avez raison, il ne faut tourmenter personne, les bêtes non plus, ce sont aussi des créatures du bon Dieu. Les chevaux, par exemple, y a des cochers qui les brutalisent sans raison ; rien ne les arrête ; ils vont un train d'enfer.

– En enfer, interrompit Mitia avec un brusque éclat de rire. André, âme simple, dis-moi, demanda-t-il en le saisissant de nouveau par les épaules, d'après toi, Dmitri Fiodorovitch Karamazov ira-t-il en enfer, oui ou non ?

– Je ne sais pas, cela dépend de vous... Voyez-vous, monsieur, quand le Fils de Dieu mourut sur la croix, il alla droit en enfer et délivra tous les damnés. Et l'enfer gémit à la pensée qu'il ne viendrait plus de pécheurs. Notre Seigneur dit alors à l'enfer : « Ne gémis pas, enfer, tu hébergeras des grands seigneurs, des ministres, des juges, des richards, et tu seras de nouveau rempli comme tu le fus toujours, jusqu'à ce que je revienne. » Telles furent ses paroles...

– Voilà une belle légende populaire ! Fouette

le cheval de gauche, André !

– Voilà, monsieur, ceux à qui l'enfer est destiné ; quant à vous, nous vous regardons comme un petit enfant... Vous avez beau être violent, le Seigneur vous pardonnera à cause de votre simplicité.

– Et toi, André, me pardonnes-tu ?

– Moi ? Mais vous ne m'avez rien fait.

– Non, pour tous, toi seul, pour les autres, maintenant, sur la route, me pardonnes-tu ? Parle, âme simple !

– Oh ! monsieur, comme vous parlez drôlement ! Savez-vous que vous me faites peur ! »

Mitia n'entendit pas. Il priait avec exaltation.

« Seigneur, reçois-moi dans mon iniquité, mais ne me juge pas. Laisse-moi entrer sans jugement, car je me suis condamné moi-même, ne me juge pas, car je t'aime, mon Dieu ! Je suis vil, mais je t'aime : en enfer même, si tu m'y envoies, je proclamerai mon amour pour l'éternité. Mais laisse-moi achever d'aimer... ici-bas... encore cinq heures, jusqu'au lever de ton

soleil... Car j'aime la reine de mon âme, je ne puis m'empêcher de l'aimer. Tu me vois tout entier. Je tomberai à genoux devant elle... « Tu as raison, lui dirai-je, de poursuivre ton chemin... Adieu, oublie ta victime, n'aie aucune inquiétude ! »

« Mokroïé ! » cria André, en montrant le village de son fouet.

À travers l'obscurité blême apparaissait la masse noire des constructions qui s'étendaient sur un espace considérable. Le bourg de Mokroïé comptait deux mille âmes, mais à cette heure tout dormait ; seules de rares lumières trouaient l'ombre.

« Vite, André, vite, j'arrive, s'écria Mitia, comme en délire.

– On ne dort pas ! fit de nouveau André en désignant l'auberge des Plastounov située à l'entrée et dont les six fenêtres sur la rue étaient éclairées.

– On ne dort pas ! Fais du bruit, André, va au galop, fais tinter les grelots. Que tout le monde sache qui arrive ! C'est moi, moi en personne ! »

s’exclama Mitia de plus en plus excité.

André mit sa *troïka* au galop et arriva avec fracas au bas du perron, où il arrêta l’attelage fourbu. Mitia sauta à terre. Juste à ce moment, le patron de l’auberge, prêt à se coucher, eut la curiosité de regarder qui arrivait à cette allure.

« Tryphon Borissytch, c’est toi ? »

Le patron se pencha, regarda, descendit vivement, obséquieux et enchanté.

« Dmitri Fiodorovitch, vous voici de nouveau ? »

Ce Tryphon Borissytch était un gaillard trapu, robuste, dont le visage un peu bouffi affectait avec les moujiks de Mokroïé des airs implacables, mais savait prendre l’expression la plus obséquieuse quand il flairait une aubaine. Il portait la blouse russe à col rabattu et avait du foin dans ses bottes, mais ne songeait qu’à s’élever encore. Il tenait la moitié des paysans dans ses griffes. Il louait de la terre aux gros propriétaires, en achetait même et la faisait travailler par les pauvres diables en amortissement de leur dette, dont ils ne pouvaient

jamais se libérer. Sa défunte moitié lui avait laissé quatre filles ; l'une, déjà veuve, vivait chez son père avec ses deux enfants en bas âge et travaillait pour lui à la journée. La seconde était mariée à un fonctionnaire, dont on voyait parmi d'autres, à l'auberge, la photographie minuscule, en uniforme et en épaulettes. Les deux cadettes mettaient, lors de la fête communale ou pour aller en visite, des robes à la mode bleu ciel ou vertes, avec une traîne longue d'une aune, mais le lendemain, levées dès l'aube comme de coutume, elles balayaient les chambres, vidaient les eaux, nettoyaient les chambres des voyageurs. Bien qu'il eût déjà fait sa pelote, Tryphon Borissytch aimait fort à rançonner les fêtards. Il se rappelait qu'un mois auparavant, la bombance de Dmitri Fiodorovitch avec Grouchegnka lui avait rapporté, en un jour, près de trois cents roubles, et il l'accueillait maintenant avec un joyeux empressement, flairant une nouvelle aubaine rien qu'à la façon dont Mitia avait abordé le perron.

« Alors, comme ça, Dmitri Fiodorovitch, vous voici de nouveau parmi nous ?

– Un instant, Tryphon Borissytch ! D'abord,

où est-elle ?

– Agraféna Alexandrovna ? devina aussitôt le patron en lui jetant un regard pénétrant. Elle est ici...

– Avec qui ? Avec qui ?

– Avec des voyageurs... Il y a un fonctionnaire, qui doit être Polonais, d'après sa façon de parler, c'est lui qui l'a envoyé chercher ; puis un autre, son camarade ou son compagnon de route, qui sait ? Ils sont en civil...

– Et ils font bombance ? Ce sont des richards ?

– Bombance ! C'est des pas grand-chose, Dmitri Fiodorovitch.

– Des pas grand-chose ? Et les autres ?

– Deux messieurs de la ville qui se sont arrêtés en revenant de Tchernaïa. Le plus jeune est un parent de M. Mioussov, j'ai oublié son nom... Vous devez connaître l'autre, M. Maximov, ce propriétaire qui est allé en pèlerinage à votre monastère.

– C'est tout ?

– C'est tout.

– Suffit, Tryphon Borissytch, dis-moi maintenant, que fait-elle ?

– Elle vient d'arriver, elle est avec eux.

– Est-elle gaie ? Elle rit ?

– Non, pas trop... Elle paraît même s'ennuyer. Elle passait la main dans les cheveux du plus jeune.

– Le Polonais, l'officier ?

– Mais il n'est ni jeune, ni officier ; non, pas à lui, au neveu de Mioussov... j'ai oublié son nom.

– Kalganov ?

– Oui, c'est ça, Kalganov.

– C'est bien, je verrai. On joue aux cartes ?

– Ils ont joué, puis ils ont pris du thé. Le fonctionnaire a demandé des liqueurs.

– Suffit, Tryphon Borissytch, suffit, mon cher, je prendrai moi-même une décision. Y a-t-il des tziganes ?

– On n'entend plus parler d'eux, Dmitri Fiodorovitch, les autorités les ont chassés. Mais il y a des Juifs qui jouent de la cithare et du violon. Il est tard, mais on peut quand même les faire

venir.

– C'est ça, envoie-les chercher. Et les filles, peut-on les faire lever, Marie surtout, Stépanide, Irène ? Deux cents roubles pour le chœur !

– Pour cette somme, je ferai lever tout le village, bien qu'ils pioncent tous à c'te heure. Mais a-t-on idée de gaspiller l'argent pour de pareilles brutes ! Vous avez donné des cigares à nos gars et maintenant, ils empestent, les coquins ! Quant aux filles, elles ont toutes des poux. Je ferai plutôt lever gratis les miennes qui viennent de se coucher, je m'en vas les réveiller à coups de pied et elles vous chanteront tout ce que vous voudrez. Dire que vous avez offert du champagne aux manants !

Tryphon Borissytch avait tort de plaindre Mitia. L'autre fois, il lui avait chipé une demi-douzaine de bouteilles de champagne et gardé un billet de cent roubles ramassé sous la table.

« Tryphon Borissytch, j'ai dépensé ici plus d'un millier de roubles, te rappelles-tu ?

– Certes, comment l'oublier, vous avez bien laissé trois mille roubles chez nous.

– Eh bien, j'arrive avec autant, cette fois, regarde. »

Et il mit sous le nez du patron sa liasse de billets de banque.

« Écoute et saisis bien : dans une heure arriveront du vin, des provisions, des bonbons ; il faudra porter tout cela en haut. De même la caisse qui est dans la voiture ; qu'on l'ouvre tout de suite et qu'on serve le champagne... Surtout qu'il y ait des filles, Marie en premier lieu. »

Il sortit de dessous le siège la boîte aux pistolets.

« Voici ton compte, André ! Quinze roubles pour la course et cinquante pour boire... pour ton dévouement. Rappelle-toi le *barine* Karamazov !

– J'ai peur, monsieur, cinq roubles de pourboire suffisent, je ne prendrai pas davantage. Tryphon Borissytch en sera témoin. Pardonnez-moi mes sottes paroles...

– De quoi as-tu peur ? demanda Mitia en le toisant. Eh bien, puisque c'est comme ça, va-t'en au diable ! cria-t-il en lui jetant cinq roubles. Maintenant, Tryphon Borissytch, conduis-moi

doucement là où je pourrai voir sans être vu. Où sont-ils ? dans la chambre bleue ? »

Tryphon Borissytch regarda Mitia avec appréhension, mais s'exécuta docilement ; il le mena dans le vestibule, entra dans une salle contiguë à celle où se tenait la compagnie et en retira la bougie. Puis il introduisit Mitia et le plaça dans un coin d'où il pouvait observer à son aise le groupe qui ne le voyait pas. Mais Mitia ne put regarder longtemps ; dès qu'il aperçut Grouchegnka, son cœur se mit à battre, sa vue se troubla. Elle était dans un fauteuil, près de la table. À côté d'elle, sur le canapé, le jeune et beau Kalganov ; elle lui tenait la main et riait, tandis que, sans la regarder, il parlait d'un air dépité à Maximov, assis en face de la jeune femme. Sur le canapé, *lui* ; sur une chaise, à côté, un autre inconnu. Celui qui se prélassait sur le canapé fumait la pipe ; c'était un petit homme corpulent, large de visage, l'air contrarié. Son compagnon parut à Mitia d'une taille fort élevée ; mais il ne put en voir davantage, le souffle lui manquait. Il ne resta pas une minute, déposa la boîte sur la commode et, le cœur défaillant, entra

dans la chambre bleue.

« Aïe ! » gémit Grouchegnka qui l'avait aperçu la première.

VII

Celui d'autrefois

Mitia s'approcha à grands pas de la table.

« Messieurs, commença-t-il à haute voix, mais en bégayant à chaque mot, je... ce n'est rien, n'ayez pas peur ! Ce n'est rien, dit-il en se tournant vers Grouchegnka qui, penchée du côté de Kalganov, se cramponnait à son bras, je... je voyage aussi. Je m'en irai le matin venu. Messieurs, est-ce qu'un voyageur... peut rester avec vous dans cette chambre, jusqu'au matin seulement ? »

Ces dernières paroles s'adressaient au personnage obèse assis sur le canapé. Celui-ci retira gravement sa pipe de ses lèvres et dit d'un ton sévère :

« *Panie*[1], nous sommes ici en particulier. Il y a

[1] Vocatif de *pan*, monsieur, en polonais.

d'autres chambres.

– C'est vous, Dmitri Fiodorovitch, s'écria Kalganov. Prenez place, soyez le bienvenu !

– Bonjour, ami cher... et incomparable ! Je vous ai toujours estimé..., répliqua Mitia avec un joyeux empressement, en lui tendant la main par-dessus la table.

– Aïe, vous m'avez brisé les doigts, dit Kalganov en riant.

– C'est sa manière de serrer la main », observa gaiement Grouchegnka avec un sourire timide.

Elle avait compris à l'air de Mitia qu'il ne ferait pas de tapage et l'observait avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Quelque chose en lui la frappait, d'ailleurs elle ne s'attendait pas à une telle attitude de sa part.

« Bonjour », dit d'un ton doucereux le propriétaire foncier Maximov.

Mitia se tourna vers lui.

« Bonjour, vous voilà aussi, ça me fait plaisir. Messieurs, messieurs, je... (Il s'adressa de nouveau au *pan* à la pipe, le prenant pour le principal personnage.) J'ai voulu passer mes

dernières heures dans cette chambre... où j'ai adoré ma reine !... Pardonne-moi, *panie* ! Je suis accouru et j'ai fait serment... Oh ! n'ayez crainte, c'est ma dernière nuit ! Buvons amicalement, *panie* ! On va nous servir du vin... J'ai apporté ceci. (Il sortit sa liasse de billets.) Je veux de la musique, du bruit, comme l'autre fois... Mais le ver inutile qui rampe à terre va disparaître ! Je me rappellerai ce moment de joie dans ma dernière nuit. »

Il suffoquait ; il aurait voulu dire beaucoup de choses, mais ne proférait que de bizarres exclamations. Le *pan* impassible regardait tour à tour Mitia, sa liasse de billets et Grouchegnka ; il paraissait perplexe.

« *Jezeli powolit moja Krôlowa* »..., commença-t-il.

Mais Grouchegnka l'interrompit.

« Ce qu'ils m'agacent avec leur jargon !... Assieds-toi, Mitia. Qu'est-ce que tu racontes, toi aussi ! Ne me fais pas peur, je t'en prie. Tu le promets ? Oui ; alors, je suis contente de te voir.

– Moi, te faire peur ? s'écria Mitia en levant

les bras. Oh ! passez, passez ! Je ne suis pas un obstacle !... »

Soudain, sans qu'on s'y attendît, il se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes, la tête tournée vers le mur et se cramponnant au dossier.

« Allons, ça recommence ! dit Grouchegnka d'un ton de reproche. Il vient comme ça chez moi, il me tient des discours et je ne comprends rien à ce qu'il dit. Une fois, il s'est mis à pleurer, voilà que ça recommence. Quelle honte ! Pourquoi pleures-tu ? *S'il y avait de quoi, encore !* ajouta-t-elle d'un air énigmatique, en appuyant sur les derniers mots.

– Je... je ne pleure pas... Allons, bonjour ! »

Il se retourna et se mit à rire, pas de son rire saccadé habituel, mais d'un long rire contenu, nerveux, qui le secouait tout entier.

« Ça continue... Sois donc plus gai ! Je suis très contente que tu sois venu, Mitia, entends-tu, très contente. Je veux qu'il reste avec nous, dit-elle impérieusement en s'adressant au personnage qui occupait le canapé. Je le veux, et s'il s'en va, je m'en irai ! ajouta-t-elle, les yeux étincelants.

– Les désirs de ma reine sont des ordres ! déclara le *pan* en baisant la main de Grouchegnka. Je prie le *pan* de se joindre à nous ! » dit-il gracieusement à Mitia.

Celui-ci se leva dans l'intention de débiter une nouvelle tirade, mais il resta court et dit seulement :

« Buvons, *panie* ! »

Tout le monde éclata de rire.

« Et moi qui croyais qu'il allait encore discourir ! fit Grouchegnka. Tu entends, Mitia, reste tranquille. Tu as bien fait d'apporter du champagne, j'en boirai, je ne puis souffrir les liqueurs. Mais tu as encore mieux fait d'être venu toi-même, car on s'ennuie ferme ici... Tu comptes faire la noce ? Cache ton argent dans ta poche ! Où as-tu trouvé cela ? »

Les billets que Mitia tenait froissés dans sa main attiraient l'attention, surtout des Polonais ; il les fourra rapidement dans sa poche et rougit. À ce moment, le patron apporta sur un plateau une bouteille débouchée et des verres. Mitia saisit la bouteille, mais il était si confus qu'il ne sut qu'en

faire. Ce fut Kalganov qui remplit les verres à sa place.

« Encore une bouteille ! » cria Mitia au patron et, oubliant de trinquer avec le *pan* qu'il avait si solennellement invité à boire, il vida son verre sans attendre.

Sa physionomie changea aussitôt : de solennelle, de tragique, elle devint enfantine. Il parut s'humilier, s'abaisser. Il regardait tout le monde avec une joie timide, avec de petits rires nerveux, de l'air reconnaissant d'un petit chien rentré en grâce après une faute. Il semblait avoir tout oublié et riait tout le temps en regardant Grouchegnka dont il s'était rapproché. Puis il examina aussi les deux Polonais. Celui du canapé le frappa par son air digne, son accent et surtout sa pipe. « Eh bien, quoi, il fume la pipe, c'est parfait ! » songea Mitia. Le visage un peu ratatiné du *pan* presque quadragénaire, son nez minuscule encadré par des moustaches cirées qui lui donnaient l'air impertinent, parurent tout naturels à Mitia. Même la méchante perruque faite en Sibérie, qui lui couvrait bêtement les tempes, ne l'étonna guère : « Ça doit lui convenir », se dit-il.

L'autre *pan*, plus jeune, assis près du mur, regardait la compagnie d'un air provocant, écoutait la conversation dans un silence dédaigneux ; il ne surprit Mitia que par sa taille fort élevée, contrastant avec celle du *pan* assis sur le canapé. Il songea aussi que ce géant devait être l'ami et l'acolyte du *pan* à la pipe, quelque chose comme « son garde du corps », et que le petit commandait sans doute au grand. Mais tout cela paraissait à Mitia naturel et indiscutable. Le petit chien n'avait plus l'ombre de jalousie. Sans avoir encore rien compris au ton énigmatique de Grouchegnka, il voyait qu'elle était gracieuse envers lui et qu'elle lui avait « pardonné ». Il la regardait boire en se pâmant d'aise. Le silence général le surprit pourtant et il se mit à examiner la compagnie d'un air interrogateur : « Qu'attendons-nous ? Pourquoi restons-nous là à ne rien faire ? » semblait dire son regard.

« Ce vieux radoteur nous fait bien rire », dit soudain Kalganov en désignant Maximov, comme s'il eût deviné la pensée de Mitia.

Mitia les considéra l'un après l'autre, puis éclata de son rire bref et sec.

« Ah, bah !

– Oui. Figurez-vous qu'il prétend que tous nos cavaliers ont épousé, dans les « années vingt », des Polonaises ; c'est absurde, n'est-ce pas ?

– Des Polonaises ? » reprit Mitia enchanté.

Kalganov comprenait fort bien les relations de Mitia avec Grouchegnka, il devinait celles du *pan*, mais cela ne l'intéressait guère, Maximov seul l'occupait. C'est par hasard qu'il était venu avec lui dans cette auberge où il avait fait la connaissance des Polonais. Il était allé une fois chez Grouchegnka, à qui il avait déplu. À présent, elle s'était montrée caressante envers lui avant l'arrivée de Mitia, mais il y demeurait insensible. Âgé de vingt ans, élégamment vêtu, Kalganov avait un gentil visage, de beaux cheveux blonds, de charmants yeux bleus à l'expression pensive et parfois au-dessus de son âge, bien qu'il eût par moments des allures enfantines, ce qui ne le gênait nullement. En général, il était fort original et même capricieux, mais toujours câlin. Parfois, son visage prenait une expression concentrée ; il vous regardait et

vous écoutait tout en paraissant absorbé dans un rêve intérieur. Tantôt il faisait preuve de mollesse, d'indolence, tantôt il s'agitait pour la cause la plus futile.

« Figurez-vous que je le traîne après moi depuis quatre jours, poursuivit Kalganov en pesant un peu sur les mots, mais sans aucune fatuité. Depuis que votre frère l'a repoussé de la voiture, vous vous souvenez. Je me suis alors intéressé à lui et l'ai emmené à la campagne, mais il ne dit que des sottises à vous faire honte. Je le ramène...

– « *Pan polskiej pani nie widzial*[1] », et dit des choses qui ne sont pas, déclara le *pan* à la pipe.

– Mais j'ai été marié à une Polonaise, répliqua en riant Maximov.

– Oui, mais avez-vous servi dans la cavalerie ? C'est d'elle que vous parliez. Êtes-vous cavalier ? intervint Kalganov.

– Ah ! oui, est-il cavalier ? Ha ! ha ! cria Mitia qui était tout oreilles et fixait chaque

[1] Monsieur n'a pas vu de Polonaises.

interlocuteur comme s'il en attendait des merveilles.

– Non, voyez-vous, dit Maximov en se tournant vers lui, je veux parler de ces *panienki*, qui, dès qu'elles ont dansé une mazurka avec un de nos uhlans, sautent sur ses genoux comme des chattes blanches sous les yeux et avec le consentement de père et mère... Le lendemain, le uhlan va faire sa demande en mariage... et le tour est joué... hi ! hi !

– *Pan lajdak*[1] », grommela le *pan* à la haute taille en croisant les jambes.

Mitia ne remarqua que son énorme botte cirée à la semelle épaisse et sale. D'ailleurs, les deux Polonais avaient une tenue plutôt malpropre.

« Bon, un misérable ! Pourquoi des injures ? dit Grouchegnka irritée.

– *Pani Agrippina*, le *pan* n'a connu en Pologne que des filles de basse condition, et non des jeunes filles nobles.

---

[1] Ce monsieur est un misérable.

– *Mozesz a to rachowac*[1], fit dédaigneusement le *pan* aux longues jambes.

– Encore ! Laissez-le parler ! Pourquoi empêcher les gens de parler ? Il dit des choses amusantes, répliqua Grouchegnka.

– Je n'empêche personne, *pani* », fit observer le *pan* à la perruque avec un regard expressif ; après quoi il se remit à fumer.

Kalganov s'échauffa de nouveau comme s'il s'agissait d'une affaire importante.

« Non, non, le *pan* a dit vrai. Maximov n'est pas allé en Pologne, comment peut-il en parler ? Vous ne vous êtes pas marié en Pologne ?

– Non, c'est dans la province de Smolensk. Ma future y avait d'abord été amenée par un uhlan, escortée de sa mère, d'une tante et d'une parente avec un grand fils, des Polonais pur sang... et il me l'a cédée. C'était un lieutenant, un fort gentil garçon. Il voulait d'abord l'épouser, mais il y renonça, car elle était boiteuse...

– Alors vous avez épousé une boiteuse ?

---

[1] Tu peux en être sûr.

s'exclama Kalganov.

– Oui. Tous deux me dissimulèrent la chose. Je croyais qu'elle sautillait... et que c'était de joie...

– La joie de vous épouser ? cria Kalganov d'une voix sonore.

– Parfaitement. Mais c'était pour une cause toute différente. Une fois mariés, le même soir, elle m'avoua tout et me demanda pardon. En sautant une mare, dans son enfance, elle s'était estropiée, hi ! hi ! »

Kalganov éclata d'un rire enfantin et se laissa tomber sur le canapé. Grouchegnka riait aussi. Mitia était au comble du bonheur.

« Il ne ment plus maintenant, dit Kalganov à Mitia. Il a été marié deux fois, c'est de sa première femme qu'il parle ; la seconde s'est enfuie et vit encore, le saviez-vous ?

– Vraiment ? dit Mitia en se tournant vers Maximov d'un air fort surpris.

– Oui, j'ai eu ce désagrément, elle s'est sauvée avec un *Moussié*. Elle avait, au préalable, fait transférer mon bien à son nom. « Tu es un

homme instruit, me dit-elle, tu trouveras toujours de quoi manger. » Puis elle m'a planté là. Un respectable ecclésiastique m'a dit un jour à ce sujet : « Si ta première femme boitait, la seconde avait le pied par trop léger. » Hi ! hi !

– Savez-vous, dit vivement Kalganov, que s'il ment, c'est uniquement pour faire plaisir ; il n'y a là nulle bassesse. Il m'arrive par instants de l'aimer. Il est vil, mais avec franchise. Qu'en pensez-vous ? Un autre s'avilit par intérêt, mais lui, c'est par naturel... Par exemple, il prétend que Gogol l'a mis en scène dans les *Âmes mortes*[1]. Vous vous rappelez, on y voit le propriétaire foncier Maximov fouetté par Nozdriov, qui est poursuivi « pour offense personnelle au propriétaire Maximov, avec des verges, en état d'ivresse ». Il prétend que c'est de lui qu'il s'agit et qu'on l'a fouetté. Est-ce possible ? Tchitchikov voyageait vers 1830, au plus tard, de sorte que les dates ne concordent pas. Il n'a pu être fouetté, à cette époque. »

---

[1] Les *Âmes mortes*, 1ère partie, ch. IV, Tchitchikov est le héros du célèbre « poème » de Gogol – 1842.

L'excitation de Kalganov, difficile à expliquer, n'en était pas moins sincère. Mitia prenait franchement son parti.

« Après tout, si, on l'a fouetté ! dit-il en riant.

– Ce n'est pas qu'on m'ait fouetté, mais comme ça, intervint Maximov.

– Qu'entends-tu par « comme ça » ? As-tu été fouetté, oui ou non ?

– *Ktora godzina, panie*[1] ? demanda d'un air d'ennui le *pan* à la pipe au *pan* aux longues jambes.

Celui-ci haussa les épaules ; aucun d'eux n'avait de montre.

« Laissez donc parler les autres ! Si vous vous ennuyez, ce n'est pas une raison pour imposer silence à tout le monde », fit Grouchegnka d'un air agressif.

Mitia commençait à comprendre. Le *pan* répondit cette fois avec une irritation visible.

« *Panie, ja nic nie mowie przeciw, nic nie*

[1] Quelle heure est-il, Monsieur ?

powiedzilem »[1].

– C'est bien, continue, cria-t-elle à Maximov. Pourquoi vous taisez-vous ?

– Mais il n'y a rien à raconter, ce sont des bêtises, reprit Maximov avec satisfaction et en minaudant un peu ; dans Gogol, tout cela est allégorique, car ses noms sont tous symboliques : Nozdriov ne s'appelait pas Nozdriov, mais Nossov ; quant à Kouvchinnikov, ça ne ressemble pas du tout, car il avait nom Chkvorniez. Fénardi s'appelait bien ainsi, seulement ce n'était pas un Italien, mais un Russe, Pétrov ; mam'selle Fénardi était jolie dans son maillot, sa jupe de paillettes courtes, et elle a bien pirouetté, mais pas quatre heures, seulement quatre minutes... et enchanté tout le monde.

– Mais pourquoi t'a-t-on fouetté ? hurla Kalganov.

– À cause de Piron, répondit Maximov.

– Quel Piron ? dit Mitia.

– Mais le célèbre écrivain français Piron. Nous

[1] Je ne m'y oppose pas, je n'ai rien dit.

avions bu, en nombreuse compagnie, dans un cabaret, à cette même foire. On m'avait invité, et je me mis à citer des épigrammes : « C'est toi, Boileau, quel drôle de costume ! » Boileau répond qu'il va au bal masqué, c'est-à-dire au bain, hi ! hi ! et ils prirent cela pour eux. Et moi d'en citer vite une autre, mordante et bien connue des gens instruits :

Tu es Sapho et moi Phaon, j'en conviens,
Mais à mon grand chagrin
De la mer tu ignores le chemin[1].

Ils s'offensèrent encore davantage et me dirent des sottises ; par malheur, pensant arranger les choses, je leur contai comment Piron, qui ne fut pas reçu à l'Académie, fit graver sur son tombeau cette épitaphe pour se venger :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

---

[1] Batiouchkov, « *Madrigal à une nouvelle Sapho* » – 1809.

C’est alors qu’ils me fustigèrent.

– Mais pourquoi, pourquoi ?

– À cause de mon savoir. Il y a bien des motifs pour lesquels on peut fouetter un homme, conclut sentencieusement Maximov.

– Assez, c’est idiot, j’en ai plein le dos ; moi qui croyais que ce serait drôle ! » trancha Grouchegnka.

Mitia s’effara et cessa de rire. Le *pan* aux longues jambes se leva et se mit à marcher de long en large, de l’air arrogant d’un homme qui s’ennuie dans une compagnie qui n’est pas la sienne.

« Comme il marche ! » fit Grouchegnka d’un air méprisant.

Mitia s’inquiéta ; de plus, il avait remarqué que le *pan* à la pipe le regardait avec irritation.

« *Panie*, s’écria-t-il, buvons ! »

Il invita aussi l’autre qui se promenait et remplit trois verres de champagne.

« À la Pologne, *panowie*[1], je bois à votre Pologne !

– *Bardzo mi to milo, panie, wypijem*[2], dit le *pan* à la pipe d'un air important, mais affable.

– Et l'autre *pan* aussi ; comment s'appelle-t-il ?... Prenez un verre, *Jasnie Wielmozny*[3].

– Pan Wrublewski, souffla l'autre.

Pan Wrublewski s'approcha de la table en se dandinant.

« À la Pologne, *panowie*, hourra ! » cria Mitia en levant son verre.

Ils trinquèrent. Mitia remplit de nouveau les trois verres.

« Maintenant, à la Russie, *panowie*, et soyons frères.

– Verse-nous-en aussi, dit Grouchegnka, je veux boire à la Russie.

– Moi aussi, fit Kalganov.

– Et moi donc, appuya Maximov, je boirai à la

---

[1] Messieurs.

[2] Cela m'est très agréable, Monsieur ; buvons.

[3] Illustrissime.

vieille petite grand-maman.

– Nous allons tous boire à sa santé, cria Mitia. Patron, une bouteille ! »

On apporta les trois bouteilles qui restaient.

« À la Russie ! hourra ! »

Tous burent, sauf les *panowie*. Grouchegnka vida son verre d'un trait.

« Eh bien ! *Panowie*, c'est ainsi que vous êtes ? »

Pan Wrublewski prit son verre, l'éleva et dit d'une voix aiguë :

« À la Russie dans ses limites de 1772 !

– *O to bardzo piçknie* ! »[1] approuva l'autre *pan*.

Tous deux vidèrent leurs verres.

« Vous êtes des imbéciles, *panowie* ! dit brusquement Mitia.

– *Panie !* s'exclamèrent les deux Polonais en se dressant comme des coqs. *Pan* Wrublewski surtout était indigné.

---

[1] Voilà qui va bien.

– *Ale nie mozno mice slabosc do swego kraju* ?[1]

– Silence ! Pas de querelle ! » cria impérieusement Grouchegnka en tapant du pied.

Elle avait le visage enflammé, les yeux étincelants. L'effet du vin se faisait sentir. Mitia prit peur.

Panowie, pardonnez. C'est ma faute. *Pan* Wrublewski, je ne le ferai plus !...

– Mais tais-toi donc, assieds-toi, imbécile ! » ordonna Grouchegnka.

Tout le monde s'assit et se tint coi.

« Messieurs, je suis cause de tout ! reprit Mitia, qui n'avait rien compris à la sortie de Grouchegnka. Eh bien, qu'allons-nous faire... pour nous égayer ?

– En effet, on s'embête ici, dit nonchalamment Kalganov.

– Si l'on jouait aux cartes, comme tout à l'heure... hi ! hi !

– Aux cartes ? Bonne idée ! approuva Mitia...

---

[1] Peut-on ne pas aimer son pays ?

Si les *panowie* y consentent.

– *Pozno, panie*[1], répondit de mauvaise grâce le *pan* à la pipe.

– C'est vrai, appuya *pan* Wrublewski.

– Quels tristes convives ! s'exclama Grouchegnka dépitée. Ils distillent l'ennui et veulent l'imposer aux autres. Avant ton arrivée, Mitia, ils n'ont pas soufflé mot, ils faisaient les fiers.

– Ma déesse, répliqua le *pan* à la pipe, *co mowisz to sie stanie. Widze nielaskie, jestem smutny. Jestem gotow*[2], dit-il à Mitia.

– Commence, *panie*, dit celui-ci en détachant de sa liasse deux billets de cent roubles qu'il mit sur la table. Je veux te faire gagner beaucoup d'argent. Prends les cartes et tiens la banque !

– Il faut jouer avec les cartes du patron, dit gravement le petit *pan*.

– *To najlepsz y sposob*[3], approuva *pan*

---

[1] Il est tard, Monsieur.

[2] Tu dis vrai. C'est ta froideur qui me rend triste. Je suis prêt.

[3] Cela vaut mieux.

Wrublewski.

– Les cartes du patron, soit ! C'est très bien, *panowie !* Des cartes.

Le patron apporta un jeu de cartes cacheté et annonça à Mitia que les filles se rassemblaient, que les Juifs allaient bientôt venir, mais que la charrette aux provisions n'était pas encore arrivée. Mitia courut aussitôt dans la chambre voisine pour donner des ordres. Il n'y avait encore que trois filles, et Marie n'était pas encore là. Il ne savait trop que faire et prescrivit seulement de distribuer aux filles les friandises et les bonbons de la caisse.

« Et de la *vodka* pour André ! ajouta-t-il, je l'ai offensé. »

C'est alors que Maximov, qui l'avait suivi, le toucha à l'épaule en chuchotant :

« Donnez-moi cinq roubles, je voudrais jouer aussi, hi ! hi !

– Parfaitement. En voilà dix. Si tu perds, reviens me trouver...

– Très bien », murmura tout joyeux Maximov, qui rentra au salon.

Mitia revint peu après et s'excusa de s'être fait attendre. Les *panowie* avaient déjà pris place et décacheté le jeu, l'air beaucoup plus aimable et presque gracieux. Le petit pan fumait une nouvelle pipe et se préparait à battre les cartes ; son visage avait quelque chose de solennel.

Na miejsca, panowie ![1] s'écria pan Wrublewski.

– Je ne veux plus jouer, déclara Kalganov, j'ai déjà perdu cinquante roubles tout à l'heure.

– Le *pan* a été malheureux, mais la chance peut tourner, insinua le *pan* à la pipe.

– Combien y a-t-il en banque ? demanda Mitia.

– *Slucham, pante, moze sto, moze dwiescie*[2], autant que tu voudras ponter.

– Un million ! dit Mitia en riant.

– Le capitaine a peut-être entendu parler de *pan* Podwysocki ?

– Quel Podwysocki ?

---

[1] À vos places, Messieurs.

[2] Peut-être cent roubles, peut-être deux cents.

– À Varsovie, la banque tient tous les enjeux. Survint Podwysocki, il voit des milliers de pièces d'or, il ponte. Le banquier dit : *Panie* Podwysocki, joues-tu avec de l'or, ou *na honor* ?[1] – *Na honor, panie*, dit Podwysocki. – Tant mieux. Le banquier coupe, Podwysocki ramasse les pièces d'or. « Attends, *panie* », dit le banquier. Il ouvre un tiroir et lui donne un million : « Prends, voilà ton compte ! » La banque était d'un million. – « Je l'ignorais, dit Podwysocki. – *Panie* Podwysocki, fit le banquier, nous avons joué tous les deux *na honor*. » Podwysocki prit le million.

– Ce n'est pas vrai, dit Kalganov.

– *Panie Kalganov, w slachetnoj kompanji tak mowic nieprzystoi*[2].

– Comme si un joueur polonais allait donner comme ça un million ! s'exclama Mitia, mais il se reprit aussitôt. Pardon, *panie*, j'ai de nouveau tort, certainement, il donnera un million *na honor*, l'honneur polonais. Voici dix roubles sur

---

[1] Sur l'honneur.

[2] En bonne compagnie, on ne parle pas sur ce ton.

le valet.

– Et moi un rouble sur la dame de cœur, la jolie petite *panienka*, déclara Maximov, et, comme pour la dissimuler aux regards, il s'approcha de la table et fit dessus un signe de croix.

Mitia gagna, le rouble aussi.

« Je double ! cria Mitia.

– Et moi, encore un petit rouble, un simple petit rouble, murmura béatement Maximov, enchanté d'avoir gagné.

– Perdu ! cria Mitia. Je double ! »

Il perdit encore.

« Arrêtez-vous », dit tout à coup Kalganov.

Mitia doublait toujours sa mise, mais perdait à chaque coup. Et les « petits roubles » gagnaient toujours.

« Tu as perdu deux cents roubles, *panie*. Est-ce que tu pontes encore ? demanda le pan à la pipe.

– Comment, déjà deux cents ? Soit, encore deux cents ! »

Mitia allait poser les billets sur la dame, lorsque Kalganov la couvrit de sa main.

« Assez ! cria-t-il de sa voix sonore.

– Qu'avez-vous ? fit Mitia.

– Assez, je ne veux pas ! Vous ne jouerez plus.

– Pourquoi ?

– Parce que. Cessez, allez-vous-en ! Je ne vous laisserai plus jouer. »

Mitia le regardait avec étonnement.

« Laisse, Mitia, il a peut-être raison ; tu as déjà beaucoup perdu », proféra Grouchegnka d'un ton singulier.

Les deux *panowie* se levèrent, d'un air très offensé.

– *Zartujesz, panie* ?[1] fit le plus petit en fixant sévèrement Kalganov.

– *Jak pan smisz to robic* ?[2] s'emporta à son tour Wrublewski.

– Pas de cris, pas de cris ! Ah ! les coqs

---

[1] Tu plaisantes ?

[2] Que faites-vous, de quel droit ?

d'Inde ! » s'écria Grouchegnka.

Mitia les regardait tous à tour de rôle ; il lut sur le visage de Grouchegnka une expression qui le frappa, en même temps qu'une idée nouvelle et étrange lui venait à l'esprit.

« *Pani Agrippina !* » commença le petit *pan* rouge de colère.

Tout à coup, Mitia s'approcha de lui et le frappa à l'épaule.

– *Jasnie Wielmozny*, deux mots.

– *Czego checs, panie* ?[1] »

– Passons dans la pièce voisine, je veux te dire deux mots qui te feront plaisir. »

Le petit *pan* s'étonna et regarda Mitia avec appréhension ; mais il consentit aussitôt, à condition que *pan* Wrublewski l'accompagnerait.

« C'est ton garde du corps ? Soit, qu'il vienne aussi, sa présence est d'ailleurs nécessaire... Allons, *panowie !*

– Où allez-vous ? demanda Grouchegnka inquiète.

---

[1] Que désires-tu ?

– Nous reviendrons dans un instant », répondit Mitia.

Son visage respirait la résolution et le courage, il avait un tout autre air qu'une heure auparavant, à son arrivée. Il conduisit les *panowie* non dans la pièce à droite où se rassemblait le chœur, mais dans une chambre à coucher, encombrée de malles, de coffres, avec deux grands lits et une montagne d'oreillers. Dans un coin, une bougie brûlait sur une petite table. Le *pan* et Mitia s'y installèrent vis-à-vis l'un de l'autre, *pan* Wrublewski à côté d'eux, les mains derrière le dos. Les Polonais avaient l'air sévère, mais intrigué.

« *Czem mogie panu sluz yc* ?[1] murmura le plus petit.

– Je serai bref, *panie* ; voici de l'argent – il exhiba sa liasse –, si tu veux trois mille roubles, prends-les et va-t'en. »

Le *pan* le regardait attentivement.

---

[1] Qu'y a-t-il pour le service de Monsieur ?

« *Trz y tysiace, panie* ? »[1] Il échangea un coup d'œil avec Wrublewski.

– Trois mile, *panowie*, trois mille ! Écoute, je vois que tu es un homme avisé. Prends trois mille roubles et va-t'en au diable avec Wrublewski, entends-tu ? Mais tout de suite, à l'instant même et pour toujours ! Tu sortiras par cette porte. Je te porterai ton pardessus ou ta pelisse. On attellera pour toi une *troïka*, et bonsoir, hein ? »

Mitia attendait la réponse avec assurance. Le visage du *pan* prit une expression des plus décidées.

« Et les roubles ?

– Voici, *panie* : cinq cents roubles d'arrhes, tout de suite et deux mille cinq cents demain à la ville. Je jure sur l'honneur que tu les auras, fallût-il les prendre sous terre ! »

Les Polonais échangèrent un nouveau regard. Le visage du plus petit devint hostile.

– Sept cents, sept cents tout de suite ! ajouta Mitia, sentant que l'affaire tournait mal. Eh bien,

---

[1] Trois mille, Monsieur ?

panie, tu ne me crois pas ? Je ne puis te donner les trois milles roubles à la fois. Tu reviendrais demain auprès d'elle. D'ailleurs, je ne les ai pas sur moi, ils sont en ville, balbutia-t-il, perdant courage à chaque mot, ma parole, dans une cachette... »

Un vif sentiment d'amour-propre brilla sur le visage du petit *pan*.

« *Cz ynie potrzebujesz jeszcze czego* ?[1] demanda-t-il ironiquement. Fi ! quelle honte ! Il cracha de dégoût. *Pan* Wrublewski l'imita.

– Tu craches, *panie*, fit Mitia, désolé de son échec, parce que tu penses tirer davantage de Grouchegnka. Vous êtes des idiots tous les deux !

– *Jestem do z ywego dotkniety* ![2] dit le petit *pan*, rouge comme une écrevisse.

Au comble de l'indignation, il sortit de la chambre avec Wrublewski qui se dandinait. Mitia les suivit tout confus. Il craignait Grouchegnka, pressentant que le *pan* allait se plaindre. C'est ce

[1] C'est tout ce que tu veux ?

[2] Je suis extrêmement offensé !

qui arriva. D'un air théâtral, il se campa devant Grouchegnka et répéta :

« *Pani Agrippina, jestem do z ywego dotkniety !* »

Mais Grouchegnka, comme piquée au vif, perdit patience, et rouge de colère :

« Parle russe, tu m'embêtes avec ton polonais ! Tu parlais russe autrefois, l'aurais-tu oublié en cinq ans ?

– *Pani Agrippina*...

– Je m'appelle Agraféna, je suis Grouchegnka ! Parle russe si tu veux que je t'écoute ! »

Le *pan* suffoqué bredouilla avec emphase, en écorchant les mots :

Pani Agraféna, je suis venu pour oublier le passé et tout pardonner jusqu'à ce jour...

– Comment pardonner ? C'est pour me pardonner que tu es venu ? l'interrompit Grouchegnka en se levant.

– Oui, *pani*, car j'ai le cœur généreux. Mais *ja*

bylem zdiwiony[1], à la vue de tes amants. *Pan* Mitia m'a offert trois mille roubles pour que je m'en aille. Je lui ai craché à la figure.

– Comment ? Il t'offrait de l'argent pour moi ? C'est vrai, Mitia ? Tu as osé ? Suis-je donc à vendre ?

– *Panie*, *panie*, fit Mitia, elle est pure et je n'ai jamais été son amant ! Tu as menti...

– Tu as le front de me défendre devant lui ? Ce n'est pas par vertu que je suis restée pure, ni par crainte de Kouzma, c'était pour avoir le droit de traiter un jour cet homme de misérable. A-t-il vraiment refusé ton argent ?

– Au contraire, il l'acceptait ; seulement, il voulait les trois mille roubles tout de suite, et je ne lui donnais que sept cents roubles d'arrhes.

– C'est clair ; il a appris que j'ai de l'argent, voilà pourquoi il veut m'épouser !

– *Pani Agrippina*, je suis un chevalier, un *szlachcic* polonais, et non un *lajdak*. Je suis venu pour t'épouser, mais je ne trouve plus la même

[1] J'ai été étonné.

pani ; celle d'aujourd'hui est *uparty*[1] et effrontée.

– Retourne d'où tu viens ! Je vais dire qu'on te chasse d'ici ! Sotte que j'étais de me tourmenter pendant cinq ans ! Mais ce n'était pas pour lui que je me tourmentais, c'était ma rancune que je chérissais. D'ailleurs, mon amant n'était pas comme ça. On dirait son père ! Où t'es-tu commandé une perruque ? L'autre riait, chantait, c'était un faucon, tu n'es qu'une poule mouillée ! Et moi qui ai passé cinq ans dans les larmes ! Quelle sotte créature j'étais ! »

Elle retomba sur le fauteuil et cacha son visage dans ses mains. À ce moment, dans la salle voisine, le chœur des filles enfin rassemblé entonna une chanson de danse hardie.

« Quelle abomination ! s'exclama *pan* Wrublewski. Patron, chasse-moi ces effrontées ! »

Devinant aux cris qu'on se querellait, le patron qui guettait depuis longtemps à la porte, entra aussitôt.

---

[1] Entêtée.

« Qu'est-ce que tu as à brailler ? demanda-t-il à Wrublewski.

– Espèce d'animal !

– Animal ? Avec quelles cartes jouais-tu tout à l'heure ? Je t'ai donné un jeu tout neuf, qu'en as-tu fait ? Tu as employé des cartes truquées ! Ça pourrait te mener en Sibérie, sais-tu, car cela vaut la fausse monnaie... »

Il alla tout droit au canapé, mit la main entre le dossier et un coussin, en retira le jeu cacheté.

– Le voilà, mon jeu, intact ! » Il l'éleva en l'air et le montra aux assistants. « Je l'ai vu opérer et substituer ses cartes aux miennes. Tu es un coquin, et non un *pan*.

– Et moi, j'ai vu l'autre *pan* tricher deux fois ! » dit Kalganov.

Grouchegnka joignit les mains en rougissant.

« Seigneur, quel homme est-il devenu ! Quelle honte, quelle honte !

– Je m'en doutais », fit Mitia.

Alors *pan* Wrublewski, confus et exaspéré, cria à Grouchegnka, en la menaçant du poing :

« Putain ! »

Mitia s'était déjà jeté sur lui ; il le saisit à bras-le-corps, le souleva, le porta en un clin d'œil dans la chambre où ils étaient déjà entrés.

« Je l'ai déposé sur le plancher ! annonça-t-il en rentrant essoufflé. Il se débat, la canaille, mais il ne reviendra pas !... »

Il ferma un battant de la porte et, tenant l'autre ouvert, il cria au petit *pan* :

Jasnie Wielmozny, si vous voulez le suivre, je vous en prie !

– Dmitri Fiodorovitch, dit Tryphon Borissytch, reprends-leur donc ton argent ! C'est comme s'ils t'avaient volé.

– Moi, je leur fais cadeau de mes cinquante roubles, déclara Kalganov.

– Et moi, de mes deux cents. Que ça leur serve de consolation !

– Bravo, Mitia ! Brave cœur ! » cria Grouchegnka d'un ton où perçait une vive irritation.

Le petit *pan*, rouge de colère, mais qui n'avait rien perdu de sa dignité, se dirigea vers la porte ;

tout à coup, il s'arrêta et dit à Grouchegnka :

Panie, jezeli chec pojsc za mno, idzmy, jezeli nie, bywaj zdrowa »[1].

Suffoquant d'indignation et d'amour-propre blessé, il sortit d'un pas grave. Sa vanité était extrême ; même après ce qui s'était passé, il espérait encore que la *pani* le suivrait. Mitia ferma la porte.

« Enfermez-les à clef », dit Kalganov.

Mais la serrure grinça de leur côté, ils s'étaient enfermés eux-mêmes.

« Parfait ! cria Grouchegnka impitoyable. Il ne l'ont pas volé ! »

[1] Si tu veux me suivre, viens, sinon adieu.

VIII

Délire

Alors commença presque une orgie, une fête à tout casser, Grouchegnka, la première, demanda à boire :

« Je veux m'enivrer comme l'autre fois, tu te souviens, Mitia, lorsque nous fîmes connaissance ! »

Mitia délirait presque, il pressentait « son bonheur ». D'ailleurs, Grouchegnka le renvoyait à chaque instant :

« Va t'amuser, dis-leur de danser et de se divertir, comme alors ! »

Elle était surexcitée. Le chœur se rassemblait dans la pièce voisine. Celle où ils se tenaient était exiguë, séparée en deux par un rideau d'indienne ; derrière, un immense lit avec un édredon et une montagne d'oreillers. Toutes les

pièces d'apparat de cette maison possédaient un lit. Grouchegnka s'installa à la porte : c'est de là qu'elle regardait le chœur et les danses, lors de leur première fête. Les mêmes filles se trouvaient là, les Juifs avec leurs violons et leurs cithares étaient arrivés, ainsi que la fameuse charrette aux provisions. Mitia se démenait parmi tout ce monde. Des hommes et des femmes survenaient, qui s'étaient réveillés et flairaient un régal monstre, comme l'autre fois. Mitia saluait et embrassait les connaissances, versait à boire à tout venant. Seules les filles appréciaient le champagne, les gars préféraient le rhum et le cognac, surtout le punch. Mitia ordonna de faire du chocolat pour les filles et de tenir bouillants toute la nuit trois samovars pour offrir le thé et le punch à tous ceux qui en voudraient. Bref, ce fut une ribote extravagante. Mitia se sentait là dans son élément et s'animait à mesure que le désordre augmentait. Si un de ses invités lui avait alors demandé de l'argent, il eût sorti sa liasse et distribué à droite et à gauche sans compter. Voilà sans doute pourquoi le patron Tryphon Borissytch, qui avait renoncé à se coucher, ne le

quittait presque pas. Il ne buvait guère (un verre de punch en tout), veillant soigneusement, à sa façon, aux intérêts de Mitia. Quand il le fallait, il l'arrêtait, câlin et obséquieux, et le sermonnait, l'empêchant de distribuer comme « alors » aux croquants « des cigares, du vin du Rhin » et, Dieu préserve, de l'argent. Il s'indignait de voir les filles croquer des bonbons, siroter des liqueurs.

« Elles sont pleines de poux, Dmitri Fiodorovitch, si je leur flanquais mon pied quelque part, ce serait encore leur faire honneur. »

Mitia se rappela André et lui fit porter du punch : « Je l'ai offensé tout à l'heure », répétait-il d'une voix attendrie. Kalganov refusa d'abord de boire et le chœur lui déplut beaucoup, mais après avoir absorbé deux verres de champagne, il devint fort gai et trouva tout parfait, les chants comme la musique. Maximov, béat et gris, était collé à ses semelles. Grouchegnka, à qui le vin montait à la tête, désignait Kalganov à Mitia : « Quel gentil garçon ! » Et Mitia courait les embrasser tous les deux. Il pressentait bien des choses ; elle ne lui avait encore rien dit de pareil

et retardait le moment des aveux ; parfois seulement, elle lui jetait un regard ardent. Tout à coup, elle le prit par la main, le fit asseoir à côté d'elle.

« Comment es-tu entré tout à l'heure ? J'ai eu si peur ! Tu voulais me céder à lui, hein ? Est-ce vrai ?

– Je ne voulais pas troubler ton bonheur ! »

Mais elle ne l'écoutait pas.

« Eh bien va, amuse-toi, ne pleure pas, je t'appellerai de nouveau. »

Il la quitta, elle se remit à écouter les chansons, à regarder les danses, tout en le suivant des yeux ; au bout d'un quart d'heure, elle le rappela.

« Mets-toi là, raconte-moi comment tu as appris mon départ, qui t'en a informé le premier ? »

Mitia entama un récit incohérent ; parfois, il fronçait les sourcils et s'arrêtait.

« Qu'as-tu ? lui demandait-elle.

– Rien... J'ai laissé là-bas un malade. Pour qu'il guérisse, pour savoir qu'il guérira, je

donnerais dix ans de ma vie !

– Laisse-le tranquille, ton malade. Alors tu voulais te tuer demain, nigaud ; pourquoi ? J'aime les écervelés comme toi, murmura-t-elle, la voix un peu pâteuse. Alors tu es prêt à tout pour moi ? Hein ? Et tu voulais vraiment en finir demain ? Attends, je te dirai peut-être un gentil petit mot... pas aujourd'hui, demain. Tu préférerais aujourd'hui ? Non, je ne veux pas... Va t'amuser. »

Une fois, pourtant, elle l'appela d'un air soucieux.

« Pourquoi es-tu triste ? Car tu es triste, je le vois, ajouta-t-elle, les yeux dans les siens. Tu as beau embrasser les moujiks, te démener, je m'en aperçois. Puisque je suis gaie, sois-le aussi... J'aime quelqu'un ici, devine qui ?... Regarde, il s'est endormi, le pauvre, il est gris. »

Elle parlait de Kalganov qui sommeillait sur le canapé, en proie aux fumées de l'ivresse et plus encore à une angoisse indéfinissable. Les chansons des filles, qui, à mesure qu'elles buvaient, devenaient par trop lascives et

effrontées, avaient fini par le dégoûter. De même les danses ; deux filles, déguisées en ours, étaient « montrées » par Stépanide, une gaillarde armée d'un bâton. « Hardi, Marie, criait-elle, sinon, gare ! » Finalement, les ours roulèrent sur le plancher d'une façon indécente, aux éclats de rire d'un public grossier.

« Qu'ils s'amusent, qu'ils s'amusent ! dit sentencieusement Grouchegnka d'un air de béatitude, c'est leur jour, pourquoi ne se divertiraient-ils pas ? »

Kalganov regardait d'un air dégoûté :

« Comme ces mœurs populaires sont basses ! » déclara-t-il en s'écartant.

Il fut choqué surtout par une chanson « nouvelle » avec un refrain gai, où un seigneur en voyage questionnait les filles :

Le Seigneur demanda aux filles :
M'aimez-vous, m'aimez-vous, les filles ?

Mais celles-ci trouvent qu'on ne peut l'aimer :

Le seigneur me rossera.
Moi, je ne l'aimerai pas.

Puis ce fut le tour d'un tzigane, qui n'est pas plus heureux :

Le tzigane sera un voleur,
Moi, je verserai des pleurs.

D'autres personnages défilent, posant la même question, jusqu'à un soldat, repoussé avec mépris :

Le soldat portera le sac,
Moi, derrière lui, je...

Suivait un vers des plus cyniques, chanté ouvertement et qui faisait fureur parmi les auditeurs. On finissait par le marchand :

Le marchand demanda aux filles :

M'aimez-vous, m'aimez-vous, les filles ?

Elles l'aiment beaucoup, car

Le marchand trafiquera,
Moi, je serai la maîtresse.

Kalganov se fâcha :

« Mais c'est une chanson toute récente ! Qui diantre la leur a apprise ! Il n'y manque qu'un Juif ou un entrepreneur de chemins de fer : ils l'eussent emporté sur tous les autres ! »

Presque offensé, il déclara qu'il s'ennuyait, s'assit sur le canapé et s'assoupit. Son charmant visage, un peu pâli, reposait sur le coussin.

« Regarde comme il est gentil, dit Grouchegnka à Mitia : je lui ai passé la main dans les cheveux, on dirait du lin... »

Elle se pencha sur lui avec attendrissement et le baisa au front. Kalganov ouvrit aussitôt les yeux, la regarda, se leva, demanda d'un air préoccupé :

« Où est Maximov ?

– Voilà qui il lui faut ! dit Grouchegnka en riant. Reste avec moi une minute. Mitia, va lui chercher son Maximov. »

Celui-ci ne quittait pas les filles, sauf pour aller se verser des liqueurs. Il avait bu deux tasses de chocolat. Il accourut, le nez écarlate, les yeux humides et doux, et déclara qu'il allait danser la « sabotière ».

« Dans mon enfance on m'a enseigné ces danses mondaines...

– Suis-le, Mitia, je le regarderai danser d'ici.

– Moi aussi, je vais le regarder, s'exclama Kalganov, déclinant naïvement l'invitation de Grouchegnka à rester avec elle.

Et tous allèrent voir. Maximov dansa, en effet, mais n'eut guère de succès, sauf auprès de Mitia. Sa danse consistait à sautiller avec force contorsions, les semelles en l'air ; à chaque saut, il frappait sa semelle de la main. Cela déplut à Kalganov, mais Mitia embrassa le danseur.

« Merci. Tu dois être fatigué : veux-tu des bonbons ? un cigare, peut-être ?

– Une cigarette.

– Veux-tu boire ?

– J'ai pris des liqueurs... N'avez-vous pas des bonbons au chocolat ?

– Il y en a un monceau sur la table, choisis, mon ange !

– Non, j'en voudrais à la vanille... pour les vieillards... hi ! hi !

– Non, frère, il n'y en a pas comme ça.

– Écoutez, fit le vieux en se penchant à l'oreille de Mitia, cette fille-là, Marie, hi ! hi ! je voudrais bien faire sa connaissance, grâce à votre bonté...

– Voyez-vous ça ! Tu veux rire, camarade.

– Je ne fais de mal à personne, murmura piteusement Maximov.

– Ça va bien. Ici, camarade, on se contente de chanter et de danser. Après tout, si le cœur t'en dit ! En attendant, régale-toi, bois, amuse-toi. As-tu besoin d'argent ?

– Après, peut-être, avoua Maximov en souriant.

– Bien, bien. »

Mitia avait la tête en feu. Il sortit sur la galerie qui entourait une partie du bâtiment. L'air frais lui fit du bien. Seul dans l'obscurité, il se prit la tête à deux mains. Ses idées éparses se groupèrent soudain, et tout s'éclaira d'une terrible lumière... « Si je dois me tuer, c'est maintenant ou jamais », songea-t-il.

Prendre un pistolet et en finir dans ce coin sombre ! Il demeura près d'une minute indécis. En venant à Mokroïé, il avait sur la conscience la honte, le vol commis, le sang versé ; néanmoins, il se sentait plus à l'aise : tout était fini, Grouchegnka, cédée à un autre, n'existait plus pour lui. Sa décision avait été facile à prendre, elle paraissait du moins inévitable, car pourquoi eût-il vécu désormais ? Mais la situation n'était plus la même. Ce fantôme terrible, cet homme fatal, l'amant d'autrefois, avait disparu sans laisser de traces. L'apparition redoutable devenait un fantoche grotesque qu'on enfermait à clef. Grouchegnka avait honte et il devinait à ses yeux qui elle aimait. Il suffisait maintenant de vivre, et c'était impossible, ô malédiction ! « Seigneur,

priait-il mentalement, ressuscite celui qui gît près de la palissade ! Éloigne de moi cet amer calice ! Car tu as fait des miracles pour des pécheurs comme moi !... Et si le vieillard vit encore ? Oh alors, je laverai la honte qui pèse sur moi, je restituerai l'argent dérobé, je le prendrai sous terre... L'infamie n'aura laissé de traces que dans mon cœur pour toujours. Mais non, ce sont des rêves impossibles ! Ô malédiction ! »

Un rayon d'espoir lui apparaissait pourtant dans les ténèbres. Il courut dans la chambre vers elle, vers sa reine pour l'éternité. « Une heure, une minute de son amour ne valent-elles pas le reste de la vie, fût-ce dans les tortures de la honte ? La voir, l'entendre, ne penser à rien, oublier tout, au moins pour cette nuit, pour une heure, pour un instant ! » En rentrant, il rencontra le patron, qui lui parut morne et soucieux.

« Eh bien, Tryphon, tu me cherchais ? »

Le patron parut gêné.

« Mais non, pourquoi vous chercherais-je ? Où étiez-vous ?

– Que signifie cet air maussade ? Serais-tu

fâché ? Attends, tu vas pouvoir te coucher... Quelle heure est-il ?

– Il doit être trois heures passées.

– Nous finissons, nous finissons.

– Mais ça ne fait rien. Amusez-vous tant que vous voudrez... »

« Qu'est-ce qu'il lui prend ? » songea Mitia, en courant dans la salle de danse.

Grouchegnka n'y était plus. Dans la chambre bleue, Kalganov sommeillait sur le canapé. Mitia regarda derrière les rideaux. Assise sur une malle, la tête penchée sur le lit, elle pleurait à chaudes larmes en s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Elle fit signe à Mitia d'approcher et lui prit la main.

« Mitia, Mitia, je l'aimais ! Je n'ai pas cessé de l'aimer durant cinq ans. Était-ce lui ou ma rancune ? C'était lui, oh, c'était lui ! J'ai menti en disant le contraire !... Mitia, j'avais dix-sept ans alors, il était si tendre, si gai, il me chantait des chansons... Ou bien était-ce moi, sotte gamine, qui le voyais ainsi ?... Maintenant, ce n'est plus du tout le même. Sa figure a changé, je ne le reconnaissais pas. En venant ici, je songeais tout

le temps : « Comment vais-je l'aborder, que lui dirai-je, quels regards échangerons-nous ?... » Mon âme défaillait... et ce fut comme si je recevais un baquet d'eau sale. On aurait dit un maître d'école qui fait des embarras, si bien que je demeurai stupide. Je crus d'abord que la présence de son long camarade le gênait. Je songeais en les regardant : « Pourquoi ne trouvé-je rien à lui dire ? » Sais-tu, c'est sa femme qui l'a gâté, celle pour laquelle il m'a lâchée... Elle l'a changé du tout au tout. Mitia, quelle honte ! Oh ! que j'ai honte, Mitia, honte pour toute ma vie ! Maudites soient ces cinq années ! »

Elle fondit de nouveau en larmes, sans lâcher la main de Mitia.

« Mitia, mon chéri, ne t'en va pas, je veux te dire un mot, murmura-t-elle en relevant la tête. Écoute, dis-moi qui j'aime. J'aime quelqu'un ici, qui est-ce ? » Un sourire brilla sur son visage gonflé de pleurs. « À son entrée, mon cœur a défailli. Sotte, voici celui que tu aimes », me dit mon cœur. Tu parus et tout s'illumina. « De qui a-t-il peur ? » pensai-je. Car tu avais peur, tu ne pouvais pas parler. « Ce n'est pas d'eux qu'il a

peur, est-ce qu'un homme peut l'effrayer ? C'est de moi, de moi seule. » Car Fénia t'a raconté, nigaud, ce que j'avais crié à Aliocha par la fenêtre : « J'ai aimé Mitia durant une heure et je pars aimer... un autre. » Mitia, comment ai-je pu penser que j'en aimerais un autre après toi ? Me pardonnes-tu, Mitia ? M'aimes-tu ? M'aimes-tu ? »

Elle se leva, lui mit ses mains aux épaules. Muet de bonheur, il contemplait ses yeux, son sourire ; tout à coup il la prit dans ses bras.

« Tu me pardonnes de t'avoir fait souffrir ? C'est par méchanceté que je vous torturais tous. C'est par méchanceté que j'ai affolé le vieux... Te rappelles-tu le verre que tu as cassé chez moi ? Je m'en suis souvenue, j'en ai fait autant aujourd'hui en buvant à « mon cœur vil ». Mitia, pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? Après un baiser, tu me regardes, tu m'écoutes... À quoi bon ? Embrasse-moi plus fort, comme ça. Il ne faut pas aimer à moitié ! Je serai maintenant ton esclave, ton esclave pour la vie ! Il est doux d'être esclave ! Embrasse-moi ! Fais-moi souffrir, fais de moi ce qu'il te plaira... Oh ! il

faut me faire souffrir... Arrête, attends, après, pas comme ça. » Et elle le repoussa tout à coup. « Va-t'en, Mitia, je vais boire, je veux m'enivrer, je danserai ivre, je le veux, je le veux. »

Elle se dégagea et sortit. Mitia la suivit en chancelant. « Quoi qu'il arrive, n'importe, je donnerais le monde entier pour cet instant », pensait-il. Grouchegnka but d'un trait un verre de champagne qui l'étourdit. Elle s'assit dans un fauteuil en souriant de bonheur. Ses joues se colorèrent et sa vue se troubla. Son regard passionné fascinait : Kalganov lui-même en subit le charme et s'approcha d'elle.

« As-tu senti quand je t'ai embrassé tout à l'heure, pendant que tu dormais ? murmura-t-elle. Je suis ivre maintenant, et toi ? Pourquoi ne bois-tu pas, Mitia ? J'ai bu, moi...

– Je suis déjà ivre... de toi, et je veux l'être de vin. »

Il but encore un verre et, à sa grande surprise, ce dernier verre le grisa tout à coup, lui qui avait supporté la boisson jusqu'alors. À partir de ce moment, tout tourna autour de lui, comme dans le

délire. Il marchait, riait, parlait à tout le monde, ne se connaissait plus. Seul un sentiment ardent se manifestait en lui par moments : il croyait avoir « de la braise dans l'âme », ainsi qu'il se le rappela par la suite. Il s'approchait d'elle, la contemplait, l'écoutait... Elle devint fort loquace, appelant chacun, attirant quelque fille du chœur, qu'elle renvoyait après l'avoir embrassée, ou parfois avec un signe de croix. Elle était prête à pleurer. Le « petit vieux », comme elle appelait Maximov, la divertissait fort. À chaque instant, il venait lui baiser la main, et il finit par danser de nouveau en s'accompagnant d'une vieille chanson au refrain entraînant :

Le cochon, khriou, khriou, khriou,
La génisse, meuh, meuh, meuh,
Le canard, coin, coin, coin,
L'oie, ga, ga, ga,
La poulette courait dans la chambre,
Tiouriou-riou s'en allait chantant.

« Donne-lui quelque chose, Mitia, il est

pauvre. Ah ! les pauvres, les offensés !... Sais-tu quoi, Mitia ? Je veux entrer au couvent. Sérieusement, j'y entrerai. Je me rappellerai toute ma vie ce que m'a dit Aliocha aujourd'hui. Dansons maintenant. Demain au couvent, aujourd'hui au bal. Je veux faire des folies, bonnes gens, Dieu me le pardonnera. Si j'étais Dieu, je pardonnerais à tout le monde : « Mes chers pécheurs, je fais grâce à tous. » J'irais implorer mon pardon : « Pardonnez à une sotte, bonne gens. » Je suis une bête féroce, voilà ce que je suis. Mais je veux prier. J'ai donné un petit oignon. Une misérable telle que moi veut prier ! Mitia, ne les empêche pas de danser. Tout le monde est bon, sais-tu, tout le monde. La vie est belle. Si méchant qu'on soit, il fait bon vivre... Nous sommes bons et mauvais tout à la fois... Dites-moi, je vous prie, pourquoi suis-je si bonne ? Car je suis très bonne... »

Ainsi divaguait Grouchegnka à mesure que l'ivresse la gagnait. Elle déclara qu'elle voulait danser, se leva en chancelant.

« Mitia, ne me donne plus de vin, même si j'en demande. Le vin me trouble et tout tourne,

jusqu'au poêle. Mais je veux danser. On va voir comme je danse bien... »

C'était une intention arrêtée ; elle exhiba un mouchoir de batiste qu'elle prit par un bout pour l'agiter en dansant. Mitia s'empressa, les filles se turent, prêtes à entonner, au premier signal, l'air de la danse russe. Maximov, apprenant que Grouchegnka voulait danser, poussa un cri de joie, sautilla devant elle en chantant :

Jambes fines, flancs rebondis,
La queue en trompette.

Mais elle l'écarta d'un grand coup de mouchoir.

« Chut ! Que tout le monde vienne me regarder. Mitia, appelle aussi ceux qui sont enfermés... Pourquoi les avoir enfermés ? Dis-leur que je danse, qu'ils viennent me voir... »

Mitia cogna vigoureusement à la porte des Polonais.

« Hé ! vous autres... Podwysocki ! Sortez. Elle va danser et vous appelle.

– *Lajdak !* grommela un des Polonais.

– Misérable toi-même ! Fripouille !

– Si vous cessiez de railler la Pologne ! bougonna Kalganov, également gris.

– C'est bon, jeune homme ! Ce que j'ai dit s'adresse à lui et non à la Pologne. Un misérable ne la représente pas. Tais-toi, beau gosse, croque des bonbons.

– Quels êtres ! Pourquoi ne veulent-ils pas faire la paix ? » murmura Grouchegnka qui s'avança pour danser.

Le chœur retentit. Elle entrouvrit les lèvres, agita son mouchoir et, après avoir tangué, s'arrêta au milieu de la salle.

« Je n'ai pas la force... murmura-t-elle d'une voix éteinte ; excusez-moi, je ne peux pas..., pardon. »

Elle salua le chœur, fit des révérences à droite et à gauche.

« Elle a bu, la jolie madame, dirent des voix.

– Madame a pris une cuite, expliqua en ricanant Maximov aux filles.

– Mitia, emmène-moi... prends-moi... »

Mitia la saisit dans ses bras et alla déposer son précieux fardeau sur le lit. « Maintenant, je m'en vais », songea Kalganov, et, quittant la salle, il referma sur lui la porte de la chambre bleue. Mais la fête n'en continua que plus bruyante. Grouchegnka étant couchée, Mitia colla ses lèvres aux siennes.

« Laisse-moi, implora-t-elle, ne me touche pas avant que je sois à toi... J'ai dit que je serai tienne... épargne-moi... Près de lui, c'est impossible, cela me ferait horreur.

– J'obéis ! Pas même en pensée... je te respecte ! Oui, ici, cela me répugne. »

Sans relâcher son étreinte, il s'agenouilla près du lit.

« Bien que tu sois sauvage, je sais que tu es noble... Il faut que nous vivions honnêtement désormais... Soyons honnêtes et bons, ne ressemblons pas aux bêtes... Emmène-moi bien loin, tu entends... Je ne veux pas rester ici, je veux aller loin, loin...

Oui, oui, dit Mitia en l'étreignant, je

t'emmènerai, nous partirons... Oh ! je donnerais toute ma vie pour une année avec toi afin de savoir ce qui en est de ce sang.

– Quel sang ?

– Rien, fit Mitia en grinçant des dents. Groucha, tu veux que nous vivions honnêtement, et je suis un voleur. J'ai volé Katka. Ô honte ! ô honte !

– Katka ? cette demoiselle ? Non, tu ne lui as rien pris. Rembourse-la, prends mon argent... Pourquoi cries-tu ? Tout ce qui est à moi est à toi. Qu'importe l'argent ? Nous le gaspillons sans pouvoir nous en empêcher. Nous irons plutôt labourer la terre. Il faut travailler, entends-tu ? Aliocha l'a ordonné. Je ne serai pas ta maîtresse, mais ta femme, ton esclave, je travaillerai pour toi. Nous irons saluer la demoiselle, lui demander pardon, et nous partirons. Si elle refuse, tant pis. Rends-lui son argent et aime-moi... Oublie-la. Si tu l'aimes encore, je l'étranglerai... Je lui crèverai les yeux avec une aiguille...

– C'est toi que j'aime, toi seule, je t'aimerai en Sibérie.

– Pourquoi en Sibérie ? Soit, en Sibérie, si tu veux, qu'importe ?... Nous travaillerons... Il y a de la neige... J'aime voyager sur la neige... J'aime les tintements de la clochette... Entends-tu, en voilà une qui tinte... Où est-ce ? Des voyageurs qui passent... Elle s'est tue. »

Elle ferma les yeux et parut s'endormir. Une clochette, en effet, avait tinté dans le lointain. Mitia pencha la tête sur la poitrine de Grouchegnka. Il ne remarquait pas que le tintement avait cessé et qu'aux chansons et au chahut avait succédé dans la maison un silence de mort. Grouchegnka ouvrit les yeux.

« Qu'y a-t-il ? J'ai dormi ? Ah ! oui, la clochette... J'ai rêvé que je voyageais sur la neige... la clochette tintait et je me suis assoupie. Nous allions tous les deux, loin, loin. Je t'embrassais, je me pressais contre toi, j'avais froid et la neige étincelait... Tu sais, au clair de lune, comme elle étincelle ? Je me croyais ailleurs que sur la terre. Je me réveille avec mon bien-aimé près de moi, comme c'est bon !

– Près de toi », murmura Mitia, en couvrant de

baisers la poitrine et les mains de son amie.

Soudain il lui sembla qu'elle regardait droit devant elle, par-dessus sa tête, d'un regard étrangement fixe. La surprise presque l'effroi, se peignit sur sa figure.

« Mitia, qui est-ce qui nous regarde ? » chuchota-t-elle.

Mitia se retourna et vit quelqu'un qui avait écarté les rideaux et les examinait. Il se leva et s'avança vivement vers l'indiscret.

« Venez ici, je vous prie », fit une voix décidée.

Mitia sortit de derrière les rideaux et s'arrêta, en voyant la chambre pleine de nouveaux personnages. Il sentit un frisson lui courir dans le dos, car il les avait tous reconnus. Ce vieillard de haute taille, en pardessus, avec une cocarde à sa casquette d'uniforme, c'est l'*ispravnik*, Mikhaïl Makarovitch. Ce petit-maître « poitrinaire, aux bottes irréprochables », c'est le substitut. « Il a un chronomètre de quatre cents roubles, il me l'a montré. » Ce petit jeune homme à lunettes... Mitia a oublié son nom, mais il le connaît, il l'a

vu : c'est le juge d'instruction, « frais émoulu de l'École de Droit ». Celui-ci, c'est le *stanovoï*[1], Mavriki[2] Mavrikiévitch, une de ses connaissances. Et ceux-là, avec leurs plaques de métal, que font-ils ici ? Et puis deux manants... Au fond, près de la porte, Kalganov et Tryphon Borissytch...

« Messieurs... Qu'y a-t-il, messieurs ? murmura d'abord Mitia, pour reprendre aussitôt d'une voix forte : Je comprends ! »

Le jeune homme aux lunettes s'approcha de lui et déclara d'un air important, mais avec un peu de hâte :

« Nous avons deux mots à vous dire. Veuillez venir ici, près du canapé...

– Le vieillard, s'écria Mitia exalté, le vieillard sanglant !... Je comprends ! »

Et il se laissa tomber sur un siège.

« Tu comprends ? Tu as compris ! Parricide, monstre, le sang de ton vieux père crie contre

---

[1] Commissaire de police de district.

[2] Maurice.

toi ! » hurla tout à coup le vieil *ispravnik* en s'approchant de Mitia. Il était hors de lui, rouge, tremblant de colère.

« Mais c'est impossible ! s'exclama le petit jeune homme. Mikhaïl Makarovitch, voyons, je n'aurais jamais attendu pareille chose de vous !...

– C'est du délire, messieurs, du délire ! reprit l' *ispravnik*. Regardez-le donc : la nuit, ivre avec une fille de joie, souillé du sang de son père... C'est du délire !...

– Je vous prie instamment, mon cher Mikhaïl Makarovitch, de modérer vos sentiments, bredouilla le substitut ; sinon je serai obligé de prendre... »

Le petit juge d'instruction l'interrompit, proféra d'un ton ferme et grave :

« Monsieur le lieutenant en retraite Karamazov, je dois vous prévenir que vous êtes accusé d'avoir tué votre père, Fiodor Pavlovitch, qui a été assassiné cette nuit. »

Il ajouta quelque chose, le substitut également, mais Mitia écoutait sans comprendre. Il les regardait tous d'un air hagard.

Livre IX

L’instruction préparatoire

I

Les débuts du fonctionnaire Perkhotine

Piotr Ilitch Perkhotine, que nous avons laissé frappant de toutes ses forces à la porte cochère de la maison Morozov, finit naturellement par se faire ouvrir. En entendant un pareil vacarme, Fénia, encore mal remise de sa frayeur, faillit avoir une crise de nerfs ; bien qu'elle eût assisté à son départ, elle s'imagina que c'était Dmitri Fiodorovitch qui revenait, car lui seul pouvait frapper si « insolemment ». Elle accourut vers le portier, réveillé par le bruit, et le supplia de ne pas ouvrir. Mais celui-ci ayant appris le nom du visiteur et son désir de voir Fédossia Marcovna pour une affaire importante, se décida à le laisser entrer. Piotr Ilitch se mit à interroger la jeune fille et découvrit aussitôt le fait le plus important : en se lançant à la recherche de Grouchegnka, Dmitri Fiodorovitch avait emporté un pilon et était

revenu les mains vides, mais ensanglantées. « Le sang en dégouttait », s'exclama Fénia, imaginant dans son trouble cette affreuse circonstance. Piotr Ilitch les avait vues, ces mains, et aidé à les laver ; il ne s'agissait pas de savoir si elles avaient séché rapidement, mais si Dmitri Fiodorovitch était allé vraiment chez son père avec le pilon. Piotr Ilitch insista sur ce point et, bien qu'il n'eût en somme rien appris de certain, il demeura presque convaincu que Dmitri Fiodorovitch n'avait pu se rendre que chez son père et que, par conséquent, il avait dû se passer là-bas quelque chose.

« À son retour, ajouta Fénia, et lorsque je lui eus tout avoué, je lui ai demandé : « Dmitri Fiodorovitch, pourquoi avez-vous les mains en sang ? » Il m'a répondu que c'était du sang humain et qu'il venait de tuer quelqu'un, puis il est sorti en courant comme un fou. Je me suis prise à songer : « Où peut-il bien aller, maintenant ? À Mokroïé tuer sa maîtresse. » Alors j'ai couru chez lui pour le supplier de l'épargner. En passant devant la boutique des Plotnikov, je l'ai vu prêt à partir, et j'ai remarqué

qu'il avait les mains propres... »

La grand-mère confirma le récit de sa petite-fille. Piotr Ilitch quitta la maison encore plus troublé qu'il n'y était entré.

Le plus simple semblait maintenant d'aller tout droit chez Fiodor Pavlovitch s'enquérir s'il n'était rien arrivé ; puis, une fois édifié, de se rendre chez l'*ispravnik*. Piotr Ilitch y était bien résolu. Mais la nuit était sombre, la porte cochère massive, il ne connaissait que fort peu Fiodor Pavlovitch ; si, à force de frapper, on lui ouvrait, et qu'il ne se fût rien passé, demain, le malicieux Fiodor Pavlovitch irait raconter en ville, comme une anecdote, qu'à minuit, le fonctionnaire Perkhotine, qu'il ne connaissait pas, avait forcé sa porte pour s'informer si on ne l'avait pas tué. Ça ferait un beau scandale ! Or, Piotr Ilitch redoutait par-dessus tout le scandale. Néanmoins, le sentiment qui l'entraînait était si puissant qu'après avoir tapé du pied avec colère et s'être dit des injures, il s'élança dans une autre direction, chez M^me^ Khokhlakov. Si elle répondait négativement à la question des trois mille roubles donnés à telle heure à Dmitri

Fiodorovitch, il irait trouver l'*ispravnik*, sans passer chez Fiodor Pavlovitch ; sinon, il remettrait tout au lendemain et retournerait chez lui. On comprend bien que la décision du jeune homme de se présenter à onze heures du soir chez une femme du monde inconnue, de la faire lever peut-être pour lui poser une question singulière, risquait de provoquer un bien autre scandale qu'une démarche auprès de Fiodor Pavlovitch. Mais il arrive souvent que les gens les plus flegmatiques prennent en pareil cas des décisions de ce genre. Or, à ce moment-là, Piotr Ilitch n'était pas du tout flegmatique ! Il se rappela toute sa vie comment le trouble insurmontable qui s'était emparé de lui dégénéra en supplice et l'entraîna contre sa volonté. Bien entendu, il s'injuria tout le long du chemin pour cette sotte démarche, mais « j'irai jusqu'au bout ! » répétait-il pour la dixième fois en grinçant des dents, et il tint parole.

Onze heures sonnaient quand il arriva chez M^me^ Khokhlakov. Il pénétra assez facilement dans la cour, mais le portier ne put lui dire avec certitude si Madame était déjà couchée, comme

elle en avait l'habitude à cette heure.

« Faites-vous annoncer, vous verrez bien si on vous reçoit ou non. »

Piotr Ilitch monta, mais alors les difficultés commencèrent. Le valet ne voulait pas l'annoncer ; il finit par appeler la femme de chambre. D'un ton poli, mais ferme, Piotr Ilitch la pria de dire à sa maîtresse que le fonctionnaire Perkhotine désirait lui parler au sujet d'une affaire importante, sans quoi il ne se serait pas permis de la déranger.

« Annoncez-moi en ces termes », insista-t-il.

Il attendit dans le vestibule. M^me^ Khokhlakov se trouvait déjà dans sa chambre à coucher. La visite de Mitia l'avait retournée, elle pressentait pour la nuit une migraine ordinaire en pareil cas. Elle refusa avec irritation de recevoir le jeune fonctionnaire, bien que la visite d'un inconnu, à pareille heure, surexcitât sa curiosité féminine. Mais Piotr Ilitch s'entêta cette fois comme un mulet ; se voyant repoussé, il insista impérieusement et fit dire dans les mêmes termes « qu'il s'agissait d'une affaire fort importante et

que Madame regretterait peut-être ensuite de ne pas l'avoir reçu. » La femme de chambre le considéra avec étonnement et retourna faire la commission. M^me^ Khokhlakov fut stupéfaite, réfléchit, demanda quel air avait le visiteur et apprit qu'« il était bien mis, jeune, fort poli ». Notons en passant que Piotr Ilitch était beau garçon et qu'il le savait. M^me^ Khokhlakov se décida à se montrer. Elle était en robe de chambre et en pantoufles, mais jeta un châle noir sur ses épaules. On pria le fonctionnaire d'entrer au salon. La maîtresse du logis parut, l'air interrogateur et, sans faire asseoir le visiteur, l'invita à s'expliquer.

« Je me permets de vous déranger, madame, au sujet de notre connaissance commune, Dmitri Fiodorovitch Karamazov », commença Perkhotine ; mais à peine avait-il prononcé ce nom qu'une vive irritation se peignit sur le visage de son interlocutrice. Elle étouffa un cri et l'interrompit avec colère.

« Va-t-on me tourmenter encore longtemps avec cet affreux personnage ? Comment avez-vous le front de déranger à pareille heure une

dame que vous ne connaissez pas... pour lui parler d'un individu qui, ici même, il y a trois heures, est venu m'assassiner, a frappé du pied, est sorti d'une façon scandaleuse ? Sachez, monsieur, que je porterai plainte contre vous ; veuillez vous retirer sur-le-champ... Je suis mère, je vais... je...

– Alors il voulait vous tuer aussi ?

– Est-ce qu'il a déjà tué quelqu'un ? demanda impétueusement M^me^ Khokhlakov.

– Veuillez m'accorder une minute d'attention, madame, et je vous expliquerai tout, répondit avec fermeté Perkhotine. Aujourd'hui, à cinq heures de relevée, Mr Karamazov m'a emprunté dix roubles en camarade, et je sais positivement qu'il était sans argent ; à neuf heures, il est venu chez moi tenant en main une liasse de billets de cent roubles, pour deux ou trois mille roubles environ. Il avait l'air d'un fou, les mains et le visage ensanglantés. À ma question : d'où provenait tant d'argent, il répondit textuellement qu'il l'avait reçu de vous et que vous lui avanciez une somme de trois mille roubles pour partir soi-

disant aux mines d'or. »

Le visage de M^me^ Khokhlakov exprima une émotion soudaine.

« Mon Dieu ! C'est son vieux père qu'il a tué ! s'exclama-t-elle en joignant les mains. Je ne lui ai pas donné d'argent, pas du tout ! Oh ! courez, courez !... N'en dites pas davantage ! Sauvez le vieillard, courez vers son père !

– Permettez, madame... Ainsi vous ne lui avez pas donné d'argent ? Vous êtes bien sûre de ne lui avoir avancé aucune somme ?

– Aucune, aucune. J'ai refusé, car il ne savait pas apprécier mes sentiments. Il est parti furieux en frappant du pied. Il s'est jeté sur moi, je me suis rejetée en arrière... Figurez-vous – car je ne veux rien vous cacher – qu'il a craché sur moi ! Mais pourquoi rester debout ? Asseyez-vous... Excusez, je... Ou courez plutôt sauver ce malheureux vieillard d'une mort affreuse ?

– Mais s'il l'a déjà tué ?

– En effet, mon Dieu ! Qu'allons-nous faire maintenant ? Que pensez-vous qu'on doive faire ? »

Cependant elle avait fait asseoir Piotr Ilitch et pris place en face de lui, il lui exposa brièvement les faits dont il avait été témoin, raconta sa récente visite chez Fénia et parla du pilon. Tous ces détails bouleversèrent la dame qui poussa un cri, mit la main devant ses yeux.

« Figurez-vous que j'ai pressenti tout cela ! C'est un don chez moi, tous mes pressentiments se réalisent. Combien de fois j'ai regardé ce terrible homme en songeant : « Il finira par me tuer. » Et voilà que c'est arrivé... Ou plutôt, s'il ne m'a pas tuée maintenant comme son père, c'est grâce à Dieu qui m'a protégée ; de plus, il a eu honte, car je lui avais attaché au cou, ici même, une petite image provenant des reliques de sainte Barbe, martyre... J'ai été bien près de la mort à cette minute, je m'étais approchée tout à fait de lui, il me tendait le cou ! Savez-vous, Piotr Ilitch (vous avez dit, je crois qu'on vous appelle ainsi), je ne crois pas aux miracles, mais cette image, ce miracle évident en ma faveur, cela m'impressionne et je recommence à croire à n'importe quoi. Avez-vous entendu parler du *starets* Zosime ?... D'ailleurs, je ne sais pas ce

que je dis... Figurez-vous qu'il a craché sur moi avec cette image au cou... Craché seulement, sans me tuer, et... et voilà où il a couru ! Qu'allons-nous faire maintenant, dites, qu'allons-nous faire ? »

Piotr Ilitch se leva et déclara qu'il allait tout raconter à l'*ispravnik*, et que celui-ci agirait à sa guise.

« Ah ! je le connais, c'est un excellent homme. Allez vite le trouver. Que vous êtes ingénieux, Piotr Ilitch ; à votre place je n'y aurais jamais songé !

– D'autant plus que je suis moi-même en bons termes avec l'*ispravnik*, insinua Piotr Ilitch, visiblement désireux d'échapper à cette dame expansive qui ne lui laissait pas prendre congé.

– Savez-vous, venez me raconter ce que vous aurez vu et appris... Les constatations... ce qu'on fera de lui... Dites-moi, la peine de mort n'existe pas chez nous ? Venez sans faute, fût-ce à trois ou quatre heures du matin... Faites-moi réveiller, secouer, si je ne me lève pas... D'ailleurs, je ne dormirai pas, sans doute. Et si je vous

accompagnais ?

– Non, mais si vous certifiiez par écrit, à tout hasard, que vous n'avez pas donné d'argent à Dmitri Fiodorovitch, cela pourrait servir... à l'occasion...

– Certainement ! approuva M^me^ Khokhlakov en s'élançant à son bureau. Votre ingéniosité, votre savoir-faire me confondent. Vous êtes employé ici ? Cela me fait grand plaisir... »

Tout en parlant, elle avait à la hâte tracé ces quelques lignes, en gros caractères :

« Je n'ai jamais prêté trois mille roubles au malheureux Dmitri Fiodorovitch Karamazov, ni aujourd'hui, ni auparavant ! Je le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

« KHOKHLAKOV. »

« Voilà qui est fait ! fit-elle en se retournant vers Piotr Ilitch. Allez, sauvez son âme. C'est un grand exploit que vous accomplissez. »

Elle fit trois fois sur lui le signe de la croix, et le reconduisit jusqu'au vestibule.

« Que je vous suis reconnaissante ! Vous ne pouvez vous imaginer comme je vous suis reconnaissante d'être venu d'abord me trouver. Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés ? Je serai charmée de vous recevoir dorénavant. Je constate avec plaisir que vous remplissez vos devoirs avec une exactitude, une ingéniosité remarquables... Mais on doit vous apprécier, vous comprendre, enfin, et tout ce que je pourrai faire pour, soyez sûr... Oh ! j'aime la jeunesse, j'en suis éprise. Les jeunes gens sont l'espoir de notre malheureuse Russie... Allez, allez !... »

Piotr Ilitch s'était déjà sauvé, sinon elle ne l'aurait pas laissé partir si vite. D'ailleurs, M^me^ Khokhlakov lui avait produit une impression assez agréable, qui adoucissait même son appréhension de s'être engagé dans une affaire aussi scabreuse. On sait que les goûts sont fort variés. « Et elle n'est pas si âgée, songeait-il avec satisfaction ; au contraire, je l'aurais prise pour sa fille. »

Quant à M^me^ Khokhlakov, elle était tout bonnement aux anges. « Un tel savoir-faire, une

telle précision chez un si jeune homme, avec ses manières et son extérieur. On prétend que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont bons à rien, voilà un exemple, etc. » Si bien qu'elle oublia même « cet affreux événement » ; une fois couchée, elle se rappela vaguement qu'elle avait été « près de la mort » et murmura : « Ah ! c'est affreux, affreux ! » Mais elle s'endormit aussitôt d'un profond sommeil. Je ne me serais d'ailleurs pas étendu sur des détails aussi insignifiants, si cette rencontre singulière du jeune fonctionnaire avec une veuve encore fraîche n'avait influé, par la suite, sur toute la carrière de ce jeune homme méthodique. On s'en souvient même avec étonnement dans notre ville et nous en dirons peut-être un mot en terminant la longue histoire des Frères Karamazov.

II

L'alarme

Notre *ispravnik* Mikhaïl Makarovitch, lieutenant-colonel en retraite devenu « conseiller de cour[1] », était un brave homme. Établi chez nous depuis trois ans seulement, il s'était attiré la sympathie générale parce qu'« il savait réunir la société ». Il y avait toujours du monde chez lui, ne fût-ce qu'une ou deux personnes à dîner ; il n'aurait pu vivre sans cela. Les prétextes les plus variés motivaient les invitations. La chère n'était pas délicate, mais copieuse, les tourtes de poisson excellentes, l'abondance des vins compensait leur médiocrité. Dans la première pièce se trouvait un billard, avec des gravures de courses anglaises encadrées de noir, ce qui constitue, comme on

[1] Grade de la hiérarchie civile correspondant à celui de lieutenant-colonel dans la hiérarchie militaire, septième classe.

sait, l'ornement nécessaire de tout billard chez un célibataire. On jouait tous les soirs aux cartes. Mais souvent, la meilleure société de notre ville se réunissait pour danser, les mères amenaient leurs filles. Mikhaïl Makarovitch, bien que veuf, vivait en famille, avec sa fille veuve et ses deux petites-filles. Celles-ci, qui avaient terminé leurs études, étaient assez gentilles et gaies et, bien que sans dot, attiraient chez leur grand-père la jeunesse mondaine. Bien que borné et peu instruit, Mikhaïl Makarovitch remplissait ses fonctions aussi bien que beaucoup d'autres. Il avait toutefois des vues erronées sur certaines réformes du présent règne[1], et cela plus par indolence que par incapacité, car il ne trouvait pas le temps de les étudier. « J'ai l'âme d'un militaire plutôt que d'un civil », se disait-il en parlant de lui-même. Bien qu'il eût des terres au soleil, il ne s'était pas encore formé une idée très nette de la réforme paysanne et n'apprenait à la connaître que peu à peu, par la pratique et malgré

[1] Les grandes réformes sociales, administratives, judiciaires du règne d'Alexandre II.

lui.

Sûr de trouver du monde chez Mikhaïl Makarovitch, Piotr Ilitch y rencontra en effet le procureur, venu faire une partie, le jeune médecin du *zemstvo*[1], Varvinski, récemment arrivé de Pétersbourg, où il était sorti un des premiers de l'École de Médecine. Le procureur – c'est-à-dire le substitut, mais tous l'appelaient ainsi – Hippolyte Kirillovitch, était un homme à part, encore jeune, trente-cinq ans, mais disposé à la tuberculose, marié à une femme obèse et stérile, rempli d'amour-propre, irascible, tout en possédant de solides qualités. Par malheur, il se faisait beaucoup d'illusions sur ses mérites, ce qui le rendait constamment inquiet. Il avait même des penchants artistiques, une certaine pénétration psychologique appliquée aux criminels et au crime ; c'est pourquoi il se croyait victime de passe-droits, bien convaincu qu'on ne l'appréciait pas à sa valeur dans les hautes sphères. Aux heures de découragement, il

[1] Conseil de district, qui entretenait des hôpitaux, écoles, etc.

menaçait même de se faire avocat d'assises. L'affaire Karamazov le galvanisa tout entier : « Une affaire qui pouvait passionner la Russie ! » Mais j'anticipe.

Dans la pièce voisine se tenait, avec les demoiselles, le jeune juge d'instruction Nicolas Parthénovitch Nelioudov, arrivé depuis deux mois de Pétersbourg. On s'étonna plus tard que ces personnages se fussent réunis comme exprès le soir du « crime », dans la maison du pouvoir exécutif. Cependant, il n'y avait rien là que de fort naturel : la femme d'Hippolyte Kirillovitch souffrant des dents depuis la veille, il avait dû se soustraire à ses plaintes ; le médecin ne pouvait passer la soirée que devant un tapis vert. Quant à Nélioudov, il avait projeté de rendre visite ce soir-là à Mikhaïl Makarovitch, soi-disant par hasard, afin de surprendre la fille de celui-ci, Olga Mikhaïlovna, dont c'était l'anniversaire : il connaissait ce secret, que, d'après lui, elle dissimulait pour ne pas organiser de sauterie. À son âge, qu'elle craignait de révéler, cela prêtait à des allusions moqueuses ; demain, il en parlerait à tout le monde, etc. Ce gentil garçon était, à cet

égard, un grand polisson ; ainsi l'avaient surnommé nos dames, et il ne s'en plaignait pas. De bonne compagnie, de famille honorable, bien élevé, ce jouisseur était inoffensif et toujours correct. De petite taille et de complexion délicate, il portait toujours à ses doigts frêles quelques grosses bagues. Dans l'exercice de sa charge, il devenait très grave, car il avait une haute idée de son rôle et de ses obligations. Il savait surtout confondre, lors des interrogatoires, les assassins et autres malfaiteurs du bas peuple, et suscitait en eux un certain étonnement, sinon du respect pour sa personne.

En arrivant chez l'*ispravnik*, Piotr Ilitch fut stupéfait de voir que tout le monde était au courant. En effet, on avait cessé de jouer, tous discutaient la nouvelle, Nicolas Parthénovitch prenait même des airs belliqueux. Piotr Ilitch apprit avec stupeur que le vieux Fiodor Pavlovitch avait effectivement été assassiné ce soir chez lui, assassiné et dévalisé. Voici comment on venait d'apprendre la triste nouvelle.

Marthe Ignatièvna, la femme de Grigori, malgré le profond sommeil où elle était plongée,

se réveilla tout à coup, sans doute aux cris de Smerdiakov qui gisait dans la chambrette voisine. Elle n'avait jamais pu s'habituer à ces cris de l'épileptique, précurseurs de la crise et qui l'épouvantaient. Encore à moitié endormie, elle se leva et entra dans le cabinet de Smerdiakov. Dans l'obscurité, on entendait le malade râler, se débattre. Prise de peur, elle appela son mari, mais réfléchit que Grigori n'était pas là à son réveil. Elle revint tâter le lit qu'elle trouva vide. Elle courut sur le perron et appela timidement son mari. En guise de réponse, elle entendit, dans le silence nocturne, des gémissements lointains. Elle prêta l'oreille : les gémissements se répétèrent, ils partaient bien du jardin. « Seigneur, on dirait les plaintes d'Élisabeth Smerdiachtchaïa ! » Elle descendit, aperçut la petite porte du jardin ouverte : « Il doit être là-bas, le pauvre ! » Elle s'approcha, entendit distinctement Grigori l'appeler : « Marthe, Marthe ! » d'une voix faible et dolente. « Seigneur, viens à notre secours ! » murmura Marthe qui s'élança dans la direction de Grigori.

Elle le trouva à vingt pas de la palissade, où il

était tombé. Revenu à lui, il avait dû se traîner longtemps en perdant plusieurs fois connaissance. Elle remarqua aussitôt qu'il était tout en sang et se mit à crier. Grigori murmurait faiblement des paroles entrecoupées : « Tué... tué son père... Pourquoi cries-tu, sotte ?... Cours, appelle... » Marthe Ignatièvna ne se calmait pas ; soudain, apercevant la fenêtre de son maître ouverte et éclairée, elle y courut et se mit à l'appeler. Mais un regard dans la chambre lui révéla un affreux spectacle : Fiodor Pavlovitch gisait sur le dos, inerte ; sa robe de chambre et sa chemise blanche étaient inondées de sang. La bougie, demeurée sur une table, éclairait vivement le visage du mort. Affolée, Marthe Ignatièvna sortit en courant du jardin, ouvrit la porte cochère, se précipita chez Marie Kondratievna. Les deux voisines, la mère et la fille, dormaient ; les coups redoublés frappés aux volets les réveillèrent. En paroles incohérentes, Marthe Ignatièvna leur conta la chose et les appela au secours. Foma, d'humeur vagabonde, couchait chez elles cette nuit-là. On le fit lever aussitôt, et tous se rendirent sur le lieu du crime. En chemin, Marie

Kondratievna se rappela avoir entendu, vers neuf heures, un cri perçant. C'était précisément le « Parricide ! » de Grigori, lorsqu'il avait empoigné par la jambe Dmitri Fiodorovitch déjà monté sur la palissade. Arrivées auprès de Grigori, les deux femmes, avec l'aide de Foma, le transportèrent dans le pavillon. À la lumière, on constata que Smerdiakov était toujours en proie à sa crise, les yeux révulsés, l'écume aux lèvres. On lava la tête du blessé avec de l'eau et du vinaigre, ce qui le ranima complètement. Sa première question fut pour savoir si Fiodor Pavlovitch était encore vivant. Les deux femmes et le soldat retournèrent au jardin et virent que non seulement la fenêtre, mais la porte de la maison étaient grandes ouvertes, alors que depuis une semaine, le barine s'enfermait à double tour chaque soir et ne permettait même pas à Grigori de frapper sous aucun prétexte. Ils n'osèrent entrer « de peur de s'attirer des désagréments ». Sur l'ordre de Grigori, Marie Kondratievna courut chez l'*ispravnik* donner l'alarme. Elle précéda de cinq minutes Piotr Ilitch, de sorte que celui-ci arriva comme un témoin oculaire,

confirmant par son récit les soupçons contre l'auteur présumé du crime, que jusqu'alors, au fond de son cœur, il avait refusé de croire coupable.

On résolut d'agir énergiquement. Les autorités judiciaires se rendirent sur les lieux et procédèrent à une enquête. Le médecin du *Zemstvo*, un débutant, s'offrit de lui-même à les accompagner. Je résume les faits. Fiodor Pavlovitch avait la tête fracassée, mais avec quelle arme ? Probablement la même qui avait servi ensuite à assommer Grigori. Celui-ci, après avoir reçu les premiers soins, fit, malgré sa faiblesse, un récit assez suivi de ce qui lui était arrivé. En cherchant avec une lanterne près de la palissade, on trouva dans une allée, bien en vue, le pilon de cuivre. Il n'y avait aucun désordre dans la chambre de Fiodor Pavlovitch, sauf que derrière le paravent, près du lit, on trouva une enveloppe de grand format, en papier fort, avec l'inscription : « Trois mille roubles pour mon ange, Grouchegnka, si elle veut venir. » Plus bas, Fiodor Pavlovitch avait ajouté : « Et pour ma poulette. » L'enveloppe, qui portait trois grands

cachets de cire rouge, était déchirée et vide. On retrouva à terre la faveur rose qui l'entourait. Dans la déposition de Piotr Ilitch, une chose attira l'attention des magistrats : la supposition que Dmitri Fiodorovitch se suiciderait le lendemain matin, d'après ses propres paroles, le pistolet chargé, le billet qu'il avait écrit, etc. Comme Piotr Ilitch, incrédule, le menaçait d'une dénonciation pour l'en empêcher, Mitia avait répliqué en souriant : « Tu n'auras pas le temps. » Il fallait donc se rendre en toute hâte à Mokroïé pour arrêter le criminel avant qu'il eût mis fin à ses jours. « C'est clair, c'est clair », répétait le procureur surexcité, « de pareilles tête brûlées agissent toujours ainsi : ils font la noce avant d'en finir. » Le récit des emplettes de Dmitri l'échauffa davantage. « Rappelez-vous, messieurs, l'assassin du marchand Olsoufiev, qui s'empara de quinze cents roubles. Son premier soin fut de se friser, puis d'aller chez des filles, sans prendre la peine de dissimuler l'argent. » Mais l'enquête, les formalités demandaient du temps ; on dépêcha donc à Mokroïé le stanovoï Mavriki Mavrikiévitch Chmertsov, venu en ville

toucher son traitement. Il reçut pour instructions de surveiller discrètement le « criminel » jusqu'à l'arrivée des autorités compétentes, de former une escorte, etc. Gardant l'incognito, il mit seulement au courant d'une partie de l'affaire Tryphon Borissytch, une ancienne connaissance. C'est alors que Mitia avait rencontré sur la galerie le patron qui le cherchait et remarqué un changement dans l'expression et le ton du personnage. Mitia et ses compagnons ignoraient donc la surveillance dont ils étaient l'objet ; quand à la boîte aux pistolets, le patron l'avait depuis longtemps mise en lieu sûr. À cinq heures seulement, presque à l'aube, arrivèrent les autorités, dans deux voitures. Le médecin était resté chez Fiodor Pavlovitch, pour faire l'autopsie et surtout parce que l'état de Smerdiakov l'intéressait fort. « Des crises d'épilepsie aussi violentes et aussi longues, durant deux jours, sont fort rares et appartiennent à la science », déclara-t-il à ses partenaires lors de leur départ, et ceux-ci le félicitèrent, en riant, de cette trouvaille. Il avait même affirmé que Smerdiakov ne vivrait pas jusqu'au matin.

Après cette digression un peu longue, mais nécessaire, nous reprenons notre récit à l'endroit où nous l'avons laissé.

III

Les tribulations d'une âme. Première tribulation

Mitia regardait les assistants d'un air hagard, sans comprendre ce qu'on disait. Tout à coup, il se leva, tendit les bras vers le ciel et s'écria :

« Je ne suis pas coupable ! Je n'ai pas versé le sang de mon père... Je voulais le tuer, mais je suis innocent. Ce n'est pas moi ! »

À peine finissait-il de parler que Grouchegnka surgit de derrière les rideaux et tomba aux pieds de l'*ispravnik*.

« C'est moi, maudite, qui suis coupable, cria-t-elle éplorée, les mains tendues, c'est à cause de moi qu'il a tué. Ce pauvre vieillard, qui n'est plus, je l'ai torturé. C'est moi la principale coupable.

– Oui, c'est toi, criminelle ! Tu es une

coquine, une fille dépravée », vociféra l'*ispravnik* en la menaçant du poing.

On le fit taire aussitôt, le procureur le saisit même à bras-le-corps.

« C'est du désordre, Mikhaïl Makarovitch ! Vous gênez l'enquête... vous gâtez l'affaire... »

Il suffoquait presque.

« Il faut prendre des mesures... il faut prendre des mesures, criait de son côté Nicolas Parthénovitch ; on ne peut pas tolérer cela.

– Jugez-nous ensemble ! continuait Grouchegnka toujours à genoux. Exécutez-nous ensemble, je suis prête à mourir avec lui.

– Groucha, ma vie, mon sang, mon trésor sacré ! dit Mitia en s'agenouillant à côté d'elle et en l'étreignant. Ne la croyez pas, elle est innocente, complètement innocente ! »

On les sépara de force, on emmena la jeune femme. Il défaillit et ne revint à lui qu'assis à table, entouré de gens à plaque de métal[1]. En face, sur le divan, se tenait Nicolas Parthénovitch, le

[1] Témoins instrumentaires pris parmi les gens du village.

juge d'instruction, qui l'exhortait de la façon la plus courtoise à boire un peu d'eau : « Cela vous rafraîchira, vous calmera, n'ayez crainte, ne vous inquiétez pas. » Mitia s'intéressait fort à ses grosses bagues ornées, l'une d'une améthyste, l'autre d'une pierre jaune clair, d'un éclat magnifique. Longtemps après il se rappela avec étonnement que ces bagues le fascinaient durant les pénibles heures de l'interrogatoire et qu'il ne pouvait en détacher les yeux. À gauche de Mitia siégeait le procureur, à droite un jeune homme en veston de chasse fort usé, devant un encrier et du papier. C'était le greffier du juge d'instruction. À l'autre extrémité de la chambre, près de la fenêtre, se tenaient l'*ispravnik* et Kalganov.

« Buvez de l'eau, répétait doucement, pour la dixième fois le juge d'instruction.

– J'ai bu, messieurs, j'ai bu... Eh bien, écrasez-moi, condamnez-moi, décidez de mon sort ! s'écria Mitia en le fixant.

– Donc, vous affirmez être innocent de la mort de votre père, Fiodor Pavlovitch ?

– Oui. J'ai versé le sang de l'autre vieillard,

mais pas celui de mon père. Et je le déplore ! J'ai tué... mais il est dur de se voir accuser d'un crime horrible qu'on n'a pas commis. C'est une terrible accusation, messieurs, un coup de massue ! Mais qui donc a tué mon père ? Qui pouvait le tuer, sinon moi ? C'est prodigieux, c'est inconcevable !...

– Je vais vous le dire... » commença le juge ; mais le procureur (nous appellerons ainsi le substitut), après avoir échangé un coup d'œil avec lui, dit à Mitia :

« Vous vous tourmentez inutilement au sujet du vieux domestique Grigori Vassiliev. Sachez qu'il est vivant. Il a repris connaissance, et malgré le coup terrible que vous lui avez porté, d'après vos dépositions à tous deux, il en réchappera certainement. Tel est du moins l'avis du médecin.

– Vivant ? Il est vivant ! s'exclama Mitia, les mains jointes, le visage rayonnant. Seigneur, je te rends grâce pour ce miracle insigne accordé au pécheur, au scélérat que je suis, à ma prière !... Car j'ai prié toute la nuit !... »

Et il se signa trois fois.

« Ce même Grigori a fait à votre sujet une déposition d'une telle gravité que..., poursuivit le procureur, mais Mitia se leva brusquement.

– Un instant, messieurs, de grâce, rien qu'un instant ; je cours vers elle...

– Permettez ! c'est impossible maintenant ! » s'exclama Nicolas Parthénovitch qui se leva aussi.

Les individus aux plaques de métal appréhendèrent Mitia ; il se rassit d'ailleurs de bonne grâce...

« C'est dommage. Je voulais seulement lui annoncer que ce sang qui m'a angoissé toute la nuit est lavé et que je ne suis pas un assassin ! Messieurs, c'est ma fiancée ! dit-il avec respect en regardant tous les assistants. Oh ! je vous remercie ! Vous m'avez rendu à la vie... Ce vieillard m'a porté dans ses bras, c'est lui qui me lavait dans une auge quand j'avais trois ans, quand j'étais abandonné de tous. Il m'a servi de père !...

– Donc, vous... reprit le juge.

– Permettez, messieurs, encore un instant, interrompit Mitia, en s'accoudant sur la table, le visage caché dans ses mains, laissez-moi me recueillir, laissez-moi respirer. Tout cela me bouleverse ; on ne frappe pas sur un homme comme sur un tambour, messieurs !

– Vous devriez boire un peu d'eau... »

Mitia se découvrit le visage et sourit. Il avait le regard vif et paraissait transformé. Ses manières aussi avaient changé, il se sentait de nouveau l'égal de ces gens, de ses anciennes connaissances, comme s'ils s'étaient rencontrés la veille dans le monde, avant l'événement. Notons que Mitia avait d'abord été reçu cordialement chez l'*ispravnik*, mais que, par la suite, le dernier mois surtout, il avait presque cessé de fréquenter chez lui. L'*ispravnik*, quand il le rencontrait dans la rue, fronçait les sourcils et ne le saluait que par politesse, ce qui n'échappait pas à Mitia. Il connaissait encore moins le procureur, mais rendait parfois visite, sans trop savoir pourquoi, à sa femme, personne nerveuse et fantasque ; elle le recevait toujours gracieusement et lui témoignait de l'intérêt.

Quant au juge, il avait échangé, une ou deux fois avec lui, des propos sur les femmes.

« Vous êtes, Nicolas Parthénovitch, un juge d'instruction fort habile, à ce que je vois, dit gaiement Mitia ; d'ailleurs je vais vous aider. Oh ! messieurs, je suis ressuscité... Ne vous formalisez pas de ma franchise, aussi bien je suis un peu ivre, je l'avoue. Il me semble avoir eu l'honneur... l'honneur et le plaisir de vous rencontrer, Nicolas Parthénovitch, chez mon parent Mioussov... Messieurs, je ne prétends pas à l'égalité, je comprends ma situation vis-à-vis de vous. Il pèse sur moi, si Grigori m'accuse, il pèse sur moi, bien sûr, une charge terrible. Je le comprends très bien. Mais, au fait, messieurs, je suis prêt et nous en aurons bientôt fini. Si je suis sûr de mon innocence, ce ne sera pas long, n'est-ce pas ? »

Mitia parlait vite, avec expansion, comme s'il prenait ses auditeurs pour ses meilleurs amis.

« Ainsi, nous notons en attendant que vous niez formellement l'accusation portée contre vous, dit d'un ton grave Nicolas Parthénovitch, et

il dicta à demi-voix au greffier le nécessaire.

– Noter ? Vous voulez noter ça ? Soit, j'y consens, je donne mon plein consentement, messieurs... Seulement, voyez... Attendez, écrivez ceci : il est coupable de voies de fait, d'avoir assené des coups violents à un pauvre vieillard. Et puis, dans mon for intérieur, au fond du cœur, je me sens coupable, mais cela il ne faut pas l'écrire, c'est ma vie privée, messieurs, cela ne vous regarde pas, ce sont les secrets du cœur... Quant à l'assassinat de mon vieux père, j'en suis innocent ! C'est un idée monstrueuse !... Je vous le prouverai, vous serez convaincus tout de suite. Vous rirez vous-mêmes de vos soupçons !...

– Calmez-vous, Dmitri Fiodorovitch, dit le juge. Avant de poursuivre l'interrogatoire, je voudrais, si vous consentez à répondre, que vous me confirmiez un fait : vous n'aimiez pas le défunt, paraît-il, vous aviez constamment des démêlés avec lui... Ici, tout au moins, il y a un quart d'heure, vous avez déclaré avoir eu l'intention de le tuer : « Je ne l'ai pas tué, avez-vous dit, mais j'ai voulu le tuer ! »

– J'ai dit cela ? Oh ! c'est bien possible ! Oui, plusieurs fois, j'ai voulu le tuer... malheureusement !

– Vous le vouliez. Consentez-vous à nous expliquer les motifs de cette haine contre votre père ?

– À quoi bon des explications, messieurs ? fit Mitia d'un air morne en haussant les épaules. Je ne cachais pas mes sentiments, toute la ville les connaît. Il n'y a pas longtemps, je les ai manifestés au monastère, dans la cellule du *starets* Zosime... Le soir du même jour, j'ai battu et presque assommé mon père, en jurant devant témoins que je viendrais le tuer. Oh ! les témoins ne manquent pas, j'ai crié cela durant un mois... Le fait est patent, mais les sentiments, c'est une autre affaire. Voyez-vous, messieurs, j'estime que vous n'avez pas le droit de m'interroger là-dessus. Malgré l'autorité dont vous êtes revêtus, c'est une affaire intime, qui ne regarde que moi... Mais, puisque je n'ai pas caché mes sentiments auparavant... j'en ai parlé à tout le monde au cabaret, alors... alors je n'en ferai pas un mystère maintenant. Voyez-vous, messieurs, je

comprends qu'il y a contre moi des charges accablantes : j'ai dit à tous que je le tuerais, et voilà qu'on l'a tué : n'est-ce pas moi le coupable, en pareil cas ? Ha ! ha ! Je vous excuse, messieurs, je vous excuse complètement. Je suis moi-même stupéfait. Qui donc est l'assassin, dans ce cas, sinon moi ? N'est-ce pas vrai ? Si ce n'est pas moi, qui est-ce donc ? Messieurs, je veux savoir, j'exige que vous me disiez où il a été tué, comment, avec quelle arme. »

Il regarda longuement le juge et le procureur.

« Nous l'avons trouvé gisant sur le plancher, dans son bureau, la tête fracassée, dit le procureur.

– C'est terrible, messieurs ! »

Mitia frémit, s'accouda à la table, se cacha le visage de sa main droite.

« Continuons, dit Nicolas Parthénovitch. Alors, quels motifs inspiraient votre haine ? Vous avez, je crois, déclaré publiquement qu'elle provenait de la jalousie ?

– Eh oui, la jalousie, et autre chose encore.

– Des démêlés d'argent ?

– Eh oui, l'argent jouait aussi un rôle.

– Il s'agissait, je crois, de trois mille roubles que vous n'aviez pas touchés sur votre héritage ?

– Comment, trois mille ! Davantage, plus de six mille, plus de dix mille, peut-être. Je l'ai dit à tout le monde, je l'ai crié partout ! Mais j'étais décidé, pour en finir, à transiger à trois mille roubles. Il me les fallait à tout prix... de sorte que ce paquet caché sous un coussin, et destiné à Grouchegnka, je le considérais comme ma propriété qu'on m'avait volée, oui, messieurs, comme étant à moi. »

Le procureur échangea un coup d'œil significatif avec le juge.

« Nous reviendrons là-dessus, dit aussitôt le juge ; pour le moment, permettez-nous de noter ce point : que vous considériez l'argent enfermé dans cette enveloppe comme votre propriété.

– Écrivez, messieurs ; je comprends que c'est une nouvelle charge contre moi, mais cela ne me fait pas peur, je m'accuse moi-même. Vous entendez, moi-même. Voyez-vous, messieurs, je crois que vous vous méprenez du tout au tout sur

mon compte, ajouta-t-il tristement. L'homme qui vous parle est loyal ; il a commis maintes bassesses, mais il est toujours demeuré noble au fond de lui-même... Bref, je ne sais pas m'exprimer... Cette soif de noblesse m'a toujours tourmenté ; je la recherchais avec la lanterne de Diogène, et pourtant, je n'ai fait que des vilenies, comme nous tous, messieurs... c'est-à-dire comme moi seul, je me trompe, je suis le seul de mon espèce !... Messieurs, j'ai mal à la tête. Voyez-vous, tout me dégoûtait en lui : son extérieur, je ne sais quoi de malhonnête, sa vantardise et son mépris pour tout ce qui est sacré, sa bouffonnerie et son irréligion. Mais maintenant qu'il est mort, je pense autrement.

– Comment cela, autrement ?

– C'est-à-dire non, pas autrement, mais je regrette de l'avoir tant détesté.

– Vous éprouvez des remords ?

– Non, pas des remords, ne notez pas cela. Moi-même, messieurs, je ne brille ni par la bonté ni par la beauté ; aussi n'avais-je pas le droit de le trouver répugnant. Vous pouvez noter cela. »

Ayant ainsi parlé, Mitia parut fort triste. Il devenait de plus en plus morne à mesure qu'il répondait aux questions du juge. C'est à ce moment que se déroula une scène inattendue. Bien qu'on eût éloigné Grouchegnka, elle se trouvait dans une chambre proche de celle où avait lieu l'interrogatoire, en compagnie de Maximov, abattu et terrifié, qui s'attachait à elle comme à une ancre de salut. Un individu à plaque de métal gardait la porte. Grouchegnka pleurait ; tout à coup, incapable de résister à son chagrin, après avoir crié : « Malheur, malheur ! » elle courut hors de la chambre vers son bien-aimé, si brusquement que personne n'eut le temps de l'arrêter. Mitia, qui l'avait entendue, frémit, se précipita à sa rencontre. Mais on les empêcha de nouveau de se rejoindre. On le saisit par les bras, il se débattit avec acharnement, il fallut trois ou quatre hommes pour le maintenir. On s'empara aussi de Grouchegnka et il la vit qui lui tendait les bras tandis qu'on l'emmenait. La scène passée, il se retrouva à la même place, en face du juge.

« Pourquoi la faire souffrir ? s'écria-t-il. Elle

est innocente !... »

Le procureur et le juge s'efforcèrent de le calmer. Dix minutes s'écoulèrent ainsi.

Mikhaïl Makarovitch, qui était sorti, rentra et dit tout ému :

« Elle est en bas. Me permettez-vous, messieurs, de dire un mot à ce malheureux ? En votre présence, bien entendu.

– Comme il vous plaira, Mikhaïl Makarovitch, nous n'y voyons aucun inconvénient, dit le juge.

– Dmitri Fiodorovitch, écoute, mon pauvre ami, commença le brave homme, dont le visage exprimait une compassion presque paternelle. Agraféna Alexandrovna se trouve en bas, avec les filles du patron ; le vieux Maximov ne la quitte pas. Je l'ai rassurée, je lui ai fait comprendre que tu devais te justifier, qu'il ne fallait pas te troubler, sinon tu aggraverais les charges contre toi, comprends-tu ? Bref, elle a saisi, elle est intelligente et bonne, elle voulait me baiser les mains, demandant grâce pour toi. C'est elle qui m'a envoyé te rassurer, il faut que je puisse lui dire que tu es tranquille à son sujet. Calme-toi

donc. Je suis coupable devant elle, c'est une âme tendre et innocente. Puis-je lui dire, Dmitri Fiodorovitch, que tu seras calme ? »

Le bonhomme était ému de la douleur de Grouchegnka, il avait même les larmes aux yeux. Mitia s'élança vers lui.

« Pardon, messieurs, permettez, je vous en prie. Vous êtes un ange, Mikhaïl Makarovitch, merci pour elle. Je serai calme, je serai gai ; dites-le-lui dans votre bonté ; je vais même me mettre à rire, sachant que vous veillez sur elle. Je terminerai bientôt cela, sitôt libre, je cours à elle, qu'elle prenne patience ! Messieurs, je vais vous ouvrir mon cœur, nous allons terminer tout cela gaiement, nous finirons par rire ensemble, n'est-ce pas ? Messieurs, cette femme, c'est la reine de mon âme ! Oh ! laissez-moi vous le dire... Je crois que vous êtes de nobles cœurs. Elle éclaire et ennoblit ma vie. Oh ! si vous saviez ! Vous avez entendu ses cris : « J'irais avec toi à la mort ! » Que lui ai-je donné, moi qui n'ai rien ? Pourquoi un pareil amour ? Suis-je digne, moi, vile créature, d'être aimé au point qu'elle me suive au bagne ? Tout à l'heure, elle se traînait à

vos pieds pour moi, elle si fière et innocente ! Comment ne pas l'adorer, ne pas m'élancer vers elle ? Messieurs, pardonnez-moi ! Maintenant, me voilà consolé ! »

Il tomba sur une chaise et, se couvrant le visage de ses mains, se mit à sangloter. Mais c'étaient des larmes de joie. Le vieil *ispravnik* paraissait ravi, les juges également ; ils sentaient que l'interrogatoire entrait dans une phase nouvelle. Quand l'*ispravnik* fut sorti, Mitia devint gai.

« Eh bien, messieurs, à présent je suis tout à vous... N'étaient tous ces détails, nous nous entendrions aussitôt. Messieurs, je suis à vous, mais il faut qu'une confiance mutuelle règne entre nous, sinon nous n'en finirons jamais. C'est pour vous que je parle. Au fait, messieurs, au fait ! Surtout ne fouillez pas dans mon âme, ne la torturez pas avec des bagatelles, tenez-vous-en à l'essentiel, et je vous donnerai satisfaction. Au diable, les détails ! »

Ainsi parla Mitia. L'interrogatoire recommença.

IV

Deuxième tribulation

« Vous ne sauriez croire combien votre bonne volonté nous réconforte, Dmitri Fiodorovitch, dit Nicolas Parthénovitch, dont les yeux gris clair, des yeux de myope, à fleur de tête, brillaient de satisfaction. Vous avez parlé avec raison de cette confiance mutuelle, indispensable dans les affaires d'une telle importance, si l'inculpé désire, espère et peut se justifier. De notre côté, nous ferons tout ce qui dépendra de nous, vous avez pu voir comment nous menons cette affaire... Vous êtes d'accord, Hippolyte Kirillovitch ?

– Certes », approuva le procureur, toutefois sur un ton un peu sec.

Notons une fois pour toutes que Nicolas Parthénovitch témoignait, depuis sa récente entrée en fonctions, un profond respect au

procureur, pour qui il éprouvait de la sympathie. Il était presque seul à croire aveuglément au remarquable talent psychologique et oratoire d'Hippolyte Kirillovitch, dont il avait entendu parler dès Pétersbourg. En revanche, le jeune Nicolas Parthénovitch était le seul homme au monde que notre malchanceux procureur aimât sincèrement. En chemin, ils avaient pu se concerter au sujet de l'affaire qui s'annonçait, et maintenant, l'esprit aigu du juge saisissait au vol et interprétait chaque signe, chaque jeu de physionomie de son collègue.

« Messieurs, reprit Mitia, laissez-moi vous raconter les choses sans m'interrompre à propos de bagatelles ; ce ne sera pas long.

– Très bien, mais avant de vous entendre, permettez-moi de constater ce petit fait très curieux pour nous. Vous avez emprunté dix roubles hier au soir à cinq heures, en laissant vos pistolets en gage à votre ami Piotr Ilitch Perkhotine.

– Oui, messieurs, je les ai engagés pour dix roubles à mon retour de voyage, et puis ?

– Vous reveniez de voyage ? Vous aviez quitté la ville ?

– J'étais allé à quarante verstes, messieurs ; vous n'en saviez rien ? »

Le procureur et le juge échangèrent un regard.

« Vous feriez bien de commencer votre récit en décrivant méthodiquement votre journée dès le matin. Veuillez nous dire, par exemple, pourquoi vous vous êtes absenté, le moment de votre départ et de votre retour...

– Il fallait me le demander tout de suite, dit Mitia en riant ; si vous voulez, je remonterai à avant-hier, alors vous comprendrez le sens de mes démarches. Ce jour-là, dès le matin, je suis allé chez le marchand Samsonov pour lui emprunter trois mille roubles contre de sûres garanties ; il me fallait cette somme au plus vite.

– Permettez, interrompit d'un ton poli le procureur, pourquoi aviez-vous besoin tout à coup d'une pareille somme ?

– Eh ! messieurs, que de détails ! Comment, quand, pourquoi, pour quelle raison une pareille somme et non une autre ? Verbiage que tout cela.

De ce train-là, trois volumes n'y suffiraient pas, il faudrait un épilogue ! »

Mitia parlait avec la bonhomie familière d'un homme animé des meilleures intentions et désireux de dire toute la vérité.

« Messieurs, reprit-il, veuillez excuser ma brusquerie, soyez sûrs de mes sentiments respectueux à votre égard. Je ne suis plus ivre. Je comprends la différence qui nous sépare : je suis, à vos yeux, un criminel que vous devez surveiller ; vous ne me passerez pas la main dans les cheveux pour Grigori, on ne peut pas assommer impunément un vieillard. Cela me vaudra six mois ou un an de prison, mais sans déchéance civique, n'est-ce pas, procureur ? Je comprends tout cela... Mais avouez que vous déconcerteriez Dieu lui-même avec ces questions : « Où es-tu allé, comment et quand ? pourquoi ? » Je m'embrouillerai de cette façon, vous en prendrez note aussitôt, et qu'est-ce qui en résultera ? Rien ! Enfin, si j'ai commencé à mentir, j'irai jusqu'au bout, et vous me le pardonnerez étant donné votre instruction et la noblesse de vos sentiments. Pour terminer, je

vous prie de renoncer à ce procédé officiel qui consiste à poser des questions insignifiantes : « comment t'es-tu levé ? qu'as-tu mangé ? où as-tu craché ? » et « l'attention de l'inculpé étant endormie », à le bouleverser en lui demandant : « qui as-tu tué ? qui as-tu volé ? » Ha ! ha ! Voilà votre procédé classique, voilà sur quoi se fonde toute votre ruse ! Employez ce truc avec des croquants, mais pas avec moi ! J'ai servi, je connais les choses, ha ! ha ! Vous n'êtes pas fâchés, messieurs, vous me pardonnez mon insolence ? – Il les regardait avec une étrange bonhomie. – On peut avoir plus d'indulgence pour Mitia Karamazov que pour un homme d'esprit ! ha ! ha ! »

Le juge riait. Le procureur restait grave, ne quittait pas Mitia des yeux, observait attentivement ses moindres gestes, ses moindres mouvements de physionomie.

« Pourtant, dit Nicolas Parthénovitch en continuant de rire, nous ne vous avons pas dérouté d'abord par des questions telles que : « comment vous êtes-vous levé ce matin ? qu'avez-vous mangé ? » Nous sommes même

allés trop vite au but.

– Je comprends, j'apprécie toute votre bonté. Nous sommes tous les trois de bonne foi ; il doit régner entre nous la confiance réciproque de gens du monde liés par la noblesse et l'honneur. En tout cas, laissez-moi vous regarder comme mes meilleurs amis dans ces pénibles circonstances ! Cela ne vous offense pas, messieurs ?

– Pas du tout, vous avez bien raison, Dmitri Fiodorovitch, approuva le juge.

– Et les détails, messieurs, toute cette procédure chicanière, laissons cela de côté, s'exclama Mitia très exalté ; autrement nous n'aboutirons à rien.

– Vous avez tout à fait raison, intervint le procureur, mais je maintiens ma question. Il nous est indispensable de savoir pourquoi vous aviez besoin de ces trois mille roubles ?

– Pour une chose ou une autre... qu'importe ? pour payer une dette.

– À qui ?

– Cela, je refuse absolument de vous le dire, messieurs ! Ce n'est pas par crainte ni timidité,

car il s'agit d'une bagatelle, mais par principe. Cela regarde ma vie privée, et je ne permets pas qu'on y touche. Votre question n'a pas trait à l'affaire, donc elle concerne ma vie privée. Je voulais acquitter une dette d'honneur, je ne dirai pas envers qui.

– Permettez-nous de noter cela, dit le procureur.

– Je vous en prie. Écrivez que je refuse de le dire, estimant que ce serait malhonnête. On voit bien que le temps ne vous manque pas pour écrire !

– Permettez-moi, monsieur, de vous prévenir, de vous rappeler encore, si vous l'ignorez, dit d'un ton sévère le procureur, que vous avez le droit absolu de ne pas répondre à nos questions, que, d'autre part, nous n'avons nullement le droit d'exiger des réponses que vous ne jugez pas à propos de faire. Mais nous devons attirer votre attention sur le tort que vous vous causez en refusant de parler. Maintenant, veuillez continuer.

– Messieurs, je ne me fâche pas... je... bredouilla Mitia un peu confus de cette

observation ; voyez-vous, ce Samsonov chez qui je suis allé... »

Bien entendu nous ne reproduirons pas son récit des faits que le lecteur connaît déjà. Dans son impatience, le narrateur voulait tout raconter en détail, bien que rapidement. Mais on notait au fur et à mesure ses déclarations, il fallait donc l'arrêter. Dmitri Fiodorovitch s'y résigna en maugréant. Il s'écriait parfois : « Messieurs, il y a de quoi exaspérer Dieu lui-même », ou : « Messieurs, savez-vous que vous m'agacez sans raison ? » mais malgré ces exclamations, il restait expansif. C'est ainsi qu'il raconta comment Samsonov l'avait mystifié (il s'en rendait parfaitement compte maintenant). La vente de la montre pour six roubles, afin de se procurer l'argent du voyage, intéressa fort les magistrats qui l'ignoraient encore ; à l'extrême indignation de Mitia, on jugea nécessaire de consigner en détail ce fait, qui établissait à nouveau que la veille aussi, il était déjà presque sans le sou. Peu à peu, Mitia devenait morne. Ensuite, après avoir décrit sa visite chez Liagavi, la nuit passée dans l'izba, et le commencement d'asphyxie, il aborda

son retour en ville et se mit de lui-même à décrire ses tourments jaloux au sujet de Grouchegnka. Les juges l'écoutaient en silence et avec attention, notant surtout le fait que depuis longtemps, il avait un poste d'observation dans le jardin de Marie Kondratievna, pour le cas où Grouchegnka viendrait chez Fiodor Pavlovitch, et que Smerdiakov lui transmettait des renseignements ; ceci fut mentionné en bonne place. Il parla longuement de sa jalousie, malgré sa honte d'étaler ses sentiments les plus intimes, pour ainsi dire, « au déshonneur public », mais il la surmontait afin d'être véridique. La sévérité impassible des regards fixés sur lui, durant son récit, finit par le troubler assez fort : « Ce gamin, avec qui je bavardais sur les femmes, il y a quelques jours, et ce procureur maladif ne méritent pas que je leur raconte cela, songeait-il tristement ; quelle honte ! » « Supporte, résigne-toi, tais-toi[1] », concluait-il, tout en s'affermissant pour continuer. Arrivé à la visite chez M^me^ Khokhlakov, il redevint gai et voulut même

[1] Paraphrase du *Silentium*, poésie de Tioutchev – 1833.

raconter sur elle une anecdote récente, hors de propos ; mais le juge l'interrompit et l'invita à passer « à l'essentiel ». Ensuite, ayant décrit son désespoir et parlé du moment où, en sortant de chez cette dame, il avait même songé à « égorger quelqu'un pour se procurer trois mille roubles », on l'arrêta pour consigner la chose. Enfin, il raconta comment il avait appris le mensonge de Grouchegnka, repartie aussitôt de chez Samsonov, tandis qu'elle devait, affirmait-elle, rester chez le vieillard jusqu'à minuit. « Si je n'ai pas tué alors cette Fénia, messieurs, c'est uniquement parce que le temps me manquait », laissa-t-il échapper. Cela aussi fut noté. Mitia attendit d'un air morne et allait expliquer comment il était entré dans le jardin de son père, lorsque le juge l'interrompit, et ouvrant une grande serviette qui se trouvait auprès de lui, sur le divan, en sortit un pilon de cuivre.

« Connaissez-vous cet objet ?

– Ah ! oui. Comment donc ! Donnez que je le voie... Au diable ! c'est inutile.

– Vous avez oublié d'en parler.

– Que diable ! Pensez-vous que je vous l'aurais caché ? Je l'ai oublié, voilà tout.

– Veuillez nous raconter comment vous vous êtes procuré cette arme.

– Volontiers, messieurs. »

Et Mitia conta comment il avait pris le pilon et s'était sauvé.

« Mais quelle était votre intention en vous emparant de cet instrument ?

– Quelle intention ? Aucune. Je l'ai pris et me suis enfui.

– Pourquoi donc, si vous n'aviez pas d'intention ? »

L'irritation gagnait Mitia. Il fixait le « gamin » avec un mauvais sourire, regrettait la franchise qu'il avait montrée « à de telles gens » à propos de sa jalousie.

« Je m'en fiche, du pilon !

– Pourtant...

– Eh bien, c'est contre les chiens ! Il faisait sombre... à tout hasard.

– Auparavant, quand vous sortiez la nuit,

aviez-vous aussi une arme, puisque vous craignez tant l'obscurité ?

– Sapristi, messieurs, il n'y a pas moyen de causer avec vous ! s'écria Mitia exaspéré, et s'adressant, rouge de colère, au greffier : écris tout de suite : « Il a pris le pilon pour aller tuer son père... pour lui fracasser la tête ! » Êtes-vous contents, messieurs ? dit-il d'un air provocant.

– Nous ne pouvons tenir compte d'une telle déposition, inspirée par la colère. Nos questions vous paraissent futiles et vous irritent, alors qu'elles sont très importantes, dit sèchement le procureur.

– De grâce, messieurs ! J'ai pris ce pilon... Pourquoi prend-on quelque chose en pareil cas ? Je l'ignore. Je l'ai pris et me suis sauvé. Voilà tout C'est honteux, messieurs ; passons[1], sinon je vous jure que je ne dirai plus mot. »

Il s'accouda, la tête dans la main. Il était assis de côté, par rapport à eux, et regardait le mur, s'efforçant de surmonter un mauvais sentiment. Il

[1] En français dans le texte.

avait, en effet, grande envie de se lever, de déclarer qu'il ne dirait plus un mot, « dût-on le mener au supplice ».

« Voyez-vous, messieurs, en vous écoutant, il me semble faire un rêve, comme ça m'arrive parfois... Je rêve souvent que quelqu'un me poursuit, quelqu'un dont j'ai grand-peur et qui me cherche dans les ténèbres. Je me cache honteusement derrière une porte, derrière une armoire. L'inconnu sait parfaitement où je me trouve, mais il feint de l'ignorer afin de me torturer plus longtemps, de jouir de ma frayeur... C'est ce que vous faites maintenant !

– Vous avez de pareils rêves ? s'informa le procureur.

– Oui, j'en ai... Ne voulez-vous pas le noter ?

– Non, mais vous avez d'étranges rêves.

– Maintenant, ce n'est plus un rêve ! C'est la réalité, messieurs, le réalisme de la vie ! Je suis le loup, vous êtes les chasseurs !

– Votre comparaison est injuste..., dit doucement le juge.

– Pas du tout, messieurs ! fit Mitia avec

irritation, bien que sa brusque explosion de colère l'eût soulagé. Vous pouvez refuser de croire un criminel ou un inculpé que vous torturez avec vos questions, mais non un homme animé de nobles sentiments (je le dis hardiment). Vous n'en avez pas le droit. Mais

Silence, mon cœur,

Supporte, résigne-toi, tais-toi !

... Faut-il continuer ? demanda-t-il d'un ton revêche.

– Comment donc, je vous en prie », dit le juge.

V

Troisième tribulation

Tout en parlant avec brusquerie, Mitia parut encore plus désireux de n'omettre aucun détail. Il raconta comment il avait escaladé la palissade, marché jusqu'à la fenêtre et tout ce qui s'était alors passé en lui. Avec précision et clarté, il exposa les sentiments qui l'agitaient quand il brûlait de savoir si Grouchegnka était ou non chez son père. Chose étrange, le procureur et le juge écoutaient avec une extrême réserve, l'air rébarbatif, ne posant que de rares questions. Mitia ne pouvait rien augurer de leurs visages. « Il sont irrités et offensés, pensa-t-il, tant pis ! » Lorsqu'il raconta qu'il avait fait à son père le signal annonçant l'arrivée de Grouchegnka, les magistrats n'accordèrent aucune attention au mot signal, comme s'ils n'en comprenaient pas la portée dans la circonstance. Mitia remarqua ce

détail. Arrivé au moment où, à la vue de son père penché hors de la fenêtre, il avait frémi de haine et sorti le pilon de sa poche, il s'arrêta subitement, comme à dessein. Il regardait le mur et sentait les regards de ses juges, fixés sur lui.

« Eh bien, dit Nicolas Parthénovitch, vous avez saisi votre arme et... et que s'est-il passé ensuite ?

– Ensuite ? J'ai tué... j'ai porté à mon père un coup de pilon qui lui a fendu le crâne... D'après vous, c'est ainsi, n'est-ce-pas ? »

Ses yeux étincelaient. Sa colère apaisée se rallumait dans toute sa violence.

« D'après nous, mais d'après vous ? »

Mitia baissa les yeux, fit une pause.

« D'après moi, messieurs, d'après moi, voici ce qui est arrivé, reprit-il doucement : est-ce ma mère qui implorait Dieu pour moi, un esprit céleste qui m'a baisé au front à ce moment ? Je ne sais, mais le diable a été vaincu. Je m'écartai de la fenêtre et courus à la palissade. Mon père, qui m'aperçut alors, prit peur, poussa un cri et recula vivement, je me rappelle fort bien...

J'avais déjà grimpé sur la barrière quand Grigori me saisit... »

Mitia leva enfin les yeux sur ses auditeurs qui le regardaient d'un air impassible. Un frémissement d'indignation le parcourut.

« Messieurs, vous vous raillez de moi !

– D'où concluez-vous cela ? demanda Nicolas Parthénovitch.

– Vous ne croyez pas un mot de ce que je dis ! Je comprends très bien que je suis arrivé au point capital ; le vieillard gît maintenant la tête fracassée, et moi, après avoir tragiquement décrit ma volonté de le tuer, le pilon déjà en main, je m'enfuis de la fenêtre... Un sujet de poème à mettre en vers ! On peut croire sur parole un tel gaillard ! Vous êtes des farceurs, messieurs ! »

Il se tourna brusquement sur sa chaise qui craqua.

« N'avez-vous pas remarqué, dit le procureur, paraissant ignorer l'agitation de Mitia, quand vous avez quitté la fenêtre, la porte qui donne accès au jardin, à l'autre bout de la façade, était-elle ouverte ?

– Non, elle n'était pas ouverte.

– Bien sûr ?

– Elle était fermée, au contraire. Qui aurait pu l'ouvrir ? Bah ! la porte, attendez ! – il parut se raviser et tressaillit – l'avez-vous trouvée ouverte ?

– Oui.

– Mais qui a pu l'ouvrir, si ce n'est pas vous ?

– La porte était ouverte, l'assassin de votre père a suivi ce chemin pour entrer et pour sortir, dit le procureur, en scandant les mots. C'est très clair pour nous. L'assassinat a été commis évidemment dans la chambre, et non à travers la fenêtre. Cela résulte de l'examen des lieux et de la position du corps. Il n'y a aucun doute à ce sujet. »

Mitia était confondu.

– Mais c'est impossible, messieurs ! s'écria-t-il tout à fait dérouté, je... je ne suis pas entré... Je vous affirme que la porte est restée fermée durant tout le temps que j'étais au jardin, et lorsque je me suis enfui... Je me tenais sous la fenêtre et je n'ai vu mon père que de l'extérieur... Je me

rappelle jusqu'à la dernière minute. Si même je ne me rappelais pas, j'en suis sûr, car les signaux n'étaient connus que de moi, de Smerdiakov et du défunt, et sans signaux, il n'aurait ouvert à personne au monde !

– Quels signaux ? » demanda avec une ardente curiosité le procureur, dont la réserve disparut aussitôt.

Il interrogeait avec une sorte d'hésitation, pressentant un fait important, et tremblait que Mitia refusât de l'expliquer.

« Ah ! vous ne saviez pas ! dit Mitia en clignant de l'œil avec un sourire ironique. Et si je refusais de répondre ? Qui vous renseignerait ? Le défunt, Smerdiakov et moi étions seuls à connaître le secret ; Dieu aussi le sait, mais il ne vous le dira pas. Or, le fait est curieux, on peut échafauder là-dessus à plaisir, ha ! ha ! Consolez-vous, messieurs, je vous le révélerai, vos craintes sont vaines. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! L'accusé dépose contre lui-même. Oui, car je suis un chevalier d'honneur, mais pas vous ! »

Dans son impatience d'apprendre le fait nouveau, le procureur avalait ces pilules. Mitia expliqua en détail les signaux imaginés par Fiodor Pavlovitch pour Smerdiakov, le sens de chaque coup à la fenêtre ; il les reproduisit même sur la table. Nicolas Parthénovitch lui ayant demandé s'il avait fait alors au vieillard le signal convenu pour l'arrivée de Grouchegnka, Mitia répondit affirmativement.

« Maintenant, échafaudez là-dessus une hypothèse ! trancha-t-il en se détournant avec dédain.

– Ainsi, votre défunt père, le domestique Smerdiakov et vous connaissiez seuls ces signaux ? insista le juge.

– Oui, le domestique Smerdiakov, et puis Dieu. Notez ceci. Vous devrez vous-même recourir à Dieu. »

On en prit note, bien entendu, mais à ce moment le procureur dit, comme s'il lui venait une idée :

« Dans ce cas, et puisque vous affirmez votre innocence, ne serait-ce pas Smerdiakov qui se fit

ouvrir la porte par votre père, en donnant le signal, et ensuite... l'assassina ? »

Mitia lui jeta un regard chargé d'ironie et de haine, le fixa si longtemps que le procureur battit des paupières.

« Vous vouliez encore attraper le renard, vous lui avez pincé la queue, hé ! hé ! Vous pensiez que j'allais me raccrocher à ce que vous insinuez et m'écrier à pleine gorge : « Ah ! oui, c'est Smerdiakov, voilà l'assassin ! » Avouez que vous l'avez pensé, avouez-le, alors je continuerai. »

Le procureur n'avoua rien. Il attendit en silence.

« Vous vous êtes trompé, je n'accuserai pas Smerdiakov, déclara Mitia.

– Et vous ne le soupçonnez même pas ?

– Est-ce que vous le soupçonnez, vous ?

– Nous l'avons aussi soupçonné. »

Mitia baissa les yeux.

« Trêve de plaisanteries, écoutez : dès le début, presque au moment où je suis sorti de derrière ce rideau, cette idée m'était déjà venue : « C'est Smerdiakov ! » Assis à cette table, alors

que je criais mon innocence, la pensée de Smerdiakov me poursuivait. Maintenant, enfin, j'ai songé à lui, mais l'espace d'une seconde, aussitôt je me suis dit : « Non, ce n'est pas Smerdiakov ! » Ce crime n'est pas son œuvre, messieurs !

– Ne soupçonnez-vous pas, alors, quelque autre personnage ? demanda avec précaution Nicolas Parthénovitch.

– Je ne sais qui, Dieu ou Satan, mais pas Smerdiakov ! dit résolument Mitia.

– Mais pourquoi affirmez-vous avec une telle insistance que ce n'est pas lui ?

– Par conviction. Parce que Smerdiakov est une nature vile et lâche, ou plutôt le composé de toutes les lâchetés cheminant sur deux pieds. Il est né d'une poule. Quand il me parlait, il tremblait de frayeur, pensant que j'allais le tuer, alors que je ne levais même pas la main. Il se jetait à mes pieds en pleurant, il baisait mes bottes en me suppliant de ne pas lui faire peur, entendez-vous ? de ne pas lui faire peur. Et je lui ai même offert des cadeaux. C'est une poule

épileptique, un esprit faible ; un gamin de huit ans le rosserait. Non, ce n'est pas Smerdiakov. Il n'aime pas l'argent, il refusait mes cadeaux... D'ailleurs, pourquoi aurait-il tué le vieillard ? Il est peut-être son fils naturel ; savez-vous cela ?

– Nous connaissons cette légende. Mais vous êtes le fils de Fiodor Pavlovitch, pourtant vous avez dit à tout le monde que vous vouliez le tuer.

– Encore une pierre dans mon jardin ! C'est abominable. Mais je n'ai pas peur. Messieurs, vous devriez avoir honte de me dire cela en face ! Car c'est moi qui vous en ai parlé. Non seulement j'ai voulu tuer, mais je le pouvais, je me suis même accusé d'avoir failli tuer. Mais mon ange gardien m'a sauvé du crime, voilà ce que vous ne pouvez pas comprendre... C'est ignoble de votre part, ignoble ! Car je n'ai pas tué, pas tué ! Vous entendez, procureur : pas tué ! »

Il suffoquait. Durant l'interrogatoire, il n'avait jamais été dans une pareille agitation.

« Et que vous a dit Smerdiakov ? conclut-il après une pause. Puis-je le savoir ?

– Vous pouvez nous questionner sur tout ce

qui concerne les faits, répondit froidement le procureur, et je vous répète que nous sommes tenus de répondre à vos questions. Nous avons trouvé le domestique Smerdiakov dans son lit, sans connaissance, en proie à une violente crise d'épilepsie, la dixième peut-être depuis la veille. Le médecin qui nous accompagnait a déclaré, après avoir examiné le malade, qu'il ne passerait peut-être pas la nuit.

– Alors, c'est le diable qui a tué mon père ! laissa échapper Mitia, comme si son dernier doute disparaissait.

– Nous reviendrons là-dessus, conclut Nicolas Parthénovitch ; veuillez continuer votre déposition. »

Mitia demanda à se reposer, ce qui lui fut accordé avec courtoisie. Ensuite il reprit son récit, mais ce fut avec une peine visible. Il était las, froissé, ébranlé moralement. De plus, le procureur, comme à dessein, l'irritait à chaque instant en s'arrêtant à des « minuties ». Mitia finissait de décrire comment à califourchon sur la palissade, il avait frappé d'un coup de pilon à la

tête Grigori, cramponné à sa jambe gauche, puis sauté auprès du blessé, lorsque le procureur le pria d'expliquer avec plus de détails comment il se tenait sur la palissade. Mitia s'étonna.

« Eh bien, j'étais assis comme ça, à cheval, une jambe de chaque côté...

– Et le pilon ?

– Je l'avais à la main.

– Il n'était pas dans votre poche ? Vous vous rappelez ce détail ? Vous avez dû frapper de haut.

– C'est probable. Pourquoi cette remarque ?

– Si vous vous placiez sur votre chaise comme alors sur la palissade, pour bien nous montrer comment et de quel côté vous avez frappé ?

– Est-ce que vous ne vous moquez pas de moi ? » demanda Mitia en toisant l'interrogateur ; mais celui-ci ne broncha pas.

Mitia se mit à cheval sur la chaise et leva le bras :

« Voilà comment j'ai frappé ! Comment j'ai tué ! Êtes-vous satisfaits ?

– Je vous remercie. Ne voulez-vous pas nous

expliquer maintenant pourquoi vous avez de nouveau sauté dans le jardin, dans quelle intention ?

– Eh diable ! pour voir le blessé... Je ne sais pas pourquoi !

– Dans un trouble pareil et en train de fuir ?

– Oui, dans un trouble pareil et en train de fuir.

– Vous vouliez lui venir en aide ?

– Oui, peut-être, je ne me rappelle pas.

– Vous ne vous rendiez pas compte de vos actes ?

– Oh ! je m'en rendais bien compte. Je me rappelle les moindres détails. J'ai sauté pour voir et j'ai essuyé son sang avec mon mouchoir.

– Nous avons vu votre mouchoir. Vous espériez ramener le blessé à la vie ?

– Je ne sais pas... Je voulais simplement m'assurer s'il vivait encore.

– Ah ! vous vouliez vous assurer ? Eh bien ?

– Je ne suis pas médecin, je ne pus en juger. Je m'enfuis en pensant l'avoir tué.

– Très bien, je vous remercie. C'est tout ce qu'il me fallait. Veuillez continuer. »

Hélas ! Mitia n'eut pas l'idée de raconter – il s'en souvenait pourtant – qu'il avait sauté par pitié et prononcé des paroles de compassion devant sa victime : « Le vieux a son compte ; tant pis, qu'il y reste ! » Le procureur en conclut que l'accusé avait sauté « en un tel moment et dans un trouble pareil » seulement pour s'assurer si l'unique témoin de son crime vivait encore. Quels devaient donc être l'énergie, la résolution, le sang-froid de cet homme, etc. Le procureur était satisfait : « J'ai exaspéré cet homme irritable avec des minuties et il s'est trahi. »

Mitia poursuivit péniblement. Cette fois, ce fut Nicolas Parthénovitch qui l'interrompit :

« Comment avez-vous pu aller chez la domestique Fédossia Marcovna avec les mains et le visage ensanglantés ?

– Mais je ne m'en doutais pas.

– C'est vraisemblable, cela arrive, dit le procureur en échangeant un coup d'œil avec Nicolas Parthénovitch.

– Vous avez raison, procureur », approuva Mitia.

Ensuite, il raconta sa décision de « s'écarter », de « laisser le chemin libre aux amants ».

Mais il ne put se résoudre, comme tout à l'heure, à étaler ses sentiments, parler de « la reine de son cœur ». Cela lui répugnait devant ces êtres froids. Aussi, aux questions réitérées, il répondit laconiquement :

« Eh bien, j'avais résolu de me tuer. À quoi bon vivre ? L'ancien amant de Grouchegnka, son séducteur venait, après cinq ans, réparer sa faute en l'épousant. Je compris que tout était fini pour moi... Derrière moi la honte, et puis ce sang, le sang de Grigori. Pourquoi vivre ? J'allai dégager mes pistolets afin de me loger une balle dans la tête, à l'aube...

– Et, cette nuit, une fête à tout casser.

– Vous l'avez dit. Que diable, messieurs, finissons-en plus vite ! J'étais décidé à me tuer, là-bas, au bout du village à cinq heures du matin. J'ai même dans ma poche un billet écrit chez Perkhotine en chargeant mon pistolet. Le voici,

lisez-le. Ce n'est pas pour vous que je raconte ! » ajouta-t-il, dédaigneux.

Il jeta sur la table le billet que les juges lurent avec curiosité et, comme de juste, joignirent au dossier.

« Et vous n'avez pas pensé à vous laver les mains, même avant d'aller chez M. Perkhotine ? Vous ne craigniez donc pas les soupçons ?

– Quels soupçons ? Je me souciais peu des soupçons. Je me serais suicidé à cinq heures, avant qu'on ait le temps d'agir. Sans la mort de mon père, vous ne sauriez rien et vous ne seriez pas venus ici. Oh ! c'est l'œuvre du diable, c'est lui qui a tué mon père, qui vous a si promptement renseignés. Comment avez-vous pu arriver si vite ? C'est fantastique !

– M. Perkhotine nous a informés qu'en entrant chez lui vous teniez dans vos mains... dans vos mains ensanglantées... une grosse somme... une liasse de billets de cent roubles. Son jeune domestique aussi l'a vu.

– C'est vrai, messieurs, je m'en souviens.

– Une petite question, dit avec une grande

douceur Nicolas Parthénovitch. Pourriez-vous nous indiquer où vous avez pris tant d'argent, alors qu'il est démontré que vous n'avez pas eu le temps d'aller chez vous ? »

Le procureur fronça les sourcils à cette question ainsi posée de front, mais n'interrompit pas Nicolas Parthénovitch.

« Non, je ne suis pas entré chez moi, dit Mitia tranquillement, mais les yeux baissés.

– Permettez-moi, dans ce cas, de répéter ma question, insinua le juge. Où avez-vous trouvé tout à coup une pareille somme, alors que, d'après vos propres aveux, à cinq heures, le même jour...

– J'avais besoin de dix roubles, j'ai engagé mes pistolets chez Perkhotine, puis je suis allé chez M^me^ Khokhlakov pour lui emprunter trois mille roubles qu'elle ne m'a pas donnés, etc. Eh oui ! messieurs, j'étais sans ressources, et tout à coup me voilà avec des billets de mille ! Savez-vous, messieurs, vous avez peur, tous les deux maintenant ; qu'arrivera-t-il s'il ne nous indique pas la provenance de cet argent ? Eh bien, je ne

vous le dirai pas, messieurs, vous avez deviné juste, vous ne le saurez pas, dit Mitia en martelant la dernière phrase.

– Comprenez, monsieur Karamazov, qu'il est essentiel pour nous de le savoir, dit doucement Nicolas Parthénovitch.

– Je le comprends, mais je ne le dirai pas. »

Le procureur, à son tour, rappela que l'inculpé pouvait ne pas répondre aux questions s'il le jugeait préférable, mais que, vu le tort qu'il se faisait par son silence, vu surtout l'importance des questions...

« Et ainsi de suite, messieurs, et ainsi de suite ! J'en ai assez, j'ai déjà entendu cette litanie. Je comprends la gravité de l'affaire : c'est là le point capital, pourtant je ne parlerai pas.

– Qu'est-ce que cela peut nous faire ? C'est à vous que vous nuisez, insinua nerveusement Nicolas Parthénovitch.

– Trêve de plaisanteries, messieurs. J'ai pressenti dès le début que nous nous heurterions sur ce point. Mais alors, quand j'ai commencé à déposer, tout était pour moi trouble et flottant,

j'ai même eu la simplicité de vous proposer « une confiance mutuelle ». Maintenant, je vois que cette confiance était impossible, puisque nous devions arriver à cette barrière maudite, et nous y sommes. D'ailleurs, je ne vous reproche rien, je comprends bien que vous ne pouvez pas me croire sur parole ! »

Mitia se tut, l'air sombre.

« Ne pourriez-vous pas, sans renoncer à votre résolution de taire l'essentiel, nous renseigner sur ce point : quels sont les motifs assez puissants pour vous contraindre au silence dans un moment si critique ? »

Mitia sourit tristement.

« Je suis meilleur que vous ne le pensez, messieurs, je vous dirai ces motifs, bien que vous ne le méritiez pas. Je me tais parce qu'il y a là pour moi un sujet de honte. La réponse à la question sur la provenance de l'argent implique une honte pire que si j'avais assassiné mon père pour le voler. Voilà pourquoi je me tais. Eh ! quoi, messieurs, vous voulez noter cela ?

– Oui, nous allons le noter, bredouilla Nicolas

Parthénovitch.

– Vous ne devriez pas mentionner ce qui concerne « la honte ». Si je vous en ai parlé, alors que je pouvais me taire, c'est uniquement par complaisance. Eh bien, écrivez, écrivez ce que vous voulez, conclut-il d'un air dégoûté, je ne vous crains pas et... je garde ma fierté devant vous.

– Ne nous expliquerez-vous pas de quelle nature est cette honte ? » demanda timidement Nicolas Parthénovitch.

Le procureur fronça les sourcils.

– *N-i-ni, c'est fini*[1], n'insistez pas. Inutile de s'avilir. Je me suis déjà avili à votre contact. Vous ne méritez pas que je parle, ni vous ni personne. Assez, messieurs, je m'arrête. »

C'était catégorique. Nicolas Parthénovitch n'insista plus mais comprit, aux regards d'Hippolyte Kirillovitch, que celui-ci ne désespérait pas encore.

« Ne pouvez-vous pas dire, au moins, la

[1] En français dans le texte.

somme que vous aviez en arrivant chez M. Perkhotine ?

– Non, je ne peux pas.

– Vous avez parlé à M. Perkhotine de trois mille roubles soi-disant prêtés par M^me^ Khokhlakov.

– C'est possible. En voilà assez, messieurs, je ne dirai pas la somme.

– Alors, veuillez nous dire comment vous êtes venus à Mokroïé, et tout ce que vous avez fait.

– Oh ! vous n'avez qu'à interroger les gens qui sont ici. D'ailleurs, je vais vous le raconter. »

Nous ne reproduirons pas son récit, fait rapidement et avec sécheresse. Il passa sous silence l'ivresse de son amour, tout en expliquant comment il avait renoncé à se suicider « par suite de faits nouveaux ». Il narrait sans donner les motifs, sans entrer dans les détails. Les magistrats lui posèrent d'ailleurs peu de questions ; cela ne les intéressait que médiocrement.

« Nous reviendrons là-dessus lors des dépositions des témoins qui auront lieu, bien entendu, en votre présence, déclara Nicolas

Parthénovitch en terminant l'interrogatoire. Pour l'instant, veuillez déposer sur la table tout ce que vous avez sur vous, surtout votre argent.

– L'argent, messieurs ? À vos ordre, je comprends que c'est nécessaire. Je m'étonne que vous n'y ayez pas songé plus tôt. Le voici, mon argent, comptez, prenez, tout y est, je crois. »

Il vida ses poches, y compris la menue monnaie, tira deux pièces de dix kopeks de son gousset. On fit le compte, il y avait huit cent trente-six roubles et quarante kopeks.

« C'est tout ? demanda le juge.

– Tout.

– D'après votre déposition, vous avez dépensé trois cents roubles chez Plotnikov ; donné dix roubles à Perkhotine, vingt au voiturier. Vous en avez perdu deux cents aux cartes, ensuite... »

Nicolas Parthénovitch refit le compte, aidé de Mitia. On y comprit jusqu'aux kopeks.

« Avec ces huit cents, vous deviez avoir, par conséquent, dans les quinze cents roubles.

– Tout juste.

– Tout le monde affirme que vous aviez

beaucoup plus.

– Libre à eux.

– Vous aussi, d'ailleurs.

– Moi aussi.

– Nous vérifierons tout cela par les dépositions d'autres témoins. Soyez sans inquiétude au sujet de votre argent, il sera déposé en lieu sûr et mis à votre disposition... à l'issue de l'affaire... s'il est démontré que vous y avez droit. Maintenant... »

Nicolas Parthénovitch se leva et déclara à Mitia qu'il était « tenu et obligé » d'examiner minutieusement ses habits et le reste.

« Soit, messieurs, je retournerai mes poches, si vous voulez. »

Et il se mit en devoir de le faire.

« Il faut même ôter vos habits.

– Comment ? Me déshabiller ? Que diable ! Ne pouvez-vous pas me fouiller comme ça ?

– Impossible, Dmitri Fiodorovitch, il faut ôter vos habits.

– Comme vous voudrez, consentit Mitia d'un

air morne, seulement pas ici, je vous en prie ; derrière le rideau. Qui procédera à l'examen ?

– Certainement, derrière le rideau », approuva d'un signe de tête Nicolas Parthénovitch, dont le petit visage respirait la gravité.

VI

Le Procureur confond Mitia

Il se passa alors une scène à laquelle Mitia ne s'attendait guère. Il n'aurait jamais supposé, dix minutes auparavant, qu'on oserait le traiter ainsi, lui, Mitia Karamazov. Surtout il se sentait humilié, en butte « à l'arrogance et au dédain ». Ça lui était égal d'ôter sa redingote, mais on le pria de se déshabiller entièrement. Ou plutôt on le lui ordonna, il s'en rendait bien compte. Il se soumit sans murmure, par fierté dédaigneuse. Outre les juges, quelques manants le suivirent derrière le rideau, « sans doute pour prêter main-forte », songea Mitia, « peut-être encore dans quelque autre intention ». « Faut-il ôter aussi ma chemise ? » demanda-t-il brusquement ; mais Nicolas Parthénovitch ne lui répondit pas : le procureur et lui étaient absorbés par l'examen de la redingote, du pantalon, du gilet et de la

casquette, qui paraissaient les intéresser fort. « Quel sans gêne ! ils n'observent même pas la politesse requise. »

« Je vous demande pour la seconde fois si je dois ôter ma chemise, oui ou non ? dit Mitia avec irritation.

– Ne vous inquiétez pas, nous vous préviendrons », répondit Nicolas Parthénovitch d'un ton qui parut autoritaire à Mitia.

Le procureur et le juge s'entretenaient à mi-voix. La redingote portait, surtout au pan gauche, d'énormes taches de sang coagulé, ainsi que le pantalon. De plus, Nicolas Parthénovitch tâta, en présence des témoins instrumentaires, le col, les parements, les coutures, cherchant s'il n'y avait pas d'argent caché. On donna à entendre à Mitia qu'il était bien capable d'avoir cousu de l'argent dans ses vêtements. « Ils me traitent en voleur et non en officier », grommela-t-il à part lui. Ils échangeaient leurs impressions en sa présence avec une franchise singulière. C'est ainsi que le greffier, qui se trouvait aussi derrière le rideau et faisait l'empressé, attira l'attention de Nicolas

Parthénovitch sur la casquette, qu'on tâtait également : « Rappelez-vous le scribe Gridenka ; il était allé en été toucher les appointements pour toute la chancellerie et prétendit à son retour avoir perdu l'argent en état d'ivresse ; où le retrouva-t-on ? Dans le liséré de sa casquette, où les billets de cent roubles étaient enroulés et cousus. » Le juge et le procureur se rappelaient parfaitement ce fait, aussi mit-on de côté la casquette de Mitia pour être soumise, ainsi que les vêtements, à un examen approfondi.

« Permettez, s'écria soudain Nicolas Parthénovitch en apercevant le poignet de la manche droite de la chemise de Mitia, retroussé et taché de sang, permettez, c'est du sang ?

– Oui.

– Quel sang ? Et pourquoi votre manche est-elle retroussée ? »

Mitia expliqua qu'il s'était taché en s'occupant de Grigori et qu'il avait retroussé la manche chez Perkhotine, en se lavant les mains.

« Il faudra aussi ôter votre chemise, c'est très important pour les pièces à conviction. »

Mitia rougit et se fâcha.

« Alors, je vais rester tout nu !

– Ne vous inquiétez pas, nous arrangerons cela. Ayez l'obligeance d'ôter aussi vos chaussettes.

– Vous ne plaisantez pas ? C'est vraiment indispensable ?

– Nous ne sommes pas en train de plaisanter, répliqua sévèrement Nicolas Parthénovitch.

– Eh bien, s'il le faut... je... » murmura Mitia qui, s'asseyant sur le lit, se mit à retirer ses chaussettes.

Il était très gêné et, chose étrange, se sentait comme coupable, lui nu, devant ces gens habillés, trouvant presque qu'ils avaient maintenant le droit de le mépriser, comme inférieur. « La nudité en soi n'a rien de choquant, la honte naît du contraste, songeait-il. On dirait un rêve, j'ai parfois éprouvé en songe des sensations de ce genre. » Il lui était pénible d'ôter ses chaussettes, assez malpropres, ainsi que son linge, et maintenant tout le monde l'avait vu. Ses pieds surtout lui déplaisaient, il avait toujours trouvé

ses orteils difformes, particulièrement celui du pied droit, plat, l'ongle recourbé, et tous le voyaient. Le sentiment de sa honte le rendit plus grossier, il ôta sa chemise avec rage.

« Ne voulez-vous pas chercher ailleurs, si vous n'avez pas honte ?

– Non, c'est inutile pour le moment.

– Alors, je dois rester comme ça, nu ?

– Oui, c'est nécessaire... Veuillez vous asseoir en attendant, vous pouvez vous envelopper dans une couverture du lit, et moi... je m'occuperai de ça. »

Les effets ayant été montrés aux témoins instrumentaires et le procès-verbal de leur examen rédigé, le juge et le procureur sortirent ; on emporta les vêtements ; Mitia demeura en compagnie des manants qui ne le quittaient pas des yeux. Il avait froid et s'enveloppa de la couverture, trop courte pour couvrir ses pieds nus. Nicolas Parthénovitch se fit longtemps attendre. « Il me prend pour un gamin, murmura Mitia en grinçant des dents. Cette ganache de procureur est sorti aussi, par mépris sans doute,

ça le dégoûtait de me voir nu. » Mitia s'imaginait qu'on lui rendrait ses habits après l'examen. Quelle fut son indignation lorsque Nicolas Parthénovitch reparut avec un autre costume, qu'un croquant portait derrière lui.

« Voici des vêtements, dit-il d'un air dégagé, visiblement satisfait de sa trouvaille. C'est M. Kalganov qui vous les prête, ainsi qu'une chemise propre. Par bonheur, il en avait de rechange. Vous pouvez garder vos chaussettes.

– Je ne veux pas des habits des autres, s'écria Mitia exaspéré. Rendez-moi les miens !

– Impossible.

– Donnez-moi les miens ! Au diable Kalganov et ses habits ! »

On eut de la peine à lui faire entendre raison. On lui expliqua tant bien que mal que ses habits tachés de sang devaient « figurer parmi les pièces à conviction ; nous n'avons même pas le droit de vous les laisser... vu la tournure que peut prendre l'affaire ». Mitia finit par le comprendre, se tut, s'habilla à la hâte. Il fit seulement remarquer que le costume qu'on lui prêtait était plus riche que le

sien et qu'il ne voudrait pas « en profiter ». De plus, « ridiculement étroit. Dois-je être affublé comme un bouffon... pour vous divertir ? »

On lui rétorqua qu'il exagérait, que le pantalon seul était un peu long. Mais la redingote le gênait aux épaules.

« Zut, c'est difficile à boutonner, grommela de nouveau Mitia. Ayez l'obligeance de dire à M. Kalganov que ce n'est pas moi qui ai demandé ce costume et qu'on m'a déguisé en bouffon.

– Il le comprend fort bien et regrette... c'est-à-dire, pas son costume, mais cet incident... marmotta Nicolas Parthénovitch.

– Je m'en moque, de son regret ! Eh bien ? Où aller maintenant ? Faut-il rester ici ? »

On le pria de repasser de l'autre côté. Mitia sortit, l'air morose, s'efforçant de ne regarder personne. Dans ce costume étranger, il se sentait humilié, même aux yeux des manants et de Tryphon Borissytch, dont la figure apparut à la porte : « Il vient voir mon accoutrement », songea Mitia. Il se rassit à la même place, comme sous

l'impression d'un cauchemar ; il lui semblait n'être pas dans son état normal.

« Maintenant, allez-vous me faire fustiger ? Il ne vous reste plus que ça ! » dit-il en s'adressant au procureur.

Il évitait de se tourner vers Nicolas Parthénovitch, dédaignant de lui adresser la parole. « Il a examiné trop minutieusement mes chaussettes, il les a même fait retourner, le monstre, pour que tout le monde voie comme elles sont sales ! »

« Il faut maintenant entendre les témoins, proféra le juge, comme en réponse à la question de Mitia.

– Oui, dit le procureur d'un air absorbé.

– Dmitri Fiodorovitch, nous avons fait notre possible en votre faveur, poursuivit le juge, mais comme vous avez refusé catégoriquement de nous expliquer la provenance de la somme trouvée sur vous, nous sommes maintenant...

– En quoi est votre bague ? interrompit Mitia comme sortant d'une rêverie et désignant une des bagues qui ornaient la main de Nicolas

Parthénovitch.

– Ma bague ?

– Oui, celle-ci... au majeur, dont la pierre est veinée, insista Mitia, comme un enfant entêté.

– C'est une topaze fumée, dit Nicolas Parthénovitch en souriant, voulez-vous l'examiner, je l'ôterai...

– Non, non, gardez-la ! s'écria rageusement Mitia, se ravisant et furieux contre lui-même. Ne l'ôtez pas, c'est inutile... Au diable !... Messieurs, vous m'avez avili ! Croyez-vous que je le dissimulerais, si j'avais tué mon père, que je recourrais à la ruse et au mensonge ? Non, ce n'est pas dans mon caractère, et si j'étais coupable, je vous jure que je n'aurais pas attendu votre arrivée et le lever du soleil, comme j'en avais d'abord l'intention ; je me serais suicidé avant l'aurore ! Je le sens bien maintenant. En vingt ans, j'aurais moins appris que durant cette nuit maudite !... Et serais-je comme ça, assis auprès de vous, parlerais-je de la sorte, avec les mêmes gestes, les mêmes regards, si j'étais vraiment un parricide, alors que le meurtre

accidentel de Grigori m'a tourmenté toute la nuit, non par crainte, non par la seule crainte du châtiment ! O honte ! Et vous voulez qu'à des farceurs tels que vous, qui ne voyez rien et ne croyez rien, qui êtes aveugles comme des taupes, je dévoile une nouvelle bassesse, une honte nouvelle, fût-ce pour me disculper ? J'aime mieux aller au bagne ! Celui qui a ouvert la porte pour entrer chez mon père, c'est lui l'assassin et le voleur. Qui est-ce ? je me perds en conjectures, mais ce n'est pas Dmitri Karamazov, sachez-le, voilà tout ce que je peux vous dire, assez, n'insistez pas... Envoyez-moi au bagne ou à l'échafaud, mais ne me tourmentez pas davantage. Je me tais. Appelez vos témoins ! »

Le procureur, qui avait observé Mitia pendant qu'il débitait son monologue, lui dit soudain, du ton le plus calme et comme s'il s'agissait de choses toutes naturelles :

« À propos de cette porte ouverte dont vous venez de parler, nous avons reçu une déposition très importante du vieux Grigori Vassiliev. Il affirme positivement que lorsqu'il se décida, en entendant du bruit, à pénétrer dans le jardin par la

petite porte restée ouverte, il aperçut à gauche la porte de la maison grande ouverte, ainsi que la fenêtre, alors que vous assuriez que ladite porte resta fermée tout le temps que vous étiez au jardin. À ce moment il ne vous avait pas encore vu dans l'obscurité quand vous vous enfuyiez, suivant votre récit, de la fenêtre où vous aviez regardé votre père. Je ne vous cache pas que Vassiliev en conclut formellement et déclare que vous avez dû vous sauver par cette porte, bien qu'il ne vous ait pas vu en sortir. Il vous a aperçu à une certaine distance, dans le jardin, alors que vous couriez du côté de la palissade... »

Mitia s'était levé.

« C'est un impudent mensonge. Il n'a pas pu voir la porte ouverte, car elle était fermée... Il ment.

– Je me crois obligé de vous répéter que sa déposition est catégorique et qu'il y persiste. Nous l'avons interrogé à plusieurs reprises.

– C'est précisément moi qui l'ai interrogé, confirma Nicolas Parthénovitch.

– C'est faux, c'est faux ! C'est une calomnie

ou l'hallucination d'un fou ; il lui aura semblé voir cela dans le délire causé par sa blessure.

– Mais il avait remarqué la porte ouverte avant d'être blessé, lorsqu'il venait d'entrer au jardin.

– Ce n'est pas vrai, ça ne se peut pas ! Il me calomnie par méchanceté... il n'a pas pu voir... Je n'ai pas passé par cette porte », dit Mitia haletant.

Le procureur se tourna vers Nicolas Parthénovitch et lui dit :

« Montrez donc.

– Connaissez-vous cet objet ? » dit le juge en posant sur la table une grande enveloppe qui portait encore trois cachets. Elle était vide et déchirée sur un côté. Mitia écarquilla les yeux.

« C'est... c'est l'enveloppe de mon père, murmura-t-il, celle qui renfermait les trois mille roubles... si la suscription correspond, permettez : « À ma poulette », c'est cela, « trois mille », voyez-vous, trois mille ?

– Assurément, nous le voyons, mais nous n'avons pas trouvé l'argent. L'enveloppe était à terre, près du lit, derrière le paravent. »

Mitia resta quelques secondes comme

abasourdi.

« Messieurs, c'est Smerdiakov ! s'écria-t-il soudain de toutes ses forces, c'est lui qui a tué, c'est lui qui a volé ! Lui seul savait où le vieillard cachait cette enveloppe... C'est lui, sans aucun doute !

– Mais vous saviez aussi que cette enveloppe était cachée sous l'oreiller.

– Jamais de la vie ! C'est la première fois que je la vois, j'en avais seulement entendu parler par Smerdiakov... Lui seul connaissait la cachette du vieillard, moi je l'ignorais...

– Pourtant vous avez déposé tout à l'heure que l'enveloppe se trouvait sous l'oreiller du défunt. « Sous l'oreiller », donc vous saviez où elle était.

– Nous l'avons noté ! confirma Nicolas Parthénovitch.

– C'est absurde ! Je l'ignorais totalement. D'ailleurs, ce n'était peut-être pas sous l'oreiller... J'ai dit ça sans réfléchir... Que dit Smerdiakov ? L'avez-vous interrogé à ce sujet ? Que dit-il ? C'est là le principal... Moi, j'ai blagué exprès... J'ai dit, sans y penser, que c'était

sous l'oreiller, et maintenant vous... Vous savez bien qu'on laisse échapper des inexactitudes. Mais Smerdiakov seul le savait, et personne d'autre !... Il ne m'a pas révélé la cachette ! Mais c'est lui, incontestablement, c'est lui l'assassin, maintenant c'est pour moi clair comme le jour, clama Mitia avec une exaltation croissante. Dépêchez-vous de l'arrêter... Il a tué pendant que je m'enfuyais et que Grigori gisait sans connaissance, c'est évident... Il a fait le signal et mon père lui a ouvert... Car lui seul connaissait les signaux, et sans signal mon père n'aurait pas ouvert...

– Vous oubliez de nouveau, remarqua le procureur avec le même calme, l'air déjà triomphant, qu'il n'y avait pas besoin de faire de signal, si la porte était déjà ouverte lorsque vous vous trouviez encore dans le jardin...

– La porte, la porte, murmura Mitia en fixant le procureur ; il se laissa retomber sur sa chaise, il y eut un silence...

– Oui, la porte... C'est un fantôme ! Dieu est contre moi ! s'exclama-t-il, les yeux hagards.

– Vous voyez, dit gravement le procureur, jugez vous-même, Dmitri Fiodorovitch. D'un côté, cette déposition accablante pour vous, la porte ouverte par où vous êtes sorti. De l'autre, votre silence incompréhensible, obstiné, relativement à la provenance de votre argent, alors que trois heures auparavant vous aviez engagé vos pistolets pour dix roubles. Dans ces conditions, jugez vous-même à quelle conviction nous devons nous arrêter. Ne dites pas que nous sommes « de froids et cyniques railleurs », incapables de comprendre les nobles élans de votre âme... Mettez-vous à notre place... »

Mitia éprouvait une émotion indescriptible. Il pâlit.

« C'est bien, s'écria-t-il tout à coup, je vais vous révéler mon secret, vous dire où j'ai pris l'argent... Je dévoilerai ma honte, pour n'accuser ensuite ni vous, ni moi.

– Et croyez, Dmitri Fiodorovitch, dit avec un joyeux empressement Nicolas Parthénovitch, qu'une confession sincère et complète de votre part, en cet instant, peut beaucoup améliorer

votre situation par la suite, et même... »

Mais le procureur le poussa légèrement du pied sous la table et il s'arrêta. D'ailleurs, Mitia n'écoutait pas.

VII

Le grand secret de Mitia. On le raille

« Messieurs, commença-t-il avec émotion, cet argent... je veux tout raconter... cet argent était à moi. »

Les figures du procureur et du juge s'allongèrent, ils ne s'attendaient pas à cela.

« Comment, à vous ? fit Nicolas Parthénovitch, alors qu'à cinq heures du soir encore, d'après votre propre aveu...

– Au diable ces cinq heures du soir, au diable mon propre aveu, il ne s'agit plus de cela ! Cet argent était à moi, c'est-à-dire non... je l'avais volé... Il y avait quinze cents roubles que je portais toujours sur moi...

– Mais où les avez-vous pris ?

– Sur ma poitrine, messieurs, ils se trouvaient là cousus dans un chiffon, suspendus à mon cou.

Depuis longtemps, depuis un mois, je les portais comme un témoignage de mon infamie !

– Mais à qui était cet argent que vous... vous êtes approprié ?

– Vous voulez dire : « volé ». Parlez donc franchement. Oui, j'estime que c'est comme si je l'avais volé, ou si vous voulez, je me le suis, en effet, « approprié ». Hier soir, je l'ai volé définitivement.

– Hier soir ? Mais vous venez de dire qu'il y a déjà un mois que vous... vous l'êtes procuré.

– Oui, mais ce n'est pas à mon père que je l'ai volé, rassurez-vous, c'est à elle. Laissez-moi raconter sans m'interrompre. C'est pénible. Voyez-vous, il y a un mois, Catherine Ivanovna Verkhovtsev, mon ex-fiancée, m'appela... Vous la connaissez !

– Comment donc !

– Je sais que vous la connaissez. Une âme noble entre toutes, mais elle me hait depuis très longtemps, et à juste titre.

– Catherine Ivanovna ? » demanda le juge avec étonnement.

Le procureur était aussi fort surpris.

« Oh ! ne prononcez pas son nom en vain ! Je suis un misérable de la mettre en cause... Oui, j'ai vu qu'elle me haïssait... depuis longtemps, dès le premier jour, lorsqu'elle vint chez moi, là-bas... Mais en voilà assez, vous n'êtes pas dignes de le savoir, c'est inutile... Je dirai seulement qu'il y a un mois elle me remit trois mille roubles pour les envoyer à sa sœur et à une autre parente, à Moscou (comme si elle ne pouvait le faire elle-même !) Et moi... c'était précisément à l'heure fatale de ma vie où... Bref, je venais de m'éprendre d'une autre, d'elle, de Grouchegnka, ici présente. Je l'emmenai ici, à Mokroïé, et dissipai en deux jours la moitié de ce maudit argent, je gardai le reste. Eh bien, ce sont ces quinze cents roubles, que je portais sur ma poitrine comme une amulette. Hier, j'ai ouvert le paquet et entamé la somme. Les huit cents roubles qui restent sont entre vos mains.

– Permettez, vous avez dépensé ici, il y a trois mois, trois mille roubles et non quinze cents, tout le monde le sait.

– Qui le sait ? Qui a compté mon argent ?

– Mais vous avez dit vous-même que vous aviez dépensé juste trois mille roubles.

– C'est vrai, je l'ai dit à tout venant, on l'a répété, toute la ville, l'a cru. Pourtant je n'ai dépensé que quinze cents roubles et cousu l'autre moitié dans un sachet. Voilà d'où provient l'argent d'hier...

– Cela tient du prodige, murmura Nicolas Parthénovitch.

– N'avez-vous pas parlé de cela, auparavant, à quelqu'un... je veux dire de ces quinze cents roubles mis de côté ? demanda le procureur.

– Non, à personne.

– C'est étrange. Vraiment, à personne au monde ?

– À personne au monde.

– Pourquoi ce silence ? Qu'est-ce qui vous obligeait à faire de cela un mystère ? Bien que ce secret vous paraisse si « honteux », cette appropriation, d'ailleurs temporaire, de trois mille roubles n'est, à mon avis, qu'une peccadille, étant donné surtout votre caractère.

Admettons que ce soit une action des plus répréhensibles, je le veux bien, mais non honteuse... D'ailleurs, bien des gens avaient deviné la provenance de ces trois mille roubles sans que vous l'avouiez, j'en ai moi-même entendu parler, Mikhaïl Makarovitch également... En un mot, c'est le secret de Polichinelle. De plus, il y a des indices, sauf erreur, comme quoi vous aviez confié à quelqu'un que cet argent venait de M^lle^ Verkhovtsev. Aussi pourquoi entourer d'un tel mystère le fait d'avoir mis de côté une partie de la somme, en y attachant une sorte d'horreur ?... Il est difficile de croire que ce secret vous coûte tant à avouer... vous venez de vous écrier, en effet : plutôt le bagne ! »

Le procureur se tut. Il s'était échauffé et ne cachait pas son dépit, sans même songer à « châtier son style ».

« Ce n'est pas les quinze cents roubles qui constituaient la honte, mais le fait d'avoir divisé la somme, dit avec fierté Mitia.

– Mais enfin, dit le procureur avec irritation, qu'y a-t-il de honteux à ce que vous ayez divisé

ces trois mille roubles acquis malhonnêtement ? Ce qui importe, c'est l'appropriation de cette somme et non l'usage que vous en avez fait. À propos, pourquoi avez-vous opéré cette division ? Dans quelle intention ? Pouvez-vous nous l'expliquer ?

– Oh ! messieurs, c'est l'intention qui fait tout ! J'ai fait cette division par bassesse, c'est-à-dire par calcul, car ici le calcul est une bassesse... Et cette bassesse a duré tout un mois !

– C'est incompréhensible.

– Vous m'étonnez. D'ailleurs, je vais préciser ; c'est peut-être, en effet, incompréhensible. Suivez-moi bien : Je m'approprie trois mille roubles confiés à mon honneur, je fais la noce, je dépense la somme entière ; le matin, je vais chez elle lui dire : « Pardon, Katia, j'ai dépensé tes trois mille roubles. » Est-ce bien cela ? Non, c'est malhonnête et lâche, c'est le fait d'un monstre, d'un homme incapable de se dominer, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas un vol, convenez-en, ce n'est pas un vol direct. J'ai gaspillé l'argent, je ne

l'ai pas volé. Voici un cas encore plus favorable ; suivez-moi, car je risque de m'embrouiller, la tête me tourne. Je dépense quinze cents roubles seulement sur trois mille. Le lendemain, je vais chez elle lui rapporter le reste : « Katia, je suis un misérable, prends ces quinze cents roubles, car j'ai dépensé les autres, ceux-ci y passeront également, préserve-moi de la tentation. » Que suis-je en pareil cas ? Tout ce que vous voulez, un monstre, un scélérat, mais pas un voleur avéré, car un voleur n'aurait sûrement pas rapporté la somme, il se la serait appropriée. Elle voit ainsi que puisque j'ai restitué la moitié de l'argent, je travaillerai au besoin toute ma vie pour rendre le reste, mais je me le procurerai. De cette façon, je suis malhonnête, je ne suis pas un voleur.

– Admettons qu'il y ait une nuance, dit le procureur avec un sourire froid ; il est cependant étrange que vous y voyiez une différence fatale.

– Oui, j'y vois une différence fatale. Chacun peut être malhonnête, je crois même que chacun l'est, mais, pour voler, il faut être un franc coquin. Et puis je me perds dans ces subtilités... En tout cas, le vol est le comble de la

malhonnêteté. Pensez : voilà un mois que je garde cet argent, demain je puis me décider à le rendre et je cesse d'être malhonnête. Mais je ne puis m'y résoudre, bien que je m'exhorte chaque jour à prendre un parti. Et voilà un mois que cela dure ! Est-ce bien, d'après vous ?

– J'admets que ce n'est guère bien, je ne le conteste pas... Mais cessons de discuter sur ces différences subtiles ; venez au fait, je vous en prie. Vous ne nous avez pas encore expliqué les motifs qui vous ont incité à partager ainsi au début ces trois mille roubles. À quelles fins avez-vous dissimulé la moitié, quel usage comptiez-vous en faire ? J'insiste là-dessus, Dmitri Fiodorovitch.

– Ah ! oui, s'écria Mitia en se frappant le front, pardon de vous tenir en suspens au lieu d'expliquer le principal, vous auriez tout de suite compris, car c'est le but de mon action qui en fait la honte. Voyez-vous, le défunt ne cessait d'obséder Agraféna Alexandrovna, j'étais jaloux, je croyais qu'elle hésitait entre lui et moi. Je songeais tous les jours : et si elle allait se décider, si elle me disait tout à coup : « C'est toi que

j'aime, emmène-moi au bout du monde. » Or, je possédais en tout et pour tout vingt kopeks ; comment l'emmener ? que faire alors ? j'étais perdu. Car je ne la connaissais pas encore, je croyais qu'il lui fallait de l'argent, qu'elle ne me pardonnerait pas ma pauvreté. Alors je compte la moitié de la somme, de sang-froid je la couds dans un chiffon, de propos délibéré, et je vais faire la bombe avec le reste. C'est ignoble ! Avez-vous compris, maintenant ? »

Les juges se mirent à rire.

« À mon avis, vous avez fait preuve de sagesse et de moralité en vous modérant, en ne dépensant pas tout, dit Nicolas Parthénovitch ; qu'y a-t-il là de si grave ?

– Il y a que j'ai volé ! Je suis effrayé de voir que vous ne comprenez pas. Depuis que je porte ces quinze cents roubles sur ma poitrine, je me disais chaque jour : « Tu es un voleur, tu es un voleur ! » Ce sentiment a inspiré mes violences durant ce mois, voilà pourquoi j'ai rossé le capitaine au cabaret et battu mon père. Je n'ai pas même osé révéler ce secret à mon frère Aliocha,

tant je me sentais scélérat et fripon ! Et pourtant, je songeais : « Dmitri Fiodorovitch, tu n'es peut-être pas encore un voleur... Tu pourrais demain aller rendre ces quinze cents roubles à Katia. » Et c'est hier soir seulement que je me suis décidé à déchirer mon sachet, c'est à ce moment que je suis devenu un voleur sans conteste. Pourquoi ? Parce qu'avec mon sachet j'ai détruit en même temps mon rêve d'aller dire à Katia : « Je suis malhonnête, mais non voleur. » Comprenez-vous, maintenant ?

– Et pourquoi est-ce justement hier au soir que vous avez pris cette décision ? interrompit Nicolas Parthénovitch.

– Quelle question ridicule ! Mais parce que je m'étais condamné à mort à cinq heures du matin, ici, à l'aube : « Qu'importe, pensais-je, de mourir honnête ou malhonnête ! » Mais il se trouva que ce n'était pas la même chose. Le croirez-vous, messieurs, ce qui me torturait surtout, cette nuit, ce n'était pas le meurtre de Grigori, ni la crainte de la Sibérie, et cela au moment où mon amour triomphait, où le ciel s'ouvrait de nouveau devant moi ! Sans doute, cela me tourmentait, mais

moins que la conscience d'avoir enlevé de ma poitrine ce maudit argent pour le gaspiller, et d'être devenu ainsi un voleur avéré ! Messieurs, je vous le répète, j'ai beaucoup appris durant cette nuit ! J'ai appris que non seulement il est impossible de vivre en se sentant malhonnête, mais aussi de mourir avec ce sentiment-là... Il faut être honnête pour affronter la mort !... »

Mitia était blême.

« Je commence à vous comprendre, Dmitri Fiodorovitch, dit le procureur avec sympathie, mais, voyez-vous, tout ceci vient des nerfs... vous avez les nerfs malades. Pourquoi, par exemple, pour mettre fin à vos souffrances, n'êtes-vous pas allé rendre ces quinze cents roubles à la personne qui vous les avait confiés et vous expliquer avec elle ? Ensuite, étant donné votre terrible situation, pourquoi n'avoir pas tenté une combinaison qui semble toute naturelle ? Après avoir avoué noblement vos fautes, vous lui auriez demandé la somme dont vous aviez besoin ; vu la générosité de cette personne et votre embarras, elle ne vous aurait certainement pas refusé, surtout en lui proposant les gages offerts au marchand

Samsonov et à M^me^ Khokhlakov. Ne considérez-vous pas encore maintenant cette garantie comme valable ? »

Mitia rougit.

« Me croyez-vous vil à ce point ? Il est impossible que vous parliez sérieusement, dit-il avec indignation.

– Mais je parle sérieusement... Pourquoi en doutez-vous ? s'étonna à son tour le procureur.

– Mais ce serait ignoble. Messieurs, savez-vous que vous me tourmentez ! Soit, je vous dirai tout, j'avouerai ma pensée infernale, et vous verrez, pour votre honte, jusqu'où les sentiments humains peuvent descendre. Sachez que, moi aussi, j'ai envisagé cette combinaison dont vous parlez, procureur. Oui, messieurs, j'étais presque résolu à aller chez Katia, tant j'étais malhonnête ! Mais lui annoncer ma trahison et, pour les dépenses qu'elle entraîne, lui demander de l'argent, à elle, Katia (demander, vous entendez), et m'enfuir aussitôt avec sa rivale, avec celle qui la hait et l'a offensée, voyons, procureur, vous êtes fou !

– Je ne suis pas fou, mais je n'ai pas songé tout d'abord à cette jalousie de femme... si elle existait, comme vous l'affirmez... oui, il peut bien y avoir quelque chose dans ce genre, acquiesça le procureur en souriant.

– Mais cela aurait été une bassesse sans nom ! hurla Mitia en frappant du poing sur la table. Elle m'aurait donné cet argent par vengeance, par mépris, car elle a aussi une âme infernale et de grandes colères. Moi, j'aurais pris l'argent, pour sûr, je l'aurais pris, et alors toute ma vie... ô Dieu ! Pardonnez-moi, messieurs, de crier si fort, il n'y a pas longtemps que je pensais encore à cette combinaison, l'autre nuit, quand je soignais Liagavi, et toute la journée d'hier, je me souviens, jusqu'à cet événement.

– Jusqu'à quel événement ? demanda Nicolas Parthénovitch, mais Mitia n'entendit point.

– Je vous ai fait un terrible aveu ; sachez l'apprécier, messieurs, comprenez-en toute la valeur. Mais si vous en êtes incapables, c'est que vous me méprisez, et je mourrai de honte de m'être confessé à des gens tels que vous ! Oh ! je

me tuerai ! Et je vois déjà, je vois que vous ne me croyez pas ! Comment, vous voulez noter cela ? s'écria-t-il avec effroi.

– Mais oui, répliqua Nicolas Parthénovitch étonné, nous notons que jusqu'à la dernière heure vous songiez à aller chez M^lle^ Verkhovtsev pour lui demander cette somme... Je vous assure que cette déclaration est très importante pour nous, Dmitri Fiodorovitch... et surtout pour vous.

– Voyons, messieurs, ayez au moins la pudeur de ne pas consigner cela ! J'ai mis mon âme à nu devant vous et vous en profitez pour y fouiller !... Ô mon Dieu ! »

Il se couvrit le visage de ses mains.

« Ne vous inquiétez pas tant, Dmitri Fiodorovitch, conclut le procureur, on vous donnera lecture de tout ce qui est écrit, en modifiant le texte là où vous ne serez pas d'accord. Maintenant, je vous demande pour la troisième fois, est-il bien vrai que personne, pas une âme, n'ait entendu parler de cet argent cousu dans le sachet ?

– Personne, personne, je l'ai dit, vous n'avez

donc pas compris. Laissez-moi tranquille.

– Soit, ce point devra être éclairci ; en attendant, réfléchissez ; nous avons peut-être une dizaine de témoignages affirmant que vous-même avez toujours parlé d'une dépense de trois mille roubles, et non de quinze cents. Et maintenant, à votre arrivée ici, vous avez déclaré à beaucoup que vous apportiez encore trois mille roubles...

– Vous avez entre les mains des centaines de témoignages analogues, un millier de gens l'ont entendu !

– Eh bien, vous voyez, tous sont unanimes. Le mot tous signifie donc quelque chose.

– Ça ne signifie rien du tout. J'ai menti et tous ont dit comme moi.

– Pourquoi avez-vous menti ?

– Le diable sait pourquoi ! Par vantardise, peut-être... la gloriole d'avoir dépensé une telle somme... peut-être pour oublier l'argent que j'avais caché... oui, justement, voilà pourquoi... Et puis zut... combien de fois m'avez-vous déjà posé cette question ? J'ai menti, voilà tout, et je n'ai pas voulu me dédire. Pourquoi ment-on,

parfois ?

– C'est bien difficile à expliquer, Dmitri Fiodorovitch, fit gravement le procureur. Mais dites-nous, ce sachet, comme vous l'appelez, était grand ?

– Non.

– De quelle grandeur, par exemple ?

– Comme un billet de cent roubles plié en deux.

– Vous feriez mieux de nous montrer les morceaux ; vous les avez probablement sur vous.

– Quelle bêtise ! Je ne sais pas où ils sont.

– Permettez : où et quand l'avez-vous retiré de votre cou ? Vous n'êtes pas rentré chez vous, d'après votre déclaration.

– C'est en allant chez Perkhotine, après avoir quitté Fénia, que je l'ai détaché pour sortir l'argent.

– Dans l'obscurité ?

– À quoi bon une bougie ? Le chiffon a vite été déchiré.

– Sans ciseaux, dans la rue ?

– Sur la place, je crois.

– Qu'en avez-vous fait ?

– Je l'ai jeté là-bas.

– Où ?

– Quelque part, sur la place, le diable sait où. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– C'est très important, Dmitri Fiodorovitch ; il y a là une pièce à conviction en votre faveur, ne le comprenez-vous pas ? Qui vous a aidé à le coudre, il y a un mois ?

– Personne. Je l'ai cousu moi-même.

– Vous savez coudre ?

– Un soldat doit savoir coudre ; d'ailleurs, il n'y a pas besoin d'être adroit pour cela.

– Et où avez-vous pris l'étoffe, c'est-à-dire ce chiffon ?

– Vous voulez rire.

– Pas du tout, nous ne sommes pas en train de rire, Dmitri Fiodorovitch.

– Je ne me rappelle pas où.

– Comment pouvez-vous avoir oublié ?

– Ma foi, je ne m'en souviens pas, j'ai peut-

être déchiré un morceau de linge.

– C'est très intéressant : on pourrait trouver demain chez vous, la pièce, la chemise, peut-être, dont vous avez pris un morceau. En quoi était ce chiffon : en coton ou en toile ?

– Le diable le sait. Attendez... Il me semble que je n'ai rien déchiré. C'était, je crois, du calicot. J'ai dû coudre dans le bonnet de ma logeuse.

– Le bonnet de votre logeuse ?

– Oui, je le lui ai dérobé.

– Comment dérobé ?

– Voyez-vous, je me rappelle, en effet, avoir dérobé un bonnet pour avoir des chiffons, peut-être comme essuie-plume. Je l'avais pris furtivement, car c'était un chiffon sans valeur, et je m'en suis servi pour coudre ces quinze cents roubles... Je crois bien que c'est ça, un vieux morceau de calicot, mille fois lavé.

– Et vous en êtes sûr ?

– Je ne sais pas. Il me semble. D'ailleurs, je m'en moque.

– Dans ce cas, votre logeuse pourrait avoir

constaté la disparition de cet objet.

– Non, elle ne l'a pas remarquée. Un vieux chiffon, vous dis-je, un chiffon qui ne valait pas un kopek.

– Et l'aiguille, le fil, où les avez-vous pris ?

– Je m'arrête, en voilà assez ! coupa court Mitia fâché.

– Il est étrange que vous ne vous rappeliez pas où vous avez jeté ce sachet, sur la place.

– Faites balayer la place, demain, peut-être que vous le trouverez. Assez, messieurs, assez ! proféra Mitia d'un ton accablé. Je le vois bien, vous ne croyez pas un mot de ce que je vous dis ! C'est ma faute et non la vôtre, je n'aurais pas dû me laisser aller. Pourquoi me suis-je dégradé en révélant mon secret ! Cela vous paraît drôle, je le vois à vos yeux ! C'est vous qui m'y avez poussé, procureur ! Triomphez, maintenant... Soyez maudits, bourreaux ! »

Il pencha la tête, couvrit son visage de ses mains. Le procureur et le juge se taisaient. Au bout d'une minute, il releva la tête et les regarda inconsciemment. Sa physionomie exprimait le

désespoir à son dernier degré, il avait l'air égaré.

Cependant il fallait en finir, procéder à l'interrogatoire des témoins. Il était huit heures du matin, on avait éteint les bougies depuis longtemps. Mikhaïl Makarovitch et Kalganov, qui allaient et venaient durant l'interrogatoire, étaient maintenant sortis tous les deux. Le procureur et le juge semblaient harassés. Il faisait mauvais temps, le ciel était couvert, la pluie tombait à torrents. Mitia regardait vaguement à travers les vitres.

« Puis-je regarder par la fenêtre ? demanda-t-il à Nicolas Parthénovitch.

– Autant que vous voudrez », répondit celui-ci.

Mitia se leva, s'approcha de la fenêtre. La pluie fouettait les petites vitres verdâtres. On voyait la route boueuse et, plus loin, les rangées d'izbas, sombres et pauvres, que la pluie rendait plus misérables encore. Mitia se rappela « Phébus aux cheveux d'or » et son intention de se tuer « dès ses premiers rayons ». Une pareille matinée aurait encore mieux convenu. Il sourit amèrement

et se tourna vers ses « bourreaux ».

« Messieurs, je vois que je suis perdu. Mais elle ? dites-moi je vous en supplie, doit-elle subir le même sort ? Elle est innocente, elle avait perdu la tête, hier, pour crier qu'« elle était coupable de tout ». Elle est complètement innocente ! Après cette nuit d'angoisse, ne pouvez-vous pas me dire ce que vous ferez d'elle ?

– Tranquillisez-vous là-dessus, Dmitri Fiodorovitch, s'empressa de répondre le procureur, nous n'avons pour l'instant aucun motif pour inquiéter la personne à laquelle vous vous intéressez. J'espère qu'il en sera de même ultérieurement. Au contraire, nous ferons tout notre possible en sa faveur.

– Messieurs, je vous remercie, je savais que vous étiez justes et honnêtes, malgré tout. Vous m'ôtez un poids de l'âme... Que voulez-vous faire, maintenant ? Je suis prêt.

– Il faut procéder tout de suite à l'interrogatoire des témoins qui doit avoir lieu en votre présence, aussi...

– Si nous prenions du thé ? interrompit

Nicolas Parthénovitch, je crois que nous l'avons bien mérité. »

On décida de prendre un verre de thé et de poursuivre l'enquête sans désemparer, en attendant, pour se restaurer, une heure plus favorable. Mitia, qui avait d'abord refusé le verre que lui offrait Nicolas Parthénovitch, le prit ensuite de lui-même et but avec avidité. Il paraissait exténué. Avec sa robuste constitution, semblait-il, que pouvait lui faire une nuit de fête, même accompagnée des plus fortes sensations ? Mais il se tenait à peine sur sa chaise et parfois croyait voir les objets tourner devant lui. « Encore un peu et je vais délirer », pensait-il.

VIII

Dépositions des témoins. Le « Petiot »

L'interrogatoire des témoins commença. Mais nous ne poursuivrons pas notre récit d'une façon aussi détaillée que jusqu'à maintenant, laissant de côté la façon dont Nicolas Parthénovitch rappelait à chaque témoin qu'il devait déposer selon la vérité et sa conscience, et répéter plus tard sa déposition sous serment, etc. Nous remarquerons seulement que le point essentiel aux yeux du juge, était la question de savoir si Dmitri Fiodorovitch avait dépensé trois mille roubles ou quinze cents lors de son premier séjour à Mokroïé, un mois auparavant, ainsi que la veille. Hélas ! tous les témoignages, sans exception, furent défavorables à Mitia, quelques-uns apportèrent même des faits nouveaux, presque accablants, qui infirmaient ses déclarations. Le premier interrogé fut Tryphon Borissytch. Il se

présenta sans la moindre frayeur, au contraire, rempli d'indignation contre l'inculpé, ce qui lui conféra un grand air de véracité et de dignité. Il parla peu, avec réserve, attendant les questions, auxquelles il répondait avec fermeté, en réfléchissant. Il déclara, sans ambages, qu'un mois auparavant l'accusé avait dû dépenser au moins trois mille roubles, que les paysans en témoigneraient, ils avaient entendu Dmitri Fiodorovitch le dire lui-même. « Combien d'argent a-t-il jeté aux tziganes ! Rien qu'à elles, je crois que ça fait plus de mille roubles. »

« Je ne leur en ai peut-être pas donné cinq cents, rétorqua Mitia ; seulement je n'ai pas compté alors, j'étais ivre, c'est dommage. »

Mitia écoutait d'un air morne, il paraissait triste et fatigué et semblait dire : « Eh ! racontez ce que vous voulez, maintenant je m'en fiche. »

« Les tziganes vous ont coûté plus de mille roubles, Dmitri Fiodorovitch, vous jetiez l'argent sans compter et elles le ramassaient. C'est une engeance de fripons, ils volent les chevaux, on les a chassés d'ici, sinon ils auraient peut-être

déclaré à combien montait leur gain. J'ai vu moi-même alors la somme entre vos mains – vous ne me l'avez pas donnée à compter, c'est vrai ; mais à vue d'œil, je me souviens, il y avait bien plus de quinze cents roubles... Nous aussi, nous savons ce que c'est que l'argent. »

Quant à la somme d'hier, Dmitri Fiodorovitch lui avait déclaré, dès son arrivée, qu'il apportait trois mille roubles.

« Voyons, Tryphon Borissytch, ai-je vraiment déclaré que j'apportais trois mille roubles ?

– Mais oui, Dmitri Fiodorovitch, vous l'avez dit en présence d'André. Il est encore ici, appelez-le. Et dans la salle, lorsque vous régaliez le chœur, vous vous êtes écrié que vous laissiez ici votre sixième billet de mille, en comptant l'autre fois, bien entendu. Stépane et Sémione l'ont entendu, Piotr Fomitch Kalganov se tenait alors à côté de vous, peut-être s'en souvient-il aussi... »

La déclaration relative au sixième billet de mille impressionna les juges et leur plut par sa clarté : trois mille alors, trois mille maintenant,

cela faisait bien six mille.

On interrogea les moujiks Stépane et Sémione, le voiturier André, qui confirmèrent la déposition de Tryphon Borissytch. En outre, on nota la conversation qu'André avait eue en route avec Mitia, demandant s'il irait au ciel ou en enfer et si on lui pardonnerait dans l'autre monde. Le « psychologue » Hippolyte Kirillovitch, qui avait écouté en souriant, recommanda de joindre cette déclaration au dossier.

Quand ce fut son tour, Kalganov arriva à contrecœur, l'air morose, capricieux, et causa avec le procureur et Nicolas Parthénovitch comme s'il les voyait pour la première fois, alors qu'il les connaissait depuis longtemps. Il commença par dire qu'« il ne savait rien et ne voulait rien savoir ». Mais il avait entendu Mitia parler du sixième billet de mille et reconnut qu'il se trouvait à côté de lui. Il ignorait la somme que Mitia pouvait avoir et affirma que les Polonais avaient triché aux cartes. Après des questions réitérées, il expliqua que, les Polonais ayant été chassés, Mitia était rentré en faveur auprès d'Agraféna Alexandrovna et qu'elle avait déclaré

l'aimer. Sur le compte de cette dernière, il s'exprima avec déférence, comme si elle appartenait à la meilleure société, et ne se permit pas une seule fois de l'appeler « Grouchegnka ». Malgré la répugnance visible du jeune homme à déposer, Hippolyte Kirillovitch le retint longtemps et apprit de lui seulement ce qui constituait, pour ainsi dire, le « roman » de Mitia cette nuit. Pas une fois, Mitia n'interrompit Kalganov, qui se retira sans cacher son indignation.

On passa aux Polonais. Ils s'étaient couchés dans leur chambrette, mais n'avaient pas fermé l'œil de la nuit ; à l'arrivée des autorités, ils s'habillèrent rapidement, comprenant qu'on allait les demander. Ils se présentèrent avec dignité, mais non sans appréhension. Le petit *pan*, le plus important, était fonctionnaire de douzième classe en retraite, il avait servi comme vétérinaire en Sibérie, et s'appelait Musalowicz. *Pan* Wrublewski était dentiste. Aux questions de Nicolas Parthénovitch, ils répondirent d'abord en s'adressant à Mikhaïl Makarovitch qui se tenait de côté ; ils le prenaient pour le personnage le

plus important et l'appelaient *pan* pulkownik[1] à chaque phrase. On parvint à leur faire comprendre leur erreur ; d'ailleurs ils parlaient correctement le russe, sauf la prononciation de certains mots. En parlant de ses relations avec Grouchegnka, *pan* Musalowicz y mit une ardeur et une fierté qui exaspérèrent Mitia ; il s'écria qu'il ne permettrait pas à un « gredin » de s'exprimer ainsi en sa présence. *Pan* Musalowicz releva le terme et pria de le mentionner au procès-verbal. Mitia bouillait de colère.

« Oui, un gredin ! Notez-le, ça ne m'empêchera pas de répéter qu'il est un gredin. »

Nicolas Parthénovitch fit preuve de beaucoup de tact à l'occasion de ce fâcheux incident ; après une sévère remontrance à Mitia, il renonça à enquêter sur le côté romanesque de l'affaire et passa au fond. Les juges s'intéressèrent fort à la déposition des Polonais d'après laquelle Mitia avait offert trois mille roubles à *pan* Musalowicz pour renoncer à Grouchegnka ; sept cents comptant et le reste « demain matin en ville ». Il

[1] Monsieur le colonel.

affirmait sur l'honneur n'avoir pas sur lui, à Mokroïé, la somme entière. Mitia déclara d'abord qu'il n'avait pas promis de s'acquitter le lendemain en ville, mais *pan* Wrublewski confirma la déposition, et Mitia, après réflexion, convint qu'il avait pu parler ainsi dans son exaltation. Le procureur fit grand cas de cette déposition ; il devenait clair pour l'accusation qu'une partie des trois mille roubles tombés aux mains de Mitia avait pu rester cachée en ville, peut-être même à Mokroïé. Ainsi s'expliquait une circonstance embarrassante pour l'accusation, le fait qu'on avait trouvé seulement huit cents roubles sur Mitia ; c'était jusqu'alors, la seule qui parlât en sa faveur, si insignifiante fût-elle. Maintenant, cet unique témoignage s'écroulait. À la question du procureur : « Où aurait-il pris les deux mille trois cents roubles promis au *pan* pour le lendemain, alors que lui-même affirmait n'avoir en sa possession que quinze cents, tout en ayant donné sa parole d'honneur », Mitia répondit qu'il avait l'intention de proposer au *pan*, au lieu d'argent, le transfert par acte notarié de ses droits sur la propriété de Tchermachnia,

déjà offerts à Samsonov et à M^me^ Khokhlakov. Le procureur sourit de « la naïveté du subterfuge ».

« Et vous pensez qu'il aurait consenti à accepter ces « droits » au lieu de deux mille trois cents roubles en espèces ?

– Certainement, car ça lui aurait rapporté non pas deux mille, mais quatre et même six mille roubles. Il aurait mobilisé ses avocats juifs et polonais, qui eussent fait rendre gorge au vieux. »

Naturellement, la déposition de *pan* Musalowicz fut transcrite *in extenso* au procès-verbal, après quoi lui et son camarade purent se retirer. Le fait qu'ils avaient triché aux cartes fut passé sous silence ; Nicolas Parthénovitch leur était reconnaissant et ne voulait pas les inquiéter pour des bagatelles, d'autant plus qu'il s'agissait d'une querelle entre joueurs ivres, et rien de plus. D'ailleurs, le scandale n'avait pas manqué cette nuit... Les deux cents roubles restèrent ainsi dans la poche des Polonais.

On appela ensuite le vieux Maximov. Il entra timidement, à petits pas, l'air triste et en désordre. Il s'était réfugié tout ce temps auprès de

Grouchegnka, assis à côté d'elle en silence, « prêt à pleurnicher en s'essuyant les yeux avec son mouchoir à carreaux », comme raconta ensuite Mikhaïl Makarovitch, si bien que ce fut elle qui le calmait et le consolait. Les larmes aux yeux, le vieillard s'excusa d'avoir emprunté dix roubles à Dmitri Fiodorovitch, vu sa pauvreté, et se déclara prêt à les restituer... Nicolas Parthénovitch lui ayant demandé combien il pensait que Dmitri Fiodorovitch avait d'argent, vu qu'il pouvait l'observer de près en lui empruntant, Maximov répondit catégoriquement : vingt mille roubles.

« Avez-vous jamais vu vingt mille roubles ? demanda Nicolas Parthénovitch en souriant.

– Comment donc ! Bien sûr. C'est-à-dire non pas vingt mille roubles, mais sept mille, lorsque mon épouse engagea ma propriété. À vrai dire, elle ne me les montra que de loin, ça faisait une forte liasse de billets de cent roubles. Dmitri Fiodorovitch aussi avait des billets de cent roubles... »

On ne le retint pas longtemps. Enfin arriva le tour de Grouchegnka. Les juges craignaient

l'impression que son arrivée pouvait produire sur Dmitri Fiodorovitch, et Nicolas Parthénovitch lui adressa même quelques mots d'exhortation, auxquels Mitia répondit d'un signe de tête, indiquant ainsi qu'il ne se produirait pas de désordre. Ce fut Mikhaïl Makarovitch qui amena Grouchegnka. Elle entra, le visage rigide et morne, l'air presque calme, et prit place en face de Nicolas Parthénovitch. Elle était très pâle et s'enveloppait frileusement dans son beau châle noir. Elle sentait, en effet, le frisson de la fièvre, début de la longue maladie qu'elle contracta cette nuit-là. Son air rigide, son regard franc et sérieux, le calme de ses manières, produisirent l'impression la plus favorable. Nicolas Parthénovitch fut même séduit, il raconta plus tard qu'alors seulement il avait compris combien cette femme était charmante ; auparavant, il voyait en elle « une hétaïre de sous-préfecture ». « Elle a les manières de la meilleure société », laissa-t-il échapper une fois avec enthousiasme dans un cercle de dames. On l'écouta avec indignation et on le traita aussitôt de « polisson », ce qui le ravit. En entrant, Grouchegnka jeta sur

Mitia un regard furtif ; il la considéra à son tour avec inquiétude, mais son air le tranquillisa. Après les questions d'usage, Nicolas Parthénovitch, avec quelque hésitation, mais de l'air le plus poli, lui demanda « quelles étaient ses relations avec le lieutenant en retraite Dmitri Fiodorovitch Karamazov » ?

« De simples relations d'amitié, et c'est en ami que je l'ai reçu tout ce mois. »

En réponse à d'autres questions, elle déclara franchement qu'elle n'aimait pas alors Mitia, bien qu'il lui plût « par moments » ; elle l'avait séduit par méchanceté ainsi que le bonhomme ; la jalousie de Mitia vis-à-vis de Fiodor Pavlovitch et de tous les hommes la divertissait. Jamais elle n'avait songé à aller chez Fiodor Pavlovitch, dont elle se jouait. « Durant tout ce mois, je ne m'intéressais guère à eux ; j'en attendais un autre, coupable envers moi... Seulement j'estime que vous n'avez pas à m'interroger là-dessus et que je n'ai pas à vous répondre ; ma vie privée ne vous concerne pas. »

Nicolas Parthénovitch laissa immédiatement

de côté les points « romanesques » et aborda la question capitale des trois mille roubles. Grouchegnka répondit que c'était bien la somme dépensée à Mokroïé un mois auparavant, d'après les dires de Dmitri, car elle-même n'avait pas compté les billets.

« Vous a-t-il dit cela en particulier ou devant des tiers, ou bien l'avez-vous seulement entendu le dire à d'autres ? » demanda aussitôt le procureur.

Grouchegnka répondit affirmativement à ces trois questions.

« L'avez-vous entendu le dire en particulier une fois ou plusieurs ? »

Elle répondit que c'était plusieurs fois.

Hippolyte Kirillovitch demeura fort satisfait de cette déposition. On établit ensuite que Grouchegnka savait que l'argent venait de Catherine Ivanovna.

« N'avez-vous pas entendu dire que Dmitri Fiodorovitch avait dissipé alors moins de trois mille roubles et gardé la moitié pour lui ?

– Non, jamais. »

Au contraire, depuis un mois Mitia lui avait déclaré à plusieurs reprises être sans argent. « Il s'attendait toujours à en recevoir de son père », conclut Grouchegnka.

« N'a-t-il pas dit devant vous... incidemment ou dans un moment d'irritation, demanda tout à coup Nicolas Parthénovitch, qu'il avait l'intention d'attenter à la vie de son père ?

– Oui, je l'ai entendu, dit Grouchegnka.

– Une fois ou plusieurs ?

– Plusieurs fois, toujours dans des accès de colère.

– Et vous croyiez qu'il mettrait ce projet à exécution ?

– Non, jamais ! répondit-elle avec fermeté ; je comptais sur la noblesse de ses sentiments.

– Messieurs, un instant, s'écria Mitia, permettez-moi de dire, en votre présence, un mot seulement à Agraféna Alexandrovna.

– Faites, consentit Nicolas Parthénovitch.

– Agraféna Alexandrovna, dit Mitia en se levant, je le jure devant Dieu : je suis innocent de la mort de mon père ! »

Mitia se rassit. Grouchegnka se leva, se signa pieusement devant l'icône.

« Dieu soit loué ! » dit-elle avec effusion, et elle ajouta, en s'adressant à Nicolas Parthénovitch : « Croyez ce qu'il dit ! Je le connais, il est capable de dire je ne sais quoi par plaisanterie ou par entêtement, mais il ne parle jamais contre sa conscience. Il dit toute la vérité, soyez-en sûr !

– Merci, Agraféna Alexandrovna, tu me donnes du courage », dit Mitia d'une voix tremblante.

Au sujet de l'argent d'hier, elle déclara ne pas connaître la somme, mais avoir entendu Dmitri répéter fréquemment qu'il avait apporté trois mille roubles. Quant à sa provenance, il lui a dit à elle seule l'avoir « volé » à Catherine Ivanovna, à quoi elle répondit que ce n'était pas un vol et qu'il fallait rendre l'argent dès le lendemain. Le procureur insistant pour savoir ce que Dmitri entendait par argent volé, celui d'hier ou celui d'il y a un mois, Grouchegnka déclara qu'il avait parlé de l'argent d'alors et qu'elle le comprenait

ainsi.

L'interrogatoire terminé, Nicolas Parthénovitch dit avec empressement à Grouchegnka qu'elle était libre de retourner en ville et que, s'il pouvait lui être utile en quelque chose, par exemple en lui procurant des chevaux ou en la faisant accompagner, il ferait...

« Merci, dit Grouchegnka en le saluant. Je partirai avec le vieux propriétaire. Mais, si vous le permettez, j'attendrai ici votre décision au sujet de Dmitri Fiodorovitch. »

Elle sortit. Mitia était calme et avait l'air réconforté, mais cela ne dura qu'un instant. Une étrange lassitude l'envahissait de plus en plus. Ses yeux se fermaient malgré lui. L'interrogatoire des témoins était enfin terminé. On procéda à la rédaction définitive du procès-verbal. Mitia se leva et alla s'étendre dans un coin, sur une grande malle recouverte d'un tapis. Il s'endormit aussitôt et eut un rêve étrange, sans rapport avec les circonstances.

...Il voyage dans la steppe, dans une région où il avait passé jadis, étant au service. Un paysan le

conduit en télègue à travers la plaine boueuse. Il fait froid, on est aux premiers jours de novembre, la neige tombe à gros flocons qui fondent aussitôt. Le voiturier fouette vigoureusement ses chevaux, il a une longue barbe rousse, c'est un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un méchant caftan gris. Ils approchent d'un village dont on aperçoit les izbas noires, très noires, la moitié ont brûlé, seules des poutres carbonisées se dressent encore. Sur la route, à l'entrée du village, une foule de femmes sont alignées, toutes maigres et décharnées, le visage basané. En voici une, au bord, osseuse, de haute taille, paraissant quarante ans, peut-être n'en a-t-elle que vingt, sa figure est longue et défaite, elle tient dans ses bras un petit enfant qui pleure, pleure toujours, il tend ses petits bras nus, ses petits poings bleus de froid.» Pourquoi pleure-t-il ? demanda Mitia en passant au galop – C'est le petiot, répond le voiturier, le petiot qui pleure. » Et Mitia est frappé qu'il ait dit, à la façon des paysans, le « petiot » et non pas le petit. Cela lui plaît, cela lui semble plus compatissant.

« Mais pourquoi pleure-t-il ? s'obstine à

demander Mitia. Pourquoi ses petits bras sont-ils nus, pourquoi ne le couvre-t-on pas ?

– Il est transi, le petiot, ses vêtements sont gelés, ils ne réchauffent pas.

– Comment cela ? insiste Mitia, stupide.

– Mais ils sont pauvres, leurs izbas sont brûlées, ils manquent de pain.

– Non, non, poursuit Mitia qui paraît toujours ne pas comprendre, dis-moi pourquoi ces malheureuses se tiennent-elles ici, pourquoi cette détresse, ce pauvre petiot, pourquoi la steppe est-elle nue, pourquoi ces gens ne s'embrassent-ils pas en chantant des chansons joyeuses, pourquoi sont-ils si noirs, pourquoi ne donne-t-on pas à manger au petiot ? »

Il sent bien que ses questions sont absurdes, mais qu'il ne peut s'empêcher de les poser et qu'il a raison ; il sent aussi qu'un attendrissement le gagne, qu'il va pleurer ; il voudrait consoler le petiot et sa mère aux seins taris, sécher les larmes de tout le monde, et cela tout de suite, sans tenir compte de rien, avec toute la fougue d'un Karamazov.

« Je suis avec toi, je ne te quitterai plus », lui dit tendrement Grouchegnka. Son cœur s'embrase et vibre à une lumière lointaine, il veut vivre, suivre le chemin qui mène à cette lumière nouvelle, cette lumière qui l'appelle...

« Quoi ? Où suis-je ? » s'écria-t-il en ouvrant les yeux.

Il se dressa sur sa malle comme au sortir d'un évanouissement, avec un radieux sourire. Devant lui se tenait Nicolas Parthénovitch, qui l'invita à entendre la lecture du procès-verbal et à le signer.

Mitia se rendit compte qu'il avait dormi une heure ou davantage, mais il n'écoutait pas le juge. Il était stupéfait de trouver sous sa tête un coussin qui n'y était pas, lorsqu'il s'était allongé épuisé sur la malle.

« Qui a mis ce coussin ? Qui a eu tant de bonté ? » s'écria-t-il avec exaltation, d'une voix émue, comme s'il s'agissait d'un bienfait inestimable.

Le brave cœur qui avait eu cette attention demeura inconnu, mais Mitia était touché

jusqu'aux larmes. Il s'approcha de la table et déclara qu'il signerait tout ce qu'on voudrait.

« J'ai fait un beau rêve, messieurs », dit-il d'une voix étrange, le visage comme illuminé de joie.

IX

On emmène Mitia

Le procès-verbal une fois signé, Nicolas Parthénovitch s'adressa solennellement à l'accusé et lui donna lecture d'une « ordonnance », aux termes de laquelle lui, juge d'instruction... ayant interrogé le prévenu... (suivaient les chefs d'accusation), attendu que celui-ci, tout en se déclarant innocent des crimes qu'on lui reprochait, n'avait rien produit pour se justifier, que cependant les témoins... et les circonstances... l'inculpaient entièrement, vu les articles... du Code pénal, ordonnait, afin d'empêcher le susnommé de se soustraire à l'enquête et au jugement, de l'incarcérer et de donner copie de la présente au substitut, etc. Bref, on déclara à Mitia qu'il était désormais en état d'arrestation, qu'on allait le ramener à la ville et lui assigner une résidence fort peu agréable. Mitia haussa les

épaules.

« C'est bien, messieurs, je ne vous en veux pas, je suis prêt... Je comprends qu'il ne vous reste pas autre chose à faire. »

Nicolas Parthénovitch lui expliqua qu'il allait être emmené par Mavriki Mavrikiévitch, qui se trouvait sur les lieux.

« Attendez », interrompit Mitia, et sous une impulsion irrésistible il s'adressa à tous les assistants : « Messieurs, nous sommes tous cruels, tous des monstres, c'est à cause de nous que pleurent les mères et les petits enfants, mais parmi tous, je le proclame, c'est moi le pire ! Chaque jour, en me frappant la poitrine, je jurais de m'amender, et chaque jour je commettais les mêmes vilenies. Je comprends maintenant qu'à des êtres tels que moi il faut un coup de la destinée et son lasso, une force extérieure qui les maîtrise. Jamais je n'aurais pu me relever moi-même ! Mais la foudre a éclaté. J'accepte les tortures de l'accusation, la honte publique. Je veux souffrir et me racheter par la souffrance ! Peut-être y parviendrai-je, n'est-ce pas

messieurs ? Entendez-le pourtant une dernière fois : je n'ai pas versé le sang de mon père ! J'accepte le châtiment, non pour l'avoir tué, mais pour avoir voulu le tuer, et peut-être même l'aurais-je fait ! Je suis résolu néanmoins à lutter contre vous, je vous le déclare. Je lutterai jusqu'au bout, et ensuite à la grâce de Dieu ! Adieu, messieurs, pardonnez-moi mes vivacités durant l'interrogatoire, j'étais encore insensé alors... Dans un instant je serai un prisonnier, et pour la dernière fois Dmitri Karamazov, comme un homme encore libre, vous tend la main. En vous faisant mes adieux, c'est au monde que je les fais !... »

Sa voix tremblait, il tendit en effet la main, mais Nicolas Parthénovitch, qui se trouvait le plus près de lui, cacha la sienne d'un geste convulsif. Mitia s'en aperçut, tressaillit. Il laissa retomber son bras.

« L'enquête n'est pas encore terminée, dit le juge un peu confus, elle va se poursuivre à la ville, et, de mon côté, je vous souhaite de parvenir... à vous justifier... Personnellement, Dmitri Fiodorovitch, je vous ai toujours

considéré comme plus malheureux que coupable... Tous ici, si j'ose me faire leur interprète, nous sommes disposés à voir en vous un jeune homme noble au fond, mais hélas ! entraîné par ses passions d'une façon excessive... »

Ces dernières paroles furent prononcées par le petit juge avec une grande dignité. Il sembla tout à coup à Mitia que ce « gamin » allait le prendre sous le bras, l'emmener dans un coin et continuer leur récente conversation sur les « fillettes ». Mais, qui sait les idées intempestives qui viennent parfois, même à un criminel, qu'on mène au supplice.

« Messieurs, vous êtes bons, humains ; puis-je la revoir, lui dire un dernier adieu ?

– Sans doute, mais... en notre présence...

– D'accord. »

On amena Grouchegnka, mais l'adieu fut laconique et déçut Nicolas Parthénovitch. Grouchegnka fit un profond salut à Mitia.

« Je t'ai dit que je suis à toi, je t'appartiens pour toujours, je te suivrai partout où l'on

t'enverra. Adieu, toi qui t'es perdu sans être coupable. »

Ses lèvres tremblaient, elle pleurait.

« Pardonne-moi, Groucha, de t'aimer, d'avoir aussi causé ta perte par mon amour. »

Mitia voulait parler encore, mais il s'arrêta et sortit. Aussitôt il fut entouré par des gens qui ne le perdaient pas de vue. Deux télègues attendaient au bas du perron, où il était arrivé la veille avec un tel fracas dans la *troïka* d'André. Mavriki Mavrikiévitch, trapu et robuste, le visage ratatiné, était irrité de quelque désordre inattendu et criait. D'un ton cassant, il invita Mitia à monter en télègue. « Jadis quand je lui payais à boire au cabaret, le personnage avait une autre mine », songea Mitia. Tryphon Borissytch descendait le perron. Près de la porte cochère se pressaient des manants, des femmes, les voituriers, tous examinaient Mitia.

« Adieu, bonnes gens ! leur cria Mitia déjà en télègue.

– Adieu, dirent deux ou trois voix.

– Adieu, Tryphon Borissytch ! »

Celui-ci était trop occupé pour se retourner. Il criait aussi et se trémoussait. Tout en mettant son caftan, l'homme désigné pour conduire la deuxième télègue, où devait monter l'escorte, soutenait énergiquement que ce n'était pas à lui de partir, mais à Akim. Akim n'était pas là ; on courait à sa recherche ; le paysan insistait, suppliait d'attendre.

« C'est une engeance effrontée que nous avons là, Mavriki Mavrikiévitch ! s'écria Tryphon Borissytch. Il y a trois jours, Akim t'a donné vingt-cinq kopeks, tu les as bus et maintenant tu cries. Je m'étonne seulement de votre bonté envers de tels gaillards.

– Qu'avons-nous besoin d'une deuxième *troïka* ? intervint Mitia, voyageons avec une seule, Mavriki Mavrikiévitch, je ne me révolterai ni ne m'enfuirai, qu'as-tu à faire d'une escorte ?

– Apprenez à me parler, monsieur, veuillez ne pas me tutoyer et gardez vos conseils pour une autre fois », répliqua hargneusement Mavriki Mavrikiévitch, comme heureux d'exhaler sa mauvaise humeur.

Mitia se tut, rougit. Un instant après, il sentit vivement le froid. La pluie avait cessé, mais le ciel était couvert de nuages, un vent aigre soufflait au visage. « J'ai des frissons », songea Mitia en se pelotonnant. Enfin Mavriki Mavrikiévitch monta à son tour, s'assit pesamment, bien à l'aise, refoula Mitia sans paraître y prendre garde. À vrai dire il était mal disposé et fort mécontent de la mission dont on l'avait chargé.

« Adieu, Tryphon Borissytch ! » cria de nouveau Mitia, sentant que cette fois ce n'était pas de bon cœur, mais de colère, malgré lui, qu'il criait.

L'aubergiste, l'air rogue, les mains derrière le dos, fixa Mitia d'un regard sévère et ne lui répondit pas. Mais une voix retentit soudain.

« Adieu Dmitri Fiodorovitch, adieu ! »

Accourant sans casquette vers la télègue, Kalganov tendit à Mitia une main, que celui-ci eut encore le temps de serrer.

« Adieu, mon brave ami, je n'oublierai pas votre générosité ! » dit-il avec chaleur.

Mais la télègue s'ébranla, leurs mains se dénouèrent, les grelots tintèrent : on emmenait Mitia.

Kalganov courut au vestibule, s'assit dans un coin, courba la tête, se cacha la figure dans ses mains et pleura longtemps, comme un petit garçon. Il était presque convaincu de la culpabilité de Mitia. « Qu'est-ce que les gens peuvent valoir, après cela ! », murmurait-il, tout désemparé. Il ne voulait même plus vivre. « Est-ce que ça vaut la peine ? » s'écriait-il dans son chagrin.

Quatrième partie

Livre X

Les garçons

I

Kolia Krassotkine

Nous sommes aux premiers jours de novembre, par onze degrés de froid et temps de verglas. Pendant la nuit, il est tombé un peu de neige, que le vent « sec et piquant » soulève et balaie à travers les rues mornes de notre petite ville, surtout sur la place du marché. Il fait sombre ce matin, mais la neige a cessé. Non loin de la place, près de la boutique des Plotnikov, se trouve la petite maison, fort proprette tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, de M^me^ Krassotkine, veuve d'un fonctionnaire. Il y aura bientôt quatorze ans que le secrétaire de gouvernement[1] Krassotkine est mort, mais sa veuve, encore gentille et dans la trentaine, vit de ses rentes dans sa maisonnette. Douce et gaie, elle mène une

[1] Douzième classe de la hiérarchie.

existence modeste mais digne. Restée veuve à dix-huit ans, avec un fils qui venait de naître, elle se consacra tout entière à l'éducation de Kolia[1]. Elle l'aimait aveuglément, mais l'enfant lui causa certainement plus de peines que de joies car elle vivait dans la crainte perpétuelle de le voir tomber malade, prendre froid, polissonner, se blesser en jouant, etc. Lorsque Kolia alla au collège, sa mère se mit à étudier toutes les matières, afin de l'aider à faire ses devoirs ; elle lia connaissance avec les professeurs et leurs femmes, cajola même les camarades de son fils, pour éviter qu'on se moquât de lui ou qu'on le battît. Ce fut au point que les écoliers commencèrent vraiment à se moquer de Kolia, à taquiner « le petit chéri à sa maman ». Mais le garçon sut se faire respecter. Il était hardi et passa bientôt en classe pour « rudement fort », avec cela adroit, de caractère opiniâtre, d'esprit audacieux et entreprenant. C'était un bon élève ; le bruit courait même que pour l'arithmétique et l'histoire universelle il damait le pion à son

[1] Diminutif de Nikolaï – Nicolas.

maître Dardanélov. Mais Kolia, tout en affectant un air de supériorité, était bon camarade et pas fier. Il acceptait comme dû le respect des écoliers et observait envers eux une attitude amicale. Il avait surtout le sens de la mesure, savait se retenir à l'occasion, et ne dépassait jamais à l'égard des professeurs la dernière limite au-delà de laquelle l'espièglerie, devenant du désordre et de l'insubordination, ne saurait être tolérée. Cependant il était toujours prêt à polissonner comme le dernier des gamins, quand l'occasion s'en présentait, ou plutôt à faire le malin, à épater la galerie. Rempli d'amour-propre, il avait su prendre de l'ascendant jusque sur sa mère, qui subissait depuis longtemps son despotisme. Seule l'idée que son fils l'aimait peu lui était insupportable : Kolia lui paraissait toujours « insensible » envers elle et parfois dans une crise de larmes elle lui reprochait sa froideur. Le garçon n'aimait pas cela, et plus on exigeait de lui des effusions, plus il s'y dérobait. C'était là d'ailleurs un effet de son caractère et non de sa volonté. Sa mère se trompait ; il la chérissait, seulement il détestait « les tendresses de veau »,

comme il disait dans son langage d'écolier. Son père ayant laissé une bibliothèque, Kolia, qui adorait la lecture, restait parfois, à la grande surprise de sa mère, plongé des heures entières dans les livres, au lieu d'aller jouer. Il lut ainsi des choses au-dessus de son âge. Dans les derniers temps ses polissonneries – sans être perverses – épouvantaient sa mère par leur extravagance. Durant les vacances, en juillet, la mère et le fils allèrent passer huit jours chez une parente dont le mari était employé de chemin de fer à la gare la plus rapprochée de notre ville. (C'est là, à soixante-dix verstes, qu'Ivan Fiodorovitch Karamazov avait pris le train pour Moscou, un mois auparavant.) Kolia commença par examiner en détail le chemin de fer et son fonctionnement, afin de pouvoir ensuite éblouir ses camarades par ses nouvelles connaissances. En même temps, il se lia avec six ou sept gamins du voisinage, âgés de douze à quinze ans, parmi lesquels deux venaient de notre ville. Ils polissonnaient en commun et bientôt la bande joyeuse eut l'idée de faire un pari vraiment stupide, dont l'enjeu était de deux roubles. Kolia,

un des plus jeunes et par conséquent un peu dédaigné par les plus âgés, poussé par l'amour-propre ou la témérité, paria de rester couché entre les rails, sans bouger, pendant que le train de onze heures du soir passerait sur lui à toute vapeur. À vrai dire, un examen préalable lui avait permis de constater que la chose était faisable, qu'on pouvait réellement s'aplatir entre les rails sans être même effleuré par le train. Mais quelle minute pénible à passer ! Kolia jura partout qu'il le ferait. On commença par se moquer de lui, on le traita de fanfaron, ce qui l'excita davantage. Ces garçons de quinze ans se montraient vraiment par trop arrogants ; n'avaient-ils pas refusé d'abord de considérer ce « gosse » comme un camarade ! Offense intolérable. Par une nuit sans lune, on décida de se rendre à une verste de la gare, où le train roulerait déjà rapidement. À l'heure dite, Kolia se coucha entre les rails. Les cinq autres parieurs, le cœur défaillant, bientôt saisis d'effroi et de remords, attendaient dans les broussailles au bas du talus. Bientôt on entendit le train démarrer. Deux lanternes rouges brillèrent dans les ténèbres, le monstre approchait

avec fracas. « Sauve-toi ! sauve-toi ! » crièrent-ils épouvantés. Trop tard, le train passa et disparut. Ils se précipitèrent vers Kolia qui gisait, inerte, se mirent à le secouer, à le soulever. Tout à coup il se redressa et déclara qu'il avait simulé un évanouissement pour leur faire peur. En réalité, il s'était évanoui pour de bon, comme lui-même l'avoua longtemps après à sa mère. De la sorte, sa renommée de « casse-cou » fut définitivement établie. Il revint à la maison blanc comme un linge. Le lendemain, il eut une fièvre nerveuse mais se montra très gai, très content. L'événement fut divulgué dans notre ville et parvint à la connaissance des autorités scolaires. La maman de Kolia les supplia de pardonner à son fils ; enfin un maître estimé et influent, Dardanélov, parla en sa faveur et eut gain de cause. L'affaire n'eut pas de suites. Ce Dardanélov, célibataire encore jeune, était depuis longtemps amoureux de M^{me} Krassotkine ; un an auparavant, le cœur plein d'appréhension, il s'était risqué à lui offrir sa main ; elle avait refusé, craignant de trahir son fils en convolant. Néanmoins certains indices permettaient au

prétendant de rêver qu'il n'était pas foncièrement antipathique à cette veuve charmante, mais chaste et délicate à l'excès. La folle équipée de Kolia dut rompre la glace, car après l'intervention de Dardanélov on donna à entendre à celui-ci qu'il pouvait nourrir quelque espoir, mais comme il était lui-même un phénomène de pureté et de délicatesse, cet espoir lointain suffisait à son bonheur. Il aimait le jeune garçon, mais eût trouvé humiliant de vouloir l'amadouer ; il se montrait donc pour lui sévère et exigeant. Kolia lui-même tenait son maître à distance, préparait très bien ses devoirs, occupait la deuxième place, et toute la classe était persuadée que pour l'histoire universelle, il « damait le pion » à Dardanélov en personne. En effet, Kolia lui demanda une fois qui avait fondé Troie. À quoi le maître répondit par des considérations sur les peuples et leurs migrations, sur la nuit des temps, la Fable, mais ne put répondre à la question précise sur la fondation de Troie ; il la trouva même oiseuse. Les élèves demeurèrent convaincus que Dardanélov n'en savait rien. Kolia s'était renseigné là-dessus dans

Smaragdov, qui figurait parmi les livres de son père. Finalement, tous s'intéressèrent à la fondation de Troie, mais Krassotkine garda son secret, et son prestige demeura intact.

Après l'incident du chemin de fer, il se produisit un changement dans l'attitude de Kolia envers sa mère. Lorsque Anne Fiodorovna apprit la prouesse de son fils, elle faillit en perdre la raison. Elle eut de violentes crises de nerfs durant plusieurs jours, si bien que Kolia, sérieusement effrayé, lui donna sa parole d'honneur de ne jamais recommencer pareilles polissonneries. Il le jura à genoux devant l'icône et sur la mémoire de son père, comme M^me^ Krassotkine l'exigeait ; l'émotion de cette scène fit pleurer l'« intrépide » Kolia comme un enfant de six ans : la mère et le fils passèrent la journée à se jeter dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes. Le lendemain, Kolia se réveilla de nouveau « insensible », mais devint plus silencieux, plus modeste, plus réfléchi. Six semaines plus tard, il récidivait, et son nom alla jusqu'au juge de paix, mais cette fois il s'agissait d'une polissonnerie toute différente, ridicule même et stupide,

commise par d'autres et où il n'était qu'impliqué. Nous en reparlerons. Sa mère continua à trembler et à se tourmenter, et l'espoir de Dardanélov grandissait dans la mesure de ses alarmes. Il faut noter que Kolia comprenait et devinait à cet égard Dardanélov et, bien entendu, le méprisait profondément pour ses « sentiments » ; auparavant, il avait même l'indélicatesse d'exprimer son mépris devant sa mère, en faisant des allusions vagues aux intentions du soupirant. Mais après l'incident du chemin de fer il changea aussi de conduite sur ce point : il ne se permit plus aucune allusion et parla avec plus de respect de Dardanélov devant sa mère, ce que la sensible Anne Fiodorovna comprit tout de suite avec une gratitude infinie ; au moindre mot sur Dardanélov dit en présence de Kolia, fût-ce par un étranger, elle devenait rouge comme une cerise. Dans ces moments-là Kolia regardait par la fenêtre d'un air maussade ou examinait l'état de ses chaussures, ou encore appelait rageusement « Carillon », un chien à longs poils, d'assez grande taille et laid, qu'il avait recueilli depuis un mois et gardait au secret, sans le montrer à ses camarades. Il le

tyrannisait, lui enseignait différents tours, si bien que le pauvre animal hurlait quand son maître partait au collège et aboyait joyeusement à son retour, gambadait comme un fou, faisait le beau, le mort, etc., bref, montrait les tours qu'on lui avait appris, cela non au commandement, mais dans l'ardeur de son enthousiasme et de son attachement.

À propos, j'ai oublié de dire que Kolia Krassotkine était le garçon auquel Iliioucha, déjà connu du lecteur, fils du capitaine en retraite Sniéguiriov, avait donné un coup de canif en défendant son père que les écoliers tournaient en ridicule en l'appelant « torchon de tille ».

II

Les gosses

Donc, par cette matinée glaciale et brumeuse de novembre, le jeune Kolia Krassotkine restait à la maison. C'était dimanche, il n'y avait pas de classe. Mais onze heures venaient de sonner, il lui fallait à tout prix sortir « pour une affaire très importante » ; néanmoins il demeurait seul à garder la maison, car les grandes personnes avaient dû s'absenter par suite d'une circonstance extraordinaire. La veuve Krassotkine louait un logement de deux pièces, le seul de la maison, à la femme d'un médecin qui avait deux jeunes enfants. Cette dame était du même âge qu'Anne Fiodorovna et sa grande amie ; quant au praticien, parti pour Orenbourg, puis pour Tachkent, on était sans nouvelles de lui depuis six mois, de sorte que la délaissée eût passé son temps à pleurer si l'amitié de M^me^ Krassotkine

n'avait pas adouci son chagrin. Pour comble d'infortune, l'unique servante de la doctoresse avait déclaré brusquement à sa maîtresse, durant la nuit, qu'elle se préparait à accoucher le matin. Il était presque miraculeux que personne n'eût remarqué la chose jusqu'alors. La doctoresse, stupéfaite, décida, pendant qu'il était encore temps, de transporter Catherine chez une sage-femme qui prenait des pensionnaires. Comme elle tenait fort à cette servante, elle mit aussitôt son projet à exécution et resta même auprès d'elle. Ensuite, le matin, il fallut recourir au concours et à l'aide de M^me^ Krassotkine, qui pouvait à cette occasion tenter une démarche et exercer une certaine protection. Ainsi les deux dames étaient absentes, la servante de M^me^ Krassotkine, Agathe, partie au marché, et Kolia se trouvait provisoirement le gardien des « mioches », le petit garçon et la fillette de la doctoresse, restés seuls. La garde de la maison n'effrayait pas Kolia, surtout avec Carillon ; celui-ci avait reçu l'ordre de se coucher sous un banc, dans le vestibule, « sans bouger », et chaque fois que son maître passait, il dressait la

tête, frappait le plancher de sa queue d'un air suppliant, mais hélas ! aucun appel ne retentissait. Kolia lançait des regards sévères à l'infortuné caniche, qui retombait dans son immobilité complète. Mais Kolia n'était préoccupé que des « mioches ». Alors que l'aventure de Catherine lui inspirait un profond mépris, il aimait fort les petits et leur avait déjà apporté un livre amusant. Nastia l'aînée, huit ans, savait lire et le cadet, Kostia[1], sept ans, aimait à l'écouter. Bien entendu, Krassotkine aurait pu les intéresser en jouant avec eux aux soldats ou à cache-cache, par toute la maison. Il ne dédaignait pas de le faire à l'occasion, si bien que le bruit se répandit en classe que Krassotkine jouait chez lui à la *troïka* avec ses petits locataires, faisait le cheval de volée, galopait, tête baissée. Krassotkine repoussait fièrement cette accusation en faisant remarquer qu'avec des camarades de cet âge il eût été honteux, en effet, « à notre époque », de jouer aux chevaux, mais qu'il faisait ça pour les « mioches » parce qu'il les aimait, et

[1] *Nastia*, diminutif d'Anastasie ; *Kostia*, de Constantin.

personne n'avait le droit de lui demander compte de ses sentiments. En revanche, les deux « mioches » l'adoraient. Mais cette fois-ci il ne s'agissait pas de jeux ; il avait à s'occuper d'une affaire très importante et quasi mystérieuse. Cependant, le temps passait et Agathe, à qui on aurait pu confier les enfants, ne daignait pas rentrer du marché. Plusieurs fois il avait traversé le vestibule, ouvert la porte de la locataire, observé avec sollicitude les mioches en train de lire sur son injonction ; chaque fois qu'il se montrait, les enfants lui adressaient un large sourire, s'attendant à le voir entrer et faire quelque drôlerie. Mais Kolia était soucieux et n'entrait pas. Enfin, onze heures sonnèrent et il décida fermement que si, dans dix minutes, la « maudite » Agathe n'était pas de retour, il sortirait sans l'attendre, bien entendu après avoir fait promettre aux « mioches » de ne pas avoir peur en son absence, de ne pas faire de bêtises, de ne pas pleurnicher. Dans ces dispositions il mit son petit pardessus ouaté, jeta son sac sur son épaule et, bien que sa mère lui eût maintes fois enjoint de ne jamais sortir « par un froid pareil »

sans mettre ses caoutchoucs, il se contenta de leur jeter un regard dédaigneux en passant dans le vestibule. Carillon, le voyant habillé pour sortir, battit le plancher de sa queue en se trémoussant et allait même pousser un gémissement plaintif, mais Kolia jugea une telle ardeur contraire à la discipline : il tint le caniche encore une minute sous le banc et ne le siffla qu'en ouvrant la porte du vestibule. La bête s'élança comme une folle et se mit à gambader de joie. Kolia alla voir ce que faisaient les « mioches ». Ils avaient cessé de lire et discutaient avec animation, comme ça leur arrivait fréquemment ; Nastia, en qualité d'aînée, l'emportait toujours, et si Kostia ne se rangeait pas à son avis, il en appelait presque toujours à Kolia Krassotkine, dont la sentence était définitive pour les deux parties. Cette fois, la discussion des « mioches » avait quelque intérêt pour Kolia qui resta sur le seuil à écouter, ce que voyant, les enfants redoublèrent d'ardeur dans leur controverse.

« Jamais, jamais je ne croirai, soutenait Nastia, que les sages-femmes trouvent les petits enfants dans les choux. Nous sommes en hiver, il n'y a

pas de choux et la bonne femme n'a pas pu apporter une fillette à Catherine.

– Fi ! murmura Kolia.

– Si elles les apportent de quelque part, c'est seulement à celles qui se marient. »

Kostia fixait sa sœur, écoutait gravement, réfléchissait.

« Nastia, que tu es sotte ! dit-il enfin d'un ton calme, comment Catherine peut-elle avoir un enfant, puisqu'elle n'est pas mariée ? »

Nastia s'irrita.

« Tu ne comprends rien ; peut-être avait-elle un mari, mais on l'a mis en prison.

– Est-ce qu'elle a vraiment un mari en prison ? demanda le positif Kostia.

– Ou bien voilà, reprit impétueusement Nastia abandonnant sa première hypothèse ; elle n'a pas de mari, tu as raison, mais elle veut se marier, elle s'est mise à songer comment faire, elle y a songé et songé, si bien qu'elle a fini par avoir, au lieu d'un mari, un petit enfant.

– C'est possible, acquiesça Kostia, subjugué, mais comment pouvais-je le savoir, puisque tu ne

m'en as jamais rien dit ?

– Eh bien, marmaille, proféra Kolia en s'avançant, vous êtes gent dangereuse, à ce que je vois !

– Carillon est avec vous ? dit en souriant Kostia qui se mit à faire claquer ses doigts et à l'appeler.

– Mioches, je suis dans l'embarras, commença Krassotkine d'un ton solennel, venez à mon aide ; Agathe a dû se casser la jambe, puisqu'elle ne revient pas, c'est sûr et certain ; j'ai à sortir, me laisserez-vous aller ? »

Les enfants se regardèrent soucieux, leurs visages souriants exprimèrent l'inquiétude. Ils ne comprenaient pas encore bien ce qu'on leur voulait.

« Vous ne ferez pas de bêtises en mon absence ? Vous ne grimperez pas sur l'armoire pour vous casser une jambe ? Vous ne pleurerez pas de frayeur, tout seuls ? »

L'angoisse apparut sur les petits visages.

« En revanche, je pourrais vous montrer quelque chose, un petit canon en cuivre qui se

charge avec de la vraie poudre. »

Les petits visages s'éclairèrent.

« Montrez le canon », dit Kostia radieux.

Krassotkine tira de son sac un petit canon en bronze qu'il posa sur la table.

« Regarde, il est sur roues, dit-il en faisant rouler le jouet ; on peut le charger avec de la grenaille et tirer.

– Et il tue ?

– Il tue tout le monde, il suffit de le pointer. »

Krassotkine expliqua où il fallait mettre la poudre, la grenaille, indiqua une petite ouverture qui représentait la lumière, exposa qu'il y avait un recul. Les enfants écoutaient avec une ardente curiosité. Le recul surtout frappait leur imagination.

« Et vous avez de la poudre ? s'informa Nastia.

– Oui.

– Montrez-nous aussi la poudre », dit-elle avec un sourire implorant.

Krassotkine tira de son sac une petite fiole où

il y avait en effet un peu de vraie poudre et quelques grains de plomb enveloppés dans du papier. Il déboucha même la fiole, versa un peu de poudre dans sa main.

« Voilà, seulement gare au feu, sinon elle sautera et nous périrons tous », dit-il pour les impressionner.

Les enfants examinaient la poudre avec une crainte respectueuse qui accroissait le plaisir. Les grains de plomb surtout plaisaient à Kostia.

« Le plomb ne brûle pas ? demanda-t-il.

– Non.

– Donnez-moi un peu de plomb, dit-il d'un ton suppliant.

– En voilà un peu, prends, seulement ne le montre pas à ta mère avant mon retour, elle croirait que c'est de la poudre, elle mourrait de frayeur et vous donnerait le fouet.

– Maman ne nous donne jamais les verges, fit remarquer Nastia.

– Je sais, j'ai dit ça seulement pour la beauté du style. Et vous, ne trompez jamais votre maman, sauf cette fois, jusqu'à ce que je

revienne. Donc, mioches, puis-je m'en aller, oui ou non ? Vous ne pleurerez pas de frayeur en mon absence ?

– Si, nous pleu-re-rons, dit lentement Kostia, se préparant déjà à le faire.

– Nous pleurerons, c'est sûr, appuya Nastia, craintive.

– Oh ! mes enfants, quel âge dangereux est le vôtre ! Allons, il n'y a rien à faire, il me faudra rester avec vous je ne sais combien de temps. Et le temps est précieux.

– Commandez à Carillon de faire le mort, demanda Kostia.

– C'est cela, recourons à Carillon. Ici, Carillon ! »

Kolia ordonna au chien de montrer ses talents. C'était un chien à longs poils d'un gris violâtre, de la taille d'un mâtin ordinaire, borgne de l'œil droit, et l'oreille gauche fendue. Il faisait le beau, marchait sur les pattes de derrière, se couchait sur le dos les pattes en l'air et restait inerte, comme mort. Durant ce dernier exercice la porte s'ouvrit et la grosse servante Agathe, une femme de

quarante ans, grêlée, parut sur le seuil, son filet de provisions à la main, et s'arrêta à regarder. Kolia, si pressé qu'il fût, n'interrompit pas la représentation, et lorsqu'il siffla enfin Carillon, l'animal se mit à gambader dans la joie du devoir accompli.

« En voilà un chien ! dit Agathe avec admiration.

– Et pourquoi es-tu restée si longtemps, sexe féminin ? demanda sévèrement Krassotkine.

– Sexe féminin ! voyez-vous ce morveux !

– Morveux ?

– Oui, morveux. De quoi te mêles-tu ? Si je suis en retard, c'est qu'il le fallait, marmotta Agathe en commençant à fourrager autour du poêle, d'un ton nullement irrité et comme joyeuse de pouvoir se prendre de bec avec ce jeune maître si enjoué.

– Écoute, vieille écervelée, peux-tu me jurer par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde que tu surveilleras ces mioches en mon absence ? Je m'en vais.

– Et pourquoi te jurer ? dit Agathe en riant. Je

veillerai sur eux comme ça.

– Non, il faut que tu le jures sur ton salut éternel. Sinon je ne m'en vais pas.

– À ton aise. Qu'est-ce que ça peut me faire, il gèle, reste à la maison.

– Mioches, cette femme restera avec vous jusqu'à mon retour ou à celui de votre maman, qui devrait déjà être là. En outre, elle vous donnera à déjeuner. N'est-ce pas Agathe ?

– Ça peut se faire.

– Au revoir, enfants, je m'en vais le cœur tranquille. Toi, grand-maman, dit-il gravement à mi-voix en passant à côté d'Agathe, j'espère que tu ne leur raconteras pas de bêtises au sujet de Catherine ; tu ménageras leur innocence, hein ? Ici, Carillon.

– Veux-tu bien te taire ! dit Agathe, irritée cette fois pour de bon. On devrait te fouetter pour des mots pareils. »

III

L'écolier

Mais Kolia n'entendit pas. Enfin, il était libre. En franchissant la porte cochère, il haussa les épaules et après avoir dit : « Quel froid ! » se dirigea vers la place du marché. En route, il s'arrêta devant une maison, tira un sifflet de sa poche, siffla de toutes ses forces, comme pour un signal convenu. Au bout d'une minute, on vit sortir un garçon de onze ans, au teint vermeil, vêtu également d'un pardessus chaud et même élégant. C'était le jeune Smourov, élève de la classe préparatoire (alors que Kolia était déjà en sixième), fils d'un fonctionnaire aisé, à qui ses parents défendaient de fréquenter Krassotkine, à cause de sa réputation de polisson, de sorte que Smourov venait de s'absenter furtivement. Ce Smourov, si le lecteur s'en souvient, faisait partie du groupe qui lançait des pierres à Ilioucha, deux

mois auparavant, et c'est lui qui avait parlé d'Iliioucha à Aliocha Karamazov.

« Voilà une heure que je t'attends, Krassotkine », proféra Smourov d'un ton résolu.

Les deux garçons prirent le chemin de la place.

« Si je suis en retard, répliqua Krassotkine, c'est la faute aux circonstances. On ne te fouettera pas pour être venu avec moi ?

– Quelle idée ! Est-ce qu'on me fouette ! Carillon est avec toi ?

– Mais oui.

– Tu l'emmènes là-bas ?

– Je l'emmène.

– Ah ! si c'était Scarabée !

– Impossible. Scarabée n'existe plus. Il a disparu on ne sait où.

– Mais, dit Smourov en s'arrêtant tout à coup, puisque Iliioucha prétend que Scarabée avait aussi de longs poils gris de fumée, comme Carillon, ne pourrait-on pas dire que c'est lui, Scarabée ? Il le croirait peut-être ?

– Écolier, exècre le mensonge, et d'un ; même pour une bonne œuvre, et de deux. Surtout j'espère que tu n'as soufflé mot de mon arrivée.

– Dieu merci, je comprends les choses. Mais on ne le consolera pas avec Carillon, soupira Smourov. Son père, le capitaine, Torchon de tille, nous a dit qu'on lui apporterait aujourd'hui un jeune chien, un véritable molosse, avec le museau noir ; il pense consoler ainsi Iliioucha, mais c'est peu probable.

– Comment va-t-il, Iliioucha ?

– Mal, mal ! Je le crois phtisique. Il a toute sa connaissance, mais sa respiration est bien mauvaise. L'autre jour il a demandé qu'on le promène un peu, on lui a mis ses souliers, il est tombé au bout de quelques pas. « Ah ! papa, je t'avais bien dit que ces souliers sont mauvais, j'ai toujours eu de la peine à marcher avec. » Il pensait tomber à cause des souliers, et c'était simplement de faiblesse. Il ne passera pas la semaine. Herzenstube le visite. Ils ont de nouveau beaucoup d'argent.

– Canailles !

– Qui cela ?

– Les docteurs, et toute la racaille médicale, en général et en particulier. Je renie la médecine, elle ne sert à rien. D'ailleurs, j'approfondirai la question. Dites-moi, vous êtes devenus bien sentimentaux, là-bas. Toute la classe s'y rend en corps, je crois ?

– Pas toute, mais une dizaine d'entre nous y vont tous les jours.

– Ce qui me surprend, dans tout ceci, c'est le rôle d'Alexéi Karamazov ; on va juger demain ou après-demain son frère pour un crime épouvantable et il trouve moyen de faire du sentiment avec des écoliers !

– Mais personne ne fait de sentiment. Ne vas-tu pas toi-même te réconcilier avec Iliioucha ?

– Me réconcilier ? Drôle d'expression. D'ailleurs, je ne permets à personne d'analyser mes actes.

– Comme Iliioucha sera content de te voir ! Il ne se doute pas que tu viens. Pourquoi as-tu si longtemps refusé d'aller le voir ? s'exclama tout à coup Smourov avec chaleur.

– Mon cher, c'est mon affaire et non la tienne. J'y vais de moi-même, parce que telle est ma volonté, tandis que c'est Alexéi Karamazov qui vous a tous menés là-bas ; il y a donc une différence. Et qu'en sais-tu, je n'y vais peut-être pas du tout pour me réconcilier ? Quelle stupide expression.

– Karamazov n'est pour rien là-dedans. Les copains ont simplement pris l'habitude d'aller là-bas, au début bien sûr avec Karamazov. D'abord l'un, puis l'autre. Mais tout s'est passé sans niaiseries. Le père était ravi de nous voir. Tu sais, il perdra la raison si Iliouchа meurt. Il voit que son fils est perdu. Ça lui fait tant plaisir que nous nous soyons réconciliés avec Iliouchа. Iliouchа s'est informé de toi, mais sans rien ajouter. Son père deviendra fou ou se pendra. Déjà auparavant il avait les allures d'un insensé. C'est un brave homme, sais-tu, victime d'une erreur. Ce parricide a eu grand tort de le battre l'autre jour.

– Pourtant Karamazov demeure pour moi une énigme. J'aurais pu faire depuis longtemps sa connaissance, mais, dans certains cas, j'aime à me tenir sur la réserve. De plus, je me suis fait

sur lui une opinion qu'il me faudra vérifier. »

Sur ce, Kolia observa un silence plein de gravité et Smourov de même. Bien entendu, Smourov respectait Kolia Krassotkine et ne songeait même pas à se comparer à lui. Maintenant il était très intrigué, car Kolia avait expliqué qu'il venait « de lui-même » ; il devait y avoir un mystère dans cette décision soudaine d'aller aujourd'hui chez Iliioucha. Ils suivaient la place du marché, encombrée de charrettes et de volailles. Sous les auvents des boutiques, des bonnes femmes vendaient des craquelins, du fil, etc. Dans notre ville, ces rassemblements du dimanche sont appelés naïvement des foires et il y en a beaucoup dans l'année. Carillon courait de l'humeur la plus joyeuse, s'écartait constamment à droite ou à gauche pour flairer quelque chose. Quant à ses congénères rencontrés en chemin, il les flairait très volontiers, selon les règles en usage parmi les chiens.

« J'aime à observer la réalité, Smourov, dit soudain Kolia. Tu as remarqué comme les chiens se flairent en s'abordant ? C'est là, chez eux, une loi générale de la nature.

– Oui, une loi ridicule.

– Mais non, tu as tort. Il n'y a rien de ridicule dans la nature, quoi qu'en pense l'homme avec ses préjugés. Si les chiens pouvaient raisonner et critiquer, ils trouveraient sûrement autant de ridicule, sinon davantage, dans les rapports sociaux de leurs maîtres, sinon davantage, je le répète, car je suis persuadé qu'il y a bien plus de sottises chez nous. C'est l'idée de Rakitine, une idée remarquable. Je suis socialiste, Smourov.

– Qu'est-ce que le socialisme ? demanda Smourov.

– L'égalité pour tous, communauté d'opinions, suppression du mariage, libre à chacun d'observer la religion et les lois qui lui conviennent, etc., etc. Tu es encore trop jeune pour comprendre ces questions... Il fait froid, dis donc !

– Oui, douze degrés. Mon père a regardé le thermomètre tout à l'heure.

– As-tu remarqué, Smourov, qu'au milieu de l'hiver, avec quinze ou même dix-huit degrés, le froid paraît moins vif que maintenant, au début,

lorsqu'il gèle tout à coup à douze degrés et qu'il y a encore peu de neige ? Cela signifie que les gens n'y sont pas encore habitués. Chez eux, tout est habitude, dans tout, même en politique... Ce qu'il est drôle, ce croquant ! »

Kolia désigna un paysan de haute taille, en *touloupe*[1], à l'air bonasse, qui, à côté de sa charrette, se réchauffait en frappant ses mains l'une contre l'autre dans ses mitaines. Sa barbe était couverte de givre.

« Ta barbe est gelée, mon brave, dit Kolia à haute voix et sur un ton taquin, en passant à côté de lui.

– Il y en a bien d'autres de gelées, répliqua l'homme sentencieusement.

– Ne le taquine pas, supplia Smourov.

– Ça ne fait rien, il ne se fâchera pas, c'est un brave homme. Adieu, Mathieu.

– Adieu.

– T'appelles-tu Mathieu pour de bon ?

– Mais oui. Tu ne le savais pas ?

---

[1] Pelisse en peau de mouton, le poil en dedans.

– Non ; j'ai dit ça au hasard.

– Voyez-vous ça ! Tu es peut-être écolier ?

– Tout juste.

– Est-ce qu'on te fouette ?

– Bien sûr.

– Fort ?

– Ça arrive.

– La vie n'est pas gaie, soupira le bonhomme de tout son cœur.

– Adieu, Mathieu.

– Adieu. Tu es un gentil petit gars. »

Les deux garçons continuèrent leur chemin.

« C'est un bon type, dit Kolia à Smourov. J'aime à parler au peuple, à lui rendre justice.

– Pourquoi lui as-tu fait croire qu'on nous fouettait ? demanda Smourov.

– Pour lui faire plaisir.

– Comment ça ?

– Vois-tu, Smourov, je n'aime pas qu'on insiste, quand on ne comprend pas au premier mot. Il y a des choses impossibles à expliquer. Dans l'idée du bonhomme, on doit fouetter les

écoliers ; qu'est-ce qu'un écolier qu'on ne fouette pas ? Et si je lui dis que non, ça lui fera de la peine. D'ailleurs, tu ne peux pas comprendre ça. Il faut savoir parler au peuple.

– Seulement, pas de taquineries, je t'en prie, ça ferait encore une histoire, comme avec cette oie.

– Tu as peur ?

– Garde-t'en bien, Kolia, en vérité, j'ai peur. Mon père serait furieux. On m'a expressément défendu de sortir avec toi.

– N'aie crainte, cette fois il n'arrivera rien. Bonjour, Natacha, cria-t-il à une marchande.

– Natacha ? C'est Marie, que je m'appelle, glapit la marchande, une femme encore jeune.

– Va pour Marie. C'est un beau nom ! Adieu, Marie.

– Ah, le polisson ! C'est pas plus haut qu'une botte, et de quoi que ça se mêle !

– Je n'ai pas le temps, tu me conteras ça dimanche prochain, fit Kolia en gesticulant, comme si c'était elle qui l'importunait.

– Et qu'est-ce que je te raconterai dimanche

prochain ? C'est toi qui m'as cherché chicane, espèce de morveux ! Tu mérites une bonne fessée, on te connaît, garnement ! »

Un rire s'éleva parmi les marchandes voisines de Marie, quand tout à coup surgit d'une arcade un individu excité, l'air d'un commis de boutique, d'ailleurs étranger à notre ville, vêtu d'un caftan à longues basques, coiffé d'une casquette à visière, encore jeune, les cheveux châtains bouclés, le visage pâle et grêlé. Il paraissait agité sans savoir pourquoi et se mit aussitôt à menacer Kolia du poing.

« J'te connais, hurlait-il, j'te connais ! »

Kolia le dévisagea. Il ne se souvenait pas de s'être chamaillé avec cet homme ; d'ailleurs il avait eu trop souvent des altercations dans la rue pour se les rappeler toutes.

« Tu me connais ? demanda-t-il ironiquement.

– J'te connais, j'te connais ! rabâchait l'individu.

– Tu as bien de la chance. Mais je suis pressé, adieu !

– T'as pas fini de faire l'insolent ? J'te

connais, mon gars.

– Si je fais l'insolent, l'ami, ce n'est pas ton affaire ! proféra Kolia en s'arrêtant, les yeux toujours fixés sur lui.

– Comment ça ?

– Comme ça.

– De qui que c'est l'affaire, alors ? Dis voir...

– De Tryphon Nikititch.

– De qui ? »

Le gars, toujours échauffé, fixa Kolia d'un air stupide. Celui-ci le toisa gravement.

« Es-tu allé à l'église de l'Ascension ? demanda-t-il sur un ton impérieux.

– Où ça ? Pour quoi faire ? Non, j'y suis point allé, fit le gars déconcerté.

– Connais-tu Sabanéiev ? dit Kolia sur le même ton.

– Sabanéiev ? Non, j'le connais point.

– Alors va te faire fiche ! trancha Kolia, qui tournant à droite, s'éloigna d'un pas rapide, comme dédaignant de parler à un nigaud qui ne connaissait même pas Sabanéiev.

– Attends voir ! Quel Sabanéiev ? se ravisa le gars, de nouveau agité. De qui parlait-il ? » demanda-t-il aux marchandes, en les regardant d'un air hébété.

Les bonnes femmes éclatèrent de rire.

« Il est futé, ce gamin, fit l'une d'elle.

– De quel Sabanéiev parlait-il ? s'acharnait à répéter le gars en gesticulant.

– Ça doit être le Sabanéiev qui travaillait chez les Kouzmitchev, voilà ce qui en est », conjectura une bonne femme.

Le gars la considéra avec effarement.

« Kouz-mi-tchev ? reprit une autre. Alors, c'est pas Tryphon, c'est Kouzma qu'il s'appelle. Mais le petit gars a dit Tryphon Nikitich ; c'est pour sûr pas lui.

– Non, c'est pas Tryphon et c'est pas non plus Sabanéiev, c'est Tchijov, intervint une troisième marchande, qui avait écouté sérieusement, Alexéi Ivanovitch Tchijov.

– T'as raison, c'est Tchijov », confirma une quatrième.

Le gars abasourdi regardait tantôt l'une, tantôt

l'autre.

« Mais pourquoi qu'il m'a demandé ça, dites voir, mes bonnes gens ? s'exclama-t-il presque désespéré. « Connais-tu Sabanéiev ? » Qui diable que ça peut bien être, Sabanéiev ?

– T'as la tête dure, on te dit que c'est pas Sabanéiev, mais Tchijov, Alexéi Ivanovitch, comprends-tu ? dit gravement une marchande.

– Quel Tchijov ? Dis-moi-le, puisque tu le sais.

– Un grand, qu'a les cheveux longs ; on le voyait au marché c't'été.

– Que veux-tu que je fasse de ton Tchijov, hein ! bonnes gens ?

– Et qu'est-ce que j'en sais moi-même ?

– Qui peut savoir ce que tu lui veux ? reprit une autre. Tu dois le savoir toi-même, puisque tu brailles. Car c'est à toi qu'on parlait, pas à nous, nigaud... Alors comme ça, tu le connais pas ?

– Qui ça ?

– Tchijov.

– Que le diable emporte Tchijov et toi avec !

Je le rosserai, ma parole, Il s'est fichu de moi !

– Toi, rosser Tchijov ? C'est lui qui te rossera, espèce de serin !

– C'est pas Tchijov, méchante gale, c'est le gamin que je rosserai. Amenez-le, amenez-le, il s'est fichu de moi ! »

Les bonnes femmes éclatèrent de rire. Kolia était déjà loin et cheminait d'un air vainqueur. Smourov, à ses côtés, se retournait parfois vers le groupe criard. Lui aussi s'amusait beaucoup, tout en appréhendant d'être mêlé à une histoire avec Kolia.

« De quel Sabanéiev lui parlais-tu ? demanda-t-il à Kolia, en se doutant de la réponse.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Maintenant, ils vont se chamailler jusqu'au soir. J'aime à mystifier les imbéciles dans toutes les classes de la société... Tiens, voilà encore un nigaud. Note ceci ; on dit : « Il n'est pire sot qu'un sot français », mais une physionomie russe se trahit également. Regarde-moi ce bonhomme-là : n'est-ce pas écrit sur son front qu'il est un imbécile ?

– Laisse-le tranquille, Kolia, passons notre

chemin.

– Jamais de la vie, je suis parti, maintenant. Hé ! bonjour, mon gars ! »

Un robuste individu, qui marchait lentement et semblait pris de boisson, la figure ronde et naïve, la barbe grisonnante, leva la tête et dévisagea l'écolier.

« Bonjour, si tu ne plaisantes pas, répondit-il sans se presser.

– Et si je plaisante ? dit Kolia en riant.

– Alors, plaisante, si le cœur t'en dit. On peut toujours plaisanter, ça ne fait de mal à personne.

– Excuse-moi, j'ai plaisanté.

– Eh bien, que Dieu te pardonne !

– Et toi, me pardonnes-tu ?

– De grand cœur. Passe ton chemin.

– Tu m'as l'air d'un gars pas bête.

– Moins bête que toi, répondit l'autre avec le même sérieux.

– J'en doute, fit Kolia un peu déconcerté.

– C'est pourtant vrai.

– Après tout, ça se peut bien.

– Je sais ce que je dis.

– Adieu, mon gars.

– Adieu.

– Il y a des croquants de différentes sortes, déclara Kolia après une pause. Pouvais-je savoir que je tomberais sur un sujet intelligent ? »

Midi sonna à l'horloge de l'église. Les écoliers pressèrent le pas et ne parlèrent presque plus durant le trajet, encore assez long. À vingt pas de la maison, Kolia s'arrêta, dit à Smourov d'aller le premier et d'appeler Karamazov.

« Il faut, au préalable, se renseigner, lui dit-il.

– À quoi bon le faire venir ? objecta Smourov. Entre tout droit, on sera ravi de te voir. Pourquoi lier connaissance dans la rue, par ce froid ?

– Je sais pourquoi je le fais venir ici au froid », répliqua Kolia d'un ton despotique qu'il aimait prendre avec ces « mioches ».

Smourov courut aussitôt exécuter les ordres de Krassotkine.

IV

Scarabée

Kolia, l'air important, s'adossa à la barrière, attendant l'arrivée d'Aliocha. Il avait beaucoup entendu parler de lui par ses camarades, mais toujours témoigné une indifférence méprisante à ce qu'ils lui rapportaient à son sujet. Néanmoins dans son for intérieur il désirait beaucoup faire sa connaissance ; il y avait, dans tout ce qu'on racontait d'Aliocha, tant de traits qui attiraient la sympathie ! Aussi le moment était-il grave ; il s'agissait de sauvegarder sa dignité, de faire preuve d'indépendance : « Sinon, il me prendra pour un gamin comme ceux-ci. Que sont-ils pour lui ? Je le lui demanderai quand nous aurons fait connaissance. C'est dommage que je sois de si petite taille. Touzikov est plus jeune que moi et il a la moitié de la tête en plus. Je ne suis pas beau, je sais que ma figure est laide, mais intelligente.

Il ne faut pas non plus trop m'épancher ; en me jetant tout de suite dans ses bras il croirait... Fi, quelle honte, s'il allait croire... »

Ainsi s'agitait Kolia tout en s'efforçant de prendre un air dégagé. Sa petite taille le tourmentait plus encore que sa « laideur ». À la maison, dès l'année précédente, il avait marqué sa taille au crayon sur le mur, et tous les deux mois, le cœur battant, il se mesurait pour voir s'il avait grandi. Hélas ! il grandissait fort lentement, ce qui le mettait parfois au désespoir. Quant à son visage, il n'était nullement « laid », mais au contraire assez gentil, pâle, semé de taches de rousseur. Les yeux gris et vifs regardaient hardiment et brillaient souvent d'émotion. Il avait les pommettes un peu larges ; de petites lèvres plutôt minces, mais très rouges ; le nez nettement retroussé, « tout à fait camus, tout à fait camus ! » murmurait en se regardant au miroir Kolia, qui se retirait toujours avec indignation. « Et je ne dois même pas avoir l'air intelligent », songeait-il parfois, doutant même de cela. Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que le souci de sa figure et de sa taille l'absorbât tout entier. Au contraire, si

vexantes que fussent les stations devant le miroir, il les oubliait bientôt et pour longtemps, « en se consacrant tout entier aux idées et à la vie réelle », ainsi que lui-même définissait son activité.

Aliocha parut bientôt et s'avança rapidement vers Kolia ; celui-ci remarqua de loin qu'il avait l'air radieux. « Est-il vraiment si content de me voir ? » songeait Kolia avec satisfaction. Notons, en passant, qu'Aliocha avait beaucoup changé depuis que nous l'avons quitté ; il avait abandonné le froc et portait maintenant une redingote de bonne coupe, un feutre gris, les cheveux courts. Il avait gagné au change et paraissait un beau jeune homme. Son charmant visage respirait toujours la gaieté, mais une gaieté douce et tranquille. Kolia fut surpris de le voir sans pardessus ; il avait dû se dépêcher. Il tendit la main à l'écolier.

« Vous voilà enfin, dit-il ; nous vous attendions avec impatience.

– Mon retard avait des causes que vous apprendrez. En tout cas, je suis heureux de faire

votre connaissance. J'en attendais l'occasion, on m'a beaucoup parlé de vous, murmura Kolia, un peu gêné.

– Nous aurions fait de toute façon connaissance ; moi aussi j'ai beaucoup entendu parler de vous, mais ici vous venez trop tard.

– Dites-moi, comment cela va-t-il, ici ?

– Iliioucha va très mal, il ne s'en tirera pas.

– Est-ce possible ? Convenez que la médecine est une infamie, Karamazov, dit Kolia avec chaleur.

– Iliioucha s'est souvenu de vous bien des fois, même dans son délire. On voit que vous lui étiez très cher auparavant... jusqu'à l'incident du canif. Il doit y avoir une autre cause... Ce chien est à vous ?

– Oui, c'est Carillon.

– Ah, ce n'est pas Scarabée ? dit Aliocha en regardant tristement Kolia dans les yeux. L'autre a vraiment disparu ?

– Je sais que vous voudriez tous avoir Scarabée, on m'a tout raconté, répliqua Kolia, avec un sourire énigmatique. Écoutez,

Karamazov, je vais tout vous dire, c'est d'ailleurs pour vous expliquer la situation que je vous ai fait venir avant d'entrer, commença-t-il avec animation. Au printemps, Iliioucha est entré en préparatoire. Vous savez ce que sont les élèves de cette classe : des moutards, de la marmaille. Ils se mirent aussitôt à le taquiner. Je suis deux classes plus haut et, bien entendu, je les observe de loin. Je vois un petit garçon chétif, qui ne se soumet pas, se bat même avec eux ; il est fier, ses yeux brillent. J'aime ces caractères-là. Les autres redoublent. Le pire, c'est qu'il avait alors un méchant costume, un pantalon qui remontait, des souliers percés. Raison de plus pour l'humilier. Cela me déplut, je pris aussitôt sa défense et je leur donnai une leçon, car je les bats et ils m'adorent, vous savez cela, Karamazov ? dit Kolia avec une fierté expansive. En général, j'aime les marmots. J'ai maintenant, à la maison, deux gosses sur les bras, ce sont eux qui m'ont retenu aujourd'hui. On cessa de battre Iliioucha et je le pris sous ma protection. C'est un garçon fier, je vous assure, mais il finit par m'être servilement dévoué, exécuta mes moindres

ordres, m'obéit comme à Dieu, s'efforça de m'imiter. Aux récréations, il venait me trouver et nous nous promenions ensemble, le dimanche également. Au collège, on se moque de voir un grand se lier ainsi avec un petit, mais c'est un préjugé. Telle est ma fantaisie, et *basta*, n'est-ce pas ? Ainsi, vous, Karamazov, qui vous êtes lié avec tous ces gosses, vous voulez, n'est-ce pas, influer sur la jeune génération, la former, vous rendre utile ? Et, je l'avoue, ce trait de votre caractère, que je connaissais par ouï-dire, m'a fort intéressé, plus qu'aucun autre. Mais venons au fait : je remarque que ce garçon devient sensible, sentimental à l'excès ; or, sachez que depuis ma naissance je suis l'ennemi décidé des « tendresses de veau ». De plus, il se contredit : tantôt il se montre servilement dévoué, tantôt ses yeux étincellent, il ne veut pas tomber d'accord avec moi, il discute, il se fâche. J'exposais parfois certaines idées ; ce n'est pas qu'il y fût opposé, mais je voyais qu'il se révoltait contre moi personnellement, parce que je répondais à ses tendresses par de la froideur. Afin de le dresser, je me montrai d'autant plus froid qu'il

devenait plus tendre ; je le faisais exprès, telle était ma conviction. Je me proposais de former son caractère, de l'égaliser, de faire de lui un homme... enfin, vous m'entendez à demi-mot. Tout-à-coup, je le vois plusieurs jours de suite troublé, affligé, non à cause des tendresses, mais pour quelque chose d'autre, de plus fort, de supérieur. « Quelle est cette tragédie ? », pensai-je. En le pressant de questions, j'appris la chose : il avait lié connaissance avec Smerdiakov, le domestique de feu votre père (qui vivait encore à cette époque). Celui-ci lui enseigna une plaisanterie stupide, c'est-à-dire cruelle et lâche ; il s'agissait de prendre de la mie de pain, d'y enfoncer une épingle et de la jeter à un mâtin, un de ces chiens affamés qui avalent d'un seul coup, pour regarder ce qui en résulterait. Ils préparèrent donc une boulette et la jetèrent à ce Scarabée, un chien aux longs poils qu'on ne nourrissait pas et qui aboyait au vent toute le journée. (Aimez-vous ce stupide aboiement, Karamazov ? Moi, je ne puis le souffrir.) La bête se jeta dessus, l'avala, gémit, puis se mit à tourner et à courir ; « elle courait en hurlant et disparut », me décrivit

Iliоucha. Il avouait en pleurant, m'étreignait, secoué de sanglots : « Le chien courait et gémissait. » Il ne faisait que répéter cela, tant cette scène l'avait frappé. Il avait des remords. Je pris la chose au sérieux. Je voulais surtout lui apprendre à vivre pour sa conduite ultérieure, de sorte que j'usai de ruse, je l'avoue, et feignis une indignation que je n'éprouvais peut-être nullement. « Tu as commis une action lâche, lui dis-je, tu es un misérable, je ne divulguerai pas la chose, bien sûr, mais pour le moment je cesse toute relation avec toi. Je vais réfléchir et te faire savoir par Smourov (celui qui m'a accompagné aujourd'hui et qui m'est dévoué) ma décision définitive. » Il en fut consterné. Je sentis que j'avais été un peu loin, mais que faire ? c'était alors mon idée. Le lendemain, je lui fis dire par Smourov que je ne lui « parlais » plus, c'est l'expression en usage lorsque deux camarades rompent les relations. Mon intention secrète était de lui tenir rigueur quelques jours, puis, à la vue de son repentir, de lui tendre la main. J'y étais fermement décidé. Mais, le croirez-vous, après avoir entendu Smourov, voilà ses yeux qui

étincellent et il s'écrie : « Dis à Krassotkine de ma part que maintenant je vais jeter à tous les chiens des boulettes avec des épingles, à tous, à tous ! » « Ah ! pensai-je, il devient capricieux, il faut le corriger ! » Et je me mis à lui témoigner un parfait mépris, à me détourner ou à sourire ironiquement à chaque rencontre. Et voilà que survint cet incident avec son père, vous vous souvenez, le torchon de tille ? Vous comprenez qu'ainsi il était déjà prêt à s'exaspérer. Voyant que je l'abandonnais, ses camarades le taquinèrent de plus belle : « Torchon de tille, torchon de tille ! » C'est alors que commencèrent entre eux des batailles que je regrette énormément, car je crois qu'une fois il fut roué de coups. Il lui arriva de se jeter sur les autres en sortant de classe, je me tenais à dix pas et je le regardais. Je ne me souviens pas d'avoir ri alors, au contraire, il me faisait grande pitié, j'étais sur le point de m'élancer pour le défendre. Il rencontra mon regard, j'ignore ce qu'il s'imagina, mais il saisit un canif, se jeta sur moi et me le planta dans la cuisse droite. Je ne bougeai pas, je suis brave à l'occasion, Karamazov, je me bornai

à le regarder avec mépris, comme pour lui dire : « Ne veux-tu pas recommencer, en souvenir de notre amitié ? je suis à ta disposition. » Mais il ne me frappa plus, il ne put y tenir, prit peur, jeta le canif, s'enfuit en pleurant. Bien entendu, je ne le dénonçai pas, j'ordonnai à tous de se taire, afin que la chose ne parvînt pas à l'oreille des maîtres ; je n'en parlai à ma mère qu'une fois la blessure cicatrisée, ce n'était qu'une éraflure. J'appris ensuite que le même jour il s'était battu à coups de pierres et qu'il vous avait mordu le doigt, vous comprenez dans quel état il se trouvait. Lorsqu'il tomba malade, j'eus tort de ne pas aller lui pardonner, c'est-à-dire de me réconcilier avec lui, je le regrette maintenant. Mais c'est alors qu'il me vint une idée. Eh bien, voilà toute l'histoire... Seulement, je crois que j'ai eu tort...

– Ah ! quel dommage, dit Aliocha ému, que je n'aie pas connu vos relations antérieures avec Iliioucha ; il y a longtemps que je vous aurais prié de m'accompagner chez lui. Figurez-vous que dans la fièvre et le délire il parle de vous. J'ignorais combien vous lui êtes cher ! Est-il

possible que vous n'ayez pas essayé de retrouver ce Scarabée ? Son père et ses camarades l'ont recherché dans toute la ville. Le croirez-vous, malade et pleurant, il a répété trois fois devant moi : « C'est parce que j'ai tué Scarabée que je suis malade, papa ; c'est Dieu qui m'a puni ! » On ne peut pas lui ôter cette idée ! Et si vous aviez maintenant amené Scarabée et prouvé qu'il est vivant, je crois que la joie l'aurait ressuscité. Nous comptions tous sur vous.

– Dites-moi, pourquoi espériez-vous que je retrouverais Scarabée ? demanda Kolia avec une vive curiosité. Pourquoi comptiez-vous sur moi et non sur un autre ?

– Le bruit a couru que vous le recherchiez et que vous l'amèneriez. Smourov a parlé dans ce sens. Nous nous efforçons tous de faire croire à Iliocha que Scarabée est vivant, qu'on l'a aperçu. Ses camarades lui ont apporté un levraut, il l'a regardé avec un faible sourire et a demandé qu'on lui rendît la liberté : nous l'avons fait. Son père vient de rentrer avec un tout jeune molosse, il pensait le consoler ainsi, mais je crois que c'est pire...

– Dites-moi encore, Karamazov, son père, quel homme est-ce ? Je le connais, mais que pensez-vous de lui : c'est un bouffon, un pitre ?

– Oh ! non ; il y a des gens à l'âme sensible, mais qui sont comme accablés par le sort. Leur bouffonnerie est une sorte d'ironie méchante envers ceux à qui ils n'osent pas dire la vérité en face, par suite de l'humiliation et de la timidité qu'ils éprouvent depuis longtemps. Croyez, Krassotkine, qu'une pareille bouffonnerie est parfois des plus tragiques. Maintenant, Iliioucha est tout pour lui, et, s'il meurt, le pauvre homme perdra la raison ou se tuera. J'en suis presque sûr, quand je le regarde !

– Je vous comprends, Karamazov, je vois que vous connaissez l'homme.

– En vous voyant avec un chien, j'ai cru que c'était Scarabée.

– Attendez, Karamazov, peut-être retrouverons-nous Scarabée, mais celui-ci c'est Carillon. Je vais le laisser entrer, et peut-être fera-t-il plus plaisir à Iliioucha que le jeune molosse... Attendez, Karamazov, vous allez apprendre

quelque chose. Ah ! mon Dieu, à quoi pensais-je ! s'écria tout à coup Kolia. Vous êtes sans pardessus par un froid pareil et moi qui vous retiens ! Voyez comme je suis égoïste ! Nous sommes tous égoïstes, Karamazov !

– Ne vous inquiétez pas ; il fait froid, mais je ne suis pas frileux. Allons, pourtant. À propos, quel est votre nom, je sais seulement que vous vous appelez Kolia.

– Nicolas, Nicolas Ivanovitch Krassotkine, ou, comme on dit administrativement, le fils Krassotkine. »

Kolia sourit, mais ajouta : « Il va sans dire que je déteste mon prénom.

– Pourquoi ?

– Il est banal.

– Vous avez treize ans ? demanda Aliocha.

– Quatorze dans quinze jours. Je dois vous avouer une faiblesse, Karamazov, comme entrée en matière, pour que vous voyiez d'emblée toute ma nature : je déteste qu'on me demande mon âge... enfin... On me calomnie en disant que j'ai joué au voleur avec les gosses de la préparatoire,

la semaine dernière. Je l'ai fait, c'est vrai, mais prétendre que j'ai joué pour mon plaisir, c'est une calomnie. J'ai des raisons de croire que vous en êtes informé ; or, je n'ai pas joué pour moi, mais pour les gosses, car ils ne savent rien imaginer sans moi. Et, chez nous, on raconte toujours des niaiseries. C'est la ville des cancans, je vous assure.

– Et même si vous aviez joué par plaisir, qu'est-ce que ça ferait ?

– Mais voyons, vous ne joueriez pas au cheval fondu ?

– Vous devez vous dire ceci, fit soudain Aliocha : les grandes personnes vont au théâtre, par exemple, où l'on représente aussi les aventures de différents héros, parfois aussi des scènes de brigandage et de guerre ; or, n'est-ce pas la même chose, dans son genre bien entendu ? Et quand les jeunes gens jouent à la guerre ou au voleur, durant la récréation, c'est aussi de l'art naissant, un besoin artistique qui se développe dans les jeunes âmes, et parfois ces jeux sont plus réussis que les représentations

théâtrales ; la seule différence, c'est qu'on va au théâtre voir les acteurs, tandis que la jeunesse elle-même joue le rôle d'acteurs. Mais c'est tout naturel.

– Vous croyez, vous en êtes sûr ? dit Kolia en le fixant. Vous avez exprimé une idée assez curieuse ; je vais la ruminer une fois rentré. Je savais bien que l'on peut apprendre quelque chose de vous. Je suis venu m'instruire en votre compagnie, Karamazov, dit Kolia avec expansion.

– Et moi dans la vôtre. »

Aliocha sourit, lui serra la main. Kolia était enchanté d'Aliocha. Ce qui le frappait, c'était de se trouver sur un pied d'égalité parfaite avec ce jeune homme, qui lui parlait comme à « une grande personne ».

« Je vais vous montrer mon numéro, Karamazov, une représentation théâtrale en son genre, dit-il avec un rire nerveux ; c'est pour ça que je suis venu.

– Entrons d'abord à gauche, chez la propriétaire ; vos camarades y ont laissé leurs

pardessus, car dans la chambre on est à l'étroit et il fait chaud.

– Oh ! je ne resterai pas longtemps, je garderai mon pardessus. Carilon m'attendra dans le vestibule. « Ici, Carillon, couche et meurs ! » Vous voyez, il est mort. J'entrerai d'abord voir ce qui se passe, puis, le moment venu, je le sifflerai : « Ici, Carillon ! » Vous le verrez se précipiter. Seulement, il faut que Smourov n'oublie pas d'ouvrir la porte à ce moment. Je donnerai mes instructions, et vous verrez un curieux numéro... »

V

Au chevet d'Iliioucha

On était fort à l'étroit ce jour-là dans l'appartement du capitaine Sniéguiriov. Bien que les garçons qui se trouvaient là fussent prêts, comme Smourov, à nier qu'Aliocha les eût réconciliés avec Iliioucha et menés chez lui, il en était pourtant ainsi. Toute son habileté avait consisté à les amener l'un après l'autre, sans « tendresse de veau » et comme par hasard. Cela avait apporté un grand soulagement à Iliioucha dans ses souffrances. L'amitié presque tendre et l'intérêt que lui témoignaient ses anciens ennemis le touchèrent beaucoup. Seul Krassotkine manquait, et son absence lui était fort pénible. Dans les tristes souvenirs d'Iliioucha, l'épisode le plus amer était l'incident avec Krassotkine, son unique ami et son défenseur, sur lequel il s'était jeté alors avec un canif. C'est ce que pensait le

jeune Smourov, garçon intelligent qui était venu le premier se réconcilier avec Iliioucha. Mais Krassotkine, pressenti vaguement par Smourov au sujet de la visite d'Aliocha « pour affaire », avait coupé court en faisant répondre à « Karamazov » qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il ne demandait de conseil à personne et que s'il visitait le malade, ce serait à son idée, « ayant un plan ». Cela se passait quinze jours avant le dimanche en question. Voilà pourquoi Aliocha n'était pas allé le trouver lui-même, comme il en avait l'intention. D'ailleurs, tout en l'attendant, il avait envoyé à deux reprises Smourov chez Krassotkine. Mais chaque fois celui-ci avait refusé sèchement, en faisant dire à Aliocha que s'il venait le chercher, lui-même n'irait jamais chez Iliioucha ; il priait donc qu'on le laissât en repos. Jusqu'au dernier jour, Smourov lui-même ignorait que Kolia eût décidé de se rendre chez Iliioucha et la veille au soir seulement, en prenant congé de lui, Kolia lui avait dit brusquement de l'attendre à la maison le lendemain matin, parce qu'il l'accompagnerait chez les Sniéguiriov, mais qu'il se gardât de parler à personne de sa visite,

car il voulait arriver à l'improviste. Smourov obéit. Il se flattait que Krassotkine ramènerait Scarabée disparu : n'avait-il pas prétendu un jour qu'« ils étaient tous des ânes de ne pouvoir retrouver ce chien s'il vivait encore ». Mais, lorsque Smourov avait fait part timidement de ses conjectures, Krassotkine s'était fâché tout rouge : « Suis-je assez stupide pour chercher des chiens étrangers par la ville, quand j'ai Carillon ? Peut-on espérer que cette bête soit restée en vie après avoir avalé une épingle ? Ce sont des « tendresses de veau », voilà tout ! »

Cependant, depuis deux semaines, Iliioucha n'avait presque pas quitté son petit lit, dans un coin, près des saintes images. Il n'allait plus en classe depuis le jour où il avait mordu le doigt d'Aliocha. Sa maladie datait de là ; pourtant, durant un mois encore, il put se lever parfois, pour marcher dans la chambre et le vestibule. Enfin, ses forces l'abandonnèrent tout à fait, et il lui fut impossible de se mouvoir sans l'aide de son père. Celui-ci tremblait pour Iliioucha ; il cessa même de boire ; la crainte de perdre son fils le rendait presque fou et souvent, surtout après

l'avoir soutenu à travers la chambre et recouché, il se sauvait dans le vestibule. Là, dans un coin sombre, le front au mur, il étouffait convulsivement ses sanglots, pour n'être pas entendu du petit malade. De retour dans la chambre, il se mettait d'ordinaire à divertir et à consoler son cher enfant, lui racontait des histoires, des anecdotes comiques, ou contrefaisait des gens drôles qu'il avait rencontrés, imitait même les cris des animaux. Mais les grimaces et les bouffonneries de son père déplaisaient fort à Iliocha. Bien qu'il s'efforçât de dissimuler son malaise, il sentait, le cœur serré, que son père était humilié en société, et le souvenir du « torchon de tille » et de cette « terrible journée » le poursuivait sans cesse. La sœur infirme d'Iliocha, la douce Nina, n'aimait pas non plus les grimaces de son père (Varvara Nicolaievna était partie depuis longtemps suivre les cours à Pétersbourg) ; en revanche, la maman faible d'esprit s'amusait beaucoup, riait de tout son cœur lorsque son époux représentait quelque chose ou faisait des gestes comiques. C'était sa seule consolation ; le reste du temps elle se

plaignait en pleurant que tout le monde l'oubliait, qu'on lui manquait d'égards, etc. Mais, les derniers jours, elle aussi parut changer. Elle regardait souvent Iliouchа dans son coin et se mettait à songer. Elle devint plus silencieuse, se calma, ne pleurant plus que doucement, pour qu'on ne l'entendît pas. Le capitaine remarquait ce changement avec une douloureuse perplexité. Les visites des écoliers lui déplurent et l'irritèrent tout d'abord, mais peu à peu les cris joyeux des enfants et leurs récits la divertirent, elle aussi, et finirent par lui plaire au point qu'elle se serait terriblement ennuyée sans eux. Elle battait des mains, riait en les regardant jouer, appelait certains d'entre eux pour les embrasser ; elle affectionnait particulièrement le jeune Smourov. Quant au capitaine, les visites des enfants le remplissaient d'allégresse ; elles firent même naître en lui l'espoir que le petit cesserait maintenant de se tourmenter, qu'il se rétablirait peut-être plus vite. Malgré son inquiétude, il demeura persuadé jusqu'aux derniers jours que son fils allait recouvrer la santé. Il accueillait les jeunes visiteurs avec respect, se mettant à leur

service, prêt à les porter sur son dos, et commença même à le faire, mais ces jeux déplurent à Iliouchа et furent abandonnés. Il achetait à leur intention des friandises, du pain d'épice, des noix, leur offrait le thé avec des tartines. Il faut noter que l'argent ne lui manquait pas. Il avait accepté les deux cents roubles de Catherine Ivanovna, tout comme Aliocha le prévoyait. Ensuite, la jeune fille, informée plus exactement de leur situation et de la maladie d'Iliouchа, était venue chez eux, avait fait connaissance avec toute la famille et même charmé la pauvre démente. Depuis lors, sa générosité ne s'était pas ralentie, et le capitaine, tremblant à l'idée de perdre son fils, avait oublié son ancienne fierté et recevait humblement la charité. Durant tout ce temps, le docteur Herzenstube, mandé par Catherine Ivanovna, avait visité régulièrement le malade tous les deux jours, mais sans grand résultat, bien qu'il le bourrât de remèdes. Ce même dimanche, le capitaine attendait un nouveau médecin arrivé de Moscou, où il passait pour une célébrité. Catherine Ivanovna l'avait fait venir à grands

frais, dans un dessein dont il sera question plus loin, et prié par la même occasion de visiter Iliouchа, ce dont le capitaine était prévenu. Il ne se doutait nullement que Krassotkine allait venir, bien qu'il désirât depuis longtemps la visite de ce garçon, au sujet duquel Iliouchа se tourmentait tant.

Lorsque Kolia entra, tous se pressaient autour du lit du malade et examinaient un molosse minuscule, né de la veille, que le capitaine avait retenu depuis une semaine pour distraire et consoler Iliouchа, toujours chagriné de la disparition de Scarabée, qui devait avoir péri. Iliouchа savait depuis trois jours qu'on lui ferait cadeau d'un jeune chien, un véritable molosse (ce qui était fort important) et, quoique par délicatesse il parût ravi, son père et ses camarades voyaient bien que ce nouveau chien ne faisait que réveiller dans son cœur les souvenirs du malheureux Scarabée, qu'il avait fait souffrir. La petite bête remuait à côté de lui ; avec un faible sourire, il la caressait de sa main diaphane ; on voyait que le chien lui plaisait, mais... ce n'était pas Scarabée ! S'il avait eu les deux

ensemble, rien n'aurait manqué à son bonheur !

« Krassotkine ! » cria un des garçons, qui avait vu le premier Kolia entrer.

Il y eut un certain émoi, les enfants s'écartèrent des deux côtés du lit, découvrant ainsi Iliioucha. Le capitaine se précipita au-devant de Kolia.

« Soyez le bienvenu, cher hôte ! Iliioucha, Mr Krassotkine est venu te voir... »

Krassotkine, lui ayant tendu la main, montra aussitôt sa bonne éducation. Il se tourna d'abord vers la femme du capitaine, assise dans son fauteuil (elle était justement fort mécontente et maugréait parce que les enfants lui cachaient le lit d'Iliioucha et l'empêchaient de regarder le chien), et lui fit une révérence polie, puis, s'adressant à Nina, il la salua de la même façon. Ce procédé impressionna favorablement la malade.

« On reconnaît tout de suite un jeune homme bien élevé, dit-elle tout en écartant les bras ; ce n'est pas comme ceux-ci : ils entrent l'un sur l'autre.

– Comment ça, maman, l'un sur l'autre, que

voulez-vous dire ? balbutia le capitaine un peu inquiet.

– C'est comme ça qu'ils font leur entrée. Dans le vestibule l'un monte à cheval sur les épaules de l'autre, et ils se présentent ainsi dans une famille honorable. À quoi est-ce que ça ressemble ?

– Mais qui donc, maman, qui est entré comme ça ?

– En voilà un qui portait l'autre, et encore ces deux-là... »

Mais Kolia était déjà au chevet d'Iliioucha. Le malade avait pâli. Il se dressa, regarda fixement Kolia. Celui-ci, qui n'avait pas vu son petit ami depuis deux mois, s'arrêta consterné ; il ne s'attendait pas à trouver un visage si jaune, si amaigri, des yeux si brûlants de fièvre, si démesurément agrandis, des mains si frêles. Avec une douloureuse surprise il voyait qu'Iliioucha avait la respiration pénible et précipitée, les lèvres desséchées. Il s'approcha, lui tendit la main et proféra, embarrassé :

« Eh bien, mon vieux... comment ça va ? »

Mais sa voix s'étrangla, son visage se contracta, il eut un léger tremblement près des lèvres. Iliioucha, encore incapable de prononcer une parole, lui souriait tristement, Kolia lui passa tout à coup la main dans les cheveux.

« Ça ne va pas mal ! » répondit-il machinalement.

Ils se turent un instant.

« Alors tu as un nouveau chien ? demanda Kolia d'un ton indifférent.

– Ou-ii, dit Iliioucha, qui haletait.

– Il a le nez noir, il sera méchant », dit Kolia d'un ton grave, comme s'il s'agissait d'une chose très importante.

Il s'efforçait de dominer son émotion, pour ne pas pleurer comme un « gosse », mais il n'y arrivait pas.

« Une fois grand il faudra le mettre à la chaîne, j'en suis sûr.

– Il sera énorme ! s'exclama un des jeunes garçons.

– Bien sûr, un molosse, ça atteint la taille d'un veau.

– La taille d'un veau, d'un vrai veau, intervint le capitaine ; j'en ai cherché exprès un comme ça, le plus méchant qui soit, ses parents aussi sont énormes et féroces... Asseyez-vous, sur le lit d'Iliioucha ou bien sur le banc. Soyez le bienvenu, cher hôte, il y a longtemps qu'on vous attendait. Vous êtes venu avec Alexéi Fiodorovitch ? »

Krassotkine s'assit sur le lit, aux pieds d'Iliioucha. Il avait peut-être préparé en chemin une entrée en matière, mais maintenant il perdait le fil.

« Non... Je suis avec Carillon... J'ai un chien qui s'appelle comme ça, maintenant. Il attend là-bas... Je siffle et il accourt. Moi aussi j'ai un chien. »

Il se tourna vers Iliioucha : « Te souviens-tu de Scarabée, mon vieux ? » lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Le petit visage d'Iliioucha se contracta. Il regarda Kolia avec douleur. Aliocha, qui se tenait près de la porte, fronça le sourcil, fit signe à la dérobée à Kolia de ne pas parler de Scarabée, mais celui-ci ne le remarqua pas ou ne voulut pas

le remarquer.

« Où est donc... Scarabée ? demanda Iliioucha d'une voix brisée.

– Ah, mon vieux, ton Scarabée a disparu ! »

Iliioucha se tut, mais regarda de nouveau Kolia fixement. Aliocha, qui avait rencontré le regard de Kolia, lui fit un nouveau signe, mais de nouveau il détourna les yeux, feignant de n'avoir pas compris.

« Il s'est sauvé sans laisser de traces. On pouvait s'y attendre, après une pareille boulette, dit l'impitoyable Kolia, qui cependant paraissait lui-même haletant. En revanche, j'ai Carillon... Je te l'ai amené...

– C'est inutile ! dit Iliioucha.

– Non, non, au contraire, il faut que tu le voies... Ça te distraira. Je l'ai amené exprès... une bête à longs poils comme l'autre... Vous permettez, madame, que j'appelle mon chien, demanda-t-il à M^me^ Sniéguiriov avec une agitation incompréhensible.

– Non, non, ce n'est pas la peine ! » s'écria Iliioucha d'une voix déchirante. Le reproche

brillait dans ses yeux.

« Vous auriez dû, intervint le capitaine qui se leva précipitamment du coffre où il était assis près du mur, vous auriez dû... attendre... »

Mais Kolia, inflexible, cria à Smourov :

« Smourov, ouvre la porte ! »

Dès qu'elle fut ouverte il donna un coup de sifflet. Carillon se précipita dans la chambre.

« Saute, Carillon, fais le beau, fais le beau ! » ordonna Kolia.

Le chien, se dressant sur les pattes de derrière, se tint devant le lit d'Iliioucha. Il se passa quelque chose d'inattendu. Iliioucha tressaillit, se pencha avec effort vers Carillon et l'examina, défaillant.

« C'est... Scarabée ! s'écria-t-il d'une voix brisée par la souffrance et le bonheur.

– Qui pensais-tu que c'était ? » cria de toutes ses forces Krassotkine radieux.

Il passa les bras autour du chien et le souleva.

« Regarde, vieux, tu vois : un œil borgne, l'oreille gauche fendue, tout à fait les signes que tu m'avais indiqués. C'est d'après eux que je l'ai

cherché. Ça n'a pas été long. Il n'appartenait en effet à personne. Il s'était réfugié chez les Fédotov, dans l'arrière-cour, mais on ne le nourrissait pas ; c'est un chien errant, qui s'est sauvé d'un village... Tu vois, vieux, il n'a pas dû avaler ta boulette. Sinon, il serait mort, pour sûr ! Donc il a pu la recracher, puisqu'il est vivant. Tu ne l'as pas remarqué. Pourtant il s'est piqué à la langue, voilà pourquoi il gémissait. Il courait en gémissant, tu as cru qu'il avait avalé la boulette. Il a dû se faire très mal, car les chiens ont la peau fort sensible dans la bouche... bien plus sensible que l'homme ! »

Kolia parlait très haut, l'air échauffé et radieux. Iliousha ne pouvait rien dire. Il regardait Kolia de ses grands yeux écarquillés et était devenu blanc comme un linge. Si Kolia, qui ne se doutait de rien, avait su le mal que pouvait faire au petit malade une telle surprise, il ne se fût jamais décidé à ce coup de théâtre. Mais dans la chambre, Aliocha était peut-être seul à comprendre. Quand au capitaine, on aurait dit un petit garçon.

« Scarabée ! Alors c'est Scarabée ! criait-il

avec bonheur, Iliioucha, c'est Scarabée, ton Scarabée ! Maman, c'est Scarabée ! Il pleurait presque.

– Et moi qui n'ai pas deviné ! dit tristement Smourov. Je savais bien que Krassotkine trouverait Scarabée ; il a tenu parole.

– Il a tenu parole ! fit une voix joyeuse.

– Bravo, Krassotkine ! dit un troisième.

– Bravo, Krassotkine ! s'écrièrent tous les enfants qui se mirent à applaudir.

– Attendez, attendez, dit Krassotkine, s'efforçant de dominer le tumulte ; je vais vous raconter comment la chose s'est faite. Après l'avoir retrouvé, je l'ai amené à la maison et soustrait à tous les regards. Seul Smourov l'a aperçu, il y a quinze jours, mais je lui ai fait croire que c'était Carillon, il ne s'est douté de rien. Dans l'intervalle, j'ai dressé Scarabée ; vous allez voir les tours qu'il connaît ! Je l'ai dressé, vieux, pour te l'amener déjà instruit. N'avez-vous pas un morceau de bouilli, il vous fera un tour à mourir de rire ? »

Le capitaine courut chez les propriétaires, où

se préparait le repas de la famille. Kolia, pour ne pas perdre un temps précieux, cria aussitôt à Carillon : « Fais le mort ! » Celui-ci se mit à tourner, se coucha sur le dos, s'immobilisa, les quatre pattes en l'air. Les enfants riaient ; Iliouchа regardait avec le même sourire douloureux ; mais la plus contente, c'était « maman ». Elle éclata de rire à la vue du chien et se mit à faire claquer ses doigts en appelant :

« Carillon, Carillon !

– Pour rien au monde il ne se lèvera, dit Kolia d'un air triomphant et avec une juste fierté ; quand bien même vous l'appelleriez tous ! Mais à ma voix il sera sur pied. Ici, Carillon ! »

Le chien se dressa, se mit à gambader avec des cris de joie. Le capitaine accourut avec un morceau de bouilli.

« Il n'est pas chaud ? s'informa aussitôt Kolia d'un air entendu. Non ; c'est bien, car les chiens n'aiment pas le chaud. Regardez tous ; Iliouchа, regarde donc, vieux, à quoi penses-tu ? C'est pour lui que je l'ai amené, et il ne regarde pas ! »

Le nouveau tour consistait à mettre un

morceau de viande sur le museau tendu du chien immobile. La malheureuse bête devait le garder aussi longtemps qu'il plaisait à son maître, fût-ce une demi-heure. L'épreuve de Carillon ne dura qu'une courte minute.

« Pille ! » cria Kolia, et, en un clin d'œil, le morceau passa du museau de Carillon dans sa gueule.

Le public, bien entendu, exprima une vive admiration.

« Est-il possible que vous ayez tant tardé uniquement pour dresser le chien ? s'exclama Aliocha d'un ton de reproche involontaire.

– Tout juste, s'écria Kolia avec ingénuité. Je voulais le montrer dans tout son éclat.

– Carillon ! Carillon ! cria Iliioucha en faisant claquer ses doigts frêles, pour attirer le chien.

– À quoi bon ! Qu'il saute plutôt lui-même sur ton lit. Ici, Carillon ! »

Kolia frappa sur le lit et Carillon s'élança comme une flèche vers Iliioucha. Celui-ci prit la tête à deux mains, en échange de quoi Carillon lui lécha aussitôt la joue. Iliioucha se serra contre lui,

s'étendit sur le lit, se cacha la figure dans la toison épaisse.

« Mon Dieu, mon Dieu ! » s'exclama le capitaine.

Kolia s'assit de nouveau sur le lit d'Iliioucha.

« Iliioucha, je vais te montrer encore quelque chose. Je t'ai apporté un petit canon. Te souviens-tu, je t'en ai parlé une fois et tu m'as dit : « Ah ! comme je voudrais le voir ! » Eh bien ! je l'ai apporté. »

Et Kolia tira à la hâte de son sac le petit canon de bronze. Il se dépêchait parce qu'il était lui-même très heureux. Une autre fois, il eût attendu que l'effet produit par Carillon fût passé, mais maintenant il se hâtait, au mépris de toute retenue : « Vous êtes déjà heureux, eh bien, voilà encore du bonheur ! » Lui-même était ravi.

« Il y a longtemps que je lorgnais ceci chez le fonctionnaire Morozov, à ton intention, vieux, à ton intention. Il ne s'en servait pas, ça lui venait de son frère, je l'ai échangé contre un livre de la bibliothèque de papa : *le Cousin de Mahomet ou*

la Folie salutaire[1]. C'est une œuvre libertine d'il y a cent ans, quand la censure n'existait pas encore à Moscou. Morozov est amateur de ces choses-là. Il m'a même remercié... »

Kolia tenait le canon à la main, de sorte que tout le monde pouvait le voir et l'admirer. Iliocha se souleva et, tout en continuant à étreindre Carillon de la main droite, il contemplait le jouet avec délices. L'effet atteignit son comble lorsque Kolia déclara qu'il avait aussi de la poudre et qu'on pouvait tirer, « si toutefois cela ne dérange pas les dames ! » « Maman » demanda qu'on la laissât regarder le jouet de plus près, ce qui fut fait aussitôt. Le petit canon de bronze muni de roues lui plut tellement qu'elle se mit à le faire rouler sur ses genoux. Comme on lui demandait la permission de tirer, elle y consentit aussitôt, sans comprendre, d'ailleurs, de quoi il s'agissait. Kolia exhiba la poudre et la grenaille. Le capitaine, en qualité d'ancien militaire, s'occupa de la charge, versa un peu de

[1] Roman libertin de Fromaget (1742), dont une traduction par K. Rembrovski parut en effet à Moscou en 1785.

poudre, priant de réserver la grenaille pour une autre fois. On mit le canon sur le plancher, la gueule tournée vers un espace libre ; on introduisit dans la lumière quelques grains de poudre et on l'enflamma avec une allumette. Le coup partit très bien. « Maman » avait tressailli, mais se mit aussitôt à rire. Les enfants regardaient dans un silence solennel, le capitaine surtout exultait en regardant Iliioucha. Kolia releva le canon, et en fit cadeau sur-le-champ à Iliioucha, ainsi que de la poudre et de la grenaille.

« C'est pour toi, pour toi ! Je l'ai préparé depuis longtemps à ton intention, répéta-t-il au comble du bonheur.

– Ah ! donnez-le-moi, plutôt, donnez-le-moi », demanda tout à coup « maman » d'une voix d'enfant.

Elle avait l'air inquiet, appréhendant un refus. Kolia se troubla. Le capitaine s'agita.

« Petite mère, le canon est à toi, mais Iliioucha le gardera parce qu'on le lui a donné ; c'est la même chose, Iliioucha te laissera toujours jouer avec, il sera à vous deux...

– Non, je ne veux pas qu'il soit à nous deux, mais à moi seule et non à Iliioucha, continua la maman, prête à pleurer.

– Maman, prends-le, le voici, prends-le ! cria Iliioucha. Krassotkine, puis-je le donner à maman ? » Et il se tourna d'un air suppliant vers Krassotkine, comme s'il craignait de l'offenser en donnant son cadeau à un autre.

« Mais certainement ! » consentit aussitôt Krassotkine, qui prit le canon des mains d'Iliioucha, et le remit lui-même à « maman », en s'inclinant avec une révérence polie. Elle en pleura d'attendrissement.

« Ce cher Iliioucha, il aime bien sa maman ! s'écria-t-elle, touchée, et elle se mit de nouveau à faire rouler le jouet sur ses genoux.

– Maman, je vais te baiser la main, dit son époux en passant aussitôt des paroles aux actes.

– Le plus gentil jeune homme, c'est ce bon garçon, dit la dame reconnaissante, en désignant Krassotkine.

– Quant à la poudre, Iliioucha, je t'en apporterai autant que tu voudras. Nous

fabriquons maintenant la poudre nous-mêmes. Borovikov a appris la composition : prendre vingt-quatre parties de salpêtre, dix de soufre, six de charbon de bouleau ; piler le tout ensemble ; verser de l'eau ; en faire une pâte ; la faire passer à travers une peau d'âne ; voilà comme on obtient de la poudre.

– Smourov m'a déjà parlé de votre poudre, mais papa dit que ce n'est pas de la vraie », fit observer Iliioucha.

Kolia rougit.

« Comment, pas de la vraie ? Elle brûle. D'ailleurs, je ne sais pas...

– Ça ne fait rien, fit le capitaine, gêné. J'ai bien dit que la vraie poudre a une autre composition, mais on peut aussi en fabriquer comme ça.

– Vous savez ça mieux que moi. Nous avons mis le feu à notre poudre dans un pot à pommade en pierre, elle a très bien brûlé, il n'est resté qu'un peu de suie. Et ce n'était que de la pâte, tandis que si on fait passer à travers une peau... D'ailleurs, vous vous y connaissez mieux que

moi... Sais-tu que le père de Boulkine l'a fouetté à cause de notre poudre ? demanda-t-il à Iliioucha.

– Je l'ai entendu dire, répondit Iliioucha, qui ne se lassait pas d'écouter Kolia.

– Nous avions préparé une bouteille de poudre, il la tenait sous le lit. Son père l'a vue. Elle peut faire explosion, a-t-il dit, et il l'a fouetté sur place. Il voulait se plaindre de moi au collège. Maintenant, défense de me fréquenter, à lui, à Smourov, à tous ; ma réputation est faite, je suis un « casse-cou », déclara-t-il avec un sourire méprisant. Ça a commencé depuis l'affaire du chemin de fer.

– Votre prouesse est venue jusqu'à nous, s'exclama le capitaine. Est-ce que vraiment vous n'aviez pas du tout peur quand le train a passé sur vous ? Ce devait être effrayant ? »

Le capitaine s'ingéniait à flatter Kolia.

« Pas particulièrement ! fit celui-ci d'un ton négligent. C'est surtout cette maudite oie qui a forgé ma réputation », reprit-il en se tournant vers Iliioucha.

Mais bien qu'il affectât un air dégagé, il

n'était pas maître de lui et ne trouvait pas le ton juste.

« Ah ! j'ai aussi entendu parler de l'oie ! dit Iliocha en riant ; on m'a raconté l'histoire, mais je ne l'ai pas bien comprise ; est-ce que vraiment tu es allé en justice ?

– Une étourderie, une bagatelle dont on a fait une montagne, comme c'est l'usage chez nous, commença Kolia avec désinvolture. Je cheminais sur la place lorsqu'on y amena des oies. Je m'arrêtai pour les regarder. Un certain Vichniakov, qui est maintenant garçon de courses chez les Plotnikov, me regarde et me dit : « Qu'as-tu à contempler les oies ? » Je l'examine : la figure ronde et niaise, une vingtaine d'années. Vous savez que je ne repousse jamais le peuple. J'aime à le fréquenter... Nous sommes restés en arrière du peuple – c'est un axiome – vous riez, je crois, Karamazov ?

– Jamais de la vie, je suis tout oreilles », répondit Aliocha de l'air le plus ingénu.

Le soupçonneux Kolia reprit courage aussitôt.

« Ma théorie, Karamazov, est claire et simple. Je crois au peuple et suis toujours heureux de lui rendre justice, mais sans le gâter, c'est le *sine qua*... Mais je parlais d'une oie... Je réponds à ce nigaud : « Voilà, je me demande à quoi pense cette oie. » Il me regarde tout à fait stupidement : « À quoi qu'elle pense ? » « Tu vois, lui dis-je, ce chariot chargé d'avoine. L'avoine s'échappe du sac, et l'oie tend le cou jusque sous la roue pour picorer le grain, vois-tu ? – Je vois. – Eh bien, fis-je, si l'on fait avancer un petit peu ce chariot, la roue coupera-t-elle le cou de l'oie, oui ou non ? – Pour sûr qu'elle le coupera », dit-il, et son visage s'épanouit dans un large sourire. « Eh bien, mon gars, dis-je, allons-y. – Allons-y », répète-t-il. Ce fut bientôt fait ; il se plaça près de la bride sans avoir l'air, et moi de côté, pour diriger l'oie. À ce moment le charretier regardait ailleurs, en train de causer, et je n'eus pas à intervenir ; l'oie tendit elle-même le cou pour picorer, sous le chariot, sous la roue. Je fis signe au gars, il tira la bride, et crac, l'oie eut le cou tranché ! Par malheur, les autres bonshommes nous aperçurent à ce moment, et se mirent à brailler : « Tu l'as fait

exprès ! – Mais non ! – Mais si ! – Au juge de paix ! » On m'emmena aussi : « Toi aussi tu étais là, tu étais de mèche avec lui, tout le marché te connaît ! » En effet, je suis connu de tout le marché, ajouta Kolia avec fierté. Nous allâmes tous chez le juge de paix, sans oublier l'oie. Et voilà mon gars, pris de peur, qui se met à chialer ; il pleurait comme une femme. Le charretier criait : « De cette manière, on peut en tuer autant qu'on veut, des oies. » Les témoins suivaient, naturellement. Le juge de paix eut bientôt prononcé : un rouble d'indemnité au charretier, l'oie revenant au gars. il ne fallait plus se permettre de pareilles plaisanteries à l'avenir. Le gars ne cessait de geindre : « Ce n'est pas moi, c'est lui qui m'a appris ! » Je répondis avec un grand sang-froid que je ne lui avais rien appris, mais seulement exprimé une idée générale : il ne s'agissait que d'un projet. Le juge Niéfidov sourit et s'en voulut aussitôt d'avoir souri : « Je vais faire mon rapport à votre directeur, me dit-il, pour que dorénavant vous ne mûrissiez plus de tels projets, au lieu d'étudier et d'apprendre vos leçons. » Il n'en fit rien, mais l'affaire s'ébruita et

parvint en effet aux oreilles de la direction ; on sait qu'elle sont longues ! Le professeur Kalbasnikov était particulièrement monté, mais Dardanélov prit de nouveau ma défense. Kalbasnikov est maintenant fâché contre nous tous, comme un âne rouge. Tu as entendu dire, Iliocha, qu'il s'est marié ; il a pris mille roubles de dot aux Mikhaïlov, la fiancée est un laideron de première classe. Les élèves de troisième ont aussitôt composé une épigramme. Elle est drôle, je te l'apporterai plus tard. Je ne dis rien de Dardanélov : c'est un homme qui a de solides connaissances. Je respecte les gens comme lui, et ce n'est pas parce qu'il ma défendu... »

– Pourtant, tu lui as damé le pion au sujet de la fondation de Troie ! » fit remarquer Smourov, tout fier de Krassotkine. L'histoire de l'oie lui avait beaucoup plu.

« Cela se peut-il ? intervint servilement le capitaine. Il s'agit de la fondation de Troie ? Nous en avons déjà entendu parler. Iliocha me l'avait raconté...

– Il sait tout, papa, c'est le plus instruit d'entre

nous ! dit Iliioucha. Il se donne des airs comme ça, mais il est toujours le premier. »

Iliioucha contemplait Kolia avec un bonheur infini.

« C'est une bagatelle, je considère cette question comme futile », répliqua Kolia avec une modestie fière.

Il avait réussi à prendre le ton voulu, bien qu'il fût un peu troublé ; il sentait qu'il avait raconté l'histoire de l'oie avec trop de chaleur ; et comme Aliocha s'était tu durant tout le récit, son amour-propre inquiet se demandait peu à peu : « Se tairait-il parce qu'il me méprise, pensant que je recherche ses éloges ? S'il se permet de croire cela, je... »

« Cette question est pour moi des plus futiles, trancha-t-il fièrement.

– Moi je sais qui a fondé Troie », fit tout à coup Kartachov, un gentil garçon de onze ans, qui se tenait près de la porte, l'air timide et silencieux.

Kolia le regarda avec surprise. En effet, la fondation de Troie était devenue dans toutes les

classes un secret qu'on ne pouvait pénétrer qu'en lisant Smaragdov, et seul Kolia l'avait en sa possession. Un jour, le jeune Kartachov profita de ce que Kolia s'était détourné pour ouvrir furtivement un volume de cet auteur, qui se trouvait parmi ses livres, et il tomba droit sur le passage où il est question des fondateurs de Troie. Il y avait déjà longtemps de cela, mais il se gênait de révéler publiquement que lui aussi connaissait le secret, craignant d'être confondu par Kolia. Maintenant, il n'avait pu s'empêcher de parler, comme il le désirait depuis longtemps.

« Eh bien, qui est-ce ? » demanda Kolia en se tournant arrogamment de son côté.

Il vit à son air que Kartachov le savait vraiment, et se tint prêt à toutes les conséquences. Il y eut un froid.

« Troie a été fondé par Teucros, Dardanos, Ilios et Tros », récita le jeune garçon en rougissant comme une pivoine, au point qu'il faisait peine à voir.

Ses camarades le fixèrent une minute, puis leurs regards se reportèrent sur Kolia. Celui-ci

continuait à toiser l'audacieux avec un sang-froid méprisant.

« Eh bien, comment s'y sont-ils pris ? daigna-t-il enfin proférer, et que signifie en général la fondation d'une ville ou d'un État ? Seraient-ils venus poser les briques, par hasard ? »

On rit. De rose, le téméraire devint pourpre. Il se tut, prêt à pleurer. Kolia le tint ainsi une bonne minute.

« Pour interpréter des événements historiques tels que la fondation d'une nationalité, il faut d'abord comprendre ce que cela signifie, déclara-t-il d'un ton doctoral. D'ailleurs, je n'attribue pas d'importance à tous ces contes de bonne femme ; en général, je n'estime guère l'histoire universelle, ajouta-t-il négligemment.

– L'histoire universelle ? demanda le capitaine effaré.

– Oui. C'est l'étude des sottises de l'humanité, et rien de plus. Je n'estime que les mathématiques et les sciences naturelles », dit d'un ton prétentieux Kolia en regardant Aliocha à la dérobée ; il ne redoutait que son opinion.

Mais Aliocha restait grave et silencieux. S'il avait parlé alors, les choses en fussent restées là, mais il se taisait et « son silence pouvait être dédaigneux », ce qui irrita tout à fait Kolia.

« Voici qu'on nous impose de nouveau l'étude des langues mortes, c'est de la folie pure... Vous ne paraissez toujours pas d'accord avec moi, Karamazov ?

– Non, fit Aliocha qui retint un sourire.

– Si vous voulez mon opinion, les langues mortes c'est une mesure de police, voilà leur unique raison d'être. » – Et peu à peu Kolia recommença à haleter. – « Si on les a inscrites au programme, c'est qu'elles sont ennuyeuses et qu'elles abêtissent. Que faire pour aggraver la torpeur et la sottise régnantes ? On a imaginé les langues mortes. Voilà mon opinion, et j'espère ne jamais en changer. » – Il rougit légèrement.

« C'est vrai, approuva d'un ton convaincu Smourov, qui avait écouté avec attention.

– Il est le premier en latin, fit remarquer un des écoliers.

– Oui, papa, il a beau parler comme ça, c'est le

premier de la classe en latin », confirma Iliioucha.

Bien que l'éloge lui fût fort agréable, Kolia crut nécessaire de se défendre.

« Eh bien, quoi ? Je pioche le latin parce qu'il le faut, parce que j'ai promis à ma mère d'achever mes études, et, à mon avis, quand on a entrepris quelque chose, on doit le faire comme il faut, mais dans mon for intérieur je méprise profondément les études classiques et toute cette bassesse... Vous n'êtes pas d'accord, Karamazov ?

– Que vient faire ici la bassesse ? demanda Aliocha en souriant.

– Permettez, comme tous les classiques ont été traduits dans toutes les langues, ce n'est pas pour les étudier qu'on a besoin du latin ; c'est une mesure de police destinée à émousser les facultés. N'est-ce pas de la bassesse ?

– Mais qui vous a enseigné tout cela ? s'exclama Aliocha, enfin surpris.

– D'abord, je suis capable de le comprendre moi-même, sans qu'on me l'enseigne ; ensuite, sachez que ce que je viens de vous expliquer au

sujet des traductions des classiques, le professeur Kolbasnikov lui-même l'a dit devant toute la troisième...

– Voici le docteur ! » dit Ninotchka qui avait tout le temps gardé le silence.

En effet, une voiture qui appartenait à M^me^ Khokhlakov venait de s'arrêter à la porte. Le capitaine, qui avait attendu le médecin toute la matinée, se précipita à sa rencontre. « Maman » se prépara, prit un air digne. Aliocha s'approcha du lit, arrangea l'oreiller du petit malade. De son fauteuil, Ninotchka l'observait avec inquiétude. Les écoliers prirent rapidement congé ; quelques-uns promirent de revenir le soir. Kolia appela Carillon, qui sauta à bas du lit.

« Je reste, je reste, dit-il précipitamment à Aliocha ; j'attendrai dans le vestibule et je reviendrai avec Carillon quand le docteur sera parti. »

Mais déjà le médecin entrait, un personnage important, en pelisse de fourrure, avec de longs favoris, le menton rasé. Après avoir franchi le seuil, il s'arrêta soudain, comme déconcerté ; il

croyait s'être trompé : « Où suis-je ? » murmura-t-il sans ôter sa pelisse et en gardant sa casquette fourrée. Tout ce monde, la pauvreté de la chambre, le linge suspendu à une ficelle, le déroutaient. Le capitaine s'inclina profondément.

« C'est bien ici, murmura-t-il obséquieux, c'est moi que vous cherchez...

– Snié-gui-riov ? prononça gravement le docteur. Mr Sniéguiriov, c'est vous ?

– C'est moi !

– Ah ! »

Le docteur jeta un nouveau regard dégoûté sur la chambre et ôta sa pelisse. La plaque d'un ordre brillait sur sa poitrine. Le capitaine se chargea de la pelisse, le médecin retira sa casquette.

« Où est le patient ? » demanda-t-il sur un ton impérieux.

VI

Développement précoce

« Que va dire le docteur ? proféra rapidement Kolia ; quelle physionomie repoussante, n'est-ce pas ? Je ne puis souffrir la médecine !

– Iliocha est condamné, j'en ai bien peur, répondit Aliocha tout triste.

– Les médecins sont des charlatans ! Je suis content d'avoir fait votre connaissance, Karamazov, il y a longtemps que j'en avais envie. Seulement, c'est dommage que nous nous rencontrions dans de si tristes circonstances... »

Kolia aurait bien voulu dire quelque chose de plus chaleureux, de plus expansif, mais il se sentait gêné. Aliocha s'en aperçut, sourit, lui tendit la main.

« J'ai appris depuis longtemps à respecter en vous un être rare, murmura de nouveau Kolia en

s'embrouillant. On m'a dit que vous êtes un mystique, que vous avez vécu dans un monastère... Mais cela ne m'a pas arrêté. Le contact de la réalité vous guérira... C'est ce qui arrive aux natures comme la vôtre.

– Qu'appelez-vous mystique ? De quoi me guérirai-je ? demanda Aliocha un peu surpris.

– Eh bien, de Dieu et du reste.

– Comment, est-ce que vous ne croyez pas en Dieu ?

– Je n'ai rien contre Dieu. Certainement, Dieu n'est qu'une hypothèse... mais... je reconnais qu'il est nécessaire à l'ordre... à l'ordre du monde et ainsi de suite... et s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer », ajouta Kolia, en se mettant à rougir.

Il s'imagina soudain qu'Aliocha pensait qu'il voulait étaler son savoir et se conduire en « grand ». « Or, je ne veux nullement étaler mon savoir devant lui », songea Kolia avec indignation. Et il fut tout à coup très contrarié.

« J'avoue que toutes ces discussions me répugnent, déclara-t-il ; on peut aimer l'humanité sans croire en Dieu, qu'en pensez-vous ? Voltaire

ne croyait pas en Dieu, mais il aimait l'humanité. (Encore, encore ! songea-t-il à part lui.)

– Voltaire croyait en Dieu, mais faiblement, paraît-il, et il aimait l'humanité de la même façon », répondit Aliocha d'un ton tout naturel, comme s'il causait avec quelqu'un du même âge ou même plus âgé que lui.

Kolia fut frappé de ce manque d'assurance d'Aliocha dans son opinion sur Voltaire et de ce qu'il paraissait laisser résoudre cette question à lui, un jeune garçon.

« Est-ce que vous avez lu Voltaire ? s'enquit Aliocha.

– Non pas précisément... C'est-à-dire si, j'ai lu *Candide* dans une traduction russe... une vieille traduction, mal faite, ridicule... (Encore, encore !)

– Et vous avez compris ?

– Oh ! oui, tout... c'est-à-dire... pourquoi pensez-vous que je n'ai pas compris ? Bien sûr, il y a des passages salés... Je suis capable, assurément, de comprendre que c'est un roman philosophique, écrit pour démontrer une idée... » – Kolia s'embrouillait décidément. – « Je suis

socialiste, Karamazov, socialiste incorrigible », déclara-t-il soudain de but en blanc.

Aliocha se mit à rire.

« Socialiste, mais quand avez-vous eu le temps de le devenir ? Vous n'avez que treize ans, je crois ?

Kolia fut vexé.

– D'abord, je n'ai pas treize ans, mais quatorze dans quinze jours, dit-il impétueusement ; ensuite, je ne comprends pas du tout ce que vient faire mon âge ici. Il s'agit de mes convictions et non de mon âge, n'est-ce pas ?

– Quand vous serez plus grand, vous verrez quelle influence l'âge a sur les idées. Il m'a semblé aussi que cela ne venait pas de vous », répondit Aliocha sans s'émouvoir ; mais Kolia nerveux, l'interrompit.

« Permettez, vous êtes partisan de l'obéissance et du mysticisme. Convenez que le christianisme, par exemple, n'a servi qu'aux riches et aux grands pour maintenir la classe inférieure dans l'esclavage ?

– Ah ! je sais où vous avez lu cela ; on a dû

vous endoctriner ! s'exclama Aliocha.

– Permettez, pourquoi aurais-je lu nécessairement cela ? Et personne ne m'a endoctriné. Je suis capable de juger moi-même... Et si vous le voulez, je ne suis pas adversaire du Christ. C'était une personnalité tout à fait humaine, et s'il avait vécu à notre époque, il se serait joint aux révolutionnaires. Peut-être aurait-il joué un rôle en vue... C'est même hors de doute.

– Mais, où avez-vous pêché tout cela ? Avec quel imbécile vous êtes-vous lié ? s'exclama Aliocha.

– On ne peut pas dissimuler la vérité. J'ai souvent l'occasion de causer avec M. Rakitine, mais... on prétend que le vieux Biélinski aussi a dit cela.

– Biélinski ? Je ne me souviens pas, il ne l'a écrit nulle part.

– S'il ne l'a pas écrit, il l'a dit, assure-t-on. Je l'ai entendu dire à un... d'ailleurs, qu'importe...

– Avez-vous lu Biélinski ?

– À vrai dire... non... je ne l'ai pas lu, sauf le

passage sur Tatiana, vous savez, pourquoi elle ne part pas avec Oniéguine[1].

– Pourquoi elle ne part pas avec Oniéguine ? Est-ce que vous... comprenez déjà ça ?

– Permettez, je crois que vous me prenez pour le jeune Smourov ! s'exclama Kolia avec un sourire irrité. D'ailleurs, n'allez pas croire que je sois un grand révolutionnaire. Je suis souvent en désaccord avec M. Rakitine. Je ne suis pas partisan de l'émancipation des femmes. Je reconnais que la femme est une créature inférieure et doit obéir. *Les femmes tricotent*[2], a dit Napoléon – Kolia sourit – et, du moins en cela, je suis tout à fait de l'avis de ce pseudo-grand homme. J'estime également que c'est une lâcheté de s'expatrier en Amérique, pis que cela, une sottise. Pourquoi aller en Amérique, quand on peut travailler chez nous au bien de l'humanité ? Surtout maintenant. Il y a tout un

---

[1] Les études du grand critique Biélinski (1811-1848) sur Pouchkine et, en particulier, sur *Eugène Oniéguine* sont réputées. Tatiana est l'héroïne de ce célèbre poème.

[2] En français dans le texte.

champ d'activité féconde. C'est ce que j'ai répondu.

– Comment, répondu ? À qui ? Est-ce qu'on vous a déjà proposé d'aller en Amérique ?

– On m'y a poussé, je l'avoue, mais j'ai refusé. Ceci, bien entendu, entre nous, Karamazov, motus, vous entendez. Je n'en parle qu'à vous. Je n'ai aucune envie de tomber entre les pattes de la Troisième Section et de prendre des leçons au pont des Chaînes[1].

Tu te rappelleras le bâtiment.
Près du pont des Chaînes.

« Vous souvenez-vous ? C'est magnifique ! Pourquoi riez-vous ? Ne pensez-vous pas que je vous ai raconté des blagues ? (Et s'il apprend que je ne possède que cet unique numéro de *la Cloche*[2] et que je n'ai rien lu d'autre ? songea

---

[1] La *Troisième section*, police secrète politique, avait son siège près du pont des Chaînes – *Tsiépnoï Most*.

[2] La célèbre revue éditée par Herzen à Londres et introduite clandestinement en Russie.

Kolia en frissonnant.)

– Oh ! non, je ne ris pas et je ne pense nullement que vous m'avez menti, pour la bonne raison que c'est hélas ! la pure vérité ! Dites-moi, avez-vous lu l'Oniéguine de Pouchkine ? Vous parliez de Tatiana...

– Non, pas encore, mais je veux le lire. Je suis sans préjugés, Karamazov. Je veux entendre l'une et l'autre partie. Pourquoi cette question ?

– Comme ça.

– Dites, Karamazov, vous devez me mépriser ? trancha Kolia, qui se dressa devant Aliocha comme pour se mettre en position. De grâce, parlez franchement.

– Vous mépriser ? s'écria Aliocha en le regardant avec stupéfaction. Pourquoi donc ? Je déplore seulement qu'une nature charmante comme la vôtre, à l'aurore de la vie, soit déjà pervertie par de telles absurdités.

– Ne vous inquiétez pas de ma nature, interrompit Kolia non sans fatuité, mais pour soupçonneux, je le suis. Sottement et grossièrement soupçonneux. Vous avez souri,

tout à l'heure, et il m'a semblé...

– Oh ! c'était pour une toute autre raison. Voyez plutôt : j'ai lu récemment l'opinion d'un étranger, un Allemand établi en Russie, sur la jeunesse d'aujourd'hui : « Si vous montrez à un écolier russe, écrit-il, une carte du firmament dont il n'avait jusqu'alors, aucune idée, il vous rendra le lendemain cette carte corrigée. » Des connaissances nulles et une présomption sans bornes, voilà ce que l'Allemand entendait reprocher à l'écolier russe.

– Mais c'est tout à fait vrai ! fit Kolia dans un éclat de rire, c'est la vérité même ! Bravo, l'Allemand ! Pourtant, cette tête carrée n'a pas envisagé le bon côté de la chose : qu'en pensez-vous ? La présomption, soit, ça vient de la jeunesse, ça se corrige, si vraiment ça doit être corrigé ; en revanche, il y a l'esprit d'indépendance dès les plus jeunes années, la hardiesse des idées et des convictions, au lieu de leur servilité rampante devant toute autorité. Néanmoins, l'Allemand a dit vrai ! Bravo l'Allemand ! Cependant, il faut serrer la vis aux Allemands. Bien qu'ils soient forts dans les

sciences, il faut leur serrer la vis...

– Pourquoi cela ? s'enquit Aliocha, souriant.

– Admettons que j'ai crâné. Je suis parfois un enfant terrible, et quand quelque chose me plaît, je ne me retiens pas, je débite des niaiseries. À propos, nous sommes là à bavarder, et ce docteur n'en finit pas. D'ailleurs, il se peut qu'il examine la maman et Nina, l'infirme. Savez-vous que cette Nina m'a plu ?... Quand je sortais, elle m'a chuchoté d'un ton de reproche : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? » Je la crois très bonne, très pitoyable.

– Oui, oui, vous reviendrez, vous verrez quelle créature c'est. Il vous faut en connaître de semblables pour apprécier beaucoup de choses que vous apprendrez précisément dans leur compagnie, déclara Aliocha avec chaleur. C'est le meilleur moyen de vous transformer.

– Oh ! que je regrette, que je m'en veux de n'être pas venu plus tôt ! dit Kolia avec amertume.

– Oui, c'est bien dommage. Vous avez vu la joie du pauvre petit ! Si vous saviez comme il se

consumait en vous attendant !

– Ne m'en parlez pas ! vous avivez mes regrets. D'ailleurs, je l'ai bien mérité. Si je ne suis pas venu, c'est la faute de mon amour-propre, de mon égoïsme, de ce vil despotisme, dont je n'ai jamais pu me débarrasser, malgré tous mes efforts. Je le vois maintenant, par bien des côtés, je suis un misérable, Karamazov !

– Non, vous êtes une charmante nature, bien que faussée, et je comprends pourquoi vous pouviez avoir une si grande influence sur ce garçon au cœur noble et d'une sensibilité maladive ! répondit chaleureusement Aliocha.

– Et c'est vous qui me dites cela ! s'écria Kolia. Figurez-vous que depuis que je suis ici, j'ai pensé à plusieurs reprises que vous me méprisiez. Si vous saviez comme je tiens à votre opinion !

– Mais se peut-il vraiment que vous soyez si méfiant ? À cet âge ! Eh bien, figurez-vous que tout à l'heure, en vous regardant, tandis que vous péroriez, je pensais justement que vous deviez être très méfiant.

– Vraiment ! Quel coup d'œil vous avez ! Je parie que c'est lorsque je parlais de l'oie. Je me suis imaginé alors que vous me méprisiez profondément, parce que je faisais le malin ; je me suis mis à vous détester pour cette raison et à pérorer. Ensuite il m'a semblé (c'était déjà ici, lorsque j'ai dit : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ») que je me suis trop dépêché d'étaler mon érudition, d'autant plus que j'ai lu cette phrase quelque part. Mais je vous jure que ce n'était pas par vanité, mais comme ça, j'ignore pourquoi, dans ma joie... Vraiment je crois que c'était dans ma joie... bien qu'il soit honteux d'ennuyer les gens parce qu'on est joyeux. Je le sais. En revanche, je suis persuadé maintenant que vous ne me méprisez pas et que j'ai rêvé tout ça. Oh ! Karamazov, je suis profondément malheureux. Je m'imagine parfois, Dieu sait pourquoi, que tout le monde se moque de moi, et je suis prêt alors à bouleverser l'ordre établi.

– Et vous tourmentez votre entourage, insinua Aliocha, toujours souriant.

– C'est vrai, surtout ma mère. Karamazov, dites, je dois vous paraître très ridicule ?

– Ne pensez pas à cela, n'y pensez pas du tout ! s'exclama Aliocha. Et qu'est-ce que le ridicule ? Sait-on combien de fois un homme est ou paraît ridicule ? De plus, actuellement, presque tous les gens capables craignent fort le ridicule, ce qui les rend malheureux. Je m'étonne seulement que vous souffriez à un tel point de ce mal que j'observe depuis longtemps, en particulier, chez beaucoup d'adolescents. C'est presque une folie. Le diable s'est incarné dans l'amour-propre pour s'emparer de la génération actuelle, oui, le diable, insista Aliocha sans sourire, comme le crut Kolia qui le fixait. Vous êtes comme tous les autres, conclut-il, c'est-à-dire comme beaucoup ; seulement il ne faut pas être comme tous les autres.

– Quand même tous sont ainsi ?

– Oui, quand même tous sont ainsi. Seul vous ne serez pas comme eux. En réalité, vous n'êtes pas comme tout le monde, vous n'avez pas rougi d'avouer un défaut et même un ridicule. Or, actuellement, qui en est capable ? Personne, on n'éprouve même plus le besoin de se condamner soi-même. Ne soyez pas comme tout le monde

quand bien même vous resteriez seul.

– Très bien... Je ne me suis pas trompé sur votre compte. Vous êtes capable de consoler. Oh, comme je me sentais attiré vers vous, Karamazov ! Depuis longtemps j'aspire à vous rencontrer. Se peut-il que vous pensiez aussi à moi ? Vous le disiez tout à l'heure ?

– Oui, j'ai entendu parler de vous et je pensais aussi à vous... Et si c'est en partie l'amour-propre qui vous a incité à poser cette question, peu importe !

– Savez-vous, Karamazov, que notre explication ressemble à une déclaration d'amour, insinua Kolia d'une voix faible et comme honteuse. N'est-ce pas ridicule ?

– Pas du tout, et même si c'était ridicule ça ne ferait rien, parce que c'est bien, affirma Aliocha avec un clair sourire.

– Convenez, Karamazov, que vous-même, maintenant, avez un peu honte aussi... Je le vois à vos yeux. »

Kolia sourit d'un air rusé, mais presque heureux.

« Qu'y a-t-il là de honteux ?

– Pourquoi avez-vous rougi ?

– Mais c'est vous qui m'avez fait rougir ! dit en riant Aliocha, devenu tout rouge, en effet. Eh bien oui, j'ai un peu honte. Dieu sait pourquoi, je l'ignore... murmura-t-il presque gêné.

– Oh ! comme je vous aime et vous apprécie en ce moment, précisément parce que, vous aussi, vous avez honte avec moi, parce que vous êtes comme moi ! » s'exclama Kolia enthousiasmé.

Il avait les joues enflammées, ses yeux brillaient.

« Écoutez, Kolia, vous serez très malheureux dans la vie, dit tout à coup Aliocha.

– Je le sais, je le sais. Comme vous devinez tout ! confirma aussitôt Kolia.

– Mais, dans l'ensemble, vous bénirez pourtant la vie.

– C'est ça. Hourra ! Vous êtes un prophète ! Nous nous entendrons, Karamazov. Savez-vous, ce qui m'enchante le plus, c'est que vous me traitiez tout à fait en égal. Or, nous ne sommes pas égaux, vous êtes supérieur ! Mais nous nous

entendrons. Je me disais depuis un mois : « Ou nous serons tout de suite amis pour toujours, ou nous nous séparerons ennemis jusqu'au tombeau ! »

– Et en parlant ainsi, vous m'aimiez déjà, bien sûr ! dit Aliocha avec un rire joyeux.

– Je vous aimais énormément, je vous aimais et je rêvais de vous ! Et comment pouvez-vous tout deviner ? Bah, voici le docteur. Mon Dieu, il dit quelque chose, regardez quelle figure il a ! »

VII

Ilioucha

Le médecin sortait de l'izba emmitouflé dans sa pelisse et sa casquette sur la tête. Il avait l'air presque irrité et dégoûté ; on eût dit qu'il craignait de se salir. Il parcourut des yeux le vestibule, jeta un regard sévère à Kolia et à Aliocha ; celui-ci fit signe au cocher, qui avança la voiture. Le capitaine sortit précipitamment derrière le praticien et, courbant le dos, s'excusant presque, l'arrêta pour un dernier mot. Le pauvre homme avait l'air accablé, le regard plein d'effroi.

« Est-ce possible, Excellence, est-ce possible ?... commença-t-il sans achever, se bornant à joindre les mains dans son désespoir, bien que son regard implorât encore le médecin, comme si vraiment un mot de celui-ci pouvait changer le sort du pauvre enfant.

– Que faire ! Je ne suis pas le bon Dieu, répondit le docteur d'un ton négligent, bien que grave par habitude.

– Docteur... Excellence... et ce sera bientôt, bientôt ?

– At-ten-dez-vous à tout, répondit le médecin en martelant les mots et, baissant les yeux, il se préparait à franchir le seuil pour monter en voiture, quand le capitaine effrayé l'arrêta une seconde fois.

– Excellence, au nom du Christ ! Excellence !... est-ce que vraiment il n'y a rien, rien qui puisse le sauver, maintenant ?

– Cela ne dé-pend pas de moi, grommela le docteur impatient, et pourtant, hum ! – il s'arrêta tout à coup – si, par exemple, vous pouviez... envoyer... votre patient... sans tarder davantage (le docteur prononça ces derniers mots presque avec colère, au point que le capitaine tressaillit) à Syra-cu-se, alors... par suite des nouvelles conditions cli-ma-té-ri-ques fa-vo-ra-bles... il pourrait peut-être se produire...

– À Syracuse ! s'exclama le capitaine, comme

s'il ne comprenait pas encore.

– Syracuse, c'est en Sicile », expliqua Kolia à haute voix.

Le docteur le regarda.

« En Sicile ! dit le capitaine, effaré. Mais votre Excellence a vu... » – Il joignit les mains en montrant son intérieur. – « Et la maman, et la famille ?

– Non, votre famille n'irait pas en Sicile, mais au Caucase, dès le printemps... et après que votre épouse aurait pris les eaux au Caucase, pour guérir ses rhumatismes..., il faudrait l'envoyer immédiatement à Paris, dans la clinique de l'a-lié-niste Le-pel-le-tier, pour qui je pourrais vous donner un mot... Et alors... il pourrait peut-être se produire...

– Docteur, docteur, vous voyez... »

Le capitaine étendit de nouveau les bras, en montrant, dans son désespoir, les poutres nues qui formaient le mur du vestibule.

« Mais ceci ne me regarde pas, déclara en souriant le praticien, je vous ai dit seulement ce que pouvait répondre la science à votre questions

sur les derniers moyens. Le reste... à mon vif regret...

– N'ayez crainte, « guérisseur », mon chien ne vous mordra pas », dit tout haut Kolia, remarquant que le médecin regardait avec quelque inquiétude Carillon qui se tenait sur le seuil.

Une note courroucée résonnait dans sa voix. Comme il le déclara ensuite, c'était exprès et « pour insulter » le docteur qu'il l'avait appelé « guérisseur ».

« Qu'est-ce à dire ? fit le docteur en fixant Kolia avec surprise. Qui est-ce ? insista-t-il en s'adressant à Aliocha, comme pour lui demander compte.

– C'est le maître de Carillon, guérisseur ; ne vous inquiétez pas de ma personnalité.

– Carillon ? répéta le docteur qui n'avait pas compris.

– Adieu, guérisseur, nous nous reverrons à Syracuse.

– Mais qui est-ce, qui est-ce donc ? fit le docteur exaspéré.

– C'est un écolier, docteur, un polisson, ne faites pas attention, dit vivement Aliocha en fronçant les sourcils. Kolia, taisez-vous ! Ne faites pas attention, répéta-t-il avec quelque impatience.

– Il faut le fouetter, le fouetter, dit le docteur furieux et trépignant.

– Savez-vous, guérisseur, que Carillon pourrait bien vous mordre ! jeta d'une voix tremblante Kolia tout pâle et les yeux étincelants. Ici, Carillon !

– Kolia, si vous dites encore un mot, je romps avec vous pour toujours ! cria impérieusement Aliocha.

– Guérisseur, il n'y a qu'un être au monde qui puisse commander à Nicolas Krassotkine ; le voici (il désigna Aliocha) ; je me soumets, adieu. »

Il ouvrit la porte, rentra dans la chambre. Carillon s'élança à sa suite. Le docteur, demeuré une seconde comme pétrifié, regarda Aliocha, cracha, cria : « C'est intolérable ! » Le capitaine se précipita pour l'aider. Aliocha rentra à son

tour. Kolia était déjà au chevet d'Iliioucha. Le malade le tenait par la main et appelait son père. Le capitaine revint bientôt.

« Papa, papa, viens ici... nous... » murmura Iliioucha surexcité, mais, n'ayant pas la force de continuer, il tendit en avant ses bras amaigris, les passa autour de Kolia et de son père qu'il réunit dans la même étreinte en se serrant contre eux.

Le capitaine fut secoué de sanglots silencieux ; Kolia était près de pleurer.

« Papa, papa, comme tu me fais de la peine, papa ! gémit Iliioucha.

– Iliioucha... mon chéri... le docteur a dit... tu guériras... nous serons heureux.

– Ah, papa, je sais bien ce que le nouveau docteur t'a dit à mon sujet... J'ai vu ! » s'exclama Iliioucha.

Il les serra de nouveau de toutes ses forces contre lui, en cachant sa figure sur l'épaule de son père.

« Papa, ne pleure pas... Quand je serai mort, prends un bon garçon, un autre ; choisis le meilleur d'entre eux, appelle-le Iliioucha et aime-

le à ma place.

– Tais-toi, vieux, tu guériras ! cria Krassotkine, d'un ton bourru.

– Quant à moi, papa, ne m'oublie jamais, continua Iliioucha. Viens sur ma tombe... sais-tu, papa, enterre-moi près de notre grande pierre, là où nous allions nous promener, et va là-bas le soir, avec Krassotkine et Carillon... Et moi, je vous attendrai... Papa, papa ! »

Sa voix s'étrangla ; tous trois se tinrent enlacés sans parler. Nina pleurait doucement dans son fauteuil, et tout à coup, en les voyant tous pleurer, la maman fondit en larmes.

« Iliioucha ! Iliioucha ! » s'écria-t-elle.

Krassotkine se dégagea des bras d'Iliioucha.

« Adieu, vieux, ma mère m'attend pour déjeuner, dit-il rapidement. Quel dommage que je ne l'aie pas prévenue ! Elle sera très inquiète. Mais après déjeuner je reviendrai te voir, je resterai jusqu'à ce soir, j'en aurai long à te raconter. Et j'amènerai Carillon ; maintenant je l'emmène, parce que sans moi il se mettrait à hurler et te gênerait. Au revoir ! »

Il courut dans le vestibule. Il ne voulait pas pleurer mais ne put s'en empêcher. C'est dans cet état que le trouva Aliocha.

« Kolia, il vous faut tenir parole et venir, sinon il éprouvera un violent chagrin, dit-il avec insistance.

– Certainement ! Oh ! que je m'en veux de n'être pas venu plus tôt ! » murmura Kolia en pleurant sans nulle confusion.

À ce moment le capitaine surgit et referma aussitôt la porte derrière lui. Il avait l'air égaré, ses lèvres tremblaient. Il s'arrêta devant les deux jeunes gens, leva les bras en l'air.

« Je ne veux pas de bon garçon, je n'en veux pas d'autre ! murmura-t-il d'un ton farouche, en grinçant des dents : *Si je t'oublie, Jérusalem, que ma langue soit attachée*... »

Il n'acheva pas, la voix parut lui manquer, et il se laissa tomber devant un banc de bois. La tête serrée dans ses poings, il se mit à sangloter en gémissant, mais doucement, pour que ses plaintes ne fussent pas entendues dans l'izba. Kolia se précipita dans la rue.

« Adieu, Karamazov. Vous viendrez aussi ? demanda-t-il d'un air brusque à Aliocha.

– Ce soir sans faute.

– Qu'a-t-il dit au sujet de Jérusalem ?... Qu'est-ce encore ?

– C'est tiré de la Bible. *Si je t'oublie, Jérusalem*[1], c'est-à-dire, si j'oublie ce que j'ai de plus précieux, si je le change, alors que je sois frappé...

– Je comprends, ça suffit ! Venez aussi. Ici, Carillon ! » cria-t-il rageusement à son chien, et il s'éloigna à grands pas.

[1] Psaume CXXXVII, 5, 6.

Livre XI

Ivan Fiodorovitch

I

Chez Grouchegnka

Aliocha se rendait place de l'Église chez Grouchegnka, qui, le matin même, lui avait dépêché Fénia pour le prier instamment de venir. En questionnant cette fille, Aliocha apprit que sa maîtresse se trouvait depuis la veille dans une grande agitation. Durant les deux mois qui avaient suivi l'arrestation de son frère, il était souvent venu dans la maison Morozov, tant de son propre mouvement que de la part de Mitia. Trois jours après le drame, Grouchegnka était tombée gravement malade et avait gardé le lit près de cinq semaines, dont une entière sans connaissance. Elle avait beaucoup changé, maigri, jauni, bien qu'elle pût sortir depuis une quinzaine. Mais aux yeux d'Aliocha ses traits étaient devenus plus séduisants, et il aimait en l'abordant à rencontrer son regard. Ses yeux

avaient pris une nuance résolue ; une décision calme, mais inflexible, se manifestait dans tout son être. Entre les sourcils s'était creusée une petite ride verticale qui donnait à son gracieux visage une expression concentrée, presque sévère au premier abord. Nulle trace de la frivolité de naguère. Aliocha s'étonnait que Grouchegnka eût conservé sa gaieté d'autrefois, malgré le malheur qui l'avait frappée – elle qui s'était fiancée à un homme pour le voir arrêter presque aussitôt sous l'inculpation d'un crime horrible –, malgré la maladie, malgré la menace d'une condamnation presque certaine. Dans ses yeux jadis fiers, une sorte de douceur brillait maintenant, mais ils avaient parfois une lueur mauvaise, quand elle était reprise d'une ancienne inquiétude, qui, loin de s'apaiser, grandissait dans son cœur. C'était au sujet de Catherine Ivanovna, dont elle parlait même dans le délire, durant sa maladie. Aliocha comprenait qu'elle était jalouse, bien que Catherine n'eût pas une seule fois visité Mitia dans sa prison, comme elle aurait pu le faire. Tout cela embarrassait Aliocha, car c'est à lui seul que Grouchegnka se confiait, demandait sans

cesse conseil ; parfois il ne savait que lui dire.

Il arriva chez elle préoccupé. Elle était revenue de la prison depuis une demi-heure, et rien qu'à la vivacité avec laquelle elle se leva à son entrée, il conclut qu'elle l'attendait avec impatience. Il y avait sur la table un jeu de cartes, et sur le divan de cuir arrangé en lit était à demi étendu Maximov, malade, affaibli, mais souriant. Ce vieillard sans gîte, revenu deux mois auparavant de Mokroïé avec Grouchegnka, ne l'avait pas quittée depuis lors. Après le trajet sous la pluie et dans la boue, transi de froid et de peur, il s'était assis sur le divan, la regardant en silence avec un sourire qui implorait. Grouchegnka, accablée de chagrin et déjà en proie à la fièvre, l'oublia presque au début, absorbée par d'autres soucis ; tout à coup, elle le regarda fixement ; il eut un rire piteux, embarrassé. Elle appela Fénia et lui fit servir à manger. Il garda toute la journée une quasi-immobilité. Lorsque, à la nuit tombante, Fénia ferma les volets, elle demanda à sa maîtresse :

« Alors, madame, ce monsieur va rester à coucher ?

– Oui, prépare-lui un lit sur le divan », répondit Grouchegnka.

En le questionnant, elle apprit qu'il ne savait où aller :

« Mr Kalganov, mon bienfaiteur, m'a déclaré franchement qu'il ne me recevrait plus, et m'a donné cinq roubles.

– Eh bien, tant pis, reste ! » décida Grouchegnka dans son chagrin, en lui souriant avec compassion.

Le vieillard fut remué par ce sourire : ses lèvres tremblèrent d'émotion. C'est ainsi qu'il resta chez elle en qualité de parasite errant. Même durant la maladie de Grouchegnka, il ne quitta pas la maison. Fénia et la vieille cuisinière, sa grand-mère, ne le chassèrent pas, mais continuèrent de le nourrir et de lui faire son lit sur le divan. Par la suite, Grouchegnka s'habitua même à lui, et en revenant de voir Mitia (qu'elle visitait, à peine remise), elle se mettait à causer de bagatelles avec « Maximouchka », pour oublier son chagrin. Il se trouva que le vieux avait un certain talent de conteur, de sorte qu'il

lui devint même nécessaire. À part Aliocha, qui ne restait d'ailleurs jamais longtemps, Grouchegnka ne recevait presque personne. Quant au vieux marchand Samsonov, il était alors gravement malade, « s'en allait », comme on disait en ville ; il mourut en effet huit jours après le jugement de Mitia. Trois semaines avant sa mort, sentant venir la fin, il appela auprès de lui ses fils avec leur famille et leur ordonna de ne plus le quitter. À partir de ce moment, il enjoignit expressément aux domestiques de ne pas recevoir Grouchegnka et, si elle se présentait, de dire qu'« il lui souhaitait de vivre longtemps heureuse et de l'oublier tout à fait ». Grouchegnka envoyait pourtant presque tous les jours demander de ses nouvelles.

« Te voilà enfin ! s'écria-t-elle en jetant les cartes et en accueillant Aliocha avec joie. Maximouchka m'effrayait en disant que tu ne viendrais plus. Ah ! que j'ai besoin de toi ! Assieds-toi. Veux-tu du café ?

– Avec plaisir, dit Aliocha en s'asseyant ; j'ai grand-faim.

– Fénia, Fénia, du café ! Il est prêt depuis longtemps... Apporte aussi des petits pâtés chauds ! Sais-tu, Aliocha, j'ai eu une histoire aujourd'hui au sujet de ces pâtés. Je lui en ai porté en prison et croirais-tu qu'il les a refusés. Il en a même piétiné un. « Je vais les laisser au gardien, lui ai-je dit ; si tu n'en veux pas c'est que ta méchanceté te nourrit ! » Là-dessus je suis partie. Nous nous sommes encore querellés. C'est chaque fois la même chose. »

Grouchegnka parlait avec agitation. Maximov eut un sourire timide et baissa les yeux.

« À quel propos aujourd'hui ? demanda Aliocha.

– Je ne m'y attendais pas du tout. Figure-toi qu'il est jaloux de mon « ancien ». « Pourquoi lui donnes-tu de l'argent ? m'a-t-il dit. Tu t'es donc mise à l'entretenir ? » Il est jaloux du matin au soir. Une fois il l'était même de Kouzma, la semaine dernière.

– Mais il connaissait « l'ancien » ?

– Comment donc, il savait tout dès le début ! Aujourd'hui il m'a injuriée. J'ai honte de répéter

ses paroles. L'imbécile ! Rakitka est arrivé comme je sortais. C'est peut-être lui qui l'excite. Qu'en penses-tu ? ajouta-t-elle d'un air distrait.

– Il t'aime beaucoup, et il est fort énervé.

– Comment ne le serait-il pas quand on le juge demain. J'étais justement allée le réconforter, car j'ai peur, Aliocha, de songer à ce qui arrivera demain ! Tu dis qu'il est énervé ? Et moi donc ! Et il parle du Polonais ! Quel imbécile ! Mais je crois qu'il n'est pas jaloux de Maximouchka.

– Mon épouse était aussi fort jalouse, fit remarquer Maximov.

– De toi !... dit Grouchegnka en riant malgré elle. Qui pouvait bien la rendre jalouse ?

– Les femmes de chambre.

– Tais-toi, Maximouchka ; je ne suis pas d'humeur à rire, la colère me prend. Ne lorgne pas les pâtés, tu n'en auras pas, cela te ferait mal. Il faut aussi soigner celui-là ; ma maison est devenue un hospice, ajouta-t-elle en souriant.

– Je ne mérite pas vos bienfaits, je suis insignifiant, larmoya Maximov. Prodiguez plutôt vos bontés à ceux qui sont plus nécessaires que

moi.

– Eh ! Maximouchka, chacun est nécessaire, comment savoir qui l'est plus ou moins ? Si seulement ce Polonais n'existait pas ! Aliocha, lui aussi a imaginé de tomber malade, aujourd'hui. J'ai été le voir également. Je vais lui envoyer les petits pâtés ; je ne l'ai pas encore fait, mais puisque Mitia m'en accuse, je les enverrai maintenant exprès ! Ah ! voici Fénia avec une lettre. C'est cela, ce sont les Polonais qui demandent encore de l'argent ! »

Pan Musalowicz lui envoyait, en effet, une lettre fort longue, fort ampoulée, où il la priait de lui prêter trois roubles. Elle était accompagnée d'un reçu avec l'engagement de payer dans les trois mois ; la signature de *pan* Wrublewski y figurait aussi. Grouchegnka avait déjà reçu de son « ancien » beaucoup de lettres pareilles avec des reconnaissances de dette. Cela datait de sa convalescence, quinze jours auparavant. Elle savait que les deux *panowie* étaient pourtant venus prendre de ses nouvelles durant sa maladie. La première lettre, écrite sur une feuille de grand format, cachetée avec un sceau de famille, était

longue et fort alambiquée, de sorte que Grouchegnka n'en lut que la moitié et la jeta sans y avoir rien compris. Elle se moquait bien des lettres à ce moment. Cette première lettre fut suivie le lendemain d'une seconde, où *pan* Musalowicz demandait de lui prêter deux mille roubles à court terme. Grouchegnka la laissa également sans réponse. Vinrent ensuite une série de missives, tout aussi prétentieuses, où la somme demandée diminuait graduellement, tombant à cent roubles, à vingt-cinq, à dix roubles ; enfin Grouchegnka reçut une lettre où les *panowie* mendiaient un rouble seulement, avec un reçu signé des deux. Prise soudain de pitié, elle se rendit au crépuscule chez le *pan*. Elle trouva les deux Polonais dans une misère noire, affamés, sans feu, sans cigarettes, devant de l'argent à leur logeuse. Les deux cents roubles gagnés à Mitia avaient vite disparu. Grouchegnka fut pourtant surprise d'être accueillie prétentieusement par les *panowie*, avec une étiquette majestueuse et des propos emphatiques. Elle ne fit qu'en rire, donna dix roubles à son « ancien », et raconta en riant la chose à Mitia qui

ne montra aucune jalousie. Mais depuis lors, les *panowie* se cramponnaient à Grouchegnka, la bombardaient tous les jours de demandes d'argent, et chaque fois elle envoyait quelque chose. Et voilà qu'aujourd'hui Mitia s'était montré férocement jaloux !

« Comme une sotte, j'ai passé chez lui en allant voir Mitia, parce que lui aussi était malade, mon ancien *pan*, reprit Grouchegnka avec volubilité. Je raconte cela à Mitia en riant : « Imagine-toi, lui dis-je, que mon Polonais s'est mis à me chanter les chansons d'autrefois en s'accompagnant de la guitare ; il pense m'attendrir... » Alors Mitia s'est mis à m'injurier... Aussi vais-je envoyer des petits pâtés aux *panowie*. Fénia, donne trois roubles à la fillette qu'ils ont envoyée et une dizaine de pâtés dans du papier. Toi, Aliocha, tu raconteras cela à Mitia.

– Jamais de la vie ! dit Aliocha en souriant.

– Eh ! tu penses qu'il se tourmente ; c'est exprès qu'il fait le jaloux ; au fond, il s'en moque, proféra Grouchegnka avec amertume.

– Comment, exprès ?

– Que tu es naïf, Aliocha ! Tu n'y comprends rien, malgré tout ton esprit. Ce qui m'offense, ce n'est pas sa jalousie ; le contraire m'eût offensée. Je suis comme ça. J'admets la jalousie, étant moi-même jalouse. Mais ce qui m'offense, c'est qu'il ne m'aime pas du tout et me jalouse maintenant exprès. Suis-je aveugle ? Il se met à me parler de Katia, comme quoi elle a fait venir de Moscou un médecin réputé et le premier avocat de Pétersbourg pour le défendre. Il l'aime donc, puisqu'il fait son éloge en ma présence. Se sentant coupable envers moi, il me querelle et prend les devants pour m'accuser et rejeter les torts sur moi : « Tu as connu le Polonais avant moi ; il m'est donc permis d'avoir maintenant des relations avec Katia. » Voilà ce qui en est ! Il veut rejeter toute la faute sur moi. C'est exprès qu'il me querelle, te dis-je ; seulement je... »

Grouchegnka n'acheva pas ; elle se couvrit les yeux de son mouchoir et fondit en larmes.

« Il n'aime pas Catherine Ivanovna, dit avec fermeté Aliocha.

– Je saurai bientôt s'il l'aime ou non », fit-elle d'une voix menaçante.

Son visage s'altéra. Aliocha fut peiné de lui voir prendre soudain un air sombre, irrité.

« Assez de sottises ! Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir. Mon cher Aliocha, que se passera-t-il demain ? Voilà ce qui me torture. Je suis la seule. Je vois que les autres n'y pensent guère, personne ne s'y intéresse. Y penses-tu au moins, toi ? C'est demain le jugement ! Que se passera-t-il, mon Dieu ? Et dire que c'est le laquais qui a tué ! Est-il possible qu'on le condamne à sa place et que personne ne prenne sa défense ? On n'a pas inquiété Smerdiakov ?

– On l'a interrogé rigoureusement, et tous ont conclu qu'il n'était pas coupable. Depuis cette crise, il est gravement malade.

– Seigneur mon Dieu ! Tu devrais aller chez cet avocat et lui conter l'affaire en particulier. Il paraît qu'on l'a fait venir de Pétersbourg pour trois mille roubles.

– Oui, c'est nous qui avons fourni la somme, Ivan, Catherine Ivanovna et moi. Elle a fait venir,

elle seule, le médecin, pour deux mille roubles. L'avocat Fétioukovitch aurait exigé davantage, si cette affaire n'avait eu du retentissement dans toute la Russie ; il a donc bien voulu s'en charger plutôt pour la gloire. Je l'ai vu hier.

– Eh bien, tu lui as parlé ?

– Il m'a écouté sans rien dire. Son opinion est déjà faite, m'a-t-il affirmé. Pourtant il a promis de prendre mes paroles en considération.

– Comment, en considération ! Ah ! les coquins ! Ils le perdront. Et le docteur, pourquoi l'a-t-elle fait venir ?

– Comme expert. On veut établir que Mitia est fou et qu'il a tué dans un accès de démence, répondit Aliocha avec un sourire triste, mais mon frère n'y consentira pas.

– Ce serait vrai, s'il avait tué ! Il était fou, alors, complètement fou, et c'est ma faute à moi, misérable ! Mais ce n'est pas lui. Et tout le monde prétend que c'est lui, l'assassin. Même Fénia a déposé de façon qu'il paraît coupable. Et dans la boutique, et ce fonctionnaire, et au cabaret où on l'avait entendu auparavant, tous

l'accusent.

– Oui, les dépositions se sont multipliées, fit remarquer Aliocha d'un air morne.

– Et Grigori Vassilitch persiste à dire que la porte était ouverte, il prétend l'avoir vue, on ne l'en fera pas démordre ; je suis allée le voir, je lui ai parlé. Il m'a même injuriée.

– Oui, c'est peut-être la plus grave déposition contre mon frère, dit Aliocha.

– Quant à la folie de Mitia, elle ne l'a toujours pas quitté, commença Grouchegnka d'un air préoccupé, mystérieux. Sais-tu, Aliocha, il y a longtemps que je voulais te le dire : je vais le voir tous les jours et je suis très perplexe. Dis-moi, qu'en penses-tu : de quoi parle-t-il toujours, à présent ? Je n'y comprenais rien, je pensais que c'était quelque chose de profond, au-dessus de ma portée, à moi, sotte, mais voilà qu'il me parle d'un « petiot » : « Pourquoi est-il pauvre, le petiot ? C'est à cause de lui que je vais maintenant en Sibérie. Je n'ai pas tué, mais il faut que j'aille en Sibérie ! » De quoi s'agit-il, qu'est-ce que ce « petiot » ? Je n'y ai rien compris.

Seulement je me suis mise à pleurer, tant il parlait bien ; nous pleurions tous les deux, il m'a embrassée, et a fait sur moi le signe de la croix. Qu'est-ce que cela signifie, Aliocha, quel est ce « petiot » ?

– Rakitine a pris l'habitude de le visiter, répondit Aliocha en souriant. Mais non, cela ne vient pas de Rakitine. Je ne l'ai pas vu hier, j'irai aujourd'hui.

– Non, ce n'est pas Rakitka, c'est Ivan Fiodorovitch qui le tourmente, il va le voir... »

Grouchegnka s'interrompit brusquement. Aliocha la regarda, stupéfait.

« Comment ? Ivan va le voir ? Mitia m'a dit lui-même qu'il n'était jamais venu.

– Eh bien, eh bien ! Voilà comme je suis ! J'ai bavardé, s'écria Grouchegnka, rouge de confusion. Enfin, Aliocha, n'en parle pas ; puisque j'ai commencé, je vais te dire toute la vérité ; Ivan est allé deux fois le voir : la première, aussitôt arrivé de Moscou ; la seconde il y a huit jours. Il a défendu à Mitia d'en parler, il venait en cachette. »

Aliocha demeurait plongé dans ses réflexions. Cette nouvelle l'avait fort impressionné.

« Ivan ne m'a pas parlé de l'affaire de Mitia ; en général, il a très peu causé avec moi ; quand j'allais le voir, il paraissait toujours mécontent, de sorte que je ne vais plus chez lui depuis trois semaines. Hum... s'il l'a vu, il y a huit jours... Il s'est produit, en effet, un changement chez Mitia depuis une semaine...

– Oui, dit vivement Grouchegnka ; ils ont un secret, Mitia lui-même m'en a parlé, et un secret qui le tourmente. Auparavant il était gai, il l'est encore maintenant, seulement, vois-tu, quand il commence à remuer la tête, à marcher de long en large, à se tirailler les cheveux à la tempe, je sais qu'il est agité... j'en suis sûre !... Autrement, il était gai encore aujourd'hui.

– Agité, dis-tu ?

– Oui, tantôt gai, tantôt agité. Vraiment, Aliocha, il me surprend ; avec un tel sort en perspective, il lui arrive d'éclater de rire pour des bagatelles ; on dirait un enfant.

– Est-il vrai qu'il t'ait défendu de me parler

d'Ivan ?

– Oui, c'est toi surtout qu'il craint, Mitia. Car il y a là un secret, lui-même me l'a dit... Aliocha, mon cher, tâche de savoir quel est ce secret et viens me le dire, afin que je connaisse enfin mon maudit sort ! C'est pour ça que je t'ai fait venir aujourd'hui.

– Tu penses que cela te concerne ? Mais alors il ne t'en aurait pas parlé !

– Je ne sais. Peut-être n'ose-t-il pas me le dire. Il me prévient. Le fait est qu'il a un secret.

– Mais toi-même, qu'en penses-tu ?

– Je pense que tout est fini pour moi. Ils sont trois ligués contre moi, Katia fait partie du complot, c'est d'elle que tout vient. Mitia me prévient par allusion. Il songe à m'abandonner, voilà tout le secret. Ils ont imaginé cela tous les trois, Mitia, Katia et Ivan Fiodorovitch. Il m'a dit, il y a huit jours, qu'Ivan est amoureux de Katia ; voilà pourquoi il va si souvent chez elle. Aliocha, est-ce vrai ou non ? Réponds-moi en conscience.

– Je ne te mentirai pas. Ivan n'aime pas Catherine Ivanovna.

– Eh bien, c'est ce que j'ai tout de suite pensé ! Il ment effrontément. Et il fait maintenant le jaloux pour pouvoir m'accuser ensuite. Mais c'est un imbécile, il ne sait pas dissimuler, il est trop franc... Il me le paiera ! « Tu crois que j'ai tué ! » Voilà ce qu'il ose me reprocher ! Que Dieu lui pardonne ! Attends, cette Katia aura affaire à moi au tribunal ! Je parlerai... Je dirai tout ! »

Elle se mit à pleurer.

« Voilà ce que je puis t'affirmer, Grouchegnka, dit Aliocha en se levant : d'abord, il t'aime, il t'aime plus que tout au monde, et toi seule, crois-moi, j'en suis sûr. Ensuite, je t'avoue que je n'irai pas lui arracher son secret, mais s'il me le dit, je le préviendrai que j'ai promis de t'en faire part. Dans ce cas, je reviendrai te le dire aujourd'hui. Seulement... il me semble que Catherine Ivanovna n'a rien à voir là-dedans, ce secret doit sûrement se rapporter à autre chose. En attendant, adieu ! »

Aliocha lui serra la main. Grouchegnka pleurait toujours. Il voyait bien qu'elle ne croyait

guère à ses consolations ; néanmoins, cette effusion l'avait soulagée. Cela lui faisait de la peine de la laisser dans cet état, mais il était pressé, ayant encore beaucoup à faire.

II

Le pied malade

Il voulait d'abord aller chez M^me^ Khokhlakov, et avait hâte d'en finir, pour ne pas arriver trop tard auprès de Mitia. Depuis trois semaines, M^me^ Khokhlakov était souffrante ; elle avait le pied enflé, et, bien qu'elle ne gardât pas le lit, elle passait les journées à moitié étendue sur une couchette, dans son boudoir, en déshabillé galant, d'ailleurs convenable. Aliocha avait observé une fois, en souriant innocemment, que M^me^ Khokhlakov devenait coquette, malgré sa maladie : elle arborait des nœuds, des rubans, des chemisettes. Durant les deux derniers mois, le jeune Perkhotine s'était mis à fréquenter chez elle. Aliocha n'était pas venu depuis quatre jours et, sitôt entré, il se rendit chez Lise, qui lui avait fait dire la veille de venir immédiatement la voir « pour une affaire très importante », ce qui

l'intéressait pour certaines raisons. Mais tandis que la femme de chambre allait l'annoncer, M^me^ Khokhlakov, informée de son arrivée, le demanda « rien que pour une minute ». Aliocha jugea qu'il valait mieux satisfaire d'abord la maman, sinon elle l'enverrait chercher à chaque instant. Elle était étendue sur la couchette, habillée comme pour une fête, et semblait fort agitée. Elle accueillit Aliocha avec des cris d'enthousiasme.

« Il y a un siècle que je ne vous ai vu ! Une semaine entière, miséricorde ! Ah ! vous êtes venu il y a quatre jours, mercredi passé. Vous allez chez Lise, je suis sûre que vous vouliez marcher sur la pointe des pieds, pour que je n'entende pas. Cher Alexéi Fiodorovitch, si vous saviez comme elle m'inquiète ! Ceci est le principal, mais nous en parlerons ensuite. Je vous confie entièrement ma Lise. Après la mort du *starets* Zosime – paix à son âme ! – (elle se signa) – après lui, je vous considère comme un ascète, bien que vous portiez fort gentiment votre nouveau costume. Où avez-vous trouvé ici un pareil tailleur ? Mais nous en reparlerons plus

tard ; ça n'a pas d'importance. Pardonnez-moi de vous appeler parfois Aliocha, je suis une vieille femme, tout m'est permis, – elle sourit coquettement – mais cela aussi viendra après. Surtout, que je n'oublie pas le principal. Je vous en prie, si je divague, rappelez-le moi. Depuis que Lise a repris sa promesse – sa promesse enfantine, Alexéi Fiodorovitch – de vous épouser, vous avez bien compris que ce n'était que le caprice d'une fillette malade, restée longtemps dans son fauteuil. Dieu soit loué, maintenant elle marche déjà. Ce nouveau médecin que Katia a fait venir de Moscou pour votre malheureux frère, que demain... Qu'arrivera-t-il demain ? Je meurs rien que d'y penser ! Surtout de curiosité... Bref, ce médecin est venu hier et a vu Lise... Je lui ai payé sa visite cinquante roubles. Mais il ne s'agit pas de ça. Voyez-vous, je m'embrouille. Je me dépêche sans savoir pourquoi. Je ne sais plus où j'en suis, tout est pour moi comme un écheveau emmêlé. J'ai peur de vous mettre en fuite en vous ennuyant, je n'ai vu que vous. Ah ! mon Dieu, je n'y pensais pas ; d'abord, du café ! Julie, Glaphyre, du café ! »

Aliocha s'empressa de remercier en disant qu'il venait de prendre le café.

« Chez qui ?

– Chez Agraféna Alexandrovna.

– Chez cette femme ! Ah ! c'est elle la cause de tout ; d'ailleurs, je ne sais pas, on la dit maintenant irréprochable, c'est un peu tard. Il eût mieux valu que ce fût plus tôt, quand il le fallait ; à quoi ça sert-il maintenant ? Taisez-vous, Alexéi Fiodorovitch, car j'ai tant de choses à dire que je ne dirai, je crois, rien du tout. Cet affreux procès... Je ne manquerai pas d'y aller, je me prépare, on me portera dans un fauteuil, je peux rester assise, et vous savez que je figure parmi les témoins. Comment ferai-je pour parler ? Je ne sais pas ce que je dirai. Il faut prêter serment, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je ne pense pas que vous puissiez paraître.

– Je peux rester assise ; ah ! vous m'embrouillez ! Ce procès, cet acte sauvage, ces gens qui vont en Sibérie, ces autres qui se marient, et tout cela si vite, si vite, et finalement

tout le monde vieillit et regarde vers la tombe. Après tout, tant pis, je suis fatiguée. Cette Katia, *cette charmante personne*[1], a déçu mon espoir ; maintenant elle va accompagner un de vos frères en Sibérie, l'autre la suivra et s'établira dans la ville voisine, et tous se feront souffrir mutuellement. Cela me fait perdre la tête, surtout cette publicité ; on en a parlé des milliers et des milliers de fois dans les journaux de Pétersbourg et de Moscou. Ah ! oui, imaginez-vous qu'on me mêle à cette histoire, on prétend que j'étais... disons une « bonne amie » de votre frère, car je ne veux pas prononcer un vilain mot !

– C'est impossible ! Où a-t-on écrit cela ?

– Je vais vous faire voir. Tenez, c'est dans un journal de Pétersbourg, que j'ai reçu hier, *Sloukhi*, « les Bruits ». Ces « Bruits » paraissent depuis quelques mois ; et comme j'aime beaucoup les bruits, je m'y suis abonnée, et me voici bien servie en fait de bruits. C'est ici, à cet endroit, tenez, lisez. »

---

[1] En français dans le texte.

Et elle tendit à Aliocha un journal qui se trouvait sous l'oreiller.

Elle n'était pas affectée, mais comme abattue, et, en effet, tout s'embrouillait peut-être dans sa tête. L'entrefilet était caractéristique et devait assurément l'impressionner ; mais, par bonheur, elle était alors incapable de se concentrer sur un point et pouvait dans un instant oublier même le journal et passer à autre chose. Quant au retentissement de cette triste affaire dans la Russie entière, Aliocha le connaissait depuis longtemps, et Dieu sait les nouvelles bizarres qu'il avait eu l'occasion de lire depuis deux mois, parmi d'autres véridiques, sur son frère, sur les Karamazov, et sur lui-même. On disait même dans un journal qu'effrayé par le crime de son frère, il s'était fait moine et reclus ; ailleurs, on démentait ce bruit en affirmant, au contraire, qu'en compagnie du *starets* Zosime, il avait fracturé la caisse du monastère et pris la fuite. L'entrefilet paru dans le journal *Sloukhi* était intitulé : « On nous écrit de Skotoprigonievsk[1]

[1] La signification approximative de ce mot est : Marché aux

(hélas ! ainsi s'appelle notre petite ville, je l'ai caché longtemps) à propos du procès Karamazov. » Il était court et le nom de M^me^ Khokhlakov n'y figurait pas. On racontait seulement que le criminel qu'on s'apprêtait à juger avec une telle solennité, capitaine en retraite, d'allures insolentes, fainéant et partisan du servage, avait des intrigues amoureuses, influençait surtout « quelques dames à qui leur solitude pesait ». L'une d'elles, « une veuve qui s'ennuyait » et affectait la jeunesse, bien que mère d'une grande fille s'était amourachée de lui au point de lui offrir, deux heures avant le crime, trois mille roubles pour partir en sa compagnie aux mines d'or. Mais le scélérat avait mieux aimé tuer son père pour lui voler ces trois mille roubles, comptant sur l'impunité, que promener en Sibérie les charmes quadragénaires de la dame. Cette correspondance badine se terminait, comme il convient, par une noble indignation contre l'immoralité du parricide et du servage. Après avoir lu avec curiosité, Aliocha plia la

---

bestiaux.

feuille qu'il rendit à M^me^ Khokhlakov.

« Eh bien ! n'est-ce pas moi ? C'est moi, en effet, qui, une heure auparavant, lui ai conseillé les mines d'or, et tout à coup... « des charmes quadragénaires » ! Mais était-ce dans ce dessein ? Il l'a fait exprès. Que le Souverain Juge lui pardonne cette calomnie comme je la lui pardonne moi-même, mais c'est... savez-vous qui ? C'est votre ami Rakitine.

– Peut-être, fit Aliocha, bien que je n'aie rien entendu dire à ce sujet.

– C'est lui, sans aucun doute ! Car je l'ai chassé !... Vous connaissez donc cette histoire ?

– Je sais que vous l'avez prié de cesser ses visites à l'avenir, mais pour quelle raison au juste, je ne l'ai pas su... par vous tout au moins.

– Vous l'avez donc appris par lui ! Alors, il déblatère contre moi ?

– Oui ; il déblatère contre tout le monde, d'ailleurs. Mais lui non plus ne m'a pas dit pourquoi vous l'aviez congédié ! Du reste, je le rencontre fort rarement. Nous ne sommes pas amis.

– Eh bien, je vais tout vous raconter et, malgré tout, je me repens, parce qu'il y a un point sur lequel je suis peut-être coupable moi-même. Un point tout à fait insignifiant, d'ailleurs. Voyez, mon cher (M^me^ Khokhlakov prit un air enjoué, eut un sourire énigmatique), voyez-vous, je soupçonne... pardonnez-moi, je vous parle comme une mère... Oh ! non, non, au contraire, je m'adresse à vous comme à mon père... car la mère n'a rien à voir ici... Enfin, c'est égal, comme au *starets* Zosime en confession, et c'est tout à fait juste : je vous ai appelé tout à l'heure ascète... Eh bien, voilà, ce pauvre jeune homme, votre ami Rakitine (mon Dieu je ne puis me fâcher contre lui), bref, cet étourdi, figurez-vous qu'il s'avisa, je crois, de s'amouracher de moi. Je ne m'en aperçus que par la suite, mais au début, c'est-à-dire il y a un mois, il vint me voir plus souvent, presque tous les jours, car nous nous connaissions auparavant. Je ne me doutais de rien... et tout à coup, ce fut comme un trait de lumière. Vous savez qu'il y a deux mois j'ai commencé à recevoir ce gentil et modeste jeune homme, Piotr Ilitch Perkhotine, qui est

fonctionnaire ici. Vous l'avez rencontré plus d'une fois. N'est-ce pas qu'il a du mérite, qu'il est toujours bien mis, et, en général, j'aime la jeunesse, Aliocha, quand elle a de la modestie, du talent, comme vous ; c'est presque un homme d'État, il parle fort bien, je le recommanderai à qui de droit. C'est un futur diplomate. Dans cette affreuse journée, il m'a presque sauvée de la mort en venant me trouver la nuit. Quant à votre ami Rakitine, il s'amène toujours avec ses gros souliers qu'il traîne sur le tapis... Bref, il se mit à faire des allusions ; une fois, en parlant, il me serra la main très fort. C'est depuis ce moment que j'ai mal au pied. Il avait déjà rencontré Piotr Ilitch chez moi, et le croiriez-vous, il le dénigrait sans cesse, s'acharnait contre lui je ne sais pourquoi. Je me contentais de les observer tous les deux, pour voir comment ils s'arrangeraient, tout en riant à part moi. Un jour que je me trouvais seule, assise ou plutôt déjà étendue, Mikhaïl Ivanovitch vint me voir et, imaginez-vous, m'apporta des vers fort courts, où il décrivait mon pied malade. Attendez, comment est-ce ?...

Ce petit pied charmant
Est un peu souffrant...

ou quelque chose comme ça, je ne puis me rappeler ces vers, je les ai là, je vous les montrerai plus tard ; ils sont ravissants, et il n'y est pas question de mon pied seulement ; ils sont moraux, avec une pointe délicieuse, que j'ai d'ailleurs oubliée, bref dignes de figurer dans un album. Naturellement, je le remerciai, il parut flatté. Je n'avais pas fini que Piotr Ilitch entra. Mikhaïl Ivanovitch devint sombre comme la nuit. Je voyais bien que Piotr Ilitch le gênait, car il voulait certainement dire quelque chose après les vers, je le pressentais, et l'autre entra juste à ce moment. Je montrai les vers à Piotr Ilitch sans lui nommer l'auteur. Mais je suis bien persuadée qu'il devina toute de suite, bien qu'il le nie jusqu'à présent. Piotr Ilitch éclata de rire, se mit à critiquer : de méchants vers, dit-il, écrits par un séminariste, et avec quelle témérité ! C'est alors que votre ami, au lieu d'en rire, devint furieux.

Mon Dieu, je crus qu'ils allaient se battre : « C'est moi, dit-il, l'auteur. Je les ai écrits par plaisanterie, car je tiens pour ridicule de faire des vers... Seulement, les miens sont bons. On veut élever une statue à Pouchkine pour avoir chanté les pieds des femmes[1] ; mes vers à moi ont une teinte morale ; vous-même n'êtes qu'un réactionnaire réfractaire à l'humanité, au progrès, étranger au mouvement des idées, un rond-de-cuir, un preneur de pots-de-vin ! » Alors je me mis à crier, à les supplier. Piotr Ilitch, vous le savez, n'a pas froid aux yeux ; il prit une attitude fort digne, le regarda ironiquement et lui fit des excuses : « Je ne savais pas, dit-il ; sinon je me serais exprimé autrement, j'aurais loué vos vers... Les poètes sont une engeance irritable. » Bref, des railleries débitées du ton le plus sérieux. Lui-même m'a avoué ensuite qu'il raillait, moi je m'y étais laissé prendre. Je songeais alors, étendue comme maintenant : dois-je ou non chasser

[1] C'est surtout dans le premier chapitre d'*Eugène Oniéguine* (1823) que Pouchkine a un peu trop chanté les jolis pieds féminins.

Mikhaïl Ivanovitch pour son intempérance de langage envers mon hôte ? Le croiriez-vous, j'étais là étendue, les yeux fermés, sans parvenir à me décider ; je me tourmentais, mon cœur battait : crierai-je ou ne crierai-je pas ? Une voix me disait : « crie », et l'autre : « ne crie pas ! » À peine eus-je entendu cette autre voix que je me mis à crier ; puis je m'évanouis. Naturellement ce fut une scène bruyante. Tout à coup, je me suis levée, et j'ai dit à Mikhaïl Ivanovitch : « Je regrette beaucoup, mais je ne veux plus vous voir chez moi. » Voilà comment je l'ai mis à la porte. Ah, Alexéi Fiodorovitch, je sais bien que j'ai mal agi ; je mentais, je n'étais nullement fâchée contre lui, mais soudain, il me sembla que ce serait très bien, cette scène... Seulement, le croiriez-vous, cette scène était pourtant naturelle, car je pleurais vraiment, et j'ai même pleuré quelques jours après encore, enfin je finis par tout oublier, une fois, après déjeuner. Il avait cessé ses visites depuis quinze jours ; je me demandais : « Est-il possible qu'il ne revienne plus ? » C'était hier, et voilà que dans la soirée on m'apporte ces « Bruits ». Je lus et demeurai bouche bée : de qui

était-ce ? De lui ! sitôt rentré, il avait griffonné ça pour l'envoyer au journal, qui l'a publié. Aliocha, je bavarde à tort et à travers, mais c'est plus fort que moi !

– Il faut que j'arrive à temps chez mon frère, balbutia Aliocha.

– Précisément, précisément ! Ça me rappelle tout ! Dites-moi, qu'est-ce que l'obsession ?

– Quelle obsession ? demanda Aliocha surpris.

– L'obsession judiciaire. Une obsession qui fait tout pardonner. Quoi que vous ayez commis, on vous pardonne.

– À propos de quoi dites-vous cela ?

– Voici pourquoi ; cette Katia... Ah ! c'est une charmante créature, mais j'ignore de qui elle est éprise. Elle est venue l'autre jour, et je n'ai rien pu savoir. D'autant plus qu'elle se borne maintenant à des généralités, elle ne me parle que de ma santé, elle affecte même un certain ton, et je me suis dit : « Soit, que le bon Dieu te bénisse !... » Ah ! À propos de cette obsession, ce docteur est arrivé. Vous le savez sûrement, c'est vous qui l'avez fait venir, c'est-à-dire, pas vous,

mais Katia. Toujours Katia ! Eh bien, voici : un individu est normal, mais tout à coup il a une obsession ; il est lucide, se rend compte de ses actes, cependant il subit l'obsession. Eh bien, c'est ce qui est arrivé sûrement à Dmitri Fiodorovitch. C'est une découverte et un bienfait de la justice nouvelle. Ce docteur est venu, il m'a questionnée sur le fameux soir, enfin, sur les mines d'or : « Comment était alors l'accusé ? » En état d'obsession, bien sûr ; il s'écriait : « De l'argent, de l'argent, donnez-moi trois mille roubles », puis soudain il est allé assassiner. « Je ne veux pas, disait-il, je ne veux pas tuer » ; pourtant il l'a fait. Aussi on lui pardonnera à cause de cette résistance, bien qu'il ait tué.

– Mais il n'a pas tué, interrompit un peu brusquement Aliocha, dont l'agitation et l'impatience grandissaient.

– Je sais, c'est le vieux Grigori qui a tué.

– Comment, Grigori ?

– Mais oui, c'est Grigori. Il est resté évanoui après avoir été frappé par Dmitri Fiodorovitch, puis il s'est levé et, voyant la porte ouverte, il est

allé tuer Fiodor Pavlovitch.

– Mais pourquoi, pourquoi ?

– Sous l'empire d'une obsession. En revenant à lui, après avoir été frappé à la tête, l'obsession lui a fait commettre ce crime ; il prétend qu'il n'a pas tué, peut-être ne s'en souvient-il pas. Seulement, voyez-vous, mieux vaudrait que Dmitri Fiodorovitch eût tué. Oui, quoique je parle de Grigori, c'est sûrement Dmitri qui a fait le coup, et ça vaut mieux, beaucoup mieux. Ce n'est pas que j'approuve le meurtre d'un père par son fils ; les enfants, au contraire, doivent respecter les parents ; pourtant, mieux vaut que ce soit lui, car alors vous n'aurez pas à vous désoler, puisqu'il a tué inconsciemment, ou plutôt consciemment, mais sans savoir comment c'est arrivé. On doit l'acquitter ; ce sera humain, cela fera ressortir les bienfaits de la justice nouvelle. Je n'en savais rien, on dit que c'est déjà ancien ; dès que je l'appris hier, je fus si frappée que je voulais vous envoyer chercher. Si on l'acquitte, je l'inviterai aussitôt à dîner, je réunirai des connaissances et nous boirons à la santé des nouveaux juges. Je ne pense pas qu'il soit

dangereux ; d'ailleurs il y aura du monde, on pourra toujours l'emmener s'il fait le méchant. Plus tard, il pourra être juge de paix ou quelque chose de ce genre, car les meilleurs juges sont ceux qui ont eu des malheurs. Surtout, qui n'a pas son obsession maintenant ? vous, moi, tout le monde, et combien d'exemples : un individu est en train de chanter une romance, tout à coup quelque chose lui déplaît, il prend un pistolet, vous tue le premier venu et on l'acquitte. Je l'ai lu récemment, tous les docteurs l'ont confirmé. Ils confirment tout, maintenant. Pensez donc, Lise a une obsession ! elle m'a fait pleurer hier et avant-hier : aujourd'hui, j'ai deviné que c'était une simple obsession. Oh ! Lise me fait beaucoup de peine ! Je crois qu'elle a perdu l'esprit. Pourquoi vous a-t-elle fait venir ? Ou bien êtes-vous venu de vous-même ?

– Elle m'a fait venir et je vais la trouver, déclara Aliocha en se levant d'un air résolu.

– Ah ! cher Alexéi Fiodorovitch, voilà peut-être l'essentiel, s'écria en pleurant M^me^ Khokhlakov. Dieu m'est témoin que je vous confie sincèrement Lise, et ça ne fait rien qu'elle

vous ait appelé à mon insu. Quant à votre frère Ivan, excusez-moi, mais je ne puis lui confier si facilement ma fille, bien que je le considère toujours comme le plus chevaleresque des jeunes gens. Imaginez-vous qu'il est venu voir Lise et que je n'en savais rien.

– Comment ? Quand cela ? dit Aliocha stupéfait. Il ne s'était pas rassis.

– Je vais tout vous dire. C'est peut-être pour cela que je vous ai fait appeler, je ne m'en souviens plus. Ivan Fiodorovitch est venu me voir deux fois depuis son retour de Moscou : la première, pour me faire une visite en qualité de connaissance ; la seconde, récemment. Katia se trouvait chez moi, il entra en l'apprenant. Bien entendu, je ne prétendais pas à de fréquentes visites de sa part, connaissant ses tracas, *vous comprenez, cette affaire et la mort terrible de votre papa*[1] ; mais j'apprends tout à coup qu'il est venu de nouveau, il y a six jours, pas chez moi mais chez Lise, où il est resté cinq minutes. Je l'ai appris trois jours après par Glaphyre ; ça m'a

[1] En français dans le texte.

frappée. J'appelle aussitôt Lise qui se met à rire : il pensait, dit-elle, que vous dormiez, il est venu me demander de vos nouvelles. C'est ça, bien sûr. Seulement Lise, Lise, mon Dieu, quelle peine elle me fait ! Figurez-vous qu'une nuit, c'était il y a quatre jours, après votre visite, elle a eu une crise de nerfs, des cris, des gémissements... Pourquoi n'ai-je jamais de crises de nerfs, moi ? Le lendemain, le surlendemain, nouvelle attaque, et, hier, cette obsession. Elle me crie tout à coup : « Je déteste Ivan Fiodorovitch, j'exige que vous ne le receviez plus, que vous lui interdisiez la maison ! » Je demeurai stupéfaite et lui répliquai : « Pour quelle raison congédier un jeune homme si méritant, si instruit, et de plus si malheureux », car toutes ces histoires, c'est plutôt un malheur qu'autre chose, n'est-ce pas ? Elle éclata de rire à mes paroles, d'une façon blessante. Je fus contente, pensant l'avoir divertie et que les crises cesseraient ; d'ailleurs, je voulais moi-même congédier Ivan Fiodorovitch pour ses étranges visites sans mon consentement et lui demander des explications. Ce matin, voilà qu'à son réveil, Lise s'est fâchée contre Julie et même

qu'elle l'a frappée au visage. C'est monstrueux, n'est-ce pas ? Moi qui dis vous à mes femmes de chambre. Une heure après, elle embrassait Julie et lui baisait les pieds. Elle me fit dire qu'elle ne viendrait pas, qu'elle ne voulait plus venir chez moi dorénavant, et lorsque je me traînai chez elle, elle me couvrit de baisers en pleurant, puis me poussa dehors sans dire un mot, de sorte que je n'ai rien pu savoir. Maintenant, cher Alexéi Fiodorovitch, je mets tout mon espoir en vous ; ma destinée est sans doute entre vos mains. Je vous prie d'aller voir Lise, d'élucider tout cela, comme vous seul savez le faire, et de venir me raconter, à moi, la mère ; car, vous comprenez, je mourrai vraiment, si tout cela continue, ou je me sauverai de la maison. Je n'en puis plus ; j'ai de la patience, mais je peux la perdre et alors... alors ce sera terrible. Ah ! mon Dieu, enfin, Piotr Ilitch ! s'écria M^me^ Khokhlakov, radieuse, en voyant entrer Piotr Ilitch Perkhotine. Vous êtes bien en retard ! Eh bien, asseyez-vous, parlez, que dit cet avocat ? Où allez-vous, Alexéi Fiodorovitch ?

– Chez Lise.

– Ah ! oui. N'oubliez pas, je vous en supplie, ce que je vous ai demandé. Il s'agit de ma destinée !

– Certainement non, si toutefois c'est possible... car je suis tellement en retard, murmura Aliocha en se retirant.

– Non, venez sans faute, et pas « si c'est possible », sinon je mourrai ! » cria derrière lui M^me^ Khokhlakov.

Aliocha avait déjà disparu.

III

Un Diablotin

Il trouva Lise à moitié allongée dans le fauteuil où on la portait quand elle ne pouvait pas encore marcher. Elle ne se leva pas à son entrée, mais son regard perçant un peu enflammé le traversa. Aliocha fut frappé du changement qui s'était opéré en elle durant ces trois jours ; elle avait même maigri. Elle ne lui tendit pas la main. Il effleura ses doigts frêles, immobiles sur sa robe, et s'assit en face d'elle, sans mot dire.

« Je sais que vous êtes pressé d'aller à la prison, proféra brusquement Lise ; maman vous a retenu deux heures, elle vient de vous parler de Julie et de moi.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai écouté. Qu'avez-vous à me regarder ? Si ça me plaît, j'écoute, il n'y a pas de mal à ça. Je ne demande pas pardon pour si peu.

– Il y a quelque chose qui vous affecte ?

– Au contraire, je me sens très bien. Tout à l'heure je songeais, pour la dixième fois, comme j'ai bien fait de reprendre ma parole et de ne pas devenir votre femme. Vous ne convenez pas comme mari ; si je vous épouse et que je vous charge de porter un billet à mon amoureux, vous feriez la commission, vous rapporteriez même la réponse. Et à quarante ans, vous porteriez encore des billets de ce genre. »

Elle se mit à rire.

« Il y a en vous quelque chose de méchant et, en même temps, d'ingénu, dit Aliocha en souriant.

– C'est par ingénuité que je n'ai pas honte devant vous. Non seulement je n'ai pas, mais je ne veux pas avoir honte. Aliocha, pourquoi est-ce que je ne vous respecte pas ? Je vous aime beaucoup, mais je ne vous respecte pas. Sinon, je ne vous parlerais pas sans honte, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Croyez-vous que je n'aie pas honte devant vous ?

– Non, je ne le crois pas. »

Lise rit de nouveau nerveusement ; elle parlait vite.

« J'ai envoyé des bonbons à votre frère Dmitri, à la prison. Aliocha, si vous saviez comme vous êtes gentil ! Je vous aimerai beaucoup pour m'avoir permis si vite de ne pas vous aimer.

– Pourquoi m'avez-vous fait venir aujourd'hui, Lise ?

– Je voulais vous faire part d'un désir. Je veux que quelqu'un me fasse souffrir, qu'il m'épouse, puis me torture, me trompe et s'en aille. Je ne veux pas être heureuse.

– Vous êtes éprise du désordre ?

– Oui, je veux le désordre. Je veux mettre le feu à la maison. Je me représente très bien la chose : je m'en vais en cachette, tout à fait en cachette, mettre le feu ; on s'efforce de l'éteindre ; la maison brûle, je sais et je me tais. Ah ! que c'est bête ! quelle horreur ! »

Elle fit un geste de dégoût.

« Vous vivez richement, dit Aliocha à voix

basse.

– Vaut-il donc mieux vivre pauvre ?

– Oui.

– C'est votre défunt moine qui vous racontait ça. Ce n'est pas vrai. Que je sois riche et tous les autres pauvres, je mangerai des bonbons, je boirai de la crème, et je n'en donnerai à personne ! Ah ! ne parlez pas, ne dites rien (elle fit un geste, bien qu'Aliocha n'eût pas ouvert la bouche), vous m'avez déjà dit tout ça auparavant, je le sais par cœur. C'est ennuyeux. Si je suis pauvre, je tuerai quelqu'un, peut-être même tuerai-je étant riche. Pourquoi me gêner ?... Savez-vous, je veux moissonner, moissonner les blés. Je serai votre femme, vous deviendrez un paysan, un vrai paysan ; nous aurons un poulain, voulez-vous ?... Vous connaissez Kalganov ?

– Oui.

– Il rêve en marchant. Il dit : « À quoi bon vivre ? mieux vaut rêver. » On peut rêver les choses les plus gaies ; mais la vie, c'est l'ennui. Il se mariera bientôt, il m'a fait, à moi aussi, une déclaration. Vous savez fouetter un sabot ?

– Oui.

– Eh bien, il est comme un sabot ; il faut le mettre en mouvement, le lancer et le fouetter. Si je l'épouse, je le lancerai toute ma vie. Vous n'avez pas honte de rester avec moi ?

– Non.

– Vous êtes très fâché que je ne parle pas des choses saintes. Je ne veux pas être sainte. Comment punit-on dans l'autre monde le plus grand péché ? Vous devez le savoir au juste.

– Dieu condamne, dit Aliocha en la regardant fixement.

– C'est ce que je veux. J'arriverais, on me condamnerait, je leur rirais au nez à tous. Je veux absolument mettre le feu à la maison, Aliocha, à notre maison ; vous ne me croyez pas ?

– Pourquoi donc ? Il y a des enfants qui, à douze ans, ont très envie de mettre le feu à quelque chose, et ils le font. C'est une sorte de maladie.

– Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il y a bien des enfants comme ça, mais il s'agit de tout autre chose.

– Vous prenez le mal pour le bien ; c'est une crise passagère qui provient peut-être de votre ancienne maladie.

– Mais vous me méprisez ! Je ne veux pas faire le bien, tout simplement ; je veux faire le mal ; il n'y a là aucune maladie.

– Pourquoi faire le mal ?

– Pour qu'il ne reste rien nulle part. Ah ! comme ce serait bien ! Savez-vous, Aliocha, je pense parfois à faire beaucoup de mal, de vilaines choses, pendant longtemps, en cachette... Et tout à coup tous l'apprendront, m'entoureront, me montreront du doigt ; et moi je les regarderai. C'est très agréable. Pourquoi est-ce si agréable, Aliocha ?

– Comme ça. Le besoin d'écraser quelque chose de bon, ou, comme vous disiez, de mettre le feu. Cela arrive aussi.

– Je ne me contenterai pas de le dire, je le ferai.

– Je le crois.

– Ah ! comme je vous aime pour ces paroles : je le crois. En effet, vous ne mentez pas. Mais

vous pensez peut-être que je vous dis tout cela exprès, pour vous taquiner ?

– Non, je ne le pense pas... bien que peut-être vous éprouviez ce besoin.

– Un peu, oui. Je ne mens jamais devant vous », proféra-t-elle avec une lueur dans les yeux.

Ce qui frappait surtout Aliocha, c'était son sérieux ; il n'y avait pas l'ombre de malice ni de badinage sur son visage, alors qu'autrefois la gaieté et l'enjouement ne la quittaient jamais dans ses minutes les plus sérieuses.

« Il y a des moments où l'homme aime le crime, proféra Aliocha d'un air pensif.

– Oui, oui, vous avez exprimé mon idée ; on l'aime, tous l'aiment, toujours, et non « par moments ». Savez-vous, il y a eu comme une convention générale de mensonge à cet égard, tous mentent depuis lors. Ils prétendent haïr le mal et tous l'aiment en eux-mêmes.

– Et vous continuez à lire de mauvais livres ?

– Oui. Maman les cache sous son oreiller, mais je les chipe.

– N'avez-vous pas conscience de vous détruire ?

– Je veux me détruire. Il y a ici un jeune garçon qui est resté couché entre les rails pendant le passage d'un train. Veinard ! Écoutez, on juge maintenant votre frère pour avoir tué son père, et tout le monde est content qu'il l'ait tué.

– On est content qu'il ait tué son père ?

– Oui, tous sont contents. Ils disent que c'est affreux, mais, au fond d'eux-mêmes, ils sont très contents. Moi la première.

– Dans vos paroles, il y a un peu de vérité, dit doucement Aliocha.

– Ah ! quelles idées vous avez, s'exclama Lise enthousiasmée. Et c'est un moine ! Vous ne pouvez croire combien je vous respecte, Aliocha, parce que vous ne mentez jamais. Ah ! il faut que je vous raconte un songe ridicule : je vois parfois, en rêve, des diables ; c'est la nuit, je suis dans ma chambre avec une bougie ; soudain, des diables surgissent dans tous les coins, sous la table ; ils ouvrent la porte ; il y en a une foule qui veulent entrer pour me saisir. Et déjà ils avancent, ils

m'appréhendent. Mais je me signe ; tous reculent, pris de peur. Ils ne s'en vont pas, ils attendent à la porte et dans les coins. Tout à coup, j'éprouve une envie folle de blasphémer, je commence, les voilà qui s'avancent en foule, tout joyeux ; ils m'empoignent de nouveau, de nouveau je me signe, tous reculent. C'est très gai, on en perd la respiration.

– Moi aussi, j'ai fait ce rêve, dit Aliocha.

– Est-ce possible ? cria Lise étonnée. Écoutez, Aliocha, ne riez pas, c'est très important : se peut-il que deux personnes fassent le même rêve ?

– Certainement.

– Aliocha, je vous dis que c'est très important, poursuivit Lise au comble de la surprise. Ce n'est pas le rêve qui importe, mais le fait que vous ayez pu avoir le même rêve que moi. Vous qui ne mentez jamais, ne mentez pas maintenant : est-ce vrai ? Vous ne riez pas ?

– C'est vrai. »

Lise, abasourdie, se tut un instant.

« Aliocha, venez me voir, venez plus souvent,

proféra-t-elle d'un ton suppliant.

– Je viendrai toujours chez vous, toute ma vie, répondit-il avec fermeté.

– Je ne puis me confier qu'à vous, reprit Lise, rien qu'à vous dans le monde entier. Je me parle à moi-même ; et je vous parle encore plus volontiers qu'à moi-même. Je n'éprouve aucune honte devant vous, Aliocha, aucune. Pourquoi cela ? Aliocha, est-il vrai qu'à Pâques les Juifs volent les enfants et qu'ils les égorgent ?

– Je ne sais pas.

– J'ai un livre où il est question d'un procès ; on raconte qu'un Juif a d'abord coupé les doigts à un enfant de quatre ans, puis qu'il l'a crucifié contre un mur avec des clous ; il déclara au tribunal que l'enfant était mort rapidement, au bout de quatre heures. C'est rapide, en effet ! Il ne cessait de gémir, l'autre restait là à le contempler. C'est bien !

– Bien ?

– Oui. Je pense parfois que c'est moi qui l'ai crucifié. Il est là suspendu et gémit, moi je m'assieds en face de lui et je mange de la

compote d'ananas. J'aime beaucoup cela ; et vous ? »

Aliocha contemplait en silence Lise dont le visage jaune pâle s'altéra soudain, tandis que ses yeux flamboyaient.

« Savez-vous qu'après avoir lu cette histoire, j'ai sangloté toute la nuit. Je croyais entendre l'enfant crier et gémir (à quatre ans, on comprend), et cette pensée de la compote ne me quittait pas. Le matin, j'ai envoyé une lettre demandant à quelqu'un de venir me voir sans faute. Il est venu, je lui ai *tout* raconté, au sujet de l'enfant et de la compote, *tout*, et j'ai dit : « C'est bien. » Il s'est mis à rire, il a trouvé qu'en effet c'était bien. Puis il est parti au bout de cinq minutes. Est-ce qu'il me méprisait ? Parlez, Aliocha, parlez : me méprisait-il, oui ou non ? »

Elle se dressa sur sa couchette, les yeux étincelants.

« Dites-moi, proféra Aliocha avec agitation, vous avez vous-même fait venir ce *quelqu'un* ?

– Oui.

– Vous lui avez envoyé une lettre ?

– Oui.

– Précisément pour lui demander cela, à propos de l'enfant ?

– Non, pas du tout. Mais quand il est entré, je le lui ai demandé. Il m'a répondu, il s'est mis à rire, et puis il est parti.

– Il a agi en honnête homme, dit doucement Aliocha.

– Mais il m'a méprisée ? Il a ri.

– Non, car lui-même croit peut-être à la compote d'ananas. Il est aussi très malade maintenant, Lise.

– Oui, il y croit ! dit Lise, les yeux étincelants.

– Il ne méprise personne, poursuivit Aliocha. Seulement, il n'a confiance en personne. S'il n'a pas confiance, évidemment, il méprise.

– Par conséquent, moi aussi ?

– Vous aussi.

– C'est bien, dit Lise rageuse. Quand il est sorti en riant, j'ai senti que le mépris avait du bon. Avoir les doigts coupés comme cet enfant, c'est bien ; être méprisé, c'est bien également... »

Et elle eut, en regardant Aliocha, un mauvais rire.

« Savez-vous, Aliocha, je voudrais... Sauvez-moi ! » Elle se dressa, se pencha vers lui, l'étreignit. « Sauvez-moi ! gémit-elle. Ai-je dit à quelqu'un au monde ce que je viens de vous dire ? J'ai dit la vérité, la vérité ! Je me tuerai, car tout me dégoûte ! Je ne veux plus vivre ! Tout m'inspire du dégoût, tout ! Aliocha, pourquoi ne m'aimez-vous pas, pas du tout ?

– Mais si, je vous aime ! répondit Aliocha avec chaleur.

– Est-ce que vous me pleurerez ?

– Oui.

– Non parce que j'ai refusé d'être votre femme, mais en général ?

– Oui.

– Merci ! Je n'ai besoin que de vos larmes. Et que les autres me torturent, me foulent au pied, tous, tous, sans excepter *personne !* Car je n'aime personne. Vous entendez, per-sonne ! Au contraire, je les hais ! Allez voir votre frère, Aliocha, il est temps ! »

Elle desserra son étreinte.

« Comment vous laisser dans cet état ? proféra Aliocha presque effrayé.

– Allez voir votre frère ; il se fait tard, on ne vous laissera plus entrer. Allez, voici votre chapeau ! Embrassez Mitia, allez, allez ! »

Elle poussa presque de force Aliocha vers la porte. Il la regardait avec une douloureuse perplexité, lorsqu'il sentit dans sa main droite un billet plié, cacheté. Il lut l'adresse : « Ivan Fiodorovitch Karamazov. » Il jeta un coup d'œil rapide à Lise. Elle avait un visage presque menaçant.

« Ne manquez pas de le lui remettre, ordonna-t-elle avec exaltation, toute tremblante, aujourd'hui, tout de suite ! Sinon, je m'empoisonnerai ! C'est pour ça que je vous ai fait venir ! »

Et elle lui claqua la porte au nez. Aliocha mit la lettre dans sa poche et se dirigea vers l'escalier, sans entrer chez M^me^ Khokhlakov, qu'il avait même oubliée. Dès qu'il se fut éloigné, Lise entrouvrit la porte, mit son doigt dans la fente et

le serra de toutes ses forces en fermant. Au bout de quelques secondes, ayant retiré sa main, elle alla lentement s'asseoir dans le fauteuil, examina avec attention son doigt noirci et le sang qui avait jailli sous l'ongle. Ses lèvres tremblaient et elle murmura rapidement :

« Vile, vile, vile, vile ! »

IV

L'hymne et le secret

Il était déjà tard (et les jours sont courts en novembre) quand Aliocha sonna à la porte de la prison. La nuit tombait. Mais il savait qu'on le laisserait entrer sans difficulté. Dans notre petite ville, il en va comme partout. Au début, sans doute, une fois l'instruction terminée, les entrevues de Mitia avec ses parents ou quelques autres personnes étaient entourées de certaines formalités nécessaires ; mais, par la suite, on fit exception pour certains visiteurs. Ce fut au point que, parfois, les entrevues avec le prisonnier avaient lieu presque en tête à tête. D'ailleurs, ces privilégiés étaient peu nombreux : Grouchegnka, Aliocha et Rakitine. L'*ispravnik* Mikhaïl Makarovitch était bien disposé pour la jeune femme. Le bonhomme regrettait d'avoir crié contre elle à Mokroïé. Ensuite, une fois au

courant, il avait tout à fait changé d'opinion à son égard. Et, chose étrange, bien qu'il fût persuadé de la culpabilité de Mitia, depuis son arrestation il devenait plus indulgent pour lui : « C'était peut-être une bonne nature, mais l'ivresse et le désordre l'ont perdu ! » Une sorte de pitié avait succédé chez lui à l'horreur du début. Quant à Aliocha, l'*ispravnik* l'aimait beaucoup et le connaissait depuis longtemps. Rakitine, qui avait pris l'habitude de visiter fréquemment le prisonnier, était très lié avec « les demoiselles de l'*ispravnik*, comme il les appelait ; de plus, il donnait des leçons chez l'inspecteur de la prison, vieillard débonnaire, quoique militaire rigide. Aliocha connaissait bien, et depuis longtemps, cet inspecteur, qui aimait à causer avec lui de « la sagesse suprême ». Le vieillard respectait et même craignait Ivan Fiodorovitch, surtout ses raisonnements, bien que lui-même fût grand philosophe, à sa manière bien entendu ; mais il éprouvait pour Aliocha une sympathie invincible. Depuis un an, il étudiait les Évangiles apocryphes et faisait part à chaque instant de ses impressions à son jeune ami. Autrefois, il allait même le voir

au monastère et discutait des heures entières avec lui et les religieux. Bref, si Aliocha arrivait en retard à la prison, il n'avait qu'à passer chez lui et l'affaire s'arrangeait. De plus, le personnel, jusqu'au dernier gardien, était accoutumé à lui. Le factionnaire ne faisait naturellement pas de difficultés, pourvu qu'on eût une autorisation. Quand on demandait Mitia, celui-ci descendait toujours au parloir. En entrant, Aliocha rencontra Rakitine qui prenait congé de son frère. Tous deux parlaient haut. Mitia, en le reconduisant, riait beaucoup, et l'autre paraissait bougonner. Rakitine, surtout les derniers temps, n'aimait pas à rencontrer Aliocha ; il ne lui parlait guère et le saluait même avec raideur. En le voyant entrer, il fronça les sourcils, détourna les yeux, parut fort occupé à boutonner son pardessus chaud au col de fourrure. Puis il se mit à chercher son parapluie.

« Pourvu que je n'oublie rien ! fit-il pour dire quelque chose.

– Surtout, n'oublie pas ce qui n'est pas à toi ! » dit Mitia en riant.

Rakitine prit feu aussitôt.

« Recommande cela à tes Karamazov, race d'exploiteurs, mais pas à Rakitine ! s'écria-t-il tremblant de colère.

– Qu'est-ce qui te prend ? Je plaisantais... Ils sont tous ainsi, dit-il à Aliocha en désignant Rakitine qui sortait rapidement : il riait, il était gai, et le voilà qui s'emporte ! Il ne t'a même pas salué. Êtes-vous brouillés ? Pourquoi viens-tu si tard ? Je t'ai attendu toute la journée avec impatience. Ça ne fait rien. Nous allons nous rattraper.

– Pourquoi vient-il si souvent te voir ? Tu t'es lié avec lui ?

– Pas précisément. C'est un salaud ! Il me prend pour un misérable. Surtout, il n'entend pas la plaisanterie. C'est une âme sèche, il me rappelle les murs de la prison, tels que je les vis en arrivant. Mais il n'est pas bête... Eh bien, Alexéi, je suis perdu maintenant ! »

Il s'assit sur un banc, indiqua une place auprès de lui à Aliocha.

« Oui, c'est demain le jugement. N'as-tu

vraiment aucun espoir, frère ?

– De quoi parles-tu ? fit Mitia, le regard vague. Ah ! oui, du jugement. Bagatelle que cela. Parlons de l'essentiel. Oui, on me juge demain, mais ce n'est pas ce qui m'a fait dire que je suis perdu. Je ne crains pas pour ma tête, seulement ce qu'il y a dedans est perdu. Pourquoi me regardes-tu d'un air désapprobateur ?

– De quoi parles-tu, Mitia ?

– Des idées, des idées. L'éthique ! Qu'est-ce que l'éthique ?

– L'éthique ? dit Aliocha surpris.

– Oui, une science, laquelle ?

– Il y a, en effet, une science comme ça... Seulement... je ne puis pas t'expliquer, je l'avoue.

– Rakitine le sait, lui. Il est très savant, l'animal ! Il ne se fera pas moine. Il veut aller à Pétersbourg faire de la critique, mais à tendance morale. Eh bien, il peut se rendre utile, devenir quelqu'un. C'est un ambitieux ! Au diable l'éthique ! Je suis perdu, Alexéi, homme de Dieu ! Je t'aime plus que tous. Mon cœur bat en pensant à toi. Qu'est-ce que c'est que Carl

Bernard ?

– Carl Bernard ?

– Non, pas Carl, Claude Bernard. Un chimiste, n'est-ce pas ?

– J'ai entendu dire que c'est un savant, je n'en sais pas davantage.

– Au diable ! je n'en sais rien non plus. C'est probablement quelque misérable, ce sont tous des misérables. Mais Rakitine ira loin. Il se faufile partout, c'est un Bernard en son genre. Oh ! ces Bernards, ils foisonnent.

– Mais qu'as-tu donc ?

– Il veut écrire un article sur moi et débuter ainsi dans la littérature ; voilà pourquoi il vient me voir, lui-même me l'a déclaré. Un article à thèse : « Il devait tuer, c'est une victime du milieu », etc. Il y aura, dit-il, une teinte de socialisme. Soit, je m'en moque ! Il n'aime pas Ivan, il le déteste ; tu ne lui es pas sympathique non plus. Je ne le chasse pas, il a de l'esprit, mais quel orgueil ! Je lui disais tout à l'heure : « Les Karamazov ne sont pas des misérables, ce sont des philosophes, comme tous les vrais Russes ;

mais toi, malgré ton savoir, tu n'es pas un philosophe, tu n'es qu'un manant. » Il a ri méchamment. Et moi d'ajouter : *de opinionibus non est disputandum*. Moi aussi, je suis classique, conclut Mitia en éclatant de rire.

– Mais, pourquoi te crois-tu perdu ?

– Pourquoi je suis perdu ? Hum, au fond... si l'on prend l'ensemble, je regrette Dieu, voilà.

– Que veux-tu dire ?

– Figure-toi qu'il y a dans la tête, c'est-à-dire dans le cerveau, des nerfs... Ces nerfs ont des fibres, et dès qu'elles vibrent... Tu vois, je regarde quelque chose, comme ça, et elles vibrent, ces fibres... et aussitôt qu'elles vibrent, il se forme une image, pas tout de suite, mais au bout d'un instant, d'une seconde, et il se forme un moment... non pas un moment, je radote... mais un objet ou une action ; voilà comment s'effectue la perception. La pensée vient ensuite... parce que j'ai des fibres, et nullement parce que j'ai une âme et que je suis créé à l'image de Dieu ; quelle sottise ! Mikhaïl m'expliquait ça, hier encore, ça me brûlait. Quelle belle chose que

la science, Aliocha ! L'homme se transforme, je le comprends... Pourtant, je regrette Dieu !

– C'est déjà bien, dit Aliocha.

– Que je regrette Dieu ? La chimie, frère, la chimie ! Mille excuses, votre Révérence, écartez-vous un peu, c'est la chimie qui passe ! Il n'aime pas Dieu, Rakitine ; oh ! non, il ne l'aime pas ! C'est leur point faible à tous, mais ils le cachent, ils mentent. « Eh bien, exposeras-tu ces idées dans tes articles ? » lui ai-je demandé. « Non, on ne me laissera pas faire », reprit-il en riant. « Mais alors, que deviendra l'homme, sans Dieu et sans immortalité ? Tout est permis, par conséquent, tout est licite ? – Ne le savais-tu pas ? Tout est permis à un homme d'esprit, il se tire toujours d'affaire. Mais toi, tu as tué, tu t'es fait pincer, et maintenant tu pourris sur la paille. » Voilà ce qu'il me dit, le salaud. Autrefois, des cochons pareils, je les flanquais à la porte ; à présent, je les écoute. D'ailleurs, il dit des choses sensées, et il écrit bien. Il a commencé, il y a huit jours, à me lire un article ; j'ai noté trois lignes, attends, les voici. »

Mitia tira vivement de sa poche un papier et lut : « Pour résoudre cette question, il faut mettre sa personne en opposition avec son activité. »

« Comprends-tu ça ?

– Non, je ne comprends pas », dit Aliocha.

Il regardait Mitia et l'écoutait avec curiosité.

« Moi non plus. Ce n'est pas clair, mais c'est spirituel. « Tous, dit-il, écrivent comme ça maintenant ; ça tient au milieu... » Il fait aussi des vers, le coquin. Il a chanté les pieds de la Khokhlakov, ha ! ha !

– J'en ai entendu parler, dit Aliocha.

– Oui, mais connais-tu les vers ?

– Non.

– Je les ai, je vais te les lire. Tu ne sais pas, c'est toute une histoire. La canaille ! Il y a trois semaines, il a imaginé de me taquiner : « Tu t'es fait pincer comme un imbécile, pour trois mille roubles, moi je vais en récolter cent cinquante mille ; j'épouse une veuve et je vais acheter une maison à Pétersbourg. » Il me raconta qu'il faisait la cour à la Khokhlakov ; elle n'avait guère d'esprit dans sa jeunesse et à quarante ans il ne

lui en restait plus du tout. « Oui, elle est fort sensible, me dit-il, c'est comme ça que je l'aurai. Je l'épouse, je l'emmène à Pétersbourg, je vais fonder un journal. » Et l'eau lui venait à la bouche, pas à cause de la Khokhlakov bien sûr, mais à cause des cent cinquante mille roubles. Il était sûr de lui, il venait me voir tous les jours. « Elle faiblit », me disait-il radieux. Et voilà qu'on l'a mis à la porte ; Perkhotine lui a donné un croc-en-jambe, bravo ! J'embrasserais volontiers cette dinde pour l'avoir congédié. C'est alors qu'il avait fait ces vers. « Pour la première fois, me dit-il, je m'abaisse à écrire des vers, pour séduire, donc pour une œuvre utile. En possession de la fortune d'une sotte, je puis me rendre utile à la société. « L'utilité publique sert d'excuse à toutes les bassesses de ces gens-là ! » Et pourtant, prétend-il, j'écris mieux que Pouchkine, car j'ai su exprimer, dans des vers badins, ma tristesse civique. « Je comprends ce qu'il dit de Pouchkine : pourquoi s'est-il borné à décrire des pieds, s'il avait vraiment du talent ?... Comme il était fier de ses vers, l'animal ! Ah ! l'amour-propre des poètes ! Pour le

rétablissement du pied de l'objet aimé, voilà le titre qu'il a imaginé, le folâtre !

Il cause du tourment
Ce petit pied charmant.
Les docteurs le font souffrir
Sous prétexte de le guérir.

Ce n'est pas les pieds que je plains,
Pouchkine peut les chanter ;
C'est la tête que je plains,
La tête rebelle aux idées.

Elle commençait à comprendre
Quand le pied vint la gêner.
Ah ! que ce pied guérisse vite,
Alors la tête comprendra !

C'est un salaud, mais ses vers ont de l'enjouement ! Et il y a mêlé vraiment une tristesse « civique ». Il était furieux de se voir

congédié. Il grinçait des dents.

– Il s'est déjà vengé, dit Aliocha. Il a écrit un article sur M^me^ Khokhlakov. »

Et Aliocha lui raconta ce qui avait paru dans le journal les Bruits.

« C'est lui, confirma Mitia en fronçant les sourcils, c'est bien lui ! Ces articles... je sais... combien d'infamie a-t-on déjà écrites, sur Groucha, par exemple !... Et sur Katia, aussi... Hum ! »

Il marcha à travers la chambre d'un air soucieux.

« Frère, je ne puis rester longtemps, dit Aliocha après un silence. Demain est un jour terrible pour toi ! Le jugement de Dieu va s'accomplir ; et je m'étonne qu'au lieu de choses sérieuses tu parles de bagatelles...

– Non, ne t'étonne pas. Dois-je parler de ce chien puant ? De l'assassin ? Assez causé de lui ! Qu'il ne soit plus question de Smerdiakov, ce puant fils d'une puante ! Dieu le châtiera, tu verras ! »

Il s'approcha d'Aliocha, l'embrassa avec

émotion. Ses yeux étincelaient.

« Rakitine ne comprendrait pas cela, mais toi, tu comprendras tout : c'est pourquoi je t'attendais avec impatience. Vois-tu, je voulais depuis longtemps te dire bien des choses, dans ces murs dégradés, mais je taisais l'essentiel, le moment ne me paraissant pas encore venu. J'ai attendu la dernière heure pour m'épancher. Frère, j'ai senti naître en moi, depuis mon arrestation, un nouvel être ; un homme nouveau est ressuscité ! Il existait en moi, mais jamais il ne se serait révélé sans le coup de foudre. Qu'est-ce que ça peut me faire de piocher pendant vingt ans dans les mines, ça ne m'effraie pas, mais je crains autre chose, maintenant : que cet homme ressuscité se retire de moi ! On peut trouver aussi dans les mines, chez un forçat et un assassin, un cœur d'homme et s'entendre avec lui, car là-bas aussi on peut aimer, vivre et souffrir ! On peut ranimer le cœur engourdi d'un forçat, le soigner, ramener enfin du repaire à la lumière une âme grande, régénérée par la souffrance, ressusciter un héros ! Il y en a des centaines et nous sommes tous coupables envers eux. Pourquoi ai-je rêvé alors du

« petiot », à un tel moment ! C'était une prophétie. J'irai pour le « petiot ». Car tous sont coupables envers tous. Tous sont des « petiots », il y a de grands, et de petits enfants. J'irai pour eux, il faut que quelqu'un se dévoue pour tous. Je n'ai pas tué mon père, mais j'accepte l'expiation. C'est ici, dans ces murs dégradés, que j'ai eu conscience de tout cela. Il y en a beaucoup, des centaines sous terre, le marteau à la main. Oui, nous serons à la chaîne, privés de liberté, mais dans notre douleur nous ressusciterons à la joie, sans laquelle l'homme ne peut vivre ni Dieu exister, car c'est lui qui la donne, c'est là son grand privilège. Seigneur, que l'homme se consume en prière ! Comment vivrai-je sous terre sans Dieu ? Il ment, Rakitine ; si l'on chasse Dieu de la terre, nous le rencontrerons sous terre ! Un forçat ne peut se passer de Dieu, encore moins qu'un homme libre ! Et alors nous, les hommes souterrains, nous ferons monter des entrailles de la terre un hymne tragique au Dieu de la joie ! Vive Dieu et sa joie divine ! Je l'aime ! »

Mitia, en débitant cette tirade bizarre, suffoquait presque. Il était pâle, ses lèvres

tremblaient, des larmes lui coulaient des yeux.

« Non, la vie est pleine, la vie déborde même sous terre ! Tu ne peux croire, Alexéi, comme je veux vivre maintenant, à quel point la soif de l'existence s'est emparée de moi, précisément dans ces murs dégradés ! Rakitine ne comprend pas cela, il ne songe qu'à bâtir une maison, à y mettre des locataires, mais je t'attendais. Qu'est-ce que la souffrance ? Je ne la crains pas, fût-elle infinie, alors que jadis je la craignais. Il se peut que je ne réponde rien à l'audience... Avec la force que je sens en moi, je me crois en état de surmonter toutes les souffrances, pourvu que je puisse me dire à chaque instant : je suis ! Dans les tourments, crispé par la torture, je suis ! Attaché au pilori, j'existe encore, je vois le soleil, et si je ne le vois pas, je sais qu'il luit. Et savoir cela, c'est déjà toute la vie. Aliocha, mon chérubin, la philosophie me tue, que le diable l'emporte ! Notre frère Ivan...

– Quoi, Ivan ? interrompit Aliocha, mais Mitia n'entendit pas.

– Vois-tu, autrefois, je n'avais pas tous ces

doutes, je les recelais en moi. C'est justement peut-être parce que des idées inconnues bouillonnaient en moi que je me grisais, me battais, m'emportais ; c'était pour les dompter, les écraser. Ivan n'est pas comme Rakitine, il cache ses pensées ; c'est un sphinx, il se tait toujours. Mais Dieu me tourmente, je ne pense qu'à cela. Que faire, si Dieu n'existe pas, si Rakitine a raison de prétendre que c'est une idée forgée par l'humanité ? Dans ce cas, l'homme serait le roi de la terre, de l'univers. Très bien ! Seulement, comment sera-t-il vertueux sans Dieu ? Je me le demande. En effet, qui l'homme aimera-t-il ? À qui chantera-t-il des hymnes de reconnaissance ? Rakitine rit. Il dit qu'on peut aimer l'humanité sans Dieu. Ce morveux peut l'affirmer, moi je ne puis le comprendre. La vie est facile pour Rakitine : « Occupe-toi plutôt, me disait-il aujourd'hui, de l'extension des droits civiques, ou d'empêcher la hausse de la viande ; de cette façon, tu serviras mieux l'humanité et tu l'aimeras davantage que par toute la philosophie. » À quoi je lui ai répondu : « Toi-même, ne croyant pas en Dieu, tu hausserais le

prix de la viande, le cas échéant, et tu gagnerais un rouble sur un kopek ! » Il s'est fâché. En effet, qu'est-ce que la vertu ? Réponds-moi, Alexéi. Je ne me représente pas la vertu comme un Chinois, c'est donc une chose relative ? L'est-elle, oui ou non ? Question insidieuse ! Tu ne riras pas si je te dis qu'elle m'a empêché de dormir durant deux nuits. Je m'étonne qu'on puisse vivre sans y penser. Vanité ! Pour Ivan, il n'y a pas de Dieu. Il a une idée. Une idée qui me dépasse. Mais il ne la dit pas. Il doit être franc-maçon. Je l'ai questionné, pas de réponse. J'aurais voulu boire de l'eau de sa source, il se tait. Une fois seulement il a parlé.

– Qu'a-t-il dit ?

– Je lui demandais : « Alors, tout est permis ? » Il fronça les sourcils : « Fiodor Pavlovitch, notre père, dit-il, était une crapule, mais il raisonnait juste. » Voilà ses paroles. C'est plus net que Rakitine.

– Oui, dit Aliocha avec amertume. Quand est-il venu ?

– Nous y reviendrons. Je ne t'ai presque pas

parlé d'Ivan jusqu'à présent. J'ai attendu jusqu'à la fin. Une fois la pièce terminée et le jugement prononcé, je te raconterai tout. Il y a une chose terrible, pour laquelle tu seras mon juge. Mais maintenant, plus un mot là-dessus. Tu parles du jugement de demain ; le croirais-tu, je ne sais rien.

– Tu as parlé à cet avocat ?

– Oui, mais à quoi bon ? Je lui ai tout raconté. Un suave fripon de la capitale, un Bernard ! Il ne croit pas un mot de ce que je lui dis. Il pense que je suis coupable, je le vois bien ! « Alors, pourquoi êtes-vous venu me défendre ? » lui ai-je demandé. Je me fiche de ces gens-là ! Et les médecins voudraient me faire passer pour fou. Je ne le permettrai pas ! Catherine Ivanovna veut remplir « son devoir » jusqu'au bout. Avec raideur ! (Mitia eut un sourire amer.) Elle est cruelle comme une chatte. Elle sait que j'ai dit à Mokroïé qu'elle avait de « grandes colères » ! On le lui a répété. Oui, les dépositions se sont multipliées à l'infini. Grigori maintient ses dires ; il est honnête, mais sot. Il y a beaucoup de gens honnêtes par bêtise. C'est une idée de Rakitine.

Grigori m'est hostile. Il vaudrait mieux avoir telle personne pour ennemi que pour ami. Je dis cela à propos de Catherine Ivanovna. J'ai bien peur qu'elle ne parle à l'audience du salut jusqu'à terre qu'elle me fît lorsque je lui prêtai les quatre mille cinq cents roubles ! Elle voudra s'acquitter jusqu'au dernier sou. Je ne veux pas de ses sacrifices. J'en aurai honte à l'audience ! Va la trouver, Aliocha, demande-lui de n'en pas parler. Serait-ce impossible ? Tant pis, je le supporterai ! Je ne la plains pas. C'est elle qui le veut. Le voleur n'aura que ce qu'il mérite. Je ferai un discours, Alexéi. (Il eut de nouveau un sourire amer.) Seulement... seulement, il y a Groucha, Seigneur ! Pourquoi souffre-t-elle tant, maintenant ? s'écria-t-il avec des larmes. Cela me tue de penser à elle. Elle était là, tantôt...

– Elle m'a tout raconté. Tu lui as fait beaucoup de peine aujourd'hui.

– Je sais. Quel maudit caractère que le mien ! Je lui ai fait une scène de jalousie. J'avais du regret quand elle est partie, je l'ai embrassée. Je ne lui ai pas demandé pardon.

– Pourquoi ? »

Mitia se mit à rire gaiement.

« Que Dieu te préserve, mon cher, de jamais demander pardon à la femme que tu aimes ! Surtout à la femme que tu aimes, et quels que soient tes torts envers elle ! Car la femme, frère, qui diable sait ce que c'est ? Moi, en tout cas, je les connais, les femmes ! Essaie donc de reconnaître tes torts : « C'est ma faute, pardon, excuse-moi », tu essuieras une grêle de reproches ! Jamais un pardon franc, simple ; elle commencera par t'humilier, t'avilir, elle te reprochera des torts imaginaires, et alors seulement te pardonnera. La meilleure d'entre elles ne te fera pas grâce des plus petites choses. Telle est la férocité de toutes les femmes sans exception, de ces anges sans lesquels nous ne pourrions vivre ! Vois-tu, mon bien cher, je le dis franchement : tout homme convenable doit être sous la pantoufle d'une femme. C'est ma conviction, ou plutôt mon sentiment. L'homme doit être généreux ; cela ne rabaisse pas, même un héros, même César. Mais ne demande jamais pardon, à aucun prix. Rappelle-toi cette maxime,

elle vient de ton frère Mitia que les femmes ont perdu. Non, je réparerai mes torts envers Grouchegnka sans lui demander pardon. Je la vénère, Alexéi, mais elle ne le remarque pas ; je ne l'aime jamais assez à son idée. Elle me fait souffrir avec cet amour. Auparavant, je souffrais de ses détours perfides, maintenant nous ne faisons plus qu'une âme et par elle je suis devenu un homme. Resterons-nous ensemble ? Sinon, je mourrai de jalousie... J'en rêve déjà chaque jour... Que t'a-t-elle dit de moi ? »

Aliocha lui répéta les propos de Grouchegnka. Mitia écouta attentivement et demeura satisfait.

« Alors, elle n'est pas fâchée que je sois jaloux. Voilà bien la femme ! « J'ai moi-même le cœur dur. » J'aime ces natures-là, bien que je ne supporte pas la jalousie ! Nous en viendrons aux mains, mais je l'aimerai toujours. Est-ce que les forçats peuvent se marier ? Je ne puis vivre sans elle... »

Mitia marcha dans la chambre, les sourcils froncés. On n'y voyait presque plus. Tout à coup, il parut soucieux.

« Alors, elle dit qu'il y a un secret ? Une conspiration à trois contre elle, avec « Katka » ? Eh bien, non, ce n'est pas cela. Grouchegnka s'est trompée comme une sotte. Aliocha, chéri, tant pis... Je vais te dévoiler notre secret. »

Mitia regarda de tous côtés, s'approcha d'Aliocha, se mit à lui parler à voix basse, bien qu'en réalité personne ne pût les entendre ; le vieux gardien sommeillait sur un banc, les soldats de service étaient trop éloignés.

« Je vais te révéler notre secret, dit-il à la hâte. Je l'aurais fait ensuite, car puis-je prendre une décision sans toi ? Tu es tout pour moi. Ivan nous est supérieur, mais tu vaux mieux que lui. Toi seul décideras. Peut-être même es-tu supérieur à Ivan. Vois-tu, c'est un cas de conscience, une affaire si importante que je ne puis la résoudre moi-même, sans ton conseil. Toutefois, c'est encore trop tôt pour se prononcer, il faut attendre le jugement ; tu décideras ensuite de mon sort. Maintenant, contente-toi de m'écouter, mais ne dis rien. Je t'exposerai seulement l'idée, en laissant de côté les détails. Mais pas de questions, ne bouge pas, c'est entendu ? Et tes yeux que

j'oubliais ! J'y lirai ta décision, même si tu ne parles pas. Oh ! j'ai peur ! Écoute, Aliocha : Ivan me propose de *m'enfuir*. Je passe sur les détails ; tout est prévu, tout peut s'arranger. Tais-toi. En Amérique, avec Groucha, car je ne puis vivre sans elle... Et si on ne la laisse pas me suivre ? Est-ce que les forçats peuvent se marier ? Ivan dit que non. Que ferais-je sans Groucha, sous terre, avec mon marteau ? Il ne servirait qu'à me fracasser la tête ! Mais, d'un autre côté, la conscience ? Je me dérobe à la souffrance, je me détourne de la voie de purification qui s'offrait à moi. Ivan dit qu'en Amérique, avec de « la bonne volonté », on peut se rendre plus utile que dans les mines. Mais que devient alors notre hymne souterrain ? L'Amérique, c'est encore de la vanité ! Et il y a aussi, je pense, bien de la malhonnêteté à fuir en Amérique. J'échappe à l'expiation ! Voilà pourquoi je te dis, Aliocha, que toi seul peux comprendre cela ; pour les autres, tout ce que je t'ai dit de l'hymne, ce sont des bêtises, du délire. On me traitera de fou ou d'imbécile. Or, je ne suis ni l'un ni l'autre. Ivan aussi comprend l'hymne, pour sûr, mais il se tait ;

il n'y croit pas. Ne parle pas, ne parle pas ; je vois à ton regard que tu as déjà décidé. Épargne-moi, je ne puis vivre sans Groucha ; attends jusqu'au jugement. »

Mitia acheva d'un air égaré. Il tenait Aliocha par les épaules, le fixait de son regard avide, enflammé.

« Les forçats peuvent-ils se marier ? » répéta-t-il pour la troisième fois d'une voix suppliante.

Aliocha, très ému, écoutait avec une profonde surprise.

« Dis-moi, demanda-t-il, est-ce qu'Ivan insiste beaucoup ? Qui a eu le premier cette idée ?

– C'est lui, il insiste ! Je ne le voyais pas, il est venu tout à coup, il y a huit jours, et a commencé par là. Il ne propose pas, il ordonne. Il ne doute pas de mon obéissance, bien que je lui aie ouvert mon cœur comme à toi et parlé de l'hymne. Il m'a exposé son plan, j'y reviendrai. Il le veut ardemment. Et surtout, il m'offre de l'argent : dix mille roubles pour fuir, vingt mille en Amérique ; il prétend qu'on peut très bien organiser la fuite avec dix mille roubles.

– Et il t'a recommandé de ne pas m'en parler ?

– À personne, et surtout pas à toi. Il a peur que tu ne sois comme ma conscience vivante. Ne lui dis pas que je t'ai mis au courant, je t'en prie !

– Tu as raison, il est impossible de décider avant la sentence. Après le jugement, tu verras toi-même ; il y aura en toi une homme nouveau qui décidera.

– Un homme nouveau, ou un Bernard, qui décidera en Bernard ! Il me semble que je suis, moi aussi, un vil Bernard, dit Mitia avec un sourire amer.

– Est-il possible, frère, que tu n'espères pas te justifier demain ? »

Mitia haussa les épaules, secoua la tête négativement.

« Aliocha, dit-il soudain, il est temps que tu partes. Je viens d'entendre l'inspecteur dans la cour, il va venir ici, nous sommes en retard, c'est du désordre. Embrasse-moi vite, fais sur moi le signe de la croix pour le calvaire de demain... »

Ils s'étreignirent et s'embrassèrent.

« Ivan lui-même, qui me propose de fuir, croit

que j'ai tué. »

Un triste sourire se dessina sur ses lèvres.

« Le lui as-tu demandé ?

– Non. Je voulais le lui demander, mais je n'en ai pas eu la force. D'ailleurs, je l'ai compris à son regard. Alors adieu ! »

Ils s'embrassèrent encore. Aliocha allait sortir quand Mitia le rappela.

« Tiens-toi devant moi, comme ça. »

Il prit de nouveau Aliocha par les épaules. Son visage devint fort pâle, ses lèvres se contractèrent, son regard sondait son frère.

« Aliocha, dis-moi toute la vérité, comme devant Dieu. Crois-tu que j'ai tué ? La vérité entière, ne mens pas ! »

Aliocha chancela, eut un serrement de cœur.

« Assez ! Que dis-tu ?... murmura-t-il comme égaré.

– Toute la vérité, ne mens pas !

– Je n'ai jamais cru un seul instant que tu sois un assassin », s'écria d'une voix tremblante Aliocha, qui leva la main comme pour prendre

Dieu à témoin.

Une expression de bonheur se peignit sur le visage de Mitia.

« Merci, dit-il en soupirant, comme après un évanouissement. Tu m'as régénéré... Le crois-tu, jusqu'à présent je craignais de te le demander, à toi, à toi ! Va-t'en, maintenant, va-t'en ! Tu m'as donné des forces pour demain, que Dieu te bénisse ! Retire-toi, aime Ivan ! »

Aliocha sortit tout en larmes. Une pareille méfiance de la part de Mitia, même envers lui, révélait un désespoir qu'il n'eût jamais soupçonné si profond chez son malheureux frère. Une infinie compassion s'empara de lui. Il était navré. « Aime Ivan ! » Il se rappela soudain ces dernières paroles de Mitia. Il allait précisément chez Ivan, qu'il voulait voir depuis le matin. Ivan l'inquiétait autant que Mitia, et maintenant plus que jamais, après cette entrevue.

V

Ce n’est pas toi !

Pour aller chez son frère, il devait passer devant la maison où habitait Catherine Ivanovna. Les fenêtres étaient éclairées. Il s’arrêta, résolut d’entrer. Il n’avait pas vu Catherine depuis plus d’une semaine et pensa qu’Ivan était peut-être chez elle, surtout à la veille d’un tel jour. Dans l’escalier, faiblement éclairé par une lanterne chinoise, il croisa un homme en qui il reconnut son frère.

« Ah ! ce n’est que toi, dit sèchement Ivan Fiodorovitch. Adieu. Tu vas chez elle ?

– Oui.

– Je ne te le conseille pas. Elle est agitée, tu la troubleras encore davantage.

– Non, non, cria une voix en haut de l’escalier. Alexéi Fiodorovitch, vous venez de le voir ?

– Oui, je l’ai vu.

– Est-ce qu'il me fait dire quelque chose ? Entrez, Aliocha, et vous aussi, Ivan Fiodorovitch, remontez. Vous entendez ? »

La voix de Katia était si impérieuse qu'Ivan, après un instant d'hésitation, se décida à remonter avec Aliocha.

« Elle écoutait ! murmura-t-il à part soi, avec agitation, mais Aliocha l'entendit.

– Permettez-moi de garder mon pardessus, dit Ivan en entrant au salon, je ne resterai qu'une minute.

– Asseyez-vous, Alexéi Fiodorovitch », dit Catherine Ivanovna qui resta debout.

Elle n'avait guère changé, mais ses yeux sombres brillaient d'une lueur mauvaise. Aliocha se rappela plus tard qu'elle lui avait paru particulièrement belle à cet instant.

« Qu'est-ce qu'il me fait dire ?

– Ceci seulement, dit Aliocha en la regardant en face : que vous vous ménagiez et ne parliez pas à l'audience de ce qui (il hésita un peu)... s'est passé entre vous... lors de votre première rencontre.

– Ah ! mon salut jusqu'à terre pour le remercier de l'argent ! dit-elle avec un rire amer. Craint-il pour lui ou pour moi ? Qui veut-il que je ménage : lui ou moi ? Parlez, Alexéi Fiodorovitch. »

Aliocha la regardait avec attention, s'efforçant de la comprendre.

« Vous et lui.

– C'est cela, dit-elle méchamment, et elle rougit. Vous ne me connaissez pas encore, Alexéi Fiodorovitch. Moi non plus, je ne me connais pas. Peut-être me détesterez-vous, après l'interrogatoire de demain.

– Vous déposerez avec loyauté, dit Aliocha, c'est tout ce qu'il faut.

– La femme n'est pas toujours loyale. Il y a une heure, je craignais le contact de ce monstre, comme celui d'un reptile... Cependant il est toujours pour moi un être humain. Mais est-il un assassin ? Est-ce lui qui a tué ? » s'écria-t-elle en se tournant vers Ivan. – Aliocha comprit aussitôt qu'elle lui avait déjà posé cette question avant son arrivée, pour la centième fois peut-être, et

qu'ils s'étaient querellés... – « Je suis allée voir Smerdiakov... C'est toi qui m'as persuadée qu'il est un parricide. Je t'ai cru ! »

Ivan eut un rire gêné. Aliocha tressaillit en entendant ce toi. Il ne soupçonnait pas de telles relations.

« Eh bien, en voilà assez, trancha Ivan. Je m'en vais. À demain. »

Il sortit, se dirigea vers l'escalier. Catherine Ivanovna saisit impérieusement les mains d'Aliocha.

« Suivez-le ! Renseignez-le ! Ne le laissez pas seul un instant. Il est fou. Vous ne savez pas qu'il est devenu fou ? Il a la fièvre chaude, le médecin me l'a dit. Allez, courez... »

Aliocha se précipita à la suite d'Ivan Fiodorovitch qui n'avait pas encore fait cinquante pas.

« Que veux-tu ? dit-il en se retournant vers Aliocha. Elle t'a dit de me suivre, parce que je suis fou. Je sais cela par cœur, ajouta-t-il avec irritation.

– Elle se trompe, bien sûr, mais elle a raison

de prétendre que tu es malade. Je t'examinais tout à l'heure, tu as le visage défait, Ivan. »

Ivan marchait toujours, Aliocha le suivait.

« Sais-tu, Alexéi Fiodorovitch, comment on devient fou ? demanda Ivan d'un ton calme où perçait la curiosité.

– Non, je l'ignore, je pense qu'il y a bien des genres de folie.

– Peut-on s'apercevoir soi-même qu'on devient fou ?

– Je pense qu'on ne peut pas s'observer en pareil cas », répondit Aliocha surpris.

Ivan se tut un instant.

« Si tu veux causer avec moi, changeons de conversation, dit-il tout à coup.

– De peur de l'oublier, voici une lettre pour toi », dit timidement Aliocha en lui tendant la lettre de Lise.

Ils approchaient d'un réverbère. Ivan reconnut l'écriture.

« Ah ! c'est de ce diablotin ! »

Il eut un rire méchant et, sans la décacheter, la

déchira en morceaux qui s'éparpillèrent au vent.

« Ça n'a pas encore seize ans et ça s'offre déjà, dit-il d'un ton méprisant.

– Comment s'offre-t-elle ? s'exclama Aliocha.

– Parbleu, comme les femmes corrompues.

– Que dis-tu là, Ivan ? protesta Aliocha avec douleur. C'est une enfant, tu insultes une enfant ! Elle aussi est très malade, peut-être qu'elle aussi deviendra folle. Je devais te remettre sa lettre... Je voulais, au contraire, que tu m'expliques... pour la sauver.

– Je n'ai rien à t'expliquer. Si c'est une enfant, je ne suis pas sa nourrice. Tais-toi, Alexéi, n'insiste pas. Je ne pense même pas à elle. »

Il y eut un nouveau silence.

« Elle va prier la Vierge toute la nuit pour savoir ce qu'elle doit faire demain, reprit-il d'un ton méchant.

– Tu... tu parles de Catherine Ivanovna ?

– Oui. Paraîtra-t-elle pour sauver Mitia ou pour le perdre ? Elle priera pour être éclairée. Elle ne sait pas encore, vois-tu, n'ayant pas eu le temps de se préparer. Encore une qui me prend

pour une nourrice ; elle veut que je la berce.

– Catherine Ivanovna t'aime, frère, fit tristement Aliocha.

– C'est possible. Mais, à moi, elle ne me plaît pas.

– Elle souffre. Pourquoi alors lui dire... parfois des paroles qui lui donnent de l'espoir ? poursuivit timidement Aliocha ; je sais que tu l'as fait, pardonne-moi de te parler ainsi.

– Je ne puis faire ce qu'il faudrait, rompre et lui parler à cœur ouvert ! dit Ivan avec emportement. Il faut attendre que l'assassin soit jugé. Si je romps avec elle maintenant, elle perdra demain, par vengeance, ce misérable, car elle le hait et elle en a conscience. Nous sommes en plein mensonge ! Tant qu'elle conserve de l'espoir, elle ne perdra pas ce monstre, sachant que je veux le sauver. Ah ! quand cette maudite sentence sera-t-elle prononcée ! »

Les mots d'« assassin » et de « monstre » avaient douloureusement impressionné Aliocha.

« Mais comment pourrait-elle perdre notre Mitia ? En quoi sa déposition est-elle à craindre ?

– Tu ne le sais pas encore. Elle a entre les mains une lettre de Mitia qui prouve péremptoirement sa culpabilité.

– C'est impossible ! s'écria Aliocha.

– Comment, impossible ! Je l'ai lue moi-même.

– Pareille lettre ne peut exister, répéta Aliocha avec fougue, car ce n'est pas Mitia l'assassin. Ce n'est pas lui qui a tué notre père.

– Qui donc a tué, d'après vous ? » demanda-t-il froidement. (Il y avait de l'arrogance dans sa voix.)

– Tu le sais bien, dit Aliocha d'un ton pénétrant.

– Qui ? Cette fable sur cet idiot, cet épileptique de Smerdiakov ?

– Tu le sais bien... laissa échapper Aliocha à bout de forces. (Il haletait, tremblait.)

– Mais qui donc, qui ? cria Ivan rageur. (Il n'était plus maître de lui.)

– Je ne sais qu'une chose, dit Aliocha à voix basse : « ce n'est pas « *toi* » qui a tué notre père. »

– « Pas toi ! » Que veux-tu dire ?

– Ce n'est pas toi qui as tué, pas toi », répéta avec fermeté Aliocha.

Il y eut un silence.

« Mais je le sais bien que ce n'est pas moi, tu as le délire ? dit Ivan devenu pâle et dévisageant Aliocha avec un sourire grimaçant.

Ils se trouvaient de nouveau près d'un réverbère.

« Non, Ivan, tu t'es dit plusieurs fois que c'était toi l'assassin.

– Quand l'ai-je dit ?... J'étais à Moscou... Quand l'ai-je dit ? répéta Ivan troublé.

– Tu te l'es dit bien des fois, quand tu restais seul, durant ces deux terribles mois », répéta doucement Aliocha. – Il semblait parler malgré lui, obéir à une ordre impérieux. – « Tu t'es accusé, tu as reconnu que l'assassin n'était autre que toi. Mais tu te trompes, ce n'est pas toi, tu m'entends, ce n'est pas toi ! C'est Dieu qui m'envoie te le dire. »

Tous deux se turent durant une minute. Pâles, ils se regardaient dans les yeux. Soudain, Ivan

tressaillit, saisit Aliocha par l'épaule.

« Tu étais chez moi ! chuchota-t-il les dents serrées. Tu étais chez moi, la nuit, quand *il* est venu... Avoue-le... Tu l'as vu ?

– De qui parles-tu..., de Mitia ? demanda Aliocha qui ne comprenait pas.

– Pas de lui, au diable le monstre ! vociféra Ivan. Est-ce que tu sais qu'*il* vient me voir ? Comment l'as-tu appris ? parle !

– Qui, *lui* ? J'ignore de qui tu parles, dit Aliocha effrayé.

– Non, tu sais... sinon comment est-ce que tu... tu ne peux pas ne pas savoir... »

Mais il se retint. Il paraissait méditer. Un sourire étrange plissait ses lèvres.

« Frère, reprit Aliocha d'une voix tremblante, je t'ai dit cela parce que tu crois à ma parole, je le sais. Je te l'ai dit pour toute la vie : *ce n'est pas toi !* Tu entends, pour toute la vie. Et c'est Dieu qui m'a inspiré, dusses-tu me haïr désormais. »

Mais Ivan était redevenu maître de lui.

« Alexéi Fiodorovitch, dit-il avec un sourire froid, je n'aime ni les prophètes, ni les

épileptiques, et encore moins les envoyés de Dieu, vous le savez bien. Dès à présent, je romps avec vous, et sans doute pour toujours. Je vous prie de me quitter à ce carrefour. Du reste, voici la rue qui mène chez vous. Surtout, gardez-vous de venir chez moi aujourd'hui, vous entendez ? »

Il se détourna, s'éloigna d'un pas ferme, sans se retourner.

« Frère, lui cria Aliocha, s'il t'arrive quelque chose aujourd'hui, pense à moi !... »

Ivan ne répondit pas. Aliocha demeura au carrefour, près du réverbère, jusqu'à ce que son frère eût disparu dans l'obscurité ; il reprit alors lentement le chemin de sa demeure. Ni lui ni Ivan n'avaient voulu habiter la maison solitaire de Fiodor Pavlovitch. Aliocha louait une chambre meublée chez des particuliers. Ivan occupait un appartement spacieux et assez confortable dans l'aile d'une maison appartenant à une dame aisée, veuve d'un fonctionnaire. Il n'avait pour le servir qu'une vieille femme sourde, percluse de rhumatismes, qui se couchait et se levait à six heures. Ivan Fiodorovitch était devenu très peu

exigeant durant ces deux mois et aimait beaucoup rester seul. Il faisait lui-même sa chambre et allait rarement dans les autres pièces. Arrivé à la porte cochère et tenant déjà le cordon de la sonnette, il s'arrêta. Il se sentait secoué d'un frisson de colère. Il lâcha le cordon, cracha de dépit et se dirigea brusquement à l'autre bout de la ville, vers une maisonnette affaissée, à une demi-lieue de chez lui. C'est là qu'habitait Marie Kondratievna, l'ancienne voisine de Fiodor Pavlovitch, qui venait chez lui chercher de la soupe et à laquelle Smerdiakov chantait des chansons en s'accompagnant de la guitare. Elle avait vendu sa maison et vivait avec sa mère dans une sorte d'izba ; Smerdiakov, malade et presque mourant, s'était installé chez elles. C'est là que se rendait maintenant Ivan Fiodorovitch, cédant à une impulsion soudaine, irrésistible.

VI

Première entrevue avec Smerdiakov

C'était la troisième fois qu'Ivan Fiodorovitch allait causer avec Smerdiakov, depuis son retour de Moscou. Il l'avait vu après le drame, le premier jour de son arrivée, puis visité deux semaines après. Mais depuis plus d'un mois, il n'était pas retourné chez Smerdiakov et ne savait presque rien de lui. Ivan Fiodorovitch était revenu de Moscou cinq jours seulement après la mort de son père, enterré la veille. En effet, Aliocha, ignorant l'adresse de son frère à Moscou, avait recouru à Catherine Ivanovna, qui télégraphia à ses parentes, dans l'idée qu'Ivan Fiodorovitch était allé les voir dès son arrivée. Mais il ne les visita que quatre jours plus tard et, après avoir lu la dépêche, revint en toute hâte dans notre ville. Il causa d'abord avec Aliocha, fut surpris de le voir affirmer l'innocence de

Mitia et désigner Smerdiakov comme l'assassin, contrairement à l'opinion générale. Après avoir vu l'*ispravnik*, le procureur, pris connaissance en détail de l'accusation et de l'interrogatoire, il s'étonna de plus en plus et attribua l'opinion d'Aliocha à son extrême affection fraternelle. À ce propos, expliquons une fois pour toutes les sentiments d'Ivan pour son frère Dmitri : il ne l'aimait décidément pas, la compassion que lui inspirait le malheureux se mêlait à beaucoup de mépris, voire de dégoût. Mitia tout entier lui était antipathique, même physiquement. Quant à l'amour qu'éprouvait Catherine Ivanovna pour ce triste sire, Ivan s'en indignait. Il avait vu Mitia le premier jour de son arrivée, et cette entrevue avait encore fortifié sa conviction. Son frère était alors en proie à une agitation maladive, il parlait beaucoup, mais, distrait et désorienté, il s'exprimait avec brusquerie, accusait Smerdiakov, s'embrouillait terriblement, insistait sur les trois mille roubles « volés » par le défunt. « Cet argent m'appartenait, affirmait-il ; si même je l'avais volé, c'eût été juste. » Il ne contestait presque pas les charges qui s'élevaient contre lui,

et s'il discutait les faits en sa faveur, c'était d'une façon confuse, maladroite, comme s'il ne voulait même pas se justifier aux yeux d'Ivan ; au contraire, il se fâchait, dédaignait les accusations, s'échauffait, lançait des injures. Il se moquait du témoignage de Grigori relatif à la porte, assurait que c'était « le diable qui l'avait ouverte ». Mais il ne pouvait expliquer ce fait d'une façon plausible. Il avait même offensé Ivan, lors de cette première entrevue, en lui déclarant brusquement que ceux qui soutenaient que « tout était permis » n'avaient le droit ni de le soupçonner ni de l'interroger. En somme il s'était montré fort peu aimable pour Ivan. Celui-ci, après son entrevue avec Mitia, se rendit auprès de Smerdiakov.

Déjà, pendant le trajet en chemin de fer, il avait constamment pensé à Smerdiakov et à leur dernière conversation la veille de son départ. Bien des choses le troublaient, lui semblaient suspectes. Mais dans sa déposition au juge d'instruction Ivan avait provisoirement gardé le silence là-dessus. Il attendait d'avoir vu Smerdiakov qui se trouvait alors à l'hôpital. Aux

questions qu'il leur posa, Herzenstube et le docteur Varvinski, médecin de l'hôpital, répondirent catégoriquement que l'épilepsie de Smerdiakov était certifiée ; ils parurent même surpris qu'il leur demandât : « s'il n'y avait pas eu simulation le jour du drame ». Ils lui donnèrent à entendre que c'était une crise extraordinaire, qui s'était répétée durant plusieurs jours, mettant en danger la vie du malade ; grâce aux mesures prises, on pouvait affirmer qu'il en réchapperait, mais peut-être, ajouta le docteur Herzenstube, sa raison restera pour longtemps troublée, sinon pour toujours. Ivan Fiodorovitch insistant pour savoir s'il avait déjà perdu la raison, on lui répondit que sans être encore complètement fou, il présentait certaines anomalies. Ivan résolut de s'en rendre compte par lui-même. Il fut aussitôt admis auprès de Smerdiakov qui se trouvait dans une chambre à part, et couché. Un second lit était occupé par un hydropique qui n'en avait plus que pour un jour ou deux et ne pouvait gêner la conversation. Smerdiakov eut un sourire méfiant et parut même intimidé à la vue d'Ivan Fiodorovitch ; du moins

celui-ci en eut l'impression. Mais cela ne dura qu'un instant et le reste du temps Smerdiakov l'étonna presque par son calme. La gravité de son état frappa Ivan dès le premier coup d'œil ; il était très faible, parlait lentement, péniblement, avait beaucoup maigri et jauni. Durant les vingt minutes que dura l'entrevue, il se plaignit sans cesse de maux de tête et de courbatures dans tous les membres. Son visage d'eunuque s'était rapetissé, les cheveux ébouriffés aux tempes. Seule, une mèche mince se dressait en guise de toupet. Mais l'œil gauche, clignotant et paraissant faire allusion, rappelait l'ancien Smerdiakov. Ivan se rappela aussitôt la fameuse phrase : « Il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit. » Il s'assit à ses pieds, sur un tabouret. Smerdiakov se remua en geignant, mais garda le silence ; il n'avait pas l'air très curieux.

« Peux-tu me parler ? Je ne te fatiguerai pas trop.

– Certainement, marmotta Smerdiakov d'une voix faible. Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé ? ajouta-t-il avec condescendance, comme pour encourager le visiteur gêné.

– Aujourd'hui seulement... Je suis venu pour éclaircir votre gâchis. »

Smerdiakov soupira.

« Qu'as-tu à soupirer, tu savais donc ? lança Ivan.

– Comment ne l'aurais-je pas su ? dit Smerdiakov après un silence. C'était clair à l'avance. Mais comment prévoir que ça finirait ainsi ?

– Pas de détours ! Tu as prédit que tu aurais une crise sitôt descendu à la cave ; tu as ouvertement désigné la cave.

– Vous l'avez dit dans votre déposition ? demanda Smerdiakov avec flegme.

– Pas encore, mais je le dirai certainement. Tu me dois des explications, mon cher, et je ne permettrai pas, crois-le bien, que tu te joues de moi !

– Pourquoi me jouerais-je de vous, alors que c'est en vous seul que j'espère, comme en Dieu ! proféra Smerdiakov sans s'émouvoir.

– D'abord, je sais qu'on ne peut prévoir une crise d'épilepsie. Je me suis renseigné, inutile de

ruser. Comment donc as-tu fait pour me prédire le jour, l'heure et même le lieu ? Comment pouvais-tu savoir d'avance que tu aurais une crise précisément dans cette cave ?

– De toute façon je devais aller à la cave plusieurs fois par jour, répondit avec lenteur Smerdiakov. C'est ainsi que je suis tombé du grenier, il y a un an. Bien sûr, on ne peut prédire le jour et l'heure de la crise, mais on peut toujours avoir un pressentiment.

– Oui, mais tu as prédit le jour et l'heure !

– En ce qui concerne ma maladie, monsieur, informez-vous plutôt auprès des médecins si elle était naturelle ou feinte ; je n'ai rien à vous dire de plus à ce sujet.

– Mais la cave ? Comment as-tu prévu la cave ?

– Elle vous tourmente, cette cave ! Quand j'y suis descendu, j'avais peur, je me défiais, j'avais peur parce que, vous parti, il n'y avait plus personne pour me défendre. Je songeais : « Je vais avoir une attaque, tomberai-je ou non ? » Et cette appréhension a provoqué le spasme à la

gorge... J'ai dégringolé. Tout cela, ainsi que notre conversation, la veille, à la porte cochère, où je vous faisais part de mes craintes, y compris la cave, je l'ai exposé en détail à Mr le docteur Herzenstube et au juge d'instruction, Nicolas Parthénovitch ; ils l'ont consigné au procès-verbal. Le médecin de l'hôpital, Mr Varvinski, a particulièrement expliqué que l'appréhension même avait provoqué la crise, et le fait a été noté. »

Smerdiakov, comme accablé de lassitude, respira avec peine.

« Alors, tu as déjà fait ces déclarations ? » demanda Ivan Fiodorovitch un peu déconcerté.

Il voulait l'effrayer en le menaçant de divulguer leur conversation, mais l'autre avait pris les devants.

« Qu'ai-je à craindre ? Ils doivent connaître toute la vérité, dit Smerdiakov avec assurance.

– Et tu as raconté aussi exactement notre conversation près de la porte cochère ?

– Non, pas exactement.

– As-tu dit aussi que tu sais simuler une crise,

comme tu t'en vantais avec moi ?

– Non.

– Dis-moi maintenant pourquoi tu m'envoyais à Tchermachnia ?

– Je craignais de vous voir partir pour Moscou, Tchermachnia est plus près.

– Tu mens, c'est toi qui m'as engagé à partir : « Écartez-vous du péché », disais-tu.

– C'est uniquement par amitié, par dévouement, parce que je pressentais un malheur, et que je voulais vous ménager. Mais ma sécurité passait avant vous. Aussi vous ai-je dit : « Écartez-vous du péché », pour vous faire comprendre qu'il arriverait quelque chose et que vous deviez rester pour défendre votre père.

– Il fallait me parler franchement, imbécile !

– Comment pouvais-je faire ? La peur me dominait, et vous auriez pu vous fâcher. Je pouvais craindre, en effet, que Dmitri Fiodorovitch fît du scandale et emportât cet argent qu'il considérait comme sa propriété, mais qui aurait cru que cela finirait par un assassinat ? Je pensais qu'il se contenterait de dérober ces

trois mille roubles cachés sous le matelas, dans une enveloppe, mais il a assassiné. Comment deviner, monsieur ?

– Alors, si tu dis toi-même que c'était impossible, comment pouvais-je deviner, moi, et rester ? Ce n'est pas clair.

– Vous pouviez deviner par le fait que je vous envoyais à Tchermachnia, au lieu de Moscou.

– Qu'est-ce que cela prouve ? »

Smerdiakov, qui paraissait très las, se tut de nouveau.

« Vous pouviez comprendre que si je vous conseillais d'aller à Tchermachnia, c'est que je désirais vous avoir à proximité, car Moscou est loin. Dmitri Fiodorovitch, vous sachant dans les environs, aurait hésité ! Vous pouviez, au besoin, accourir et me défendre, car je vous avais signalé que Grigori Vassiliévitch était malade et que je redoutais une crise. Or, en vous expliquant qu'on pouvait, au moyen de signaux, pénétrer chez le défunt, et que Dmitri Fiodorovitch les connaissait grâce à moi, je pensais que vous devineriez vous-même qu'il se livrerait sûrement à des violences

et que, loin de partir pour Tchermachnia, vous resteriez. »

« Il parle sérieusement, songeait Ivan, bien qu'il ânonne ; pourquoi Herzenstube prétend-il qu'il a l'esprit dérangé ? »

« Tu ruses avec moi, canaille ! s'exclama-t-il.

– Franchement, je croyais à ce moment-là que vous aviez deviné, répliqua Smerdiakov de l'air le plus ingénu.

– Dans ce cas, je serais resté !

– Tiens ! Et moi qui pensais que vous partiez parce que vous aviez peur.

– Tu crois donc tous les autres aussi lâches que toi ?

– Faites excuse, je vous croyais fait comme moi.

– Certes, il fallait prévoir ; d'ailleurs, je prévoyais une vilenie de ta part... Mais tu mens, tu mens de nouveau s'écria-t-il, frappé par un souvenir. Tu te rappelles qu'au moment de partir tu m'as dit : « Il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit. » Tu étais donc content que je parte, puisque tu me complimentais ? »

Smerdiakov soupira plusieurs fois et parut rougir.

« J'étais content, dit-il avec effort, mais uniquement parce que vous vous décidiez pour Tchermachnia au lieu de Moscou. C'est toujours plus près ; et mes paroles n'étaient pas un compliment, mais un reproche. Vous n'avez pas compris.

– Quel reproche ?

– Bien que pressentant un malheur, vous abandonniez votre père et refusiez de nous défendre, car on pouvait me soupçonner d'avoir dérobé ces trois mille roubles.

– Que le diable t'emporte ! Un instant ; as-tu parlé aux juges des signaux, de ces coups ?

– J'ai dit tout ce qui en était. »

Ivan Fiodorovitch s'étonna de nouveau.

« Si j'ai pensé alors à quelque chose, c'est à une infamie de ta part ; d'ailleurs, je m'y attendais. Dmitri pouvait tuer, mais je le croyais incapable de voler. Pourquoi m'as-tu dit que tu savais simuler des crises ?

– Par naïveté. Jamais je n'ai simulé l'épilepsie,

c'est seulement pour me vanter, par bêtise. Je vous aimais beaucoup alors et causais en toute simplicité.

– Mon frère t'accuse, il dit que c'est toi qui as tué et volé.

– Certes, que lui reste-t-il à dire ? rétorqua Smerdiakov avec un sourire amer. Mais qui le croira avec de telles charges ? Grigori Vassiliévitch a vu la porte ouverte, c'est concluant. Enfin, que Dieu lui pardonne ! Il essaie de se sauver et il a peur. »

Smerdiakov parut réfléchir, puis il ajouta :

« C'est toujours la même chose ; il veut rejeter ce crime sur moi, je l'ai déjà entendu dire, mais vous aurais-je prévenu que je sais simuler l'épilepsie, si je me préparais à tuer votre père ? En méditant ce crime, pouvais-je avoir la sottise de révéler d'avance une telle preuve, et au fils de la victime encore ? Est-ce vraisemblable ? En ce moment, personne n'entend notre conversation, sauf la Providence, mais si vous la communiquiez au procureur et à Nicolas Parthénovitch, cela servirait à ma défense, car un scélérat ne peut être

aussi naïf. C'est le raisonnement que tout le monde se fera.

– Écoute, dit Ivan Fiodorovitch en se levant, frappé par ce dernier argument, je ne te soupçonne pas, il serait ridicule de t'accuser... Je te remercie même de m'avoir tranquillisé. Je m'en vais, je reviendrai. Adieu. Rétablis-toi. As-tu besoin de quelque chose ?

– Je vous remercie. Marthe Ignatièvna ne m'oublie pas, et, toujours bonne, me vient en aide quand il le faut. Des gens de bien viennent me voir tous les jours.

– Au revoir. Je ne dirai pas que tu sais simuler une crise ; je te conseille aussi de n'en pas parler, dit Ivan sans savoir pourquoi.

– Je comprends. Si vous ne le dites pas, je ne répéterai pas non plus toute notre conversation près de la porte cochère... »

Ivan Fiodorovitch sortit. À peine avait-il fait dix pas dans le corridor qu'il s'avisa que la dernière phrase de Smerdiakov avait quelque chose de blessant. Il voulait déjà rebrousser chemin, mais il haussa les épaules et sortit de

l'hôpital. Il se sentait tranquillisé par le fait que le coupable n'était pas Smerdiakov, comme on pouvait s'y attendre, mais son frère Mitia. Il ne voulait pas en chercher la raison, éprouvant de la répugnance à analyser ses sensations. Il avait hâte d'oublier. Dans les jours qui suivirent, il se convainquit définitivement de la culpabilité de Mitia en étudiant plus à fond les charges qui pesaient sur lui. Des gens infimes, tels que Fénia et sa mère, avaient fait des dépositions troublantes. Inutile de parler de Perkhotine, du cabaret, de la boutique des Plotnikov, des témoins de Mokroïé. Les détails surtout étaient accablants. L'histoire des « coups » mystérieux avait frappé le juge et le procureur, presque autant que la déposition de Grigori sur la porte ouverte. Marthe Ignatièvna, interrogée par Ivan Fiodorovitch, lui déclara que Smerdiakov avait passé la nuit derrière la cloison, « à trois pas de notre lit », et que, bien qu'elle dormît profondément, elle s'était réveillée souvent en l'entendant gémir : « Il gémissait tout le temps. » En causant avec Herzenstube, Ivan Fiodorovitch lui fit part de ses doutes au sujet de la folie de

Smerdiakov, qu'il trouvait seulement faible ; mais le vieillard eut un fin sourire. « Savez-vous, répondit-il, à quoi il s'occupe maintenant ? Il apprend par cœur des mots français écrits en lettres russes dans un cahier, hé ! hé ! » Les doutes d'Ivan disparurent enfin. Il ne pouvait déjà plus songer à Dmitri sans dégoût. Pourtant il y avait une chose étrange : la persistance d'Aliocha à affirmer que l'assassin n'était pas Dmitri, mais « très probablement » Smerdiakov. Ivan avait toujours fait grand cas de l'opinion de son frère, et cela le rendait perplexe. Autre bizarrerie, remarquée par Ivan : Aliocha ne parlait jamais le premier de Mitia, se bornant à répondre à ses questions. D'ailleurs, Ivan avait bien autre chose en tête à ce moment ; depuis son retour de Moscou, il était follement amoureux de Catherine Ivanovna.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire cette nouvelle passion d'Ivan Fiodorovitch, qui influa sur sa vie entière ; cela formerait la matière d'un autre roman que j'écrirai peut-être un jour. Je dois signaler, en tout cas, que lorsqu'il déclara à Aliocha, en sortant de chez Catherine Ivanovna :

« Elle ne me plaît pas », ainsi que je l'ai raconté plus haut, il se mentait à lui-même ; il l'aimait follement, tout en la haïssant parfois au point d'être capable de la tuer. Cela tenait à bien des causes ; bouleversée par le drame, elle s'était rejetée vers Ivan Fiodorovitch comme vers un sauveur. Elle était offensée, humiliée dans ses sentiments. Et voilà que reparaissait l'homme qui l'aimait tant auparavant – elle le savait bien – et dont elle avait toujours apprécié l'intelligence et le cœur. Mais la rigide jeune fille ne s'était pas donnée tout entière, malgré l'impétuosité, bien digne des Karamazov, de son amoureux, et la fascination qu'il exerçait sur elle. En même temps, elle se tourmentait sans cesse d'avoir trahi Mitia et, lors de ses fréquentes querelles avec Ivan, elle le lui déclarait franchement. C'est ce qu'en parlant à Aliocha il avait appelé « mensonge sur mensonge ». Il y avait, en effet, beaucoup de mensonge dans leurs relations, ce qui exaspérait Ivan Fiodorovitch... mais n'anticipons pas.

Bref, pour un temps, il oublia presque Smerdiakov. Pourtant, quinze jours après sa

première visite, les mêmes idées bizarres recommencèrent à le tourmenter. Il se demandait souvent pourquoi, la dernière nuit, dans la maison de Fiodor Pavlovitch, avant son départ, il était sorti doucement sur l'escalier, comme un voleur, pour écouter ce que faisait son père au rez-de-chaussée. Par la suite il s'en était souvenu avec dégoût, avait senti une angoisse soudaine le lendemain matin en approchant de Moscou, et il s'était dit : « Je suis un misérable ! » Pourquoi cela ?

Un jour que, ruminant ces idées pénibles, il se disait qu'elles étaient bien capables de lui faire oublier Catherine Ivanovna, il fit la rencontre d'Aliocha. Il l'arrêta aussitôt et lui demanda :

« Te souviens-tu de cet après-midi où Dmitri fit irruption et battit notre père ? Je t'ai dit plus tard dans la cour que je me réservais « le droit de désirer » ; dis-moi, as-tu pensé alors que je souhaitais la mort de notre père ?

– Oui, fit doucement Aliocha.

– D'ailleurs, ce n'était pas difficile à deviner. Mais n'as-tu pas pensé aussi que je désirais que

« les reptiles se dévorent entre eux », c'est-à-dire que Dmitri tue notre père au plus vite... et que j'y prêterais même la main ? »

Aliocha pâlit, regarda en silence son frère dans les yeux.

« Parle ! s'écria Ivan. Je veux savoir ce que tu as pensé. Il me faut toute la vérité ! »

Il suffoquait et regardait d'avance Aliocha d'un air méchant.

« Pardonne-moi, j'ai pensé cela aussi, murmura celui-ci, sans ajouter de « circonstance atténuante ».

– Merci », dit sèchement Ivan qui poursuivit son chemin.

Dès lors, Aliocha remarqua que son frère l'évitait et lui témoignait de l'aversion, si bien qu'il cessa ses visites. Aussitôt après cette rencontre, Ivan était retourné voir Smerdiakov.

VII

Deuxième entrevue avec Smerdiakov

Smerdiakov était sorti de l'hôpital. Il demeurait dans cette maisonnette affaissée qui se composait de deux pièces réunies par un vestibule. Marie Kondratievna et sa mère habitaient l'une, l'autre était occupée par Smerdiakov. On ne savait pas exactement à quel titre il s'était installé chez elles ; plus tard, on supposa qu'il y vivait comme fiancé de Marie Kondratievna et ne payait pour le moment aucun loyer. La mère et la fille l'estimaient beaucoup et le considéraient comme supérieur à elles. Après avoir frappé, Ivan, sur les indications de Marie Kondratievna, entra directement à gauche dans la pièce occupée par Smerdiakov. Un poêle de faïence dégageait une chaleur intense. Les murs étaient ornés de papier bleu, mais déchiré, sous lequel, dans les fentes, fourmillaient les cafards,

dont on entendait le bruissement continu. Le mobilier était insignifiant : deux bancs contre les murs et deux chaises près de la table toute simple, mais recouverte d'une nappe à ramages roses. Sur les fenêtres, des géraniums ; dans un coin, des images saintes. Sur la table reposait un petit samovar en cuivre, fortement cabossé, avec un plateau et deux tasses ; mais il était éteint, Smerdiakov ayant déjà pris le thé... Assis sur un banc, il écrivait dans un cahier. À côté de lui se trouvaient une petite bouteille d'encre et une bougie dans un chandelier de fonte. En regardant Smerdiakov, Ivan eut l'impression qu'il était complètement rétabli. Il avait le visage plus frais, plus plein, les cheveux pommadés. Vêtu d'une robe de chambre bariolée, doublée d'ouate et passablement usée, il portait des lunettes, et ce détail, qu'il ignorait, eut le don d'irriter Ivan Fiodorovitch : « Une pareille créature, porter des lunettes ! » Smerdiakov releva lentement la tête, fixa le visiteur à travers ses lunettes ; il les ôta, puis se leva avec nonchalance, moins par respect que pour observer la stricte politesse. Ivan remarqua tout cela en un clin d'œil, et surtout le

regard malveillant et même hautain de Smerdiakov. « Que viens-tu faire ici ? Nous nous sommes déjà entendus », semblait-il dire. Ivan Fiodorvitch se contenait à peine.

« Il fait chaud ici, dit-il encore debout, en déboutonnant son pardessus.

– Ôtez-le », suggéra Smerdiakov.

Ivan Fiodorovitch ôta son pardessus ; puis de ses mains tremblantes il prit une chaise, l'approcha de la table, s'assit. Smerdiakov avait déjà repris sa place.

« D'abord, sommes-nous seuls ? demanda sévèrement Ivan Fiodorovitch. Ne peut-on pas nous entendre ?

– Personne. Vous avez vu qu'il y a un vestibule.

– Écoute, alors : quand je t'ai quitté, à l'hôpital, tu m'as dit que si je ne parlais pas de ton habileté à simuler l'épilepsie, tu ne rapporterais pas au juge toute notre conversation près de la porte cochère. Que signifie ce *toute* ? Qu'entendais-tu par là ? Était-ce une menace ? Existe-t-il une entente entre nous, ai-je peur de

toi ? »

Ivan Fiodorovitch parlait avec colère, donnait clairement à entendre qu'il méprisait les détours, jouait cartes sur table. Smerdiakov eut un mauvais regard, son œil gauche se mit à cligner, comme pour dire, avec sa réserve habituelle : « Tu veux y aller carrément, soit ! »

« Je voulais dire alors que, prévoyant l'assassinat de votre propre père, vous l'avez laissé sans défense ; c'était une promesse de me taire pour empêcher des jugements défavorables sur vos sentiments ou même sur autre chose. »

Smerdiakov prononça ces paroles sans se hâter, paraissant maître de lui, mais d'un ton âpre, provocant. Il fixa Ivan Fiodorovitch d'un air insolent.

« Comment ? Quoi ? Es-tu dans ton bon sens ?

– J'ai tout mon bon sens.

– Étais-je alors au courant de l'assassinat ? s'écria Ivan en donnant un formidable coup de poing sur la table. Et que signifie « sur autre chose » ? Parle, misérable ! »

Smerdiakov se taisait, avec la même insolence

dans le regard.

« Parle donc, infecte canaille, de cette autre chose !

– Eh bien ! Je voulais dire par là que vous-même, peut-être, désiriez vivement la mort de votre père. »

Ivan Fiodorovitch se leva, frappa de toutes ses forces Smerdiakov à l'épaule ; celui-ci chancela jusque vers le mur, les larmes inondèrent son visage.

« C'est honteux, monsieur, de frapper un homme sans défense ! »

Il se couvrit la figure de son malpropre mouchoir à carreaux bleus et se mit à sangloter.

« Assez ! Cesse donc ! dit impérieusement Ivan qui se rassit. Ne me pousse pas à bout ! »

Smerdiakov découvrit ses yeux. Sa figure ridée exprimait une vive rancune.

« Ainsi, misérable, tu croyais que de concert avec Dmitri je voulais tuer mon père !

– Je ne connaissais pas vos pensées, et c'est pour vous sonder que je vous ai arrêté au passage.

– Quoi ? Sonder quoi ?

– Vos intentions ; si vous désiriez que votre père fût promptement tué ! »

Ce qui exaspérait Ivan Fiodorovitch, c'était le ton impertinent dont Smerdiakov ne voulait pas se départir.

« C'est toi qui l'as tué ! » s'écria-t-il soudain.

Smerdiakov sourit, dédaigneux.

« Vous savez parfaitement que ce n'est pas moi, et j'aurais cru qu'un homme d'esprit n'insisterait pas là-dessus.

– Mais pourquoi as-tu nourri un tel soupçon à mon égard ?

– Par peur, comme vous le savez. J'étais dans un tel état que je me défiais de tout le monde. Je voulais aussi vous sonder, car, me disais-je, s'il est d'accord avec son frère, c'en est fait de moi.

– Tu ne parlais pas ainsi, il y a quinze jours.

– Je sous-entendais la même chose à l'hôpital, supposant que vous comprendriez à demi-mot, et que vous évitiez une explication directe.

– Voyez-vous ça ! Mais réponds donc,

j'insiste : comment ai-je pu inspirer à ton âme vile cet ignoble soupçon ?

– Vous étiez incapable de tuer vous-même, mais vous souhaitiez qu'un autre le fît.

– Avec quel flegme il parle ! Mais pourquoi l'aurais-je voulu ?

– Comment, pourquoi ? Et l'héritage ? dit perfidement Smerdiakov. Après la mort de votre père, vous deviez recevoir quarante mille roubles chacun, si ce n'est davantage, mais si Fiodor Pavlovitch avait épousé cette dame, Agraféna Alexandrovna, elle aurait aussitôt transféré le capital à son nom, car elle n'est pas sotte, de sorte qu'il ne serait rien resté pour vous trois. Ça n'a tenu qu'à un fil ; elle n'avait qu'à dire un mot, il la menait à l'autel. »

Ivan Fiodorovitch avait peine à se contenir.

« C'est bien, dit-il enfin, tu vois, je ne t'ai ni battu ni tué, continue ; alors, d'après toi, j'avais chargé mon frère Dmitri de cette besogne, je comptais sur lui ?

– Certainement. En assassinant, il perdait tous ses droits, il était dégradé et déporté. Votre frère

Alexéi Fiodorovitch et vous, héritiez de sa part, et ce n'est pas quarante mille roubles mais soixante mille qui vous revenaient à chacun. Sûrement vous comptiez sur Dmitri Fiodorovitch.

– Tu mets ma patience à l'épreuve ! Écoute, gredin, si j'avais compté à ce moment sur quelqu'un, c'eût été sur toi, non sur Dmitri, et, je le jure, je pressentais quelque infamie de ta part... je me rappelle mon impression !

– Moi aussi, j'ai cru un instant que vous comptiez sur moi, dit ironiquement Smerdiakov, de sorte que vous vous démasquiez encore davantage, car si vous partiez malgré ce pressentiment, cela revenait à dire : tu peux tuer mon père, je ne m'y oppose pas.

– Misérable ! Tu avais compris cela.

– Pensez un peu ; vous alliez partir pour Moscou, vous refusiez, malgré les prières de votre père, de vous rendre à Tchermachnia. Et vous y consentez tout à coup sur un mot de moi ! Qu'est-ce qui vous poussait à ce Tchermachnia ? Pour partir ainsi sans raison, sur mon conseil, il fallait que vous attendiez quelque chose de moi.

– Non, je jure que non, cria Ivan en grinçant des dents.

– Comment, non ? Vous auriez dû, au contraire, vous, le fils de la maison, pour de telles paroles, me mener à la police et me faire fouetter... tout au moins me rosser sur place. Au lieu de vous fâcher, vous suivez consciencieusement mon conseil, vous partez, chose absurde, car vous auriez dû rester pour défendre votre père... Que devais-je conclure ? »

Ivan avait l'air sombre, les poings crispés sur ses genoux.

« Oui, je regrette de ne t'avoir pas rossé, dit-il avec un sourire amer. Je ne pouvais te mener à la police, on ne m'aurait pas cru sans preuves. Mais te rosser... ah ! je regrette de n'y avoir pas songé ; bien que les voies de fait soient interdites, je t'aurais mis le museau en marmelade. »

Smerdiakov le considérait presque avec volupté.

« Dans les cas ordinaires de la vie, proféra-t-il d'un ton satisfait et doctoral, comme lorsqu'il discutait sur la foi avec Grigori Vassiliévitch, les

voies de fait sont réellement interdites par la loi, on a renoncé à ces brutalités, mais dans les cas exceptionnels, chez nous comme dans le monde entier, même dans la République Française, on continue à se colleter comme au temps d'Adam et d'Ève, et il en sera toujours ainsi. Pourtant vous, même dans un cas exceptionnel, vous n'avez pas osé.

– Ce sont des mots français que tu apprends là ? demanda Ivan en désignant un cahier sur la table.

– Pourquoi pas ? Je complète mon instruction, dans l'idée qu'un jour peut-être je visiterai, moi aussi, ces heureuses contrées de l'Europe.

– Écoute, monstre, dit Ivan qui tremblait de colère, je ne crains pas tes accusations, dépose contre moi tout ce que tu voudras. Si je ne t'ai pas assommé tout à l'heure, c'est uniquement parce que je te soupçonne de ce crime et que je veux te livrer à la justice. Je te démasquerai.

– À mon avis, vous feriez mieux de vous taire. Car que pouvez-vous dire contre un innocent, et qui vous croira ? Mais si vous m'accusez, je

raconterai tout. Il faut bien que je me défende !

– Tu penses que j'ai peur de toi, maintenant ?

– Admettons que la justice ne croie pas à mes paroles ; en revanche le public y croira, et vous aurez honte.

– Cela veut dire qu'« il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit », n'est-ce pas ? demanda Ivan en grinçant des dents.

– Vous l'avez dit. Faites preuve d'esprit. »

Ivan Fiodorovitch se leva, frémissant d'indignation, mit son pardessus et, sans plus répondre à Smerdiakov, sans même le regarder, se précipita hors de la maison. Le vent frais du soir le rafraîchit. Il faisait clair de lune. Les idées et les sensations tourbillonnaient en lui : « Aller maintenant dénoncer Smerdiakov ? Mais que dire : il est pourtant innocent. C'est lui qui m'accusera, au contraire. En effet, pourquoi suis-je parti alors à Tchermachnia ? Dans quel dessein ? Certainement, j'attendais quelque chose, il a raison... » Pour la centième fois, il se rappelait comment, la dernière nuit passée chez son père, il se tenait sur l'escalier, aux aguets, et

cela lui causait une telle souffrance qu'il s'arrêta même, comme percé d'un coup de poignard. « Oui, j'attendais cela, alors, c'est vrai ! J'ai voulu l'assassinat ! L'ai-je voulu ? Il faut que je tue Smerdiakov !...Si je n'en ai pas le courage, ce n'est pas la peine de vivre !... »

Ivan alla tout droit chez Catherine Ivanovna, qui fut effrayée de son air hagard. Il lui répéta toute sa conversation avec Smerdiakov, jusqu'au moindre mot. Bien qu'elle s'efforçât de le calmer, il marchait de long en large en tenant des propos incohérents. Il s'assit enfin, s'accouda sur la table, la tête entre les mains, et fit une réflexion étrange :

« Si ce n'est pas Dmitri, mais Smerdiakov, je suis son complice, car c'est moi qui l'ai poussé au crime. L'y ai-je poussé ? Je ne le sais pas encore. Mais si c'est lui qui a tué et non pas Dmitri, je suis aussi un assassin. »

À ces mots, Catherine Ivanovna se leva en silence, alla à son bureau, prit dans une cassette un papier qu'elle posa devant Ivan. C'était la lettre dont celui-ci avait parlé ensuite à Aliocha

comme d'une preuve formelle de la culpabilité de Dmitri. Mitia l'avait écrite en état d'ivresse, le soir de sa rencontre avec Aliocha, quand celui-ci retournait au monastère après la scène où Grouchegnka avait insulté sa rivale. Après l'avoir quitté, Mitia courut chez Grouchegnka, on ne sait s'il la vit, mais il acheva la soirée au cabaret « À la Capitale », où il s'enivra de la belle manière. Dans cet état, il demanda une plume, du papier et griffonna une lettre prolixe, incohérente, digne d'un ivrogne. On aurait dit un pochard qui, rentré chez lui, raconte avec animation à sa femme ou à son entourage qu'une canaille vient de l'insulter, lui, galant homme, qu'il en cuira à l'individu ; l'homme dégoise à n'en plus finir, ponctuant de coups de poing sur la table son récit incohérent, ému jusqu'aux larmes. Le papier à lettres qu'on lui avait donné au cabaret était une feuille grossière, malpropre, portant un compte au verso. La place manquant pour ce verbiage d'ivrogne, Mitia avait rempli les marges et écrit les dernières lignes en travers du texte. Voici ce que disait la lettre :

« Fatale Katia, demain je trouverai de l'argent et je te rendrai tes trois mille roubles, adieu, femme irascible, adieu aussi mon amour ! Finissons-en ! Demain, j'irai demander de l'argent à tout le monde ; si on me refuse, je te donne ma parole d'honneur que j'irai chez mon père, je lui casserai la tête et je prendrai l'argent sous son oreiller, pourvu qu'Ivan soit parti. J'irai au bagne, mais je te rendrai tes trois mille roubles ! Toi, adieu. Je te salue jusqu'à terre, je suis un misérable vis-à-vis de toi. Pardonne-moi. Plutôt non, ne me pardonne pas ; nous serons plus à l'aise, toi et moi ! Je préfère le bagne à ton amour, car j'en aime une autre, tu la connais trop depuis aujourd'hui, comment pourrais-tu pardonner ? Je tuerai celui qui m'a dépouillé ! Je vous quitterai tous pour aller en Orient, ne plus voir personne, « elle » non plus, car tu n'es pas seule à me faire souffrir. Adieu !

P.-S. – Je te maudis, et pourtant je t'adore ! Je sens mon cœur battre, il reste une corde qui vibre pour toi. Ah ! qu'il éclate plutôt ! Je me tuerai, mais je tuerai d'abord le monstre, je lui arracherai les trois mille roubles et je te les jetterai. Je serai

un misérable à tes yeux, mais pas un voleur ! Attends les trois mille roubles. Ils sont chez le chien maudit, sous son matelas, ficelés d'une faveur rose. Ce n'est pas moi le voleur, je tuerai l'homme qui m'a volé. Katia, ne me méprise pas. Dmitri est un assassin, il n'est pas un voleur ! Il a tué son père et il s'est perdu pour n'avoir pas à supporter ta fierté. Et pour ne pas t'aimer.

PP.-S. – Je baise tes pieds, adieu !

PP.-SS. – Katia, prie Dieu pour qu'on me donne de l'argent. Alors je ne verserai pas le sang. Mais si l'on me refuse, je le verserai. Tue-moi !

« Ton esclave et ton ennemi,

« D. KARAMAZOV. »

Après avoir lu ce « document », Ivan fut convaincu. C'était son frère qui avait tué et non Smerdiakov. Si ce n'était pas Smerdiakov, ce n'était donc pas lui, Ivan. Cette lettre constituait à ses yeux une preuve catégorique. Pour lui, il ne pouvait plus y avoir aucun doute sur la culpabilité

de Mitia. Et comme il n'avait jamais soupçonné une complicité entre Mitia et Smerdiakov, car cela ne concordait pas avec les faits, il était complètement rassuré. Le lendemain, il ne se rappela qu'avec mépris Smerdiakov et ses railleries. Au bout de quelques jours, il s'étonna même d'avoir pu s'offenser si cruellement de ses soupçons. Il résolut de l'oublier tout à fait. Un mois se passa ainsi. Il apprit par hasard que Smerdiakov était malade de corps et d'esprit. « Cet individu deviendra fou », avait dit à son sujet le jeune médecin Varvinski. Vers la fin du mois, Ivan lui-même commença à se sentir fort mal. Il consultait déjà le médecin mandé de Moscou par Catherine Ivanovna. Vers la même époque les rapports des deux jeunes gens s'aigrirent à l'extrême. C'étaient comme deux ennemis amoureux l'un de l'autre. Les retours de Catherine Ivanovna vers Mitia, passagers mais violents, exaspéraient Ivan. Chose étrange, jusqu'à la dernière scène en présence d'Aliocha à son retour de la prison, lui, Ivan, n'avait jamais entendu, durant tout le mois, Catherine Ivanovna douter de la culpabilité de Mitia, malgré ses

« retours » vers celui-ci, qui lui étaient si odieux. Il était aussi remarquable que, sentant sa haine pour Mitia grandir de jour en jour, Ivan comprenait en même temps qu'il le haïssait non à cause des « retours » vers lui de Catherine Ivanovna, mais *pour avoir tué leur père !* Il s'en rendait parfaitement compte. Néanmoins, dix jours avant le procès, il était allé voir Mitia et lui avait proposé un plan d'évasion, évidemment conçu depuis longtemps. Cette démarche était inspirée en partie par le dépit que lui causait l'insinuation de Smerdiakov que lui, Ivan, avait intérêt à ce que son frère fût accusé, car sa part d'héritage et celle d'Aliocha monteraient de quarante à soixante mille roubles. Il avait décidé d'en sacrifier trente mille pour faire évader Mitia. En revenant de la prison, il était triste et troublé ; il eut soudain l'impression qu'il ne désirait pas seulement cette évasion pour effacer son dépit. « Serait-ce aussi parce que, au fond de mon âme, je suis un assassin ? » s'était-il demandé. Il était vaguement inquiet et ulcéré. Et surtout, durant ce mois, sa fierté avait beaucoup souffert ; mais nous en reparlerons...

Lorsque Ivan Fiodorovitch, après sa conversation avec Aliocha, et déjà à la porte de sa demeure, avait résolu d'aller chez Smerdiakov, il obéissait à une indignation subite qui l'avait saisi. Il se rappela tout à coup que Catherine Ivanovna venait de s'écrier en présence d'Aliocha : « C'est toi, toi seulement, qui m'as persuadée qu'il (c'est-à-dire Mitia) était l'assassin ! » À ce souvenir, Ivan demeura stupéfait ; il ne l'avait jamais assurée de la culpabilité de Mitia ; au contraire, il s'était même soupçonné en sa présence, en revenant de chez Smerdiakov. En revanche, c'est « *elle* » qui lui avait alors exhibé ce document et démontré la culpabilité de son frère ! Et maintenant elle s'écriait : « Je suis allée moi-même chez Smerdiakov ! » Quand cela ? Ivan n'en savait rien. Elle n'était donc pas bien convaincue. Et qu'avait pu lui dire Smerdiakov ? Il eut un accès de fureur. Il ne comprenait pas comment, une demi-heure auparavant, il avait pu laisser passer ces paroles sans se récrier. Il lâcha le cordon de la sonnette et se rendit chez Smerdiakov. « Je le tuerai peut-être, cette fois ! » songeait-il en chemin.

VIII

Troisième et dernière entrevue avec Smerdiakov

Durant le trajet, un vent âpre s'éleva, le même que le matin, amenant une neige fine, épaisse et sèche. Elle tombait sans adhérer au sol, le vent la faisait tourbillonner et ce fut bientôt une vraie tourmente. Dans la partie de la ville où habitait Smerdiakov, il n'y a presque pas de réverbères. Ivan marchait dans l'obscurité en s'orientant d'instinct. Il avait mal à la tête, les tempes lui battaient, son pouls était précipité. Un peu avant d'arriver à la maisonnette de Marie Kondratievna, il rencontra un homme pris de boisson, au caftan rapiécé, qui marchait en zigzag en invectivant, s'interrompant parfois pour entonner une chanson d'une voix rauque :

Pour Piter[1] *est parti Vanka,*
Je ne l'attendrai pas.

Mais il s'arrêtait toujours au second vers et recommençait ses imprécations. Depuis un bon moment, Ivan Fiodorovitch éprouvait inconsciemment une véritable haine contre cet individu ; tout à coup il s'en rendit compte. Aussitôt, il eut une envie irrésistible de l'assommer. Juste à ce moment, ils se trouvèrent côte à côte, et l'homme, en titubant, heurta violemment Ivan. Celui-ci repoussa avec rage l'ivrogne, qui s'abattit sur la terre gelée, exhala un gémissement et se tut. Il gisait sur le dos, sans connaissance. « Il va geler ! » pensa Ivan qui poursuivit son chemin.

Dans le vestibule, Marie Kondratievna, qui était venue ouvrir, une bougie à la main, lui dit à voix basse que Pavel Fiodorovitch (c'est-à-dire Smerdiakov) était très souffrant et paraissait détraqué ; il avait même refusé de prendre le thé.

---

[1] Appellation familière de Pétersbourg.

« Alors, il fait du tapage ? s'informa Ivan.

– Au contraire, il est tout à fait calme, mais ne le retenez pas trop longtemps... », demanda Marie Kondratievna.

Ivan entra dans la chambre.

Elle était toujours aussi surchauffée, mais on y remarquait quelques changements : un des bancs avait fait place à un grand canapé en faux acajou, recouvert de cuir, arrangé comme lit avec des oreillers assez propres. Smerdiakov était assis, toujours vêtu de sa vieille robe de chambre. On avait mis la table devant le canapé, de sorte qu'il restait fort peu de place. Il y avait sur la table un gros livre à couverture jaune. Smerdiakov accueillit Ivan d'un long regard silencieux et ne parut nullement surpris de sa visite. Il avait beaucoup changé physiquement, le visage fort amaigri et jaune, les yeux caves, les paupières inférieures bleuies.

« Tu es vraiment malade ? dit Ivan Fiodorovitch. Je ne te retiendrai pas longtemps, je garde même mon pardessus. Où peut-on s'asseoir ? »

Il approcha une chaise de la table et prit place.

« Pourquoi ne parles-tu pas ? Je n'ai qu'une question à te poser, mais je te jure que je ne partirai pas sans réponse : Catherine Ivanovna est venue te voir ? »

Smerdiakov ne répondit que par un geste d'apathie et se détourna.

« Qu'as-tu ?

– Rien.

– Quoi, rien ?

– Eh bien, oui, elle est venue ; qu'est-ce que ça peut vous faire ? Laissez-moi tranquille.

– Non. Parle : quand est-elle venue ?

– Mais, j'en ai perdu le souvenir. »

Smerdiakov sourit avec dédain. Tout à coup il se tourna vers Ivan, le regard chargé de haine, comme un mois auparavant.

« Je crois que vous êtes aussi malade. Comme vous avez les joues creuses, l'air défait !

– Laisse ma santé et réponds à ma question.

– Pourquoi vos yeux sont-ils si jaunes ? Vous devez vous tourmenter. »

Il ricana.

« Écoute, je t'ai dit que je ne partirais pas sans réponse, s'écria Ivan exaspéré.

– Pourquoi cette insistance ? Pourquoi me torturez-vous ? dit Smerdiakov d'un ton douloureux.

– Eh, ce n'est pas toi qui m'intéresses. Réponds, et je m'en vais.

– Je n'ai rien à vous répondre.

– Je t'assure que je te forcerai à parler.

– Pourquoi vous inquiétez-vous ? demanda Smerdiakov en le fixant avec plus de dégoût que de mépris. Parce que c'est demain le jugement ? Mais vous ne risquez rien ; rassurez-vous donc une bonne fois ! Rentrez tranquillement chez vous, dormez en paix, vous n'avez rien à craindre.

– Je ne te comprends pas... pourquoi craindrais-je demain ? » dit Ivan surpris, et qui tout à coup se sentit glacé d'effroi.

Smerdiakov le toisa.

« Vous ne com-pre-nez pas ? fit-il d'un ton de reproche. Pourquoi diantre un homme d'esprit

éprouve-t-il le besoin de jouer pareille comédie ! »

Ivan le regardait sans parler. Le ton inattendu, arrogant, dont lui parlait son ancien domestique, sortait de l'ordinaire.

« Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Je ne déposerai pas contre vous, il n'y a pas de preuves. Voyez comme vos mains tremblent. Pourquoi ça ? Retournez chez vous, *ce n'est pas vous l'assassin !* »

Ivan tressaillit, il se souvint d'Aliocha.

« Je sais que ce n'est pas moi..., murmura-t-il.

– Vous le sa-vez ? »

Ivan se leva, le saisit par l'épaule.

« Parle, vipère ! Dis tout ! »

Smerdiakov ne parut nullement effrayé. Il regarda seulement Ivan avec une haine folle.

« Alors, c'est vous qui avez tué, si c'est comme ça », murmura-t-il avec rage.

Ivan se laissa retomber sur sa chaise, paraissant méditer. Enfin il sourit méchamment.

« C'est toujours la même histoire, comme

l'autre fois ?

– Oui, vous compreniez très bien la dernière fois, et vous comprenez encore maintenant.

– Je comprends seulement que tu es fou.

– Vraiment ! Nous sommes ici en tête à tête, à quoi bon nous duper, nous jouer mutuellement la comédie ? Voudriez-vous encore tout rejeter sur moi seul, à ma face ? Vous avez tué, c'est vous le principal assassin, je n'ai été que votre auxiliaire, votre fidèle instrument[1], vous avez suggéré, j'ai accompli.

– Accompli ? C'est toi qui as tué ? »

Il eut comme une commotion au cerveau, un frisson glacial le parcourut. À son tour, Smerdiakov le considérait avec étonnement, l'effroi d'Ivan le frappait enfin par sa sincérité.

---

[1] Il y a dans le texte : « votre fidèle Litcharda », expression courante empruntée au conte populaire de *Bova fils de roi*, dernier avatar de notre chanson de geste *Bueves d'Hanstone* – XIIIème siècle –, qui gagna la Russie par des intermédiaires italiens et serbes et y devint très populaire dès le XVIIème siècle. Litcharda est une déformation de Richard, nom du fidèle serviteur de la reine Blonde.

« Ne saviez-vous donc rien ? » dit-il avec méfiance.

Ivan le regardait toujours, sa langue était comme paralysée.

Pour Piter est parti Vanka,
Je ne l'attendrai pas.

crut-il soudain entendre.

« Sais-tu que j'ai peur que tu ne sois un fantôme ? murmura-t-il.

– Il n'y a point de fantôme ici, sauf nous deux, et encore un troisième. Sans doute il est là maintenant.

– Qui ? Quel troisième ? proféra Ivan avec effroi, en regardant autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un.

– C'est Dieu, la Providence, qui est ici, près de nous, mais inutile de le chercher, vous ne le trouverez pas.

– Tu as menti, ce n'est pas toi qui as tué ! rugit Ivan. Tu es fou, ou tu m'exaspères à plaisir,

comme l'autre fois ! »

Smerdiakov, nullement effrayé, l'observait attentivement. Il ne pouvait surmonter sa méfiance, il croyait qu'Ivan « savait tout » et simulait l'ignorance pour rejeter tous les torts sur lui seul.

« Attendez », dit-il enfin d'une voix faible, et, retirant sa jambe gauche de dessous la table, il se mit à retrousser son pantalon.

Smerdiakov portait des bas blancs et des pantoufles. Sans hâte, il ôta sa jarretelle et mit la main dans son bas. Ivan Fiodorovitch, qui le regardait, tressaillit soudain de frayeur.

« Dément ! » hurla-t-il.

Il se leva d'un bond, recula vivement en se cognant le dos au mur où il demeura comme cloué sur place, les yeux fixés sur Smerdiakov avec une terreur folle. Celui-ci, imperturbable, continuait à fouiller dans son bas, s'efforçait de saisir quelque chose. Il y parvint enfin et Ivan le vit retirer une liasse de papiers qu'il déposa sur la table.

« Voilà ! dit-il à voix basse.

– Quoi ?

– Veuillez regarder. »

Ivan s'approcha de la table, prit la liasse et commença à la défaire, mais tout à coup il retira ses doigts comme au contact d'un reptile répugnant, redoutable.

« Vos doigts tremblent convulsivement », remarqua Smerdiakov, et lui-même, sans se presser, déplia le papier.

Sous l'enveloppe, il y avait trois paquets de billets de cent roubles.

« Tout y est, les trois mille au complet, inutile de compter ; prenez », dit-il en désignant les billets.

Ivan s'affaissa sur sa chaise. Il était blanc comme un linge.

« Tu m'as fait peur... avec ce bas..., murmura-t-il avec un étrange sourire.

– Alors, vraiment, vous ne saviez pas encore ?

– Non, je ne savais pas, je croyais que c'était Dmitri. Ah ! frère, frère ! » Il se prit la tête à deux mains. « Écoute : tu as tué seul, sans mon frère ?

– Seulement avec vous, avec vous seul. Dmitri Fiodorovitch est innocent.

– C'est bien... c'est bien... Nous parlerons de moi ensuite. Mais pourquoi tremblé-je de la sorte... Je ne puis articuler les mots.

– Vous étiez hardi, alors ; « tout est permis », disiez-vous ; et maintenant vous avez la frousse ! murmura Smerdiakov stupéfait. Voulez-vous de la limonade ? Je vais en demander, ça rafraîchit. Mais il faudrait d'abord couvrir ceci. »

Il désignait la liasse. Il fit un mouvement vers la porte pour appeler Marie Kondratievna, lui dire d'apporter de la limonade ; en cherchant avec quoi cacher l'argent, il sortit d'abord son mouchoir, mais comme celui-ci était fort malpropre, il prit sur la table le gros livre jaune qu'Ivan avait remarqué en entrant, et couvrit les billets avec ce bouquin intitulé : *Sermons de notre saint Père Isaac le Syrien*.

« Je ne veux pas de limonade, dit Ivan. Assieds-toi et parle : comment as-tu fait ? Dis tout...

– Vous devriez ôter votre pardessus, sinon

vous serez tout en sueur. »

Ivan Fiodorovitch ôta son pardessus qu'il jeta sur le banc sans se lever.

« Parle, je t'en prie, parle ! »

Il paraissait calme. Il était sûr que Smerdiakov dirait tout maintenant.

« Comment les choses se sont passées ? Smerdiakov soupira. De la manière la plus naturelle, d'après vos propres paroles...

– Nous reviendrons sur mes paroles, interrompit Ivan, mais sans se fâcher cette fois, comme s'il était tout à fait maître de lui. Raconte seulement, en détail et dans l'ordre, comment tu as fait le coup. Surtout n'oublie pas les détails, je t'en prie.

– Vous êtes parti, je suis tombé dans la cave...

– Était-ce une vraie crise ou bien simulais-tu ?

– Je simulais, bien entendu. Je suis descendu tranquillement jusqu'en bas, je me suis étendu... après quoi j'ai commencé à hurler. Et je me suis débattu pendant qu'on me transportait.

– Un instant. Et plus tard, à l'hôpital, tu simulais encore ?

– Pas du tout. Le lendemain matin, encore à la maison, j'ai été pris d'une véritable crise, le plus forte que j'aie eue depuis des années. Je suis resté deux jours sans connaissance.

– Bien, bien. Continue.

– On m'a mis sur une couchette, derrière la cloison ; je m'y attendais, car, quand j'étais malade, Marthe Ignatièvna m'installait toujours pour la nuit dans leur pavillon ; elle a toujours été bonne pour moi, depuis ma naissance. Pendant la nuit, je geignais de temps à autre, mais doucement ; j'attendais toujours Dmitri Fiodorovitch.

– Tu attendais qu'il vienne te trouver ?

– Mais non, j'attendais sa venue à la maison, j'étais sûr qu'il viendrait cette nuit même, car, privé de mes renseignements, il devait fatalement s'introduire par escalade et entreprendre quelque chose.

– Et s'il n'était pas venu ?

– Alors, rien ne serait arrivé. Sans lui, je n'aurais pas agi.

– Bien, bien... Parle sans te presser, surtout

n'omets rien.

– Je comptais qu'il tuerait Fiodor Pavlovitch... à coup sûr, car je l'avais bien préparé pour ça... les derniers jours... et surtout, il connaissait les signaux. Méfiant et emporté comme il l'était, il ne pouvait manquer de pénétrer dans la maison. Je m'y attendais.

– Un instant. S'il avait tué, il aurait aussi pris l'argent ; tu devais faire ce raisonnement. Que serait-il resté pour toi ? Je ne le vois pas.

– Mais il n'aurait jamais trouvé l'argent. Je lui ai dit qu'il était sous le matelas, je mentais. Auparavant il était dans une cassette. Ensuite, comme Fiodor Pavlovitch ne se fiait qu'à moi au monde, je lui suggérai de cacher l'argent derrière les icônes, car personne n'aurait l'idée de le chercher là, surtout dans un moment de presse. Mon conseil avait plu à Fiodor Pavlovitch. Garder l'argent sous le matelas, dans une cassette fermée à clef, eût été tout bonnement ridicule. Mais tout le monde a cru à cette cachette : raisonnement stupide ! Donc, si Dmitri Fiodorovitch avait assassiné, il se serait enfui à la

moindre alerte, comme tous les assassins, ou bien on l'aurait surpris et arrêté. Je pouvais ainsi le lendemain, ou la nuit même, aller dérober l'argent ; on aurait tout mis sur son compte.

– Mais s'il avait seulement frappé, sans tuer ?

– Dans ce cas, je n'aurais certainement pas osé prendre l'argent, mais je comptais qu'il frapperait Fiodor Pavlovitch jusqu'à lui faire perdre connaissance ; alors je m'approprierais le magot, je lui aurais expliqué ensuite que c'était Dmitri Fiodorovitch qui avait volé.

– Attends... je n'y suis plus. C'est donc Dmitri qui a tué ? Tu as seulement volé ?

– Non, ce n'est pas lui. Certes, je pourrais encore vous dire, maintenant, que c'est lui... mais je ne veux pas mentir, car... car même si, comme je le vois, vous n'avez rien compris jusqu'à présent et ne simulez pas pour rejeter tous les torts sur moi, vous êtes pourtant coupable de tout ; en effet, vous étiez prévenu de l'assassinat, vous m'avez chargé de l'exécution et vous êtes parti. Aussi, je veux vous démontrer ce soir que le principal, l'unique assassin, c'est vous, et non

pas moi, bien que j'aie tué. Légalement, vous êtes l'assassin.

– Comment cela ? Pourquoi suis-je l'assassin ? ne put se défendre de demander Ivan Fiodorovitch, oubliant sa décision de remettre à la fin de l'entretien ce qui le concernait personnellement. C'est toujours à propos de Tchermachnia ? Halte ! Dis-moi pourquoi il te fallait mon consentement, puisque tu avais pris mon départ pour un consentement ? Comment m'expliqueras-tu cela ?

– Assuré de votre consentement, je savais qu'à votre retour vous ne feriez pas d'histoire pour la perte de ces trois mille roubles, si par hasard la justice me soupçonnait au lieu de Dmitri Fiodorovitch ou de complicité avec lui ; au contraire, vous auriez pris ma défense... Ayant hérité, grâce à moi, vous pouviez ensuite me récompenser pour toute la vie, car si votre père avait épousé Agraféna Alexandrovna, vous n'auriez rien eu.

– Ah ! tu avais donc l'intention de me tourmenter toute la vie ! dit Ivan, les dents

serrées. Et si je n'étais pas parti, si je t'avais dénoncé ?

– Que pouviez-vous dire ? Que je vous avais conseillé de partir pour Tchermachnia ? La belle affaire ! D'ailleurs, si vous étiez resté, rien ne serait arrivé ; j'aurais compris que vous ne vouliez pas et me serais tenu tranquille. Mais votre départ m'assurait que vous ne me dénonceriez pas, que vous fermeriez les yeux sur ces trois mille roubles. Vous n'auriez pas pu me poursuivre ensuite, car j'aurais tout raconté à la justice, non le vol ou l'assassinat, cela je ne l'aurais pas dit, mais que vous m'y aviez poussé et que je n'avais pas consenti. De cette façon vous ne pouviez pas me confondre, faute de preuves, et moi j'aurais révélé avec quelle ardeur vous désiriez la mort de votre père, et tout le monde l'aurait cru, je vous en donne ma parole.

– Je désirais à ce point la mort de mon père ?

– Certainement, et votre silence m'autorisait à agir. »

Smerdiakov était très affaibli et parlait avec lassitude, mais une force intérieure le galvanisait,

il avait quelque dessein caché, Ivan le pressentait.

« Continue ton récit.

– Continuons ! J'étais donc couché, quand j'entendis votre père crier. Grigori était sorti un peu auparavant ; tout à coup il se mit à hurler, puis tout redevint silencieux. J'attendis, immobile ; mon cœur battait, je ne pouvais plus y tenir. Je me lève, je sors ; à gauche, la fenêtre de Fiodor Pavlovitch était ouverte, je m'avançai pour écouter s'il donnait signe de vie, je l'entendis s'agiter, soupirer. « Vivant », me dis-je. Je m'approche de la fenêtre, je lui crie : « C'est moi. – Il est venu, il s'est enfui (il voulait parler de Dmitri Fiodorovitch), il a tué Grigori, me répond-il. – Où ? – Là-bas, dans le coin. – Attendez, dis-je. » Je me mis à sa recherche et trébuchai près du mur contre Grigori, évanoui, ensanglanté. « C'est donc vrai que Dmitri Fiodorovitch est venu », pensai-je, et je résolus d'en finir. Même si Grigori vivait encore, il ne verrait rien, ayant perdu connaissance. Le seul risque était que Marthe Ignatièvna se réveillât. Je le sentis à ce moment, mais une frénésie s'était emparée de moi, à en perdre la respiration. Je

revins à la fenêtre : « Agraféna Alexandrovna est là, elle veut entrer. » Il tressaillit. « Où, là, où ? » Il soupira sans y croire encore. « Mais là, ouvrez donc ! » Il me regardait par la fenêtre, indécis, craignant d'ouvrir. « Il a peur de moi, pensai-je ; c'est drôle. » Tout à coup, j'imaginai de faire sur la croisée le signal de l'arrivée de Grouchegnka, devant lui, sous ses yeux ; il ne croyait plus aux paroles, mais, dès que j'eus frappé, il courut ouvrir la porte. Je voulais entrer, il me barra le passage. « Où est-elle, où est-elle ? » Il me regardait en palpitant. « Eh ! pensais-je, s'il a une telle peur de moi, ça va mal ! » Mes jambes se dérobaient, je tremblais qu'il ne me laissât pas entrer, ou qu'il appelât, ou que Marthe Ignatièvna survînt. Je ne me souviens pas, je devais être très pâle. Je chuchotai : « Elle est là-bas, sous la fenêtre, comment ne l'avez-vous pas vue ? – Amène-la, amène-la ! – Elle a peur, les cris l'ont effrayée, elle s'est cachée dans un massif ; appelez-la vous-même du cabinet. » Il y courut, posa la bougie sur la fenêtre : « Grouchegnka, Grouchegnka ! tu es ici ? » criait-il. Il ne voulait ni se pencher ni s'écarter de moi, à cause de la

peur que je lui inspirais. « La voici, lui dis-je, la voici dans le massif, elle vous sourit, voyez-vous ? » Il me crut soudain et se mit à trembler, tant il était fou de cette femme ; il se pencha entièrement. Je saisis alors le presse-papiers en fonte, sur sa table, vous vous souvenez, il pèse bien trois livres, et je lui assénai de toutes mes forces un coup sur la tête, avec le coin. Il ne poussa pas un cri, s'affaissa. Je le frappai encore deux fois et sentis qu'il avait le crâne fracassé. Il tomba à la renverse, tout couvert de sang. Je m'examinai : pas une éclaboussure ; j'essuyai le presse-papiers, le remis à sa place, puis je pris l'enveloppe derrière les icônes, j'en retirai l'argent et je la jetai à terre, ainsi que la faveur rose. J'allai au jardin tout tremblant, droit à ce pommier creux, vous le connaissez, je l'avais remarqué et j'y avais mis en réserve du papier et un chiffon ; j'enveloppai la somme et je la fourrai au fond du creux. Elle y est restée quinze jours, jusqu'à ma sortie de l'hôpital. Je retournai me coucher, songeant avec effroi : « Si Grigori est tué, ça peut aller fort mal ; s'il revient à lui, ce sera très bien, car il attestera que Dmitri

Fiodorovitch est venu, qu'il a, par conséquent, tué et volé. » Dans mon impatience, je me mis à geindre pour réveiller Marthe Ignatièvna. Elle se leva enfin, vint auprès de moi, puis, remarquant l'absence de Grigori, elle alla au jardin où je l'entendis crier. J'étais déjà rassuré. »

Smerdiakov s'arrêta. Ivan l'avait écouté dans un silence de mort, sans bouger, sans le quitter des yeux. Smerdiakov lui jetait parfois un coup d'œil, mais regardait surtout de côté. Son récit achevé, il parut ému, respirant avec peine, le visage couvert de sueur. On ne pouvait deviner s'il éprouvait des remords.

« Un instant, reprit Ivan en réfléchissant. Et la porte ? S'il n'a ouvert qu'à toi, comment Grigori a-t-il pu la voir ouverte auparavant ? Car il l'a bien vue le premier ? »

Ivan posait ces questions du ton le plus calme, de sorte que si quelqu'un les eût observés en ce moment du seuil, il en aurait conclu qu'ils s'entretenaient paisiblement d'un sujet quelconque.

« Quant à cette porte que Grigori prétend avoir

vue ouverte, ce n'est qu'un effet de son imagination, dit Smerdiakov avec un sourire. Car c'est un homme très entêté ; il aura cru voir, et vous ne l'en ferez pas démordre. C'est un bonheur pour nous qu'il ait eu la berlue ; cette déposition achève de confondre Dmitri Fiodorovitch.

– Écoute, dit Ivan paraissant de nouveau s'embrouiller, écoute... J'avais encore beaucoup de choses à te demander, mais je les ai oubliées... Ah ! oui, dis-moi seulement pourquoi tu as décacheté et jeté l'enveloppe à terre ? Pourquoi ne pas avoir emporté le tout ?... D'après ton récit, il m'a semblé que tu l'avais fait à dessein, mais je ne puis en comprendre la raison...

– Je n'ai pas agi sans motifs. Un homme au courant comme moi, par exemple, qui a peut-être mis l'argent dans l'enveloppe, qui a vu son maître la cacheter et écrire la suscription, pourquoi un tel homme, s'il a commis le crime, ouvrirait-il aussitôt l'enveloppe, puisqu'il est sûr du contenu ? Au contraire, il la mettrait simplement dans sa poche et s'esquiverait. Dmitri Fiodorovitch aurait agi autrement : ne

connaissant l'enveloppe que par ouï-dire, il se serait empressé de la décacheter, pour se rendre compte, puis de la jeter à terre, sans réfléchir qu'elle constituerait une pièce accusatrice, car c'est un voleur novice, qui n'a jamais opéré ouvertement, et de plus un gentilhomme. Il ne serait pas venu précisément voler, mais reprendre son bien, comme il l'avait au préalable déclaré devant tout le monde, en se vantant d'aller chez Fiodor Pavlovitch se faire justice lui-même. Lors de ma déposition, j'ai suggéré cette idée au procureur, mais sous forme d'allusion, et de telle sorte qu'il a cru l'avoir trouvée lui-même ; il était enchanté...

– Tu as vraiment réfléchi à tout cela sur place et à ce moment ? » s'écria Ivan Fiodorovitch stupéfait.

Il considérait de nouveau Smerdiakov avec effroi.

« De grâce, peut-on songer à tout dans une telle hâte ? Tout cela était combiné d'avance.

– Eh bien !... eh bien ! c'est que le diable lui-même t'a prêté son concours ! Tu n'es pas bête,

tu es beaucoup plus intelligent que je ne pensais... »

Il se leva pour faire quelques pas dans la chambre, mais comme on pouvait à peine passer entre la table et le mur il fit demi-tour et se rassit. C'est sans doute ce qui l'exaspéra : il se remit à vociférer.

« Écoute, misérable, vile créature ! Tu ne comprends donc pas que si je ne t'ai pas tué encore, c'est parce que je te garde pour répondre demain devant la justice ? Dieu le voit (il leva la main), peut-être fus-je coupable, peut-être ai-je désiré secrètement... la mort de mon père, mais je te le jure, je me dénoncerai moi-même demain ; je l'ai décidé ! Je dirai tout. Mais nous comparaîtrons ensemble ! Et quoi que tu puisses dire ou témoigner à mon sujet, je l'accepte et ne te crains pas ; je confirmerai tout moi-même ! Mais toi aussi, il faudra que tu avoues ! Il le faut, il le faut, nous irons ensemble ! Cela sera ! »

Ivan s'exprimait avec énergie et solennité : rien qu'à son regard on voyait qu'il tiendrait parole.

« Vous êtes malade, je vois, bien malade, vous avez les yeux tout jaunes, dit Smerdiakov, mais sans ironie et même avec compassion.

– Nous irons ensemble ! répéta Ivan. Et si tu ne viens pas, j'avouerai tout seul. »

Smerdiakov parut réfléchir.

« Non, vous n'irez pas, dit-il d'un ton catégorique.

– Tu ne me comprends pas !

– Vous aurez trop honte de tout avouer ; d'ailleurs ça ne servirait à rien, car je nierai vous avoir jamais tenu ces propos ; je dirai que vous êtes malade (on le voit bien) ou que vous vous sacrifiez par pitié pour votre frère, et m'accusez parce que je n'ai jamais compté à vos yeux. Et qui vous croira, quelle preuve avez-vous ?

– Écoute, tu m'as montré cet argent pour me convaincre. »

Smerdiakov retira le volume, découvrit la liasse.

« Prenez cet argent, dit-il en soupirant.

– Certes, je le prends ! Mais pourquoi me le donnes-tu puisque tu as tué pour l'avoir ? »

Et Ivan le considéra avec stupéfaction.

« Je n'en ai plus besoin, dit Smerdiakov d'une voix tremblante. Je pensais d'abord, avec cet argent, m'établir à Moscou, ou même à l'étranger ; c'était mon rêve, puisque « tout est permis ». C'est vous qui m'avez en effet appris et souvent expliqué cela : si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de vertu, et elle est inutile. Voilà le raisonnement que je me suis fait.

– Tu en es arrivé là tout seul ? dit Ivan avec un sourire gêné.

– Sous votre influence.

– Alors tu crois en Dieu, maintenant, puisque tu rends l'argent ?

– Non, je n'y crois pas, murmura Smerdiakov.

– Pourquoi rends-tu l'argent, alors ?

– Laissez donc ! trancha Smerdiakov avec un geste de lassitude. Vous-même répétiez sans cesse que tout est permis, pourquoi êtes-vous si inquiet maintenant ? Vous voulez même vous dénoncer. Mais il n'y a pas de danger ! Vous n'irez pas ! dit-il catégoriquement.

– Tu verras bien !

– C'est impossible. Vous êtes trop intelligent. Vous aimez l'argent, je le sais, les honneurs aussi car vous êtes très orgueilleux, vous raffolez du beau sexe, vous aimez par-dessus tout vivre indépendant et à votre aise. Vous ne voudrez pas gâter toute votre vie en vous chargeant d'une pareille honte. De tous les enfants de Fiodor Pavlovitch vous êtes celui qui lui ressemble le plus ; vous avez la même âme.

– Tu n'es vraiment pas bête, dit Ivan avec stupeur, et le sang lui monta au visage. Je te croyais sot.

– C'est par orgueil que vous le croyiez. Prenez donc l'argent. »

Ivan prit la liasse de billets et la fourra dans sa poche, telle quelle.

« Je les montrerai demain au tribunal, dit-il.

– Personne ne vous croira ; ce n'est pas l'argent qui vous manque à présent, vous aurez pris ces trois mille roubles dans votre cassette. »

Ivan se leva.

« Je te répète que si je ne t'ai pas tué, c'est uniquement parce que j'ai besoin de toi demain ;

ne l'oublie pas !

– Eh bien, tuez-moi, tuez-moi maintenant, dit Smerdiakov d'un air étrange. Vous ne l'osez même pas, ajouta-t-il avec un sourire amer, vous n'osez plus rien, vous si hardi autrefois !

– À demain !... »

Ivan marcha vers la porte.

« Attendez... Montrez-les-moi encore une fois. »

Ivan sortit les billets, les lui montra ; Smerdiakov les considéra une dizaine de secondes.

« Eh bien allez !... Ivan Fiodorovitch ! cria-t-il soudain.

– Que veux-tu ? »

Ivan qui partait se retourna.

« Adieu.

– À demain ! »

Ivan sortit. La tourmente continuait. Il marcha d'abord d'un pas assuré, mais se mit bientôt à chanceler. « Ce n'est que physique », songea-t-il en souriant. Une sorte d'allégresse le gagnait. Il

se sentait une fermeté inébranlable ; les hésitations douloureuses de ces derniers temps avaient disparu. Sa décision était prise et « déjà irrévocable », se disait-il avec bonheur. À ce moment il trébucha, faillit choir. En s'arrêtant, il distingua à ses pieds l'ivrogne qu'il avait renversé, gisant toujours à la même place, inerte. La neige lui recouvrait presque le visage. Ivan le releva, le chargea sur ses épaules. Ayant aperçu de la lumière dans une maison, il alla frapper aux volets et promit trois roubles au propriétaire s'il l'aidait à transporter le bonhomme au commissariat. Je ne raconterai pas en détail comment Ivan Fiodorovitch réussit dans cette entreprise et fit examiner le croquant par un médecin en payant généreusement les frais. Disons seulement que cela demanda presque une heure. Mais Ivan demeura satisfait. Ses idées s'éparpillaient : « Si je n'avais pas pris une résolution si ferme pour demain, pensa-t-il soudain avec délice, je ne serais pas resté une heure à m'occuper de cet ivrogne, j'aurais passé à côté sans m'inquiéter de lui... Mais comment ai-je la force de m'observer ? Et eux qui ont décidé

que je deviens fou ! » En arrivant devant sa porte, il s'arrêta pour se demander : « Ne ferais-je pas mieux d'aller dès maintenant chez le procureur et de tout lui raconter ?... Non, demain, tout à la fois ! » Chose étrange, presque toute sa joie disparut à l'instant. Lorsqu'il entra dans sa chambre, une sensation glaciale l'étreignit comme le souvenir ou plutôt l'évocation de je ne sais quoi de pénible ou de répugnant, qui se trouvait en ce moment dans cette chambre et qui s'y était déjà trouvé. Il se laissa tomber sur le divan. La vieille domestique lui apporta le samovar, il fit du thé, mais n'y toucha pas ; il la renvoya jusqu'au lendemain. Il avait le vertige, se sentait las, mal à l'aise. Il s'assoupissait, mais se mit à marcher pour chasser le sommeil. Il lui semblait qu'il avait le délire. Après s'être rassis, il se mit à regarder de temps à autre autour de lui, comme pour examiner quelque chose. Enfin, son regard se fixa sur un point. Il sourit, mais le rouge de la colère lui monta au visage. Longtemps il demeura immobile, la tête dans ses mains, lorgnant toujours le même point, sur le divan

placé contre le mur d'en face. Visiblement, quelque chose à cet endroit l'irritait, l'inquiétait.

IX
Le Diable. Hallucination d'Ivan Fiodorovitch.

Je ne suis pas médecin, et pourtant je sens que le moment est venu de fournir quelques explications sur la maladie d'Ivan Fiodorovitch. Disons tout de suite qu'il était à la veille d'un accès de fièvre chaude, la maladie ayant fini par triompher de son organisme affaibli. Sans connaître la médecine, je risque cette hypothèse qu'il avait peut-être réussi, par un effort de volonté, à conjurer la crise, espérant, bien entendu, y échapper. Il se savait souffrant, mais ne voulait pas s'abandonner à la maladie dans ces jours décisifs où il devait se montrer, parler hardiment, « se justifier à ses propres yeux ». Il était allé voir le médecin mandé de Moscou par Catherine Ivanovna. Celui-ci, après l'avoir écouté et examiné, conclut à un dérangement cérébral et ne fut nullement surpris d'un aveu qu'Ivan lui fit pourtant avec répugnance : « Les hallucinations

sont très possibles dans votre état, mais il faudrait les contrôler... D'ailleurs vous devez vous soigner sérieusement, sinon cela s'aggraverait. » Mais Ivan Fiodorovitch négligea ce sage conseil : « J'ai encore la force de marcher ; quand je tomberai, me soignera qui voudra ! »

Il avait presque conscience de son délire et fixait obstinément un certain objet, sur le divan, en face de lui. Là apparut tout à coup un individu, entré Dieu sait comment, car il n'y était pas à l'arrivée d'Ivan Fiodorovitch après sa visite à Smerdiakov. C'était un monsieur, ou plutôt une sorte de gentleman russe, *qui frisait la cinquantaine*[1], grisonnant un peu, les cheveux longs et épais, la barbe en pointe. Il portait un veston marron de chez le bon faiseur, mais déjà élimé, datant de trois ans environ et complètement démodé. Le linge, son long foulard, tout rappelait le gentleman chic ; mais le linge, à le regarder de près, était douteux, et le foulard fort usé. Son pantalon à carreaux lui allait bien, mais il était trop clair et trop juste, comme

[1] En français dans le texte.

on n'en porte plus maintenant ; de même son chapeau, qui était en feutre blanc malgré la saison. Bref, l'air comme il faut et en même temps gêné. Le gentleman devait être un de ces anciens propriétaires fonciers qui florissaient au temps du servage ; il avait vécu dans le monde, mais peu à peu, appauvri après les dissipations de la jeunesse et la récente abolition du servage, il était devenu une sorte de parasite de bonne compagnie, reçu chez ses anciennes connaissances à cause de son caractère accommodant et à titre d'homme comme il faut, qu'on peut admettre à sa table en toute occasion, à une place modeste toutefois. Ces parasites, au caractère facile, sachant conter, faire une partie de cartes, détestant les commissions dont on les charge, sont ordinairement veufs ou vieux garçons ; parfois ils ont des enfants, toujours élevés au loin, chez quelque tante dont le gentleman ne parle presque jamais en bonne compagnie, comme s'il rougissait d'une telle parenté. Il finit par se déshabituer de ses enfants, qui lui écrivent de loin en loin, pour sa fête ou à Noël, des lettres de félicitations auxquelles il

répond parfois. La physionomie de cet hôte inattendu était plutôt affable que débonnaire, prête aux amabilités suivant les circonstances. Il n'avait pas de montre, mais portait un lorgnon en écaille, fixé à un ruban noir. Le médius de sa main droite s'ornait d'une bague en or massif avec une opale bon marché. Ivan Fiodorovitch gardait le silence, résolu à ne pas entamer la conversation. Le visiteur attendait, comme un parasite qui, venant à l'heure du thé tenir compagnie au maître de la maison, le trouve absorbé dans ses réflexions, et garde le silence, prêt toutefois à un aimable entretien, pourvu que le maître l'engage. Tout à coup son visage devint soucieux.

« Écoute, dit-il à Ivan Fiodorovitch, excuse-moi, je veux seulement te faire souvenir que tu es allé chez Smerdiakov afin de te renseigner au sujet de Catherine Ivanovna, et que tu es parti sans rien savoir ; tu as sûrement oublié...

– Ah oui ! dit Ivan préoccupé, j'ai oublié... N'importe, d'ailleurs, remettons tout à demain. À propos, dit-il avec irritation au visiteur, c'est moi qui ai dû me rappeler cela tout à l'heure, car je

me sentais angoissé à ce sujet. Suffit-il que tu aies surgi pour que je croie que cette suggestion me vient de toi ?

– Eh bien, ne le crois pas, dit le gentleman en souriant d'un air affable. La foi ne s'impose pas. D'ailleurs, dans ce domaine, les preuves même matérielles sont inefficaces. Thomas a cru, parce qu'il voulait croire, et non pour avoir vu le Christ ressuscité. Ainsi, les spirites... je les aime beaucoup... Imagine-toi qu'ils croient servir la foi, parce que le diable leur montre ses cornes de temps en temps. « C'est une preuve matérielle de l'existence de l'autre monde. » L'autre monde démontré matériellement ! En voilà une idée ! Enfin, cela prouverait l'existence du diable, mais non celle de Dieu. Je veux me mettre d'une société idéaliste, pour leur faire de l'opposition.

– Écoute, dit Ivan Fiodorovitch en se levant, je crois que j'ai le délire, raconte ce que tu veux, peu m'importe ! Tu ne m'exaspéreras pas comme alors. Seulement, j'ai honte... Je veux marcher dans la chambre... Parfois je cesse de te voir, de t'entendre, mais je devine toujours ce que tu veux dire, car *c'est moi qui parle, et non pas toi !* Mais

je ne sais pas si je dormais la dernière fois, ou si je t'ai vu en réalité. Je vais m'appliquer sur la tête une serviette mouillée ; peut-être te dissiperas-tu. »

Ivan alla prendre une serviette et fit comme il disait ; après quoi, il se mit à marcher de long en large.

« Ça me fait plaisir que nous nous tutoyions, dit le visiteur.

– Imbécile, crois-tu que je vais te dire *vous* ? Je me sens en train... si seulement je n'avais pas mal à la tête... mais pas tant de philosophie que la dernière fois. Si tu ne peux pas déguerpir, invente au moins quelque chose de gai. Dis-moi des cancans, car tu n'es qu'un parasite. Quel cauchemar tenace ! Mais je ne te crains pas. Je viendrai à bout de toi. On ne m'internera pas !

– *C'est charmant*[1], « parasite ». C'est mon rôle, en effet. Que suis-je sur terre, sinon un parasite ? À propos, je suis surpris de t'entendre ; ma foi, tu commences à me prendre pour un être

[1] En français dans le texte.

réel et non pour le produit de ta seule imagination, comme tu le soutenais l'autre fois.

– Je ne t'ai jamais pris un seul instant pour une réalité, s'écria Ivan avec rage. Tu es un mensonge, un fantôme de mon esprit malade. Mais je ne sais comment me débarrasser de toi, je vois qu'il faudra souffrir quelque temps. Tu es une hallucination, l'incarnation de moi-même, d'une partie seulement de moi... de mes pensées et de mes sentiments, mais des plus vils et des plus sots. À cet égard, tu pourrais même m'intéresser, si j'avais du temps à te consacrer.

– Je vais te confondre : tantôt, près du réverbère, quand tu es tombé sur Aliocha en lui criant : « Tu l'as appris de « lui » ! comment sais-tu qu'il vient me voir ? » c'est de moi que tu parlais. Donc, tu as cru un instant que j'existais réellement, dit le gentleman avec un sourire mielleux.

– Oui, c'était une faiblesse... mais je ne pouvais croire en toi. Peut-être la dernière fois t'ai-je vu seulement en songe, et non en réalité ?

– Et pourquoi as-tu été si dur avec Aliocha ? Il

est charmant, j'ai des torts envers lui, à cause du *starets* Zosime.

– Comment oses-tu parler d'Aliocha, canaille ! dit Ivan en riant.

– Tu m'injuries en riant, bon signe. D'ailleurs, tu es bien plus aimable avec moi que la dernière fois, et je comprends pourquoi : cette noble résolution...

– Ne me parle pas de ça, cria Ivan furieux.

– Je comprends, je comprends, *c'est noble, c'est charmant*[1], tu vas, demain, défendre ton frère, tu te sacrifies ; c'est chevaleresque...

– Tais-toi, sinon gare aux coups de pied !

– En un sens, ça me fera plaisir, car mon but sera atteint : si tu agis ainsi, c'est que tu crois à ma réalité ; on ne donne pas de coups de pied à un fantôme. Trêve de plaisanteries ; tu peux m'injurier, mais il vaut mieux être un peu plus poli, même avec moi. Imbécile, canaille ! Quelles expressions !

– En t'injuriant, je m'injurie ! Toi, c'est moi-

[1] En français dans le texte.

même, mais sous un autre museau. Tu exprimes mes propres pensées... et tu ne peux rien dire de nouveau !

– Si nos pensées se rencontrent, cela me fait honneur, dit gracieusement le gentleman.

– Seulement, tu choisis mes pensées les plus sottes. Tu es bête et banal. Tu es stupide. Je ne puis te supporter !... Que faire, que faire ? murmura Ivan entre ses dents.

– Mon ami, je veux pourtant rester un gentleman et être traité comme tel, dit le visiteur avec un certain amour-propre, d'ailleurs conciliant, débonnaire... Je suis pauvre, mais... je ne dirai pas très honnête ; cependant... on admet généralement comme un axiome que je suis un ange déchu. Ma foi, je ne puis me représenter comment j'ai pu, jadis, être un ange. Si je l'ai jamais été, il y a si longtemps que ce n'est pas un péché de l'oublier. Maintenant, je tiens uniquement à ma réputation d'homme comme il faut et je vis au hasard, m'efforçant d'être agréable. J'aime sincèrement les hommes ; on m'a beaucoup calomnié. Quand je me transporte

sur la terre, chez vous, ma vie prend une apparence de réalité, et c'est ce qui me plaît le mieux. Car le fantastique me tourmente comme toi-même, aussi j'aime le réalisme terrestre. Chez vous, tout est défini, il y a des formules, de la géométrie ; chez nous, ce n'est qu'équations indéterminées ! Ici, je me promène, je rêve (j'aime rêver). Je deviens superstitieux. Ne ris pas, je t'en prie ; j'aime aller aux bains publics, imagine-toi, être à l'étuve avec les marchands et les popes. Mon rêve, c'est de m'incarner, mais définitivement, dans quelque marchande obèse, et de partager toutes ses croyances. Mon idéal, c'est d'aller à l'église et d'y faire brûler un cierge, de grand cœur, ma parole. Alors mes souffrances prendront fin. J'aime aussi vos remèdes : au printemps, il y avait une épidémie de petite vérole, je suis allé me faire vacciner ; si tu savais comme j'étais content, j'ai donné dix roubles pour « nos frère slaves » !... Tu ne m'écoutes pas. Tu n'es pas dans ton assiette, aujourd'hui. – Le gentleman fit une pause. – Je sais que tu es allé hier consulter ce médecin... Eh bien ! comment vas-tu ? Que t'a-t-il dit ?

– Imbécile !

– En revanche, tu as beaucoup d'esprit. Tu m'injuries de nouveau. Ce n'est pas par intérêt que je te demandais cela. Tu peux ne pas répondre. Voilà mes rhumatismes qui me reprennent.

– Imbécile !

– Tu y tiens ! Je me souviens encore de mes rhumatismes de l'année dernière.

– Le diable, des rhumatismes ?

– Pourquoi pas ? Si je m'incarne, il faut en subir toutes les conséquences. *Satanas sum et nihil humani a me alienum puto*.

– Comment, comment ? *Satanas sum et nihil humani*... Ce n'est pas bête, pour le diable !

– Je suis heureux de te plaire enfin.

– Cela ne vient pas de moi, dit Ivan, cela ne m'est jamais venu à l'esprit. Étrange...

– *C'est du nouveau, n'est-ce pas*[1] ? Cette fois-ci je vais agir loyalement et t'expliquer la chose. Écoute. Dans les rêves, surtout durant les

[1] En français dans le texte.

cauchemars qui proviennent d'un dérangement d'estomac ou d'autre chose, l'homme a parfois des visions si belles, des scènes de la vie réelle si compliquées, il traverse une telle succession d'événements aux péripéties inattendues, depuis les manifestations les plus hautes jusqu'au moindres bagatelles, que, je te le jure, Léon Tolstoï lui-même ne parviendrait pas à les imaginer. Cependant, ces rêves viennent non à des écrivains, mais à des gens ordinaires : fonctionnaires, feuilletonistes, popes... Un ministre m'a même avoué que ses meilleures idées lui venaient en dormant. Il en est de même maintenant ; je dis des choses originales, qui ne te sont jamais venues à l'esprit, comme dans les cauchemars ; cependant, je ne suis que ton hallucination.

– Tu radotes ! Comment, tu veux me persuader que tu existes, et tu prétends toi-même être un songe !

– Mon ami, j'ai choisi aujourd'hui une méthode particulière que je t'expliquerai ensuite. Attends un peu, où en étais-je ? Ah oui ! J'ai pris froid, mais pas chez vous, là-bas...

– Où, là-bas ? Dis donc, resteras-tu encore longtemps ? » s'écria Ivan presque désespéré. Il s'arrêta, s'assit sur le divan, se prit de nouveau la tête entre les mains. Il arracha la serviette mouillée et la jeta avec dépit.

« Tu as les nerfs malades, insinua le gentleman d'un air dégagé mais amical ; tu m'en veux d'avoir pris froid, cependant cela m'est arrivé de la façon la plus naturelle. Je courais à une soirée diplomatique, chez une grande dame de Pétersbourg qui jouait les ministres, en habit, cravate blanche, ganté ; pourtant j'étais encore Dieu sait où, et pour arriver sur la terre il fallait franchir l'espace. Certes, ce n'est qu'un instant, mais la lumière du soleil met huit minutes et j'étais en habit et gilet découvert. Les esprits ne gèlent pas, mais puisque je m'étais incarné... Bref, j'ai agi à la légère, je me suis aventuré. Dans l'espace, dans l'éther, dans l'eau, il fait un froid, on ne peut même pas appeler cela du froid : cent cinquante degrés au-dessous de zéro. On connaît la plaisanterie des jeunes villageoises : quand il gèle à trente degrés, elles proposent à quelque niais de lécher une hache ; la langue gèle

instantanément, le niais s'arrache la peau ; et pourtant ce n'est que trente degrés ! À cent cinquante degrés, il suffirait, je pense, de toucher une hache avec le doigt pour que celui-ci disparaisse... si seulement il y avait une hache dans l'espace...

– Mais, est-ce possible ? » interrompit distraitement Ivan Fiodorovitch. Il luttait de toutes ses forces pour résister au délire et ne pas sombrer dans la folie.

« Une hache ? répéta le visiteur avec surprise.

– Mais oui, que deviendrait-elle, là-bas ? s'écria Ivan avec une obstination rageuse.

– Une hache dans l'espace ? *Quelle idée*[1] ! Si elle se trouve très loin de la terre, je pense qu'elle se mettra à tourner autour sans savoir pourquoi, à la manière d'un satellite. Les astronomes calculeront son lever et son coucher, Gatsouk[2] la mettra dans son almanach, voilà tout.

– Tu es bête, horriblement bête ! Fais des

---

[1] En français dans le texte.

[2] Alexandre Gatsouk (1832-1891), éditeur de journaux, revues, almanachs.

mensonges plus spirituels, ou je ne t'écoute plus. Tu veux me vaincre par le réalisme de tes procédés, me persuader de ton existence. Je n'y crois pas !

– Mais je ne mens pas, tout cela est vrai. Malheureusement, la vérité n'est presque jamais spirituelle. Je vois que tu attends de moi quelque chose de grand, de beau peut-être. C'est regrettable, car je ne donne que ce que je peux...

– Ne fais donc pas le philosophe, espèce d'âne !

– Comment puis-je philosopher, quand j'ai tout le côté droit paralysé, qui me fait geindre. J'ai consulté la Faculté ; ils savent diagnostiquer à merveille, vous expliquent la maladie, mais sont incapables de guérir. Il y avait là un étudiant enthousiaste : « Si vous mourez, m'a-t-il dit, vous connaîtrez exactement la nature de votre mal ! » Ils ont la manie de vous adresser à des spécialistes : « Nous nous bornons à diagnostiquer, allez voir un tel, il vous guérira. » On ne trouve plus du tout de médecins à l'ancienne mode qui traitaient toutes les

maladies ; maintenant il n'y a plus que des spécialistes, qui font de la publicité. Pour une maladie du nez, on vous envoie à Paris, chez un grand spécialiste. Il vous examine le nez. « Je ne puis, dit-il guérir que la narine droite, car je ne traite pas les narines gauches, ce n'est pas ma spécialité. Allez à Vienne, il y a un spécialiste pour les narines gauches. » Que faire ? J'ai recouru aux remèdes de bonnes femmes ; un médecin allemand me conseilla de me frotter après le bain avec du miel et du sel : j'allai aux bains pour le plaisir et me barbouillai en pure perte. En désespoir de cause, j'ai écrit au comte Mattei, à Milan ; il m'a envoyé un livre et des globules. Que Dieu lui pardonne ! Imagine-toi que l'extrait de malt de Hoff m'a guéri. Je l'avais acheté par hasard, j'en ai pris un flacon et demi, et tout à disparu radicalement. J'étais résolu à publier une attestation, la reconnaissance parlait en moi, mais ce fut une autre histoire : aucun journal ne voulut l'insérer ! « C'est trop réactionnaire, me dit-on, personne n'y croira, *le*

diable n'existe point[1]. Publiez cela anonymement. » Mais qu'est-ce qu'une attestation anonyme ? J'ai plaisanté avec les employés : « C'est en Dieu, disais-je, qu'il est réactionnaire de croire à notre époque ; mais moi je suis le diable. – Bien sûr, tout le monde y croit, pourtant c'est impossible, cela pourrait nuire à notre programme. À moins que vous ne donniez à la chose un tour humoristique ? » Mais alors, pensai-je, ce ne sera pas spirituel. Et mon attestation ne parut point. Cela m'est arrivé sur le cœur. Les sentiments les meilleurs, tels que la reconnaissance, me sont formellement interdits par ma position sociale.

– Tu retombes dans la philosophie ? dit Ivan, les dents serrées.

– Que Dieu m'en préserve ! Mais on ne peut s'empêcher de se plaindre parfois. Je suis calomnié. Tu me traites à tout moment d'imbécile. On voit bien que tu es un jeune homme. Mon ami, il n'y a pas que l'esprit. J'ai reçu de la nature un cœur bon et gai, « j'ai aussi

[1] En français dans le texte.

composé des vaudevilles »[1]. Tu me prends, je crois, pour un vieux Khlestakov, mais ma destinée est bien plus sérieuse. Par une sorte de décret inexplicable, j'ai pour mission de « nier » ; pourtant je suis foncièrement bon et inapte à la négation. « Non, il faut que tu nies ! Sans négation, pas de critique, et que deviendraient les revues, sans la critique ? Il ne resterait plus qu'un hosanna. Mais pour la vie cela ne suffit pas, il faut que cet hosanna passe par le creuset du doute, etc. » D'ailleurs, je ne me mêle pas de tout ça, ce n'est pas moi qui ai inventé la critique, je n'en suis pas responsable. J'ai servi de bouc émissaire, on m'a obligé à faire de la critique, et la vie commença. Mais moi, qui comprends le sel de la comédie, j'aspire au néant. « Non, il faut que tu vives, me réplique-t-on, car sans toi rien n'existerait. Si tout était raisonnable sur la terre, il ne s'y passerait rien. Sans toi, pas d'événements ; or, il faut des événements. » Je remplis donc ma mission, bien à contrecœur,

[1] Paroles de Klestakov, dans le *Réviseur* de Gogol, III, 6 - 1836.

pour susciter des événements, et je réalise l'irrationnel, par ordre. Les gens prennent cette comédie au sérieux, malgré tout leur esprit. C'est pour eux une tragédie. Ils souffrent, évidemment... En revanche, il vivent, d'une vie réelle et non imaginaire, car la souffrance, c'est la vie. Sans la souffrance, quel plaisir offrirait-elle ? Tout ressemblerait à un *Te Deum* interminable ; c'est saint, mais bien ennuyeux. Et moi ? Je souffre, et pourtant je ne vis pas. Je suis l'x d'une équation inconnue. Je suis le spectre de la vie, qui a perdu la notion des choses et oublie jusqu'à son nom. Tu ris... non, tu ne ris pas, tu te fâches encore, comme toujours. Il te faudrait toujours de l'esprit ; or, je te le répète, je donnerais toute cette vie sidérale, tous les grades, tous les honneurs, pour m'incarner dans l'âme d'une marchande obèse et faire brûler des cierges à l'église.

– Toi non plus, tu ne crois pas en Dieu, dit Ivan avec un sourire haineux.

– Comment dire, si tu parles sérieusement...

– Dieu existe-t-il oui ou non ? insista Ivan

avec colère.

– Ah ! c'est donc sérieux ? Mon cher, Dieu m'est témoin que je n'en sais rien, je ne puis mieux dire.

– Non, tu n'existes pas, tu es moi-même et rien de plus ! Tu n'es qu'une chimère !

– Si tu veux, j'ai la même philosophie que toi, c'est vrai. *Je pense, donc je suis*[1], voilà ce qui est sûr ; quand au reste, quant à tous ces mondes, Dieu et Satan lui-même, tout cela ne m'est pas prouvé. Ont-ils une existence propre, ou est-ce seulement une émanation de moi, le développement successif de mon moi, qui existe temporellement et personnellement ?... Je m'arrête, car j'ai l'impression que tu vas me battre.

– Tu ferais mieux de me raconter une anecdote !

– En voici une, précisément dans le cadre de notre sujet, c'est-à-dire plutôt une légende qu'une anecdote. Tu me reproches mon incrédulité.

---

[1] En français dans le texte.

Mais, mon cher, il n'y a pas que moi comme ça ; chez nous, tous sont maintenant troublés à cause de vos sciences. Tant qu'il y avait les atomes, les cinq sens, les quatre éléments, cela allait encore. Les atomes étaient déjà connus dans l'antiquité. Mais vous avez découvert « la molécule chimique », « le protoplasme », et le diable sait encore quoi ! En apprenant cela, les nôtres ont baissé la queue. Ce fut le gâchis ; la superstition, les cancans sévirent, nous en avons autant que vous, même un peu plus, enfin la délation ; il y a aussi, chez nous, une section où l'on reçoit certains « renseignements[1] ». Eh bien, cette légende de notre Moyen Âge, du nôtre, non pas du vôtre, ne trouve aucune créance, sauf auprès des grosses marchandes, les nôtres, pas les vôtres. Tout ce qui existe chez vous existe aussi chez nous ; je te révèle ce mystère par amitié, bien que ce soit défendu. Cette légende parle donc du paradis. Il y avait sur la terre un certain philosophe qui niait tout, les lois, la conscience,

[1] Allusion à la fameuse « Troisième Section » – police secrète.

la foi ; surtout la vie future. Il mourut en pensant entrer dans les ténèbres du néant, et le voilà en présence de la vie future. Il s'étonne, il s'indigne : « Cela, dit-il, est contraire à mes convictions. » Et il fut condamné pour cela... Excuse-moi, je te rapporte cette légende comme on me l'a contée... Donc, il fut condamné à parcourir dans les ténèbres un quatrillion de kilomètres (car nous comptons aussi en kilomètres, maintenant), et quand il aura achevé son quatrillion, les portes du paradis s'ouvriront devant lui et tout lui sera pardonné...

– Quels tourments y a-t-il dans l'autre monde, outre le quatrillion ? demanda Ivan avec une étrange animation.

– Quels tourments ? Ah ! ne m'en parle pas ! Autrefois, il y en avait pour tous les goûts ; à présent, on a de plus en plus recours au système des tortures morales, aux « remords de conscience » et autres fariboles. C'est à votre « adoucissement des mœurs » que nous le devons. Et qui en profite ? Seulement ceux qui n'ont pas de conscience, car ils se moquent des remords ! En revanche, les gens convenables, qui

ont conservé le sentiment de l'honneur, souffrent... Voilà bien les réformes opérées sur un terrain mal préparé, et copiées d'institutions étrangères ; elles sont déplorables ! Le feu d'autrefois valait mieux... Le condamné au quatrillion regarde donc autour de lui, puis se couche en travers de la route : « Je ne marche pas, par principe je refuse ! » Prends l'âme d'un athée russe éclairé et mêle-la à celle du prophète Jonas, qui bouda trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, tu obtiendras notre penseur récalcitrant.

– Sur quoi s'est-il étendu ?

– Il y avait sûrement de quoi s'étendre. Tu ne ris pas ?

– Bravo, s'écria Ivan avec la même animation ; il écoutait maintenant avec une curiosité inattendue. Eh bien, il est toujours couché ?

– Mais non, au bout de mille ans, il se leva et marcha.

– Quel âne ! – Ivan eut un rire nerveux et se mit à réfléchir. – N'est-ce pas la même chose de

rester couché éternellement ou de marcher un quatrillion de verstes ? Mais cela fait un billion d'années ?

– Et même bien davantage. S'il y avait ici un crayon et du papier, on pourrait calculer. Il est arrivé depuis longtemps et c'est là que commence l'anecdote.

– Comment ! Mais où a-t-il pris un billion d'années ?

– Tu penses toujours à notre terre actuelle ! La terre s'est reproduite peut-être un million de fois ; elle s'est gelée, fendue, désagrégée, puis décomposée dans ses éléments, et de nouveau les eaux la recouvrirent. Ensuite, ce fut de nouveau une comète, puis un soleil d'où sortit le globe. Ce cycle se répète peut-être une infinité de fois, sous la même forme, jusqu'au moindre détail. C'est mortellement ennuyeux...

– Eh bien ! qu'arriva-t-il lorsqu'il eut achevé ?

– Dès qu'il fut entré au paradis, deux secondes, montre en main, ne s'étaient pas écoulées (bien que sa montre, à mon avis, ait dû se décomposer en ses éléments durant le voyage)

et il s'écriait déjà que, pour ces deux secondes, on pouvait faire non seulement un quatrillion de kilomètres, mais un quatrillion de quatrillions, à la quatrillionième puissance ! Bref, il chanta hosanna, il exagéra même, au point que des penseurs plus dignes refusèrent de lui tendre la main les premiers temps ; il était devenu trop brusquement conservateur. C'est le tempérament russe. Je te le répète, c'est une légende. Voilà les idées qui ont cours chez nous sur ces matières.

– Je te tiens ! s'écria Ivan avec une joie presque enfantine, comme si la mémoire lui revenait : c'est moi-même qui ai inventé cette anecdote du quatrillion d'années ! J'avais alors dix-sept ans, j'étais au collège... Je l'ai racontée à un de mes camarades, Korovkine, à Moscou... Cette anecdote est très caractéristique, je l'avais oubliée, mais je me la suis rappelée inconsciemment ; ce n'est pas toi qui l'as dite ! C'est ainsi qu'une foule de choses vous reviennent quand on va au supplice... ou quand on rêve. Eh bien ! tu n'es qu'un rêve !

– La violence avec laquelle tu me nies m'assure que malgré tout tu crois en moi, dit le

gentleman gaiement.

– Pas du tout ! Je n'y crois pas pour un centième !

– Mais bien pour un millième. Les doses homéopathiques sont peut-être les plus fortes. Avoue que tu crois en moi, au moins pour un dix-millième...

– Non ! cria Ivan irrité. D'ailleurs, je voudrais bien croire en toi !

– Hé ! hé ! voilà un aveu ! Mais je suis bon, je vais t'aider. C'est moi qui te tiens ! Je t'ai conté à dessein cette anecdote pour te détromper définitivement à mon égard.

– Tu mens. Le but de ton apparition est de me convaincre de ton existence.

– Précisément. Mais les hésitations, l'inquiétude, le conflit de la foi et du doute constituent parfois une telle souffrance pour un homme scrupuleux comme toi, que mieux vaut se pendre. Sachant que tu crois un peu en moi, je t'ai raconté cette anecdote pour te livrer définitivement au doute. Je te mène entre la foi et l'incrédulité alternativement, non sans but. C'est

une nouvelle méthode. Je te connais : quand tu cesseras tout à fait de croire en moi, tu te mettras à m'assurer que je ne suis pas un rêve, que j'existe vraiment ; alors mon but sera atteint. Or, mon but est noble. Je déposerai en toi un minuscule germe de foi qui donnera naissance à un chêne, un si grand chêne qu'il sera ton refuge et que tu voudras te faire anachorète, car c'est ton vif désir en secret ; tu te nourriras de sauterelles, tu feras ton salut dans le désert.

– Alors, misérable, c'est pour mon salut que tu travailles ?

– Il faut bien faire une fois une bonne œuvre. Tu te fâches, à ce que je vois !

– Bouffon ! As-tu jamais tenté ceux qui se nourrissent de sauterelles, prient dix-sept ans au désert et sont couverts de mousse ?

– Mon cher, je n'ai fait que cela. On oublie le monde entier pour une pareille âme, car c'est un joyau de prix, une étoile qui vaut parfois toute une constellation ; nous avons aussi notre arithmétique ! La victoire est précieuse ! Or, certains solitaires, ma foi, te valent au point de

vue intellectuel, bien que tu ne le croies pas ; ils peuvent contempler simultanément de tels abîmes de foi et de doute qu'en vérité il s'en faut d'un cheveu qu'ils succombent.

– Eh bien ! tu te retirais le nez long ?

– Mon ami, remarqua sentencieusement le visiteur, mieux vaut avoir le nez long que pas de nez du tout, comme le disait encore récemment un marquis malade (il devait être soigné par un spécialiste) en se confessant à un Père Jésuite. J'y assistais, c'était charmant. « Rendez-moi mon nez ! » disait-il en se frappant la poitrine. « Mon fils, insinuait le Père, tout est réglé par les décrets insondables de la Providence ; un mal apparent amène parfois un bien caché. Si un sort cruel vous a privé de votre nez, vous y gagnez en ce que personne désormais n'osera vous dire que vous l'avez trop long. – Mon Père, ce n'est pas une consolation ! s'écria-t-il désespéré, je serais au contraire enchanté d'avoir chaque jour le nez long, pourvu qu'il soit à sa place ! – Mon fils, dit le Père en soupirant, on ne peu demander tous les biens à la fois, et c'est déjà murmurer contre la Providence, qui, même ainsi, ne vous a pas

oublié ; car si vous criez comme tout à l'heure, que vous seriez heureux toute votre vie d'avoir le nez long, votre souhait a été exaucé indirectement, car ayant perdu votre nez, par le fait même, vous avez le nez long... »

– Fi ! que c'est bête ! s'écria Ivan.

– Mon ami, je voulais te faire rire, je te jure que telle est la casuistique des Jésuites et que tout ceci est rigoureusement vrai. Ce cas est récent et m'a causé bien des soucis. Rentré chez lui, le malheureux jeune homme se brûla la cervelle dans la nuit ; je ne l'ai pas quitté jusqu'au dernier moment... Quant au confessionnaux des Jésuites, c'est vraiment mon plus agréable divertissement aux heures de tristesse. Voici une historiette de ces jours derniers. Une jeune Normande, une blonde de vingt ans, arrive chez un vieux Père. Une beauté, un corps à faire venir l'eau à la bouche. Elle s'agenouille, murmure son péché à travers le grillage. « Comment, ma fille, vous voilà retombée ?... Ô Sancta Maria, qu'entends-je, c'est déjà un autre. Jusqu'à quand cela durera-t-il ; n'avez-vous pas honte ? – *Ah, mon Père*, répond la pécheresse éplorée, *ça lui a fait tant de*

plaisir et à moi si peu de peine ! »[1] Considère cette réponse ! C'est le cri de la nature elle-même, cela vaut mieux que l'innocence ! Je lui ai donné l'absolution et je me retournais pour m'en aller, quand j'entendis le Père lui fixer un rendez-vous pour le soir. Si résistant qu'ait été le vieillard, il avait succombé aussitôt à la tentation. La nature, la vérité ont pris leur revanche ! Pourquoi fais-tu la grimace ? te voilà encore fâché ? Je ne sais plus que faire pour t'être agréable...

– Laisse-moi, tu m'obsèdes comme un cauchemar, gémit Ivan vaincu par sa vision ; tu m'ennuies et tu me tourmentes. Je donnerais beaucoup pour te chasser !

– Encore un coup, modère tes exigences, n'exige pas de moi « le grand et le beau », et tu verras comme nous serons bons amis, dit le gentleman d'un ton suggestif. En vérité, tu m'en veux de n'être pas apparu dans une lueur rouge, « parmi le tonnerre et les éclairs », les ailes roussies, mais de m'être présenté dans une tenue

[1] En français dans le texte.

aussi modeste. Tu es froissé dans tes sentiments esthétiques d'abord, ensuite dans ton orgueil : un si grand homme recevoir la visite d'un diable aussi banal ! Il y a en toi cette fibre romantique raillée par Biélinski ! Que faire, jeune homme ! Tout à l'heure, au moment de venir chez toi, j'ai pensé, pour plaisanter, prendre l'apparence d'un conseiller d'État en retraite, décoré des ordres du Lion et du Soleil, mais je n'ai pas osé, car tu m'aurais battu : Comment ! mettre sur ma poitrine les plaques du Lion et du Soleil, au lieu de l'Étoile polaire ou de Sirius ! Et tu insistes sur ma bêtise. Mon Dieu, je ne prétends pas avoir ton intelligence. Méphistophélès, en apparaissant à Faust, affirme qu'il veut le mal, et ne fait que le bien. Libre à lui, moi c'est le contraire. Je suis peut-être le seul être au monde qui aime la vérité et veuille sincèrement le bien. J'étais là quand le Verbe crucifié monta au ciel, emportant l'âme du bon larron ; j'ai entendu les acclamations joyeuses des chérubins chantant hosanna ! et les hymnes des séraphins, qui faisaient trembler l'univers. Eh bien, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré, j'aurais voulu me joindre aux chœurs

et crier aussi hosanna ! Les paroles allaient sortir de ma poitrine... Tu sais que je suis fort sensible et impressionnable au point de vue esthétique. Mais le bons sens – la plus malheureuse de mes facultés – m'a retenu dans les justes limites, et j'ai laissé passer l'heure propice ! Car, pensais-je alors, qu'adviendrait-il si je chantais hosanna ! Tout s'éteindrait dans le monde, il ne se passerait plus rien. Voilà comment les devoirs de ma charge et ma position sociale m'ont obligé à repousser une impulsion généreuse et à rester dans l'infamie. D'autres s'arrogent tout l'honneur du bien : on ne me laisse que l'infamie. Mais je n'envie pas l'honneur de vivre aux dépens d'autrui, je ne suis pas ambitieux. Pourquoi, parmi toutes les créatures, suis-je seul voué aux malédictions des honnêtes gens et même aux coups de botte, car, en m'incarnant, je dois subir parfois des conséquences de ce genre ? Il y a là un mystère, mais à aucun prix on ne veut me le révéler, de peur que je n'entonne hosanna ! et qu'aussitôt les imperfections nécessaires disparaissant, la raison ne règne dans le monde entier : ce serait naturellement la fin de tout,

même des journaux et des revues, car qui s'abonnerait alors ? Je sais bien que finalement je me réconcilierai, je ferai moi aussi mon quatrillion et je connaîtrai le secret. Mais, en attendant, je boude et je remplis à contrecœur ma mission : perdre des milliers d'hommes pour en sauver un seul. Combien, par exemple, a-t-il fallu perdre d'âmes et salir de réputations pour obtenir un seul juste, Job, dont on s'est servi autrefois pour m'attraper si méchamment. Non, tant que le secret ne sera pas révélé, il existe pour moi deux vérités : celle de là-bas, la leur, que j'ignore totalement, et l'autre, la mienne. Reste à voir quelle est la plus pure... Tu dors ?

– Je pense bien, gémit Ivan ; tout ce qu'il y a de bête en moi, tout ce que j'ai depuis longtemps digéré et éliminé comme une ordure, tu me l'apportes comme une nouveauté !

– Alors, je n'ai pas réussi ! Moi qui pensais te charmer par mon éloquence ; cet hosanna dans le ciel, vraiment, ce n'était pas mal ? Puis ce ton sarcastique à la Heine, n'est-ce pas ?

– Non, je n'ai jamais eu cet esprit de laquais !

Comment mon âme a-t-elle pu produire un faquin de ton espèce ?

– Mon ami, je connais un charmant jeune homme russe, amateur de littérature et d'art. Il est l'auteur d'un poème qui promet, intitulé : « Le Grand Inquisiteur »... C'est uniquement lui que j'avais en vue.

– Je te défends de parler du « Grand Inquisiteur », s'écria Ivan, rouge de honte.

– Et le cataclysme géologique, te rappelles-tu ? Voilà un poème !

– Tais-toi ou je te tue !

– Me tuer ? Non, il faut que je m'explique d'abord. Je suis venu pour m'offrir ce plaisir. Oh ! que j'aime les rêves de mes jeunes amis, fougueux, assoiffés de vie ! « Là vivent des gens nouveaux, disais-tu au printemps dernier, quand tu te préparais à venir ici, ils veulent tout détruire et retourner à l'anthropophagie. Les sots, il ne m'ont pas consulté. À mon avis, il ne faut rien détruire, si ce n'est l'idée de Dieu dans l'esprit de l'homme : voilà par où il faut commencer. O les aveugles, ils ne comprennent rien ! Une fois que

l'humanité entière professera l'athéisme (et je crois que cette époque, à l'instar des époques géologiques, arrivera à son heure), alors, d'elle-même, sans anthropophagie, l'ancienne conception du monde disparaîtra, et surtout l'ancienne morale. Les hommes s'uniront pour retirer de la vie toutes les jouissances possibles, mais dans ce monde seulement. L'esprit humain s'élèvera jusqu'à un orgueil titanique, et ce sera l'humanité déifiée. Triomphant sans cesse et sans limites de la nature par la science et l'énergie, l'homme par cela même éprouvera constamment une joie si intense qu'elle remplacera pour lui les espérances des joies célestes. Chacun saura qu'il est mortel, sans espoir de résurrection, et se résignera à la mort avec une fierté tranquille, comme un dieu. Par fierté, il s'abstiendra de murmurer contre la brièveté de la vie et il aimera ses frères d'un amour désintéressé. L'amour ne procurera que des jouissances brèves, mais le sentiment même de sa brièveté en renforcera l'intensité autant que jadis elle se disséminait dans les espérances d'un amour éternel, outre-tombe... » Et ainsi de suite. C'est charmant ! »

Ivan se bouchait les oreilles, regardait à terre, tremblait de tout le corps. La voix poursuivit :

« La question consiste en ceci, songeait mon jeune penseur : est-il possible que cette époque vienne jamais ? Dans l'affirmative, tout est décidé, l'humanité s'organisera définitivement. Mais comme, vu la bêtise invétérée de l'espèce humaine, cela ne sera peut-être pas encore réalisé dans mille ans, il est permis à tout individu conscient de la vérité de régler sa vie comme il lui plaît, selon les principes nouveaux. Dans ce sens, *tout lui est permis*. Plus encore : même si cette époque ne doit jamais arriver, comme Dieu et l'immortalité n'existent pas, il est permis à l'homme nouveau de devenir un homme-dieu, fût-il seul au monde à vivre ainsi. Il pourrait désormais, d'un cœur léger, s'affranchir des règles de la morale traditionnelle, auxquelles l'homme était assujetti comme un esclave. Pour Dieu, il n'existe pas de loi. Partout où Dieu se trouve, il est à sa place ! Partout où je me trouverai, ce sera la première place... *Tout est permis*, un point, c'est tout !... Tout ça est très gentil ; seulement si l'on veut tricher, à quoi bon

la sanction de la vérité ? Mais notre Russe contemporain est ainsi fait ; il ne se décidera pas à tricher sans cette sanction, tant il aime la vérité... »

Entraîné par son éloquence, le visiteur élevait de plus en plus la voix et considérait avec ironie le maître de la maison ; mais il ne put achever. Ivan saisit tout à coup un verre sur la table et le lança sur l'orateur.

Ah ! mais, c'est bête enfin ![1] s'exclama l'autre en se levant vivement et en essuyant les gouttes de thé sur ses habits ; il s'est souvenu de l'encrier de Luther ! Il veut voir en moi un songe et lance des verres à un fantôme ! C'est digne d'une femme ! Je me doutais bien que tu faisais semblant de te boucher les oreilles, et que tu écoutais... »

À ce moment, on frappa à la fenêtre avec insistance. Ivan Fiodorovitch se leva.

« Tu entends, ouvre donc, s'écria le visiteur, c'est ton frère Aliocha qui vient t'annoncer une

[1] En français dans le texte.

nouvelle des plus inattendues, je t'assure !

– Tais-toi, imposteur, je savais avant toi que c'est Aliocha, je le pressentais, et certes il ne vient pas pour rien, il apporte évidemment une « nouvelle » ! s'écria Ivan avec exaltation.

– Ouvre donc, ouvre-lui. Il fait une tourmente de neige, et c'est ton frère. *Monsieur sait-il le temps qu'il fait ? C'est à ne pas mettre un chien dehors.*[1] »

On continuait de frapper. Ivan voulait courir à la fenêtre, mais se sentit comme paralysé. Il s'efforçait de briser les liens qui le retenaient, mais en vain. On frappait de plus en plus fort. Enfin les liens se rompirent et Ivan Fiodorovitch se releva. Les deux bougies achevaient de se consumer, le verre qu'il avait lancé à son hôte était sur la table. Sur le divan, personne. Les coups à la fenêtre persistaient, mais bien moins forts qu'il ne lui avait semblé, et même fort discrets.

« Ce n'est pas un rêve ! Non, je jure que ce

[1] En français dans le texte.

n'était pas un rêve, tout ça vient d'arriver. »

Ivan courut à la fenêtre et ouvrit le vasistas.

« Aliocha, je t'avais défendu de venir, cria-t-il, rageur, à son frère. En deux mots, que veux-tu ? En deux mots, tu m'entends ?

– Smerdiakov s'est pendu il y a une heure, dit Aliocha.

– Monte le perron, je vais t'ouvrir », dit Ivan, qui alla ouvrir la porte.

X

« C'est lui qui l'a dit ! »

Aliocha apprit à Ivan qu'une heure auparavant Marie Kondratievna était venue chez lui pour l'informer que Smerdiakov venait de se suicider. « J'entre dans sa chambre pour emporter le samovar, il était pendu à un clou. » Comme Aliocha lui demandait si elle avait fait sa déclaration à qui de droit, elle répondit qu'elle était venue tout droit chez lui, en courant. Elle tremblait comme une feuille. L'ayant accompagnée chez elle, Aliocha y avait trouvé Smerdiakov encore pendu. Sur la table, un papier avec ces mots : « Je mets fin à mes jours volontairement ; qu'on n'accuse personne de ma mort. » Aliocha, laissant ce billet sur la table, se rendit chez l'*ispravnik*, « et de là chez toi », conclut-il en regardant fixement Ivan, dont l'expression l'intriguait.

« Frère, dit-il soudain, tu dois être très malade ! Tu me regardes sans avoir l'air de comprendre ce que je te dis.

– C'est bien d'être venu, dit Ivan d'un air préoccupé et sans prendre garde à l'exclamation d'Aliocha. Je savais qu'il s'était pendu.

– Par qui le savais-tu ?

– Je ne sais pas par qui, mais je le savais. Le savais-je ? Oui, il me l'a dit, il vient de me le dire. »

Ivan se tenait au milieu de la chambre, l'air toujours absorbé, regardant à terre.

« Qui lui ? demanda Aliocha avec un coup d'œil involontaire autour de lui.

– Il s'est esquivé. »

Ivan releva la tête et sourit doucement.

« Il a eu peur de toi, la colombe. Tu es un « pur chérubin ». Dmitri t'appelle ainsi : chérubin... Le cri formidable des séraphins ! Qu'est-ce qu'un séraphin ? Peut-être toute une constellation, et cette constellation n'est peut-être qu'une molécule chimique... Il existe la constellation du Lion et du Soleil, sais-tu ?

– Frère, assieds-toi, dit Aliocha effrayé, assieds-toi sur le divan, je t'en supplie. Tu as le délire, appuie-toi sur le coussin, comme ça. Veux-tu une serviette mouillée sur la tête ? Ça te soulagerait.

– Donne la serviette qui est sur la chaise, je l'ai jetée tout à l'heure.

– Non, elle n'y est pas. Ne t'inquiète pas, la voici », dit Aliocha en trouvant dans un coin, près du lavabo, une serviette propre, encore pliée.

Ivan l'examina d'un regard étrange. La mémoire parut lui revenir.

« Attends, dit-il en se levant, il y a une heure je me suis appliqué sur la tête cette même serviette mouillée, puis je l'ai jetée là... ; comment peut-elle être sèche ? Il n'y en avait pas d'autre.

– Tu t'es appliqué cette serviette sur la tête ?

– Mais oui, et j'ai marché à travers la chambre, il y a une heure... Pourquoi les bougies sont-elles consumées ? Quelle heure est-il ?

– Bientôt minuit.

– Non, non, non ! s'écria Ivan, ce n'était pas

un rêve ! Il était ici, sur ce divan. Quand tu as frappé à la fenêtre, je lui ai lancé un verre... celui-ci... Attends un peu, ce n'est pas la première fois... mais ce ne sont pas des rêves, c'est réel : je marche, je parle, je vois... tout en dormant. Mais il était ici, sur ce divan... Il est très bête, Aliocha très bête. »

Ivan se mit à rire et à marcher dans la chambre.

« Qui est bête ? De qui parles-tu, frère ? demanda anxieusement Aliocha.

– Du diable ! Il vient me voir. Il est venu deux ou trois fois. Il me taquine, prétendant que je lui en veux de n'être que le diable, au lieu de Satan aux ailes roussies, entouré de tonnerres et d'éclairs. Ce n'est qu'un imposteur, un méchant diable de basse classe. Il va aux bains. En le déshabillant, on lui trouverait certainement une queue fauve, longue d'une aune, lisse comme celle d'un chien danois... Aliocha, tu es transi, tu as reçu la neige, veux-tu du thé ? Il est froid, je vais faire préparer le samovar... *C'est à ne pas*

mettre un chien dehors.[1] »

Aliocha courut au lavabo, mouilla la serviette, persuada Ivan de se rasseoir et la lui appliqua sur la tête. Il s'assit à côté de lui.

« Qu'est-ce que tu me disais tantôt de Lise ? reprit Ivan. (Il devenait fort loquace.) Lise me plaît. Je t'ai mal parlé d'elle. C'est faux, elle me plaît. J'ai peur demain, pour Katia surtout, pour l'avenir. Elle m'abandonnera demain et me foulera aux pieds. Elle croit que je perds Mitia par jalousie, à cause d'elle, oui, elle croit cela ! Mais non ! Demain, ce sera la croix et non la potence. Non, je ne me pendrai pas. Sais-tu que je ne pourrai jamais me tuer, Aliocha ! Est-ce par lâcheté ? Je ne suis pas un lâche. C'est par amour de la vie ! Comment savais-je que Smerdiakov s'était pendu ? Oui, c'est lui qui me l'a dit...

– Et tu es persuadé que quelqu'un est venu ici ?

– Sur ce divan, dans le coin. Tu l'auras chassé. Oui, c'est toi qui l'as mis en fuite, il a disparu à

[1] En français dans le texte.

ton arrivée. J'aime ton visage, Aliocha. Le savais-tu ? Mais lui, c'est moi, Aliocha, moi-même. Tout ce qu'il y a en moi de bas, de vil, de méprisable ! Oui, je suis un « romantique », il l'a remarqué... pourtant c'est une calomnie. Il est affreusement bête, mais c'est par là qu'il réussit. Il est rusé, bestialement rusé, il sait très bien me pousser à bout. Il me narguait en disant que je crois en lui ; c'est ainsi qu'il m'a forcé à l'écouter. Il m'a mystifié comme un gamin. D'ailleurs, il m'a dit sur mon compte bien des vérités, des choses que je ne me serais jamais dites. Sais-tu, Aliocha, sais-tu, ajouta Ivan sur un ton confidentiel, je voudrais bien que ce fût réellement lui, et non pas moi !

– Il t'a fatigué, dit Aliocha en regardant son frère avec compassion.

– Il m'a agacé, et fort adroitement : « La conscience, qu'est-ce que cela ? C'est moi qui l'ai inventée. Pourquoi a-t-on des remords ? Par habitude. L'habitude qu'a l'humanité depuis sept mille ans. Défaisons-nous de l'habitude et nous serons des dieux. » C'est lui qui l'a dit !

– Mais pas toi, pas toi ? s'écria malgré lui Aliocha avec un lumineux regard. Eh bien, laisse-le, oublie-le donc ! Qu'il emporte avec lui tout ce que tu maudis maintenant et qu'il ne revienne plus.

– Il est méchant, il s'est moqué de moi. C'est un insolent, Aliocha, dit Ivan, frémissant au souvenir de l'offense. Il m'a calomnié à maint égard, il m'a calomnié en face. « Oh ! tu vas accomplir une noble action, tu déclareras que c'est toi l'assassin responsable, que le valet a tué ton père à ton instigation... »

– Frère, contiens-toi ; ce n'est pas toi qui as tué. Ce n'est pas vrai !

– C'est lui qui le dit, et il le sait : « Tu vas accomplir une action vertueuse, et pourtant tu ne crois pas à la vertu, voilà ce qui t'irrite et te tourmente. » Voilà ce qu'il m'a dit, et il s'y connaît...

– C'est toi qui le dis, ce n'est pas lui ! Tu parles dans le délire.

– Non, il sait ce qu'il dit : « C'est par orgueil que tu vas dire : C'est moi qui ai tué, pourquoi

êtes-vous saisis d'effroi, vous mentez ! Je méprise votre opinion, je me moque de votre effroi. » Il disait encore : « Sais-tu, tu veux qu'on t'admire ; c'est un criminel, un assassin, dira-t-on, mais quels nobles sentiments ! Pour sauver son frère, il s'est accusé ! » Mais c'est faux, Aliocha, s'écria Ivan, les yeux étincelants. Je ne veux pas de l'admiration des rustres. Je te jure qu'il a menti. C'est pour ça que je lui ai lancé un verre qui s'est brisé sur son museau !

– Frère, calme-toi, cesse...

– Non, c'est un savant tortionnaire, et cruel, poursuivit Ivan qui n'avait pas entendu. Je savais bien pourquoi il venait. « Soit, disait-il, tu voulais aller par orgueil, mais en gardant l'espoir que Smerdiakov serait démasqué et envoyé au bagne, qu'on acquitterait Mitia, et qu'on te condamnerait moralement seulement (tu entends, il a ri à cet endroit !), tandis que d'autres t'admireraient. Mais Smerdiakov est mort, qui te croira maintenant en justice, toi seul ? Pourtant tu y vas, tu as décidé d'y aller. Dans quel dessein, après cela ? » C'est bizarre, Aliocha, je ne puis supporter de pareilles questions. Qui a l'audace

de me les poser ?

– Frère, interrompit Aliocha, glacé de peur mais espérant toujours ramener Ivan à la raison, comment a-t-il pu te parler de la mort de Smerdiakov avant mon arrivée, alors que personne ne la connaissait et n'avait eu le temps de l'apprendre ?

– Il m'en a parlé, dit Ivan d'un ton tranchant. Il n'a même parlé que de cela, si tu veux. « Si encore tu croyais à la vertu : on ne me croira pas, n'importe, j'agis par principe. Mais tu n'es qu'un pourceau, comme Fiodor Pavlovitch, tu n'as que faire de la vertu. Pourquoi te traîner là-bas, si ton sacrifice est inutile ? Tu n'en sais rien et tu donnerais beaucoup pour le savoir ! Soi-disant, tu t'es décidé ? Tu passeras la nuit à peser le pour et le contre ! Pourtant, tu iras, tu le sais bien, tu sais que, quelle que soit ta résolution, la décision ne dépend pas de toi. Tu iras, parce que tu n'oseras pas faire autrement. Et pourquoi n'oseras-tu pas ? Devine toi-même, c'est une énigme ! » Là-dessus il est parti, quand tu arrivais. Il m'a traité de

lâche, Aliocha. *Le mot de l'énigme*[1], c'est que je suis un lâche ! Smerdiakov en a dit autant. Il faut le tuer. Katia me méprise, je le vois depuis un mois ; Lise commence à me mépriser. « Tu iras pour qu'on t'admire », c'est un abominable mensonge ! Et toi aussi, tu me méprises, Aliocha. Je te déteste de nouveau ! Et je hais aussi le monstre, qu'il pourrisse au bagne ! Il a chanté un hymne ! J'irai demain leur cracher au visage à tous. »

Ivan se leva avec fureur, arracha la serviette, se remit à marcher dans la chambre. Aliocha se rappela ses récentes paroles : « Il me semble dormir éveillé... Je vais, je parle, je vois, et pourtant je dors. » C'est bien cela, il n'osait le quitter pour aller chercher un médecin, n'ayant personne à qui le confier. Peu à peu Ivan se mit à déraisonner tout à fait. Il parlait toujours, mais ses propos étaient incohérents ; il articulait mal les mots. Tout à coup, il chancela, mais Aliocha put le soutenir ; il le déshabilla tant bien que mal et le mit au lit. Le malade tomba dans un profond

[1] En français dans le texte.

sommeil, la respiration régulière. Aliocha le veilla encore deux heures, puis il prit un oreiller et s'allongea sur le divan, sans se dévêtir. Avant de s'endormir, il pria pour ses frères. Il commençait à comprendre la maladie d'Ivan. « Les tourments d'une résolution fière, une conscience exaltée ! » Dieu, auquel Ivan ne croyait pas, et Sa vérité, avaient subjugué ce cœur encore rebelle. « Oui, songeait Aliocha, puisque Smerdiakov est mort, personne ne croira Ivan ; néanmoins, il ira déposer. Dieu vaincra, se dit Aliocha avec un doux sourire. Ou Ivan se relèvera à la lumière de la vérité, ou bien... il succombera dans la haine, en se vengeant de lui-même et des autres pour avoir servi une cause à laquelle il ne croyait pas », ajouta-t-il avec amertume. Et il pria de nouveau pour Ivan.

Livre XII

Une erreur judiciaire

I

Le jour fatal

Le lendemain des événements que nous avons narrés, à dix heures du matin, la séance du tribunal s'ouvrit et le procès de Dmitri Karamazov commença.

Je dois déclarer au préalable qu'il m'est impossible de relater tous les faits dans leur ordre détaillé. Un tel exposé demanderait, je crois, un gros volume. Aussi, qu'on ne m'en veuille pas de me borner à ce qui m'a paru le plus frappant. J'ai pu prendre l'accessoire pour l'essentiel et omettre des traits caractéristiques... D'ailleurs, inutile de m'excuser... Je fais de mon mieux et les lecteurs le verront bien.

Avant de pénétrer dans la salle, mentionnons ce qui causait la surprise générale. Tout le monde connaissait l'intérêt soulevé par ce procès impatiemment attendu, les discussions et les

suppositions qu'il provoquait depuis deux mois. On savait aussi que cette affaire avait du retentissement dans toute la Russie, mais on ne pensait pas qu'elle pût susciter une pareille émotion ailleurs que chez nous. Il vint du monde, non seulement du chef-lieu, mais d'autres villes et même de Moscou et de Pétersbourg, des juristes, des notabilités, ainsi que des dames. Toutes les cartes furent enlevées en moins de rien. Pour les visiteurs de marque, on avait réservé des places derrière la table où siégeait le tribunal ; on y installa des fauteuils, ce qui ne s'était jamais vu. Les dames, fort nombreuses, formaient au moins la moitié du public. Il y avait tellement de juristes qu'on ne savait où les mettre, toutes les cartes étant distribuées depuis longtemps. On édifia à la hâte au fond de la salle, derrière l'estrade, une séparation à l'intérieur de laquelle ils prirent place, s'estimant heureux de pouvoir même rester debout, car on avait enlevé toutes les chaises pour gagner de l'espace, et la foule rassemblée assista au procès debout, en masse compacte. Certaines dames, surtout les nouvelles venues, se montrèrent aux galeries

excessivement parées, mais la plupart ne songeaient pas à la toilette. On lisait sur leur visage une avide curiosité. Une des particularités de ce public, digne d'être signalée et qui se manifesta au cours des débats, c'était la sympathie qu'éprouvait pour Mitia l'énorme majorité des dames, sans doute parce qu'il avait la réputation de captiver les cœurs féminins : elles désiraient le voir acquitter. On escomptait la présence des deux rivales. Catherine Ivanovna surtout excitait l'intérêt général ; on racontait des choses étonnantes sur elle, sur la passion dont elle brûlait encore pour Mitia, malgré son crime. On rappelait sa fierté (elle n'avait fait de visites presque à personne), ses « relations aristocratiques ». On disait qu'elle avait l'intention de demander au gouvernement l'autorisation d'accompagner le criminel au bagne et de l'épouser dans les mines, sous terre. L'apparition de Grouchegnka n'éveillait pas moins d'intérêt, on attendait avec curiosité la rencontre à l'audience des deux rivales, l'aristocratique jeune fille et l'« hétaïre ». D'ailleurs, nos dames connaissaient mieux

Grouchegnka, qui « avait perdu Fiodor Pavlovitch et son malheureux fils », et la plupart s'étonnaient qu'« une femme aussi ordinaire, pas même jolie », ait pu rendre à ce point amoureux le père et le fils. Je sais pertinemment que dans notre ville de sérieuses querelles de famille éclatèrent à cause de Mitia. Beaucoup de dames se disputaient avec leurs maris, par suite de désaccord sur cette triste affaire, et on comprend que ceux-ci arrivaient à l'audience, non seulement mal disposés envers l'accusé, mais aigris contre lui. En général, à l'inverse des dames, l'élément masculin était hostile au prévenu. On voyait des visages sévères, renfrognés, d'autres courroucés, et cela en majorité. Il est vrai que Mitia avait insulté bien des gens durant son séjour parmi nous. Assurément, certains spectateurs étaient presque gais et fort indifférents au sort de Mitia, tout en s'intéressant à l'issue de l'affaire ; la plupart désiraient le châtiment du coupable, sauf peut-être les juristes, qui n'envisageaient le procès que du point de vue juridique, en négligeant le côté moral. L'arrivée de Fétioukovitch, réputé pour

son talent, agitait tout le monde ; ce n'était pas la première fois qu'il venait en province plaider des procès criminels retentissants, dont on gardait ensuite longtemps le souvenir. Il circulait des anecdotes sur notre procureur et le président du tribunal. On racontait que le procureur tremblait de se rencontrer avec Fétioukovitch, avec qui il avait eu des démêlés à Pétersbourg, au début de sa carrière ; notre susceptible Hippolyte Kirillovitch, qui s'estimait lésé parce qu'on n'appréciait pas convenablement son mérite, avait repris courage avec l'affaire Karamazov et rêvait même de relever sa réputation ternie ; mais Fétioukovitch lui faisait peur. Ces assertions n'étaient pas tout à fait justes. Notre procureur n'était pas de ces caractères qui se laissent aller devant le danger, mais, au contraire, de ceux dont l'amour-propre grandit, s'exalte, précisément en proportion du danger. En général, notre procureur était trop ardent, trop impressionnable. Il mettait parfois toute son âme dans une affaire, comme si de sa décision dépendaient son sort et sa fortune. Dans le monde judiciaire, on souriait de ce travers, qui avait valu à notre procureur une

certaine notoriété, plus grande qu'on n'aurait pu le croire d'après sa situation modeste dans la magistrature. On riait surtout de sa passion pour la psychologie. À mon avis, tous se trompaient ; notre procureur était, je crois, d'un caractère bien plus sérieux que beaucoup ne le pensaient. Mais cet homme maladif n'avait pas su se poser au début de sa carrière, ni par la suite.

Quant au président du tribunal, c'était un homme instruit, humain, ouvert aux idées les plus modernes. Il avait passablement d'amour-propre, mais toute son ambition se bornait à être tenu pour progressiste. Il possédait d'ailleurs des relations et de la fortune. On constata ensuite qu'il s'intéressait assez vivement à l'affaire Karamazov, mais dans un sens purement général : en tant que phénomène classé, envisagé comme la résultante de notre régime social, comme une caractéristique de la mentalité russe, etc. Quant au caractère particulier de l'affaire, à la personnalité de ses acteurs, à commencer par l'accusé, cela ne présentait pour lui qu'un intérêt vague, abstrait, comme il convenait d'ailleurs, peut-être.

Longtemps avant l'heure, la salle était comble. C'est la plus belle de la ville, vaste, haute, sonore. À droite du tribunal, qui siégeait sur une estrade, on avait installé une table et deux rangs de fauteuils pour le jury. À gauche se trouvait la place de l'accusé et de son défenseur. Au milieu de la salle, près des juges, les pièces à conviction figuraient sur une table : la robe de soie blanche de Fiodor Pavlovitch, ensanglantée ; le pilon de cuivre, instrument présumé du crime ; la chemise et la redingote de Mitia, toute tachée vers la poche où il avait fourré son mouchoir ; ledit mouchoir, où le sang formait une croûte ; le pistolet chargé chez Perkhotine pour le suicide de Mitia et enlevé furtivement par Tryphon Borissytch, à Mokroïé ; l'enveloppe des trois mille roubles destinés à Grouchegnka, la faveur rose qui la ficelait, d'autres objets encore que j'ai oubliés. Plus loin, au fond de la salle, se tenait le public, mais devant la balustrade on avait disposé des fauteuils pour les témoins qui resteraient dans la salle après leur déposition. À dix heures, le tribunal composé du président, d'un assesseur et d'un juge de paix honoraire, fit son entrée. Le

procureur arriva au même instant. Le président était robuste et ragot, le visage congestionné, une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants coupés court, et décoré. Le procureur parut à tout le monde étrangement pâle, le teint presque verdâtre, maigri pour ainsi dire subitement, car je l'avais vu l'avant-veille dans son état normal. Le président commença par demander à l'huissier si tous les jurés étaient présents... Mais il m'est impossible de continuer ainsi, certaines choses m'ayant échappé et surtout parce que, comme je l'ai déjà dit, le temps et la place me manqueraient pour un compte rendu intégral. Je sais seulement que la défense et l'accusation ne récusèrent qu'un petit nombre de jurés. Le jury se composait de quatre fonctionnaires, deux négociants, six petits-bourgeois et paysans de notre ville. Longtemps avant le procès, je me souviens qu'en société on se demandait, surtout les dames : « Est-il possible qu'une affaire à la psychologie aussi compliquée soit soumise à la décision de fonctionnaires et de croquants, qu'est-ce qu'ils y comprendront ? » Effectivement, les quatre fonctionnaires faisant partie du jury étaient de petites gens, déjà

grisonnants, sauf un, peu connus dans notre société, ayant végété avec de chétifs appointements ; ils devaient avoir de vieilles femmes, impossibles à exhiber, et une ribambelle d'enfants, qui couraient peut-être nu-pieds ; les cartes charmaient leurs loisirs et ils n'avaient, bien entendu, jamais rien lu. Les deux hommes de négoce avaient l'air posé, mais étrangement taciturnes et immobiles ; l'un d'eux était rasé et habillé à l'européenne, l'autre, à la barbe grise, portait au cou une médaille. Rien à dire des petits-bourgeois et paysans de Skotoprigonievsk. Les premiers ressemblent fort aux seconds et labourent comme eux. Deux d'entre eux portaient aussi le costume européen, ce qui les faisait paraître plus malpropres et plus laids peut-être que les autres. Si bien qu'on se demandait involontairement, comme je fis en les regardant : « Qu'est-ce que ces gens peuvent bien comprendre à une affaire de ce genre ? » Néanmoins, leurs visages, rigides et renfrognés, avaient une expression imposante.

Enfin, le président appela la cause et ordonna d'introduire l'accusé. Un profond silence régna,

on aurait entendu voler une mouche. Mitia me produisit une impression des plus défavorables. Il se présenta en dandy, habillé de neuf, des gants glacés, du linge fin. J'ai su depuis qu'il s'était commandé pour cette journée une redingote à Moscou, chez son ancien tailleur, qui avait conservé sa mesure. Il s'avança à grands pas, raide, regardant droit devant lui, et s'assit d'un air impassible. En même temps parut son défenseur, le célèbre Fétioukovitch ; un murmure discret parcourut la salle. C'était un homme grand et sec, aux jambes grêles, aux doigts exsangues et effilés, les cheveux courts, le visage glabre, et dont les lèvres minces se plissaient parfois d'un sourire sarcastique. Il paraissait quarante ans. Le visage eût été sympathique sans les yeux, dénués d'expression et très rapprochés du nez qu'il avait long et mince ; bref, une physionomie d'oiseau. Il était en habit et en cravate blanche. Je me rappelle fort bien l'interrogatoire d'identité ; Mitia répondit d'une voix si forte qu'elle surprit le président. Puis on donna lecture de la liste des témoins et experts. Quatre d'entre eux faisaient défaut : Mioussov, retourné à Paris, mais dont la

déposition figurait au dossier ; M^me^ Khokhlakov et le propriétaire foncier Maximov, pour cause de maladie ; Smerdiakov, décédé subitement, comme l'attestait un rapport de police. La nouvelle de sa mort fit sensation ; beaucoup de personnes ignoraient encore son suicide. Ce qui frappa surtout fut une sortie de Mitia à ce propos :

« À chien, mort de chien ! » s'écria-t-il.

Son défenseur s'élança vers lui, le président le menaça de prendre des mesures sévères en cas de nouvelle algarade. Mitia répéta plusieurs fois à l'avocat, à mi-voix et sans regret apparent :

« Je ne le ferai plus ! Ça m'a échappé. Je ne le ferai plus ! »

Cet épisode ne témoignait pas en sa faveur aux yeux des jurés et du public. Il donnait un échantillon de son caractère. Ce fut sous cette impression que le greffier lut l'acte d'accusation. Il était concis, se bornant à l'exposé des principaux motifs d'inculpation ; néanmoins, je fus vivement impressionné. Le greffier lisait d'une voix nette et sonore. Toute la tragédie

apparaissait en relief, éclairée d'une lumière implacable. Après quoi, le président demanda à Mitia :

« Accusé, vous reconnaissez-vous coupable ? »

Mitia se leva.

– Je me reconnais coupable d'ivresse, de débauche et de paresse, dit-il avec exaltation. Je voulais me corriger définitivement à l'heure même où le sort m'a frappé. Mais je suis innocent de la mort du vieillard, mon père et mon ennemi. Je ne l'ai pas volé non plus, non, j'en suis incapable. Dmitri Karamazov peut être un vaurien, mais un voleur, non pas ! »

Il se rassit frémissant. Le président l'invita à répondre uniquement aux questions. Ensuite, les témoins furent appelés pour prêter serment. Les frères de l'accusé furent dispensés de cette formalité. Après les exhortations du prêtre et du président, on fit sortir les témoins pour les rappeler à tour de rôle.

II

Des témoins dangereux

J'ignore si les témoins à charge et à décharge avaient été groupés par le président, et si on se proposait de les appeler dans un ordre voulu. C'est probable. En tout cas, on commença par les témoins de l'accusation. Encore un coup, je n'ai pas l'intention de reproduire in extenso les débats. D'ailleurs, ce serait en partie superflu, car le réquisitoire et la plaidoirie résumèrent clairement la marche et le sens de l'affaire, ainsi que les dépositions des témoins. J'ai noté intégralement par endroits ces deux remarquables discours que je citerai en leur temps, de même qu'un épisode inattendu du procès, qui a indubitablement influé sur son issue fatale. Dès le début, la solidité de l'accusation et la faiblesse de la défense s'affirmèrent aux yeux de tous : on vit les faits se grouper, s'accumuler, et l'horreur du

crime s'étaler peu à peu au grand jour. On se rendait compte que la cause était entendue, le doute impossible, que les débats n'auraient lieu que pour la forme, la culpabilité de l'accusé étant archidémontrée. Je pense même qu'elle ne faisait aucun doute pour toutes les dames qui attendaient avec une telle impatience l'acquittement de l'intéressant prévenu. Plus encore, il me semble qu'elles se fussent affligées d'une culpabilité moins évidente, car cela eût diminué l'effet du dénouement. Chose étrange, toutes les dames crurent à l'acquittement presque jusqu'à la dernière minute. « Il est coupable, mais on l'acquittera par humanité, au nom des idées nouvelles », etc. Voilà pourquoi elles étaient accourues avec tant d'empressement. Les hommes s'intéressaient surtout à la lutte du procureur et du fameux Fétioukovitch. Tous se demandaient ce que celui-ci, avec tout son talent, pourrait faire d'une cause perdue d'avance. Aussi l'observait-on avec une attention soutenue. Mais Fétioukovitch demeura jusqu'au bout une énigme. Les gens expérimentés pressentaient qu'il avait un système, qu'il poursuivait un but,

mais il était presque impossible de deviner lequel. Son assurance sautait pourtant aux yeux. En outre, on remarqua avec satisfaction que, durant son court séjour parmi nous, il s'était remarquablement mis au courant de l'affaire et qu'il « l'avait étudiée dans tous ses détails ». On admira ensuite son habileté à discréditer tous les témoins de l'accusation, à les dérouter autant que possible, et surtout à ternir leur réputation morale, et, par conséquent, leurs dépositions. D'ailleurs, on supposait qu'il agissait ainsi beaucoup par jeu, pour ainsi dire, par coquetterie juridique, afin de mettre en œuvre tous ses procédés d'avocat, car on pensait bien que ces « dénigrements » ne lui procureraient aucun avantage définitif, et lui-même, probablement, le comprenait mieux que personne ; il devait tenir en réserve une idée, une arme cachée, qu'il démasquerait au moment voulu. Pour l'instant, conscient de sa force, il paraissait folâtrer.

Ainsi, lorsqu'on interrogea Grigori Vassiliévitch, l'ancien valet de chambre de Fiodor Pavlovitch, qui affirmait avoir vu la porte de la maison ouverte, le défenseur s'attacha à lui,

quand ce fut son tour de lui poser des questions. Grigori Vassiliévitch parut à la barre sans être le moins du monde troublé par la majesté du tribunal ou la présence d'un nombreux public. Il déposa avec la même assurance que s'il s'était entretenu en tête à tête avec sa femme, mais avec plus de déférence. Impossible de le dérouter. Le procureur l'interrogea longtemps sur les particularités de la famille Karamazov. Grigori en fit un tableau suggestif. On voyait que le témoin était ingénu et impartial. Malgré tout son respect pour son ancien maître, il déclara que celui-ci avait été injuste envers Mitia et « n'élevait pas les enfants comme il faut. Sans moi, il eût été rongé par les poux », dit-il en parlant de la petite enfance de Mitia. « De même, le père n'aurait pas dû faire tort au fils pour le bien qui lui venait de sa mère. » Le procureur lui ayant demandé ce qui lui permettait d'affirmer que Fiodor Pavlovitch avait fait tort à son fils lors du règlement de compte, Grigori, à l'étonnement général, n'apporta aucun argument décisif, mais persista à dire que ce règlement n'était « pas juste », et que Mitia « aurait dû recevoir encore quelque milliers

de roubles ». À ce propos, le procureur interrogea avec une insistance particulière tous les témoins présumés au courant, y compris les frères de l'accusé, mais aucun d'eux ne le renseigna d'une façon précise, chacun affirmant la chose sans pouvoir en fournir une preuve tant soit peu exacte. Le récit de la scène, à table, où Dmitri Fiodorovitch fit irruption et battit son père, en menaçant de revenir le tuer, produisit une impression sinistre, d'autant plus que le vieux domestique narrait avec calme et concision, dans un langage original, ce qui faisait beaucoup d'effet. Il déclara que l'offense de Mitia, qui l'avait alors frappé au visage et renversé, était depuis longtemps pardonnée. Quand à Smerdiakov – il se signa – c'était un garçon doué, mais déprimé par la maladie et surtout impie, ayant subi l'influence de Fiodor Pavlovitch et de son fils aîné. Il attesta avec chaleur son honnêteté, racontant l'épisode de l'argent trouvé et rendu par Smerdiakov à son maître, ce qui lui valut, avec une pièce d'or, la confiance de celui-ci. Il soutint opiniâtrement la version de la porte ouverte sur le jardin. D'ailleurs, on lui posa tant

de questions que je ne puis me les rappeler toutes. Enfin, ce fut le tour du défenseur, qui s'informa d'abord de l'enveloppe où « soi-disant » Fiodor Pavlovitch avait caché trois mille roubles « pour une certaine personne ». « L'avez-vous vue, vous qui approchiez depuis si longtemps votre maître ? » Grigori répondit que non et qu'il ne connaissait l'existence de cet argent que « depuis que tout le monde en parlait ». Cette question relative à l'enveloppe, Fétioukovitch la posa chaque fois qu'il put aux témoins, avec autant d'insistance que le procureur en avait mis à se renseigner sur le partage du bien ; tous répondirent qu'ils n'avaient pas vu l'enveloppe, quoique beaucoup en eussent entendu parler. La persistance du défenseur fut remarquée dès le début.

« Maintenant, pourrais-je vous demander, reprit Fétioukovitch, de quoi se composait ce baume ou plutôt cette infusion dont vous vous êtes frotté les reins, avant de vous coucher, le soir du crime, comme il ressort de l'instruction ? »

Grigori le regarda d'un air hébété et, après un silence, murmura :

« Il y avait de la sauge.

– Seulement de la sauge ? Rien de plus ?

– Et du plantain.

– Et du poivre, peut-être ?

– Il y avait aussi du poivre.

– Et tout ça avec de la vodka ?

– Avec de l'alcool. »

Un léger rire parcourut l'assistance.

« Voyez-vous, même de l'alcool. Après vous être frotté le dos, vous avez bu le reste de la bouteille, avec une pieuse prière connue de votre épouse seule, n'est-ce pas ?

– Oui.

– En avez-vous pris beaucoup ? Un ou deux petits verres ?

– Le contenu d'un verre.

– Autant que ça. Un verre et demi, peut-être ? »

Grigori garda le silence. Il semblait comprendre.

« Un verre et demi d'alcool pur, ce n'est pas mal, qu'en pensez-vous ? Avec ça on peut voir

ouvertes les portes du paradis ! »

Grigori se taisait toujours. Un nouveau rire fusa. Le président s'agita.

« Pourriez-vous dire, insista Fétioukovitch, si vous reposiez quand vous avez vu la porte du jardin ouverte ?

– J'étais sur mes jambes.

– Cela ne veut pas dire que vous ne reposiez pas. (Nouveau rire.) Auriez-vous pu répondre à ce moment-là, si quelqu'un vous avait demandé, par exemple, en quelle année nous sommes ?

– Je ne sais pas.

– Eh bien ! En quelle année sommes-nous, depuis la naissance de Jésus-Christ, le savez-vous ? »

Grigori, l'air dérouté, regardait fixement son bourreau. Son ignorance de l'année actuelle paraissait étrange.

« Peut-être savez-vous combien vous avez de doigts aux mains ?

– J'ai l'habitude d'obéir, proféra soudain Grigori ; s'il plaît aux autorités de se moquer de moi, je dois le supporter. »

Fétioukovitch resta un peu déconcerté. Le président intervint et lui rappela qu'il devait poser des questions plus en rapport avec l'affaire. L'avocat répondit avec déférence qu'il n'avait plus rien à demander. Assurément, la déposition d'un homme « ayant vu les portes du paradis », et ignorant en quelle année il vivait, pouvait inspirer des doutes, de sorte que le but du défenseur se trouva atteint. Un incident marqua la fin de l'interrogatoire. Le président lui ayant demandé s'il avait des observations à présenter, Mitia s'écria :

« Sauf pour la porte, le témoin a dit la vérité. Je le remercie de m'avoir enlevé la vermine et pardonné mes coups ; ce vieillard fut toute sa vie honnête et fidèle à mon père comme trente-six caniches.

– Accusé, choisissez vos expressions, dit sévèrement le président.

– Je ne suis pas un caniche, grommela Grigori.

– Eh bien, c'est moi qui suis un caniche ! cria Mitia. Si c'est une offense, je la prends à mon compte, j'ai été brutal et violent avec lui ! Avec

Ésope aussi.

– Quel Ésope ? releva sévèrement le président.

– Mais Pierrot... mon père, Fiodor Pavlovitch. »

Le président exhorta de nouveau Mitia à choisir ses termes avec plus de prudence.

« Vous vous nuisez ainsi dans l'esprit de vos juges. »

Le défenseur procéda tout aussi adroitement avec Rakitine, un des témoins les plus importants, un de ceux auxquels le procureur tenait le plus. Il savait une masse de choses, avait tout vu, causé avec une foule de gens, et connaissait à fond la biographie de Fiodor Pavlovitch et des Karamazov. À vrai dire, il n'avait entendu parler de l'enveloppe aux trois mille roubles que par Mitia. En revanche, il décrivit en détail les prouesses de Mitia au cabaret « À la Capitale », ses paroles et ses actes compromettants, raconta l'histoire du capitaine Sniéguiriov, dit « torchon de tille ». Quant à ce que le père pouvait redevoir au fils lors du règlement de compte, Rakitine lui-même n'en

savait rien et s'en tira par des généralités méprisantes : « Impossible de comprendre lequel avait tort et de s'y reconnaître dans le gâchis des Karamazov. » Il représenta ce crime tragique comme le produit des mœurs arriérées du servage et du désordre où était plongée la Russie, privée des institutions nécessaires. Bref, on le laissa discourir. C'est depuis ce procès que M. Rakitine se révéla et attira l'attention. Le procureur savait que le témoin préparait pour une revue un article relatif au crime et en cita, comme on le verra plus loin, quelques passages dans son réquisitoire. Le tableau peint par le témoin parut sinistre et renforça « l'accusation ». En général, l'exposé de Rakitine plut au public par l'indépendance et la noblesse de la pensée ; on entendit même quelques applaudissements lorsqu'il parla du servage et de la Russie en proie à la désorganisation. Mais Rakitine, qui était jeune, commit une bévue dont le défenseur sut aussitôt profiter. Interrogé au sujet de Grouchegnka et entraîné par son succès et la hauteur morale où il avait plané, il s'exprima avec quelque dédain sur Agraféna Alexandrovna, « entretenue par le

marchand Samsonov ». Il eût donné beaucoup ensuite pour retirer cette parole, car ce fut là que Fétioukovitch l'attrapa. Et cela parce que Rakitine ne s'attendait pas à ce que celui-ci pût s'initier en si peu de temps à des détails aussi intimes.

« Permettez-moi une question, commença le défenseur avec un sourire aimable et presque déférent. Vous êtes bien Mr Rakitine, l'auteur d'une brochure éditée par l'autorité diocésaine, *Vie du bienheureux Père Zosime*, pleine de pensées religieuses, profondes, avec une dédicace fort édifiante à Sa Grandeur, et que j'ai lue récemment avec tant de plaisir ?

– Elle n'était pas destinée à paraître... on l'a publiée sans me prévenir, murmura Rakitine qui paraissait déconcerté.

– C'est très bien. Un penseur comme vous peut et même doit s'intéresser aux phénomènes sociaux. Votre brochure, grâce à la protection de Sa Grandeur, s'est répandue et a rendu service... Mais voici ce que je serais curieux de savoir : vous venez de déclarer que vous connaissiez

intimement M^me^ Sviétlov ? (*Nota bene*. Tel était le nom de famille de Grouchegnka. Je l'ignorais jusqu'alors.)

– Je ne puis répondre de toutes mes connaissances... Je suis un jeune homme... D'ailleurs, qui le pourrait ? dit Rakitine en rougissant.

– Je comprends, je comprends parfaitement ! dit Fétioukovitch, feignant la confusion et comme empressé à s'excuser. Vous pouviez, comme n'importe qui, vous intéresser à une femme jeune et jolie, qui recevait chez elle la fleur de la jeunesse locale, mais... je voulais seulement me renseigner ; nous savons qu'il y a deux mois, M^me^ Sviétlov désirait vivement faire la connaissance du cadet des Karamazov, Alexéi Fiodorovitch. Elle vous avait promis vingt-cinq roubles si vous le lui ameniez dans son habit religieux. La visite eut lieu le soir même du drame qui a provoqué le procès actuel. Avez-vous reçu alors de M^me^ Sviétlov vingt-cinq roubles de récompense, voilà ce que je voudrais que vous me disiez ?

– C'était une plaisanterie... Je ne vois pas en quoi ça peu vous intéresser. J'ai pris cet argent par plaisanterie, pour le rendre ensuite.

– Par conséquent, vous l'avez accepté. Mais vous ne l'avez pas encore rendu... ou peut-être que si ?

– C'est une bagatelle..., murmura Rakitine ; je ne puis répondre à de telles questions... Certes, je le rendrai. »

Le président intervint, mais le défenseur déclara qu'il n'avait plus rien à demander à M. Rakitine. Celui-ci se retira un peu penaud. Le prestige du personnage fut ainsi ébranlé, et Fétioukovitch, en l'accompagnant du regard, semblait dire au public : « Voici ce que valent vos accusateurs ! » Mitia, outré du ton sur lequel Rakitine avait parlé de Grouchegnka, cria de sa place : « Bernard ! » Quand le président lui demanda s'il avait quelque chose à dire, il s'écria :

« Il venait me voir en prison pour me soutirer de l'argent, ce misérable, cet athée ; il a mystifié Sa Grandeur ! »

Mitia fut naturellement rappelé à l'ordre, mais Mr Rakitine était achevé. Pour une tout autre cause, le témoignage du capitaine Snéguiriov n'eut pas non plus de succès. Il apparut dépenaillé, en costume malpropre et, malgré les mesures de précaution et l'examen préalable, se trouva en état d'ivresse. Il refusa de répondre au sujet de l'insulte que lui avait faite Mitia.

« Que Dieu lui pardonne ! Ilioucha l'a défendu. Dieu me dédommagera là-haut.

– Qui vous a défendu de parler ?

– Ilioucha, mon petit garçon : « Papa, papa, comme il t'a humilié ! » Il disait cela près de la pierre. Maintenant, il se meurt. »

Le capitaine se mit tout à coup à sangloter et se laissa tomber aux pieds du président. On l'emmena aussitôt, parmi les rires de l'assistance. L'effet escompté par le procureur fut manqué.

Le défenseur continua à user de tous les moyens, étonnant de plus en plus par sa connaissance de l'affaire, jusque dans ses moindres détails. Ainsi, la déposition de Tryphon Borissytch avait produit une vive impression,

naturellement des plus défavorables à l'accusé. D'après lui, Mitia, lors de son premier séjour à Mokroïé, avait dû dépenser au moins trois mille roubles, « à peu de chose près. Combien d'argent a été gaspillé, rien que pour les tziganes ! Quant à nos pouilleux, ce n'est pas des cinquante kopeks, mais des vingt-cinq roubles au moins qu'il leur distribuait. Et combien lui en a-t-on volé ! Les voleurs ne s'en sont pas vantés, comment les reconnaître, parmi de telles prodigalités ! Nos gens sont des brigands, dénués de conscience. Et les filles qui n'avaient pas le sou, elles sont riches maintenant ». Bref, il rappelait chaque dépense et portait tout en compte. Cela ruinait l'hypothèse de quinze cents roubles dépensés, le reste ayant été mis de côté dans le sachet. « J'ai vu moi-même les trois mille roubles entre ses mains, vu de mes propres yeux, et nous nous y connaissons, nous autres ! » Sans essayer d'infirmer son témoignage, le défenseur rappela que le voiturier Timothée et un autre paysan, Akim, avaient trouvé dans le vestibule, lors du premier voyage à Mokroïé, un mois avant l'arrestation, cent roubles perdus par Mitia en état d'ébriété, et les avaient

remis à Tryphon Borissytch, qui leur donna un rouble à chacun. « Eh bien ! avez-vous rendu alors cet argent à Mr Karamazov, oui ou non ? » Tryphon Borissytch, malgré ses détours, avoua la chose, après qu'on eut interrogé les deux paysans, et affirma avoir restitué la somme à Dmitri Fiodorovitch, « en toute honnêteté, mais étant ivre alors, celui-ci ne pouvait guère s'en souvenir ». Or, comme il avait nié la trouvaille auparavant, sa restitution à Mitia ivre inspirait naturellement des doutes. De la sorte, un des témoins à charge les plus dangereux restait suspect et atteint dans sa réputation.

Il en alla de même avec les Polonais. Ils entrèrent d'un air désinvolte, en attestant qu'ils avaient « servi la couronne » et que *pan* Mitia leur avait offert trois mille roubles pour acheter leur honneur ». *Pan* Musalowicz émaillait ses phrases de mots polonais, et voyant que cela le relevait aux yeux du président et du procureur, il s'enhardit et se mit à parler dans cette langue. Mais Fétioukovitch les prit aussi dans ses filets ; malgré ses hésitations, Tryphon Borissytch, rappelé à la barre, reconnut que *pan* Wrublewski

avait substitué un jeu de cartes au sien, et que *pan* Musalowicz trichait en tenant la banque. Ceci fut confirmé par Kalganov lors de sa déposition, et les *panowie* se retirèrent un peu honteux, parmi les rires de l'assistance.

Les choses se passèrent de la même façon avec presque tous les témoins les plus importants. Fétioukovitch réussit à déconsidérer chacun d'eux et à les prendre en faute. Les amateurs et les juristes l'admiraient, tout en se demandant à quoi cela pouvait servir, car, je le répète, l'accusation apparaissait de plus en plus irréfutable. Mais on voyait, à l'assurance du « grand mage », qu'il était tranquille, et on attendait patiemment : ce n'était pas un homme à venir de Pétersbourg pour rien et à s'en retourner sans résultat.

III

L’expertise médicale et une livre de noisettes

L’expertise médicale non plus ne fut guère favorable à l’accusé. D’ailleurs, Fétioukovitch lui-même ne comptait pas trop là-dessus, comme on le vit bien. Elle eut lieu, au fond, uniquement sur l’insistance de Catherine Ivanovna, qui avait fait venir un fameux médecin de Moscou ; la défense, assurément, ne pouvait rien y perdre. Il s’y mêla toutefois un élément comique par suite d’un certain désaccord entre les médecins. Les experts étaient le fameux spécialiste en question, le D^r^ Herzenstube, de notre ville, et le jeune médecin Varvinski. Les deux derniers figuraient aussi en qualité de témoins cités par le procureur. Le premier appelé fut le D^r^ Herzenstube, un septuagénaire grisonnant et chauve, de taille moyenne, de constitution robuste. C’était un praticien consciencieux et fort estimé, un

excellent homme, une sorte de frère morave. Depuis très longtemps établi chez nous, ses manières accusaient une grande dignité. Philanthrope, il soignait gratuitement les pauvres et les paysans, visitait les taudis et les chaumines et laissait de l'argent pour les médicaments. En revanche, il était têtu comme un mulet : impossible de le faire démordre d'une idée. À propos, presque tout le monde en ville savait que le fameux spécialiste, arrivé depuis peu, s'était déjà permis des remarques fort désobligeantes sur les capacités du D^r^ Herzenstube. Bien que le médecin de Moscou ne prît pas moins de vingt-cinq roubles par visite, il y eut des gens qui profitèrent de son séjour pour le consulter. C'étaient naturellement des clients d'Herzenstube, et le fameux médecin critiqua partout son traitement de la façon la plus acerbe. Il finit par demander dès l'abord aux malades en entrant : « Dites-moi, qui vous a tripoté, Herzenstube ? Hé ! hé ! » Celui-ci, bien entendu, l'apprit. Donc, les trois médecins parurent comme experts. Le D^r^ Herzenstube déclara que « l'accusé était visiblement anormal au point de

vue mental ». Après avoir exposé ses considérations, que j'omets ici, il ajouta que cette anomalie ressortait non seulement de la conduite antérieure de l'accusé, mais encore de son attitude présente, et quand on le pria de s'expliquer, le vieux docteur déclara avec ingénuité que l'accusé, en entrant, « n'avait pas un air en rapport avec les circonstances ; il marchait comme un soldat, regardant droit devant lui, alors qu'il aurait dû tourner les yeux à gauche, où se tenaient les dames, car il était grand amateur du beau sexe et devait se préoccuper de ce qu'elles diraient de lui », conclut le vieillard dans sa langue originale. Il s'exprimait volontiers et longuement en russe, mais chacune de ses phrases avait une tournure allemande, ce qui ne le troublait guère, car il s'était imaginé toute sa vie parler un russe excellent, « meilleur même que celui des Russes », et il aimait beaucoup citer les proverbes, affirmant chaque fois que les proverbes russes sont les plus expressifs de tous. Dans la conversation, par distraction peut-être, il oubliait parfois les mots les plus ordinaires, qu'il

connaissait parfaitement, mais qui lui échappaient tout à coup. Il en allait de même lorsqu'il parlait allemand ; on le voyait alors agiter la main devant son visage comme pour rattraper l'expression perdue, et personne n'aurait pu le contraindre à poursuivre avant qu'il l'eût retrouvée. Le vieillard était très aimé de nos dames ; elles savaient que, demeuré célibataire, pieux et de mœurs pures, il considérait les femmes comme des créatures idéales et supérieures. Aussi sa remarque inattendue parut-elle des plus bizarres et divertit fort l'assistance.

Le spécialiste de Moscou déclara catégoriquement à son tour qu'il tenait l'état mental de l'accusé pour anormal, « et même au suprême degré ». Il discourut savamment sur « l'obsession » et « la manie » et conclut que, d'après toutes les données recueillies, l'accusé, plusieurs jours déjà avant son arrestation, se trouvait en proie à une obsession maladive incontestable ; s'il avait commis un crime, c'était presque involontairement, sans avoir la force de résister à l'impulsion qui l'entraînait. Mais, outre « l'obsession », le docteur avait constaté de « la

manie », ce qui constituait, d'après lui, un premier pas vers la démence complète. (N.B. Je rapporte ses dires en langage courant, le docteur s'exprimait dans une langue savante et spéciale.) « Tous ses actes sont au rebours du bon sens et de la logique, poursuivit-il. Sans parler de ce que je n'ai pas vu, c'est-à-dire du crime et de tout ce drame ; avant-hier, en causant avec moi, il avait un regard fixe et inexplicable. Il riait brusquement et sans motif, en proie à une véritable irritation permanente et incompréhensible. Il proférait des paroles bizarres : « Bernard, l'éthique et autres choses qu'il ne faut pas. » Le docteur voyait surtout une preuve de manie dans le fait que l'accusé ne pouvait parler sans exaspération des trois mille roubles dont il s'estimait frustré, alors qu'il restait relativement calme au souvenir des autres offenses et échecs subis. « Enfin, il paraît que, déjà auparavant, il entrait en fureur au sujet de ces trois mille roubles, et cependant on assure qu'il n'est ni intéressé ni cupide. Quant à l'opinion de mon savant confère, conclut avec ironie l'homme de l'art, à savoir que l'accusé

aurait dû en entrant regarder les dames, c'est une assertion plaisante, mais radicalement erronée ; je conviens qu'en pénétrant dans la salle où se décide son sort, l'inculpé n'aurait pas dû avoir un regard aussi fixe, et que cela pourrait en effet déceler un trouble mental ; mais j'affirme en même temps qu'il aurait dû regarder non à gauche, vers les dames, mais à droite, cherchant des yeux son défenseur, celui en qui il espère et dont son sort dépend. » Le spécialiste avait formulé son opinion sur un ton impérieux.

Le désaccord entre les deux experts parut particulièrement comique après la conclusion inattendue du D^r^ Varvinski, qui leur succéda. D'après lui, l'accusé, maintenant comme alors, était tout à fait normal, si avant son arrestation il avait fait preuve d'une surexcitation extraordinaire, elle pouvait provenir des causes les plus évidentes : jalousie, colère, ivresse continuelle, etc. En tout cas cette nervosité n'avait rien à voir avec « l'obsession » dont on venait de parler. Quant à savoir où devait regarder l'accusé en entrant dans la salle, « à mon humble avis, il devait regarder droit devant lui,

comme il l'avait fait en réalité, les yeux fixés sur les juges dont dépendait désormais son sort, de sorte que par là même il avait démontré son état parfaitement normal », conclut le jeune médecin avec quelque animation.

« Bravo, guérisseur ! cria Mitia, c'est bien ça ! »

On le fit taire, mais cette opinion eut une influence décisive sur le tribunal et le public, car tout le monde la partagea, comme on le vit par la suite.

Le D[r] Herzenstube, entendu comme témoin, servit inopinément les intérêts de Mitia. En qualité de vieil habitant, connaissant depuis longtemps la famille Karamazov, il fournit d'abord quelques renseignements dont « l'accusation » fit son profit mais ajouta :

« Cependant, le pauvre jeune homme méritait un meilleur sort, car il avait bon cœur dans son enfance et par la suite, je le sais. Un proverbe russe dit : « Si l'on a de l'esprit, c'est bien, mais si un homme d'esprit vient vous voir, c'est encore mieux, car cela fait deux esprits au lieu

d'un... »

– On pense mieux à deux que tout seul, souffla avec impatience le procureur, qui savait que le vieillard, entiché de sa lourde faconde germanique, parlait toujours avec une lente prolixité, se souciant peu de faire attendre les gens.

– Eh oui ! c'est ce que je dis, reprit-il avec ténacité : deux esprits valent mieux qu'un. Mais il est resté seul et a laissé le sien... Où l'a-t-il laissé ? Voilà un mot que j'ai oublié, poursuivit-il en agitant la main devant ses yeux, ah oui ! *spazieren*.

– Se promener ?

– Eh oui ! c'est ce que je dis. Son esprit a donc vagabondé et s'est perdu. Et pourtant, c'était un jeune homme reconnaissant et sensible ; je me le rappelle bien tout petit, abandonné chez son père, dans l'arrière-cour, quand il courait nu-pieds, avec un seul bouton à sa culotte. »

La voix de l'honnête vieillard se teinta d'émotion. Fétioukovitch tressaillit comme s'il pressentait quelque chose.

« Oui, j'étais moi-même encore jeune alors... J'avais quarante-cinq ans et je venais d'arriver ici. J'eus pitié de l'enfant et me dis : « Pourquoi ne pas lui acheter une livre... de quoi ? » j'ai oublié comment ça s'appelle... une livre de ce que les enfants aiment beaucoup, comment est-ce donc ?... et le docteur agita de nouveau les mains – ça croît sur un arbre, ça se récolte.

– Des pommes ?

– Oh non ! ça se vend à la livre, et les pommes à la douzaine... Il y en a beaucoup, c'est tout petit, on les met dans la bouche et crac !...

– Des noisettes ?

– Eh oui ! des noisettes, c'est ce que je dis, confirma le docteur imperturbable, comme s'il n'avait pas cherché le mot, et j'apportai à l'enfant une livre de noisettes ; jamais il n'en avait reçu, je levai le doigt en disant : « Mon garçon ! *Gott der Va*ter. » Il se mit à rire et répéta : *Gott der Vater*. – *Gott der Sohn*. Il rit de nouveau et gazouilla : *Gott der Sohn. – Gott der heilige*

Geist[1] ». Le surlendemain, comme je passais, il me cria de lui-même : « Monsieur, *Gott der Vater*, *Gott der Sohn*. Il avait oublié *Gott der heilige Geist*, mais je le lui rappelai et il me fit de nouveau pitié. On l'emmena et je ne le vis plus. Vingt-trois ans après, je me trouvais un matin dans mon cabinet, la tête déjà blanche, quand un jeune homme florissant que j'étais incapable de reconnaître entra soudain, leva le doigt et dit en riant : *Gott der Vater*, *Gott der Sohn und Gott der heilige Geist !* Je viens d'arriver et je tiens à vous remercier pour la livre de noisettes, car personne à part vous ne m'en a jamais acheté. » Je me rappelai alors mon heureuse jeunesse et le pauvre enfant nu-pieds ; je fus retourné et lui dis : « Tu es un jeune homme reconnaissant, puisque tu n'as pas oublié cette livre de noisettes que je t'ai apportée dans ton enfance. » Je le serrai dans mes bras et je le bénis en pleurant. Il riait... car le Russe rit souvent quand il faudrait pleurer. Mais il pleurait aussi, je l'ai vu. Et maintenant,

[1] En allemand : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit.

hélas !...

– Et maintenant, je pleure, Allemand, et maintenant je pleure, homme de Dieu ! » cria tout à coup Mitia.

Quoi qu'il en soit, cette historiette produisit une impression favorable. Mais le principal effet en faveur de Mitia fut produit par la déposition de Catherine Ivanovna, dont je vais parler. En général, quand ce fut le tour des témoins à *décharge*[1], le sort parut sourire à Mitia, inopinément pour la défense elle-même. Mais avant Catherine Ivanovna, on interrogea Aliocha, qui se rappela soudain un fait paraissant réfuter positivement un des points les plus graves de l'accusation.

[1] En français dans le texte.

IV

La chance sourit à Mitia

Cela se passa à l'improviste. Aliocha, qui n'avait pas prêté serment, fut dès le début l'objet d'une vive sympathie, tant d'un côté que de l'autre. On voyait que sa bonne renommée le précédait. Il se montra modeste et réservé, mais son affection pour son malheureux frère perçait dans sa déposition. Il le caractérisa comme un être sans doute violent et entraîné par ses passions, mais noble, fier, généreux, capable de se sacrifier si on le lui demandait. Il reconnut d'ailleurs que, vers la fin, la passion de Mitia pour Grouchegnka et sa rivalité avec son père l'avaient mis dans une position intolérable. Mais il repoussa avec indignation l'hypothèse que son frère avait pu tuer pour voler, tout en convenant que ces trois mille roubles étaient devenus une obsession dans l'esprit de Mitia, qui les

considérait comme une partie de son héritage frauduleusement détournée par son père et ne pouvait en parler sans se mettre en fureur. Quant à la rivalité des deux « personnes », comme disait le procureur, il s'exprima évasivement et refusa même de répondre à une ou deux questions.

« Votre frère vous a-t-il dit qu'il avait l'intention de tuer son père ? demanda le procureur. Vous pouvez ne pas répondre si cela vous convient.

– Directement, il ne me l'a pas dit.

– Indirectement, alors ?

– Il m'a parlé une fois de sa haine pour son père. Il craignait... d'être capable de le tuer dans un moment d'exaspération.

– Et vous l'avez cru ?

– Je n'ose l'affirmer. J'ai toujours pensé qu'un sentiment élevé le sauverait au moment fatal, comme c'est arrivé en effet, car ce n'est pas lui qui a tué mon père », dit Aliocha d'une voix forte qui résonna.

Le procureur tressaillit comme un cheval de bataille au son de la trompette.

« Soyez sûr que je ne mets pas en doute la sincérité de votre conviction, et la crois indépendante de votre amour fraternel pour ce malheureux. L'instruction nous a déjà révélé votre opinion originale sur le tragique épisode qui s'est déroulé dans votre famille. Mais je ne vous cache pas qu'elle est isolée et contredite par les autres dépositions. Aussi j'estime nécessaire d'insister pour connaître les données qui vous ont convaincu définitivement de l'innocence de votre frère et de la culpabilité d'une autre personne que vous avez désignée à l'instruction.

– J'ai seulement répondu aux questions, dit Aliocha avec calme ; je n'ai pas formulé d'accusation contre Smerdiakov.

– Pourtant, vous l'avez désigné ?

– D'après les paroles de mon frère Dmitri. Je savais que, lors de son arrestation, il avait accusé Smerdiakov. Je suis persuadé de l'innocence de mon frère. Et si ce n'est pas lui qui a tué, alors...

– C'est Smerdiakov ? Pourquoi précisément lui ? Et pourquoi êtes-vous si convaincu de l'innocence de votre frère ?

– Je ne peux pas douter de lui. Je sais qu'il ne ment pas. J'ai vu, d'après son visage, qu'il me disait la vérité.

– Seulement d'après son visage ? Ce sont là toutes vos preuves ?

– Je n'en ai pas d'autres.

– Et vous n'avez pas d'autres preuves de la culpabilité de Smerdiakov que les paroles de votre frère et l'expression de son visage ?

– Non. »

Le procureur n'insista pas. Les réponses d'Aliocha déçurent profondément le public. On avait parlé de Smerdiakov ; le bruit courait qu'Aliocha rassemblait des preuves décisives en faveur de son frère et contre le valet. Or, il n'apportait rien, sinon une conviction morale bien naturelle chez le frère de l'accusé. À son tour Fétioukovitch demanda à Aliocha à quel moment l'accusé lui avait parlé de sa haine pour son père et de ses velléités de meurtre, et si c'était, par exemple, lors de leur dernière entrevue avant le drame. Aliocha tressaillit comme si un souvenir lui revenait.

« Je me rappelle maintenant une circonstance que j'avais complètement oubliée ; ce n'était pas clair alors, mais maintenant... »

Et Aliocha raconta avec animation que, lorsqu'il vit son frère pour la dernière fois, le soir, sous un arbre, en rentrant au monastère, Mitia, en se frappant la poitrine, lui avait répété à plusieurs reprises qu'il possédait le moyen de relever son honneur, que ce moyen était là, sur sa poitrine...

« Je crus alors, poursuivit Aliocha, qu'en se frappant la poitrine, il parlait de son cœur, des forces qu'il pourrait y puiser pour échapper à une honte affreuse qui le menaçait et qu'il n'osait même pas m'avouer. À vrai dire, je pensai d'abord qu'il parlait de notre père, qu'il frémissait de honte à l'idée de se livrer sur lui à quelque violence ; cependant il semblait désigner quelque chose sur sa poitrine, et l'idée me vint que le cœur se trouve plus bas, tandis qu'il se frappait bien plus haut, ici, au-dessous du cou. Mon idée me parut absurde, mais il désignait peut-être précisément le sachet où étaient cousus les quinze cents roubles !...

– Précisément, cria soudain Mitia. C'est ça, Aliocha, c'est sur lui que je frappais. »

Fétioukovitch le supplia de se calmer, puis revint à Aliocha. Celui-ci, entraîné par son souvenir, émit chaleureusement l'hypothèse que cette honte provenait sans doute de ce que, ayant sur lui ces quinze cents roubles qu'il aurait pu restituer à Catherine Ivanovna comme la moitié de sa dette, Mitia avait pourtant décidé d'en faire un autre usage et de partir avec Grouchegnka, si elle y consentait...

« C'est cela, c'est bien cela, s'écria-t-il très animé, mon frère m'a dit à ce moment qu'il pourrait effacer la moitié de sa honte (il a dit plusieurs fois : la moitié !), mais que, par malheur, la faiblesse de son caractère l'en empêchait... Il savait par avance qu'il en était incapable !

– Et vous vous rappelez nettement qu'il se frappait à cet endroit de la poitrine ? demanda Fétioukovitch.

– Très nettement, car je me demandais alors : « pourquoi se frappe-t-il si haut, le cœur est plus

bas ? » Mon idée me parut absurde... Voilà pourquoi ce souvenir m'est revenu. Comment ai-je pu l'oublier jusqu'à présent ! Son geste désignait bien ce sachet, ces quinze cents roubles qu'il ne voulait pas rendre ! Et lors de son arrestation, à Mokroïé, n'a-t-il pas crié, à ce que l'on m'a dit, que l'action la plus honteuse de sa vie c'était que, tout en ayant la faculté de rendre à Catherine Ivanovna la moitié de sa dette (précisément la moitié), il avait préféré garder l'argent et passer pour un voleur à ses yeux. Et comme cette dette le tourmentait ! » conclut Aliocha.

Bien entendu, le procureur intervint. Il pria Aliocha de décrire à nouveau la scène et insista pour savoir si l'accusé, en se frappant la poitrine, semblait désigner quelque chose. Peut-être se frappait-il au hasard avec le poing ?

« Non, pas avec le poing ! s'exclama Aliocha. Il désignait avec les doigts une place, ici, très haut... Comment ai-je pu l'oublier jusqu'ici ! »

Le président demanda à Mitia ce qu'il pouvait dire au sujet de cette déposition. Mitia confirma

qu'il avait désigné les quinze cents roubles qu'il portait sur sa poitrine, au-dessous du cou, et que c'était une honte, « une honte que je ne conteste pas, l'acte le plus vil de ma vie ! J'aurais pu les rendre, et je ne l'ai pas fait. J'ai préféré passer pour un voleur à ses yeux, et, le pire, c'est que je savais à l'avance que j'agirais ainsi ! Tu as raison, Aliocha, merci. »

Ainsi prit fin la déclaration d'Aliocha, caractérisée par un fait nouveau, si minime fût-il, un commencement de preuve démontrant l'existence du sachet aux quinze cents roubles et la véracité de l'accusé, lorsqu'il déclarait, à Mokroïé, que cet argent lui appartenait. Aliocha était radieux, il s'assit tout rouge à la place qu'on lui indiqua, répétant à part lui : « Comment ai-je pu oublier cela ! Comment ne me le suis-je rappelé que maintenant ? »

Catherine Ivanovna fut ensuite entendue. Son entrée fit sensation. Les dames prirent leur lorgnette, les hommes se trémoussaient, quelques-uns se levèrent pour mieux voir. On affirma, par la suite, que Mitia était devenu blanc « comme un linge » lorsqu'elle parut. Tout en

noir, elle s'avança à la barre d'une démarche modeste, presque timide. Son visage ne trahissait aucune émotion, mais la résolution brillait dans ses yeux sombres. Elle était fort belle à ce moment. Elle parla d'une voix douce, mais nette, avec un grand calme, ou tout au moins s'y efforçant. Le président l'interrogea avec beaucoup d'égards, comme s'il craignait de toucher « certaines cordes ». Dès les premiers mots, Catherine Ivanovna déclara qu'elle avait été la fiancée de l'accusé « jusqu'au moment où il m'abandonna lui-même... » Quand on l'interrogea au sujet des trois mille roubles confiés à Mitia pour être envoyés par la poste à ses parents, elle répondit avec fermeté : « Je ne lui avais pas donné cette somme pour l'expédier aussitôt ; je savais qu'il était très gêné... à ce moment... Je lui remis ces trois mille roubles à condition de les envoyer à Moscou, s'il voulait, dans le délai d'un mois. Il a eu tort de se tourmenter à propos de cette dette... »

Je ne rapporte pas les questions et les réponses intégralement, me bornant à l'essentiel de sa déposition.

« J'étais sûre qu'il ferait parvenir cette somme aussitôt qu'il l'aurait reçue de son père, poursuivit-elle. J'ai toujours eu confiance en sa loyauté... sa parfaite loyauté... dans les affaires d'argent. Il comptait recevoir trois mille roubles de son père et m'en a parlé à plusieurs reprises. Je savais qu'ils étaient en conflit et j'ai toujours cru que son père l'avait lésé. Je ne me souviens pas qu'il ait proféré des menaces contre son père, du moins en ma présence. S'il était venu me trouver, je l'aurais aussitôt rassuré au sujet de ces malheureux trois mille roubles, mais il n'est pas revenu... et moi-même... je me trouvais dans une situation... qui ne me permettait pas de le faire venir... D'ailleurs, je n'avais nullement le droit de me montrer exigeante pour cette dette, ajouta-t-elle d'un ton résolu, j'ai reçu moi-même de lui, un jour, une somme supérieure, et je l'ai acceptée sans savoir quand je serais en état de m'acquitter. »

Sa voix avait quelque chose de provocant. À ce moment, ce fut au tour de Fétioukovitch de l'interroger.

« Ce n'était pas ici, mais au début de vos

relations ? » demanda avec ménagement le défenseur, qui pressentait quelque chose en faveur de son client. (Par parenthèse, bien qu'appelé de Pétersbourg en partie par Catherine Ivanovna elle-même, il ignorait tout de l'épisode des cinq mille roubles donnés par Mitia et du « salut jusqu'à terre ». Elle le lui avait dissimulé ! Silence étrange. On peut supposer que, jusqu'au dernier moment, elle hésita à en parler, attendant quelque inspiration.)

Non, jamais je n'oublierai ce moment ! Elle raconta *tout*, tout cet épisode, communiqué par Mitia à Aliocha, et « le salut jusqu'à terre », les causes, le rôle de son père, sa visite chez Mitia, et ne fit aucune allusion à la proposition de Mitia « de lui envoyer Catherine Ivanovna pour chercher l'argent ». Elle garda là-dessus un silence magnanime et ne rougit pas de révéler que c'était elle qui avait couru, de son propre élan, chez le jeune officier, espérant on ne sait quoi... pour en obtenir de l'argent. C'était émouvant. Je frissonnais en l'écoutant, l'assistance était tout oreilles. Il y avait là quelque chose d'inouï ; jamais on n'aurait attendu, même d'une jeune

fille aussi fière et impérieuse, une telle franchise et une pareille immolation. Et pour qui, pour quoi ? Pour sauver celui qui l'avait trahie et offensée, pour contribuer, si peu que ce fût, à le tirer d'affaire, en produisant une bonne impression ! En effet, l'image de l'officier, donnant ses cinq mille roubles, tout ce qui lui restait, et s'inclinant respectueusement devant une innocente jeune fille, apparaissait des plus sympathiques, mais... mon cœur se serra ! Je sentis la possibilité d'une calomnie par la suite (et c'est ce qui arriva). Avec une ironie méchante, on répéta en ville que le récit n'était peut-être pas tout à fait exact sur un point, à savoir celui où l'officier laissait partir la jeune fille « soi-disant rien qu'avec un respectueux salut ». On fit allusion à une « lacune ». « Si même les choses se sont vraiment passées ainsi, disaient les plus respectables de nos dames, on peut encore faire des réserves sur la conduite de la jeune fille, s'agît-il de sauver son père. » Catherine Ivanovna, avec sa pénétration maladive, n'avait donc point pressenti de tels propos ? Certes si, et elle s'était pourtant décidée à tout dire !

Naturellement, ces doutes insultants sur la véracité du récit ne se manifestèrent que plus tard, au premier moment tout le monde fut ému. Quant aux membres du tribunal, ils écoutaient dans un silence respectueux. Le procureur ne se permit aucune question sur ce sujet. Fétioukovitch fit à Catherine un profond salut. Oh ! il triomphait presque. Que le même homme ait pu, dans un élan de générosité, donner ses cinq derniers mille roubles, et ensuite tuer son père pour lui en voler trois mille, cela ne tenait guère debout. Fétioukovitch pouvait tout au moins écarter l'accusation de vol. « L'affaire » s'éclairait d'un jour nouveau. La sympathie tournait en faveur de Mitia. Une ou deux fois, durant la déposition de Catherine Ivanovna, il voulut se lever, mais retomba sur son banc, en se couvrant le visage de ses mains. Quand elle eut fini, il s'écria en lui tendant les bras :

« Katia, pourquoi as-tu causé ma perte ? »

Il éclata en sanglots, mais se remit vite et cria encore :

« Maintenant, je suis condamné ! »

Puis il se raidit à sa place les dents serrées, les bras croisés sur sa poitrine. Catherine Ivanovna demeura dans la salle ; elle était pâle, les yeux baissés. Ses voisins racontèrent qu'elle tremblait, comme en proie à la fièvre. Ce fut le tour de Grouchegnka.

Je vais aborder la catastrophe qui causa peut-être, en effet, la perte de Mitia. Car je suis persuadé, et tous les juristes le dirent ensuite, que, sans cet épisode, le criminel eût obtenu au moins les circonstances atténuantes. Mais il en sera question tout à l'heure. Parlons d'abord de Grouchegnka.

Elle parut aussi tout en noir, les épaules couvertes de son magnifique châle. Elle s'avança vers la barre de sa démarche silencieuse, en se dandinant légèrement, comme font parfois les femmes corpulentes, les yeux fixés sur le président. À mon avis, elle était très bien, et nullement pâle, comme les dames le prétendirent ensuite. On assura aussi qu'elle avait l'air absorbé, méchant. Je crois seulement qu'elle était irritée et sentait lourdement peser sur elle les regards méprisants, curieux de notre public,

friand de scandale. C'était une de ces natures fières, incapables de supporter le mépris qui, dès qu'elles le soupçonnent chez les autres, les enflamme de colère et les pousse à la résistance. Il y avait aussi, assurément, de la timidité et la pudeur de cette timidité, ce qui explique l'inégalité de son langage, tantôt courroucé, tantôt dédaigneux et grossier, dans lequel on sentait soudain une note sincère quand elle s'accusait elle-même. Parfois, elle parlait sans se soucier des suites : « Tant pis pour ce qui arrivera, je le dirai pourtant... » À propos de ses relations avec Fiodor Pavlovitch, elle observa d'un ton tranchant : « Bagatelle que tout cela ! Est-ce ma faute s'il s'est attaché à moi ? » Un instant après, elle ajouta : « Tout ça est ma faute, je me moquais du vieillard et de son fils, et je les ai poussés à bout tous les deux. Je suis la cause de ce drame. » On en vint à parler de Samsonov : « Ça ne regarde personne, répliqua-t-elle avec violence, il était mon bienfaiteur, c'est lui qui m'a recueillie nu-pieds, quand les miens m'ont jetée hors de chez eux. » Le président lui rappela qu'elle devait répondre directement aux

questions, sans entrer dans des détails superflus. Grouchegnka rougit, ses yeux étincelèrent. Elle n'avait pas vu l'enveloppe aux trois mille roubles et en connaissait seulement l'existence par le « scélérat ». « Mais tout ça, c'est des bêtises, à aucun prix je ne serais allée chez Fiodor Pavlovitch... »

« Qui traitez-vous de « scélérat » ? demanda le procureur.

– Le laquais Smerdiakov, qui a tué son maître et s'est pendu hier. »

On s'empressa de lui demander sur quoi elle basait une accusation si catégorique, mais elle non plus ne savait rien.

« C'est Dmitri Fiodorovitch qui me l'a dit, vous pouvez le croire. Cette personne l'a perdu, elle seule est cause de tout », ajouta Grouchegnka toute tremblante, d'un ton où perçait la haine.

On voulut savoir à qui elle faisait allusion.

« Mais cette demoiselle, cette Catherine Ivanovna. Elle m'avait fait venir chez elle, offert du chocolat, dans l'intention de me séduire. Elle est sans vergogne, ma parole... »

Le président l'interrompit, en la priant de modérer ses expressions. Mais enflammée par la jalousie, elle était prête à tout braver...

« Lors de l'arrestation, à Mokroïé, rappela le procureur, vous êtes accourue de la pièce voisine en criant : « Je suis coupable de tout, nous irons ensemble au bagne ! » Vous aussi le croyiez donc parricide, à ce moment ?

– Je ne me rappelle pas mes sentiments d'alors, répondit Grouchegnka, tout le monde l'accusait, j'ai senti que c'était moi la coupable, et qu'il avait tué à cause de moi. Mais dès qu'il a proclamé son innocence, je l'ai cru et le croirai toujours ; il n'est pas homme à mentir. »

Fétioukovitch, qui l'interrogea ensuite, s'informa de Rakitine et des vingt-cinq roubles « en récompense de ce qu'il vous avait amené Alexéi Fiodorovitch Karamazov ».

« Rien d'étonnant à ce qu'il ait pris cet argent, sourit dédaigneusement Grouchegnka ; il venait toujours quémander, recevant de moi jusqu'à trente roubles par mois, et le plus souvent pour s'amuser ; il avait de quoi boire et manger sans

cela.

– Pour quelle raison étiez-vous si généreuse envers Mr Rakitine ? reprit Fétioukovitch, bien que le président s'agitât.

– C'est mon cousin. Ma mère et la sienne étaient sœurs. Mais il me suppliait de n'en parler à personne, tant je lui faisais honte. »

Ce fait nouveau fut une révélation pour tout le monde ; personne ne s'en doutait en ville et même au monastère. Rakitine, dit-on, était rouge de honte. Grouchegnka lui en voulait, sachant qu'il avait déposé contre Mitia. L'éloquence de Mr Rakitine, ses nobles tirades contre le servage et le désarroi civique de la Russie furent ainsi ruinées dans l'opinion. Fétioukovitch était satisfait, le ciel lui venait en aide. D'ailleurs, on ne retint pas longtemps Grouchegnka, qui ne pouvait rien communiquer de particulier. Elle laissa au public une impression des plus défavorables. Des centaines de regards méprisants la fixèrent, lorsque après sa déposition elle alla s'asseoir assez loin de Catherine Ivanovna. Tandis qu'on l'interrogeait, Mitia avait

gardé le silence, comme pétrifié, les yeux baissés.

Ivan Fiodorovitch se présenta comme témoin.

V

Brusque catastrophe

Il avait été appelé avant Aliocha. Mais l'huissier informa le président qu'une indisposition subite empêchait le témoin de comparaître et qu'aussitôt remis il viendrait déposer. On n'y fit d'ailleurs pas attention, et son arrivée passa presque inaperçue ; les principaux témoins, surtout les deux rivales, étaient déjà entendues, la curiosité commençait à se lasser. On n'attendait rien de nouveau des dernières dépositions. Le temps passait. Ivan s'avança avec une lenteur étrange, sans regarder personne, la tête baissée, l'air absorbé. Il était mis correctement, mais son visage, marqué par la maladie, avait une teinte terreuse et rappelait celui d'un mourant. Il leva les yeux, parcourut la salle d'un regard trouble. Aliocha se dressa, poussa une exclamation, mais on n'y prit pas

garde.

Le président rappela au témoin qu'il n'avait pas prêté serment et pouvait garder le silence, mais devait déposer selon sa conscience, etc. Ivan écoutait, les yeux vagues. Tout à coup, un sourire se dessina sur son visage, et lorsque le président, qui le regardait avec étonnement, eut fini, il éclata de rire.

« Et puis, quoi encore ? demanda-t-il à haute voix.

Silence absolu dans la salle. Le président s'inquiéta.

« Vous... êtes encore indisposé, peut-être ? demanda-t-il en cherchant du regard l'huissier.

– Ne vous inquiétez pas, Excellence, je me sens suffisamment bien et puis vous raconter quelque chose de curieux, répondit Ivan d'un ton calme et déférent.

– Vous avez une communication particulière à faire ? » continua le président avec une certaine méfiance.

Ivan Fiodorovitch baissa la tête et attendit durant quelques secondes avant de répondre.

« Non..., je n'ai rien à dire de particulier. »

Interrogé, il fit à contrecœur des réponses laconiques, pourtant assez raisonnables, avec une répulsion croissante. Il allégua son ignorance sur bien des choses et ne savait rien des comptes de son père avec Dmitri Fiodorovitch. « Je ne m'occupais pas de cela », déclara-t-il. Il avait entendu les menaces de l'accusé contre son père et connaissait l'existence de l'enveloppe par Smerdiakov.

« Toujours la même chose ! interrompit-il soudain d'un air las ; je ne puis rien dire au tribunal.

– Je vois que vous êtes encore souffrant, et je comprends vos sentiments... », commença le président.

Il allait demander au procureur et à l'avocat s'ils avaient des questions à poser, lorsque Ivan dit d'une voix exténuée :

« Permettez-moi de me retirer, Excellence, je ne me sens pas bien. »

Après quoi, sans attendre l'autorisation, il se retourna et marcha vers la sortie. Mais après

quelques pas il s'arrêta, parut réfléchir, sourit et revint à sa place :

« Je ressemble, Excellence, à cette jeune paysanne, vous savez : « Si je veux j'irai, si je ne veux pas, je n'irai pas ! » On la suit pour l'habiller et la conduire à l'autel, et elle répète ces paroles... Cela se trouve dans une scène populaire...

– Qu'entendez-vous par là ? dit sévèrement le président.

– Voilà, dit Ivan en exhibant une liasse de billets de banque, voilà l'argent... le même qui était dans cette enveloppe (il désignait les pièces à conviction), et pour lequel on a tué mon père. Où faut-il le déposer ! Monsieur l'huissier, veuillez le remettre à qui de droit. »

L'huissier prit la liasse et la remit au président.

« Comment cet argent se trouve-t-il en votre possession... si c'est bien le même ? demanda le président surpris.

– Je l'ai reçu de Smerdiakov, de l'assassin, hier... J'ai été chez lui avant qu'il se pendît. C'est lui qui a tué mon père, ce n'est pas mon frère. Il a

tué et je l'y ai incité... Qui ne désire pas la mort de son père ?

– Avez-vous votre raison ? ne put s'empêcher de dire le président.

– Mais oui, j'ai ma raison... Une raison vile comme la vôtre, comme celle de tous ces... museaux ! – Il se tourna vers le public. – Ils ont tué leurs pères et simulent la terreur, dit-il avec mépris en grinçant des dents. Ils font des grimaces entre eux. Les menteurs ! Tous désirent la mort de leurs pères. Un reptile dévore l'autre... S'il n'y avait pas de parricide, ils se fâcheraient et s'en iraient furieux. C'est un spectacle ! *Panem et circenses !* D'ailleurs, je suis joli, moi aussi ! Avez-vous de l'eau, donnez-moi à boire, au nom du ciel ! »

Il se prit la tête. L'huissier s'approcha de lui aussitôt. Aliocha se dressa en criant : « Il est malade, ne le croyez pas, il a la fièvre chaude ! » Catherine Ivanovna s'était levée précipitamment et, immobile d'effroi, considérait Ivan Fiodorovitch. Mitia, avec un sourire qui grimaçait, écoutait avidement son frère.

« Rassurez-vous, je ne suis pas fou, je suis seulement un assassin ! reprit Ivan. On ne peut exiger d'un assassin qu'il soit éloquent », ajouta-t-il en souriant.

Le procureur, visiblement agité, se pencha vers le président. Les juges chuchotaient. Fétioukovitch dressa l'oreille. La salle attendait, anxieuse. Le président parut se ressaisir.

« Témoin, vous tenez un langage incompréhensible et qu'on ne peut tolérer ici. Calmez-vous et parlez... si vous avez vraiment quelque chose à dire. Par quoi pouvez-vous confirmer un tel aveu... s'il ne résulte pas du délire ?

– Le fait est que je n'ai pas de témoins. Ce chien de Smerdiakov ne vous enverra pas de l'autre monde sa déposition... dans une enveloppe. Vous voudriez toujours des enveloppes, c'est assez d'une. Je n'ai pas de témoins... Sauf un, peut-être. »

Il sourit d'un air pensif.

« Qui est votre témoin ?

– Il a une queue, Excellence, ce n'est pas

conforme à la règle ! *Le diable n'existe point !*[1] Ne faites pas attention, c'est un diablotin sans importance, ajouta-t-il confidentiellement en cessant de rire ; il doit être quelque part ici, sous la table des pièces à conviction : où serait-il, sinon là ? Écoutez-moi ; je lui ai dit : « Je ne veux pas me taire », et il me parle de cataclysme géologique... et autres bêtises ! Mettez le monstre en liberté... il a chanté son hymne, car il a le cœur léger ! Comme une canaille ivre qui braille : *Pour Piter est parti Vanka*. Moi, pour deux secondes de joie, je donnerais un quatrillion de quatrillions. Vous ne me connaissez pas ! Oh ! que tout est bête parmi vous ! Eh bien ! Prenez-moi à sa place ! Je ne suis pas venu pour rien... Pourquoi tout ce qui existe est-il si bête ? »

Et il se remit à inspecter lentement la salle d'un air rêveur. L'émoi était général. Aliocha courait vers lui, mais l'huissier avait déjà saisi Ivan Fiodorovitch par le bras.

« Qu'est-ce encore ? » s'écria-t-il en fixant l'huissier.

---

[1] En français dans le texte.

Tout à coup il le saisit par les épaules et le renversa. Les gardes accoururent, on l'appréhenda, il se mit à hurler comme un forcené. Tandis qu'on l'emportait il criait des paroles incohérentes.

Ce fut un beau tumulte. Je ne me rappelle pas tout dans l'ordre, l'émotion m'empêchait de bien observer. Je sais seulement qu'une fois le calme rétabli l'huissier fut réprimandé, bien qu'il expliquât aux autorités que le témoin avait tout le temps paru dans son état normal, que le médecin l'avait examiné lors de sa légère indisposition, une heure auparavant ; jusqu'au moment de comparaître, il s'exprimait sensément, de sorte qu'on ne pouvait rien prévoir ; il insistait lui-même pour être entendu. Mais avant que l'émotion fût apaisée, une nouvelle scène se produisit ; Catherine Ivanovna eut une crise de nerfs. Elle gémissait et sanglotait bruyamment sans vouloir s'en aller, elle se débattait, suppliant qu'on la laissât dans la salle. Tout à coup, elle cria au président :

« J'ai encore quelque chose à dire, tout de suite... tout de suite !... Voici un papier, une

lettre... prenez, lisez vite ! C'est la lettre du monstre que voici ! dit-elle en désignant Mitia. C'est lui qui a tué son père, vous allez voir, il m'écrit comment il le tuera ! L'autre est malade, il a la fièvre chaude depuis trois jours ! »

L'huissier prit le papier et le remit au président, Catherine Ivanovna retomba sur sa chaise, cacha son visage, se mit à sangloter sans bruit, étouffant ses moindres gémissements, de peur qu'on ne la fît sortir. Le papier en question était la lettre écrite par Mitia au cabaret « À la Capitale », qu'Ivan considérait comme une preuve catégorique. Hélas ! ce fut l'effet qu'elle produisit ; sans cette lettre, Mitia n'aurait peut-être pas été condamné, du moins pas si rigoureusement ! Encore un coup, il était difficile de suivre les détails. Même à présent, tout cela m'apparaît dans un brouhaha. Le président fit sans doute part de ce nouveau document aux parties et au jury. Comme il demandait à Catherine Ivanovna si elle était remise, elle répondit vivement :

« Je suis prête ! Je suis tout à fait en état de vous répondre. »

Elle craignait encore qu'on ne l'écoutât point. On la pria d'expliquer en détail dans quelles circonstances elle avait reçu cette lettre.

« Je l'ai reçue la veille du crime, elle venait du cabaret, écrite sur une facture, regardez, cria-t-elle, haletante. Il me haïssait alors, ayant eu la bassesse de suivre cette créature... et aussi parce qu'il me devait ces trois mille roubles. Sa vilenie et cette dette lui faisaient honte. Voici ce qui s'est passé, je vous supplie de m'écouter ; trois semaines avant de tuer son père, il vint chez moi un matin. Je savais qu'il avait besoin d'argent et pourquoi, précisément pour séduire cette créature et l'emmener avec lui. Je connaissais sa trahison, son intention de m'abandonner, et je lui remis moi-même cet argent, sous prétexte de l'envoyer à ma sœur à Moscou. En même temps, je le regardai en face et lui dis qu'il pouvait l'envoyer quand il voudrait, « même dans un mois ». Comment n'a-t-il pas compris que cela signifiait : il te faut de l'argent pour me trahir, en voici, c'est moi qui te le donne ; prends si tu en as le courage ! Je voulais le confondre. Eh bien, il a pris cet argent, il l'a emporté et gaspillé en une

nuit avec cette créature. Pourtant, il avait compris que je savais tout, je vous assure, et que je le lui donnais uniquement pour l'éprouver, pour voir s'il aurait l'infamie de l'accepter. Nos regards se croisaient, il a tout compris et il est parti avec mon argent !

– C'est vrai, Katia, s'écria Mitia, j'avais compris ton intention, pourtant j'ai accepté ton argent. Méprisez tous un misérable, je l'ai mérité !

– Accusé, dit le président, encore un mot et je vous fais sortir de la salle.

– Cet argent l'a tracassé, reprit Katia avec précipitation, il voulait me le rendre, mais il lui en fallait pour cette créature. Voilà pourquoi il a tué son père, mais il ne m'a rien rendu, il est parti avec elle dans ce village où on l'a arrêté. C'est là qu'il a de nouveau fait la fête, avec l'argent volé. Un jour avant le crime, il m'a écrit cette lettre étant ivre – je l'ai deviné aussitôt – sous l'empire de la colère, et persuadé que je ne la montrerais à personne, même s'il assassinait. Sinon, il ne l'aurait pas écrite. Il savait que je ne voulais pas

le perdre par vengeance ! Mais lisez, lisez avec attention, je vous en prie, vous verrez qu'il décrit tout à l'avance ; comment il tuera son père, où est caché l'argent. Notez surtout cette phrase : « Je tuerai dès qu'Ivan sera parti. » Par conséquent, il a prémédité son crime », insinua perfidement Catherine Ivanovna. – On voyait qu'elle avait étudié chaque détail de cette lettre fatale. – À jeun, il ne m'aurait pas écrit, mais voyez, cette lettre constitue un programme ! »

Dans son exaltation, elle faisait fi des conséquences possibles, bien qu'elle les eût envisagées peut-être un mois auparavant, quand elle se demandait, tremblante de colère : « Faut-il lire ceci au tribunal ? » Maintenant, elle avait brûlé ses vaisseaux. C'est alors que le greffier donna lecture de la lettre, qui produisit une impression accablante. On demanda à Mitia s'il la reconnaissait.

« Oui, oui ! et je ne l'aurais pas écrite si je n'avais pas bu !... Nous nous haïssons pour bien des causes, Katia, mais je te jure que malgré ma haine, je t'aimais et que tu ne m'aimais pas ! »

Il retomba sur son banc en se tordant les mains.

Le procureur et l'avocat demandèrent à tour de rôle à Catherine Ivanovna pour quels motifs elle avait d'abord dissimulé ce document et déposé dans un tout autre esprit.

« Oui, j'ai menti tout à l'heure, contre mon honneur et ma conscience, mais je voulais le sauver, précisément parce qu'il me haïssait et me méprisait. Oh ! il me méprisait, il m'a toujours méprisée, dès l'instant où je l'ai salué jusqu'à terre à cause de cet argent. Je l'ai senti aussitôt, mais je fus longtemps sans le croire. Que de fois j'ai lu dans ses yeux : « Tu es pourtant venue toi-même chez moi. » Oh ! il n'avait rien compris, il n'a pas deviné pourquoi j'étais venue, il ne peut soupçonner que la bassesse ! Il juge tous les autres d'après lui, dit avec fureur Katia au comble de l'exaltation. Il voulait m'épouser seulement pour mon héritage, rien que pour cela, je m'en suis toujours doutée. C'est un fauve ! Il était sûr que toute ma vie je tremblerais de honte devant lui, et qu'il pourrait me mépriser et avoir le dessus, voilà pourquoi il voulait m'épouser !

C’est la vérité ! J’ai essayé de le vaincre par un amour infini, je voulais même oublier sa trahison, mais il n’a rien compris, rien, rien ! Peut-il comprendre quelque chose ? C’est un monstre ! Je n’ai reçu cette lettre que le lendemain soir, on me l’a apportée du cabaret, et le matin encore j’étais décidée à lui pardonner tout, même sa trahison ! »

Le procureur et le président la calmèrent de leur mieux. Je suis sûr qu’eux-mêmes avaient peut-être honte de profiter de son exaltation pour recueillir de tels aveux. On les entendit lui dire : « Nous comprenons votre peine, nous sommes capables de compatir », etc., pourtant, ils arrachaient cette déposition à une femme affolée, en proie à une crise de nerfs. Enfin, avec une lucidité extraordinaire, comme il arrive fréquemment en pareil cas, elle décrivit comment s’était détraquée, dans ces deux mois, la raison d’Ivan Fiodorovitch, obsédé par l’idée de sauver « le monstre et l’assassin », son frère.

« Il se tourmentait, s’exclama-t-elle, il voulait atténuer la faute, en m’avouant que lui-même n’aimait pas son père et avait peut-être désiré sa

mort. Oh ! C'est une conscience d'élite, voilà la cause de ses souffrances ! Il n'avait pas de secrets pour moi, il venait me voir tous les jours comme sa seule amie. J'ai l'honneur d'être sa seule amie ! dit-elle d'un ton de défi, les yeux brillants. Il est allé deux fois chez Smerdiakov. Un jour, il vint me dire : « Si ce n'est pas mon frère qui a tué, si c'est Smerdiakov (car on a répandu cette légende), peut-être suis-je aussi coupable, car Smerdiakov savait que je n'aimais pas mon père et pensait peut-être que je désirais sa mort ? » C'est alors que je lui ai montré cette lettre ; il fut définitivement convaincu de la culpabilité de son frère, il était atterré ; il ne pouvait supporter l'idée que son propre frère fût un parricide ! Depuis une semaine, ça le rend malade. Ces derniers jours, il avait le délire, j'ai constaté que sa raison se troublait. On l'a entendu divaguer dans les rues. Le médecin que j'ai fait venir de Moscou l'a examiné avant-hier et m'a dit que la fièvre chaude allait se déclarer, et tout cela à cause du monstre ! Hier, il a appris la mort de Smerdiakov ; ça lui a porté le dernier coup. Tout cela à cause de ce monstre, et afin de le sauver ! »

Assurément, on ne peut parler ainsi et faire de tels aveux qu'une fois dans la vie, à ses derniers moments, par exemple, en montant à l'échafaud. Mais cela convenait précisément au caractère de Katia. C'était bien la même jeune fille impétueuse qui avait couru chez un jeune libertin pour sauver son père ; la même qui, tout à l'heure, fière et chaste, avait publiquement sacrifié sa pudeur virginale en racontant « la noble action de Mitia », dans le seul dessein d'adoucir le sort qui l'attendait. Et maintenant elle se sacrifiait tout de même, mais pour un autre, ayant peut-être, à cet instant seulement, senti pour la première fois combien cet autre lui était cher. Elle se sacrifiait pour lui dans son effroi, s'imaginant soudain qu'il se perdait par sa déposition, qu'il avait tué au lieu de son frère, elle se sacrifiait afin de le sauver, lui et sa réputation. Une question angoissante se posait : avait-elle calomnié Mitia au sujet de leurs anciennes relations ? Non, elle ne mentait pas sciemment, en criant que Mitia la méprisait pour ce salut jusqu'à terre ! Elle le croyait, elle était profondément convaincue, depuis ce salut peut-

être, que le naïf Mitia, qui l'adorait encore à ce moment, se moquait d'elle et la méprisait. Et seulement par fierté, elle s'était prise pour lui d'un amour outré, par fierté blessée, et cet amour ressemblait à une vengeance. Peut-être cet amour outré serait-il devenu un amour véritable, peut-être Katia ne demandait-elle pas mieux, mais Mitia l'avait offensée jusqu'au fond de l'âme par sa trahison, et cette âme ne pardonnait pas. L'heure de la vengeance avait sonné brusquement, et toute la rancune douloureuse accumulée dans le cœur de la femme offensée s'était exhalée d'un seul coup. En livrant Mitia, elle se livrait elle-même. Dès qu'elle eut achevé, ses nerfs la trahirent, la honte l'envahit. Elle eut une nouvelle crise de nerfs, il fallut l'emporter. À ce moment, Grouchegnka s'élança en criant vers Mitia, si rapidement qu'on n'eut pas le temps de la retenir.

« Mitia, cette vipère t'a perdu ! Vous l'avez vue à l'œuvre ! » ajouta-t-elle frémissante, en s'adressant aux juges.

Sur un signe du président, on la saisit et on l'emmena. Elle se débattait en tendant les bras à

Mitia. Celui-ci poussa un cri, voulut s'élancer vers elle. On le maîtrisa sans peine.

Je pense que les spectatrices demeurèrent satisfaites, le spectacle en valait la peine. Le médecin de Moscou, que le président avait envoyé chercher pour soigner Ivan, vint faire son rapport. Il déclara que le malade traversait une crise des plus dangereuses, qu'on devait l'emmener immédiatement. L'avant-veille, le patient était venu le consulter, mais avait refusé de se soigner, malgré la gravité de son état. « Il m'avoua qu'il avait des hallucinations, qu'il rencontrait des morts dans la rue, que Satan lui rendait visite tous les soirs », conclut le fameux spécialiste.

La lettre de Catherine Ivanovna fut ajoutée aux pièces à conviction. La cour, en ayant délibéré, décida de poursuivre les débats et de mentionner au procès-verbal les dépositions inattendues de Catherine Ivanovna et d'Ivan Fiodorovitch.

Les dépositions des derniers témoins ne firent que confirmer les précédentes, mais avec certains

détails caractéristiques. D'ailleurs, le réquisitoire, auquel nous arrivons, les résume toutes. Les derniers incidents avaient surexcité les esprits ; on attendait avec une impatience fiévreuse les discours et le verdict. Les révélations de Catherine Ivanovna avaient atterré Fétioukovitch. En revanche, le procureur triomphait. Il y eut une suspension d'audience qui dura environ une heure. À huit heures précises, je crois, le procureur commença son réquisitoire.

VI

Le réquisitoire. Caractéristique

Hippolyte Kirillovitch prit la parole avec un tremblement nerveux, le front et les tempes baignés d'une sueur froide, le corps parcouru de frissons, comme il le raconta ensuite. Il regardait ce discours comme son *chef-d'œuvre*[1], son chant du cygne, et mourut poitrinaire neuf mois plus tard, justifiant ainsi cette comparaison. Il y mit tout son cœur et toute l'intelligence dont il était capable, dévoilant un sens civique inattendu et de l'intérêt pour les questions « brûlantes ». Il séduisit surtout par la sincérité ; il croyait réellement à la culpabilité de l'accusé et ne requérait pas seulement par ordre, en vertu de ses fonctions, mais animé du désir de « sauver la société ». Même les dames, pourtant hostiles à

[1] En français dans le texte.

Hippolyte Kirillovitch, convinrent de la vive impression qu'il avait produite. Il commença d'une voix saccadée, qui s'affermit bientôt et résonna dans la salle entière, jusqu'à la fin. Mais à peine avait-il achevé son réquisitoire qu'il faillit s'évanouir.

« Messieurs les jurés, cette affaire a eu du retentissement dans toute la Russie. Au fond, avons-nous lieu d'être surpris, de nous épouvanter ? Ne sommes-nous pas habitués à toutes ces choses ? Ces affaires sinistres ne nous émeuvent presque plus, hélas ! C'est notre apathie, messieurs, qui doit faire horreur, et non le forfait de tel ou tel individu. D'où vient que nous réagissons si faiblement devant des phénomènes qui nous présagent un sombre avenir ? Faut-il attribuer cette indifférence au cynisme, à l'épuisement précoce de la raison et de l'imagination de notre société, si jeune encore, mais déjà débile ; au bouleversement de nos principes moraux ou à l'absence totale de ces principes ? Je laisse en suspens ces questions, qui n'en sont pas moins angoissantes et sollicitent l'attention de chaque citoyen. Notre presse, aux

débuts si timides encore, a pourtant rendu quelques services à la société, car, sans elle, nous ne connaîtrions pas la licence effrénée et la démoralisation qu'elle révèle sans cesse à tous, et non aux seuls visiteurs des audiences devenues publiques sous le présent règne. Et que lisons-nous dans les journaux ? Oh ! des atrocités devant lesquelles l'affaire actuelle elle-même pâlit et paraît presque banale. La plupart de nos causes criminelles attestent une sorte de perversité générale, entrée dans nos mœurs et difficile à combattre en tant que fléau social. Ici, c'est un jeune et brillant officier de la haute classe qui assassine sans remords un modeste fonctionnaire, dont il était l'obligé, et sa servante, afin de reprendre une reconnaissance de dette. Et il vole en même temps l'argent : « Cela servira à mes plaisirs. » Son crime accompli, il s'en va, après avoir mis un oreiller sous la tête des victimes. Ailleurs, un jeune héros, décoré pour sa bravoure, égorge comme un brigand, sur la grande route, la mère de son chef, et, pour persuader ses complices, leur assure que « cette femme l'aime comme un fils, qu'elle se fie à lui

et, par conséquent, ne prendra pas de précautions ». Ce sont des monstres, mais je n'ose dire qu'il s'agisse de cas isolés. Un autre, sans aller jusqu'au crime, pense de même et est tout aussi infâme dans son for intérieur. En tête à tête avec sa conscience, il se demande peut-être : « L'honneur n'est-il pas un préjugé ? » On m'objectera que je calomnie notre société, que je déraisonne, que j'exagère. Soit, je ne demanderais pas mieux que de me tromper. Ne me croyez pas, considérez-moi comme un malade, mais rappelez-vous mes paroles ; même si je ne dis que la vingtième partie de la vérité, c'est à faire frémir ! Regardez combien il y a de suicides parmi les jeunes gens ! Et ils se tuent sans se demander, comme Hamlet, ce qu'il y aura « ensuite » ; la question de l'immortalité de l'âme, de la vie future n'existe pas pour eux. Voyez notre corruption, nos débauchés. Fiodor Pavlovitch, la malheureuse victime de cette affaire, paraît un enfant innocent à côté d'eux. Or, nous l'avons tous connu, il vivait parmi nous... Oui, la psychologie du crime en Russie sera peut-être étudiée un jour par des esprits

éminents, tant chez nous qu'en Europe, car le sujet en vaut la peine. Mais cette étude aura lieu après coup, à loisir, quand l'incohérence tragique de l'heure actuelle, n'étant plus qu'un souvenir, pourra être analysée plus impartialement que je ne suis capable de le faire. Pour le moment, nous nous effrayons ou nous feignons de nous effrayer, tout en savourant ce spectacle, ces sensations fortes qui secouent notre cynique oisiveté ; ou bien nous nous cachons, comme des enfants, la tête sous l'oreiller à la vue de ces fantômes qui passent, pour les oublier ensuite dans la joie et dans les plaisirs. Mais un jour ou l'autre il faudra réfléchir, faire notre examen de conscience, nous rendre compte de notre état social. À la fin d'un de ses chefs-d'œuvre, un grand écrivain de la période précédente, comparant la Russie à une fougueuse *troïka*, qui galope vers un but inconnu, s'écrie : « Ah ! *troïka*, rapide comme l'oiseau, qui donc t'a inventée ? » Et, dans un élan d'enthousiasme, il ajoute que devant cette *troïka* emportée, tous les peuples s'écartent

respectueusement[1]. Soit, messieurs, je le veux bien, mais, à mon humble avis, le génial artiste a cédé à un accès d'idéalisme naïf, à moins que peut-être il n'ait craint la censure de l'époque. Car, en n'attelant que ses héros à sa *troïka*, les Sabakévitch, les Nozdriov, les Tchitchikov, quel que soit le voiturier, Dieu sait où nous mèneraient de pareils coursiers ! Et ce sont là les coursiers d'autrefois ; nous avons mieux encore... »

Ici, le discours d'Hippolyte Kirillovitch fut interrompu par des applaudissements. Le libéralisme du symbole de la *troïka* russe plut. À vrai dire, les applaudissements furent clairsemés, de sorte que le président ne jugea même pas nécessaire de menacer le public de « faire évacuer » la salle. Pourtant, Hippolyte Kirillovitch fut réconforté : on ne l'avait jamais applaudi ! On avait refusé de l'écouter durant tant d'années, et tout à coup il pouvait se faire entendre de toute la Russie !

« Qu'est-ce donc que cette famille Karamazov, qui a acquis soudain une si triste

---

[1] Gogol, *les Âmes mortes*, 1ère partie, XI.

célébrité ? J'exagère peut-être, mais il me semble qu'elle résume certains traits fondamentaux de notre société contemporaine, à l'état microscopique, « comme une goutte d'eau résume le soleil ». Voyez ce vieillard débauché, ce « père de famille » qui a fini si tristement. Gentilhomme de naissance mais ayant débuté dans la vie comme chétif parasite, un mariage imprévu lui procure un petit capital ; d'abord vulgaire fripon et bouffon obséquieux, c'est avant tout un usurier. Avec le temps, à mesure qu'il s'enrichit, il prend de l'assurance. L'humilité et la flagornerie disparaissent, il ne reste qu'un cynique méchant et railleur, un débauché. Nul sens moral, une soif de vivre inextinguible. À part les plaisirs sensuels, rien n'existe, voilà ce qu'il enseigne à ses enfants. En tant que père, il ne reconnaît aucune obligation morale, il s'en moque, laisse ses jeunes enfants aux mains des domestiques et se réjouit quand on les emmène. Il les oublie même totalement. Toute sa morale se résume dans ce mot : *après moi, le déluge !*[1] C'est

[1] En français dans le texte.

le contraire d'un citoyen, il se détache complètement de la société : « Périsse le monde, pourvu que je me trouve bien, moi seul. » Et il se trouve bien, il est tout à fait content, il veut mener cette vie encore vingt ou trente ans. Il frustre son fils, et avec son argent, l'héritage de sa mère qu'il refuse de lui remettre, il cherche à lui souffler sa maîtresse. Non, je ne veux pas abandonner la défense de l'accusé à l'éminent avocat venu de Pétersbourg. Moi aussi je dirai la vérité, moi aussi je comprends l'indignation accumulée dans le cœur de ce fils. Mais assez sur ce malheureux vieillard : il a reçu sa rétribution. Rappelons-nous, pourtant, que c'était un père, et un père moderne. Est-ce calomnier la société que de dire qu'il y en a beaucoup comme lui ? Hélas ! la plupart d'entre eux ne s'expriment pas avec autant de cynisme, car ils sont mieux élevés, plus instruits, mais au fond ils ont la même philosophie. Admettons que je sois pessimiste. Il est entendu que vous me pardonnerez. Ne me croyez pas, mais laissez-moi m'expliquer, vous vous rappellerez certaines de mes paroles.

« Voyons les fils de cet homme. L'un est

devant nous, au banc des accusés ; je serai bref sur les autres. L'aîné de ceux-ci est un jeune homme moderne, fort instruit et fort intelligent, qui ne croit à rien pourtant et a déjà renié bien des choses, comme son père. Nous l'avons tous entendu, il était reçu amicalement dans notre société. Il ne cachait pas ses opinions, bien au contraire, ce qui m'enhardit à parler maintenant de lui avec quelque franchise, tout en ne l'envisageant qu'en tant que membre de la famille Karamazov. Hier, tout au bout de la ville, s'est suicidé un malheureux idiot, impliqué étroitement dans cette affaire, ancien domestique et peut-être fils naturel de Fiodor Pavlovitch, Smerdiakov. Il m'a raconté en larmoyant, à l'instruction, que ce jeune Karamazov, Ivan Fiodorovitch, l'avait épouvanté par son nihilisme moral : « D'après lui, tout est permis, et rien dorénavant ne doit être défendu, voilà ce qu'il m'enseignait. » Cette doctrine a dû achever de déranger l'esprit de l'idiot, bien qu'assurément sa maladie et le terrible drame survenu dans la maison lui aient aussi troublé le cerveau. Mais cet idiot est l'auteur d'une remarque qui eût fait

honneur à un observateur plus intelligent, voilà pourquoi j'ai parlé de lui. « S'il y a, m'a-t-il dit, un des fils de Fiodor Pavlovitch qui lui ressemble davantage par le caractère, c'est Ivan Fiodorovitch ! » Sur cette remarque, j'interromps ma caractéristique, estimant qu'il serait indélicat de continuer. Oh ! je ne veux pas tirer des conclusions et pronostiquer uniquement la ruine à cette jeune destinée. Nous avons vu aujourd'hui que la vérité est encore puissante dans son jeune cœur, que les sentiments familiaux ne sont pas encore étouffés en lui par l'irréligion et le cynisme des idées, inspirés davantage par l'hérédité que par la véritable souffrance morale.

« Le plus jeune, encore adolescent, est pieux et modeste ; à l'inverse de la doctrine sombre et dissolvante de son frère, il se rapproche des « principes populistes », ou de ce qu'on appelle ainsi dans certains milieux intellectuels. Il s'est attaché à notre monastère, a même failli prendre l'habit. Il incarne, me semble-t-il, inconsciemment, le fatal désespoir qui pousse une foule de gens, dans notre malheureuse société – par crainte du cynisme corrupteur et parce

qu'ils attribuent faussement tous nos maux à la culture occidentale – à retourner, comme ils disent, « au sol natal », à se jeter, pour ainsi parler, dans les bras de la terre natale, comme des enfants effrayés par les fantômes se réfugient sur le sein tari de leur mère pour s'endormir tranquillement et échapper aux visions qui les épouvantent. Quant à moi, je forme les meilleurs vœux pour cet adolescent si bien doué, je souhaite que ses nobles sentiments et ses aspirations vers les principes populistes ne dégénèrent pas par la suite, comme il arrive fréquemment, en un sombre mysticisme au point de vue moral, en un stupide chauvinisme au point de vue civique, deux idéals qui menacent la nation de maux encore plus graves, peut-être, que cette perversion précoce, provenant d'une fausse compréhension de la culture occidentale dont souffre son frère. »

Le chauvinisme et le mysticisme recueillirent quelques applaudissements. Sans doute, Hippolyte Kirillovitch s'était laissé entraîner, et toutes ces divagations ne cadraient guère avec l'affaire, mais ce poitrinaire aigri avait trop envie

de se faire entendre, au moins une fois dans sa vie. On raconta ensuite qu'en faisant d'Ivan Fiodorovitch un portrait tiré au noir, il avait obéi à un sentiment peu délicat : battu une ou deux fois par celui-ci dans des discussions en public, il voulait maintenant se venger. J'ignore si cette assertion était justifiée. D'ailleurs, tout cela n'était qu'une simple entrée en matière.

« Le troisième fils de cette famille moderne est sur le banc des accusés. Sa vie et ses exploits se déroulent devant nous ; l'heure est venue où tout s'étale au grand jour. À l'inverse de ses frères, dont l'un est un « occidentaliste » et l'autre un « populiste », il représente la Russie à l'état naturel, mais Dieu merci, pas dans son intégrité ! Et pourtant la voici, notre Russie, on la sent, on l'entend en lui, la chère petite mère. Il y a en nous un étonnant alliage de bien et de mal ; nous aimons Schiller et la civilisation, mais nous faisons du tapage dans les cabarets et nous traînons par la barbe nos compagnons d'ivresse. Il nous arrive d'être excellents, mais seulement lorsque tout va bien pour nous. Nous nous enflammons pour les plus nobles idéals, à

condition de les atteindre sans peine et que cela ne nous coûte rien. Nous n'aimons pas à payer, mais nous aimons beaucoup à recevoir. Faites-nous la vie heureuse, donnez-nous les coudées franches et vous verrez comme nous serons gentils. Nous ne sommes pas avides, certes, mais donnez-nous le plus d'argent possible, et vous verrez avec quel mépris pour le vil métal nous le dissiperons en une nuit d'orgie. Et si l'on nous refuse l'argent, nous montrerons comment nous savons nous en procurer au besoin. Mais procédons par ordre. Nous voyons d'abord le pauvre enfant abandonné « nu-pieds dans l'arrière-cour », selon l'expression de notre respectable concitoyen, d'origine étrangère, hélas ! Encore un coup, je n'abandonne à personne la défense du prévenu. Je suis à la fois son accusateur et son avocat. Nous sommes humains, que diantre, et apprécions comme il sied l'influence des premières impressions d'enfance sur le caractère. Mais l'enfant devient un jeune homme, le voici officier ; ses violences et une provocation en duel le font exiler dans une ville frontière. Naturellement, il fait la fête, mène

la vie à grandes guides. Il a surtout besoin d'argent, et après de longues discussions transige avec son père pour six mille roubles. Il existe, remarquez-le bien, une lettre de lui où il renonce presque au reste et termine, pour cette somme, le différend au sujet de l'héritage. C'est alors qu'il fait la connaissance d'une jeune fille cultivée, et d'un très noble caractère. Je n'entrerai pas dans les détails, vous venez de les entendre : il s'agit d'honneur et d'abnégation, je me tais. L'image du jeune homme frivole et corrompu, mais s'inclinant devant la véritable noblesse, devant une idée supérieure, nous est apparue des plus sympathiques. Mais ensuite, dans cette même salle, on nous a montré le revers de la médaille. Je n'ose pas me lancer dans des conjectures et je m'abstiens d'analyser les causes. Ces causes n'en existent pas moins. Cette même personne, avec les larmes d'une indignation longtemps refoulée, nous déclare qu'il l'a méprisée pour son élan imprudent, impétueux, peut-être, mais noble et généreux. Devenu son fiancé, il a eu pour elle un sourire railleur qu'elle aurait peut-être supporté d'un autre, mais *pas de lui*. Sachant qu'il l'a

trahie (car il pensait pouvoir tout se permettre à l'avenir, même la trahison), sachant cela, elle lui remet trois mille roubles en lui donnant à entendre clairement qu'elle devine ses intentions. « Eh bien ! les prendras-tu, oui ou non, en auras-tu le courage ? » lui dit son regard pénétrant. Il la regarde, comprend parfaitement sa pensée (lui-même l'a avoué devant vous), puis il s'approprie ces trois mille roubles et les dépense en deux jours avec son nouvel amour. Que croire ? La première légende, le noble sacrifice de ses dernières ressources et l'hommage à la vertu, ou le revers de la médaille, la bassesse de cette conduite ? Dans les cas ordinaires, il convient de chercher la vérité entre les extrêmes ; ce n'est pas le cas ici. Très probablement, il s'est montré aussi noble la première fois que vil la seconde. Pourquoi ? Parce que nous sommes une « nature large », un Karamazov – voilà où je veux en venir – capable de réunir tous les contrastes et de contempler à la fois deux abîmes, celui d'en haut, l'abîme des sublimes idéals, et celui d'en bas, l'abîme de la plus ignoble dégradation. Rappelez-vous la brillante idée formulée tout à l'heure par

Mr Rakitine, le jeune observateur, qui a étudié de près toute la famille Karamazov : « La conscience de la dégradation est aussi indispensable à ces natures effrénées que la conscience de la noblesse morale. » Rien n'est plus vrai ; ce mélange contre nature leur est constamment nécessaire. Deux abîmes, messieurs, deux abîmes simultanément, sinon nous ne sommes pas satisfaits, il manque quelque chose à notre existence. Nous sommes larges, larges, comme notre mère la Russie, nous nous accommodons de tout. À propos, messieurs les jurés, nous venons de parler de ces trois mille roubles et je me permets d'anticiper un peu. Imaginez-vous qu'avec ce caractère, ayant reçu cet argent au prix d'une telle honte, de la dernière humiliation, imaginez-vous que le jour même il ait pu soi-disant en distraire la moitié, la coudre dans un sachet et avoir ensuite la constance de la porter tout un mois sur la poitrine, malgré la gêne et les tentations ! Ni lors de ses orgies dans les cabarets, ni lorsqu'il lui fallut quitter la ville pour se procurer chez Dieu sait qui l'argent nécessaire, afin de soustraire sa bien-aimée aux séductions

de son père, de son rival, il n'ose toucher à cette réserve. Ne fût-ce que pour ne pas laisser son amie exposée aux intrigues du vieillard dont il était si jaloux, il aurait dû défaire son sachet et monter la garde autour d'elle, attendant le moment où elle lui dirait : « Je suis à toi », pour l'emmener loin de ce fatal milieu. Mais non, il n'a pas recours à son talisman, et sous quel prétexte ? Le premier prétexte, nous l'avons dit, était qu'il lui fallait de l'argent, au cas où son amie voudrait partir avec lui. Mais ce premier prétexte, d'après les propres paroles de l'accusé, a fait place à un autre. « Tant, dit-il que je porte cet argent sur moi, je suis un misérable, mais non un voleur », car je puis toujours aller trouver ma fiancée, et en lui présentant la moitié de la somme que je me suis frauduleusement appropriée, lui dire : « Tu vois, j'ai dissipé la moitié de ton argent et prouvé que je suis un homme faible et sans conscience et, si tu veux, un misérable (j'emploie les termes de l'accusé), mais non un voleur, car alors je ne t'aurais pas rapporté cette moitié, je me la serais appropriée comme la première. » Singulière explication ! Ce

forcené sans caractère, qui n'a pu résister à la tentation d'accepter trois mille roubles dans des conditions aussi honteuses, fait preuve soudain d'une fermeté stoïque et porte mille roubles à son cou sans oser y toucher ! Cela cadre-t-il avec le caractère que nous avons analysé ? Non, et je me permets de vous raconter comment le vrai Dmitri Karamazov aurait procédé s'il s'était vraiment décidé à coudre son argent dans un sachet. À la première tentation, ne fût-ce que pour faire plaisir à sa dulcinée, avec laquelle il avait déjà dépensé la moitié de l'argent, il aurait décousu le sachet et prélevé, mettons cent roubles pour la première fois, car à quoi bon rapporter nécessairement la moitié ? quatorze cents roubles suffisent : « Je suis un misérable et non un voleur, car je rendrai quatorze cents roubles ; un voleur eût tout gardé. » Quelque temps après, il aurait retiré un second billet, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à l'avant-dernier, à la fin du mois : « Je suis un misérable, mais non un voleur. J'ai dépensé vingt-neuf billets, je restituerai le trentième, un voleur n'agirait pas ainsi. » Mais cet avant-dernier billet disparu à son tour, il

aurait regardé le dernier en se disant : « Ce n'est plus la peine, dépensons celui-là comme les autres ! » Voilà comment aurait procédé le véritable Dmitri Karamazov, tel que nous le connaissons ! Quant à la légende du sachet, elle est en contradiction absolue avec la réalité. On peut tout supposer, excepté cela. Mais nous y reviendrons. »

Après avoir exposé dans l'ordre tout ce que l'instruction connaissait des discussions d'intérêts et des rapports du père et du fils, en concluant de nouveau qu'il était tout à fait impossible d'établir, au sujet de la division de l'héritage, lequel avait fait tort à l'autre, Hippolyte Kirillovitch, à propos de ces trois mille roubles devenus une idée fixe dans l'esprit de Mitia, rappela l'expertise médicale.

VII

Aperçu historique

« L'expertise médicale a voulu nous prouver que l'accusé n'a pas toute sa raison, que c'est un maniaque. Je soutiens qu'il a sa raison, mais que c'est un malheur pour lui : car s'il ne l'avait pas, il aurait peut-être fait preuve de plus d'intelligence. Je le reconnaîtrais volontiers pour maniaque, mais sur un point seulement, signalé par l'expertise, sa manière de voir au sujet de ces trois mille roubles dont son père l'aurait frustré. Néanmoins son exaspération à ce propos peut s'expliquer beaucoup plus simplement que par une propension à la folie. Je partage entièrement l'opinion du jeune praticien, selon lequel l'accusé jouit et jouissait de toutes ses facultés, n'était qu'exaspéré et aigri. J'estime que ces trois mille roubles ne faisaient pas l'objet de sa constante exaltation, qu'une autre cause excitait sa colère ;

cette cause, c'est la jalousie ! »

Ici, Hippolyte Kirillovitch s'étendit sur la fatale passion de l'accusé pour Grouchegnka. Il commença au moment où l'accusé s'était rendu chez « la jeune personne » pour « la battre », suivant son expression ; mais au lieu de cela, il resta à ses pieds, ce fut le début de cet amour. En même temps, cette personne est remarquée par le père de l'accusé : coïncidence fatale et surprenante, car ces deux cœurs s'enflammèrent à la fois d'une passion effrénée, en vrais Karamazov, bien qu'ils connussent auparavant la jeune femme. Nous possédons l'aveu de celle-ci : « Je me jouais, dit-elle, de l'un et de l'autre. » Oui, cette intention lui vint tout à coup à l'esprit, et finalement les deux hommes furent ensorcelés par elle. Le vieillard, qui adorait l'argent, prépara trois mille roubles, seulement pour qu'elle vînt chez lui, et bientôt il en arriva à s'estimer heureux si elle consentait à l'épouser. Nous avons des témoignages formels à cet égard. Quant à l'accusé, nous connaissons la tragédie qu'il a vécue. Mais tel était le « jeu » de la jeune personne. Cette sirène n'a donné aucun espoir au

malheureux, si ce n'est au dernier moment, alors que, à genoux devant elle, il lui tendait les bras. « Envoyez-moi au bagne avec lui, c'est moi qui l'ai poussé, je suis la coupable ! » criait-elle avec un sincère repentir lors de l'arrestation. Mr Rakitine, le jeune homme de talent, que j'ai déjà cité et qui a entrepris de décrire cette affaire, définit en quelques phrases concises le caractère de l'héroïne : « Un désenchantement précoce, la trahison et l'abandon du fiancé qui l'avait séduite, puis la pauvreté, la malédiction d'une honnête famille, enfin la protection d'un riche vieillard, que d'ailleurs elle regarde encore comme son bienfaiteur. Dans ce jeune cœur, peut-être enclin au bien, la colère s'est amassée, elle est devenue calculatrice, elle aime à thésauriser ; elle se raille de la société et lui garde rancune. » Cela explique qu'elle ait pu se jouer de l'un et de l'autre par méchanceté pure. Durant ce mois où l'accusé aime sans espoir, dégradé par sa trahison et sa malhonnêteté, il est en outre affolé, exaspéré par une jalousie incessante envers son père. Et pour comble, le vieillard insensé s'efforce de séduire l'objet de sa passion

au moyen de ces trois mille roubles que son fils lui réclame comme l'héritage de sa mère. Oui, je conviens que la pilule est amère ! Il y avait de quoi devenir maniaque. Et ce n'était pas l'argent qui importait, mais le cynisme répugnant qui conspirait contre son bonheur, avec cet argent même ! »

Ensuite Hippolyte Kirillovitch aborda la genèse du crime dans l'esprit de l'accusé, en s'appuyant sur les faits.

« D'abord, nous nous bornons à brailler dans les cabarets durant tout ce mois. Nous exprimons volontiers tout ce qui nous passe par la tête, même les idées les plus subversives ; nous sommes expansif, mais, on ne sait pourquoi, nous exigeons que nos auditeurs nous témoignent une entière sympathie, prennent part à nos peines, fassent chorus, ne nous gênent en rien. Sinon gare à eux ! (Suivait l'anecdote du capitaine Sniéguiriov.) Ceux qui ont vu et entendu l'accusé durant ce mois eurent finalement l'impression qu'il ne s'en tiendrait pas à de simples menaces contre son père, et que, dans son exaspération, il était capable de les réaliser. (Ici le procureur

décrivit la réunion de famille au monastère, les conversations avec Aliocha et la scène scandaleuse chez Fiodor Pavlovitch, chez qui l'accusé avait fait irruption après dîner.) Je ne suis pas sûr, poursuivit Hippolyte Kirillovitch, qu'avant cette scène l'accusé eût déjà résolu de supprimer son père. Mais cette idée lui était déjà venue : les faits, les témoins et son propre aveu le prouvent. J'avoue, messieurs les jurés, que jusqu'à ce jour j'hésitais à croire à la préméditation complète. J'étais persuadé qu'il avait envisagé à plusieurs reprises ce moment fatal, mais sans préciser la date et les circonstances de l'exécution. Mon hésitation a cessé en présence de ce document accablant, communiqué aujourd'hui au tribunal par M^lle^ Verkhovtsev. Vous avez entendu, messieurs, son exclamation : « C'est le plan, le programme de l'assassinat ! » Voilà comment elle a défini cette malheureuse lettre d'ivrogne. En effet, cette lettre établit la préméditation. Elle a été écrite deux jours avant le crime, et nous savons qu'à ce moment, avant la réalisation de son affreux projet, l'accusé jurait que s'il ne trouvait pas à

emprunter le lendemain, il tuerait son père pour prendre l'argent sous son oreiller, « dans une enveloppe, ficelée d'une faveur rose, dès qu'Ivan serait parti ». Vous entendez : « dès qu'Ivan serait parti » ; par conséquent, tout est combiné, et tout s'est passé comme il l'avait écrit. La préméditation ne fait aucun doute, le crime avait le vol pour mobile, c'est écrit et signé. L'accusé ne renie pas sa signature. On dira : c'est la lettre d'un ivrogne. Cela n'atténue rien, au contraire : il a écrit, étant ivre, ce qu'il avait combiné à l'état lucide. Sinon, il se serait abstenu d'écrire. « Mais, objectera-t-on peut-être, pourquoi a-t-il crié son projet dans les cabarets ? celui qui prémédite un tel acte se tait et garde son secret. » C'est vrai, mais alors il n'avait que des velléités, son intention mûrissait. Par la suite, il s'est montré plus réservé à cet égard. Le soir où il écrivit cette lettre, après s'être enivré au cabaret « À la Capitale », il resta silencieux par exception, se tint à l'écart sans jouer au billard, se bornant à houspiller un commis de magasin, mais inconsciemment, cédant à une habitude invétérée. Certes, une fois résolu à agir, l'accusé devait

appréhender de s'être trop vanté en public de ses intentions, et que cela pût servir de preuve contre lui, quand il exécuterait son plan. Mais que faire ? Il ne pouvait rattraper ses paroles et espérait s'en tirer encore cette fois. Nous nous fiions à notre étoile, messieurs ! Il faut reconnaître qu'il a fait de grands efforts avant d'en arriver là, et pour éviter un dénouement sanglant : « Je demanderai de l'argent à tout le monde, écrit-il dans sa langue originale, et si l'on m'en refuse, le sang coulera. » De nouveau, nous le voyons agir à l'état lucide comme il l'avait écrit étant ivre ! »

Ici Hippolyte Kirillovitch décrivit en détail les tentatives de Mitia pour se procurer de l'argent, pour éviter le crime. Il relata ses démarches auprès de Samsonov, sa visite à Liagavi.

« Éreinté, mystifié, affamé, ayant vendu sa montre pour les frais du voyage (tout en portant quinze cents roubles sur lui, soi-disant), tourmenté par la jalousie au sujet de sa bien-aimée qu'il a laissée en ville, soupçonnant qu'en son absence elle peut aller trouver Fiodor Pavlovitch, il revient enfin. Dieu soit loué ! Elle

n'y a pas été. Lui-même l'accompagne chez son protecteur Samsonov. (Chose étrange, nous ne sommes pas jaloux de Samsonov, et c'est là un détail caractéristique !) Il court à son poste d'observation « sur les derrières » et, là, il apprend que Smerdiakov a eu une crise, que l'autre domestique est malade ; le champ est libre, les « signaux » sont dans ses mains, quelle tentation ! Néanmoins, il résiste ; il se rend chez une personne respectée de tous, M^me^ Khokhlakov. Cette dame, qui compatit depuis longtemps à son sort, lui donne le plus sage des conseils : renoncer à faire la fête, à cet amour scandaleux, à ces flâneries dans les cabarets, où se gaspille sa jeune énergie, et partir pour les mines d'or, en Sibérie : « Là-bas est le dérivatif aux forces qui bouillonnent en vous, à votre caractère romanesque, avide d'aventures. »

Après avoir décrit l'issue de l'entretien et le moment où l'accusé apprit tout à coup que Grouchegnka n'était pas restée chez Samsonov, ainsi que la fureur du malheureux jaloux, à l'idée qu'elle le trompait et se trouvait maintenant chez Fiodor Pavlovitch, Hippolyte Kirillovitch

conclut, en faisant remarquer la fatalité de cet incident :

« Si la domestique avait eu le temps de lui dire que sa dulcinée était à Mokroïé avec son premier amant, rien ne serait arrivé. Mais elle était bouleversée, elle jura ses grands dieux, et si l'accusé ne la tua pas sur place, c'est parce qu'il s'élança à la poursuite de l'infidèle. Mais notez ceci : tout en étant hors de lui, il s'empare d'un pilon de cuivre. Pourquoi précisément un pilon ? Pourquoi pas une autre arme ? Mais si nous nous préparons à cette scène envisagée depuis un mois, que quelque chose ressemblant à une arme se présente, nous nous en emparons aussitôt. Depuis un mois, nous nous disions qu'un objet de ce genre peut servir d'arme. Aussi n'avons-nous pas hésité. Par conséquent, l'accusé savait ce qu'il faisait en se saisissant de ce fatal pilon. Le voici dans le jardin de son père, le champ est libre, pas de témoins, une obscurité profonde et la jalousie. Le soupçon qu'elle est ici, dans les bras de son rival et se moque peut-être de lui à cet instant, s'empare de son esprit. Et non seulement le soupçon, il s'agit bien de cela, la fourberie saute

aux yeux : elle est ici, dans cette chambre où il y a de la lumière, elle est chez lui, derrière le paravent, et le malheureux se glisse vers la fenêtre, regarde avec déférence, se résigne et s'en va sagement pour ne pas faire un malheur, pour éviter l'irréparable ; et on veut nous faire croire cela, à nous qui connaissons le caractère de l'accusé, qui comprenons son état d'esprit révélé par les faits, surtout alors qu'il était au courant des signaux permettant de pénétrer aussitôt dans la maison ! »

À ce propos, Hippolyte Kirillovitch abandonna provisoirement l'accusation et jugea nécessaire de s'étendre sur Smerdiakov, afin de liquider l'épisode des soupçons dirigés contre lui et d'en finir une fois pour toutes avec cette idée. Il ne négligea aucun détail et tout le monde comprit que, malgré le dédain qu'il témoignait pour cette hypothèse, il la considérait pourtant comme très importante.

VIII

Dissertation sur Smerdiakov

« D'abord, d'où vient la possibilité d'un pareil soupçon ? Le premier qui a dénoncé Smerdiakov est l'accusé lui-même, lors de son arrestation ; pourtant, jusqu'à ce jour, il n'a pas présenté le moindre fait à l'appui de cette inculpation, ni même une allusion tant soit peu vraisemblable à un fait quelconque. Ensuite, trois personnes seulement confirment ses dires : ses deux frères et M^me^ Sviétlov. Mais l'aîné a formulé ce soupçon seulement aujourd'hui, au cours d'un accès de démence et de fièvre chaude ; auparavant, durant ces deux mois, il était persuadé de la culpabilité de son frère et n'a même pas cherché à combattre cette idée. D'ailleurs, nous y reviendrons. Le cadet déclare n'avoir aucune preuve confirmant son idée de la culpabilité de Smerdiakov et s'appuie

uniquement sur les paroles de l'accusé et « l'expression de son visage » ; il a proféré deux fois tout à l'heure cet argument extraordinaire. M^me^ Sviétlov s'est exprimée d'une façon peut-être encore plus étrange : « Vous pouvez croire l'accusé, il n'est pas homme à mentir. » Voilà toutes les charges alléguées contre Smerdiakov par ces trois personnes qui ne sont que trop intéressées au sort du prévenu. Et pourtant l'accusation contre Smerdiakov a circulé et persiste : peut-on vraiment y ajouter foi ? »

Ici, Hippolyte Kirillovitch jugea nécessaire d'esquisser le caractère de Smerdiakov, « qui a mis fin à ses jours dans une crise de folie ». Il le représenta comme un être faible, à l'instruction rudimentaire, dérouté par des idées philosophiques au-dessus de sa portée, effrayé de certaines doctrines modernes sur le devoir et l'obligation morale, que lui inculquaient – en pratique – par sa vie insouciante, son maître Fiodor Pavlovitch, peut-être son père, et – en théorie – par des entretiens philosophiques bizarres, le fils aîné du défunt, Ivan Fiodorovitch, qui goûtait ce divertissement, sans aucun doute

par ennui ou par besoin de raillerie.

« Il m'a décrit lui-même son état d'esprit, les derniers jours qu'il passa dans la maison de son maître, expliqua Hippolyte Kirillovitch ; mais d'autres personnes attestent la chose : l'accusé, son frère et même le domestique Grigori, c'est-à-dire tous ceux qui devaient le connaître de près. En outre, atteint d'épilepsie, Smerdiakov était « peureux comme une poule ». « Il tombait à mes pieds et les baisait », nous a déclaré l'accusé, alors qu'il ne comprenait pas encore le préjudice que pouvait lui causer cette déclaration ; « c'est une poule épileptique », disait-il de lui dans sa langue pittoresque. Et voilà que l'accusé (lui-même l'atteste) en fait son homme de confiance et l'intimide au point qu'il consent enfin à lui servir d'espion et de rapporteur. Dans ce rôle de mouchard, il trahit son maître, révèle à l'accusé l'existence de l'enveloppe aux billets et les signaux grâce auxquels on peut arriver jusqu'à lui ; d'ailleurs, pouvait-il faire autrement ! « Il me tuera, je m'en rendais bien compte », disait-il en tremblant pendant l'instruction, bien que son bourreau fût déjà arrêté et hors d'état de le

molester. « Il me soupçonnait à chaque instant et moi, glacé de terreur, je m'empressais, pour apaiser sa colère, de lui communiquer tous les secrets, afin de prouver ma bonne foi et d'avoir la vie sauve. » Telles sont ses paroles, je les ai notées. » Quand il criait après moi, il m'arrivait de me jeter à ses pieds. » Très honnête de nature, jouissant de la confiance de son maître, qui avait constaté cette honnêteté lorsque son domestique lui rendit l'argent qu'il avait perdu, le malheureux Smerdiakov a dû éprouver un profond repentir de sa trahison envers celui qu'il aimait comme son bienfaiteur. Suivant les observations de psychiatres éminents, les épileptiques gravement atteints ont la manie de s'accuser eux-mêmes. La conscience de leur culpabilité les tourmente, ils éprouvent des remords, souvent sans motif, exagèrent leurs fautes, se forgent même des crimes imaginaires. Il leur arrive parfois de devenir criminels sous l'influence de la peur, de l'intimidation. En outre, vu les circonstances, Smerdiakov pressentait un malheur. Lorsque le fils aîné de Fiodor Pavlovitch, Ivan Fiodorovitch, partit pour

Moscou, le jour même du drame, il le supplia de rester, mais sans oser, avec sa lâcheté habituelle, lui faire part de ses craintes d'une façon catégorique. Il se borna à des allusions qui ne furent pas comprises. Il faut noter que, pour Smerdiakov, Ivan Fiodorovitch représentait comme une défense, une garantie que rien de fâcheux n'arriverait tant qu'il serait là. Rappelez-vous l'expression de Dmitri Karamazov dans sa lettre d'ivrogne : « Je tuerai le vieux, pourvu qu'Ivan parte. » Par conséquent, la présence d'Ivan Fiodorovitch paraissait à tous garantir l'ordre et le calme dans la maison. Il part, et Smerdiakov, une heure après environ, a une crise d'ailleurs fort compréhensible. Il faut mentionner ici que, en proie à la peur et à une sorte de désespoir, Smerdiakov, les derniers jours, sentait particulièrement la possibilité d'une crise prochaine, qui se produisait toujours aux heures d'anxiété et de vive émotion. On ne peut pas évidemment deviner le jour et l'heure de ces attaques, mais tout épileptique peut en ressentir les symptômes. Ainsi parle la médecine. Un peu après le départ d'Ivan Fiodorovitch, Smerdiakov,

qui se sent abandonné et sans défense, va à la cave pour les besoins du ménage et songe en descendant l'escalier : « Aurai-je ou non une attaque ? si elle allait me prendre maintenant ? » Précisément, cet état d'esprit, cette appréhension, ces questions provoquent le spasme à la gorge, précurseur de la crise ; il dégringole sans connaissance au fond de la cave. On s'ingénie à suspecter cet accident tout naturel, à y voir une indication, une allusion révélant la simulation *volontaire* de la maladie ! Mais, dans ce cas, on se demande aussitôt : « Pourquoi ? dans quel dessein ? » Je laisse de côté la médecine ; la science ment, dit-on, la science se trompe, les médecins n'ont pas su distinguer la vérité de la simulation ; soit, admettons, mais répondez à cette question : quelle raison avait-il de simuler ? Était-ce pour se faire remarquer à l'avance dans la maison où il préméditait un assassinat ? Voyez-vous, messieurs les jurés, il y avait cinq personnes chez Fiodor Pavlovitch, la nuit du crime : d'abord, le maître de la maison, mais il ne s'est pas tué lui-même, c'est clair ; deuxièmement, son domestique Grigori, mais il a

failli être tué ; troisièmement, la femme de Grigori, Marthe Ignatièvna, mais ce serait une honte de la soupçonner. Il reste, par conséquent, deux personnes en cause : l'accusé et Smerdiakov. Mais comme l'accusé affirme que ce n'est pas lui l'assassin, ce doit être Smerdiakov ; il n'y a pas d'autre alternative, car on ne peut soupçonner personne d'autre. Voilà l'explication de cette accusation subtile et extraordinaire contre le malheureux idiot qui s'est suicidé hier ! C'est qu'on n'avait personne sous la main ! S'il avait existé le moindre soupçon contre quelqu'un d'autre, un sixième personnage, je suis sûr que l'accusé lui-même aurait eu honte de charger alors Smerdiakov et eût chargé ce dernier, car il est parfaitement absurde d'accuser Smerdiakov de cet assassinat.

« Messieurs, laissons la psychologie, laissons la médecine, laissons même la logique, consultons les faits, rien que les faits et voyons ce qu'ils nous disent. Smerdiakov a tué, mais comment ? Seul ou de complicité avec l'accusé ? Examinons d'abord le premier cas, c'est-à-dire l'assassinat commis seul. Évidemment, si

Smerdiakov a tué, c'est pour quelque chose, dans un intérêt quelconque. Mais n'ayant aucun des motifs qui poussaient l'accusé, c'est-à-dire la haine, la jalousie, etc., Smerdiakov n'a tué que pour voler, pour s'approprier ces trois mille roubles que son maître avait serrés devant lui dans une enveloppe. Et voilà que, résolu au meurtre, il communique au préalable à une autre personne, qui se trouve être la plus intéressée, précisément l'accusé, tout ce qui concerne l'argent et les signaux, la place où se trouve l'enveloppe, sa suscription, avec quoi elle est ficelée, et surtout il lui communique ces « signaux » au moyen desquels on peut entrer chez son maître. Eh bien, c'est pour se trahir qu'il agit ainsi ? Ou afin de se donner un rival qui a peut-être envie, lui aussi, de venir s'emparer de l'enveloppe ? Oui, dira-t-on, mais il a parlé sous l'empire de la peur. Comment cela ? L'homme qui n'a pas hésité à concevoir un acte aussi hardi, aussi féroce, et à l'exécuter ensuite, communique de pareils renseignements, qu'il est seul à connaître au monde et que personne n'aurait jamais devinés s'il avait gardé le silence. Non, si

peureux qu'il fût, après avoir conçu un tel acte, cet homme n'aurait parlé à personne de l'enveloppe et des signaux, car c'eût été se trahir d'avance. Il aurait inventé quelque chose à dessein et menti, si l'on avait absolument exigé de lui des renseignements, mais gardé le silence là-dessus. Au contraire, je le répète, s'il n'avait dit mot au sujet de l'argent et qu'il se le fût approprié après le crime, personne au monde n'aurait jamais pu l'accuser d'assassinat avec le vol pour mobile, car personne, excepté lui, n'avait vu cet argent, personne n'en connaissait l'existence dans la maison ; si même on l'avait accusé, on aurait attribué un autre motif au crime. Mais comme tout le monde l'avait vu aimé de son maître, honoré de sa confiance, les soupçons ne seraient point tombés sur lui, mais bien au contraire sur un homme qui, lui, aurait eu des motifs de se venger, qui, loin de les dissimuler, s'en serait vanté publiquement ; bref, on aurait soupçonné le fils de la victime, Dmitri Fiodorovitch. Il eût été avantageux pour Smerdiakov, assassin et voleur, qu'on accusât ce fils, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est à lui, c'est à

Dmitri Fiodorovitch que Smerdiakov, ayant prémédité son crime, parle à l'avance de l'argent, de l'enveloppe, des signaux ; quelle logique, quelle clarté ! ! !

« Arrive le jour du crime prémédité par Smerdiakov, et il dégringole dans la cave, après avoir « simulé » une attaque d'épilepsie ; pourquoi ? Sans doute pour que le domestique Grigori, qui avait l'intention de se soigner, y renonce peut-être en voyant la maison sans surveillance, et monte la garde. Probablement aussi afin que le maître lui-même, se voyant abandonné et redoutant la venue de son fils, ce qu'il ne cachait pas, redouble de méfiance et de précaution. Surtout enfin pour qu'on le transporte immédiatement, lui Smerdiakov, épuisé par sa crise, de la cuisine où il couchait seul et avait son entrée particulière, à l'autre bout du pavillon, dans la chambre de Grigori et de sa femme, derrière une séparation, comme on faisait toujours quand il avait une attaque, selon les instructions du maître et de la compatissante Marthe Ignatièvna. Là, caché derrière la cloison et pour mieux paraître malade, il commence sans

doute à geindre, c'est-à-dire à les réveiller toute la nuit (leur déposition en fait foi), et tout cela afin de se lever plus aisément et de tuer ensuite son maître !

« Mais, dira-t-on, peut-être a-t-il simulé une crise précisément pour détourner les soupçons, et parlé à l'accusé de l'argent et des signaux pour le tenter et le pousser au crime ? Et lorsque l'accusé, après avoir tué, s'est retiré en emportant l'argent et a peut-être fait du bruit et réveillé des témoins, alors, voyez-vous, Smerdiakov se lève et va aussi... eh bien ? que va-t-il faire ? il va assassiner une seconde fois son maître et voler l'argent déjà dérobé. Messieurs, vous voulez rire ? J'ai honte de faire de pareilles suppositions ; pourtant figurez-vous que c'est précisément ce qu'affirme l'accusé : lorsque j'étais déjà parti, dit-il, après avoir abattu Grigori et jeté l'alarme, Smerdiakov s'est levé pour assassiner et voler. Je laisse de côté l'impossibilité pour Smerdiakov de calculer et de prévoir les événements, la venue du fils exaspéré qui se contente de regarder respectueusement par la fenêtre et, connaissant les signaux, se retire et

lui abandonne sa proie ! Messieurs, je pose la question sérieusement : À quel moment Smerdiakov a-t-il commis son crime ? Indiquez ce moment, sinon l'accusation tombe.

« Mais peut-être la crise était-elle réelle. Le malade, ayant recouvré ses sens, a entendu un cri, est sorti, et alors ? Il a regardé et s'est dit : si j'allais tuer le maître ? Mais comment a-t-il appris ce qui s'était passé, gisant jusqu'alors sans connaissance ? D'ailleurs, messieurs, la fantaisie même a des limites.

« Soit, diront les gens subtils, mais si les deux étaient de connivence, s'ils avaient assassiné ensemble et s'étaient partagé l'argent ?

« Oui, il y a, en effet, un soupçon grave et, tout d'abord, de fortes présomptions à l'appui ; l'un d'eux assassine et se charge de tout, tandis que l'autre complice reste couché en simulant une crise, précisément pour éveiller au préalable le soupçon chez tous, pour alarmer le maître et Grigori. On se demande pour quels motifs les deux complices auraient pu imaginer un plan aussi absurde. Mais peut-être n'y avait-il qu'une

complicité passive de la part de Smerdiakov ; peut-être qu'épouvanté, il a consenti seulement à ne pas s'opposer au meurtre et, pressentant qu'on l'accuserait d'avoir laissé tuer son maître sans le défendre, il aura obtenu de Dmitri Karamazov la permission de rester couché durant ce temps, comme s'il avait une crise : « Libre à toi d'assassiner, ça ne me regarde pas. » Dans ce cas, comme cette crise aurait mis la maison en émoi, Dmitri Karamazov ne pouvait consentir à une telle convention. Mais j'admets qu'il y ait consenti ; il n'en résulterait pas moins que Dmitri Karamazov est l'assassin direct, l'instigateur, et Smerdiakov, à peine un complice passif : il a seulement laissé faire, par crainte et contre sa volonté ; cette distinction n'aurait pas échappé à la justice. Or, que voyons-nous ? Lors de son arrestation, l'inculpé rejette tous les torts sur Smerdiakov et l'accuse seul. Il ne l'accuse pas de complicité ; lui seul a assassiné et volé, c'est l'œuvre de ses mains ! A-t-on jamais vu des complices se charger dès le premier moment ? Et remarquez le risque que court Karamazov : il est le principal assassin, l'autre s'est borné à laisser

faire, couché derrière la cloison, et il s'en prend à lui. Mais ce comparse pouvait se fâcher et, par instinct de conservation, s'empresser de dire toute la vérité : nous avons tous deux participé au crime, pourtant, je n'ai pas tué, j'ai seulement laissé faire, par crainte. Car Smerdiakov pouvait comprendre que la justice discernerait aussitôt son degré de culpabilité, et compter sur un châtiment bien moins rigoureux que le principal assassin, qui voulait tout rejeter sur lui. Mais alors, il aurait forcément avoué. Pourtant, il n'en est rien. Smerdiakov n'a pas soufflé mot de sa complicité, bien que l'assassin l'ait accusé formellement et désigné tout le temps comme l'unique auteur du crime. Ce n'est pas tout ; Smerdiakov a révélé à l'instruction qu'il avait lui-même parlé à l'accusé de l'enveloppe avec l'argent et des signaux, et que sans lui, celui-ci n'aurait rien su. S'il avait été vraiment complice et coupable, aurait-il si volontiers communiqué la chose ? Au contraire, il se serait dédit, il aurait certainement dénaturé et atténué les faits. Mais il n'a pas agi ainsi. Seul un innocent, qui ne craint pas d'être accusé de complicité, peut se conduire

de la sorte. Eh bien, dans un accès de mélancolie morbide consécutive à l'épilepsie et à tout ce drame, il s'est pendu hier, après avoir écrit ce billet : « Je mets volontairement fin à mes jours ; qu'on n'accuse personne de ma mort. » Que lui coûtait-il d'ajouter : « c'est moi l'assassin, et non Karamazov ? » Mais il n'en a rien fait ; sa conscience n'est pas allée jusque-là.

« Tout à l'heure, on a apporté de l'argent au tribunal, trois mille roubles, « les billets qui se trouvaient dans l'enveloppe figurant parmi les pièces à conviction ; je les ai reçus hier de Smerdiakov ». Mais vous n'avez pas oublié, messieurs les jurés, cette triste scène. Je n'en retracerai pas les détails, pourtant je me permettrai deux ou trois remarques choisies à dessein parmi les plus insignifiantes, parce qu'elles ne viendront pas à l'esprit de chacun et qu'on les oubliera. D'abord, c'est par remords qu'hier Smerdiakov a restitué l'argent et s'est pendu. (Autrement il ne l'aurait pas rendu.) Et ce n'est qu'hier soir évidemment qu'il a avoué pour la première fois son crime à Ivan Karamazov, comme ce dernier l'a déclaré, sinon pourquoi

aurait-il gardé le silence jusqu'à présent ? Ainsi il a avoué ; pourquoi, je le répète, n'a-t-il pas dit toute la vérité dans son billet funèbre, sachant que le lendemain on allait juger un innocent ? L'argent seul ne constitue pas une preuve. J'ai appris tout à fait par hasard, il y a huit jours, ainsi que deux personnes ici présentes, qu'Ivan Fiodorovitch Karamazov avait fait changer, au chef-lieu, deux obligations à 5 pour cent de cinq mille roubles chacune, soit dix mille au total. Ceci pour montrer qu'on peut toujours se procurer de l'argent pour une date fixe et que les trois mille roubles présentés ne sont pas nécessairement les mêmes qui se trouvaient dans le tiroir ou l'enveloppe. Enfin, Ivan Karamazov, ayant recueilli hier les aveux du véritable assassin, est resté chez lui. Pourquoi n'a-t-il pas fait aussitôt sa déclaration ? Pourquoi avoir attendu jusqu'au lendemain ? J'estime qu'on peut en deviner la raison ; malade depuis une semaine, ayant avoué au médecin et à ses proches qu'il avait des hallucinations et rencontrait des gens décédés, menacé par la fièvre chaude qui s'est déclarée aujourd'hui, en apprenant soudain le

décès de Smerdiakov, il s'est tenu ce raisonnement : « Cet homme est mort, on peut l'accuser, je sauverai mon frère. J'ai de l'argent, je présenterai une liasse de billets en disant que Smerdiakov me les a remis avant de mourir. » C'est malhonnête, direz-vous, de mentir, même pour sauver son frère, même en ne chargeant qu'un mort ? Soit, mais s'il a menti inconsciemment, s'il s'est imaginé que c'était arrivé, l'esprit définitivement dérangé par la nouvelle de la mort subite du valet ? Vous avez assisté à cette scène tout à l'heure, vous avez vu dans quel état se trouvait cet homme. Il se tenait debout et parlait, mais où était sa raison ? La déposition du malade a été suivie d'un document, une lettre de l'accusé à M^lle^ Verkhovtsev, écrite deux jours avant le crime dont elle contient le programme détaillé. À quoi bon chercher ce programme et ses auteurs ? Tout s'est passé exactement d'après lui, et personne n'a aidé l'auteur. Oui, messieurs les jurés, tout s'est passé comme il l'avait écrit ! Et nous ne nous sommes pas enfui avec une crainte respectueuse de la fenêtre paternelle, surtout en étant persuadé que

notre bien-aimée se trouvait chez lui. Non, c'est absurde et invraisemblable. Il est entré, et il est allé jusqu'au bout. Il a dû tuer dans un accès de fureur, en voyant son rival détesté, peut-être d'un seul coup de pilon, mais ensuite, après s'être convaincu par un examen détaillé qu'elle n'était pas là, il n'a pas oublié de mettre la main sous l'oreiller et de s'emparer de l'enveloppe avec l'argent, qui figure maintenant, déchirée, parmi les pièces à conviction. J'en parle pour vous signaler une circonstance caractéristique. Un assassin expérimenté, venu exclusivement pour voler, aurait-il laissé l'enveloppe sur le plancher, telle qu'on l'a trouvée auprès du cadavre ? Smerdiakov, par exemple, eût emporté le tout, sans se donner la peine de la décacheter près de sa victime, sachant bien qu'elle contenait de l'argent, puisqu'il l'avait vu mettre et cacheter ; or, l'enveloppe disparue, on ne pouvait savoir s'il y avait eu vol. Je vous le demande, messieurs les jurés, Smerdiakov aurait-il agi ainsi et laissé l'enveloppe à terre ? Non, c'est ainsi que devait procéder un assassin furieux, incapable de réfléchir, n'ayant jamais rien dérobé, et qui,

même maintenant, s'approprie l'argent non comme un vulgaire malfaiteur, mais comme quelqu'un qui reprend son bien à celui qui l'a volé, car telles étaient précisément, à propos de ces trois mille roubles, les idées de Dmitri Karamazov, idées qui tournaient chez lui à la manie. En possession de l'enveloppe qu'il n'avait jamais vue auparavant, il la déchire pour s'assurer qu'elle contient de l'argent, puis il la jette et se sauve avec les billets dans sa poche, sans se douter qu'il laisse ainsi derrière lui, sur le plancher, une preuve accablante. Car c'est Karamazov et non Smerdiakov, il n'a pas réfléchi, d'ailleurs il n'avait pas le temps. Il s'enfuit, il entend le cri du domestique qui le rejoint ; celui-ci le saisit, l'arrête, et tombe assommé d'un coup de pilon. L'accusé saute à bas de la palissade, par pitié, affirme-t-il, par compassion, pour voir s'il ne pourrait pas lui venir en aide. Mais était-ce le moment de s'attendrir ? Non ; il est redescendu précisément pour s'assurer si l'unique témoin de son crime vivait encore. Tout autre sentiment, tout autre motif eussent été insolites ! Remarquez qu'il

s’empresse autour de Grigori, lui essuie la tête avec son mouchoir, puis, le croyant mort, comme égaré, couvert de sang, il court de nouveau à la maison de sa bien-aimée ; comment n’a-t-il pas songé que dans cet état on l’accuserait aussitôt ? Mais l’accusé lui-même nous assure qu’il n’y a pas pris garde ; on peut l’admettre, c’est très possible, cela arrive toujours aux criminels dans de pareils moments. D’un côté, calcul infernal, absence de raisonnement de l’autre. Mais à cette minute il se demandait seulement où *elle* était. Dans sa hâte de le savoir, il court chez elle et apprend une nouvelle imprévue, accablante pour lui : elle est partie pour Mokroïé rejoindre son ancien amant, « l’inconstesté ».

IX

Psychologie à la vapeur. La troïka emportée. Péroraison.

Hippolyte Kirillovitch avait évidemment choisi la méthode d'exposition rigoureusement historique, affectionnée par tous les orateurs nerveux qui cherchent à dessein des cadres strictement délimités, afin de modérer leur fougue. Parvenu à ce point de son discours, il s'étendit sur le premier amant, « l'incontesté », et formula à ce sujet quelques idées intéressantes. Karamazov, férocement jaloux de tous, s'efface soudain et disparaît devant « l'ancien » et « l'incontesté ». Et c'est d'autant plus étrange qu'auparavant il n'avait presque pas fait attention au nouveau danger qui le menaçait dans la personne de ce rival inattendu. C'est qu'il se le représentait comme lointain, et un homme comme Karamazov ne vit jamais que dans le

moment présent. Sans doute même le considérait-il comme une fiction. Mais ayant aussitôt compris, avec son cœur malade, que la dissimulation de cette femme et son récent mensonge provenaient peut-être du fait que ce nouveau rival, loin d'être un caprice et une fiction, représentait tout pour elle, tout son espoir dans la vie, ayant compris cela, il s'est résigné.

« Eh bien, messieurs les jurés, je ne puis passer sous silence ce trait inopiné chez l'accusé, à qui sont subitement apparus la soif de la vérité, le besoin impérieux de respecter cette femme, de reconnaître les droits de son cœur, et cela au moment où, pour elle, il venait de teindre ses mains dans le sang de son père ! Il est vrai que le sang versé criait déjà vengeance, car ayant perdu son âme, brisé sa vie terrestre, il devait malgré lui se demander à ce moment : « Que suis-je, que puis-je être maintenant pour elle, pour cette créature chérie plus que tout au monde, en comparaison de ce premier amant « incontesté », de celui qui, repentant, revient à cette femme séduite jadis par lui, avec un nouvel amour, avec des propositions loyales, et la promesse d'une vie

régénérée et désormais heureuse ? » Mais lui, le malheureux, que peut-il lui offrir maintenant ? Karamazov comprit tout cela et que son crime lui barrait la route, qu'il n'était qu'un criminel voué au châtiment, indigne de vivre ! Cette idée l'accabla, l'anéantit. Aussitôt, il s'arrêta à un plan insensé qui, étant donné son caractère, devait lui paraître la seule issue à sa terrible situation : le suicide. Il court dégager ses pistolets, chez Mr Perkhotine, et, chemin faisant, sort de sa poche l'argent pour lequel il vient de souiller ses mains du sang de son père. Oh ! maintenant plus que jamais il a besoin d'argent ; Karamazov va mourir, Karamazov se tue, on s'en souviendra ! Ce n'est pas pour rien que nous sommes poète, ce n'est pas pour rien que nous avons brûlé notre vie comme une chandelle par les deux bouts. La rejoindre, et, là-bas, une fête à tout casser, une fête comme on n'en a jamais vu, pour qu'on se le rappelle et qu'on en parle longtemps. Au milieu des cris sauvages, des folles chansons et des danses des tziganes, nous lèverons notre verre pour féliciter de son nouveau bonheur la dame de nos pensées, puis là, devant elle, à ses pieds, nous

nous brûlerons la cervelle, pour racheter nos fautes. Elle se souviendra de Mitia Karamazov, elle verra comme il l'aimait, elle plaindra Mitia ! Nous sommes ici en pleine exaltation romanesque, nous retrouvons la fougue sauvage et la sensualité des Karamazov, mais il y a quelque chose d'autre, messieurs les jurés, qui crie dans l'âme, frappe l'esprit sans cesse et empoisonne le cœur jusqu'à la mort ; ce *quelque chose*, c'est la conscience, messieurs les jurés, c'est son jugement, c'est le remords. Mais le pistolet concilie tout, c'est l'unique issue ; quant à l'au-delà, j'ignore si Karamazov a pensé alors à ce qu'il *y aurait là-bas*, et s'il en est capable, comme Hamlet. Non, messieurs les jurés, ailleurs, on a Hamlet, nous n'avons encore que des Karamazov ! »

Ici Hippolyte Kirillovitch fit un tableau détaillé des faits et gestes de Mitia, décrivit les scènes chez Perkhotine, dans la boutique, avec les voituriers. Il cita une foule de propos confirmés par des témoins, et le tableau s'imposait à la conviction des auditeurs ; l'ensemble des faits était particulièrement

frappant. La culpabilité de cet être désorienté, insoucieux de sa sécurité, sautait aux yeux. « À quoi bon la prudence ? poursuivit Hippolyte Kirillovitch ; deux ou trois fois il a failli avouer et fait des allusions (suivaient les dépositions des témoins). Il a même crié au voiturier sur la route : « Sais-tu que tu mènes un assassin ? » Mais il ne pouvait tout dire ; il lui fallait d'abord arriver au village de Mokroïé et là achever son poème. Or, qu'est-ce qui attendait le malheureux ? Le fait est qu'à Mokroïé, il s'aperçoit bientôt que son rival « incontesté » n'est pas irrésistible et que ses félicitations arrivent mal à propos. Mais vous connaissez déjà les faits, messieurs les jurés. Le triomphe de Karamazov sur son rival fut complet ; alors commence pour lui une crise terrible, la plus terrible de toutes celles qu'il a traversées. On peut croire, messieurs les jurés, que la nature outragée exerce un châtiment plus rigoureux que celui de la justice humaine ! En outre, les peines que celle-ci inflige apportent un adoucissement à l'expiation de la nature, elles sont même parfois nécessaires à l'âme du criminel pour la sauver du désespoir, car je ne

puis me figurer l'horreur et la souffrance de Karamazov en apprenant qu'elle l'aimait, qu'elle repoussait pour lui l'ancien amant, le conviait, lui, Mitia, à une vie régénérée, lui promettait le bonheur, et cela quand tout était fini pour lui, quand rien n'était plus possible ! À propos, voici, en passant, une remarque fort importante pour expliquer la véritable situation de l'accusé à ce moment : cette femme, objet de son amour, est demeurée pour lui jusqu'au bout, jusqu'à l'arrestation, une créature inaccessible, bien que passionnément désirée. Mais pourquoi ne s'est-il pas suicidé alors, pourquoi a-t-il renoncé à ce dessein et oublié jusqu'à son pistolet ? Cette soif passionnée d'amour et l'espoir de l'étancher aussitôt l'ont retenu. Dans l'ivresse de la fête, il s'est comme rivé à sa bien-aimée, qui fait bombance avec lui, plus séduisante que jamais : il ne la quitte pas, et, plein d'admiration, s'efface devant elle. Cette ardeur a même pu étouffer pour un instant la crainte de l'arrestation et le remords. Oh ! pour un instant seulement ! Je me représente l'état d'âme du criminel comme assujetti à trois éléments qui le dominaient tout à fait. D'abord,

l'ivresse, les fumées de l'alcool, le brouhaha de la danse et les chants, et *elle*, le teint coloré par les libations, chantant et dansant, qui lui souriait, ivre aussi. Ensuite, la pensée réconfortante que le dénouement fatal est encore éloigné, qu'on ne viendra l'arrêter que le lendemain matin. Quelques heures de répit, c'est beaucoup, on peut imaginer bien des choses durant ce temps. Je suppose qu'il aura éprouvé une sensation analogue à celle du criminel qu'on mène à la potence ; il faut encore parcourir une longue rue, au pas, devant des milliers de spectateurs ; puis on tourne dans une autre rue, au bout de laquelle seulement se trouve la place fatale. Au début du trajet, le condamné, sur la charrette ignominieuse, doit se figurer qu'il a encore longtemps à vivre. Mais les maisons se succèdent, la charrette avance, peu importe, il y a encore loin jusqu'au tournant de la seconde rue. Il regarde bravement à droite et à gauche ces milliers de curieux indifférents qui le dévisagent, et il lui semble toujours être un homme comme eux. Et voici qu'on tourne dans la seconde rue, mais tant pis, il reste un bon bout de chemin. Tout en voyant

défiler les maisons, le condamné se dit qu'il y en a encore beaucoup. Et ainsi de suite jusqu'à la place de l'exécution. Voilà, j'imagine, ce qu'a éprouvé Karamazov. « Ils n'ont pas encore découvert le crime, pense-t-il ; on peut chercher quelque chose, j'aurai le temps de combiner un plan de défense, de me préparer à la résistance ; mais pour le moment vive la joie ! Elle est si ravissante ! » Il est troublé et inquiet, pourtant il réussit à prélever la moitié des trois mille roubles pris sous l'oreiller de son père. Étant déjà venu à Mokroïé pour y faire la fête, il connaît cette vieille maison de bois, avec ses recoins et ses galeries. Je suppose qu'une partie de l'argent y a été dissimulée alors, peu de temps avant l'arrestation, dans une fente ou fissure, sous une lame de parquet, dans un coin. Sous le toit. Pourquoi ? dira-t-on. Une catastrophe est imminente, sans doute nous n'avons pas encore songé à l'affronter, le temps fait défaut, les tempes nous battent, *elle* nous attire comme un aimant, mais on a toujours besoin d'argent. Partout on est quelqu'un avec de l'argent. Une telle prévoyance, en un pareil moment, vous

semblera peut-être étrange. Mais lui-même affirme avoir, un mois auparavant, dans un moment aussi critique, mis de côté et cousu dans un sachet la moitié de trois mille roubles ; et, bien que ce soit assurément une invention, comme nous allons le prouver, cette idée est familière à Karamazov, il l'a méditée. De plus, lorsqu'il affirmait ensuite au juge d'instruction avoir distrait quinze cents roubles dans un sachet (lequel n'a jamais existé), il l'a peut-être imaginé sur-le-champ, précisément parce que, deux heures auparavant, il avait distrait et caché la moitié de la somme, quelque part, à Mokroïé, à tout hasard, jusqu'au matin, pour ne pas la garder sur lui, d'après une inspiration subite. Souvenez-vous, messieurs les jurés, que Karamazov peut contempler à la fois deux abîmes. Nos recherches dans cette maison ont été vaines ; peut-être l'argent y est-il encore, peut-être a-t-il disparu le lendemain et se trouve-t-il maintenant en possession de l'accusé. En tout cas, on l'a arrêté à côté de sa maîtresse, à genoux devant elle ; elle était couchée, il lui tendait les bras, oubliant tout le reste, au point qu'il n'entendit pas approcher

ceux qui venaient l'arrêter. Il n'eut pas le temps de préparer une réponse et fut pris au dépourvu.

« Et maintenant le voilà devant ses juges, devant ceux qui vont décider de son sort. Messieurs les jurés, il y a, dans l'exercice de nos fonctions, des moments où nous-mêmes nous avons presque peur de l'humanité ! C'est lorsqu'on contemple la terreur bestiale du criminel qui se voit perdu, mais veut lutter encore. C'est lorsque l'instinct de la conservation s'éveille en lui tout à coup, qu'il fixe sur vous un regard pénétrant, plein d'anxiété et de souffrance, qu'il scrute votre visage, vos pensées, se demande de quel côté viendra l'attaque, imagine, en un instant, dans son esprit troublé, mille plans, mais craint de parler, craint de se trahir ! Ces moments humiliants pour l'âme humaine, ce calvaire, cette avidité bestiale de salut sont affreux, ils font frissonner parfois le juge lui-même et excitent sa compassion. Et nous avons assisté à ce spectacle. D'abord ahuri, il laissa échapper dans son effroi quelques mots des plus compromettants : « Le sang ! J'ai mérité mon sort ! » Mais aussitôt, il se retient. Il ne sait

encore que dire, que répondre, et ne peut opposer qu'une vaine dénégation : « Je suis innocent de la mort de mon père ! » Voilà le premier retranchement, derrière lequel on essaiera de construire d'autres travaux de défense. Sans attendre nos questions, il tâche d'expliquer ses premières exclamations compromettantes en disant qu'il s'estime coupable seulement de la mort du vieux domestique Grigori : « Je suis coupable de ce sang, mais qui a tué mon père, messieurs, qui a pu le tuer, *si ce n'est pas moi ?* » Entendez-vous, il nous le demande, à nous qui sommes venus lui poser cette question ! Comprenez-vous ce mot anticipé : « si ce n'est pas moi », cette finasserie, cette naïveté, cette impatience bien digne d'un Karamazov ? Ce n'est pas moi qui ai tué, n'en croyez rien. « J'ai voulu tuer, messieurs, s'empresse-t-il d'avouer, mais je suis innocent, ce n'est pas moi ! » Il convient qu'il a voulu tuer : « Voyez comme je suis sincère, aussi hâtez-vous de croire à mon innocence. » Oh ! dans ces cas-là, le criminel se montre parfois d'une étourderie, d'une crédulité incroyables. Comme par hasard, l'instruction lui

pose la question la plus naïve : « Ne serait-ce pas Smerdiakov l'assassin ? » Il arriva ce que nous attendions ; il se fâcha d'avoir été devancé, pris à l'improviste, sans qu'on lui laisse le temps de choisir le moment le plus favorable pour mettre en avant Smerdiakov. Son naturel l'emporte aussitôt à l'extrême, il nous affirme énergiquement que Smerdiakov est incapable d'assassiner. Mais ne le croyez pas, ce n'est qu'une ruse, il ne renonce nullement à charger Smerdiakov : au contraire, il le mettra encore en cause, puisqu'il n'a personne d'autre, mais plus tard, car pour l'instant l'affaire est gâtée. Ce ne sera peut-être que demain, ou même dans plusieurs jours : « Vous voyez, j'étais le premier à nier que ce fût Smerdiakov, vous vous en souvenez, mais maintenant, j'en suis convaincu, ce ne peut être que lui ! » Pour l'instant, il nous oppose des dénégations véhémentes, l'impatience et la colère lui suggèrent l'explication la plus invraisemblable ; il a regardé son père par la fenêtre et s'est éloigné respectueusement. Il ignorait encore la portée de la déposition de Grigori. Nous procédons à l'examen détaillé de

ses vêtements. Cette opération l'exaspère, mais il reprend courage : on n'a retrouvé que quinze cents roubles sur trois mille. C'est alors, dans ces minutes d'irritation contenue, que l'idée du sachet lui vient pour la première fois à l'esprit. Assurément, lui-même sent toute l'invraisemblance de ce conte et se donne du mal pour le rendre plus plausible, pour inventer un roman conforme à la vérité. En pareil cas, l'instruction ne doit pas donner au criminel le temps de se reconnaître mais procéder par attaque brusquée, afin qu'il révèle ses pensées intimes dans leur ingénuité et leur contradiction. On ne peut obliger un criminel à parler qu'en lui communiquant à l'improviste, comme par hasard, un fait nouveau, une circonstance d'une extrême importance, demeurée jusqu'alors pour lui imprévue et inaperçue. Nous tenions tout prêt un fait semblable ; c'est le témoignage du domestique Grigori, au sujet de la porte ouverte par où est sorti l'accusé. Il l'avait tout à fait oubliée et ne supposait pas que Grigori pût la remarquer. L'effet fut colossal. Karamazov se dresse en criant : « C'est Smerdiakov qui a tué,

c’est lui ! » livrant ainsi sa pensée intime sous la forme la plus invraisemblable, car Smerdiakov ne pouvait assassiner qu’après que Karamazov avait terrassé Grigori et s’était enfui. En apprenant que Grigori avait vu la porte ouverte avant de tomber, et entendu, lorsqu’il se leva, Smerdiakov geindre derrière la séparation, il demeura atterré. Mon collaborateur, l’honorable et spirituel Nicolas Parthénovitch, me raconta ensuite qu’à ce moment il s’était senti ému jusqu’aux larmes. Alors, pour se tirer d’affaire, l’accusé se hâte de nous conter l’histoire de ce fameux sachet. Messieurs les jurés, je vous ai déjà expliqué pourquoi je tiens cette histoire pour une absurdité, bien plus, pour l’invention la plus extravagante qu’on puisse imaginer dans le cas qui nous occupe. Même en pariant à qui ferait le conte le plus invraisemblable, on n’aurait rien trouvé d’aussi stupide. Ici, on peut confondre le narrateur triomphant avec les détails, ces détails dont la réalité est toujours si riche et que ces infortunés conteurs involontaires dédaignent toujours, parce qu’ils les croient inutiles et insignifiants. Il s’agit bien de cela, leur esprit

médite un plan grandiose, et on ose leur objecter des bagatelles ! Or, c'est là le défaut de la cuirasse. On demande à l'accusé : « Où avez-vous pris l'étoffe pour votre sachet, qui vous l'a cousu ? – Je l'ai cousu moi-même. – Mais d'où vient la toile ? » L'accusé s'offense déjà, il considère ceci comme un détail presque blessant pour lui, et le croiriez-vous il est de bonne foi ! Ils sont tous pareils. « Je l'ai taillée dans ma chemise. – C'est parfait. Ainsi, nous trouverons demain dans votre linge cette chemise avec un morceau déchiré. » Vous pensez bien, messieurs les jurés, que si nous avions trouvé cette chemise (et comment ne pas la trouver dans sa malle ou sa commode, s'il a dit vrai), cela constituerait déjà un fait tangible en faveur de l'exactitude de ses déclarations ! Mais il ne s'en rend pas compte. « Je ne me souviens pas, il se peut que je l'aie taillée dans un bonnet de ma logeuse. – Quel bonnet ? – Je l'ai pris chez elle, il traînait, une vieillerie en calicot. – Et vous en êtes bien sûr ? – Non, pas bien sûr... » Et de nouveau il se fâche : pourtant, comment ne pas se rappeler pareil détail ? Il est précisément de ceux dont on se

souvient même aux moments les plus terribles, même lorsqu'on vous mène au supplice. Le condamné oubliera tout, mais un toit vert aperçu en route ou un choucas sur une croix lui reviendront à la mémoire. En cousant son amulette, il se cachait des gens de la maison, il devrait se rappeler cette peur humiliante d'être surpris, l'aiguille à la main, et comment, à la première alerte, il courut derrière la séparation (il y en a une dans sa chambre)... Mais, messieurs les jurés, pourquoi vous communiquer tous ces détails ? s'exclama Hippolyte Kirillovitch. C'est parce que l'accusé maintient obstinément jusqu'à aujourd'hui cette version absurde ! Durant ces deux mois, depuis cette nuit fatale, il n'a rien expliqué ni ajouté un fait probant à ses précédentes déclarations fantastiques. Ce sont là des bagatelles, dit-il, et vous devez croire à ma parole d'honneur ! Oh ! nous serions heureux de croire, nous le désirons ardemment, fût-ce même sur l'honneur ! Sommes-nous des chacals, altérés de sang humain ? Indiquez-nous un seul fait en faveur de l'accusé, et nous nous réjouirons, mais un fait tangible, réel, et non les déductions de son

frère, fondées sur l'expression de son visage, ou l'hypothèse qu'en se frappant la poitrine dans l'obscurité il devait nécessairement désigner le sachet. Nous nous réjouirons de ce fait nouveau, nous serons les premiers à abandonner l'accusation. Maintenant, la justice réclame, et nous accusons, sans rien retrancher à nos conclusions. »

Puis, Hippolyte Kirillovitch en vint à la péroraison. Il avait la fièvre ; d'une voix vibrante il évoqua le sang versé, le père tué par son fils « dans la vile intention de le voler ». Il insista sur la concordance tragique et flagrante des faits.

« Et quoi que puisse vous dire le défenseur célèbre de l'accusé, malgré l'éloquence pathétique qui fera appel à votre sensibilité, n'oubliez pas que vous êtes dans le sanctuaire de la justice. Souvenez-vous que vous êtes les défenseurs du droit, le rempart de notre sainte Russie, des principes, de la famille, de tout ce qui lui est sacré. Oui, vous représentez la Russie en ce moment, et ce n'est pas seulement dans cette enceinte que retentira votre verdict ; toute la Russie vous écoute, vous ses soutiens et ses

juges, et sera réconfortée ou consternée par la sentence que vous allez rendre. Ne trompez pas son attente, notre fatale *troïka* court à toute bride, peut-être à l'abîme. Depuis longtemps, beaucoup de Russes lèvent les bras, voudraient arrêter cette course insensée. Et si les autres peuples s'écartent encore de la *troïka* emportée, ce n'est peut-être pas par respect, comme s'imaginait le poète ; c'est peut-être par horreur, par dégoût, notez-le bien. Encore est-ce heureux qu'ils s'écartent ; ils pourraient bien dresser un mur solide devant ce fantôme et mettre eux-mêmes un frein au déchaînement de notre licence, pour se préserver, eux et la civilisation. Ces voix d'alarme commencent à retentir en Europe, nous les avons déjà entendues. Gardez-vous de les tenter, d'alimenter leur haine croissante par un verdict qui absoudrait le parricide ! »

Bref, Hippolyte Kirillovitch, qui s'était emballé, termina d'une façon pathétique et produisit un grand effet. Il se hâta de sortir et faillit s'évanouir dans la pièce voisine. Le public n'applaudit pas, mais les gens sérieux étaient satisfaits. Les dames le furent moins ; pourtant

son éloquence leur plut aussi, d'autant plus qu'elles n'en redoutaient pas les conséquences et comptaient beaucoup sur Fétioukovitch : « Il va enfin prendre la parole et, pour sûr, triompher ! » Mitia attirait les regards ; durant le réquisitoire, il était resté silencieux, les dents serrées, les yeux baissés. De temps à autre, il relevait la tête et prêtait l'oreille, surtout lorsqu'il fut question de Grouchegnka. Quand le procureur cita l'opinion de Rakitine sur elle, Mitia eut un sourire dédaigneux et proféra assez distinctement : « Bernards ! » Lorsque Hippolyte Kirillovitch raconta comment il l'avait harcelé lors de l'interrogatoire à Mokroïé, Mitia leva la tête, écouta avec une intense curiosité. À un moment donné, il parut vouloir se lever, crier quelque chose, mais se contint et se contenta de hausser dédaigneusement les épaules. Les exploits du procureur à Mokroïé défrayèrent par la suite les conversations, et l'on se moqua d'Hippolyte Kirillovitch : « Il n'a pu s'empêcher de se mettre en valeur. » L'audience fut suspendue pour un quart d'heure, vingt minutes. J'ai noté certains propos tenus parmi le public :

« Un discours sérieux ! déclara, en fronçant les sourcils, un monsieur dans un groupe.

– Un peu trop de psychologie, dit une autre voix.

– Mais tout cela est rigoureusement vrai.

– Oui, il est passé maître.

– Il a dressé le bilan.

– Nous aussi, nous avons eu notre compte, ajouta une troisième voix ; au début, vous vous rappelez, quand il a dit que nous ressemblions tous à Fiodor Pavlovitch.

– Et à la fin aussi. Mais il a menti.

– Il s'est un peu emballé !

– C'est injuste.

– Mais non, c'est adroit. Il a attendu longtemps son heure, il a parlé enfin, hé ! hé !

– Que va dire le défenseur ? »

Dans un autre groupe :

« Il a eu tort de s'attaquer à l'avocat : « faisant appel à la sensibilité », vous souvenez-vous ?

– Oui, il a fait une gaffe.

– Il est allé trop loin.

– Un nerveux, n'est-ce pas !...

– Nous sommes là, à rire, mais comment se sent l'accusé ?

– Oui, comment se sent Mitia ?

– Que va dire le défenseur ? »

Dans un troisième groupe :

« Qui est cette dame obèse, avec une lorgnette, assise tout au bout ?

– C'est la femme divorcée d'un général, je la connais.

– C'est pour ça qu'elle a une lorgnette.

– Un vieux trumeau.

– Mais non, elle a du chien.

– Deux places plus loin il y a une petite blonde, celle-ci est mieux.

– On a adroitement procédé à Mokroïé, hé !

– Assurément. Il est revenu là-dessus. Comme s'il n'en avait pas assez parlé en société !

– Il n'a pas pu se retenir. L'amour-propre, n'est-ce pas ?

– Un méconnu, hé ! hé !

– Et susceptible. Beaucoup de rhétorique, de

grandes phrases.

– Oui, et remarquez qu'il veut faire peur. Vous vous rappelez la *troïka* ? « Ailleurs on a Hamlet, et nous n'avons encore que des Karamazov ! » Ce n'est pas mal.

– C'est une avance aux libéraux. Il a peur.

– Il a peur aussi de l'avocat.

– Oui, que va dire M. Fétioukovitch ?

– Quoi qu'on dise, il n'aura pas raison de nos moujiks.

– Vous croyez ? »

Dans un quatrième groupe :

« La tirade sur la *troïka* était bien envoyée.

– Et il a eu raison de dire que les peuples n'attendraient pas.

– Comment ça ?

– La semaine dernière, un membre du Parlement anglais a interpellé le ministère, au sujet des nihilistes. « Ne serait-il pas temps, a-t-il demandé, de nous occuper de cette nation barbare, pour nous instruire ? » C'est à lui qu'Hippolyte a fait allusion, je le sais. Il en a

parlé la semaine dernière.

– Ils n'ont pas le bras assez long.

– Pourquoi pas assez long ?

– Nous n'avons qu'à fermer Cronstadt et à ne pas leur donner de blé. Où le prendront-ils ?

– Il y en a maintenant en Amérique.

– Jamais de la vie. »

Mais la sonnette se fit entendre, chacun se précipita à sa place. Fétioukovitch prit la parole.

X

La plaidoirie. Une arme à deux tranchants.

Tout se tut aux premiers mots du célèbre avocat, la salle entière avait les yeux sur lui. Il débuta avec une simplicité persuasive, mais sans la moindre suffisance. Aucune prétention à l'éloquence et au pathétique. On eût dit un homme causant dans l'intimité d'un cercle sympathique. Il avait une belle voix, forte, agréable, où résonnaient des notes sincères, ingénues. Mais chacun sentit aussitôt que l'orateur pouvait s'élever au véritable pathétique, « et frapper les cœurs avec une force inconnue ». Il s'exprimait peut-être moins correctement qu'Hippolyte Kirillovitch mais sans longues phrases et avec plus de précision. Une chose déplut aux dames : il se courbait, surtout au début, non pas pour saluer, mais comme pour s'élancer vers son auditoire, son long dos

semblait pourvu d'une charnière en son milieu, et capable de former presque un angle droit. Au début, il parla comme à bâtons rompus, sans système, choisissant les faits au hasard, pour en former finalement un tout complet. On aurait pu diviser son discours en deux parties, la première constituant une critique, une réfutation de l'accusation parfois mordante et sarcastique. Mais dans la seconde, il changea de ton et de procédés, s'éleva soudain jusqu'au pathétique ! La salle semblait s'y attendre et frémit d'enthousiasme. Il aborda directement l'affaire, en déclarant que, bien que son activité se déroulât à Pétersbourg, il se rendait souvent en province pour y défendre des accusés dont l'innocence lui paraissait certaine ou probable. « C'est ce qui m'est arrivé cette fois-ci, expliqua-t-il. Rien qu'en lisant les journaux, j'avais dès le début remarqué une circonstance frappante en faveur de l'accusé. Un fait assez fréquent dans la pratique judiciaire, mais qu'on n'a jamais, je crois, observé à un tel degré, avec des particularités aussi caractéristiques, avait éveillé mon attention. Je ne devrais le mentionner que dans ma

péroraison, mais je formulerai ma pensée dès le début, ayant la faiblesse d'aborder le sujet directement, sans masquer les effets ni ménager les impressions ; c'est peut-être imprudent de ma part, mais en tout cas sincère. Voici donc comment se formule cette pensée : une concordance accablante contre l'accusé, de charges dont aucune ne soutient la critique, si on l'examine isolément. Les bruits et les journaux m'avaient confirmé toujours davantage dans cette idée, lorsque je reçus tout à coup des parents de l'accusé la proposition de le défendre. J'acceptai avec empressement et achevai de me convaincre sur place. C'est afin de détruire cette funeste concordance des charges, de démontrer l'inanité de chacune d'elles considérée isolément que j'ai accepté de plaider cette cause. »

Après cet exorde le défenseur poursuivit :

« Messieurs les jurés, je suis ici un homme nouveau, accessible à toutes les impressions, dénué de parti pris. L'accusé, de caractère violent, aux passions effrénées, ne m'a pas offensé auparavant, comme de nombreuses personnes dans cette ville, ce qui explique bien

des préventions contre lui. Certes, je conviens que l'opinion publique est indignée, à juste titre. L'inculpé est violent, incorrigible ; néanmoins il était reçu partout ; on lui faisait même fête dans la famille de mon éminent contradicteur. (*Nota bene*. Il y eut ici, dans le public, quelques rires, d'ailleurs vite réprimés. Chacun savait que le procureur n'admettait Mitia chez lui que pour complaire à sa femme, personne des plus respectables mais fantasque et aimant parfois tenir tête à son mari, surtout dans les détails ; du reste, Mitia y allait plutôt rarement.) Néanmoins, j'ose admettre, poursuivit le défenseur, que même un esprit aussi indépendant et un caractère aussi juste que mon contradicteur a pu concevoir contre mon client une certaine prévention erronée. Oh ! c'est bien naturel, le malheureux ne l'a que trop mérité. Le sens moral, et surtout le sens esthétique, sont parfois inexorables. Certes, l'éloquent réquisitoire nous a présenté une rigoureuse analyse du caractère et des actes de l'accusé, du point de vue strictement critique ; il témoigne d'une profondeur psychologique, quant à l'essence de l'affaire, qui n'aurait pu être

atteinte si mon honorable contradicteur avait nourri un parti pris quelconque contre la personnalité du prévenu. Mais il y a des choses plus funestes, en pareil cas, qu'un parti pris d'hostilité. C'est, par exemple, lorsque nous sommes obsédés par un besoin de création artistique, d'invention romanesque, surtout avec les riches dons psychologiques qui sont notre apanage. Encore à Pétersbourg, on m'avait prévenu, et d'ailleurs je le savais moi-même, que j'aurais ici comme adversaire un psychologue profond et subtil depuis longtemps connu comme tel dans le monde judiciaire. Mais la psychologie, messieurs, tout en étant une science remarquable, ressemble à une arme à deux tranchants. En voici un exemple pris au hasard dans le réquisitoire. L'accusé, la nuit, dans le jardin, en s'enfuyant, escalade la palissade, terrasse d'un coup de pilon le domestique Grigori qui l'a empoigné par la jambe. Aussitôt après, il saute à terre, s'empresse cinq minutes auprès de sa victime pour savoir s'il l'a tuée ou non. L'accusateur ne veut pour rien au monde croire à la sincérité de l'accusé affirmant avoir agi dans un sentiment de pitié. « Une telle

sensibilité est-elle possible dans un pareil moment ? Ce n'est pas naturel, il a voulu précisément s'assurer si l'unique témoin de son crime vivait encore, prouvant ainsi qu'il l'avait commis, car il ne pouvait sauter dans le jardin pour une autre raison. » Voilà de la psychologie ; appliquons-la à notre tour à l'affaire, mais par l'autre bout, et ce sera tout aussi vraisemblable. L'assassin saute à terre par prudence pour s'assurer si le témoin vit encore, pourtant il vient de laisser dans le cabinet de son père, d'après le témoignage de l'accusateur lui-même, une preuve accablante, l'enveloppe déchirée dont la suscription indiquait qu'elle contenait trois mille roubles. « S'il avait emporté l'enveloppe, personne au monde n'aurait su l'existence de cet argent, et par conséquent le vol commis par l'accusé. » Ce sont les propres termes de l'accusation. Admettons la chose ; voilà bien la subtilité de la psychologie, qui nous attribue dans telles circonstances la férocité et la vigilance de l'aigle, et l'instant d'après la timidité et l'aveuglement de la taupe ! Mais si nous poussons la cruauté et le calcul jusqu'à

redescendre, uniquement pour voir si le témoin de notre crime vit encore, pourquoi nous empresser cinq minutes auprès de cette nouvelle victime, au risque d'attirer de nouveaux témoins ? Pourquoi étancher avec notre mouchoir le sang qui coule de la blessure, pour que ce mouchoir serve ensuite de pièce à conviction ? Dans ce cas, n'eût-il pas mieux valu achever à coups de pilon ce témoin gênant ? En même temps, mon client laisse sur place un autre témoin, le pilon dont il s'est emparé chez deux femmes qui peuvent toujours le reconnaître, attester qu'il l'a pris chez elles. Et il ne l'a pas laissé tomber dans l'allée, oublié par distraction, dans son affolement ; non, nous avons rejeté notre arme, retrouvée à quinze pas de la place où fut terrassé Grigori. Pourquoi agir ainsi ? demandera-t-on. C'est le remords d'avoir tué le vieux domestique, c'est lui qui nous a fait rejeter avec une malédiction l'instrument fatal ; il n'y a pas d'autre explication. Si mon client pouvait éprouver du regret de ce meurtre, c'est certainement parce qu'il était innocent de celui de son père. Loin de s'approcher de la victime par

compassion, un parricide n'aurait songé qu'à sauver sa peau ; au lieu de s'empresser autour de lui, il aurait achevé de lui fracasser le crâne. La pitié et les bons sentiments supposent au préalable une conscience pure.

« Voilà, messieurs les jurés, une autre sorte de psychologie. C'est à dessein que je recours moi-même à cette science pour démontrer clairement qu'on peut en tirer n'importe quoi. Tout dépend de celui qui opère. Laissez-moi vous parler des excès de la psychologie, messieurs les jurés, et de l'abus qu'on en fait. »

Ici on entendit de nouveau dans le public des rires approbateurs. Mais je ne reproduirai pas en entier la plaidoirie, me bornant à en citer les passages essentiels.

XI

Ni argent, ni vol

Il y eut un passage de la plaidoirie qui surprit tout le monde, ce fut la négation formelle de l'existence de ces trois mille roubles fatals, et, par conséquent, de la possibilité d'un vol.

« Messieurs les jurés, ce qui frappe dans cette affaire tout esprit non prévenu, c'est une particularité des plus caractéristiques : l'accusation de vol, et en même temps l'impossibilité complète d'indiquer matériellement ce qui a été volé. On prétend que trois mille roubles ont disparu, mais personne ne sait s'ils ont existé réellement. Jugez-en. D'abord, comment avons-nous appris l'existence de ces trois mille roubles, et qui les a vus ? Le seul domestique Smerdiakov, qui a déclaré qu'ils se trouvaient dans une enveloppe avec suscription. Il en a parlé avant le drame à l'accusé

et à son frère, Ivan Fiodorovitch ; M^me^ Sviétlov en fut aussi informée. Mais ces trois personnes n'ont pas vu l'argent et une question se pose ; si vraiment il a existé et que Smerdiakov l'ait vu, quand l'a-t-il vu pour la dernière fois ? Et si son maître avait retiré cet argent du lit pour le remettre dans la cassette sans le lui dire ? Notez que, d'après Smerdiakov, il était caché sous le matelas ; l'accusé a dû l'en arracher ; or, le lit était intact, le procès-verbal en fait foi. Comment cela se fait-il, et surtout, pourquoi les draps fins mis exprès ce soir-là n'ont-ils pas été tachés par les mains sanglantes de l'accusé ? Mais, dira-t-on, et l'enveloppe sur le plancher ? Il vaut la peine d'en parler. Tout à l'heure, j'ai été un peu surpris d'entendre l'éminent accusateur lui-même dire à ce sujet, lorsqu'il signalait l'absurdité de l'hypothèse que Smerdiakov fût l'assassin : « Sans cette enveloppe, si elle n'était pas restée à terre comme une preuve et que le voleur l'eût emportée, personne au monde n'aurait connu son existence et son contenu et, par conséquent, le vol commis par l'accusé. » Ainsi, et de l'aveu même de l'accusation, c'est uniquement ce chiffon de

papier déchiré, muni d'une suscription, qui a servi à inculper l'accusé de vol ; « sinon, personne n'aurait su qu'il y avait eu vol, et, peut-être, que l'argent existait ». Or, le seul fait que ce chiffon traînait sur le plancher suffit-il à prouver qu'il contenait de l'argent et qu'on l'a volé ? « Mais, objecte-t-on, Smerdiakov l'a vu dans l'enveloppe. » Quand l'a-t-il vu pour la dernière fois ? Voilà ce que je demande. J'ai causé avec Smerdiakov, il m'a dit l'avoir vu deux jours avant le drame ! Mais pourquoi ne pas supposer, par exemple, que le vieux Fiodor Pavlovitch, enfermé chez lui dans l'attente fiévreuse de sa bien-aimée, aurait, par désœuvrement, sorti et décacheté l'enveloppe ? « Elle ne me croira peut-être pas ; mais, quand je lui montrerai une liasse de trente billets, ça fera plus d'effet, l'eau lui viendra à la bouche. » Et il déchire l'enveloppe, en retire l'argent et la jette à terre, sans craindre naturellement de se compromettre. Messieurs les jurés, cette hypothèse n'en vaut-elle pas une autre ? Qu'y a-t-il là d'impossible ? Mais dans ce cas l'accusation de vol tombe d'elle-même ; pas d'argent, pas de vol. On prétend que l'enveloppe

trouvée à terre prouve l'existence de l'argent ; ne puis-je pas soutenir le contraire et dire qu'elle traînait vide sur le plancher précisément parce que cet argent en avait été retiré au préalable par le maître lui-même ? « Mais dans ce cas, où est passé l'argent, on ne l'a pas retrouvé lors de la perquisition ? » D'abord on en a retrouvé une partie dans sa cassette, puis il a pu le retirer le matin ou même la veille, en disposer, l'envoyer, changer enfin complètement d'idée, sans juger nécessaire d'en faire part à Smerdiakov. Or, si cette hypothèse est tant soit peu vraisemblable, comment peut-on inculper si catégoriquement l'accusé d'assassinat suivi de vol, et affirmer qu'il y a eu vol ? Nous entrons ainsi dans le domaine du roman. Pour soutenir qu'une chose a été dérobée, il faut désigner cette chose ou tout au moins prouver irréfutablement qu'elle a existé. Or, personne ne l'a même vue. Récemment, à Pétersbourg, un jeune marchand ambulant de dix-huit ans entra en plein jour dans la boutique d'un changeur qu'il tua à coups de hache avec une audace extraordinaire, emportant quinze cents roubles. Il fut arrêté cinq heures après ; on

retrouva sur lui la somme entière moins quinze roubles déjà dépensés. En outre, le commis de la victime, qui s'était absenté, indiqua à la police non seulement le montant du vol, mais la valeur et le nombre des billets et des pièces d'or dont se composait la somme. Le tout fut retrouvé en possession de l'assassin, qui fit d'ailleurs des aveux complets. Voilà, messieurs les jurés, ce que j'appelle une preuve ! L'argent est là, on peut le toucher, impossible de nier son existence. En est-il de même dans l'affaire qui nous occupe ? Pourtant le sort d'un homme est en jeu. « Soit, dira-t-on ; mais il a fait la fête cette même nuit, et prodigué l'argent ; on a trouvé sur lui quinze cents roubles ; d'où viennent-ils ? » Mais, précisément, le fait qu'on n'a retrouvé que quinze cents roubles, la moitié de la somme, prouve que cet argent ne provenait peut-être nullement de l'enveloppe. En calculant rigoureusement le temps, l'instruction a établi que l'accusé, après avoir vu les servantes, s'est rendu tout droit chez Mr Perkhotine, puis n'est pas resté seul un instant ; il n'a donc pas pu cacher en ville la moitié des trois mille roubles. L'accusation

suppose que l'argent est caché quelque part au village de Mokroïé ; pourquoi pas dans les caves du château d'*Udolphe* ?[1] N'est-ce pas une supposition fantasque et romanesque ? Et remarquez-le, messieurs les jurés, il suffit d'écarter cette hypothèse pour que l'accusation de vol s'écroule, car que sont devenus ces quinze cents roubles ? Par quel prodige ont-ils pu disparaître, s'il est démontré que l'accusé n'est allé nulle part ? Et c'est avec de semblables romans que nous sommes prêts à briser une vie humaine ? « Cependant, dira-t-on, il n'a pas su expliquer la provenance de l'argent trouvé sur lui ; d'ailleurs, chacun sait qu'il n'en avait pas auparavant. » Mais qui le savait ? L'accusé a expliqué clairement d'où venait l'argent, et selon moi, messieurs les jurés, cette explication est des plus vraisemblables et concorde tout à fait avec le caractère de l'accusé. L'accusation tient à son propre roman : un homme de volonté faible, qui a

---

[1] *Les Mystères d'Udolphe*, roman de Mrs Ann Radcliffe – 1794 –, eurent, ainsi que les autres « romans terrifiants » de cet auteur, un succès considérable qui se maintint longtemps dans toute l'Europe

accepté trois mille roubles de sa fiancée dans des conditions humiliantes, n'a pu, dit-on, en prélever la moitié et la garder dans un sachet ; au contraire, dans l'affirmative, il l'aurait décousu tous les deux jours pour y prendre cent roubles, et il ne serait rien resté au bout d'un mois. Vous vous en souvenez, tout ceci a été déclaré d'un ton qui ne souffrait pas d'objection. Mais si les choses s'étaient passées autrement, et que vous ayez créé un autre personnage ? C'est bien ce qui est arrivé. On objectera peut-être : « Des témoins attestent qu'il a dissipé en une fois, au village de Mokroïé, les trois mille roubles prêtés par M^lle^ Verkhovtsev ; par conséquent, il n'a pu en prélever la moitié. » Mais qui sont ces témoins ? On a déjà vu le crédit qu'on peut leur donner. De plus, un gâteau dans la main d'autrui paraît toujours plus grand qu'il n'est en réalité. Aucun de ces témoins n'a compté les billets, ils les ont tous évalués à vue d'œil. Le témoin Maximov a bien déclaré que l'accusé avait vingt mille roubles. Vous voyez, messieurs les jurés, comme la psychologie est à double fin ; permettez-moi d'appliquer ici la contrepartie, nous verrons ce

qui en résultera.

« Un mois avant le drame, trois mille roubles ont été confiés à l'accusé par M^lle^ Verkhovtsev, pour les envoyer par la poste, mais on peut se demander si c'est dans des conditions aussi humiliantes qu'on l'a proclamé tout à l'heure. La première déposition de M^lle^ Verkhovtsev à ce sujet était bien différente ; la seconde respirait la colère, la vengeance, une haine longtemps dissimulée. Mais le seul fait que le témoin n'a pas dit la vérité lors de sa première version nous donne le droit de conclure qu'il en a été de même dans la seconde. L'accusation a respecté ce roman, j'imiterai sa réserve. Toutefois, je me permettrai d'observer que si une personne aussi honorable que M^lle^ Verkhovtsev se permet à l'audience de retourner tout à coup sa déposition, dans l'intention évidente de perdre l'accusé, il est évident aussi que ses déclarations sont entachées de partialité. Nous dénierait-on le droit de conclure qu'une femme avide de vengeance a pu exagérer bien des choses ? Notamment les conditions humiliantes dans lesquelles l'argent fut offert. Au contraire, cette offre dut être faite

d'une manière acceptable, surtout pour un homme aussi léger que notre client, qui comptait d'ailleurs recevoir bientôt de son père les trois mille roubles dus pour règlement de comptes. C'était aléatoire, mais sa légèreté même le persuadait qu'il allait obtenir satisfaction et pourrait par conséquent s'acquitter de sa dette envers M^lle^ Verkhovtsev. Mais l'accusation repousse la version du sachet : « Pareils sentiments sont incompatibles avec son caractère. » Cependant, vous avez parlé vous-même des deux abîmes que Karamazov peut contempler à la fois. En effet, sa nature à double face est capable de s'arrêter au milieu de la dissipation la plus effrénée, s'il subit une autre influence. Cette autre influence, c'est l'amour, ce nouvel amour qui s'est enflammé en lui comme la poudre, et pour lequel il faut de l'argent, plus encore que pour faire la fête avec cette même bien-aimée. Qu'elle lui dise : « Je suis à toi, je ne veux pas de Fiodor Pavlovitch », il la saisira, il l'emmènera au loin, à condition d'en avoir les moyens. Ceci passe avant la fête. Karamazov ne peut-il s'en rendre compte ? Voilà ce qui le

tourmentait ; quoi d'invraisemblable à ce qu'il ait réservé cet argent, à tout hasard ? Mais le temps passe ; Fiodor Pavlovitch ne donne pas à l'accusé les trois mille roubles ; au contraire, le bruit court qu'il les destine précisément à séduire sa bien-aimée. « Si Fiodor Pavlovitch ne me donne rien, songe-t-il, je passerai pour un voleur aux yeux de Catherine Ivanovna. » Ainsi naît l'idée d'aller déposer devant Catherine Ivanovna ces quinze cents roubles qu'il continue à porter sur lui, dans le sachet, en disant : « Je suis un misérable, mais non un voleur. » Voilà donc une double raison de conserver cet argent comme la prunelle de ses yeux, au lieu de découdre le sachet et d'en prélever un billet après l'autre. Pourquoi refuser à l'accusé le sentiment de l'honneur ? Il existe en lui ce sentiment, mal compris peut-être, souvent erroné, soit, mais réel, poussé jusqu'à la passion, il l'a prouvé. Mais la situation se complique, les tortures de la jalousie atteignent leur paroxysme, et ces deux questions, toujours les mêmes, obsèdent de plus en plus le cerveau enfiévré de mon client : « Si je rembourse Catherine Ivanovna, avec quoi emmènerais-je

Grouchegnka ? » S'il s'est enivré durant tout ce mois, s'il a fait des folies et du tapage dans les cabarets, c'est peut-être précisément parce qu'il était rempli d'amertume et qu'il n'avait pas la force de supporter cet état de choses. Ces deux questions devinrent finalement si irritantes qu'elles le réduisirent au désespoir. Il avait envoyé son frère cadet demander une dernière fois ces trois mille roubles à son père, mais, sans attendre la réponse, il fit irruption chez le vieillard et le battit devant témoins. Après cela, il n'avait plus rien à espérer. Le soir même, il se frappe la poitrine, précisément à la place de ce sachet, et jure à son frère qu'il a un moyen d'effacer sa honte, mais qu'il la gardera, car il se sent incapable de recourir à ce moyen, étant trop faible de caractère. Pourquoi l'accusation refuse-t-elle de croire à la déposition d'Alexéi Karamazov, si sincère, si spontanée, si plausible ? Pourquoi, au contraire, imposer la version de l'argent caché dans une fissure, dans les caves du château d'Udolphe ? Le soir même de la conversation avec son frère, l'accusé écrit cette fatale lettre, base principale de l'inculpation de

vol : « Je demanderai de l'argent à tout le monde, et si l'on refuse de m'en donner, je tuerai mon père et j'en prendrai sous le matelas, dans l'enveloppe ficelée d'une faveur rose, dès qu'Ivan sera parti. » Sur ce, l'accusation de s'exclamer : « Voilà le programme complet de l'assassinat ; tout s'est passé comme il l'avait écrit ! » Mais d'abord, c'est une lettre d'ivrogne, écrite sous l'empire d'une extrême irritation ; ensuite, il ne parle de l'enveloppe que d'après Smerdiakov, sans l'avoir vue lui-même ; troisièmement, bien que la lettre existe, comment prouver que les faits y correspondent ? L'accusé a-t-il trouvé l'enveloppe sous l'oreiller, contenait-elle même de l'argent ? D'ailleurs, est-ce après l'argent que courait l'accusé ? Non, il n'a pas couru comme un fou pour voler, mais seulement pour savoir où était cette femme qui lui a fait perdre la tête ; il n'a pas agi d'après un plan prémédité, mais à l'improviste, dans un accès de jalousie furieuse ! « Oui, mais après le meurtre, il s'est emparé de l'argent. » Finalement, a-t-il tué, oui ou non ? Je repousse avec indignation l'accusation de vol ; elle n'est possible que si l'on

indique exactement l'objet du vol, c'est un axiome ! Mais est-il démontré qu'il a tué, même sans voler ? Ne serait-ce pas aussi un roman ? »

XII

Il n'y a pas eu assassinat

« N'oubliez pas, messieurs les jurés, qu'il s'agit de la vie d'un homme ; la prudence s'impose. Jusqu'à présent, l'accusation hésitait à admettre la préméditation ; il a fallu pour la convaincre cette fatale lettre d'ivrogne, présentée aujourd'hui au tribunal. « Tout s'est passé comme il l'avait écrit. » Mais, je le répète, l'accusé n'a couru chez son père que pour chercher son amie, pour savoir où elle était. C'est un fait irrécusable. S'il l'avait trouvée chez elle, loin d'exécuter ses menaces, il ne serait allé nulle part. Il est venu par hasard, à l'improviste, peut-être sans se rappeler sa lettre. « Mais il s'est emparé d'un pilon », lequel, vous vous souvenez, a donné lieu à des considérations psychologiques. Pourtant, il me vient à l'esprit une idée bien simple : si ce pilon, au lieu de se trouver à sa

portée, avait été rangé dans l'armoire, l'accusé, ne le voyant pas, serait parti sans arme, les mains vides, et n'aurait peut-être tué personne. Comment peut-on conclure de cet incident à la préméditation ? Oui, mais il a proféré dans les cabarets des menaces de mort contre son père, et deux jours auparavant, le soir où fut écrite cette lettre d'ivrogne, il était calme et se querella seulement avec un commis, « cédant à une habitude invétérée. » À cela, je répondrai que s'il avait médité un tel crime d'après un plan arrêté, il aurait sûrement évité cette querelle et ne serait peut-être pas venu au cabaret, car, en pareil cas, l'âme recherche le calme et l'isolement, s'efforce de se soustraire à l'attention : « Oubliez-moi si vous pouvez » et cela, non par calcul seulement, mais par instinct. Messieurs les jurés, la psychologie est une arme à deux tranchants, et nous savons aussi nous en servir. Quant à ces menaces vociférées durant un mois dans les tavernes, on entend bien des enfants, bien des ivrognes en proférer de semblables au cours de querelles, sans que les choses aillent plus loin. Et cette lettre fatale, n'est-elle pas aussi le produit

de l'ivresse et de la colère, le cri du pochard qui menace « de faire un malheur » ? Pourquoi pas ? Pourquoi cette lettre est-elle fatale, au lieu d'être ridicule ? Parce qu'on a trouvé le père de l'accusé assassiné, parce qu'un témoin a vu dans le jardin l'accusé qui s'enfuyait, et a lui-même été abattu par lui ; par conséquent tout s'est passé comme il l'avait écrit ; voilà pourquoi cette lettre n'est pas ridicule, mais fatale. Dieu soit loué, nous voici arrivés au point critique. « Puisqu'il était dans le jardin, donc il a tué. » Toute l'accusation tient dans ces deux mots, *puisque* et *donc*. Et si ce *donc* n'était pas fondé, malgré les apparences ? Oh ! je conviens que la concordance des faits, les coïncidences, sont assez éloquentes. Pourtant, considérez tous ces faits isolément, sans vous laisser impressionner par leur ensemble ; pourquoi, par exemple, l'accusation refuse-t-elle absolument de croire à la véracité de mon client, quand il déclare s'être éloigné de la fenêtre de son père ? Rappelez-vous les sarcasmes à l'adresse de la déférence et des sentiments « pieux » qu'aurait soudain éprouvés l'assassin. Et s'il y avait eu vraiment ici quelque chose de

semblable, un sentiment de piété, sinon de déférence ? « Sans doute, ma mère priait alors pour moi », a déclaré l'inculpé à l'instruction, et il s'est enfui dès qu'il eut constaté que M^me^ Sviétlov n'était pas chez son père. « Mais il ne pouvait pas le constater par la fenêtre », nous objecte l'accusation. Pourquoi pas ? La fenêtre s'est ouverte aux signaux faits par mon client. Fiodor Pavlovitch a pu prononcer une parole, laisser échapper un cri, révélant l'absence de M^me^ Sviétlov. Pourquoi s'en tenir absolument à une hypothèse issue de notre imagination ? En réalité, il y a mille possibilités capables d'échapper à l'observation du romancier le plus subtil. « Oui, mais Grigori a vu la porte ouverte ; par conséquent, l'accusé est entré sûrement dans la maison ; il a donc tué. » Quant à cette porte, messieurs les jurés... Voyez-vous, nous n'avons là-dessus que le seul témoignage d'un individu qui se trouvait d'ailleurs dans un tel état que... Mais soit, la porte était ouverte, admettons que les dénégations de l'accusé soient un mensonge, dicté par un sentiment de défense bien naturel ; admettons qu'il ait pénétré dans la maison ; alors

pourquoi veut-on qu'il ait tué, s'il est entré ? Il a pu faire irruption, parcourir les chambres, il a pu bousculer son père, le frapper même, mais après avoir constaté l'absence de M^me^ Sviétlov, il s'est enfui, heureux de ne pas l'avoir trouvée et de s'être épargné un crime. Voilà justement pourquoi, un moment après, il est redescendu vers Grigori, victime de sa fureur ; c'est parce qu'il était susceptible d'éprouver un sentiment de pitié et de compassion, qu'il avait échappé à la tentation, parce qu'il ressentait la joie d'un cœur pur. Avec une éloquence saisissante, l'accusation nous dépeint l'état d'esprit de l'inculpé au village de Mokroïé, quand l'amour lui apparut de nouveau, l'appelant à une vie nouvelle, alors qu'il ne lui était plus possible d'aimer, ayant derrière lui le cadavre sanglant de son père, et en perspective le châtiment. Pourtant, le ministère public a admis l'amour, en l'expliquant à sa manière : « L'ébriété, le répit dont bénéficiait le criminel, etc. » Mais n'avez-vous pas créé un nouveau personnage, monsieur le procureur, je vous le demande à nouveau ? Mon client est-il grossier et sans cœur au point d'avoir pu, en un

pareil moment, songer à l'amour et aux subterfuges de sa défense, en ayant vraiment sur la conscience le sang de son père ? Non, mille fois non ! Sitôt après avoir découvert qu'elle l'aime, l'appelle, lui promet le bonheur, je suis persuadé qu'il aurait éprouvé un besoin impérieux de se suicider et qu'il se fût ôté la vie, s'il avait eu derrière lui le cadavre de son père. Oh ! non, certes, il n'aurait pas oublié où se trouvaient ses pistolets ! Je connais l'accusé ; la brutale insensibilité qu'on lui attribue est incompatible avec son caractère. Il se serait tué, c'est sûr ; il ne l'a pas fait précisément parce que « sa mère priait pour lui », et qu'il n'avait pas versé le sang de son père. Durant cette nuit passée à Mokroïé, il s'est tourmenté uniquement à cause du vieillard abattu par lui, suppliant Dieu de le ranimer pour qu'il pût échapper à la mort, et lui-même au châtiment. Pourquoi ne pas admettre cette version ? Quelle preuve décisive avons-nous que l'accusé ment ? Mais on va de nouveau nous opposer le cadavre de son père ; il s'est enfui sans tuer, alors qui est l'assassin ?

« Encore un coup, voici toute la logique de

l'accusation : qui a tué, sinon lui ? Il n'y a personne à mettre à sa place. Messieurs les jurés, c'est bien cela ? Est-il bien vrai qu'on ne trouve personne d'autre ? L'accusation a énuméré tous ceux qui étaient ou sont venus dans la maison cette nuit-là. On a trouvé cinq personnes. Trois d'entre elles, j'en conviens, sont entièrement hors de cause : la victime, le vieux Grigori et sa femme. Restent donc Karamazov et Smerdiakov. Mr le procureur s'écrie pathétiquement que l'accusé ne désigne Smerdiakov qu'en désespoir de cause, que s'il y avait un sixième personnage, ou même son ombre, mon client, saisi de honte, s'empresserait de le dénoncer. Mais, messieurs les jurés, pourquoi ne pas faire le raisonnement inverse ? Il y a deux individus en présence : l'accusé et Smerdiakov ; ne puis-je pas dire qu'on n'accuse mon client qu'en désespoir de cause ? Et cela uniquement parce qu'on a de parti pris exclu d'avance Smerdiakov de tout soupçon. À vrai dire, Smerdiakov n'est désigné que par l'accusé, ses deux frères et M^{me} Sviétlov. Mais il y a d'autres témoignages : c'est l'émotion confuse suscitée dans la société par un certain

soupçon ; on perçoit une vague rumeur, on sent une sorte d'attente. Enfin, le rapprochement des faits, caractéristique même dans son imprécision, en est une nouvelle preuve. D'abord cette crise d'épilepsie survenue précisément le jour du drame, crise que l'accusation a dû défendre et justifier de son mieux. Puis ce brusque suicide de Smerdiakov la veille du jugement. Ensuite, la déposition non moins inopinée, à l'audience, du frère de l'accusé, qui avait cru jusqu'alors à sa culpabilité et apporte tout à coup de l'argent en déclarant que Smerdiakov est l'assassin. Oh ! je suis persuadé, comme le parquet, qu'Ivan Fiodorovitch est atteint de fièvre chaude, que sa déposition a pu être une tentative désespérée, conçue dans le délire, pour sauver son frère en chargeant le défunt. Néanmoins, le nom de Smerdiakov a été prononcé, on a de nouveau l'impression d'une énigme. On dirait, messieurs les jurés, qu'il y a ici quelque chose d'inexprimé, d'inachevé. Peut-être la lumière se fera-t-elle. Mais n'anticipons pas. La Cour a décidé tout à l'heure de poursuivre les débats. Je pourrais, en attendant, présenter quelques observations au

sujet de la caractéristique de Smerdiakov, tracée avec un talent si subtil par l'accusation. Tout en l'admirant, je ne puis souscrire à ses traits essentiels. J'ai vu Smerdiakov, je lui ai parlé, il m'a produit une impression tout autre. Il était faible de santé, certes, mais non de caractère ; ce n'est pas du tout l'être faible que s'imagine l'accusation. Surtout je n'ai pas trouvé en lui de timidité, cette timidité qu'on nous a décrite d'une façon si caractéristique. Nulle ingénuité, une extrême méfiance dissimulée sous les dehors de la naïveté, un esprit capable de beaucoup méditer. Oh ! c'est par candeur que l'accusation l'a jugé faible d'esprit. Il m'a produit une impression précise ; je suis parti persuadé d'avoir affaire à un être foncièrement méchant, démesurément ambitieux, vindicatif et envieux. J'ai recueilli certains renseignements ; il détestait son origine, il en avait honte et rappelait en grinçant des dents qu'il était issu d'une « puante ». Il se montrait irrespectueux envers le domestique Grigori et sa femme, qui avaient pris soin de lui dans son enfance. Maudissant la Russie, il s'en moquait, rêvait de partir pour la France, de devenir

Français. Il a souvent déclaré, bien avant le crime, qu'il regrettait de ne pouvoir le faire faute de ressources. Je crois qu'il n'aimait que lui et s'estimait singulièrement haut... Un costume convenable, une chemise propre, des bottes bien cirées, constituaient pour lui toute la culture. Se croyant (il y a des faits à l'appui) le fils naturel de Fiodor Pavlovitch, il a pu prendre en haine sa situation par rapport aux enfants légitimes de son maître ; à eux tous les droits, tout l'héritage, tandis qu'il n'est qu'un cuisinier. Il m'a raconté qu'il avait mis l'argent dans l'enveloppe avec Fiodor Pavlovitch. La destination de cette somme – grâce à laquelle il aurait pu faire son chemin – lui était évidemment odieuse. De plus, il a vu trois mille roubles en billets neufs (je le lui ai demandé à dessein). Ne montrez jamais à un être envieux et rempli d'amour-propre une grosse somme à la fois ; or, il voyait pour la première fois une telle somme dans la même main. Cette liasse a pu laisser dans son imagination une impression morbide, sans autres conséquences au début. Mon éminent contradicteur a exposé avec une subtilité remarquable toutes les hypothèses

pour et contre la possibilité d'inculper Smerdiakov d'assassinat, en insistant sur cette question : quel intérêt avait-il à simuler une crise ? Oui, mais il n'a pas nécessairement simulé, la crise a pu survenir tout naturellement et passer de même, le malade revenir à lui. Sans se rétablir, il aura repris connaissance, comme cela arrive chez les épileptiques. À quel moment Smerdiakov a-t-il commis son crime ? demande l'accusation. Il est très facile de l'indiquer. Il a pu revenir à lui et se lever après avoir dormi profondément (car les crises sont toujours suivies d'un profond sommeil), juste au moment où le vieux Grigori ayant empoigné par la jambe, sur la palissade, l'accusé, qui s'enfuyait, s'écria : « Parricide ! » Ce cri inaccoutumé, dans le silence et les ténèbres, a pu réveiller Smerdiakov, dont le sommeil était peut-être déjà plus léger. Il se lève et va presque inconsciemment voir ce qui en est. Encore en proie à l'hébétude, son imagination sommeille, mais le voici dans le jardin, il s'approche des fenêtres éclairées, apprend la terrible nouvelle de la bouche de son maître, évidemment heureux de sa présence.

Celui-ci, effrayé, lui raconte tout en détail, son imagination s'enflamme. Et dans son cerveau troublé, une idée prend corps, idée terrible, mais séduisante et d'une logique irréfutable : assassiner, s'emparer des trois mille roubles et tout rejeter ensuite sur le fils du maître. Qui soupçonnera-t-on maintenant, qui peut-on accuser, sinon lui ? Les preuves existent, il était sur les lieux. La cupidité a pu le gagner, en même temps que la conscience de l'impunité. Oh ! la tentation survient parfois en rafale, surtout chez des assassins qui ne se doutaient pas, une minute auparavant, qu'ils voulaient tuer ! Ainsi, Smerdiakov a pu entrer chez son maître et exécuter son plan ; avec quelle arme ? Mais avec la première pierre qu'il aura ramassée dans le jardin. Pourquoi, dans quel dessein ? Mais trois mille roubles, c'est une fortune. Oh ! je ne me contredis pas : l'argent a pu exister. Peut-être même Smerdiakov seul savait où le trouver chez son maître. « Eh bien, et l'enveloppe qui traînait, déchirée, à terre ? » Tout à l'heure, en écoutant l'accusation insinuer subtilement à ce sujet que seul un voleur novice, tel que précisément

Karamazov, pouvait agir ainsi, tandis que Smerdiakov n'aurait jamais laissé une telle preuve contre lui, tout à l'heure, messieurs les jurés, j'ai reconnu soudain une argumentation des plus familières. Figurez-vous que cette hypothèse sur la façon dont Karamazov avait dû procéder avec l'enveloppe, je l'avais déjà entendue deux jours auparavant de Smerdiakov lui-même, et cela à ma grande surprise ; il me paraissait, en effet, jouer la naïveté et m'imposer d'avance cette idée pour que j'en tire la même conclusion, comme s'il me la soufflait. N'a-t-il pas agi de même à l'instruction et imposé cette hypothèse à l'éminent représentant du ministère public ? Et la femme de Grigori, dira-t-on ? Elle a entendu toute la nuit le malade gémir. Soit, mais c'est là un argument bien fragile. Un jour une dame de ma connaissance se plaignit amèrement d'avoir été réveillée toute la nuit par un roquet ; pourtant, la pauvre bête, comme on l'apprit, n'avait aboyé que deux ou trois fois. Et c'est naturel ; une personne qui dort entend gémir, elle se réveille en maugréant pour se rendormir aussitôt. Deux heures après, nouveau gémissement, nouveau

réveil suivi de sommeil, et encore deux heures plus tard, trois fois en tout. Le matin, le dormeur se lève en se plaignant d'avoir été réveillé toute la nuit par des gémissements continuels. Il doit nécessairement en avoir l'impression ; les intervalles de deux heures durant lesquels il a dormi lui échappent, seules les minutes de veille lui reviennent à l'esprit, il s'imagine qu'on l'a réveillé toute la nuit. Mais pourquoi, s'exclame l'accusation, Smerdiakov n'a-t-il pas avoué dans le billet écrit avant de mourir ? « Sa conscience n'est pas allée jusque-là. » Permettez ; la conscience, c'est déjà le repentir, peut-être le suicidé n'éprouvait-il pas de repentir, mais seulement du désespoir. Ce sont deux choses tout à fait différentes. Le désespoir peut être méchant et irréconciliable, et le suicidé, au moment d'en finir, pouvait détester plus que jamais ceux dont il avait été jaloux toute sa vie. Messieurs les jurés, prenez garde de commettre une erreur judiciaire ! Qu'y a-t-il d'invraisemblable dans tout ce que je vous ai exposé ? Trouvez une erreur dans ma thèse, trouvez-y une impossibilité, une absurdité ! Mais si mes conjectures sont tant

soit peu vraisemblables, soyez prudents. Je le jure par ce qu'il y a de plus sacré, je crois absolument à la version du crime que je viens de vous présenter. Ce qui me trouble surtout et me met hors de moi, c'est la pensée que, parmi la masse de faits accumulés par l'accusation contre le prévenu, il n'y en a pas un seul tant soit peu exact et irrécusable. Oui, certes, l'ensemble est terrible ; ce sang qui dégoutte des mains, dont le linge est imprégné, cette nuit obscure où retentit le cri de « parricide ! », celui qui l'a poussé tombant, la tête fracassée, puis cette masse de paroles, de dépositions, de gestes, de cris, oh ! tout cela peut fausser une conviction, mais non pas la vôtre, messieurs les jurés ! Souvenez-vous qu'il vous a été donné un pouvoir illimité de lier et de délier. Mais plus ce pouvoir est grand, plus l'usage en est redoutable ! Je maintiens absolument tout ce que je viens de dire ; mais soit, je conviens pour un instant avec l'accusation que mon malheureux client a souillé ses mains du sang de son père. Ce n'est qu'une supposition, encore un coup, je ne doute pas une minute de son innocence ; pourtant, écoutez-moi, même

dans cette hypothèse, j'ai encore quelque chose à vous dire, car je pressens dans vos cœurs un violent combat... Pardonnez-moi cette allusion, messieurs les jurés, je veux être véridique et sincère jusqu'au bout. Soyons tous sincères ! »

À ce moment, le défenseur fut interrompu par d'assez vifs applaudissements. En effet, il prononça les dernières paroles d'une voix si émue que tout le monde sentit que peut-être il avait vraiment quelque chose à dire, et quelque chose de capital. Le président menaça de « faire évacuer » la salle, si « pareille manifestation » se reproduisait. Il se tut, et Fétioukovitch reprit sa plaidoirie d'une voix pénétrée, tout à fait changée.

XIII

Un Sophiste[1]

« Ce n'est pas seulement l'ensemble des faits qui accable mon client, messieurs les jurés, non, ce qui l'accable, en réalité, c'est le seul fait qu'on a trouvé son père assassiné. S'il s'agissait d'un simple meurtre, étant donné le doute qui plane sur cette affaire, sur chacun des faits considérés isolément, vous écarteriez l'accusation, vous hésiteriez tout au moins à condamner un homme uniquement à cause d'une prévention, hélas ! trop justifiée ! Mais nous sommes en présence d'un parricide. Cela en impose au point de fortifier la fragilité même des chefs d'accusation, dans l'esprit le moins prévenu. Comment acquitter un tel accusé ? S'il était coupable et qu'il échappe au

[1] Le mot à mot est plus énergique : *un adultère de la pensée*. Tout comme le Karmazinov des *Possédés*, Fétioukovitch est une caricature des faux idéalistes qui ont mal digéré Schiller.

châtiment ? voilà le sentiment instinctif de chacun. Oui, c'est une chose terrible de verser le sang de son père, le sang de celui qui vous a engendré, aimé, le sang de celui qui a prodigué sa vie pour vous, qui s'est affligé de vos maladies enfantines, qui a souffert pour que vous soyez heureux, et n'a vécu que de vos joies et de vos succès ! Oh ! le meurtre d'un tel père, on ne peut même pas l'imaginer ! Messieurs les jurés, qu'est-ce qu'un père véritable, quelle majesté, quelle idée grandiose recèle ce nom ? Nous venons d'indiquer en partie ce qu'il doit être. Dans cette affaire si douloureuse, le défunt, Fiodor Pavlovitch Karamazov, n'avait rien d'un père, tel que notre cœur vient de le définir. Car hélas, certains pères sont de vraies calamités. Examinons les choses de plus près : nous ne devons reculer devant rien, messieurs les jurés, vu la gravité de la décision à prendre. Nous devons surtout ne pas avoir peur maintenant, ni écarter certaines idées, tels que des enfants ou des femmes craintives, suivant l'heureuse expression de l'éminent représentant du ministère public. Au cours de son ardent réquisitoire, mon honorable

adversaire s'est exclamé à plusieurs reprises : « Non, je n'abandonnerai à personne la défense de l'inculpé, je suis à la fois son accusateur et son avocat. » Pourtant, il a oublié de mentionner que si ce redoutable accusé a gardé vingt-trois ans une profonde reconnaissance pour une livre de noisettes, la seule gâterie qu'il ait jamais eue dans la maison paternelle, inversement un tel homme devait se rappeler, durant ces vingt-trois ans, qu'il courait chez son père « nu-pieds, dans l'arrière-cour, la culotte retenue par un seul bouton », suivant l'expression d'un homme de cœur, le D^r^ Herzenstube. Oh ! messieurs les jurés, à quoi bon regarder de près cette « calamité », répéter ce que tout le monde connaît ! Qu'est-ce que mon client a trouvé en arrivant chez son père ? Et pourquoi le représenter comme un être sans cœur, un égoïste, un monstre ? Il est impétueux, il est sauvage, violent, voilà pourquoi on le juge maintenant. Mais qui est responsable de sa destinée, à qui la faute si, avec des penchants vertueux, un cœur sensible et reconnaissant, il a reçu une éducation aussi monstrueuse ? A-t-on développé sa raison, est-il

instruit, quelqu'un lui a-t-il témoigné un peu d'affection dans son enfance ? Mon client a grandi à la grâce de Dieu, c'est-à-dire comme une bête sauvage. Peut-être brûlait-il de revoir son père, après cette longue séparation, peut-être en se rappelant son enfance comme à travers un songe, a-t-il écarté à maintes reprises le fantôme odieux du passé, désirant de toute son âme absoudre et étreindre son père ! Et alors ? On l'accueille avec des railleries cyniques, de la méfiance, des chicanes au sujet de son héritage ; il n'entend que des propos et des maximes qui soulèvent le cœur, finalement il voit son père essayer de lui ravir son amie, avec son propre argent ; oh ! messieurs les jurés, c'est répugnant, c'est atroce ! Et ce vieillard se plaint à tout le monde de l'irrévérence et de la violence de son fils, le noircit dans la société, lui cause du tort, le calomnie, achète ses reconnaissances de dette pour le faire mettre en prison ! Messieurs les jurés, les gens en apparence durs, violents, impétueux, tels que mon client, sont bien souvent des cœurs tendres, seulement ils ne le montrent pas. Ne riez pas de mon idée ! Mr le procureur

s'est moqué impitoyablement de mon client, en signalant son amour pour Schiller et « le sublime ». Je ne m'en serais pas moqué à sa place. Oui, ces cœurs – oh ! laissez-moi les défendre, ils sont rarement et si mal compris –, ces cœurs sont souvent assoiffés de tendresse, de beauté, de justice, précisément parce que, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes, ces sentiments contrastent avec leur propre violence, avec leur propre dureté. Si indomptables qu'ils paraissent, ils sont capables d'aimer jusqu'à la souffrance, d'aimer une femme d'un amour idéal et élevé. Encore un coup, ne riez pas, c'est ce qui arrive le plus souvent aux natures de cette sorte ; seulement, elles ne peuvent pas dissimuler leur impétuosité parfois grossière, voilà ce qui frappe, voilà ce qu'on remarque, alors que l'intérieur demeure ignoré. En réalité, leurs passions s'apaisent rapidement, et quand ils rencontrent une personne aux sentiments élevés, ces êtres qui semblent grossiers et violents cherchent la régénération, la possibilité de s'amender, de devenir nobles, honnêtes, « sublimes », si décrié que soit ce mot. J'ai dit tout à l'heure que je

respecterais le roman de mon client avec M^lle^ Verkhovtsev. Néanmoins, on peut parler à mots couverts ; nous avons entendu, non pas une déposition, mais le cri d'une femme qui se venge, et ce n'est pas à elle à lui reprocher sa trahison, car c'est elle qui a trahi ! Si elle avait eu le temps de rentrer en elle-même, elle n'aurait pas fait un pareil témoignage. Oh ! ne la croyez pas, non, mon client n'est pas un « monstre », comme elle l'a appelé. Le Crucifié qui aimait les hommes a dit avant les angoisses de la Passion : « Je suis le Bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis ; aucune d'elles ne périra »[1]. Ne perdons pas, nous, une âme humaine ! Je demandais : qu'est-ce qu'un père ? C'est un nom noble et précieux, me suis-je écrié. Mais il faut user loyalement du terme, messieurs les jurés, et je me permets d'appeler les choses par leur nom. Un père tel que la victime, le vieux Karamazov, est indigne de s'appeler ainsi. L'amour filial non justifié est absurde. On ne peut susciter l'amour avec rien, il n'y a que Dieu qui tire quelque chose du néant.

[1] Jean, X, II.

« Pères, ne contristez point vos enfants[1], écrit l'apôtre d'un cœur brûlant d'amour. Ce n'est pas pour mon client que je cite ces saintes paroles, je les rappelle pour tous les pères. Qui m'a confié le pouvoir de les instruire ? Personne. Mais comme homme, comme citoyen, je m'adresse à eux : *vivos voco !*[2] Nous ne restons pas longtemps sur terre, nos actions et nos paroles sont souvent mauvaises. Aussi mettons tous à profit les moments que nous passons ensemble pour nous adresser mutuellement une bonne parole. C'est ce que je fais ; je profite de l'occasion qui m'est offerte. Ce n'est pas pour rien que cette tribune nous a été accordée par une volonté souveraine, toute la Russie nous entend. Je ne parle pas seulement pour les pères qui sont ici, je crie à tous : « Pères, ne contristez point vos enfants ! » Pratiquons d'abord nous-mêmes le précepte du Christ, et alors seulement nous pourrons exiger quelque chose de nos enfants. Sinon, nous ne

---

[1] Paul, « *Ephés.* », VI, 4. Le texte exact est : « N'irritez point ».

[2] Réminiscence de Schiller – *Épigraphe de la Cloche*.

sommes pas des pères, mais des ennemis pour eux ; il ne sont pas nos enfants, mais nos ennemis, et cela par notre faute ! « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis »[1], ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Évangile qui le prescrit ; mesurez de la même mesure qui vous est appliquée. Comment accuser nos enfants s'ils nous rendent la pareille ? Dernièrement, en Finlande, une servante fut soupçonnée d'avoir accouché clandestinement. On l'épia et l'on trouva au grenier, dissimulée derrière des briques, sa malle qui contenait le cadavre d'un nouveau-né tué par elle. On y découvrit également les squelettes de deux autres bébés, qu'elle avoua avoir tués à leur naissance. Messieurs les jurés, est-ce là une mère ? Elle a bien mis au monde ses enfants, mais qui de nous oserait lui appliquer le saint nom de mère ? Soyons hardis, messieurs les jurés, soyons même téméraires, nous devons l'être en ce moment et ne pas craindre certains mots, certaines idées, comme les marchandes de Moscou, qui craignent

[1] Matthieu, VII, 2 ; Marc, IV, 24.

le « métal » et le « soufre »[1]. Prouvons, au contraire, que le progrès des dernières années a influé aussi sur notre développement et disons franchement : il ne suffit pas d'engendrer pour être père, il faut encore mériter ce titre. Sans doute, le mot père a une autre signification, d'après laquelle un père, fût-il un monstre, un ennemi juré de ses enfants, restera toujours leur père, par le seul fait qu'il les a engendrés. Mais c'est une signification mystique, pour ainsi dire, qui échappe à l'intelligence, qu'on peut admettre seulement comme article de foi, ainsi que bien des choses incompréhensibles auxquelles la religion ordonne de croire. Mais dans ce cas, cela doit rester hors du domaine de la vie réelle. Dans ce domaine, qui a, non seulement ses droits, mais impose de grands devoirs, si nous voulons être humains, chrétiens enfin, nous sommes tenus d'appliquer seulement des idées justifiées par la raison et l'expérience, passées au creuset de l'analyse, bref, d'agir sensément et non avec

[1] Cette crainte superstitieuse a été notamment signalée par Ostrovski dans sa comédie : *les Jours néfastes*, II, 2 -1863.

extravagance, comme en rêve ou dans le délire, pour ne pas nuire à notre semblable, pour ne pas causer sa perte. Nous ferons alors œuvre de chrétiens et non seulement de mystiques, une œuvre raisonnable, vraiment philanthropique... »

À ce moment, de vifs applaudissements partirent de différents points de la salle, mais Fétioukovitch fit un geste, comme pour supplier de ne pas l'interrompre. Tout se calma aussitôt. L'orateur poursuivit :

« Pensez-vous, messieurs les jurés, que de telles questions puissent échapper à nos enfants, lorsqu'ils commencent à réfléchir ? Non, certes, et nous n'exigerons pas d'eux une abstention impossible ! La vue d'un père indigne, surtout comparé à ceux des autres enfants, ses condisciples, inspire malgré lui à un jeune homme des questions douloureuses. On lui répond banalement : « C'est lui qui t'a engendré, tu es son sang, tu dois donc l'aimer. » De plus en plus surpris le jeune homme se demande malgré lui : « Est-ce qu'il m'aimait, lorsqu'il m'a engendré ? Il ne me connaissait pas, il ignorait même mon sexe, à cette minute de passion, où il

était peut-être échauffé par le vin, et il ne m'a transmis qu'un penchant à la boisson ; voilà tous ses bienfaits... Pourquoi dois-je l'aimer ; pour le seul fait de m'avoir engendré, lui qui ne m'a jamais aimé ? »[1] Oh ! ces questions vous semblent peut-être grossières, cruelles, mais n'exigez pas d'un jeune esprit une abstention impossible : « Chassez le naturel par la porte, il rentre par la fenêtre », mais surtout, ne craignons pas le « métal » et le « soufre », et résolvons la question comme le prescrivent la raison et l'humanité, et non les idées mystiques. Comment la résoudre ? Eh bien, que le fils vienne demander sérieusement à son père : « Père, dis-moi pourquoi je dois t'aimer, prouve-moi que c'est un devoir » ; si ce père est capable de lui répondre et de le lui prouver, voilà une véritable famille, normale, qui ne repose pas uniquement sur un préjugé mystique, mais sur des bases rationnelles, rigoureusement humaines. Au contraire, si le père n'apporte aucune preuve, c'en est fait de cette

[1] Encore un emprunt probable à Schiller : *les Brigands*, I, 1, monologue de Franz, « in fine ».

famille ; le père n'en est plus un pour son fils, celui-ci reçoit la liberté et le droit de le considérer comme un étranger et même un ennemi. Notre tribune, messieurs les jurés, doit être l'école de la vérité et des idées saines ! »

De vifs applaudissements interrompirent l'orateur. Assurément, ils n'étaient pas unanimes, mais la moitié de la salle applaudissait, y compris des pères et des mères. Des cris aigus partaient des tribunes occupées par les dames. On gesticulait avec les mouchoirs. Le président se mit à agiter la sonnette de toutes ses forces. Il était visiblement agacé par ce tumulte, mais n'osa « faire évacuer » la salle, comme il en avait déjà menacé ; même des dignitaires, des vieillards décorés installés derrière le tribunal applaudissaient l'orateur, de sorte que, le calme rétabli, il se contenta de réitérer sa menace. Fétioukovitch, triomphant et ému, poursuivit son discours.

« Messieurs les jurés, vous vous rappelez cette nuit terrible, dont on a tant parlé aujourd'hui, où le fils s'introduisit par escalade chez son père et se trouva face à face avec l'ennemi qui lui avait

donné le jour. J'insiste vivement là-dessus, ce n'est pas l'argent qui l'attirait ; l'accusation de vol est une absurdité, comme je l'ai déjà exposé ! Et ce n'est pas pour tuer qu'il força la porte ; s'il avait prémédité son crime, il se serait muni à l'avance d'une arme, mais il a pris le pilon instinctivement, sans savoir pourquoi. Admettons qu'il ait trompé son père avec les signaux et pénétré dans la maison, j'ai déjà dit que je ne crois pas un instant à cette légende, mais soit, supposons-le une minute ! Messieurs les jurés, je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré, si Karamazov avait eu pour rival un étranger au lieu de son père, après avoir constaté l'absence de cette femme, il se serait retiré précipitamment, sans lui faire de mal, tout au plus l'aurait-il frappé, bousculé, la seule chose qui lui importait étant de retrouver son amie. Mais il vit son père, son persécuteur dès l'enfance, son ennemi devenu un monstrueux rival ; cela suffit pour qu'une haine irrésistible s'emparât de lui, abolissant sa raison. Tous ses griefs lui revinrent à la fois. Ce fut un accès de démence, mais aussi un mouvement de la nature, qui vengeait

inconsciemment la transgression de ses lois éternelles. Néanmoins, même alors, l'assassin n'a pas tué, je l'affirme, je le proclame ; il a seulement brandi le pilon dans un geste d'indignation et de dégoût, sans intention de tuer, sans savoir qu'il tuait. S'il n'avait pas eu ce fatal pilon dans les mains, il aurait seulement battu son père, peut-être, mais il ne l'eût pas assassiné. En s'enfuyant, il ignorait si le vieillard abattu par lui était mort. Pareil crime n'en est pas un, ce n'est pas un parricide. Non, le meurtre d'un tel père ne peut être assimilé que par préjugé à un parricide ! Mais ce crime a-t-il vraiment été commis, je vous le demande encore une fois ? Messieurs les jurés, nous allons le condamner et il se dira : « Ces gens n'ont rien fait pour moi, pour m'élever, m'instruire, me rendre meilleur, faire de moi un homme. Ils m'ont refusé toute assistance et maintenant ils m'envoient au bagne. Me voilà quitte, je ne leur dois rien, ni à personne. Ils sont méchants, cruels, je le serai aussi. » Voilà ce qu'il dira, messieurs les jurés ! je le jure ; en le déclarant coupable, vous ne ferez que le mettre à l'aise, que soulager sa conscience et loin

d'éprouver des remords, il maudira le sang versé par lui. En même temps, vous rendez son relèvement impossible, car il demeurera méchant et aveugle jusqu'à la fin de ses jours. Voulez-vous lui infliger le châtiment le plus terrible qu'on puisse imaginer, tout en régénérant son âme à jamais ? Si oui, accablez-le de votre clémence ! Vous le verrez tressaillir. « Suis-je digne d'une telle faveur, d'un tel amour ? » se dira-t-il. Il y a de la noblesse, messieurs les jurés, dans cette nature sauvage. Il s'inclinera devant votre mansuétude, il a soif d'un grand acte d'amour, il s'enflammera, il ressuscitera définitivement. Certaines âmes sont assez mesquines pour accuser le monde entier. Mais comblez cette âme de miséricorde, témoignez-lui de l'amour, et elle maudira ses œuvres, car les germes du bien abondent en elle. Son âme s'épanouira en voyant la mansuétude divine, la bonté et la justice humaines. Il sera saisi de repentir, l'immensité de la dette contractée l'accablera. Il ne dira pas alors : « Je suis quitte », mais : « Je suis coupable devant tous et le plus indigne de tous. » Avec des larmes

d'attendrissement il s'écriera : « Les hommes valent mieux que moi, car ils ont voulu me sauver, au lieu de me perdre. » Oh ! il vous est si facile d'user de clémence, car dans l'absence de preuves décisives, il vous serait trop pénible de rendre un verdict de culpabilité. Mieux vaut acquitter dix coupables que condamner un innocent. Entendez-vous la grande voix du siècle passé de notre histoire nationale ? Est-ce à moi, chétif, de vous rappeler que la justice russe n'a pas uniquement pour but de châtier, mais aussi de relever un être perdu ? Que les autres peuples observent la lettre de la loi, et nous l'esprit et l'essence, pour la régénération des déchus. Et s'il en est ainsi, alors, en avant, Russie ! Ne vous effrayez pas avec vos *troïkas* emportées dont les autres peuples s'écartent avec dégoût ! Ce n'est pas une *troïka* emportée, c'est un char majestueux, qui marche solennellement, tranquillement vers le but. Le sort de mon client est entre vos mains, ainsi que les destinées du droit russe. Vous le sauverez, vous le défendrez en vous montrant à la hauteur de votre mission. »

XIV

Les moujiks ont tenu ferme

Ainsi conclut Fétioukovitch, et l'enthousiasme de ses auditeurs ne connut plus de bornes. Il ne fallait pas songer à le réprimer ; les femmes pleuraient, ainsi que beaucoup d'hommes, deux dignitaires versèrent même des larmes. Le président se résigna et attendit avant d'agiter sa sonnette. « Attenter à un pareil enthousiasme eût été une profanation ! » s'écrièrent nos dames par la suite. L'orateur lui-même était sincèrement ému. Ce fut à ce moment que notre Hippolyte Kirillovitch se leva pour répliquer. On lui jeta des regards haineux : « Comment, il ose encore répliquer ? » murmuraient les dames. Mais les murmures de toutes les dames du monde, avec son épouse à leur tête, n'auraient pas arrêté le procureur. Il était pâle et tremblait d'émotion ; ses premières phrases furent même

incompréhensibles, il haletait, articulait mal, s'embrouillait. D'ailleurs, il se ressaisit bientôt. Je ne citerai que quelques phrases de ce second discours.

« ...On nous reproche d'avoir inventé des romans. Mais le défenseur a-t-il fait autre chose ? Il ne manquait que des vers à sa plaidoirie. Fiodor Pavlovitch, dans l'attente de sa bien-aimée, déchire l'enveloppe et la jette à terre. On cite même ses paroles à cette occasion ; n'est-ce pas un poème ? Et où est la preuve qu'il a sorti l'argent, qui a entendu ce qu'il disait ? L'imbécile Smerdiakov transformé en une sorte de héros romantique qui se venge de la société à cause de sa naissance illégitime, n'est-ce pas encore un poème à la Byron ? Et le fils qui, ayant fait irruption chez son père, le tue sans le tuer, ce n'est même plus un roman, ni un poème, c'est un sphinx proposant des énigmes que lui-même, assurément, ne peut résoudre. S'il a tué, c'est pour de bon ; comment admettre qu'il ait tué sans être un assassin ? Ensuite, on déclare que notre tribune est celle de la vérité et des idées saines, et on y profère cet axiome que le meurtre d'un père

n'est qualifié de parricide que par préjugé. Mais si le parricide est un préjugé et si tout enfant peut demander à son père : « Père, pourquoi dois-je t'aimer ? », que deviendront les bases de la société, que deviendra la famille ? Le parricide, voyez-vous, c'est le « soufre » de la marchande moscovite. Les plus nobles traditions de la justice russe sont dénaturées uniquement pour obtenir l'absolution de ce qui ne peut être absous. Comblez-le de clémence, s'exclame le défenseur, le criminel n'en demande pas davantage, on verra demain le résultat ! D'ailleurs, n'est-ce pas par une modestie exagérée qu'il demande seulement l'acquittement de l'accusé ? Pourquoi ne pas demander la fondation d'une bourse qui immortaliserait l'exploit du parricide aux yeux de la postérité et de la jeune génération ? On corrige l'Évangile et la religion : tout ça c'est du mysticisme, nous seuls possédons le vrai christianisme, déjà vérifié par l'analyse de la raison et des idées saines. On évoque devant nous une fausse image du Christ ! « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis », s'exclame le défenseur, en

concluant aussitôt que le Christ a ordonné de mesurer de la même mesure qui nous est appliquée. Voilà ce qu'on proclame à la tribune de vérité ! Nous ne lisons l'Évangile qu'à la veille de nos discours, pour briller par la connaissance d'une œuvre assez originale, au moyen de laquelle on peut produire un certain effet dans la mesure où c'est nécessaire. Or, le Christ a précisément défendu d'agir ainsi, car c'est ce que fait le monde méchant, et nous, loin de rendre le mal pour le mal, nous devons tendre la joue, et pardonner à ceux qui nous ont offensés. Voilà ce que nous a enseigné notre Dieu, et non pas que c'est un préjugé de défendre aux enfants de tuer leur père. Et ce n'est pas nous qui corrigerons à cette tribune l'Évangile de notre Dieu, que le défenseur daigne seulement appeler « le Crucifié qui aimait les hommes », en opposition avec toute la Russie orthodoxe qui l'invoque en proclamant : « Tu es notre Dieu !... »

Ici, le président intervint et pria l'orateur de ne pas exagérer, de demeurer dans les justes limites, etc., comme font d'habitude les présidents en

pareil cas. La salle était houleuse. Le public s'agitait, proférait des exclamations indignées. Fétioukovitch ne répliqua même pas, il vint seulement, les mains sur le cœur, prononcer d'un ton offensé quelques paroles pleines de dignité. Il effleura de nouveau avec ironie les « romans » et la « psychologie » et trouva moyen de décocher ce trait « Jupiter, tu as tort, puisque tu te fâches », ce qui fit rire le public, car Hippolyte Kirillovitch ne ressemblait nullement à Jupiter. Quant à la prétendue accusation de permettre à la jeunesse le parricide, Fétioukovitch déclara avec une grande dignité qu'il n'y répondrait pas. Au sujet de la « fausse image du Christ » et du fait qu'il n'avait pas daigné l'appeler Dieu, mais seulement « le Crucifié qui aimait les hommes », ce qui est « contraire à l'orthodoxie et ne pouvait se dire à la tribune de vérité », Fétioukovitch parla d'« insinuation » et donna à entendre qu'en venant ici il croyait au moins cette tribune à l'abri d'accusation « dangereuses pour sa personnalité comme citoyen et fidèle sujet... ». Mais à ces mots le président l'arrêta à son tour, et Fétioukovitch, en s'inclinant, termina sa réplique,

accompagné par le murmure approbateur de toute la salle. Hippolyte Kirillovitch, de l'avis de nos dames, était « confondu pour toujours ».

La parole fut ensuite donnée à l'accusé. Mitia se leva, mais ne dit pas grand-chose. Il était à bout de forces, physiques et morales. L'air dégagé et robuste avec lequel il était entré le matin avait presque disparu. Il paraissait avoir traversé dans cette journée une crise décisive qui lui avait appris et fait comprendre quelque chose de très important, qu'il ne saisissait pas auparavant. Sa voix s'était affaiblie, il ne criait plus. On sentait dans ses paroles la résignation et l'accablement de la défaite.

« Que puis-je dire, messieurs les jurés ! On va me juger, je sens la main de Dieu sur moi. C'en est fait du dévoyé ! Mais comme si je me confessais à Dieu, à vous aussi je dis : « Je n'ai pas versé le sang de mon père ! » Je le répète une dernière fois, ce n'est pas moi qui ait tué ! J'étais déréglé, mais j'aimais le bien. Constamment, j'aspirais à m'amender, et j'ai vécu comme une bête fauve. Merci au procureur, il a dit sur moi bien des choses que j'ignorais, mais il est faux

que j'aie tué mon père, le procureur s'est trompé ! Merci également à mon défenseur, j'ai pleuré en l'écoutant, mais il est faux que j'aie tué mon père, il n'aurait pas dû le supposer ! Ne croyez pas les médecins, j'ai toute ma raison, seulement je me sens accablé. Si vous m'épargnez et que vous me laissiez aller, je prierai pour vous. Je deviendrai meilleur, j'en donne ma parole, je la donne devant Dieu. Si vous me condamnez, je briserai moi-même mon épée et j'en baiserai les tronçons. Mais épargnez-moi, et ne me privez pas de mon Dieu, je me connais : je récriminerais ! Je suis accablé, messieurs... épargnez-moi ! »

Il tomba presque à sa place, sa voix se brisa, la dernière phrase fut à peine articulée. La Cour rédigea ensuite les questions à poser et demanda leurs conclusions aux parties. Mais j'omets les détails. Enfin, les jurés se retirèrent pour délibérer. Le président était exténué, aussi ne leur adressa-t-il qu'une brève allocution : « Soyez impartiaux, ne vous laissez pas influencer par l'éloquence de la défense, pourtant pesez votre décision ; rappelez-vous la haute mission dont

vous êtes revêtus », etc. Les jurés s'éloignèrent, l'audience fut suspendue. On put faire un tour, échanger ses impressions, se restaurer au buffet. Il était fort tard, environ une heure du matin, mais personne ne s'en alla. Les nerfs tendus empêchaient de songer au repos. Tout le monde attendait avec anxiété le verdict, sauf les dames, qui, dans leur impatience fiévreuse, étaient rassurées : « L'acquittement est inévitable. » Toutes se préparaient à la minute émouvante de l'enthousiasme général. J'avoue que, parmi les hommes, beaucoup étaient sûrs de l'acquittement. Les uns se réjouissaient, d'autres fronçaient les sourcils, certains baissaient simplement le nez ; ils ne voulaient pas d'acquittement ! Fétioukovitch lui-même était certain du succès. On l'entourait, on le félicitait avec complaisance.

« Il y a, disait-il dans un groupe, comme on le rapporta par la suite, il y a des fils invisibles qui relient le défenseur aux jurés. Ils se forment et se pressentent déjà au cours de la plaidoirie. Je les ai sentis, ils existent. Nous aurons gain de cause, soyez tranquilles.

– Que vont dire maintenant nos croquants ?

proféra un gros monsieur grêlé, à l'air renfrogné, propriétaire aux environs, en s'approchant d'un groupe.

– Il n'y a pas que des croquants ; il y a quatre fonctionnaires.

– Ah oui ! les fonctionnaires, dit un membre du *zemstvo*.

– Connaissez-vous Nazarev, Prochor Ivanovitch, ce marchand qui a une médaille ? il fait partie du jury.

– Eh bien ?

– C'est une des lumières de la corporation.

– Il garde toujours le silence.

– Tant mieux. Ce n'est pas au Pétersbourgeois à lui faire la leçon ; lui-même en remontrerait à tout Pétersbourg. Douze enfants, pensez !

– Est-il possible qu'on ne l'acquitte pas ? criait dans un autre groupe un de nos jeunes fonctionnaires.

– Il sera sûrement acquitté, fit une voix décidée.

– Ce serait une honte de ne pas l'acquitter,

s'exclama le fonctionnaire ; admettons qu'il ait tué, mais un père comme le sien ! Et, enfin, il était dans une telle exaltation... Il a pu vraiment n'assener qu'un coup de pilon, et l'autre s'est affaissé. Mais on a eu tort de mêler le domestique à tout ça ; ce n'est qu'un épisode burlesque. À la place du défenseur, j'aurais dit carrément : il a tué, mais il n'est pas coupable, nom d'un chien !

– C'est ce qu'il a fait, seulement, il n'a pas dit nom d'un chien !

– Mais si, Mikhaïl Sémionytch, il l'a presque dit, reprit une troisième voix.

– Permettez, messieurs ; on a acquitté durant le carême une actrice qui avait coupé la gorge à la femme de son amant.

– Oui, mais elle n'est pas allée jusqu'au bout.

– C'est égal, elle avait commencé.

– Et ce qu'il a dit des enfants, n'est-ce pas admirable ?

– Admirable.

– Et le couplet sur le mysticisme, hein ?

– Laissez donc le mysticisme, s'écria un autre, songez plutôt à ce qui attend dès demain

Hippolyte, son épouse lui en fera voir de dures à cause de Mitia.

– Elle est ici ?

– Si elle y était, ce serait déjà fait. Elle garde la maison, elle a une rage de dents, hé ! hé !

– Hé ! Hé ! »

Dans un troisième groupe :

« Mitia pourrait bien être acquitté.

– Ce sera du propre, demain il saccagera « La Capitale » et ne dessoûlera pas de dix jours.

– Eh oui, c'est un vrai diable !

– À propos de diable, on n'a pas pu se passer de lui ; sa place était tout indiquée ici.

– Messieurs, l'éloquence est une belle chose. Mais on ne peut fracasser la tête d'un père impunément. Sinon, où irions-nous ?

– Le char, le char, vous vous souvenez ?

– Oui, il a fait d'un chariot un char.

– Demain, le char redeviendra chariot, « dans la mesure où il est nécessaire ».

– Les gens sont devenus malins. La vérité existe-t-elle encore en Russie, messieurs, oui ou

non ? »

Mais la sonnette retentit. Les jurés avaient délibéré une heure exactement. Un profond silence régna, quand le public eut reprit place. Je me rappelle l'entrée du jury dans la salle. Enfin, je ne citerai pas les questions par ordre, je les ai oubliées. Je me souviens seulement de la réponse à la première question, la principale : « L'accusé a-t-il tué pour voler avec préméditation ? » (j'ai oublié le texte exact). Le président du jury, ce fonctionnaire qui était le plus jeune de tous, laissa tomber d'une voix nette, au milieu d'un silence de mort :

« Oui ! »

Puis ce fut la même réponse sur tous les points, sans la moindre circonstance atténuante !

Personne ne s'y attendait, tous comptaient au moins sur l'indulgence du jury. Le silence continuait, comme si l'auditoire eût été pétrifié, les partisans de la condamnation comme ceux de l'acquittement. Mais ce ne fut que les premières minutes, auxquelles succéda un affreux désarroi. Parmi le public masculin, beaucoup étaient

enchantés, certains même se frottaient les mains. Les mécontents avaient l'air accablés, haussaient les épaules, chuchotaient comme s'il ne se rendaient pas encore compte. Mais nos dames, Seigneur, je crus qu'elles allaient faire une émeute ! D'abord, elles n'en crurent pas leurs oreilles. Soudain de bruyantes exclamations retentirent. « Qu'est-ce que cela, qu'est-ce encore ? » Elles quittaient leurs places. Assurément, elles s'imaginaient qu'on pouvait, à l'instant, changer tout ça et recommencer. À ce moment, Mitia se leva tout à coup et s'écria d'une voix déchirante, les bras tendus en avant :

« Je le jure devant Dieu et dans l'attente du Jugement dernier, je n'ai pas versé le sang de mon père ! Katia, je te pardonne ! Frères, amis, épargnez l'autre ! »

Il n'acheva pas et sanglota bruyamment, d'une voix qui ne semblait pas la sienne, comme changée, inattendue, venant Dieu sait d'où. Aux tribunes, dans un coin reculé, retentit un cri aigu : c'était Grouchegnka. Elle avait supplié qu'on la laissât rentrer et était revenue dans la salle avant les plaidoyers. On emmena Mitia. Le prononcé

du jugement fut remis au lendemain. On se leva dans un brouhaha, mais je n'écoutais déjà plus. Je me rappelle seulement quelques exclamations sur le perron à la sortie :

« Il ne s'en tirera pas à moins de vingt ans de mine.

– Au bas mot.

– Oui, nos croquants ont tenu ferme.

– Et réglé son compte à notre Mitia ! »

Épilogue

I

Projet d'évasion

Cinq jours après le jugement de Mitia, vers huit heures du matin, Aliocha vint trouver Catherine Ivanovna, pour s'entendre définitivement au sujet d'une affaire importante ; il était en outre chargé d'une commission. Elle se tenait dans le même salon où elle avait reçu Grouchegnka ; dans la pièce voisine, Ivan Fiodorovitch, en proie à la fièvre, gisait sans connaissance. Aussitôt après la scène du tribunal, Catherine Ivanovna l'avait fait transporter chez elle, sans se soucier des commentaires inévitables et du blâme de la société. L'une des deux parentes qui vivaient avec elle était partie sur-le-champ pour Moscou, l'autre était restée. Mais fussent-elles parties toutes deux cela n'eût pas changé la décision de Catherine Ivanovna, résolue à soigner elle-même le malade et à le

veiller jour et nuit. Il était traité par les docteurs Varvinski et Herzenstube ; le spécialiste de Moscou était reparti en refusant de se prononcer sur l'issue de la maladie. Malgré leurs affirmations rassurantes, les médecins ne pouvaient encore donner un ferme espoir. Aliocha visitait son frère deux fois par jour. Mais cette fois, il s'agissait d'une affaire particulièrement embarrassante, qu'il ne savait trop comment aborder ; et il se hâtait, appelé ailleurs par un devoir non moins important. Ils s'entretenaient depuis un quart d'heure. Catherine Ivanovna était pâle, exténuée, en proie à une agitation maladive ; elle pressentait le but de la visite d'Aliocha.

« Ne vous inquiétez pas de sa décision, disait-elle avec fermeté à Aliocha. D'une façon ou d'une autre, il en viendra à cette solution : il faut qu'il s'évade. Ce malheureux, ce héros de la conscience et de l'honneur – pas lui, pas Dmitri Fiodorovitch, mais celui qui est malade ici et s'est sacrifié pour son frère, ajouta Katia, les yeux étincelants, m'a depuis longtemps déjà communiqué tout le plan d'évasion. Il avait

même fait des démarches ; je vous en ai déjà parlé... Voyez-vous, ce sera probablement à la troisième étape, lorsqu'on emmènera le convoi des déportés en Sibérie. Oh ! c'est encore loin. Ivan Fiodorovitch est allé voir le chef de la troisième étape. Mais on ne sait pas encore qui commandera le convoi ; d'ailleurs cela n'est jamais connu à l'avance. Demain, peut-être, je vous montrerai le plan détaillé que m'a laissé Ivan Fiodorovitch la veille du jugement, à tout hasard... Vous vous rappelez, nous nous querellions lorsque vous êtes venu ; il descendait l'escalier, en vous voyant je l'obligeai à remonter, vous vous souvenez ? Savez-vous à quel propos nous nous querellions ?

– Non, je ne sais pas.

– Évidemment, il vous l'a caché ; c'était précisément à propos de ce plan d'évasion. Il m'en avait déjà expliqué l'essentiel trois jours auparavant ; ce fut l'origine de nos querelles durant ces trois jours. Voici pourquoi : lorsqu'il me déclara que s'il était condamné Dmitri Fiodorovitch s'enfuirait à l'étranger avec cette créature, je me fâchai tout à coup ; je ne vous

dirai pas pour quelle raison, je l'ignore moi-même. Oh ! sans doute c'est à cause d'elle et parce qu'elle accompagnerait Dmitri dans sa fuite ! s'écria Catherine Ivanovna, les lèvres tremblantes de colère. Mon irritation contre cette créature fit croire à Ivan Fiodorovitch que j'étais jalouse d'elle et, par conséquent, encore éprise de Dmitri. Voilà la cause de notre première querelle. Je ne voulus ni m'expliquer ni m'excuser ; il m'était pénible qu'un tel homme pût me soupçonner d'aimer comme autrefois ce... Et cela, alors que depuis longtemps je lui avais déclaré en toute franchise que je n'aimais pas Dmitri, que je n'aimais que lui seul ! C'est par simple animosité envers cette créature que je me suis fâchée contre lui ! Trois jours plus tard, justement le soir où vous êtes venu, il m'apporta une enveloppe cachetée que je devais ouvrir au cas où il arriverait quelque chose. Oh ! il pressentait sa maladie ! Il m'expliqua que cette enveloppe contenait le plan détaillé de l'évasion, et que s'il mourait ou tombait dangereusement malade, je devrais sauver Mitia à moi seule. Il me laissa aussi de l'argent, presque dix mille roubles,

la somme à laquelle le procureur, ayant appris qu'il l'avait envoyée changer, a fait allusion dans son discours. Je fus stupéfaite de voir que, malgré sa jalousie, et persuadé que j'aimais Dmitri, Ivan Fiodorovitch n'avait pas renoncé à sauver son frère et qu'il se fiait à moi pour cela ! Oh ! c'était un sacrifice sublime ! Vous ne pouvez comprendre la grandeur d'une telle abnégation, Alexéi Fiodorovitch ! J'allais me jeter à ses pieds, mais lorsque je songeai tout à coup qu'il attribuerait ce geste uniquement à ma joie de savoir Mitia sauvé (et il l'aurait certes cru !), la possibilité d'une telle injustice de sa part m'irrita si fort qu'au lieu de lui baiser les pieds je lui fis une nouvelle scène ! Que je suis malheureuse ! Quel affreux caractère que le mien ! Vous verrez : Je ferai si bien qu'il me quittera pour une autre plus facile à vivre, comme Dmitri ; mais alors... non, je ne le supporterai pas, je me tuerai ! Au moment où vous êtes arrivé, ce soir-là, et où j'ai ordonné à Ivan de remonter, le regard haineux et méprisant qu'il me lança en entrant me mit dans une affreuse colère ; alors, vous vous le rappelez sans doute, je vous criai tout à coup que

c'était lui, lui seul, qui m'avait assuré que Dmitri était l'assassin ! Je le calomniais pour le blesser une fois de plus ; il ne m'a jamais assuré pareille chose, au contraire, c'est moi qui le lui affirmais ! C'est ma violence qui est cause de tout. Cette abominable scène devant le tribunal, c'est moi qui l'ai provoquée ! Il voulait me prouver la noblesse de ses sentiments, me démontrer que, malgré mon amour pour son frère, il ne le perdrait pas par vengeance, par jalousie. Alors il a fait la déposition que vous connaissez... Je suis cause de tout cela, c'est ma faute à moi seule ! »

Jamais encore Katia n'avait fait de tels aveux à Aliocha ; il comprit qu'elle était parvenue à ce degré de souffrance intolérable où le cœur le plus orgueilleux abdique toute fierté et s'avoue vaincu par la douleur. Aliocha connaissait une autre cause au chagrin de la jeune fille, bien qu'elle la lui dissimulât depuis la condamnation de Mitia : elle souffrait de sa « trahison » à l'audience, et il pressentait que sa conscience la poussait à s'accuser précisément devant lui, Aliocha, dans une crise de larmes, en se frappant le front contre terre. Il redoutait cet instant et voulait lui en

épargner la souffrance. Mais sa commission n'en devenait que plus difficile à faire. Il se remit à parler de Mitia.

« Ne craignez rien pour lui, reprit obstinément Katia ; sa décision est passagère, soyez sûr qu'il consentira à s'évader. D'ailleurs, ce n'est pas pour tout de suite, il aura tout le temps de s'y décider. À ce moment-là, Ivan Fiodorovitch sera guéri et s'occupera de tout, de sorte que je n'aurai pas à m'en mêler. Ne vous inquiétez pas, Dmitri consentira à s'évader : il ne peut renoncer à cette créature ; et comme elle ne serait pas admise au bagne, force lui est de s'enfuir. Il vous craint, il redoute votre blâme, vous devez donc lui permettre magnanimement de s'évader, puisque votre sanction est si nécessaire », ajouta Katia avec ironie.

Elle se tut un instant, sourit, continua :

« Il parle d'hymnes, de croix à porter, d'un certain devoir. Je m'en souviens, Ivan Fiodorovitch m'a rapporté tout cela... Si vous saviez comme il en parlait ! s'écria soudain Katia avec un élan irrésistible, si vous saviez combien

il aimait ce malheureux au moment où il me racontait cela, et combien, peut-être, il le haïssait en même temps ! Et moi je l'écoutais, je le regardais pleurer avec un sourire hautain ! Oh ! la vile créature que je suis ! C'est moi qui l'ai rendu fou ! Mais l'autre, le condamné, est-il prêt à souffrir, conclut Katia avec irritation, en est-il capable ? Les êtres comme lui ignorent la souffrance ! »

Une sorte de haine et de dégoût perçait à travers ces paroles. Cependant, elle l'avait trahi. « Eh bien ! c'est peut-être parce qu'elle se sent coupable envers lui qu'elle le hait par moments », songea Aliocha. Il aurait voulu que ce ne fût que « par moments ».

Il avait senti un défi dans les dernières paroles de Katia, mais il ne le releva point.

« Je vous ai prié de venir aujourd'hui pour que vous me promettiez de le convaincre. Mais peut-être d'après vous aussi, serait-ce déloyal et vil de s'évader, ou comment dire... pas chrétien ? ajouta Katia avec une provocation encore plus marquée.

– Non, ce n'est rien. Je lui dirai tout...

murmura Aliocha... Il vous prie de venir le voir aujourd'hui », reprit-il brusquement, en la regardant dans les yeux.

Elle tressaillit et eut un léger mouvement de recul.

« Moi... est-ce possible ? fit-elle en pâlissant.

– C'est possible et c'est un devoir ! déclara Aliocha d'un ton ferme. Vous lui êtes plus nécessaire que jamais. Je ne vous aurais pas tourmentée prématurément à ce sujet sans nécessité. Il est malade, il est comme fou, il vous demande constamment. Ce n'est pas pour une réconciliation qu'il veut vous voir ; montrez-vous seulement sur le seuil de sa chambre. Il a bien changé depuis cette fatale journée et comprend toute l'étendue de ses torts envers vous. Ce n'est pas votre pardon qu'il veut : « On ne peut pas me pardonner », dit-il lui-même. Il veut seulement vous voir sur le seuil...

– Vous me prenez à l'improviste..., murmura Katia ; je pressentais ces jours-ci que vous viendriez dans ce dessein... Je savais bien qu'il me demanderait !... C'est impossible !

– Impossible, soit, mais faites-le. Souvenez-vous que, pour la première fois, il est consterné de vous avoir fait de tels affronts, jamais encore il n'avait compris ses torts aussi profondément ! Il dit : « Si elle refuse de venir, je serai toujours malheureux. » Vous entendez : un condamné à vingt ans de travaux forcés songe encore au bonheur, cela ne fait-il pas pitié ? Songez que vous allez voir une victime innocente, dit Aliocha avec un air de défi. Ses mains sont nettes de sang. Au nom de toutes les souffrances qui l'attendent, allez le voir maintenant ! Venez, conduisez-le dans les ténèbres, montrez-vous seulement sur le seuil... Vous devez, vous *devez* le faire, conclut Aliocha en insistant avec énergie sur le mot « devez ».

– Je dois... mais je ne peux pas..., gémit Katia ; il me regardera... Non, je ne peux pas.

– Vos regards doivent se rencontrer. Comment pourrez-vous vivre désormais, si vous refusez maintenant ?

– Plutôt souffrir toute ma vie.

– Vous devez venir, *il le faut*, insista de

nouveau Aliocha, inflexible.

– Mais pourquoi aujourd'hui, pourquoi tout de suite ?... Je ne puis pas abandonner le malade...

– Vous le pouvez, pour un moment, ce ne sera pas long. Si vous ne venez pas, Dmitri aura le délire cette nuit. Je ne vous mens pas, ayez pitié !

– Ayez pitié de moi ! dit avec amertume Katia, et elle fondit en larmes.

– Alors vous viendrez ! proféra fermement Aliocha en la voyant pleurer. Je vais lui dire que vous venez tout de suite.

– Non, pour rien au monde, ne lui en parlez pas ! s'écria Katia avec effroi. J'irai, mais ne le lui dites pas à l'avance, car peut-être n'entrerai-je pas... Je ne sais pas encore. »

Sa voix se brisa. Elle respirait avec peine. Aliocha se leva pour partir.

« Et si je rencontrais quelqu'un ? dit-elle tout à coup, en pâlissant de nouveau.

– C'est pourquoi il faut venir tout de suite ; il n'y aura personne, soyez tranquille. Nous vous attendrons », conclut-il avec fermeté ; et il sortit.

II

Pour un instant le mensonge devint vérité

Il se hâta vers l'hôpital où était maintenant Mitia. Le surlendemain du jugement, ayant contracté une fièvre nerveuse, on l'avait transporté à l'hôpital, dans la division des détenus. Mais le D^r^ Varvinski, à la demande d'Aliocha, de M^me^ Khokhlakov, de Lise et d'autres, fit placer Mitia dans une chambre à part, celle qu'occupait naguère Smerdiakov. À vrai dire, au fond du corridor se tenait un factionnaire, et la fenêtre était grillée ; Varvinski pouvait donc être rassuré sur les suites de cette complaisance un peu illégale. Bon et compatissant, il comprenait combien c'était dur pour Mitia d'entrer sans transition dans la société des malfaiteurs, et qu'il lui fallait d'abord s'y habituer. Les visites étaient autorisées en sous-main par le médecin, le surveillant et même

l'*ispravnik*, mais seuls Aliocha et Grouchegnka venaient voir Mitia. À deux reprises, Rakitine avait tenté de s'introduire, mais Mitia pria instamment Varvinski de ne pas le laisser entrer.

Aliocha trouva son frère assis sur sa couchette, en robe de chambre, la tête entourée d'une serviette mouillée d'eau et de vinaigre ; il avait un peu de fièvre. Il jeta sur Aliocha un regard vague où perçait une sorte d'effroi.

En général, depuis sa condamnation, il était devenu pensif. Parfois, il restait une demi-heure sans rien dire, paraissant se livrer à une méditation douloureuse, oubliant son interlocuteur. S'il sortait de sa rêverie, c'était toujours à l'improviste et pour parler d'autre chose que ce dont il fallait. Parfois, il regardait son frère avec compassion et semblait moins à l'aise avec lui qu'avec Grouchegnka. À vrai dire, il ne parlait guère à celle-ci, mais dès qu'elle entrait, son visage s'illuminait. Aliocha s'assit en silence à côté de lui. Dmitri l'attendait avec impatience, pourtant il n'osait l'interroger. Il estimait impossible que Katia consentît à venir, tout en sentant que si elle ne venait pas, sa

douleur serait intolérable. Aliocha comprenait ses sentiments.

« Il paraît que Tryphon Borissytch a presque démoli son auberge, dit fiévreusement Mitia. Il soulève les feuilles des parquets, arrache des planches ; il a démonté toute sa galerie, morceau par morceau, dans l'espoir de trouver un trésor, les quinze cents roubles qu'à en croire le procureur j'aurais cachés là-bas. Sitôt de retour, on dit qu'il s'est mis à l'œuvre. C'est bien fait pour le coquin. Je l'ai appris hier d'un gardien qui est de là-bas.

– Écoute, dit Aliocha, elle viendra, je ne sais quand, peut-être aujourd'hui, ou dans quelques jours, je l'ignore. Mais elle viendra, c'est sûr. »

Mitia tressaillit, il aurait voulu parler, mais garda le silence. Cette nouvelle le bouleversait. On voyait qu'il était anxieux de connaître les détails de la conversation, tout en redoutant de les demander ; un mot cruel ou dédaigneux de Katia eût été pour lui, en ce moment, un coup de poignard.

« Elle m'a dit, entre autres, de tranquilliser ta

conscience au sujet de l'évasion. Si Ivan n'est pas guéri à ce moment, c'est elle qui s'en occupera.

– Tu m'en as déjà parlé, fit observer Mitia.

– Et toi, tu l'as déjà répété à Grouchegnka.

– Oui, avoua Mitia, avec un regard timide à son frère. Elle ne viendra que ce soir. Quand je lui ai dit que Katia agissait, elle s'est tue d'abord, les lèvres contractées ; puis elle a murmuré : « Soit ! » Elle a compris que c'était grave. Je n'ai pas osé la questionner. Maintenant elle paraît comprendre que ce n'est pas moi, mais Ivan que Katia aime.

– Vraiment ?

– Peut-être que non. En tout cas, elle ne viendra pas ce matin ; je l'ai chargée d'une commission... Écoute, Ivan est notre esprit supérieur, c'est à lui de vivre, pas à nous. Il guérira.

– Figure-toi que Katia, malgré ses alarmes, ne doute presque pas de sa guérison.

– Alors, c'est qu'elle est persuadée qu'il mourra. C'est la frayeur qui lui inspire cette conviction.

– Ivan est de constitution robuste. Moi aussi, j'ai bon espoir, dit Aliocha non sans appréhension.

– Oui, il guérira. Mais elle a la conviction qu'il mourra. Elle doit beaucoup souffrir. »

Il y eut un silence. Une grave préoccupation tourmentait Mitia.

« Aliocha, j'aime passionnément Grouchegnka, dit-il tout à coup d'une voix tremblante, où il y avait des larmes.

– On ne la laissera pas avec toi, *là-bas*.

– Je voulais te dire encore, poursuivit Mitia d'une voix vibrante, si l'on me bat en route ou *là-bas*, je ne le supporterai pas, je tuerai et l'on me fusillera. Et c'est pour vingt ans ! Ici, les gardiens me tutoient déjà. Toute cette nuit j'ai réfléchi, eh bien, je ne suis pas prêt ! C'est au-dessus de mes forces ! Moi qui voulais chanter un hymne, je ne puis supporter le tutoiement des gardiens. J'aurais tout enduré pour l'amour de Grouchegnka, tout... sauf les coups... Mais on ne la laissera pas entrer *là-bas*. »

Aliocha sourit doucement.

« Écoute, frère, une fois pour toutes, voici mon opinion à cet égard. Tu sais que je ne mens pas. Tu n'es pas prêt pour une pareille croix, elle n'est pas faite pour toi. Bien plus, tu n'as pas besoin d'une épreuve aussi douloureuse. Si tu avais tué ton père, je regretterais de te voir repousser l'expiation. Mais tu es innocent et cette croix est trop lourde pour toi. Puisque tu voulais te régénérer par la souffrance, garde toujours présent, partout où tu vivras, cet idéal de la régénération ; cela suffira. Le fait de t'être dérobé à cette terrible épreuve servira seulement à te faire sentir un devoir plus grand encore, et ce sentiment continuel contribuera peut-être davantage à ta régénération que si tu étais allé *là-bas*. Car tu ne supporterais pas les souffrances du bagne, tu récriminerais, peut-être finirais-tu par dire : « Je suis quitte. » L'avocat a dit vrai en ce sens. Tous n'endurent pas de lourds fardeaux ; il y a des êtres qui succombent... Voilà mon opinion, puisque tu désires tant la connaître. Si ton évasion devait coûter cher à d'autres officiers et soldats, « je ne te permettrais pas » (Aliocha sourit) de t'évader. Mais on assure (le chef

d'étape lui-même l'a dit à Ivan) qu'en s'y prenant bien il n'y aura pas de sanctions sévères, et qu'ils s'en tireront à bon compte. Certes, il est malhonnête de corrompre les consciences, même dans ce cas, mais ici je m'abstiendrai de juger, car si, par exemple, Ivan et Katia m'avaient confié un rôle dans cette affaire, je n'aurais pas hésité à employer la corruption : je dois te dire toute la vérité. Aussi, n'est-ce pas à moi à juger ta manière d'agir. Mais sache que je ne te condamnerai jamais. D'ailleurs, c'est étrange, comment pourrais-je être ton juge en cette affaire ? Eh bien, je crois avoir tout examiné.

– En revanche, c'est moi qui me condamnerai ! s'écria Mitia. Je m'évaderai, c'était déjà décidé : est-ce que Mitia Karamazov peut ne pas fuir ? Mais je me condamnerai et je passerai ma vie à expier cette faute. C'est bien ainsi que parlent les Jésuites ? Comme nous le faisons maintenant, hé ?

– En effet, dit gaiement Aliocha.

– Je t'aime, parce que tu dis toujours la vérité entière, sans rien cacher ! dit Mitia radieux.

Donc, j'ai pris Aliocha en flagrant délit de jésuitisme ! Tu mériterais qu'on t'embrassât pour ça, vraiment ! Eh bien, écoute le reste, je vais achever de m'épancher. Voici ce que j'ai imaginé et résolu. Si je parviens à m'évader, avec de l'argent et un passeport, et que j'arrive en Amérique, je serai réconforté par cette idée que ce n'est pas pour vivre heureux que je le fais, mais pour subir un bagne qui vaut peut-être celui-ci ! Je t'assure, Alexéi, que cela se vaut ! Au diable cette Amérique ! je la hais déjà. Grouchegnka m'accompagnera, soit, mais regarde-la : a-t-elle l'air d'une Américaine ? Elle est russe, russe jusqu'à la mœlle des os, elle aura le mal du pays, et sans cesse je la verrai souffrir à cause de moi, chargée d'une croix qu'elle n'a pas méritée. Et moi, supporterai-je les goujats de là-bas, quand bien même tous vaudraient mieux que moi ? Je la déteste déjà, cette Amérique ! Eh bien, qu'ils soient là-bas des techniciens hors ligne ou tout ce qu'on voudra, que le diable les emporte, ce ne sont pas là mes gens ! J'aime la Russie, Alexéi, j'aime le Dieu russe, tout vaurien que je suis ! Oui, je crèverai là-bas ! » s'écria-t-il,

les yeux tout à coup étincelants. Sa voix tremblait.

« Eh bien, voici ce que j'ai décidé, Alexéi, écoute ! poursuivit-il une fois calmé. Sitôt arrivés là-bas, avec Grouchegnka, nous nous mettrons à labourer, à travailler dans la solitude, parmi les ours, bien loin. Là-bas aussi il y a des coins perdus. On dit qu'il y a encore des Peaux-Rouges ; eh bien ! c'est dans cette région que nous irons, chez les derniers Mohicans. Nous étudierons immédiatement la grammaire, Grouchegnka et moi. Au bout de trois ans, nous saurons l'anglais à fond. Alors, adieu l'Amérique ! Nous reviendrons en Russie, citoyens américains. N'aie crainte, nous ne retournerons pas dans cette petite ville, nous nous cacherons quelque part, au Nord ou au Sud. Je serai changé, elle aussi ; je me ferai faire en Amérique une barbe postiche, je me crèverai un œil, sinon je porterai une longue barbe grise (le mal du pays me fera vite vieillir), peut-être qu'on ne me reconnaîtra pas. Si je suis reconnu, qu'on me déporte, tant pis, c'était ma destinée ! En Russie aussi, nous labourerons dans un coin

perdu, et toujours je me ferai passer pour américain. En revanche, nous mourrons sur la terre natale. Voilà mon plan, il est irrévocable. L'approuves-tu ?

– Oui », dit Aliocha pour ne pas le contredire.

Mitia se tut un instant et proféra tout à coup :

« Comme on m'a arrangé à l'audience ! Quel parti pris !

– Même sans cela, tu aurais été condamné, dit Aliocha en soupirant.

– Oui, on en a assez de moi, ici ! Que Dieu leur pardonne, mais c'est dur ! » gémit Mitia.

Un nouveau silence suivit.

« Aliocha, exécute-moi tout de suite ! Viendra-t-elle ou non maintenant, parle ! Qu'a-t-elle dit ?

– Elle a promis de venir, mais je ne sais pas si ce sera aujourd'hui. Cela lui est pénible ! »

Aliocha regarda timidement son frère.

« Je pense bien ! Je pense bien ! Aliocha, j'en deviendrai fou. Grouchegnka ne cesse de me regarder. Elle comprend. Dieu, apaise-moi,

qu'est-ce que je demande ? Voilà bien l'impétuosité des Karamazov ! Non, je ne suis pas capable de souffrir ! Je ne suis qu'un misérable !

– La voilà ! » s'écria Aliocha.

À ce moment, Katia parut sur le seuil. Elle s'arrêta un instant et regarda Mitia d'un air égaré. Celui-ci se leva vivement, pâle d'effroi, mais aussitôt un sourire timide, suppliant, se dessina sur ses lèvres, et tout à coup, d'un mouvement irrésistible, il tendit les bras à Katia, qui s'élança. Elle lui saisit les mains, le fit asseoir sur le lit, s'assit elle-même, sans lâcher ses mains qu'elle serrait convulsivement. À plusieurs reprises, tous deux voulurent parler, mais se retinrent, se regardant en silence, avec un sourire étrange, comme rivés l'un à l'autre ; deux minutes se passèrent ainsi.

« As-tu pardonné ? » murmura enfin Mitia, et aussitôt, se tournant radieux vers Aliocha, il lui cria : « Tu entends ce que je demande, tu entends !

– Je t'aime parce que ton cœur est généreux,

dit Katia. Tu n'as pas besoin de mon pardon, pas plus que je n'ai besoin du tien. Que tu me pardonnes ou non, le souvenir de chacun de nous restera comme une plaie dans l'âme de l'autre ; cela doit être... »

La respiration lui manqua...

« Pourquoi suis-je venue ? poursuivit-elle fébrilement : pour embrasser tes pieds, te serrer les mains jusqu'à la douleur, tu te rappelles, comme à Moscou, pour te dire encore que tu es mon dieu, ma joie, te dire que je t'aime follement », gémit-elle dans un sanglot.

Elle appliqua ses lèvres avides sur la main de Mitia. Ses larmes ruisselaient. Aliocha restait silencieux et déconcerté ; il ne s'attendait pas à cette scène.

« L'amour s'est évanoui, Mitia, reprit-elle, mais le passé m'est douloureusement cher. Sache-le pour toujours. Maintenant, pour un instant, supposons vrai ce qui aurait pu être, murmura-t-elle avec un sourire crispé, en le fixant de nouveau avec joie. À présent, nous aimons chacun de notre côté ; pourtant je

t'aimerai toujours, et toi de même, le savais-tu ? Tu entends, aime-moi, aime-moi toute ta vie ! soupira-t-elle d'une voix tremblante qui menaçait presque.

– Oui, je t'aimerai et... sais-tu, Katia, dit Mitia en s'arrêtant à chaque mot, sais-tu qu'il y a cinq jours, ce soir-là, je t'aimais... Quand tu es tombée évanouie et qu'on t'a emportée... Toute ma vie ! Il en sera ainsi, toujours. »

C'est ainsi qu'ils se tenaient des propos presque absurdes et exaltés, mensongers peut-être, mais ils étaient sincères et avaient en eux une confiance absolue.

« Katia, s'écria tout à coup Mitia, crois-tu que j'aie tué ? Je sais que maintenant tu ne le crois pas, mais alors... quand tu déposais... le croyais-tu vraiment ?

– Je ne l'ai jamais cru, même alors ! Je te détestais et je me suis persuadée, pour un instant... En déposant, j'en étais convaincue... mais tout de suite après, j'ai cessé de le croire. Sache-le. J'oubliais que je suis venue ici pour faire amende honorable ! dit-elle avec une

expression toute nouvelle, qui ne rappelait en rien les tendres propos de tout à l'heure.

– Tu as de la peine, femme, dit soudain Mitia.

– Laisse-moi, murmura-t-elle ; je reviendrai, maintenant je n'en peux plus. »

Elle s'était levée, mais soudain jeta un cri et recula.

Grouchegnka venait d'entrer brusquement, quoique sans bruit. Personne ne l'attendait. Katia s'élança vers la porte, mais s'arrêta devant Grouchegnka, devint d'une pâleur de cire, murmura dans un souffle :

« Pardonnez-moi ! »

L'autre la regarda en face et, au bout d'un instant, lui dit d'une voix fielleuse, chargée de haine :

« Nous sommes toutes deux méchantes ! Comment nous pardonner l'une l'autre ? Mais sauve-le, toute ma vie je prierai pour toi.

– Et tu refuses de lui pardonner ! cria Mitia d'un ton de vif reproche.

– Sois tranquille, je le sauverai, s'empressa de dire Katia, qui sortit vivement.

– Tu as pu lui refuser ton pardon quand elle-même te le demandait ? s'écria de nouveau Mitia avec amertume.

– Ne lui fais pas de reproches, Mitia, tu n'en as pas le droit ! intervint avec vivacité Aliocha.

– C'est son orgueil et non son cœur qui parlait, dit avec dégoût Grouchegnka. Qu'elle te délivre, je lui pardonnerai tout... »

Elle se tut, comme si elle refoulait quelque chose et ne pouvait pas encore se remettre. Elle était venue tout à fait par hasard, ne se doutant de rien et sans s'attendre à cette rencontre.

« Aliocha, cours après elle ! Dis-lui... je ne sais quoi... ne la laisse pas partir ainsi !

– Je reviendrai avant ce soir ! » cria Aliocha, qui courut pour rattraper Katia.

Il la rejoignit hors de l'enceinte de l'hôpital. Elle se hâtait et lui dit rapidement :

« Non, il m'est impossible de m'humilier devant cette femme. J'ai voulu boire le calice jusqu'à la lie, c'est pourquoi je lui ai demandé pardon. Elle m'a refusé... Je l'aime pour ça ! dit Katia d'une voix altérée, et ses yeux brillaient

d’une haine farouche.

– Mon frère ne s’y attendait pas, balbutia Aliocha. Il était persuadé qu’elle ne viendrait pas...

– Sans doute. Laissons cela, trancha-t-elle. Écoutez : je ne peux pas vous accompagner à l’enterrement. Je leur ai envoyé des fleurs pour le cercueil. Ils doivent avoir encore de l’argent. S’il en faut, dites-leur qu’à l’avenir je ne les abandonnerai jamais. Et maintenant, laissez-moi, laissez-moi, je vous en prie. Vous êtes déjà en retard, on sonne la dernière messe. Laissez-moi, de grâce ! »

III

Enterrement d'Iliioucha. Allocution près de la pierre.

Il était en retard, en effet. On l'attendait et on avait même déjà décidé de porter sans lui à l'église le gentil cercueil orné de fleurs. C'était celui d'Iliioucha. Le pauvre enfant était mort deux jours après le prononcé du jugement. Dès la porte cochère, Aliocha fut accueilli par les cris des jeunes garçons, camarades d'Iliioucha. Ils étaient venus douze, avec leurs sacs d'écoliers au dos. « Papa pleurera, soyez avec lui », leur avait dit Iliioucha en mourant, et les enfants s'en souvenaient. À leur tête était Kolia Krassotkine.

« Comme je suis content que vous soyez venu, Karamazov ! s'écria-t-il en tendant la main à Aliocha. Ici, c'est un spectacle affreux. Vraiment cela fait peine à voir. Sniéguiriov n'est pas ivre, nous sommes sûrs qu'il n'a pas bu aujourd'hui, et

cependant il a l'air ivre... Je suis toujours ferme, mais c'est affreux. Karamazov, si cela ne vous retient pas, je vous poserai seulement une question, avant d'entrer. »

Aliocha s'arrêta.

« Qu'y a-t-il, Kolia ?

– Votre frère est-il innocent ou coupable ? Est-ce lui qui a tué son père, ou le valet ? Je croirai ce que vous direz. Je n'ai pas dormi durant quatre nuits à cause de cette idée.

– C'est Smerdiakov qui a tué, mon frère est innocent, répondit Aliocha.

– C'est aussi mon opinion ! s'écria le jeune Smourov.

– Ainsi, il succombe comme une victime innocente pour la vérité ? s'exclama Kolia. Tout en succombant, il est heureux ! Je suis prêt à l'envier !

– Comment pouvez-vous dire cela, et pourquoi ? fit Aliocha surpris.

– Oh ! si je pouvais un jour me sacrifier à la vérité ! proféra Kolia avec enthousiasme.

– Mais pas dans une telle affaire, pas avec un

tel opprobre, dans des circonstances aussi horribles !

– Assurément... je voudrais mourir pour l'humanité tout entière, et quant à la honte, peu importe : périssent nos noms. Je respecte votre frère !

– Moi aussi ! » s'écria tout à fait inopinément le même garçon qui avait prétendu naguère connaître les fondateurs de Troie. Et tout comme alors, il devint rouge comme une pivoine.

Aliocha entra. Dans le cercueil bleu, orné d'une ruche blanche, Iliioucha était couché, les mains jointes, les yeux fermés. Les traits de son visage amaigri avaient à peine changé, et chose étrange, le cadavre ne sentait presque pas. L'expression était sérieuse et comme pensive. Les mains surtout étaient belles, comme taillées dans du marbre. On y avait mis des fleurs. Le cercueil entier, au-dedans et au-dehors, était orné de fleurs envoyées de grand matin par Lise Khokhlakov. Mais il en était venu d'autres de la part de Catherine Ivanovna, et lorsque Aliocha ouvrit la porte, le capitaine, une gerbe dans ses

mains tremblantes, était en train de la répandre sur son cher enfant. Il regarda à peine le nouveau venu ; d'ailleurs, il ne faisait attention à personne, pas même à sa femme, la « maman » démente et éplorée, qui s'efforçait de se soulever sur ses jambes malades, pour voir de plus près son enfant mort. Quant à Nina, les enfants l'avaient transportée, avec son fauteuil, tout près du cercueil. Elle y appuyait la tête et devait pleurer doucement. Sniéguiriov avait l'air animé, mais comme perplexe et en même temps farouche. Il y avait de la folie dans ses gestes, dans les paroles qui lui échappaient. « Mon petit, mon cher petit ! » s'écriait-il à chaque instant, en regardant Iliioucha.

« Papa, donne-moi aussi des fleurs, prends dans sa main cette fleur blanche et donne-la-moi ! » demanda en sanglotant la maman folle.

Soit que la petite rose blanche qui était dans les mains d'Iliioucha lui plût beaucoup, ou qu'elle voulût la garder en souvenir de lui, elle s'agitait, les bras tendus vers la fleur.

« Je ne donnerai rien à personne ! répondit

durement Sniéguiriov. Ce sont ses fleurs et pas les tiennes. Tout est à lui, rien à toi !

– Papa, donnez une fleur à maman ! dit Nina en découvrant son visage humide de larmes.

– Je ne donnerai rien, surtout pas à elle ! Elle ne l'aimait pas. Elle lui a enlevé son petit canon », dit le capitaine avec un sanglot, en se rappelant comment Iliioucha avait alors cédé le canon à sa mère.

La pauvre folle se mit à pleurer, en se cachant le visage dans ses mains. Les écoliers, voyant enfin que le père ne lâchait pas le cercueil, et qu'il était temps de le porter à l'église, l'entourèrent étroitement, se mirent à le soulever.

« Je ne veux pas l'enterrer dans l'enceinte ! clama soudain Sniéguiriov, je l'enterrerai près de la pierre, de notre pierre ! C'est la volonté d'Iliioucha. Je ne le laisserai pas porter ! »

Depuis trois jours, il parlait de l'enterrer près de la pierre ; mais Aliocha et Krassotkine intervinrent, ainsi que la logeuse, sa sœur, tous les enfants.

« Quelle idée de l'enterrer près d'une pierre

impure, comme un réprouvé ! dit sévèrement la vieille femme. Dans l'enceinte, la terre est bénie. Il sera mentionné dans les prières. On entend les chants de l'église, le diacre a une voix si sonore que tout lui parviendra chaque fois, comme si on chantait sur sa tombe. »

Le capitaine eut un geste de lassitude, comme pour dire : « Faites ce que vous voudrez ! » Les enfants soulevèrent le cercueil, mais en passant près de la mère, ils s'arrêtèrent un instant pour qu'elle pût dire adieu à Iliouchа. En voyant soudain de près ce cher visage, qu'elle n'avait contemplé durant trois jours qu'à une certaine distance, elle se mit à dodeliner de sa tête grise.

« Maman, bénis-le, embrasse-le », lui cria Nina.

Mais celle-ci continuait à remuer la tête, comme une automate, et, sans rien dire, le visage crispé de douleur, elle se frappa la poitrine du poing. On porta le cercueil plus loin. Nina déposa un dernier baiser sur les lèvres de son frère.

Aliocha, en sortant, pria la logeuse de veiller sur les deux femmes ; elle ne le laissa pas

achever.

« Nous connaissons notre devoir ; je resterai près d'elles, nous aussi sommes chrétiens. »

La vieille pleurait en parlant.

L'église était à peu de distance, trois cents pas au plus. Il faisait un temps clair et doux, avec un peu de gelée. Les cloches sonnaient encore. Sniéguiriov, affairé et désorienté, suivait le cercueil dans son vieux pardessus trop mince pour la saison, tenant à la main son feutre aux larges bords. En proie à une inexplicable inquiétude, tantôt il voulait soutenir la tête du cercueil, ce qui ne faisait que gêner les porteurs, tantôt il s'efforçait de marcher à côté. Une fleur était tombée sur la neige, il se précipita pour la ramasser, comme si cela avait une énorme importance.

« Le pain, on a oublié le pain ! » s'écria-t-il tout à coup avec effroi.

Mais les enfants lui rappelèrent aussitôt qu'il venait de prendre un morceau de pain et l'avait mis dans sa poche. Il le sortit et se calma en le voyant.

« C'est Ilioucha qui le veut, expliqua-t-il à Aliocha ; une nuit que j'étais à son chevet, il me dit tout à coup : « Père, quand on m'enterrera, émiette du pain sur ma tombe, pour attirer les moineaux ; je les entendrai et cela me fera plaisir de ne pas être seul. »

– C'est très bien, dit Aliocha ; il faudra en porter souvent.

– Tous les jours, tous les jours ! » murmura le capitaine comme ranimé.

On arriva enfin à l'église et le cercueil fut placé au milieu. Les enfants l'entourèrent et eurent, durant la cérémonie, une attitude exemplaire. L'église était ancienne et plutôt pauvre, beaucoup d'icônes n'avaient pas de cadres, mais dans de telles églises on se sent plus à l'aise pour prier. Pendant la messe, Sniéguiriov sembla se calmer un peu, bien que la même préoccupation inconsciente reparût par moments chez lui ; tantôt il s'approchait du cercueil pour arranger le poêle, le *vient-chik*[1], tantôt quand un

[1] Bande de satin ou de papier sur laquelle sont représentés Jésus-Christ, la Vierge et saint Jean Chrysostome, dont on

cierge tombait du chandelier, il s'élançait pour le replacer et n'en finissait pas. Puis il se tranquillisa et se tint à la tête, l'air soucieux et comme perplexe. Après l'épître, il chuchota à Aliocha qu'on ne l'avait pas lue *comme il faut*, sans expliquer sa pensée. Il se mit à chanter l'hymne chérubique[1], puis se prosterna, le front contre les dalles, avant qu'il fût achevé, et resta assez longtemps dans cette position. Enfin, on donna l'absoute, on distribua les cierges. Le père affolé allait de nouveau s'agiter, mais l'onction et la majesté du chant funèbre le bouleversèrent. Il parut se pelotonner et se mit à sangloter à de brefs intervalles, d'abord en étouffant sa voix, puis bruyamment vers la fin. Au moment des adieux, lorsqu'on allait fermer le cercueil[2], il l'étreignit comme pour s'y opposer et commença à couvrir de baisers les lèvres de son fils. On l'exhorta et il avait déjà descendu le degré, lorsque tout à coup il étendit vivement le bras et

---

entoure le front des morts.

[1] Paraphrase de l'*Alleluia*.

[2] Le cercueil n'est définitivement fermé qu'à l'église, tout à la fin du service funèbre.

prit quelques fleurs du cercueil. Il les contempla et une nouvelle idée parut l'absorber, de sorte qu'il oublia, pour un instant, l'essentiel. Peu à peu, il tomba dans la rêverie et ne fit aucune résistance lorsqu'on emporta le cercueil.

La tombe, située tout près de l'église, dans l'enceinte, coûtait cher ; Catherine Ivanovna avait payé. Après le rite d'usage, les fossoyeurs descendirent le cercueil. Sniéguiriov, ses fleurs à la main, se penchait tellement au-dessus de la fosse béante, que les enfants effrayés se cramponnèrent à son pardessus et le tirèrent en arrière. Mais il ne paraissait pas bien comprendre ce qui se passait. Lorsqu'on combla la fosse, il se mit à désigner, d'un air préoccupé, la terre qui s'amoncelait, et commença même à parler, mais personne n'y comprit rien ; d'ailleurs, il se tut bientôt. On lui rappela alors qu'il fallait émietter le pain ; il se trémoussa, le sortit de sa poche, l'éparpilla en petits morceaux sur la tombe : « Accourez, petits oiseaux, accourez, gentils moineaux ! » murmurait-il avec sollicitude. Un des enfants lui fit remarquer que ses fleurs le gênaient et qu'il devait les confier à quelqu'un.

Mais il refusa, parut même craindre qu'on les lui ôtât, et après s'être assuré d'un regard que tout était accompli et le pain émietté, il s'en alla chez lui d'un pas d'abord tranquille, puis de plus en plus rapide. Les enfants et Aliocha le suivaient de près.

« Des fleurs pour maman, des fleurs pour maman ! On a offensé maman ! » s'exclama-t-il soudain.

Quelqu'un lui cria de mettre son chapeau, qu'il faisait froid. Comme irrité par ces paroles, il le jeta sur la neige en disant :

« Je ne veux pas de chapeau, je n'en veux pas ! »

Le jeune Smourov le releva et s'en chargea. Tous les enfants pleuraient, surtout Kolia et le garçon qui avait découvert Troie. Malgré ses larmes, Smourov trouva moyen de ramasser un fragment de brique qui rougissait sur la neige, pour viser au vol une bande de moineaux. Il les manqua naturellement et continua de courir, tout en pleurant. À mi-chemin, Sniéguiriov s'arrêta soudain, comme frappé de quelque chose, puis, se

retournant du côté de l'église, prit sa course vers la tombe délaissée. Mais les enfants le rattrapèrent en un clin d'œil, se cramponnant à lui de tous côtés. À bout de forces, comme terrassé, il roula sur la neige, se débattit en sanglotant, se mit à crier : « Iliouchа, mon cher petit ! » Aliocha et Kolia le relevèrent, le supplièrent de se montrer raisonnable.

« Capitaine, en voilà assez ; un homme courageux doit tout supporter, balbutia Kolia.

– Vous abîmez les fleurs, dit Aliocha ; la « maman » les attend, elle pleure parce que vous lui avez refusé les fleurs d'Iliouchа. Le lit d'Iliouchа est encore là.

– Oui, oui, allons voir maman, dit soudain Sniéguiriov ; on va emporter le lit ! » ajouta-t-il comme s'il craignait vraiment qu'on l'emportât.

Il se releva et courut à la maison, mais on n'en était pas loin et tout le monde arriva en même temps. Sniéguiriov ouvrit vivement la porte, cria à sa femme, envers laquelle il s'était montré si dur :

« Chère maman, voici des fleurs qu'Iliouchа

t'envoie ; tu as mal aux pieds ! »

Il lui tendit ses fleurs, gelées et abîmées quand il s'était roulé dans la neige. À ce moment, il aperçut dans un coin, devant le lit, les souliers d'Iliioucha que la logeuse venait de ranger, de vieux souliers devenus roux, racornis, rapiécés. En les voyant, il leva les bras, s'élança, se jeta à genoux, saisit un des souliers, qu'il couvrit de baisers en criant :

« Iliioucha, mon cher petit, où sont tes pieds ?

– Où l'as-tu emporté ? Où l'as-tu emporté ? » s'écria la folle d'une voix déchirante.

Nina aussi se mit à sangloter. Kolia sortit vivement, suivi par les enfants. Aliocha en fit autant :

« Laissons-les pleurer, dit-il à Kolia ; impossible de les consoler. Nous reviendrons dans un moment.

– Oui, il n'y a rien à faire, c'est affreux, approuva Kolia. Savez-vous, Karamazov, dit-il en baissant la voix pour n'être pas entendu : j'ai beaucoup de chagrin, et pour le ressusciter je donnerais tout au monde !

– Moi aussi, dit Aliocha.

– Qu'en pensez-vous, Karamazov, faut-il venir ce soir ? Il va s'enivrer.

– C'est bien possible. Nous ne viendrons que tous les deux, ça suffit, passer une heure avec eux, avec la maman et Nina. Si nous venions tous à la fois, cela leur rappellerait tout, conseilla Aliocha.

– La logeuse est en train de mettre le couvert, est-ce pour la commémoration[1] ? le pope viendra ; faut-il y retourner maintenant, Karamazov ?

– Certainement.

– Comme c'est étrange, Karamazov ; une telle douleur et des crêpes ; comme tout est bizarre dans notre religion !

– Il y aura du saumon, dit tout à coup le garçon qui avait découvert Troie.

– Je vous prie sérieusement, Kartachov, de ne

---

[1] La coutume de « commémorer les morts » dans un repas funèbre est, en Russie, une survivance des premiers temps du christianisme – agapes funéraires.

plus nous importuner avec vos bêtises, surtout lorsqu'on ne vous parle pas et qu'on désire même ignorer votre existence », fit Kolia avec irritation.

Le jeune garçon rougit, mais n'osa rien répondre. Cependant tous suivaient lentement le sentier et Smourov s'écria soudain :

« Voilà la pierre d'Ilioucha, sous laquelle on voulait l'enterrer. »

Tous s'arrêtèrent en silence à côté de la pierre. Aliocha regardait, et la scène que lui avait naguère racontée Sniéguiriov, comment Ilioucha, en pleurant et en étreignant son père, s'écriait : « Papa, papa, comme il t'a humilié ! », cette scène lui revint tout d'un coup à la mémoire. Il fut saisi d'émotion. Il regarda d'un air sérieux tous ces gentils visages d'écoliers, et leur dit :

« Mes amis, je voudrais vous dire un mot, ici même. »

Les enfants l'entourèrent et fixèrent sur lui des regards d'attente.

« Mes amis, nous allons nous séparer. Je resterai encore quelque temps avec mes deux frères, dont l'un va être déporté et l'autre se

meurt. Mais je quitterai bientôt la ville, peut-être pour très longtemps. Nous allons donc nous séparer. Convenons ici, devant la pierre d'Iliioucha, de ne jamais l'oublier et de nous souvenir les uns des autres. Et, quoi qu'il nous arrive plus tard dans la vie, quand même nous resterions vingt ans sans nous voir, nous nous rappellerons comment nous avons enterré le pauvre enfant, auquel on jetait des pierres près de la passerelle et qui fut ensuite aimé de tous. C'était un gentil garçon, bon et brave, qui avait le sentiment de l'honneur et se révolta courageusement contre l'affront subi par son père. Aussi nous souviendrons-nous de lui toute notre vie. Et même si nous nous adonnons à des affaires de la plus haute importance et que nous soyons parvenus aux honneurs ou tombés dans l'infortune, même alors n'oublions jamais combien il nous fut doux, ici, de communier une fois dans un bon sentiment, qui nous a rendus, tandis que nous aimions le pauvre enfant, meilleurs peut-être que nous ne sommes en réalité. Mes colombes, laissez-moi vous appeler ainsi, car vous ressemblez tous à ces charmants

oiseaux – tandis que je regarde vos gentils visages, mes chers enfants, peut-être ne comprendrez-vous pas ce que je vais vous dire, car je ne suis pas toujours clair, mais vous vous le rappellerez et, plus tard, vous me donnerez raison. Sachez qu'il n'y a rien de plus noble, de plus fort, de plus sain et de plus utile dans la vie qu'un bon souvenir, surtout quand il provient du jeune âge, de la maison paternelle. On vous parle beaucoup de votre éducation ; or un souvenir saint, conservé depuis l'enfance, est peut-être la meilleure des éducations : si l'on fait provision de tels souvenirs pour la vie, on est sauvé définitivement. Et même si nous ne gardons au cœur qu'un bon souvenir, cela peut servir un jour à nous sauver. Peut-être deviendrons-nous même méchants par la suite, incapables de nous abstenir d'une mauvaise action ; nous rirons des larmes de nos semblables, de ceux qui disent, comme Kolia tout à l'heure : « Je veux souffrir pour tous » ; peut-être les raillerons-nous méchamment. Mais si méchants que nous devenions, ce dont Dieu nous préserve, lorsque nous nous rappellerons comment nous avons enterré Iliioucha, comment

nous l'avons aimé dans ses derniers jours, et les propos tenus amicalement autour de cette pierre, le plus dur et le plus moqueur d'entre nous n'osera railler, dans son for intérieur, les bons sentiments qu'il éprouve maintenant ! Bien plus, peut-être que précisément ce souvenir seul l'empêchera de mal agir ; il fera un retour sur lui-même et dira : « Oui, j'étais alors bon, hardi, honnête. » Qu'il rie même à part lui, peu importe, on se moque souvent de ce qui est bien et beau ; c'est seulement par étourderie ; mais je vous assure qu'aussitôt après avoir ri, il se dira dans son cœur : « J'ai eu tort, car on ne doit pas rire de ces choses ! »

– Il en sera certainement ainsi, Karamazov, je vous comprends ! » s'exclama Kolia, les yeux brillants.

Les enfants s'agitèrent et voulurent aussi crier quelque chose, mais ils se continrent et fixèrent sur l'orateur des regards émus.

« Je dis cela pour le cas où nous deviendrions méchants, poursuivit Aliocha ; mais pourquoi le devenir, n'est-ce pas, mes amis ? Nous serons

avant tout bons, puis honnêtes, enfin nous ne nous oublierons jamais les uns les autres. J'insiste là-dessus. Je vous donne ma parole, mes amis, de n'oublier aucun de vous ; chacun des visages qui me regardent maintenant, je me le rappellerai, fût-ce dans trente ans. Tout à l'heure, Kolia a dit à Kartachov que nous voulions « ignorer son existence ». Puis-je oublier que Kartachov existe, qu'il ne rougit plus comme lorsqu'il découvrit Troie, mais me regarde gaiement de ses gentils yeux. Mes chers amis, soyons tous généreux et hardis comme Iliioucha, intelligents, hardis et généreux comme Kolia (qui deviendra bien plus intelligent en grandissant), soyons modestes, mais gentils comme Kartachov. Mais pourquoi ne parler que de ces deux-là ! Vous m'êtes tous chers désormais, vous avez tous une place dans mon cœur et j'en réclame une dans le vôtre ! Eh bien ! qui nous a réunis dans ce bon sentiment, dont nous voulons garder à jamais le souvenir, sinon Iliioucha, ce bon, ce gentil garçon, qui nous sera toujours cher ! Nous ne l'oublierons pas : bon et éternel souvenir à lui dans nos cœurs, maintenant et à jamais !

– C'est cela, c'est cela, éternel souvenir ! crièrent tous les enfants de leurs voix sonores, l'air ému.

– Nous nous rappellerons son visage, son costume, ses pauvres petits souliers, son cercueil, son malheureux père, dont il a pris la défense, lui seul contre toute la classe.

– Nous nous le rappellerons ! Il était brave, il était bon !

– Ah ! comme je l'aimais ! s'exclama Kolia.

– Mes enfants, mes chers amis, ne craignez pas la vie ! Elle est si belle lorsqu'on pratique le bien et le vrai !

– Oui, oui ! répétèrent les enfants enthousiasmés.

– Karamazov, nous vous aimons ! s'écria l'un d'eux, Kartachov, sans doute.

– Nous vous aimons, nous vous aimons ! reprirent-ils en chœur. Beaucoup avaient les larmes aux yeux.

– Hourra pour Karamazov ! proclama Kolia.

– Et éternel souvenir au pauvre garçon ! ajouta de nouveau Aliocha avec émotion.

– Éternel souvenir !

– Karamazov ! s'écria Kolia, est-ce vrai ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous et Iliioucha ?

– Certes, nous ressusciterons, nous nous reverrons, nous nous raconterons joyeusement tout ce qui s'est passé, répondit Aliocha, moitié rieur, moitié enthousiaste.

– Oh ! comme ce sera bon ! fit Kolia.

– Et maintenant, assez discouru, allons au repas funèbre. Ne vous troublez pas de ce que nous mangerons des crêpes. C'est une vieille tradition qui a son bon côté, dit Aliocha en souriant. Eh bien ! allons maintenant, la main dans la main.

– Et toujours ainsi, toute la vie, la main dans la main ! Hourra pour Karamazov ! » reprit Kolia avec enthousiasme ; et tous les enfants répétèrent son acclamation.

FIN